
ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI^E ARROND^T
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ROMANS

IV

LA TERRE PROMISE — COSMOPOLIS



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8

—

1902

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PAUL BOURGET

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 2585.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ROMANS

IV

LA TERRE PROMISE — COSMOPOLIS



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8

1902

LA TERRE PROMISE

A

FERDINAND BRUNETIÈRE

PRÉFACE

Si un pareil titre n'eût point paru trop ambitieux, ce livre se serait appelé : *le Droit de l'enfant*. Le problème particulier qui s'y trouve posé se rattache en effet à cet autre plus général : Jusqu'à quel point le fait d'avoir donné volontairement la vie à un autre être nous engage-t-il envers cet être? Dans quelle mesure notre personnalité est-elle obligée d'abdiquer l'indépendance de son développement devant cette existence nouvelle? Suivant la réponse que vous ferez à cette question, vous serez pour ou contre le divorce, pour ou contre les seconds mariages des veufs et des veuves, pour ou contre l'éducation par l'internat, pour ou contre la recherche de la paternité, pour ou contre l'absolution des vengeances conjugales qualifiées si complaisamment de crimes passionnels. Ces exemples suffisent à montrer la complexité singulière de ce problème, l'enfant, qui ne résume rien moins que la moralité de l'amour. C'est dire que les cas de conscience qui en découlent sont innombrables. Celui qui fait la matière de *Terre promise* est probablement un des plus communs, un de ceux aussi que l'honnêteté courante résout avec le moins d'hésitation. Un homme a été l'amant d'une femme mariée à un autre. Il a eu de cette femme un enfant inscrit sous le nom de cet autre. Mais il ne saurait douter, il ne doute pas qu'il ne soit le véritable père. Garde-t-il des devoirs envers cet enfant, et quels devoirs? Garde-t-il des droits, et quels droits? Est-il coupable de continuer sa vie propre sans en tenir aucun compte? Le lien du sang implique-t-il nécessairement une obligation, latente, si l'on peut dire, et que telle ou telle circonstance découvrira? Peut-être jugera-t-on, si l'on veut réfléchir à

ces questions, que ce drame de la paternité dans l'adultère demeure un des plus tragiques et des plus humains parmi ceux que présente la vie réelle, et qu'il vaut toujours la peine d'en étudier de plus près les données.

J'ai adopté, une fois de plus, pour traiter ce problème, cette forme de roman très ancienne dans la tradition française que nos pères appelaient le roman d'analyse, d'un terme très simple, très clair et très exact, auquel les contemporains ont substitué le nom équivoque de *psychologique*. Cette appellation semble revendiquer l'étude de l'âme humaine au nom d'une école spéciale, tandis que cette étude est commune à la littérature tout entière que M. Taine a si profondément définie : une psychologie vivante. Même la description du paysage le plus résolument plastique n'est-elle pas une transcription d'un état de l'âme? Et, pareillement, le drame le plus emmêlé d'aventures ne comporte-t-il pas à un degré quelconque des sentiments et des sensations, par conséquent de l'âme encore? Balzac, dans des pages de critique trop peu connues, avait plus justement dénommé les romans d'analyse des *romans d'idées*, signifiant par là que leurs auteurs sont surtout préoccupés des phénomènes de la vie intérieure. Là pourtant encore l'équivoque reparaît, car ce terme de roman d'idées convient également au livre à thèse, et c'est toujours la vieille formule, celle dont se contentait Sainte-Beuve, qui me paraît la plus exacte, d'autant mieux qu'elle rattache cette sorte de livres à la série des œuvres correspondantes parmi les autres espèces littéraires. Il y a en effet un théâtre d'analyse, dont Racine dans la tragédie, Marivaux et Musset dans la comédie, sont les maîtres. Il y a une poésie d'analyse, qu'ont exécutée ce même Sainte-Beuve dans son *Joseph Delorme*, Antony Deschamps, Baudelaire, Sully-Prudhomme. Il y a des mémoires d'analyse dont les *Confessions* de saint Augustin demeurent le type vénérable, et les *Souvenirs* de M. Renan le type ironique. Ces œuvres offrent ce trait commun de s'appliquer

surtout à la notation des petits faits de conscience. Les intelligences très inégales et très différentes de ces écrivains apparaissent comme douées également d'une faculté de réflexion qui leur permet d'apercevoir, dans un détail extrêmement ténu, l'obscur travail caché des plus minuscules ressorts intimes. La mise à nu de ces ressorts les intéresse plus peut-être que le résultat de leur mouvement. La sonnerie de la pendule les préoccupe moins que l'agencement des pièces dont le jeu délicat aboutit à cette sonnerie. C'est à la décomposition des phénomènes de la vie morale ou sentimentale qu'ils s'ingénient — sans même le vouloir. Ainsi l'évêque africain dont l'ambition était de s'humilier dans son passé et non pas d'étonner des lecteurs profanes par la subtilité de sa vision intérieure.

Il était naturel que cet esprit d'analyse trouvât de quoi s'exercer dans le roman plus encore que dans la tragédie, la comédie ou le poème lyrique. Quelques-uns des chefs-d'œuvre de ce genre sont en effet de purs travaux d'analyse : *la Princesse de Clèves, Robinson Crusoe, les Liaisons dangereuses, Adolphe, les Affinités électives, le Rouge et le Noir, Volupté, le Lys dans la vallée, Louis Lambert, la Muse du département, Mademoiselle de Maupin, Dominique.* Cette liste, qui comprend des œuvres si diverses qu'elle semble incohérente, suffit à prouver la souplesse et la vitalité de cette forme d'art. La besogne d'observation qu'elle représente complète la besogne d'observation qu'accomplit le roman de mœurs. L'enquête sur la vie intérieure et morale doit fonctionner parallèlement à l'enquête sur la vie extérieure et sociale, — l'une éclairant, approfondissant, corrigeant l'autre. Aussi était-il à prévoir qu'à côté de la poussée du roman de mœurs, issu de Balzac à travers Flaubert et les Goncourt, qui s'est appelée le naturalisme, une autre poussée se produirait dans le sens de ce roman d'analyse, d'autant plus que la science moderne de l'esprit fournit aux curieux de l'anatomie mentale des documents et des méthodes d'une incomparable supériorité. C'est aussi le

phénomène littéraire qui s'est accompli, mais au milieu d'une malveillance de la critique et de l'opinion si constante depuis quelques années qu'il est impossible qu'elle ne repose pas sur des motifs sérieux. Quand un grand nombre de personnes distinguées se rencontrent dans une antipathie pour une certaine tentative d'art, elles peuvent certes se méprendre, — et il me semble que c'est ici le cas, — leur opinion, même erronée, n'est pas négligeable. C'est pourquoi je voudrais essayer de répondre aux deux ou trois des objections les plus habituellement soulevées contre le genre lui-même, par-dessus et à travers ses adeptes.

Du point de vue purement esthétique, ses adversaires paraissent surtout persuadés que les diverses qualités qui donnent à un récit imaginaire la couleur de la vie sont inconciliables avec l'analyse poussée un peu loin. Ils raisonnent à peu près ainsi : « Vous prétendez copier les passions. Or le premier caractère des passions est précisément d'abolir dans celui qu'elles dominent le reploiement sur soi. Un homme qui aime vraiment pense à ce qu'il aime et non pas à son amour. On l'a dit souvent aux psychologues de l'école de Jouffroy, et le mot est encore plus juste appliqué aux psychologues du roman : on ne se met pas à la fenêtre pour se voir passer dans la rue. Quand vous dénombrez minutieusement les états d'âme qui préparent les actes de vos personnages, vous vous substituez à eux sans vous en apercevoir, puisque vous peignez d'eux ce qu'ils ne peuvent eux-mêmes ni constater ni discerner. La vie comporte une demi-obscurité des cœurs, un sourd et continuel travail de l'instinct aveugle, un jaillissement et un mouvement de spontanéité incompatibles avec cette anatomie continue qui est votre but et votre méthode. Tout ce que l'on dissèque est mort. » L'objection est spécieuse. Son grand défaut est qu'elle s'applique à toute espèce de procédé littéraire aussi bien qu'au procédé analytique. Un romancier de l'école impersonnelle, Flaubert, par exemple, peint un paysage autour de Mme Bovary ou de Frédéric Moreau. Ne montre-

t-il pas ce paysage tel qu'il le voit, lui, avec ses yeux d'artiste? Lui serait-il possible de reconstituer, autrement que par la plus invérifiable hypothèse, ce que les yeux de la jeune femme ou du jeune homme ont pu réellement saisir, et par conséquent le contre-coup vrai que leur sensibilité a pu en recevoir? Toute narration d'un fait extérieur n'est jamais que la copie de l'impression que nous produit ce fait, et toujours une part d'interprétation individuelle s'insinue dans le tableau le plus systématiquement objectif. C'est le dosage de cette part qui constitue le principal effort de l'artiste soucieux de ne pas trop déformer la réalité. Admettons donc que tous les thèmes ne sont pas également propres à être traités, ni tous les caractères à être étudiés par la méthode du roman d'analyse. Mais de ce qu'il y a une évidente limite à cet outil très particulier, s'ensuit-il que son emploi ne soit pas légitime et nécessaire dans telle ou telle occasion? Si la vie se présente, chez certains êtres et dans certaines crises, comme un instinct et comme une spontanéité, elle se présente aussi chez certains autres avec des phénomènes contraires, et elle n'en est pas moins la vie. Quand Phèdre est rongée d'un criminel désir qu'elle n'ose avouer; quand Adolphe se débat entre l'élan féroce de sa jeune indépendance et sa pitié pour Ellénore; quand Amaury, à vingt-deux ans, hésite devant les mondes soudain révélés de l'action, de la croyance et de l'amour; quand Mme de Mortsauf console les soupirs de sa chimère étouffée par les trompeuses douceurs d'une amitié toujours troublée, toujours jalouse, ce sont bien pourtant des états humains, ce sont des crises de la vie vivante, et le roman d'analyse peut seul en noter les nuances et en décrire les détours. Si la critique était entièrement équitable, telle est la première question qu'elle se poserait à propos des livres de ce genre : l'instrument a-t-il été employé à son vrai service? et elle se réjouirait qu'il y ait une forme d'art restreinte, — mais efficace, quand elle est dirigée par des mains ingénieuses, — pour reproduire les mille tragédies taciturnes et secrètes du

cœur, pour étudier la genèse, l'éclosion et la décadence de certains sentiments inexprimés, pour reconnaître et pour raconter les situations d'exception, les caractères singuliers, enfin tout un détail inatteignable par le roman de mœurs, lequel doit, pour rester fidèle à son rôle, poursuivre le type à travers les individualités, les vastes lois d'ensemble à travers les faits particuliers. Ce dernier roman est à l'autre ce que la fresque est au portrait. Les analystes ne demandent pas que l'on préfère la toile où il ne se trouve qu'un ou deux visages copiés à la loupe aux puissantes évocations de foules nombreuses parmi des scènes largement vivantes. Ils ont le droit, modestes ouvriers dans un genre illustré par des chefs-d'œuvre, de demander qu'on n'étende pas à ce genre les réserves que leurs défauts peuvent mériter.

J'arrive à un autre reproche, plus sévère celui-là. Partant de ce principe que l'esprit d'analyse est funeste à la volonté, certains critiques ont considéré l'influence du roman psychologique comme énervante et dissolvante. L'égoïsme et le scepticisme leur ont paru être le résultat nécessaire de ce travail de reploiement intérieur. « Trop penser à ses propres joies et à ses propres douleurs », vont-ils répétant, « c'est trop penser à soi-même, c'est hypertrophier ce sentiment du moi, que le premier principe de la morale est de subordonner. C'est paralyser sa propre énergie, car l'abus de la pensée, qui aboutit à la multiplicité des points de vue, a pour conséquence l'incertitude dans la décision. » De là à flétrir éloquemment ces soi-disant professeurs de défaillance, il n'y a que la distance de quelques métaphores. Le malheur est que cette objection-ci repose sur une de ces formules que l'on oublie de contrôler, tant elles sont courantes. Cette antithèse entre l'esprit d'analyse et l'action est en effet un lieu commun si cher aux essayistes contemporains que nous l'avons tous plus ou moins admise sans la vérifier. Quelques exemples célèbres sont encore venus la confirmer, entre autres celui d'Amiel, cet Hamlet intellectuel qui ne put jamais prendre parti même vis-à-vis de ses propres facultés.

D'autres exemples, moins souvent cités, ne serviraient-ils pas à prouver la thèse exactement contraire, à savoir que l'analyse a été chez des personnages beaucoup plus significatifs encore que l'auteur du *Journal intime* une multiplicatrice d'énergie? Ouvrez le premier volume des *Mémoires* de Mme de Rémusat et lisez ces lignes : « Les habitudes géométriques de son esprit l'ont toujours porté à *analyser* jusqu'à ses émotions... Pour tirer parti de son caractère, il semblait quelquefois qu'il n'eût pas craint de le soumettre à la plus exacte *analyse*... Quand on veut essayer de le peindre, il faudrait employer les formes *analytiques* pour lesquelles il a tant de goût... » Et de qui s'agit-il? De Bonaparte, c'est-à-dire de l'homme le plus volontaire du siècle. Voilà qui donne un démenti bien inattendu à la théorie du grand hésitant de Genève sur les conséquences paralysantes de cette faculté souveraine. Un autre, et non moins frappant, a été donné par Stendhal, lequel fut avant tout un homme d'action et d'une énergie égale à celle des plus braves. Il l'a prouvé dans la retraite de Russie. Homme d'action également, et de quelle action, à la fois politique et militaire! l'analyste des *Liaisons*. Homme d'action, l'analyste des *Affinités*. Homme d'action et d'une puissance qui n'a pas encore épuisé son énergie, ce saint Ignace de Loyola dont les *Exercices spirituels* attestent quelle minutieuse analyse il avait faite du mécanisme intérieur de sa propre volonté. L'extrême disparate de ces différents noms n'est-elle pas plus concluante que tous les raisonnements?

L'expérience démontre donc que l'esprit d'analyse n'est par lui-même ni un poison ni un tonique de la volonté. C'est une faculté neutre comme toutes les autres, capable d'être dirigée ici ou là, dans le sens de notre amélioration ou de notre corruption. Quand on cherche à se rendre compte de son esssence, on trouve qu'elle réside surtout dans un grossissement assez analogue à celui qui s'accomplit sous le microscope. L'esprit d'analyse amplifie, en les immobilisant sous notre réflexion, les faits de conscience,

importants ou minimes, qui foisonnent en nous comme une végétation changeante, frémissante et toujours renouvelée de la flore intérieure. S'il arrive que de regarder ainsi et de constater des états coupables de notre âme ne nous procure aucun repentir, la faute n'en est pas à ce regard. Si Amiel s'est complu à détailler infiniment les nuances de sa paresse intellectuelle au lieu d'en éliminer les moindres traces, ce n'est point cette analyse seule qui en fut la cause, ce fut surtout la vanité ombrageuse du demi-écrivain qui, se sentant inférieur à son idéal, s'abstient de tenter une œuvre qu'il n'est pas assuré de réussir. L'esprit d'analyse a, d'ailleurs, un autre nom hors de la langue littéraire : il s'appelle l'examen de conscience, et, bien loin d'être l'opposé de la moralité, c'en est le principe même, à la condition qu'une fois cet examen fini, d'autres facultés entrent en jeu. Concluons-en que le péché de psychologie ne mérite pas certaines colères. La critique, préoccupée de questions morales, eût été plus juste en rappelant seulement aux romanciers de l'école analytique que leur responsabilité est plus grande que celle des romanciers de mœurs, car ils parlent plus directement à ces consciences qu'ils prétendent anatomiser, et c'est à propos des œuvres de ce type que l'on a le droit de dire le mot saisissant de Bossuet sur le théâtre : « que le spectateur du dehors est au dedans un acteur muet. » Peut-être en examinant avec plus de soin beaucoup de livres, jugés et suspectés légèrement, aurait-on reconnu que la plupart des romanciers de ce groupe n'ont jamais cessé d'avoir un sentiment très vif de cette responsabilité.

Paris, 5 octobre 1892.

LA TERRE PROMISE

I

EN PLEIN RÊVE

La comtesse Louise Scilly avait dit à sa fille Henriette et à Francis Nayrac, le fiancé de cette jolie enfant : — « Marchez un peu et ne vous inquiétez pas de moi, je vous attendrai ici. Je ne veux pas que ma vieille figure vous gâte ce beau matin... » Et elle s'était assise sur un banc de marbre sculpté, auprès d'un buisson de roses, de ces roses frêles, à peine parfumées, qui fleurissent tout l'hiver les haies de cette douce Sicile. On était vers la fin de novembre, et une lumière d'une divine transparence, si légèrement, si puissamment réchauffante, enveloppait, baignait, caressait ce jardin, cette oasis plutôt de la villa Tasca, — fantaisie de grand seigneur hospitalier bien connue de ceux que le caprice du voyage ou le souci d'une santé compromise ont exilés quelques mois à Palerme. C'était, ce dernier cas, celui de la comtesse. Venue de Paris dès les premiers brouillards d'automne pour achever de guérir les suites d'une fluxion de poitrine quasi mortelle, une demi-rechute l'avait aussitôt emprisonnée trois semaines durant dans sa chambre. Elle ne recommençait guère de sortir que depuis cinq ou six jours. Aussi laissait-elle avec délices

ce soleil de onze heures vibrer autour de sa faiblesse. Son visage creusé se ranimait de sa pâleur. La vague griserie de la convalescence rajeunissait ses joues maigrissantes, ses paupières fatiguées, son front jauni. Les reflets blonds mêlés dans ses cheveux aux reflets d'argent semblaient plus dorés, comme si, dans la femme de cinquante ans, prématurément épuisée par les chagrins et par la maladie, un peu de la grâce d'autrefois allait reparaître. Sa bouche desséchée de fièvre s'ouvrait à cet air attiédi, où flottait, avec l'arome des roses, la senteur des arbres d'essence rare dont les bosquets étaient plantés. Ses yeux bleus, d'un bleu trop brillant, comme de quelqu'un dont la vie a été atteinte dans les sources profondes, erraient sur ces beaux arbres, pins d'Italie ou cèdres gigantesques, autour desquels un fouillis de végétation tropicale révélait l'approche de l'Afrique. Dans les massifs, des aloès pâlissants tordaient leurs poignards barbelés. Des dattiers remuaient lentement leurs palmes d'un vert sombre. Des cactus tendaient leurs raquettes épineuses où pointaient des fruits violets. De blanches statues brillaient dans l'interstice des verdures, et la villa elle-même, toutes fenêtres closes, semblait, parmi cette paix et cette clarté de la matinée, retenir, derrière sa façade peinte de couleurs tendres, un rêve de félicité.

Dans ce décor de solitude, animé uniquement par le frisson des feuillages ou par le vol d'un cygne dont les ailes mutilées rasaient l'eau dormante d'un petit étang, les yeux de la mère revenaient sans cesse vers la portion du vaste et lumineux jardin où se promenaient les deux fiancés. Leur pas lent, incertain, distrait, — ce pas d'un couple heureux et dont les moindres mouvements s'harmonisent, s'épousent pour ainsi dire d'un inconscient accord, — les éloignait tour à tour et les rapprochait. Ils disparaissaient, puis reparaissaient au tournant des allées. Ils marchaient, s'arrêtaient, marchaient de nouveau. Ils se regardaient, parlaient, se taisaient, si délicieusement exaltés et ravis par ce ciel bleu, cette clarté du jour, ces arbres, ces eaux, ces fleurs, par eux-mêmes surtout,

par cette magie de la présence aimée, qui mettrait le printemps là où règne l'hiver ; et, ajoutée à l'enchantement d'une heure enchantée, peu s'en faut qu'elle ne dépasse les forces de l'âme ! Henriette et Francis avaient autour de leurs personnes ce mystérieux rayonnement que projette l'extrême bonheur. Ils étaient comme soutenus, comme soulevés par cet intime esprit de joie que révèle chaque geste de deux êtres qui se chérissent entièrement, absolument. Jamais la taille souple de la jeune fille n'avait été plus souple, son fin sourire plus fin, jamais son visage plus délicat, ses yeux plus bleus, sa joue plus rosée, sa bouche plus spirituelle, l'or de ses cheveux plus soyeux et plus brillant. Jamais non plus la physionomie, volontiers concentrée et réfléchie, de Francis ne s'était éclairée d'une pensée plus radieuse. La flamme noire de ses prunelles s'adoucissait pour contempler celle qui serait bientôt sa femme, dans des regards follement caressants. A la manière dont il lui donnait le bras pour la soutenir, tout le génie protecteur d'un dévouement d'homme se devinait. Elle était si jeune, si mince, si fragile, malgré ses vingt-trois ans, qui en paraissaient à peine dix-huit, au lieu que ses trente-quatre ans à lui étaient bien marqués sur son masque bistré et creusé, si mélancolique parfois au repos et transfiguré à cette minute par un magnétisme d'extase. C'était comme une vision d'un rêve réalisé que cette promenade, pour le tendre témoin qui contemplait les deux fiancés, pour cette mère qu'ils n'oubliaient pas même dans leur contentement, car, à chaque passage près du banc de marbre, Henriette la saluait d'un sourire et d'un regard. Elle n'eût pas détourné sa blonde tête que Mme Scilly ne lui en eût certes pas voulu. Mais que sa fille lui gardât une place dans son bonheur, cette évidence lui était aussi réchauffante que ce soleil méridional aux rayons duquel son pauvre corps se caressait, pour y reprendre un peu de force, quelques années de vie encore, et elle songeait : — « Comme il l'aime, et comme il a raison de l'aimer ! Comme elle est devenue celle que promettait son enfance ! Si son père vivait, qu'il serait fier d'elle

et fier de lui !... Il me dirait qu'il est content de moi, j'en suis sûre. Il me le dira un jour, bientôt... Que ce ne soit pas trop tôt, cependant ! »

En prononçant mentalement cette parole, la pauvre femme reculait de quinze ans en arrière, jusqu'à l'automne, si terrible pour elle, de 1871. Au lieu du vert et silencieux jardin où passaient et repassaient ses deux enfants, — comme elle les appelait en les bénissant ensemble dans son cœur, — elle revoyait une chambre de malade, par un matin de novembre aussi, mais d'un novembre parisien, froid, sinistre et noir. Elles étaient là toutes deux, Henriette et elle-même, agenouillées au pied d'un lit sur l'oreiller duquel se détachait une face douloureuse et pâle, celle du commandant Scilly, qui venait de mourir. Après des mois et des mois de souffrances, il avait succombé aux suites des blessures reçues dans un combat sous Metz. Il s'était conduit là en digne petit-neveu du fameux comte Scilly, le héros de Leipsick, celui qui avait mérité d'être lieutenant dans un de ces régiments d'officiers sans régiments, que Napoléon forma en Russie avec le titre d'escadron sacré. Quoique tous les Scilly aient été dans l'armée depuis ce héros du premier empire jusqu'à l'actuel divisionnaire de ce nom, et qu'une femme de soldat doive être préparée à ces cruels sacrifices, la comtesse avait cru devenir folle d'inquiétude dès les premiers jours qui avaient suivi la déclaration de guerre. Puis, ayant rejoint son mari en Allemagne, elle l'avait ramené à Paris pour le disputer à la mort avec une passion qui l'avait, en quelques semaines, vieillie de dix ans. A ce chevet du lit d'agonie du seul homme qu'elle eût aimé, elle n'avait repris le courage de vivre qu'en embrassant sa fille, l'unique enfant qui lui restât des cinq qu'elle avait eus, pauvre petite créature trop fragile, trop sensible, trop consciente déjà de son sort de demi-orpheline ! Ses larmes le disaient assez, et ses soupirs, et l'étreinte désespérée dont elle saisissait sa mère en lui criant : « Ah ! garde-moi, garde-moi !... » La veuve avait rendu ses baisers

à Henriette, en se jurant, en jurant au souvenir du père, de la garder en effet, de lui remplacer l'absent, et une vie avait commencé tout de suite, pour durer des années, de retraite, de mélancolie et pourtant de douceur : — une vie de retraite, car la comtesse se trouvait brouillée avec toute la famille de son mari, y compris le général Scilly, pour des raisons personnelles au père du mort, mais elle les acceptait par scrupule de fidélité morale, comme le commandant les avait acceptées lui-même, et, d'autre part, ses relations de monde se trouvaient réduites, par le grand deuil qu'elle ne cessa de porter que bien tard, à la plus stricte intimité ; — une vie de mélancolie, car elle voulut que rien ne fût changé autour d'elle, et le petit hôtel du boulevard des Invalides, choisi jadis par l'officier comme plus voisin de la rue Saint-Dominique et de l'École militaire, commença de revêtir cette physionomie un peu passée et fanée des choses que les mains touchent pieusement, tristement, pour les caresser et ne pas s'en servir ; — une vie de douceur, car la petite fille qui allait et venait, toujours en noir, elle aussi, de son pas à peine appuyé d'enfant sage, à travers ces meubles dont chacun était une relique, ne faisait pas un geste, ne disait pas un mot qui ne trahît la plus jolie délicatesse de nature. Mme Scilly en jouissait avec ce mélange de délices et de souci dont est faite la félicité douloureuse des mères. Elles les savent si comptés, les jours où elles ont leur enfant auprès d'elles, tout à elles ! Tandis qu'Henriette s'occupait paisiblement au travail de ses leçons, celle-ci avait pris l'habitude de mesurer la fuite de ces douces années au verdoiement ou au jaunissement des arbres du jardin de l'archevêché, aperçus par les hautes fenêtres des chambres du premier étage. Tantôt ces arbres frémissaient au renouveau, secouant au vent d'avril des grappes de fleurs, et la mère calculait combien de printemps reviendraient encore avant que sa fille eût ses dix-neuf ans. D'autres fois, le vent chassait le long des allées les débris épars de l'automne, et elle comptait les saisons écoulées depuis que le père était mort. Elle se perdait devant la petite dans des contemplations

infinies, charmée tout ensemble et troublée par l'accroissement de sa taille, par la métamorphose de l'enfant en jeune fille, de la jeune fille presque en jeune femme, admirant sa grâce, son esprit, sa bonté, respirant tous les parfums de cette adorable et virginale fleur qu'elle seule connaissait, et elle prévoyait, avec une anxiété si généreusement préparée au sacrifice, le moment où il lui faudrait se séparer d'elle :

— « Penser », se disait-elle, « qu'il existe, celui qui doit me la prendre, qu'il marche, que nous l'avons peut-être rencontré hier, aujourd'hui, dans notre promenade ! C'est pour lui que j'aurai orné ce gracieux esprit d'idées fines, pour lui ce tendre cœur de sentiments nobles... Si je pouvais l'élever, lui, pour elle, comme je l'élève, elle, pour lui ?... Son père répétait toujours : « Elle épousera quelqu'un qu'elle aime. » Il était un homme. Il savait la vie. Il aurait jugé celui qui se présentera. Au lieu que moi ?... »

C'est par milliers que la veuve inconsolée avait prononcé tout bas de ces monologues de sollicitude maternelle plus fréquents et plus pressés à mesure que le temps avance. Ils aboutissent alors à des projets caressés complaisamment, puis déjoués par une de ces rencontres non prévues, à la suite desquels un hôte entre en scène : l'inattendu, l'irrésistible amour. La comtesse Scilly avait, durant ces années, trop courtes à son gré, déployé son soin le plus constant à entourer Henriette d'amies irréprochables et pieuses comme elle-même. Elle s'était appliquée à graduer de son mieux la prudente reprise de ses relations de monde. Elle avait voulu que pas une des habitudes de fine aristocratie qu'elle pratiquait à l'époque de ses jeunes élégances ne fût perdue pour sa fille, et elle avait appelé à elle tout le secours de son expérience première pour étudier avec une sollicitude passionnée les quelques jeunes gens mêlés à leur petit cercle de société. Puis ce fut d'un inconnu que son enfant se trouva éprise, de ce Francis Nayrac au bras duquel la mère la regardait se promener à présent avec une confiance si émue, presque si reconnaissante, — et, dix petits mois plus tôt, elle ne connaissait ce nom que

pour l'avoir entendu mentionner par la générale de Jardes, qui était une parente éloignée du jeune homme. C'était aussi chez Mme de Jardes que la présentation avait eu lieu, par hasard, à une visite d'où Francis était sorti si troublé du charme d'Henriette, qu'il était retourné le lendemain en parler à sa parente. Des incidents avaient suivi, d'un ordre bien simple, bien banal, pareils à tous ceux dont s'accompagne un mariage ainsi commencé sur le subit enthousiasme d'un garçon lassé de sa solitude, et auquel servent de complices la secrète sympathie de la jeune fille d'une part, de l'autre la bienveillance d'une commune amie enchantée de ce rôle d'intermédiaire. C'est un lieu commun d'observation que toutes les femmes s'y complaisent, qu'il s'agisse d'un amour légitime ou illégitime. De nouvelles rencontres plus ou moins adroitement préparées, le constant et long éloge de Francis fait par Mme de Jardes, la présence du jeune homme dans les endroits où il pouvait s'approcher de Mlle Scilly sans que personne commentât ses assiduités, un changement plus marqué dans les manières d'Henriette, si visiblement préoccupée et bouleversée, — tels avaient été les ingénus, les naïfs épisodes de ce petit roman. Chacun représentait pour la mère une émotion profonde, et une suprême, l'entretien qu'elle s'était décidée enfin à provoquer avec sa fille. Cette dernière avait avoué le secret nouveau de son cœur, sans hésiter, mais tremblante comme en ce moment tremblaient au-dessus du banc de marbre les feuilles d'un frêne pleureur agité doucement par la faible brise. Elle aimait Francis. Hé quoi ! sans rien savoir de lui davantage ? Sans qu'un mot d'entente eût été échangé entre eux ? Par quelle mystérieuse correspondance de sentiments ?... Mme Scilly se rappelait s'être posé ces questions avec effroi dans la nuit qui avait suivi cet aveu, et devant cette première émotion qui n'était plus à elle seule, elle avait éprouvé une de ces jalousies morales, si profondes, si passionnées, — plaies saignantes des plus nobles mères, et si profondes qu'elles sont impossibles à guérir, sinon par la vue de la félicité absolue de leur enfant. Oh ! comme la comtesse

avait prié cette nuit-là ! Comme elle avait demandé un secours d'en haut qui lui marquât son devoir ! Avec quelle prudence et quel tremblement intérieur, elle aussi, elle avait, sur le conseil du père Juvigny, le vieux dominicain, son directeur, procédé à une enquête comme tous les parents en ont fait de tous les temps ! Hélas ! s'il fallait une preuve pour démontrer combien le sort des plus prudents est dominé par un pouvoir incompréhensible et ingouvernable, où la trouverait-on mieux que dans cette incapacité d'un père et d'une mère, même bien vigilants, à connaître avec exactitude la vie et le caractère de celui qui doit faire tout le bonheur ou tout le malheur d'une enfant idolâtrée et préservée pendant des années ? Mme Scilly s'adressa de droite, de gauche, dans des visites qui furent comme les intermèdes comiques de ce drame sentimental. N'en est-ce pas un, et de l'intérêt le plus poignant, qui se joue dans ces entretiens où, d'un mot prononcé à la légère, dépendront deux avenirs dont l'un est si dépourvu de défense ? Et voici le type des réponses obtenues après d'infinis détours de causerie :

— « M. Nayrac ?... » avait dit à la comtesse Mme d'Avançon, la femme de l'ancien diplomate, « un charmant garçon, avec une très jolie fortune, ce qui ne gâte rien. Il est resté dix ans dans la carrière, il allait passer premier secrétaire, et il vient de démissionner comme M. d'Avançon, à cause de ce gouvernement... C'est dommage... » Et la digne dame, clouée sur son fauteuil à roulettes par une crise de ses douleurs, avait continué par une tirade sur l'état de choses actuel, renouvelée de son mari, de qui elle adoptait les moindres idées, quoiqu'elle le détestât, par une contradiction assez fréquente dans les mauvais ménages. On se hait du fond du cœur, et la force de l'accoutumance est telle que l'on arrive à se ressembler intellectuellement, quelquefois physiquement. Par quels procédés la mère la plus habile pourrait-elle, sans éveiller les défiances, ramener sur la ligne désirée une conversation qui dévie ainsi ? Et elle n'ose plus formuler aucune question, mais elle calcule que M. d'Avançon essaye d'oublier l'enfer conju-

gal en menant à soixante ans la vie du cercle, et qu'il doit rencontrer Francis Nayrac dans des endroits où la vérité des mœurs se décèle mieux que dans le monde, et elle parvient, grâce au développement du plus subtil machiavélisme, à provoquer cette autre déclaration :

— « Francis Nayrac?... Un charmant garçon. Une très jolie fortune. Je le vois cette année-ci au petit club. Au moins avec celui-là on peut causer d'autres sujets que des courses et du tirage à cinq... » Et une dissertation suit, dans laquelle le plus intransigeant de nos vieux beaux s'abandonne à sa colérique envie contre la génération présente. Il y entremêle de son côté des observations et des idées de sa femme, mais il oublie complètement Nayrac... A la dixième expérience de ce genre, force est bien à la pauvre mère de s'avouer que le mieux est encore de s'en rapporter à ceux qui connaissent son gendre possible depuis l'enfance, et celle-ci avait fini par échouer chez Mme de Jardes, laquelle était trop intéressée au bon aboutissement de sa petite intrigue pour ne pas défendre son cousin. Mais Mme Scilly la savait très honnête femme, et elle avait posé à sa loyauté deux questions qui, pour elle, étaient les plus angoissantes :

— « S'il est religieux?... » avait répondu la générale. « Peut-être ne pratique-t-il pas assidûment. Vous savez, ma chère Louise, les jeunes gens se laissent aller. Mais qu'il ait des principes excellents, j'en réponds. D'abord sa démission le prouve, et puis j'ai connu sa pauvre mère et sa sœur. Elles sont mortes comme deux saintes... Pour l'autre chose? C'est plus délicat. Vous comprenez qu'il ne m'en a jamais parlé. Mais je suis sûre d'abord qu'il est libre. C'est un homme d'honneur, et il n'aurait pas pensé à Henriette s'il ne l'était pas. Je suis sûre aussi qu'il n'a jamais eu de liaison affichée, du moins à Paris. L'écho m'en serait arrivé. Et comme voici des années qu'il était à l'étranger... »

Que ces conversations, et d'autres analogues, étaient loin! Cependant elles ne dataient que du printemps. Encore aujourd'hui et quand elle repassait en esprit les semaines décisives

de juillet qui s'étaient terminées par les fiançailles de Francis et d'Henriette, Mme Scilly s'étonnait elle-même de la rapidité avec laquelle avaient marché des événements dont elle avait toujours pensé qu'ils seraient si lents au contraire, si compliqués, si réfléchis. Mais elle se sentait faible depuis bien longtemps, et elle appréhendait avec tant d'anxiété de laisser sa fille sans protecteur! Elle la voyait, elle qui connaissait l'histoire entière de ce cœur depuis sa première émotion, sincèrement, profondément envahie par un amour aussi complet qu'il avait été rapide et inattendu. Elle savait que chez Henriette les sentiments n'étaient pas chose d'une heure, et, cet amour une fois déçu, elle tremblait que la ferveur religieuse de la jeune fille ne la tournât vers quelque autre résolution. Elle avait tant de fois deviné quel attrait de mystique asile le couvent exerçait sur cette imagination tendre! Elle croyait deviner d'autre part dans Francis un homme rare, d'une irréprochable vérité de cœur. Quoique bien étrangère aux préoccupations de convenance mondaine, elle ne pouvait s'empêcher de calculer que ces enfants auraient tout de suite à eux deux plus de soixante mille francs de rente. Enfin elle avait dit : « Oui », et, comme pour donner raison à ses inquiétudes sur sa propre santé, à peine son consentement était-il accordé, qu'elle tombait malade. Le médecin, qui avait d'abord parlé d'un simple refroidissement, diagnostiqua bientôt les plus dangereuses complications. Elle s'était couchée dans les derniers jours de juillet, comptant se relever, comme il lui arrivait pour ses rhumes habituels, vers la fin de la semaine. Elle était encore enfermée au milieu d'octobre. Les arbres du jardin de l'archevêché, qui avaient si longtemps tenu compagnie à ses solitudes, étaient bien verts lorsque le premier frisson de fièvre l'avait secouée. Quand elle put venir jusqu'à la fenêtre, elle vit que toutes les feuilles étaient touchées par l'automne, comme elle venait d'être touchée par la mort. Mais comment se plaindre de cette maladie qui lui avait permis de juger définitivement Francis? Quand les docteurs avaient formulé la nécessité pour elle d'un séjour d'hi-

ver dans le Midi, et le plus lointain, — le Caire, Alger, Madère ou Palerme, — avec quelle délicatesse le jeune homme avait effacé ses droits devant les nouveaux devoirs que cette situation créait à sa fiancée! Cette dernière lui avait demandé que le mariage fût reculé jusqu'au printemps prochain, afin de pouvoir consacrer ce dernier hiver sans partage à l'entier rétablissement de sa mère, et il avait mis tant de grâce à y consentir! C'était lui qui avait conseillé Palerme qu'il connaissait, lui qui était venu préparer un appartement pour la comtesse, lui qui l'avait installée, puis il était retourné à Paris pour ne reparaître que rappelé par la malade, et si dévoué, si scrupuleusement attentif à ne jamais mettre leur amour entre Henriette et sa mission filiale! Et, par ce beau et clair matin où elle se sentait renaître, la malade laissait s'épanouir en elle, avec un espoir de ne pas s'en aller encore, une infinie reconnaissance pour ce qu'elle avait pu lire dans ce cœur de jeune homme :

— « Mon Dieu! puissé-je vivre », se répétait-elle, « et ne les quitter que plus tard! »

Elle les regardait de nouveau marcher dans l'allée, tandis que les vertes palmes semblaient s'incliner sur eux pour les protéger, et que le vent éveillait dans les pins le vague murmure d'un océan endormi. Son âme s'échappait d'elle pour les suivre, pour leur souhaiter un ciel intérieur aussi caressant toujours, aussi bleu que celui qui les enveloppait en cet instant de son lumineux azur. Elle savait, quoiqu'elle n'entendît pas même le bruit de leurs chères voix, qu'ils l'associaient de leur côté au charme de cette promenade, et c'était vrai qu'en se parlant d'eux, ils se parlaient d'elle. Ils la mêlaient si naturellement à l'avenir dans lequel ils avaient cette confiance enivrée de ceux qui s'aiment d'un amour permis. Oui, quel rêve ils réalisaient dans ce cadre de paradis, elle si tendre, si fière, n'ayant connu de la vie que ses heures pures, lui encore assez jeune pour ne pas craindre de vieillir avant elle, assez éprouvé par les passions pour savoir le prix

de ce qu'il avait rencontré dans cet être, pour lui unique! Et ils causaient, ou mieux, ils pensaient, ils sentaient tout haut, ne cherchant pas leurs paroles, mais chaque phrase avait pour eux la secrète, la pénétrante magie de l'intimité toute prochaine. Rien que le son de leur voix leur faisait savourer d'avance d'innombrables minutes d'amour, comme en allant et en venant dans le jardin ils respiraient l'arome de toutes les fleurs et de tous les feuillages qu'ils ne voyaient pas.

— « Comme Mme Scilly a déjà changé depuis les huit jours que je suis ici! » disait-il. « Quand je l'ai retrouvée de nouveau si pâle, si faible, j'ai été bien troublé... Je venais d'avoir une telle déception en revoyant Palerme du bateau, toute grise sous une pluie battante! »

— « C'est vrai », reprit Henriette en regardant devant elle avec des yeux où Francis put lire le ressouvenir de cette récente angoisse, « vous n'avez guère été favorisé pour votre voyage. Après les premiers beaux jours que nous avions eus, nous étions tourmentées quand nous voyions, par nos fenêtres, la mer mauvaise avec ses énormes vagues... Maman et moi nous ne disions rien, mais je savais que nous avions la même idée. Elle était encore trop souffrante. C'est cette inquiétude qui l'avait rendue plus malade la veille de votre arrivée... Elle est si sensible et elle vous aime tant... »

— « Chère mère », dit le jeune homme en serrant le bras de la jeune fille.

— « Si seulement nous avions su où vous envoyer une dépêche à Naples! » continua-t-elle. « Quand on nous a remis la vôtre, j'ai eu un éclair d'espoir que vous reculiez votre départ à cause de la tempête... J'avais bien envie de vous revoir cependant... C'était neuf heures. Vous étiez en mer. Que le vent de cette nuit-là m'a paru terrible! Je l'écoutais et je priais... Je pensais aussi à ma pauvre maman et à ce qu'elle a dû éprouver pendant cette affreuse guerre... »

— « Oubliez cela », dit-il en l'interrompant. Il avait si peur qu'elle n'évoquât des souvenirs d'enfance demeurés vivaces en elle et qui lui mettaient toujours un tremblement mouillé

au bord des paupières. — « Oui », insistait-il, « oubliez cela, comme je vous promets que nous ferons oublier à votre mère tous ses chagrins, les lointains et les récents, les grands et les petits... Si elle m'aime un peu, vous savez que moi je l'aime beaucoup. Je lui garde une telle reconnaissance de vous avoir faite celle que vous êtes!... Je l'aurais trouvée hostile à notre mariage que je la lui vouerais encore, cette reconnaissance, rien que pour avoir rencontré en vous ce que j'y ai rencontré, la vivante preuve que les rêves les plus beaux de la jeunesse ne mentent pas toujours... »

— « Taisez-vous », interrompit-elle à son tour en rougissant, et elle lui mit sur la bouche sa main demeurée libre qu'il baisa à travers le gant, « vous allez recommencer de me flatter, ce qui n'est pas bien, et vous oubliez de regarder ces beaux pins d'Italie dont j'aime tant la silhouette et ce sombre bouquet que font leurs branches là-haut, ce *bel vaso,* comme nous disait le jardinier qui nous montrait la villa le premier jour. Est-ce assez cela, et comme ils sont ingénument artistes, dans cet étrange pays!... Mais la Sicile est trop loin. Si nous pouvions trouver l'année prochaine, pour y passer l'hiver, une propriété qui eût un parc, avec des arbres comme ceux-ci et cette lumière, mais plus près de Paris, pour que le voyage fût moins fatigant, en Provence ou sur la côte de Gênes!... »

— « Je vous ai promis de m'arrêter là quand je retournerai en France et de chercher », repartit Nayrac. « Je suis si heureux que vous aimiez la même espèce de nature que moi et de la même façon... Mais avez-vous remarqué, l'autre jour encore, au Musée, quand je me suis arrêté devant l'Hercule qui tue la pauvre Amazone, et sans que vous m'en eussiez parlé, comme nous avons ainsi les mêmes goûts en toutes choses, instinctivement? »

— « C'est encore vrai », dit Henriette, « les mêmes, tout à fait les mêmes... Je le savais dès le premier jour que je vous ai vu... »

— « A quoi? » demanda-t-il.

— « Est-ce qu'on se rend compte? » fit la jeune fille. « Mais

j'étais sûre, quand je suis venue dans ce jardin pour la première fois, que vous le préféreriez à tous les autres... Je n'ai pas lu beaucoup et je ne suis qu'une ignorante. Je suis certaine que du premier coup je saurais d'un livre si vous l'aimerez... »

— « C'est si pénible », reprit-il, « lorsque entre deux êtres il n'y a pas cette harmonie, cet intime accord... Au lieu qu'il m'est si doux de penser que vous êtes ma femme, vraiment ma femme, vous comprenez, un cœur fait justement à la ressemblance de mon cœur... »

— « Et vous mon fiancé », répondit-elle à mi-voix, « mon cher fiancé... »

— « Et pourtant », continua-t-il, « ce profond accord me rend quelquefois presque triste... A quoi cela tient-il que nous soyons ici? Je pense que j'ai si bien failli ne pas vous connaître! Si je n'avais pas quitté ma carrière? Si en la quittant j'étais venu m'établir en Italie comme j'en avais l'intention? Si je n'étais pas allé chez Mme de Jardes un mercredi? Si nous ne nous étions pas rencontrés ce jour-là?... »

— « Je n'admets pas tous ces *si* », interrompit-elle en riant avec une mutinerie de son joli visage; « nous ne pouvions pas ne pas nous rencontrer... »

— « Si cependant... ? » reprit-il.

— « Je comprends bien que c'est insensé », répondit-elle avec une bouche redevenue sérieuse et songeuse; « mais je sais que je ne me serais jamais mariée... »

Ils s'arrêtèrent pour échanger un long regard. Il lut, à travers ces beaux yeux bleus, jusqu'au fond de cette âme qui était à lui. Dans cette chère âme tout était candeur et vérité. Il n'y avait pas un repli où il ne devinât la plus irréprochable, la plus passionnée des tendresses. Sur ce cœur virginal rien n'avait jamais passé, pas un frisson, pas une ombre. Autour de leur silence les palmes continuaient de palpiter, le vent de murmurer dans les pins, les buissons de roses et les citronnelles d'exhaler un léger parfum vaguement musqué, l'ombre des feuillages de trembler sur les marbres, le cygne d'errer sur l'eau dormante, le soleil de rayonner dans le vaste ciel. Ils

étaient si seuls dans ce tournant d'allée, — si loyalement, presque pieusement seuls, avec la présence bénie de la meilleure des mères à côté de leur amour comme pour le sanctifier. Francis attira sa fiancée contre son cœur, et il posa ses lèvres sur ce front qu'aucune pensée mauvaise n'avait jamais traversé, pas même effleuré. Il se sentit alors si heureux que ce bonheur trop complet, trop absolu, dépassa tout d'un coup les puissances de son être et lui fit mal pour la première fois, et tout bas il dit à sa chère « aimée », comme elle lui permettait de l'appeler quelquefois à des minutes pareilles :

— « Nous sommes trop heureux, j'ai peur... »

Elle ne répondit rien d'abord. Mais il vit distinctement une angoisse passer dans ses douces prunelles, un frémissement courir autour de ces lèvres à demi ouvertes. Les paupières de la jeune fille battirent, son sein palpita, puis, le regardant de nouveau, bien en face, elle fit un effort pour dominer son impression, et avec un sourire de courage : — « Moi aussi quelquefois », dit-elle, « j'ai peur d'être trop heureuse. Mais il ne faut pas. Quand on n'a rien sur la conscience, n'est-on pas avec Dieu?... »

Francis Nayrac devait souvent se rappeler par la suite l'étrange impression d'anxiété qui l'avait fait tressaillir ce matin-là, — ce dernier matin de leur joie complète, — et qui avait trouvé un tel écho dans sa fiancée, alors que toutes choses autour d'eux paraissaient s'harmoniser entièrement, absolument avec leurs cœurs. Ils ne pouvaient en aucune manière soupçonner le danger qui menaçait cette paix bénie de leur amour à cette heure même. Eurent-ils donc là tous deux une de ces presciences dont notre scepticisme sourit, quoique des hommes qui s'appelaient Napoléon et Gœthe aient cru possible cette divination de l'avenir à de certaines minutes exaltées? Cédèrent-ils simplement à cette angoisse de la joie, phénomène singulier, mais indiscutable, où il entre à la fois de la lassitude nerveuse sous le coup de la sensation trop forte, et une vue trop juste des retours assurés du sort?

Ne semble-t-il pas que nous portions tous en nous un instinct de cette grande loi humaine figurée dans un symbole tragique de l'antiquité par la Némésis, par la funeste puissance des compensations fatales dans laquelle les Grecs ont incarné moins encore la justice que la jalousie des dieux? On peut certes donner une apparence d'explication naturelle à toutes les appréhensions de cet ordre, et ajouter que d'ailleurs la plupart des pressentiments sont démentis par les faits. Mais, lorsque ces faits au contraire les justifient par une concordance inattendue et comme foudroyante, le moins superstitieux ne saurait se retenir de trembler. Nous croyons entrevoir, derrière le hasard extérieur des circonstances, le mystère d'une destinée, et, si vulgaire que soit la forme de cette révélation, nous en demeurons, pendant une seconde, remués jusque dans la racine de notre être. Pour Francis, le saisissement devait être d'autant plus fort qu'il avait toujours eu à lutter contre cette disposition au fatalisme qui, éclairée et dirigée par la foi, aboutit chez les âmes d'espérance et de résignation à la croyance dans la Providence, principe premier de toute vie vraiment religieuse. Pour le jeune homme, et quoique, élevé pieusement, il eût gardé ce christianisme d'apparence propre à sa classe et à son temps, la religion n'était que la plus noble des hypothèses. Sa Providence, c'étaient les beaux yeux de sa fiancée, et, tandis qu'il marchait seul, au sortir du jardin de la villa Tasca, par les rues de Palerme, blanches de raies de soleil et noires de raies d'ombre, il n'eut pas besoin d'effort pour oublier ce vague frisson de peur devant l'avenir qui allait le reprendre si vite, mais cette fois causé par le plus déterminé des motifs. Pour le moment, il ne gardait de sa promenade de la matinée qu'une sensation délicieuse. Ayant quelques commissions à exécuter, il avait laissé Henriette et Mme Scilly regagner en voiture l'*Hôtel continental* où ils habitaient tous les trois. Il suivait les trottoirs d'une des deux longues rues qui se coupent à la place dite des *Quattro Canti* et divisent Palerme en quatre segments presque égaux. Jamais il n'avait goûté plus vivement le charme exotique de

cette ville qui tient de l'Orient, de l'Espagne et de l'Italie, avec ses fontaines dans le style rococo chargées de statues, avec ses étroites boutiques dont les marchands se tiennent silencieux et indifférents comme dans les bazars turcs, avec ses palais brodés de sculptures, avec ses Madones et ses Christs prisonniers de niches qu'éclaire un lumignon toujours allumé, avec le passage de ses voitures chargées de fenouil et peintes de scènes barbarement coloriées. Et quelles scènes : Médor et Angélique, Godefroy de Bouillon escaladant Jérusalem, Garibaldi haranguant les Mille !... Jamais non plus le jeune homme, une fois franchi l'arc de triomphe sans fronton dressé pour le char de sainte Rosalie, n'avait davantage admiré la ligne si large et si noble du golfe. Arrivé sur la porte de l'hôtel qui donne sur ce quai, tout contre l'adorable jardin de la villa Giulia, il se retourna pour regarder, par delà l'emmêlement des agrès du port, cette mer si bleue avec la silhoutte nue et rouge du mont Pellegrino, voué lui aussi à sainte Rosalie. Certes, son pressentiment était bien oublié, et il ne doutait guère que ce regard d'enthousiasme pour le beau paysage était un regard d'adieu, — adieu à ces journées de parfaite tendresse, adieu à cet abandon dans le plus cher espoir, adieu au rajeunissement de toute son âme souhaité, commencé déjà, adieu au paradis idéal du bonheur permis. Le plus simple des incidents allait suffire à bouleverser ce château de songes où il s'abritait depuis six mois, et à le remettre en face d'un tourment moral aussi cruel que ceux dont la trace se reconnaissait trop souvent à l'expression de sa bouche et de ses yeux. Ce fut rapide et simple comme un de ces accidents terribles : déraillement de chemin de fer, tremblement de terre, effondrement d'une maison, dont la survenance en pleine sécurité est d'autant plus effrayante qu'elle est plus subite. En entrant sous la voûte de l'hôtel, Francis Nayrac vit que le concierge était en train de classer les lettres arrivées par le bateau du matin. Cet homme, un gigantesque Allemand, à longue barbe blonde, méticuleux et polyglotte, vêtu d'une somptueuse livrée et coiffé d'une large casquette flamboyante

d'or, maniait les enveloppes comme un joueur manie les cartes, avec une dextérité de prestidigitateur. Son crayon rouge griffonnait sur chacune le numéro de la chambre du destinataire, et plusieurs personnes se tenaient autour de lui, attendant qu'il eût fini cette besogne, avec cette avidité inquiète et presque maladive de correspondance qui distingue particulièrement les bureaux de poste dans les îles où la rareté des courriers en exalte le désir. Toutes les figures de ce petit tableautin cosmopolite auquel il était pourtant très habitué, que de fois Francis les revit depuis, associées qu'elles étaient au coup de surprise qui le frappa dans cet instant-là! Au lieu de monter droit dans sa chambre, il s'arrêta machinalement pour attendre lui-même ses lettres, et, non moins machinalement, il se mit à parcourir des yeux la pancarte où se trouvaient affichés les noms des voyageurs descendus à l'hôtel. Tout d'un coup il sentit son cœur battre plus vite. Une émotion presque de terreur lui serra la gorge. Ses jambes tremblèrent. Il se rapprocha du tableau pour relire, parmi ces noms qu'il connaissait presque tous, l'avant-dernier inscrit, celui d'une personne débarquée sans doute depuis quelques heures ou depuis la veille : « Mme Pauline Raffraye », avec la petite note : « et sa famille », puis, comme indication du lieu d'origine : « Château de Molamboz, par Arbois. — France. » Le jeune homme demeura ainsi quelques secondes, hypnotisé par ces syllabes auxquelles il paraissait ne pouvoir pas croire; puis, comme le concierge, enfin délivré des impatients, sortait de sa loge, le paquet des lettres à la main, pour s'occuper de la distribution, il l'appela pour lui montrer ce nom. Rien que de le prononcer lui faisait sans doute un peu de mal, car il dit simplement :

— « Je n'avais pas vu que cette dame fût ici encore. Est-ce qu'elle est arrivée aujourd'hui? »

— « Elle est venue par le train de Messine, hier », répondit le géant.

— « C'est bien une Française, n'est-ce pas? »

— « Oui, monsieur. »

— « Elle n'est pas seule ? »

— « Non, monsieur. Elle a une petite fille de huit à dix ans, et deux femmes de chambre avec elle. »

— « Je voudrais bien savoir si c'est celle que je connais… » dit Francis, et, s'apercevant de ce que cet interrogatoire avait d'étrange, il ajouta pour dérouter par une fausse demande la curiosité d'ailleurs peu vraisemblable de son interlocuteur et en obtenir cependant son renseignement : — « C'est une femme âgée et très grande?… »

— « Agée ? Non, monsieur », reprit l'Allemand. « Trente ou trente-cinq ans peut-être. On ne sait pas. Elle a l'air si malade ! Elle est plutôt petite et mince, au contraire… »

— « Allons », se dit Francis en commençant de gravir l'escalier, « il faut avoir le courage de regarder les choses en face. C'est son château, son nom, son prénom, son âge, l'âge de sa fille… C'est elle… » Il se répétait ce nom de Pauline Raffraye en montant les deux étages d'escaliers qui devaient le conduire à sa chambre. En toute circonstance il eût été troublé profondément par l'annonce qu'il se trouvait sous le même toit que cette ancienne maîtresse, — car une ancienne maîtresse possède seule le pouvoir de bouleverser à ce degré un fiancé aussi épris que l'était celui-là. — Mais apprendre cette présence ainsi, presque à la minute où Henriette et lui venaient d'être frappés par cette étrange appréhension d'un malheur inconnu, devait accroître singulièrement ce trouble, d'autant plus que ce nom de Mme Raffraye ne lui rappelait pas seulement l'épisode le plus passionné de sa jeunesse. Il lui représentait la créature dans laquelle il avait cru deviner les plus noirs abîmes de perversité, celle qui lui avait été la plus funeste, le mauvais génie de tant d'années de sa vie, celle aussi pour laquelle il avait été le plus implacablement dur, presque cruel. Et cette femme venait d'arriver à Palerme, quand il existe tant d'autres villes d'hiver, — dans cet hôtel, quand, à Palerme même, il existe tant d'autres hôtels et de plus célèbres, et à quel moment? Quand il se trouvait là dans ce coin retiré du monde où il avait le droit de se croire bien

caché, auprès d'une jeune fille qu'il aimait, dont il était aimé, qu'il allait épouser... L'idée d'attribuer cette présence à quelque plan d'action inconnu et redoutable devait venir et vint aussitôt au jeune homme, dont la sensibilité naturellement très vive était encore surexcitée par le ravissement de cette promenade de la matinée. Cette folle idée s'empara de lui, dans le temps qu'il mit à monter jusque chez lui, avec la peur et le demi-égarement d'une panique irraisonnée, maladive, irrésistible. Ce fut au point qu'il avait le visage tout altéré quand il entra dans le salon particulier où il prenait tous ses repas, en compagnie de Mme Scilly et de sa fiancée. Il lui fallut subir la sollicitude inquiète de cette dernière. Il lui fallut, pour la première fois, dissimuler et attribuer son changement de physionomie et d'humeur à une migraine causée par le soleil, lui qui, depuis des jours, vivait avec Henriette cœur à cœur, dans une communion si constante de leurs pensées! Il lui fallut voir, sur ce doux et tendre visage, la plus amoureuse inquiétude, et l'impression de malaise que lui donna cette nécessité de mentir jointe à l'anxiété dont il se sentait invinciblement dévoré lui fut si insupportable qu'il dut se retirer dans sa chambre pour l'après-midi, sous le prétexte de son indisposition grandissante. Il voulait à tout prix ramasser sa pensée et regarder bien en face les données du problème que lui posait, d'une manière pour lui tragique, cette arrivée soudaine et dont il n'admettait pas une minute qu'elle ne fût point intentionnelle. Mais comment faire cet examen sans évoquer tous les événements, toutes les sensations aussi d'un passé qui contrastait trop cruellement avec celui dont la mère d'Henriette avait caressé dans sa rêverie, quelques heures plus tôt, les délicates et naïves images? Ah! quelle tristesse de sentir l'âcre amertume d'un coupable et mauvais amour, que l'on a voulu, que l'on a cru fini, nous inonder à nouveau l'âme à l'instant même où cette âme s'enivrait, jusqu'à l'extase, des joies d'un autre amour, tout lumière et tout espérance!

— « Et cependant », gémissait Francis, une fois seul et

libre de s'abandonner au cours de ses souvenirs, « après tant d'années, est-ce que je ne dois pas être aussi mort pour elle qu'elle est morte pour moi?... »

II

UNE ANCIENNE MAITRESSE

Tant d'années! Les journaux pliés sous leur bande, que le coude du jeune homme froissait durant cet après-midi commencé sur une impression si douloureuse, portaient en effet la date de 1886, et c'était en avril 1877 qu'il avait parlé à Pauline Raffraye pour la dernière fois. D'autre part, il l'avait rencontrée pour la première fois vers la fin de l'hiver 1876. Douze mois de sa vie à peine tenaient dans ce souvenir de femme. Mais les amours qui laissent après eux une cicatrice ineffacée ne sont pas toujours ceux qui ont duré le plus longtemps, ni ceux qui abondèrent en incidents romanesques ou tragiques. Quand une maîtresse a blessé dans notre cœur une certaine place profonde et malade, elle a beau n'avoir eu de nous que quelques semaines, elle nous demeure inoubliable et à jamais vivante. Nous mettons entre elle et nous la distance, le temps, d'autres visages, d'autres caresses, d'autres joies, d'autres douleurs. Rien n'y fait. Nous l'avons dans le sang, comme dit une énergique et si juste expression du peuple. Il faut ajouter que cette première rencontre de Francis Nayrac avec Pauline Raffraye s'était accomplie dans des conditions particulièrement dangereuses pour lui. Il avait alors vingt-cinq ans. Ayant perdu très jeune son père et sa mère, toutes ses affections de famille s'étaient reportées sur une sœur unique, Mme Julie Archambault, mal mariée et peu heureuse. Cette sœur, son aînée de quatre ans, l'avait élevé, durant cette période difficile de la fin de l'adolescence où la

tendresse ne sert de rien quand elle n'est pas accompagnée par un sens très juste des lois vraies du monde social. Julie commença par vouloir garder son frère auprès d'elle. Il fit donc son droit aussitôt sa sortie du collège, reculée d'une année à cause de la guerre, et il eut des aventures très banales, vulgaires, qu'elle sut et qui lui firent peur. Elle pensa que la fortune et l'oisiveté allaient le perdre, et elle considéra comme un grand sacrifice, mais nécessaire, de l'occuper, et de l'occuper loin de Paris. Les tristes expériences de son mariage lui donnaient ce préjugé contre cette capitale aussi fréquent chez certaines femmes très honnêtes que le préjugé contraire peut l'être chez certains boulevardiers. Elle se trompait. Si la facilité de plaisir qui se rencontre dans cette ville est funeste à beaucoup de jeunes gens, trop entraînables ou trop vaniteux, la solitude morale et intellectuelle de la province ou de l'étranger est plus funeste à quelques autres, prédisposés déjà aux abus de la vie imaginative et sentimentale. Ce fut toute l'histoire de Francis. A Paris, ses premiers désordres l'eussent vite lassé, et l'honnêteté profonde de sa nature l'aurait poussé aussitôt à ranger son existence dans ce qui reste la chance la plus probable du bonheur : le mariage jeune. Entré sur les conseils, presque sur l'injonction de sa sœur, dans la carrière diplomatique, pour laquelle il n'avait aucune espèce de goût, il fut pour son malheur attaché d'abord à une des légations les plus retirées d'Allemagne. En 1876, il venait donc de passer deux années à Munich, presque absolument replié sur lui-même, occupé à lire, à rêver, à attendre la vie au lieu de commencer de vivre, dans une autre oisiveté, celle des chancelleries, où la fréquentation forcée et continue des collègues exaspère encore l'isolement intérieur quand elle ne produit pas l'amitié. Ces deux années eurent pour résultat de développer en lui un état très particulier qui se rencontre, mais passagèrement, chez un petit nombre de jeunes hommes destinés pour la plupart à devenir des artistes ou des écrivains, et, d'une manière plus fixe, chez beaucoup de jeunes femmes, mécontentes de leur sort ou dépourvues de stricts devoirs. Cet état, bien plus

redoutable pour la sage hygiène de l'avenir que ne le sont de banales débauches, a été profondément défini d'un mot célèbre par le plus humain et le plus troublé des Pères de l'Église. Il consiste à trop aimer à aimer, — maladie inoffensive quand elle est courte, périlleuse et féconde en conséquences funestes lorsqu'elle se prolonge. Celui qui aime ainsi à aimer se complaît dans le mirage de romans à vide que la réalité, semble-t-il, dissipera aussitôt. En fait, il s'habitue peu à peu à juger insignifiant tout ce qui ne se rapporte pas de près ou de loin aux passions de l'amour. Les intérêts et les devoirs de son métier reculent dans sa pensée à une place secondaire. Le rêve généreux et viril de fonder une famille, celui de servir une haute cause idéale de science, d'art ou de politique, celui plus personnel de se distinguer par des triomphes de carrière, — ces divers principes de robuste activité s'affaiblissent, s'étiolent, disparaissent, pour laisser la place à la constante préoccupation de l'indéfini lendemain sentimental. Quand arrivera-t-il, ce lendemain, et quel sera-t-il? Celui qui aime à aimer emploie des journées, des semaines, des mois, à prendre et reprendre ce problème, dramatisant les passions par avance, épuisant leurs joies et leurs douleurs avant de les avoir éprouvées, se raffinant et se blasant à la fois, jusqu'à ce qu'il parvienne par cette débauche de la rêverie, par cette folie du libertinage intellectuel, à un mélange unique de corruption et de naïveté. Les nuances les plus subtiles de la galanterie lui sont familières. Il n'ignore rien des roueries de la séduction, rien des complexités dont les théoriciens du cœur ont étalé les anatomies. En même temps il garde comme une virginité d'émotion réelle qui tient à l'âge, à l'innocence physique de ses jours et de ses nuits. Francis en était là de sa crise de jeunesse, compliquée chez lui du souvenir de ses sensualités précoces, lorsque sa sœur Julie Archambault rencontra Pauline Raffraye, très mal mariée elle aussi, et elles se lièrent d'une de ces amitiés enthousiastes, comme la communauté d'un triste destin, le besoin de confidences et de sympathie, la sensation de l'hostilité ou de l'indifférence du monde en

créent si aisément, si rapidement entre deux femmes jeunes, désœuvrées et délaissées. Les lettres de Julie étaient pour Francis les grands événements de son exil. Elle écrivait avec tant de grâce dans l'esprit et elle comprenait si bien, avec une telle indulgence, certaines choses subtiles du cœur de son frère, celles qu'il pouvait lui dire. A partir de ce moment, ces lettres furent pleines de Pauline, comme dans les conversations de Julie avec Pauline sans cesse il était question de Francis. Le hasard redoubla la curiosité que Mme Raffraye et Nayrac devaient naturellement ressentir l'un pour l'autre. Lors des deux voyages que le jeune homme fit à Paris, après que sa sœur fut devenue l'amie préférée de Pauline, cette dernière était absente. Puis une circonstance qui eût suffi à troubler deux êtres absolument indifférents les rapprocha. Mme Archambault fut emportée en quelques jours par une fièvre typhoïde, et dans cette chambre d'agonisante Francis, revenu d'Allemagne en toute hâte, aperçut pour la première fois la svelte silhouette de Pauline, ses cheveux châtains, son beau visage un peu trop pâle, mais animé par des yeux clairs presque gris, d'une si attirante tristesse. De tout temps les poètes se sont accordés avec les physiologistes pour marquer le lien mystérieux qui unit les émotions de la mort à celles de l'amour. Est-il besoin de faire appel aux énigmatiques puissances de la nature pour constater que, chez les femmes vraiment tendres, le plus dangereux auxiliaire de la chute est la pitié, comme le désespoir d'une perte irréparable est, pour l'homme le plus compliqué, un irrésistible conseiller d'éloquence simple? Francis et Pauline pleurèrent ensemble. Elle le vit souffrir et elle le plaignit. Il la vit le plaindre et il en fut pénétré. Elle était si jolie, si fine! Ses rapports étaient si tristes avec Raffraye, banal et brutal viveur, qui, l'ayant épousée pour son argent, était aussitôt retourné aux filles, après un de ces drames d'alcôve qui laissent chez une jeune femme une inexprimable rancune! Trouver alors chez un autre homme de caressantes, de délicates manières, une intelligence des nuances du cœur à demi féminine, voir souvent cet homme

dans une familiarité émue que l'on ne pense pas à se reprocher, parce que le principe en est si noble, — c'est une épreuve redoutable et un péril très grand. Julie était morte au mois de mars. Au mois de mai, Francis n'avait pas quitté Paris. Il avait obtenu du ministère un congé illimité. Il était l'amant de Mme Raffraye.

Tristes amours, et qui, commencées dans les larmes et dans une atmosphère de mort, devaient continuer dans les larmes aussi, la torture intime, les pensées amères, et finir sur la haine honteuse que l'adultère fait trop naturellement sortir de ses ténèbres! Aujourd'hui encore, et après des années, quand Francis avait su la présence inattendue de Pauline, c'est la mémoire de cette haine qui l'avait secoué d'un tel frisson, tant il avait eu le cœur empoisonné jusque dans les fibres les plus secrètes, et, en y songeant, comme il faisait dans cet après-midi de solitude, il n'arrivait même pas à comprendre la raison profonde des étranges troubles auxquels avait abouti presque aussitôt l'espérance, coupable sans doute, mais pourtant si haute, lui semblait-il à distance, de ce début de tendresse. Malgré cette perspective du temps qui permet de tout pardonner, parce qu'elle permet de discerner l'élément de fatalité mêlé aux plus réfléchis de nos actes, il ne se rendait pas compte qu'un malentendu, en apparence insignifiant, en réalité irrémédiable, avait voué par avance cet amour aux crises les plus douloureuses. Pauline et Francis s'étaient en effet aimés, idolâtrés, possédés, avant, pour ainsi dire, de se connaître l'un l'autre. Leurs cœurs s'étaient donnés et leurs personnes, avant qu'ils eussent acquis une notion exacte sur leurs caractères. La jeune femme ne savait du jeune homme que les traits dont lui avait parlé Julie. Elle avait vu en lui un frère désespéré, un isolé sans bonheur, un romanesque resté sans roman. Il était tout cela, mais aussi une sensibilité infiniment complexe et blessable, une imagination corrompue, défiante déjà et tourmentée, un soupçonneux et un inquiet, un esprit horriblement gâté par l'abus de la

réflexion et de la rêverie, enfin une âme maladroite au bonheur, dans laquelle une passion mêlée de sensualité devait tourner à la jalousie avec une effrayante facilité. Lui-même, qu'avait-il vu dans Pauline? La douce confidente d'une sœur chérie, une enfant liée trop jeune et avant de savoir rien de la vie à une meurtrière, à une imbrisable chaîne, une créature froissée et mutilée dans ses meilleures délicatesses, dans ses plus généreuses susceptibilités. Et elle était bien tout cela, mais aussi une femme du monde, riche, élégante, touchée de frivolité, habituée depuis ses six années d'un mauvais ménage à l'étourdissement des sorties continuelles, dîners, visites, spectacles, — stériles plaisirs qui deviennent des besoins quand ils permettent de fuir un intérieur détesté! Enfin c'était, pour avouer la vérité entière, une de ces coquettes naïvement vaniteuses, qui veulent briller parce qu'elles veulent plaire, et que cet innocent désir entraîne trop souvent, dans une société un peu libre, à ces riens de familiarité si aisés à calomnier. Il semblait qu'avec l'invasion d'un sentiment nouveau ces petits défauts dussent disparaître, et il en eût été ainsi sous l'influence d'un amant plus logique et plus simple que Francis. Ils s'exagérèrent au contraire, à cause de ce qu'il y avait peut-être de meilleur dans son caractère. Il n'était pas fait, malgré la corruption sentimentale où sa rêverie s'était trop complu, pour être l'amant de la femme d'un autre. Il avait été très chrétien dans sa première jeunesse, et, par un contraste étrange, mais assez fréquent, tout en ne rêvant qu'à l'amour depuis des années, et en ne le concevant guère que sous ses formes défendues, il avait gardé au fond de lui une espèce d'appréhension des choses de la chair, un intime besoin d'harmonie entre sa conscience et ses passions. Cette singularité est commune à la plupart des hommes qui furent vraiment pieux. Ils restent toujours prêts à souffrir de la faute que la femme la plus aimée commet en leur faveur. Les compromis d'honnêteté que l'adultère suppose leur sont intolérables, et ils ne se prêtent qu'avec une secrète révolte aux combinaisons commodes qui font du ménage à trois la

solution la plus confortable du problème amoureux et conjugal. Francis y mêla aussitôt un peu de cette folle jalousie de l'amant pour le mari, sentiment auquel il avait trop pensé par avance pour s'en épargner la torture. S'il consentit donc à venir en visite chez Mme Raffraye, il lui fut impossible d'accepter une intimité quelconque avec Albéric Raffraye. Il s'arrangea pour ne presque jamais rencontrer cet homme qu'il trompait en le méprisant, mais qu'il trompait tout de même et d'une manière irréparable. Il en résulta que leur liaison fut dominée par une anomalie que Nayrac jugea très naturelle et qui en marquait la condamnation certaine. Cet amour demeura pour Pauline, qui estima davantage son amant de ses délicats scrupules, quelque chose d'à côté, si l'on peut dire. Ce lui fut une oasis de tendresse où elle entrait comme dans un rêve, d'où elle sortait pour retomber dans une réalité d'autant plus insupportable que le rêve avait été plus doux et plus beau. Il lui arrivait alors ce qui arrive à toutes les femmes dans cette situation, et c'est bien aussi pourquoi la plupart des amants ont l'instinct de préférer la cruelle familiarité du foyer qu'ils déshonorent à cette périlleuse dualité d'habitudes chez leur maîtresse. Au retour de ses rendez-vous avec Nayrac, Mme Raffraye devait retrouver et retrouvait sa maison avec horreur, le visage et la vulgarité d'âme de son mari avec une pire rancune, et, encore frémissante des baisers de celui qu'elle aimait, ce devait lui être, ce lui fut aussitôt un besoin plus irrésistible qu'auparavant de fuir cette maison, de fuir cet homme, et de se plonger dans ce tourbillon du monde qui ne touchait à rien de son cher roman. — Elle le croyait du moins, l'imprudente ! Il n'y avait cependant pas plus de quatre semaines qu'elle s'était donnée à Francis, et déjà ce dernier souffrait de cette complication forcée d'existence que sa maîtresse acceptait sans effort, où elle se complaisait même. Car, si elle était amoureuse, elle était jeune aussi, et le bonheur de son amour, en exaltant toutes les forces de son être, avait eu pour premier résultat d'aviver en elle la soif, si naturelle à vingt-cinq ans, de mouvement et de plaisir. Il y a

deux manières également vraies pour une femme de porter dans le monde un cher et coupable secret : en être accablée et souffrir de tout ce qui n'est pas lui, en être enivrée et se plaire à tout à cause de la musique intérieure dont on est enchanté. Quoique les hommes se refusnt le plus souvent à croire sincère cette seconde sorte d'amour, elle existe, et c'était, pour le malheur de Francis, celle de Pauline. Elle lui était donc venue, à un de leurs rendez-vous, un peu migraineuse d'un bal où elle était restée assez tard la veille.

— « Pourquoi n'es-tu pas rentrée plus tôt? » lui dit-il entre deux baisers, sur un ton d'amical reproche.

— « Que veux-tu ? » répondit-elle. « Je me suis laissé entraîner. Et puis », ajouta-t-elle en flattant de ses doigts les cheveux du jeune homme, « je savais que je te verrais aujourd'hui, et je ne pouvais pas supporter l'attente. Elle me donnait la fièvre, et j'ai dansé, dansé... Tu m'aurais aimée. J'étais si jolie, je sentais que l'on me trouvait si jolie !... »

— « Mais », reprit-il en déguisant une émotion pénible sous un demi-sourire et avec un air de plaisanterie, « tu n'as pas l'idée que je pourrais être jaloux?... » Il n'acheva pas. Il venait de la voir en pensée, les épaules nues, — ces épaules dont à cette minute même, car ils étaient dans les bras l'un de l'autre, il respirait le parfum intime, dont il caressait la beauté, — et, dans le même éclair de vision, il avait aperçu des regards, des souffles, des désirs d'hommes autour de cette gorge idolâtrée.

— « Jaloux, et de quoi?... » répondit-elle.

Elle avait, pour poser cette question, des yeux si tendrement effarouchés, une surprise si évidemment sincère, qu'il la serra contre lui presque avec délire, comme pour étouffer dans cette étreinte le funeste démon qu'il venait de sentir passer entre la pauvre femme et son cœur. Quand elle fut partie, ce jour-là, il demeura longtemps le visage enfoncé dans l'oreiller qui gardait encore la forme imprimée de cette chère tête, l'arome de ses longs et souples cheveux. Il se sentait en proie à une mortelle tristesse. Le démon avait déjà

reparu à la minute même de ce départ. N'avait-elle pas regardé l'heure à un moment donné, et ne s'était-elle pas arrachée d'auprès de lui en disant :

— « Je m'attarde et je dois être prête sitôt aujourd'hui! Nous dînons à sept heures pour aller au théâtre tout de suite après... »

Qu'ils étaient innocents, ces quelques mots! Pourtant Francis n'oubliait pas comme ils l'avaient laissé, par cette fin d'après-midi et dans le crépuscule, sur une impression pénible. Vainement s'était-il avoué cette innocence, et que lui-même avait désiré, exigé qu'elle ne changeât rien aux habitudes de sa vie mondaine, afin de ne pas éveiller la curiosité et le soupçon. Vainement s'était-il démontré combien Pauline avait été véritable et simple avec lui, combien peu coquette. Vainement avait-il relu les lettres où Julie lui parlait de son amie, se contraignant de songer à leurs communes larmes au chevet de leur douce morte. Il avait douté du cœur de sa maîtresse, et si le doute sur un cœur de femme est toujours fatal à l'avenir d'un sentiment, il l'est davantage quand il s'applique à quelqu'un avec qui l'on ne passe que des heures éparses, et venant de quelqu'un qui s'est noirci à l'avance le cœur par des rêveries et par des lectures désenchantées. Et puis, Francis ne s'en rendait pas compte, comme tous ceux en qui l'imagination a comme émoussé la fleur de la sensibilité, peut-être avait-il besoin de souffrir pour sentir. — Affreuse disposition morale qui conduit ceux qu'elle possède à exaspérer en eux les moindres blessures! — Il lui avait semblé qu'il aimait sa maîtresse plus qu'elle ne l'aimait. Sans s'être formulé cette première défiance avec cette netteté, il s'était demandé si elle éprouvait pour lui une passion aussi profonde qu'elle le disait. Il avait souffert qu'elle ne fût pas à lui davantage encore, et, tout en comprenant que de prendre un ombrage pour de pareilles misères était insensé, il s'était senti absurdement, injustement, enfantinement jaloux en effet, jaloux à vide, et sans raison distincte, de ce monde avec lequel il la partageait.

Que la route est rapide d'une défiance de cet ordre à d'autres plus précises, et qu'il faut peu de temps pour transformer dans un cœur inquiet la vague souffrance d'un mécontentement sans objet en une douleur positive, la peur d'une déception en une sécheresse, cette sécheresse elle-même en un injurieux soupçon! Francis se rappelait si bien comme il avait lutté contre son propre orgueil pour ne pas se livrer, dans les semaines suivantes, à une tentation continue, celle d'une déshonorante enquête sur les personnes qui formaient la société de Pauline! Puis il y avait cédé, lui posant tantôt une question, tantôt une autre : — « Où avait-elle dîné et avec qui?... — Quelles visites avait-elle faites et qui avait-elle rencontré?... » Aujourd'hui qu'il n'était plus brûlé de cette honteuse fièvre, il rougissait encore de cette inquisition douloureuse et timide, par laquelle il avait peu à peu envenimé une plaie d'abord si légère, jusqu'à l'instant où l'inévitable conflit avait éclaté entre eux. Quoique cette scène n'eût pas duré plus de quelques instants, avec quelle netteté il se la rappelait! Comme un tournant de route change soudain tout le paysage, il se rendait compte que tout leur amour avait changé au premier nom propre prononcé entre lui et Pauline, qui avait fixé, comme cristallisé, les éléments flottants de sa défiance. C'était de nouveau à un de leurs rendez-vous, et au coin de sa cheminée, dans la garçonnière de hasard qu'il avait à demi installée après la mort de sa sœur. Il ne se doutait guère qu'il n'achèverait jamais de la meubler et qu'il la quitterait si vite pour n'y plus retrouver le spectre de pareilles heures. Ils avaient été, ce jour-là, particulièrement heureux. Pauline était gaie et rieuse, avec une enfantine malice dans ses yeux clairs, et voici que d'elle-même elle se mit à détailler sa soirée de la veille. Elle s'était trouvée à table chez une de ses amies à côté d'un certain baron Armand de Querne qui cherchait sans doute à se rapprocher d'elle, car il se faisait inviter depuis quelque temps un peu dans tous les endroits où elle allait.

— « Je crois », dit-elle, « qu'il aurait bien l'idée de me

faire la cour. Il n'ose pas, — et que cela m'amuse de le voir tourner autour de compliments qu'il ne sait pas finir! Il a de l'esprit, et il ne devine pas que je suis gardée par mon cher bonheur... »

— « J'espère », répondit Francis, « que vous n'allez plus le recevoir?... »

— « Moi », fit-elle, « et pourquoi cela? Pour avoir l'air d'en avoir peur et le rendre tout à fait amoureux? Tu peux en croire mon tact de femme. Dans ces sortes de choses, le vrai moyen pour nous est de *take no notice*, comme disent les Anglais... » Puis, comme il se taisait, elle le regarda avec des yeux tristes, cette fois, et ce fut d'une voix un peu altérée qu'elle ajouta : — « Mon ami, est-ce que tu n'as pas confiance en moi? » Et, comme il continuait à se taire, elle reprit, avec un accent qu'il ne lui connaissait pas : — « Je t'en conjure, mon Francis, ne m'inflige jamais cet affront... J'ai commis une si grande faute en me donnant à toi! Ne me fais jamais penser que tu ne m'estimes pas à cause de cela. Je souffrirais tant que j'en deviendrais mauvaise. Notre bonheur est à ce prix, que tu saches bien comme les choses sont et que je t'aime pour toujours et uniquement. Si tu en doutais, vois-tu, je serais désespérée, parce que je ne pourrais rien te prouver, séparés comme nous sommes... »

— « Si je te demandais pourtant de me sacrifier quelqu'un? » avait-il insisté.

— « Te sacrifier quelqu'un? Mais je ne pourrais pas », avait-elle répondu en se forçant à sourire. « Il faudrait que je tinsse à qui que ce fût en dehors de toi, et ce n'est pas possible... »

— « Tu me comprends parfaitement... », avait-il repris, froissé malgré lui par cette manière d'éluder sa question. Ces souplesses féminines, si voisines de la ruse, irritent tant l'homme qu'elles ne charment pas. Et il avait continué : — « Je veux dire : Si je te demandais de fermer ta porte à quelqu'un, à ce M. de Querne, par exemple? »

— « Naturellement, j'obéirais si je pouvais », avait-elle repris en haussant les épaules ; « mais tu ne me le demanderas pas. Ce serait tant m'insulter, tant m'humilier... »

Devant cette simplicité de défense, Francis n'avait pas prolongé ce petit combat. Puis il avait, comme tous les jaloux, discuté avec lui-même, indéfiniment, les moindres mots, les moindres intonations de voix, chaque nuance du visage de sa maîtresse, tandis qu'elle se dérobait. Car elle s'était dérobée. Il ne lui faisait pas le crédit de se mettre à sa place et de se demander ce qu'elle pensait de lui, comment elle comprenait son caractère à lui, ce qu'elle en savait, et, par conséquent, quel retentissement de semblables paroles éveillaient en elle. Il ne voyait qu'une chose : pourquoi ne lui avait-elle pas répondu, tout uniment, qu'il ordonnât et qu'elle obéirait? Quand on commence de souffrir, on a de ces despotismes presque monstrueux auxquels les femmes qui aiment se soumettent, — quand elles n'ont pas vingt-six ans. Il faut avoir vécu pour comprendre qu'il n'y a pas de légers malentendus en amour, et il faut avoir vécu aussi pour se rendre compte du degré où s'exalte chez certains hommes la folie du soupçon, la fièvre douloureuse de la défiance. Hélas! tant qu'il y aura d'imprudentes Desdémones pour sourire, sans penser à mal, à Cassio qui les salue, il y aura des Othellos pour détruire leur commun bonheur à cause de cet innocent sourire, et il n'est pas besoin pour cela d'un traître à côté de nous qui nous injecte le venin de la calomnie. Nous sommes si vite nos propres Yagos, et plus ingénieux que l'autre à nous torturer, à nous lier sur la roue du supplice. Francis appartenait à cette race malheureuse d'amants qui ont sans cesse besoin d'évidence. L'ironie du sort veut aussi qu'ils soient les plus trompés : car, s'ils rencontrent une coquine, elle excelle à leur donner des preuves matérielles toujours faciles à combiner, et, s'ils se heurtent à une femme fière, ils la blessent si profondément qu'elle en devient mauvaise, comme Pauline l'avait dit dans l'ingénuité de son cœur, sans vraiment savoir quelle funeste prophétie elle énonçait. Le jeune homme était donc sous l'impression non dissipée de ce malaise intime, lorsqu'il alla, trois jours après ce pénible entretien, rendre visite à Mme Raffraye, chez elle. Ces visites étaient devenues plus rares depuis qu'elle était

sa maîtresse ; il les faisait d'ordinaire après le déjeuner, à un moment où il savait que la porte de la jeune femme était ouverte. Il était par conséquent très naturel qu'il ne la rencontrât pas seule. Il n'était pas moins naturel, après ce qu'elle lui avait dit l'autre jour, que la même idée de visite fût venue au baron de Querne. Ce fut à ce dernier que se heurta par hasard Francis. Un peu d'embarras dans l'attitude et dans le regard de Pauline, un peu de familiarité dans la conversation de la part d'Armand, et des allusions à de menus événements de leur société que Nayrac ignorait, — il n'en fallut pas davantage pour qu'une fois demeurés en tête à tête, les deux amants se trouvassent vis-à-vis l'un de l'autre dans un silence gros de tempêtes. Pauline essaya de le rompre la première en se levant, et, s'approchant de Francis pour lui prendre la main :

— « Que vous êtes gentil d'être venu ! » dit-elle. « Je ne m'attendais pas à cette bonne surprise. »

— « Je m'en suis bien aperçu », répondit-il durement en se dérobant à cette caresse amicale.

— « Comment me parles-tu ainsi ? » dit-elle avec tristesse. « Je comprends bien. C'est parce que tu as trouvé chez moi M. de Querne ? Mais, si j'avais consigné ma porte, on ne t'aurait pas reçu non plus et nous n'aurions pas ces quelques minutes à nous. Ne me les gâte pas, ne nous les gâte pas... »

— « Pourquoi aviez-vous l'air si troublé alors ? » reprit-il.

— « C'est », dit-elle, « que j'ai deviné tout de suite combien tu serais mécontent et injuste, — si injuste ! » ajouta-t-elle. Elle fronça ses beaux sourcils châtains. Ses yeux d'un gris clair pâlirent encore et lancèrent un regard d'irritation. Un peu de sang colora ses joues, et elle continua, dure à son tour et avec une visible émotion : — « Je vous ai déjà dit qu'il ne fallait pas me faire cet outrage, Francis. Je vous aime, je n'ai jamais aimé que vous. Si je ne vous étais pas fidèle, je serais la dernière des créatures. Je veux, entendez-vous ? je veux que vous m'estimiez, que vous ayez confiance en moi... »

— « Ne vous arrangez pas alors pour me rendre cette confiance impossible », s'était-il écrié.

— « Moi?... » avait-elle repris. « Moi? C'est moi qui te rends la confiance impossible?... Voyons, tu ne crois pas que je me laisse faire la cour par M. de Querne?... »

— « Si », avait-il répondu brutalement, « je le crois. »

— « Tu le crois? » avait-elle répété, comme écrasée de stupeur. « Tu le crois?... Et il n'y a pas deux mois que nous nous aimons! Eh bien! » avait-elle continué avec fureur, « croyez ce que vous voudrez. Ah! c'est trop honteux! »

L'arrivée d'un autre visiteur avait empêché cette explication de se prolonger. Dans la maladive disposition où il se trouvait, Francis avait ressenti une impression plus amère encore à voir sa maîtresse jouer aussitôt son rôle de femme du monde, sourire au nouveau venu, plaisanter, causer avec une affectation où elle soulageait sa colère nerveuse. Il n'y avait, lui, discerné qu'un pouvoir de comédie qui lui avait fait horreur. Ils se réconcilièrent cependant très vite, car ils s'aimaient. Mais la défiance était entrée trop avant dans le cœur du jeune homme, et elle continua de grandir avec l'effrayante rapidité que met cette plante maudite à nous envahir. Ce qu'il y a de terrible dans l'adultère et son châtiment immédiat, c'est que l'amant ne saurait lutter contre la preuve constante d'immoralité que lui apporte sa maîtresse, par ce simple fait qu'elle est sa maîtresse. Toutes les femmes qui se trouvent dans cette situation le sentent bien. La plupart s'y résignent d'autant plus aisément que les misères de l'égoïsme masculin leur donnent vite beau jeu pour répondre à ce mépris par un mépris semblable. D'ailleurs, ce qu'elles demandent aux intrigues répétées où elles se complaisent, n'est-ce pas l'émotion? C'en est une encore, et palpitante, d'être brutalisée de reproches menaçants par celui que le désir jettera tout à l'heure dans vos bras. Mais d'autres ont l'horreur de cette tyrannie et se cabrent aussitôt contre elle avec indignation, soit qu'elles en souffrent sincèrement comme d'une insulte, soit qu'elles aperçoivent dans cette révolte la garantie dernière de leur liberté. Pauline n'avait pas voulu céder au premier assaut de jalousie que lui avait livré Francis. Elle ne céda pas davantage au second. Quand ils s'étaient réconciliés,

il lui avait juré de ne plus lui reparler d'Armand de Querne. Il lui avait prodigué toutes les promesses de confiance, affolé de la retrouver si douce, si jolie, si frémissante de volupté sur son cœur. Puis il ne sut pas tenir son serment. Il lui reparla de son rival, ou de celui qu'il croyait tel, avec insinuation et sans insister. Il lui en reparla encore, et brutalement. Une seconde fois elle lui tint tête, et à partir de ce moment les scènes entre eux commencèrent de succéder aux scènes, lui s'exaspérant aux plus insultantes hypothèses, aux plus despotiques exigences, et ne comprenant pas l'obstination indignée qu'elle opposait au déchaînement de sa frénésie. Quand elle lui eut enfin cédé, après la plus atroce de ces discussions, il était trop tard. Il s'était prononcé entre eux de ces phrases qui déshonorent à jamais une liaison. L'amant s'y est trop montré dans la férocité de sa jalousie, la maîtresse s'y est laissé trop meurtrir. Trop de rancune a été déposée dans ces deux pauvres cœurs.

Cette exécution absolue de son rival, arrachée après ce très douloureux effort, ne fut même pas suivie pour le jeune homme par quelques semaines d'un entier repos. Que Mme Raffraye eût fermé sa porte à de Querne, c'était bien une preuve. Même si elle avait été coquette avec Armand, elle préférait Francis. Mais ces preuves-là emportent toujours avec elles cette amertume qu'elles n'abolissent pas le doute sur le passé, sur la période où nous étions jaloux sans que l'on nous cédât encore. Nous n'avons pas assisté à l'entretien à la suite duquel notre maîtresse a consommé une rupture que nous constatons sans être certains que nous en connaissons les secrets détails. Elle nous dit bien les paroles qu'elle a prononcées. Pauline, par exemple, prétendait n'avoir eu qu'à s'adresser à la délicatesse de M. de Querne en arguant de la jalousie de son mari. Mais comment savoir si elle ne taisait rien? Même la possibilité d'une telle conversation ne supposait-elle pas un mystère entre elle et Armand? Francis trouva ainsi, comme toutes les victimes de la misérable manie qui le possédait, un principe nou-

veau de douleur dans le triomphe même de sa tyrannique méfiance. Il ne savait pas, il ne pouvait pas savoir si Pauline n'avait pas été la maîtresse de cet homme qu'il avait tant soupçonné et qu'elle lui avait sacrifié, — mais dans quelles conditions? Quand on en est à cette halte dans le chemin de croix du soupçon, le calvaire devient vraiment trop dur à gravir. Qu'il vaudrait mieux se fuir l'un l'autre et souffrir du moins séparés! C'est payer trop cher les criminels bonheurs de l'amour dans la faute que de les acheter au prix d'une si torturante incertitude. Et comment en sortir? On veut se persuader alors que, si l'on suivait sa maîtresse, jour par jour, presque heure par heure, si on la regardait vivre et sentir, on arriverait à un jugement sur elle, motivé, lucide, définitif, comme celui d'un indifférent, et l'on fait ce que fit Nayrac. Malgré son deuil encore trop récent, il retourna dans le monde pour y rencontrer Pauline. C'était à peu près la plus malheureuse imprudence qu'il pût commettre dans la crise de sensibilité suraiguë et morbide qu'il traversait. Aussi les plus cruels souvenirs de cette cruelle liaison se rapportaient-ils à cette période. Il la voyait dans un salon, parée, gaie, souriante, avec cette espèce d'atmosphère d'amabilité autour d'elle que dégage une femme jeune, jolie, qui plaît et qui sent qu'elle plaît, qui a des peines à étourdir et qui les étourdit. Ce lui était un supplice que ce spectacle, et un autre que de la trouver au contraire triste et absorbée. Dans le premier cas, il se sentait en proie à une sorte de rage irraisonnée et indomptable qui avait toujours pour effet de développer chez Mme Raffraye comme un délire de coquetterie sombre et presque désespéré. Dans le second, des remords trop âcres noyaient son cœur d'amant tyrannique et qui voudrait pourtant le bonheur de ce qu'il martyrise. L'une et l'autre impression exaspéraient en lui l'inquiétude. L'une et l'autre le portaient à enivrer son misérable amour avec ce vin des sens dont les dernières et funestes gouttes distillent en nous un si honteux appétit de férocité. Lui, l'amant romanesque, compliqué, qui avait passé sa première jeunesse à rêver de subtiles émotions, il effrayait sa pauvre amie maintenant par l'âpreté de

sa fougue sensuelle. A chacun de leurs rendez-vous, c'étaient entre eux des étreintes sans paroles, des baisers violents et sans douceur, la palpitation éperdue de deux êtres qui cherchent l'oubli, et quel oubli ! Celui d'eux-mêmes, celui de l'amour dont ils souffrent en s'en grisant. — Et ils oubliaient, en effet, mais pour se réveiller de ces folies avec cette amertume irritable qui est la rançon fatale de nos dégradations, lui plus soupçonneux, elle plus révoltée. A ces minutes-là, les moindres discussions s'exaltent en querelles, la bravade suit l'outrage et le provoque. Ce sont des bouffées outrageantes de soupçon à propos de tout. Les plus innocentes gaietés deviennent des crimes : avoir dansé deux fois avec le même danseur, avoir causé trop longtemps en aparté avec celui-ci, avoir eu celui-là à déjeuner. Être sortie plusieurs fois avec une amie, c'est l'avoir pour complice de quelque intrigue. Ne plus voir telle autre, c'est avoir eu quelque secrète rivalité avec elle. Depuis des siècles et des siècles, la verve des auteurs comiques s'exerce sur les mesquineries infinies des disputes de ce genre. Elle s'exercera des siècles encore sans guérir la rage des jaloux et sans y accoutumer la fierté révoltée des femmes qui leur tiennent tête. Et cependant les prunelles brillent, les lèvres tremblent, la voix se fait mordante, et, après s'être donnés l'un à l'autre avec la fougue de deux amants à qui les heures sont comptées, on se sépare sur des cris de rupture, poussés avec toute la colère de la vengeance. Oui, que de fois s'étaient-ils quittés ainsi, sans même se toucher la main !

— « Croyez ce que vous voudrez », lui répétait-elle avec les mêmes mots, le même tragique entêtement, le même regard haineux qu'à la première insulte ; « je ne veux plus rien savoir de vous. Vous ne me traiteriez pas autrement si j'étais une fille... »

— « Et moi, j'en ai assez, de vos mensonges, car vous me mentez, vous me mentez, vous me mentez toujours... »

Elle le regardait sans relever cette nouvelle insulte. Elle répétait : — « Oui, croyez ce que vous voudrez. » Et elle s'en allait, pour le rappeler ou être rappelée presque aussitôt. Ces

retours, déshonorants pour elle et pour lui, étaient pourtant les seuls touchants souvenirs qu'il gardât de cette affreuse époque. Il se revoyait ainsi, un soir, à la fin d'une belle journée de janvier passée bien tristement, et son arrivée à elle, qui, n'ayant pu y tenir, s'était échappée de sa maison, amaigrie, frissonnante, si pâle, pour implorer une réconciliation, et elle gémissait :

— « Notre amour est donc maudit!... Je te promets de te céder en tout, mais crois en moi, je t'en supplie, crois en moi... »

De pareilles larmes déçoivent-elles, et de pareils cris, et des baisers comme celui qu'elle lui avait donné en tombant sur son cœur, et ces sanglots, et cette visible maladie? Par moments et lorsqu'il n'était pas sous l'influence de cette cruelle manie qui lui étreignait le cerveau d'un cercle d'images affolantes et qui lui faisait voir sa maîtresse le trahissant avec l'un ou avec l'autre, le dépérissement de ce pauvre corps touchait Francis aux larmes, lui aussi. Il n'y avait pas un an que durait le drame de ces misérables amours, et Pauline lui semblait quelquefois une autre femme, tant ses yeux s'étaient creusés, ses joues amincies, tant sa pâleur s'était encore décolorée, tant surtout la facile et enfantine humeur qu'elle avait jadis, même dans la tristesse, avait cédé la place à je ne sais quoi de sombre, de violent, de presque tragique. Mais ce n'était qu'un éclair, et l'amant tourmenté se disait qu'il avait mal vu sa maîtresse autrefois, qu'elle lui jouait la comédie alors, et qu'elle était maintenant la vraie Pauline, avec un masque de femme consumée, — par quoi? Et il se répondait que c'était sans doute le remords de ses perfidies, la lutte d'une âme en proie à ses sens, le vice peut-être. Dans les égarements de sa jalousie, il allait jusqu'à lui donner des trois et des quatre amants, à penser d'elle véritablement comme d'une fille, et, chose affreuse, à l'aimer tout de même, à la désirer davantage, avec une âcreté de passion qui confinait à la douleur. Oui, il l'accusait de déportements monstrueux.

Et cependant si elle avait eu des torts positifs vis-à-vis de lui, ç'avait été avec le seul de Querne, et encore n'avait-il pas tenu les preuves de cette infamie. Hélas! a-t-on jamais de ces preuves? Et puis, il ne pouvait pas douter d'une autre intrigue, et qui, celle-là, avait abouti à l'irréparable rupture. Vers la fin du mois de février de cette fatale année 1877, un homme était revenu à Paris, après un long voyage en Orient, dont le nom avait été souvent prononcé entre Pauline et Francis durant cette absence. Ce personnage, — mort depuis et connu de quelques curieux de lettres par des fragments posthumes d'un étrange journal intime, — s'appelait François Vernantes. C'était un cousin éloigné de Raffraye. La jeune femme n'en parlait jamais qu'avec une voix émue et comme du seul ami qu'elle eût rencontré à la plus détestable période de son mariage. Pourquoi Nayrac s'était-il formé de ce consolateur de sa maîtresse une image morose, et pourquoi demeura-t-il fort étonné lorsque, présenté à Vernantes par Mme Raffraye, il se trouva devant un garçon de moins de quarante ans, d'une physionomie et d'une tournure bien jeunes pour ce rôle de confident désintéressé? Les relations sont toujours difficiles entre l'amant et un ami très intime de cette femme, même lorsque l'amant se considère comme bien assuré que cet ami n'a jamais été qu'un ami. Lorsque l'amant est à l'égard de sa maîtresse dans une crise de doute sans cesse renaissante, comment tolérerait-il, sans en souffrir jusqu'à la folie, une de ces relations où le degré de l'intimité reste toujours mystérieux? Il était donc inévitable que Francis Nayrac devînt jaloux de Vernantes. Mais, comme s'il pressentait que cette jalousie-là marquerait la fin de son amour, il ne s'y était pas abandonné tout de suite. Sa maîtresse avait d'ailleurs pris soin de devancer cette crise nouvelle en lui parlant, la veille du retour de son ancien ami, de manière à ne laisser entre eux aucun point obscur.

— « Il est très intime dans notre maison », avait-elle dit. « Il m'est bien nécessaire. C'est le seul de mes amis qui soit aussi l'ami de mon mari. Je vous en préviens », avait-elle

ajouté avec un sourire triste, « pour que vous m'épargniez et que vous vous épargniez des chagrins à son sujet... A quoi bon? Vous ne croyez pas en moi. Pourquoi y croiriez-vous dans cette circonstance?... J'en mourrais que vous n'y croiriez pas... »

Francis la revoyait lui parlant ainsi, et il se revoyait se taisant. Lorsqu'il tombe entre deux amants de ces phrases que tout deux sentent trop vraies, c'est comme une lumière qui se répand à la fois sur leur passé et sur leur avenir, et ils en demeurent épouvantés. Tous deux savent bien que de prévoir les misères vers lesquelles ils sont entraînés ne les empêchera pas d'y être entraînés, et ils forment, quand même et sincèrement, des résolutions qu'ils tiendraient si les maladies du cœur ne comportaient pas des lois logiques contre lesquelles les plus fermes raisonnements demeurent inefficaces. Deux semaines s'écoulèrent ainsi, et sans que Nayrac parût prendre ombrage de la visible familiarité qui unissait le nouveau venu, ou mieux le revenant, à Mme Raffraye. Sur trois visites pourtant qu'il avait faites à cette dernière durant cette quinzaine, deux fois il avait rencontré Vernantes. Sur deux fois qu'il avait dîné en ville dans les mêmes maisons que Pauline, les deux fois Vernantes était un des convives. Il avait eu deux rendez-vous avec Pauline, et, des questions qu'il lui avait posées, il résultait tantôt qu'elle avait eu Vernantes à déjeuner chez elle la veille, tantôt qu'elle allait l'avoir le lendemain, qu'elle était allée ou qu'elle irait au théâtre avec lui. A chacun de ces menus faits, sans portée isolément, mais bien significatifs dans leur ensemble, Francis avait senti grandir son antipathie. Elle était d'autant plus forte qu'il y avait entre Vernantes et lui une certaine ressemblance de nature, une communauté de tempérament. Ces sortes d'analogies constituent le plus violent principe de rivalité. Il n'était pas jusqu'à la demi-identité de leurs prénoms qui ne fût pour Francis un aliment d'irritation passionnée... Bref, l'accès de jalousie avait éclaté, malgré les résolutions prises et les promesses données, d'autant

plus violent qu'il avait été plus reculé, et il avait abouti à cette même implacable alternative posée à Pauline : — « Ou lui, ou moi. Ou vous ne recevrez plus M. Vernantes, ou je ne mettrai plus les pieds chez vous... » Francis s'était heurté alors à une résistance de sa maîtresse, si invinciblement exprimée qu'une première rupture avait suivi. Il était demeuré dix jours sans la voir, sans que Pauline fît l'ombre d'un geste pour se rapprocher de lui. Il avait cédé le premier, — quelle misère ! — et il était revenu, pour trouver une femme ulcérée et qui lui avait dit : « C'est la dernière fois que je vous pardonne... » qui avait osé le lui dire ! Un pardon d'elle, à lui ! Son sang bouillonnait encore d'indignation lorsqu'il se répétait cette parole et que tout de suite il songeait aux faits qui avaient déterminé enfin son énergie. Le premier était d'un ordre très simple, mais il en est d'un cœur souffrant comme d'un corps malade où les plus vulgaires accidents provoquent des complications mortelles. Comme il se trouvait en visite chez une certaine Mme de Sermoise, cette personne, aussi renommée pour sa méchanceté que pour le ridicule de ses prétentions littéraires, se prit à parler assez longuement de Vernantes, dont le nom venait d'être prononcé, et, après en avoir tracé un portrait fort malveillant, elle conclut :

— « Enfin, le voilà retombé dans les fers de cette petite Mme Raffraye. C'était bien la peine de la fuir si loin pour revenir comme il était parti. Mais c'est la vieille histoire des amoureux : on se prend, on se quitte, on se reprend, on se requitte... Et le mari ne voit jamais rien. Quelle comédie !... »

Des phrases pareilles, il s'en prononce par centaines à Paris et à chaque heure du jour, depuis le matin où l'on se promène au Bois, en médisant, jusqu'à l'heure où l'on sort de l'Opéra, et ceux qui les entendent n'y attachent pas plus d'importance que ceux qui les débitent. Mais, quand vous soupçonnez votre maîtresse d'une perfidie, un pareil propos tombe sur votre soupçon, comme du vitriol sur une plaie. Vous agonisez de ne pas savoir la vérité, et voici que d'autres ont l'air de la savoir, eux, cette vérité. D'autres ? Mais tous, oui, tous, depuis cette

femme indifférente qui vient de vous percer le cœur, jusqu'aux hommes de son salon qui l'écoutent sans étonnement. Vous n'y résistez pas alors. Il vous faut interroger quelqu'un, au risque de déshonorer votre sentiment à vos propres yeux par une telle enquête. Vous parlez de votre rival à celui-ci, à celui-là, d'un air détaché, quand de le nommer fait saigner en vous les places les plus envenimées du cœur. L'un vous répond des phrases qui n'ont aucun rapport avec votre passion. L'autre vous donne des détails que vous connaissez déjà. Et vous ne vous arrêtez qu'après être tombé sur un mot qui achève de vous désespérer. C'est ainsi qu'après avoir insinué de son mieux dans dix occasions sa demande : « C'est un bien joli homme que Vernantes, avec qui est-il donc?... » Francis finit par se faire répondre par un viveur quelconque du cercle de la rue Royale :

— « Vernantes? Il travaille dans les femmes mariées. Je crois qu'il avait la petite Raffraye à l'époque. On l'a beaucoup dit... »

C'était là pour Francis le second des faits qui avaient contribué à sa révolte définitive. Le troisième était d'une autre nature et moins imaginaire. Une semaine environ après s'être de nouveau convaincu que la cruauté du monde n'avait pas plus épargné l'intimité de Vernantes et de Pauline qu'elle n'épargne les autres relations de cet ordre, il avait un rendez-vous avec la jeune femme. Le matin de ce jour-là, qui était un mardi, — ah! il n'avait rien oublié : ni la date du jour, ni le ciel brumeux et brouillé qu'il faisait, ni l'heure, ni ses sensations amères, — il avait reçu un billet d'elle, où elle se dégageait sous le prétexte d'une migraine. Elle allait, disait ce petit mot, se remettre au lit pour essayer de vaincre le mal, et elle lui demandait de venir la voir le lendemain. Oui, il se souvenait. Il était demeuré jusqu'à cinq heures à se demander si cette excuse était vraie ou fausse. Enfin, il était sorti. Il s'était promené un peu au hasard, et une invincible curiosité l'avait conduit, sans presque qu'il s'en rendît compte, à travers le parc Monceau, vers la maison de la rue Murillo où habitait

son rival. La pensée que sa maîtresse avait peut-être souvent passé ce seuil, et comment, lui causait un chagrin affreux. Par quelle fatalité s'était-il attardé à regarder cette porte, comme s'il eût pressenti qu'il allait enfin tenir là cette certitude, souhaitée depuis des semaines? C'était tout simple que, ne croyant qu'à demi au prétexte donné par Pauline, il la soupçonnât d'avoir déplacé leur rendez-vous pour aller à un autre. Et cependant, à une certaine minute, ce qu'il vit de cet angle de trottoir où il s'immobilisait dans un honteux et puéril espionnage, pensa le faire mourir de douleur. Un fiacre aux stores à demi baissés, de quoi cacher le visage sans faire trop remarquer la voiture, venait de s'arrêter devant la maison et d'entrer dans l'allée. Nayrac se précipita, et il arriva juste à temps pour voir une femme voilée d'un double voile, qui disparaissait par la porte du rez-de-chaussée. Quoiqu'il lui eût été impossible de distinguer les traits de cette femme, il avait pu voir qu'elle était mince comme Pauline, qu'elle avait la taille de Pauline. Enfin, détail insignifiant, mais qui devait, pour Francis, servir de preuve indiscutable, comme le mouchoir du célèbre drame, elle portait un long manteau de loutre, et il crut reconnaître celui de Pauline. Son angoisse fut si forte qu'une fois le fiacre parti, il eut l'audace d'entrer, lui aussi, sous la voûte et de marcher jusqu'à cette porte du rez-de-chaussée à laquelle il sonna sans qu'on lui répondît. Dieu! que le timbre lui faisait mal à écouter! Il allait sonner encore quand il s'entendit interpeller par le concierge qui, debout sur le pas de sa loge, lui disait, avec le visage impassible d'un complice inférieur grassement payé :

— « M. Vernantes n'est pas chez lui... »

Ainsi c'était bien l'appartement de son rival! Il s'était retrouvé sur le trottoir, en proie à une de ces frénésies de soupçon qui déchaînent chez le civilisé la bête sauvage, toujours grondante au fond des troubles du sexe. Son besoin d'agir, d'en savoir un peu plus, avait été si fort, qu'il avait couru à l'hôtel de la rue François Ier qu'habitait Pauline. Que devint-il, lorsqu'on lui répondit :

— « Madame va mieux ; elle a pu sortir cet après-midi !... »

Atterré de cette évidence qui grandissait devant lui de seconde en seconde, il avait eu la pensée de retourner faire le guet rue Murillo. Puis il s'était dit : « A quoi bon? Mon coup de sonnette leur aura fait peur, et elle sera partie aussitôt que j'aurai quitté la rue. Le concierge les aura prévenus. D'ailleurs, que verrais-je? Un fiacre aux rideaux baissés qui la reprendra comme elle est venue. » Il décida qu'il valait mieux l'attendre devant la porte de son hôtel. Il verrait du moins quelle toilette elle portait... Encore une demi-heure. Comme elle fut longue !... Un coupé dévale le long de la rue, qu'il reconnaît pour être le coupé personnel de Mme Raffraye. C'est l'*A b c* de l'adultère d'avoir quitté, puis repris la voiture officielle à une entrée de magasin ou de passage. Ne faisait-elle pas de même pour aller chez lui? Le cocher demande la porte. Les battants s'ouvrent. La voiture entre. Pauline en descend. Elle porte le même manteau, la même fourrure !...

La scène atroce qui avait éclaté entre eux le lendemain, l'implacable audace de dédain qu'elle avait opposée à son accusation, son refus de rien justifier, sa fureur à lui et la dernière indignation qui l'avait égaré jusqu'à lever la main sur elle, — jusqu'à la frapper ! — tout cet horrible et suprême épisode lui faisait battre le cœur encore aujourd'hui à seulement s'en souvenir. Et il était rentré chez lui si épouvanté de lui-même qu'il s'était dit : « Il faut partir... » Et, sur-le-champ, en vingt-quatre heures, il avait achevé les premiers préparatifs. Il était monté dans un train, comme un malfaiteur s'enfuit, rageusement, aveuglément, sans projets, sans calculs, pour être ailleurs. Il ne s'arrêta qu'à Marseille, où il eut sa dernière lâcheté. Car il écrivit de cette ville à Pauline une lettre encore, un ultimatum, qu'il mit une demi-journée à composer, griffonnant des pages de tendresse tour à tour et de malédiction, puis les déchirant pour n'envoyer enfin qu'une dizaine de phrases dont il ne savait plus rien, sinon qu'il exigeait de son infâme maîtresse cette preuve insensée : un renoncement à tout, une fuite de chez elle pour venir le rejoindre immédiatement. Ter-

rible et déraisonnable billet qui demeura sans réponse ! Huit jours après, le jeune homme était en Égypte. Là il s'embarquait pour faire le tour du monde.

— « Cette femme est mon mauvais génie » , se disait-il ; « je dois l'oublier si je veux vivre, et je l'oublierai. »

C'est une des idées fausses les plus communément reçues sur l'amour qu'il abolit tout dans un cœur, et d'abord l'orgueil. Heureux les amants pour lesquels il en est ainsi ! Malheureux, au contraire, ceux chez lesquels cet orgueil subsiste, vivant et impérieux, à côté de la passion la plus sincère pourtant, la plus violente ! Cette coexistence constitue une des pires maladies qui puissent nous ronger. Le voyage alors, au lieu de nous être un remède, empoisonne seulement cette double blessure. Dans la solitude des soirs, que de larmes nous versons avec la triste vanité de nous dire : « Elle ne les voit pas !... » Dans la lumière des horizons, que d'images s'évoquent, l'une nous représentant la grâce de celle que nous avons quittée, une autre sa caresse la plus douce, un geste qu'elle avait entre nos bras, ses cheveux épars sur son front, la mélancolie tendre de son regard dans les divins moments ! Et aussitôt, associant à l'idée d'un rival abhorré ces souvenirs qui tiennent aux cordes les plus vivantes de notre être, une douleur nous étreint, contre laquelle nous n'avons qu'un soulagement, — il est si misérable ! — celui de nous répéter que nous avons rompu par notre propre volonté. Que ne donnerions-nous pas pour savoir ce que fait celle que nous croyons cependant, que nous savons infidèle, et nous nous couperions la main plutôt que de recommencer à lui écrire. Et les jours s'ajoutent aux jours, les semaines aux semaines, les mois aux mois, l'irréparable à l'irréparable sans que nous connaissions plus jamais ce que c'est que la joie, l'abandon à l'heure qui passe, à la sensation présente et vivante. La tapisserie bariolée des villes et des paysages se déroule devant nous, sans guérir notre nostalgie pour un angle de salon intime, parmi les fleurs, où se tient notre fantôme. — Si nous pouvions n'y voir que lui ! — Et

nous allons, nous allons toujours, multipliant les distances par les distances, rendant plus profonds encore les malentendus, ajoutant la rancune à la rancune, sans que ni ce fatal orgueil ait tué notre amour, ni l'amour notre orgueil, pour revenir, comme revint Francis, plus ulcéré qu'à l'instant du départ et plus désarmé.

Car il était revenu, après quatorze mois de ce vagabondage à la poursuite d'une guérison qu'il n'avait pas trouvée, et aussitôt une des femmes chez lesquelles il rencontrait autrefois sa maîtresse, cette même Mme de Sermoise qui lui avait percé le cœur dans une lointaine visite, — et il y était retourné, comme un homme ruiné au jeu retourne près de la table du baccara, — lui avait appris d'étranges nouvelles. Mme Raffraye était veuve. Elle avait perdu son mari presque subitement, quelques semaines après le départ de Francis. La seule annonce de ce veuvage eût suffi à bouleverser le jeune homme. En continuant ses confidences, son interlocutrice lui apprit qu'au moment de cette mort, Pauline se trouvait enceinte et qu'une fille lui était née. La mère avait failli mourir, elle aussi. Puis, à peine rétablie, elle avait quitté Paris, de mauvaises spéculations de feu Raffraye l'ayant à demi ruinée. Elle avait vendu son hôtel, ses voitures, ses chevaux, et déclaré sa volonté de vivre d'une manière définitive dans la terre du Jura où elle avait été élevée. Et la cruelle Parisienne, sans se douter qu'elle enfonçait un couteau dans Francis à la place la plus sensible, — ou bien en savourant la joie de lui faire ce mal, — avait ajouté qu'elle ne croyait guère à cette retraite, pour conclure avec un nouveau sourire :

— « Nous la verrons reparaître un de ces jours, plus coquette que jamais et devenue Mme Vernantes. Il n'en sortait plus les derniers temps, et il passe encore des semaines à Molamboz... »

— « Et dire », songeait Francis avec une affreuse mélancolie au sortir de cet entretien, « dire que, malgré ce que j'ai vu, j'allais avoir pitié d'elle, lui écrire, sans doute, m'humilier!... Non. Elle ne m'a jamais aimé. Elle a eu pour moi

un caprice de sens et d'imagination... Son amant n'était pas là. Ils avaient rompu ensemble sous un prétexte quelconque, sans doute parce qu'elle l'avait trompé. J'ai fait l'intérim. Il est revenu. Elle l'a repris, et elle a eu l'idée de nous garder tous les deux... La malheureuse! Si elle m'eût aimé, cet homme, qui avait été la cause de notre brouille, lui eût fait horreur, et, moi parti, elle n'eût pas pu le recevoir!... » Et il pensait encore : — « Que c'est amer pourtant de la savoir malade, pauvre peut-être, et je ne peux rien pour elle, libre, et je ne voudrais pas lui donner mon nom! »

Cette douleur avait été grande. Elle était finie aujourd'hui. Le jeune homme en avait porté le poids sur son cœur durant des années, sans qu'aucun événement nouveau vînt ni l'accroître ni la soulager. Il n'avait plus rien su de Pauline, sinon qu'elle continuait de vivre loin de Paris et qu'elle n'avait pas épousé son rival, puis que ce rival était mort. A peine s'il entendait parler d'elle de temps à autre. Elle avait laissé tomber toutes ses relations, une par une, et le petit clan mondain dont elle avait fait partie l'avait déjà presque oubliée, mais non pas Francis, quoiqu'il se fût imposé la règle de ne plus jamais prononcer son nom, de fuir systématiquement leurs connaissances communes d'autrefois et de s'esquiver si un détour de causerie faisait allusion à elle. Les sentiments auxquels le souvenir de Pauline se trouvait mêlé avaient été trop intenses. Il en avait trop joui d'abord et trop souffert ensuite. Il y avait surtout trop pensé. Enfin, même en la condamnant et en l'exécutant, comme il avait fait, il n'était pas absolument sorti du doute. C'est une des singularités les plus étranges de certaines jalousies que cette égale impuissance à se fixer dans la certitude de la fidélité et dans celle de la perfidie. Toutes les présomptions accumulées contre sa maîtresse n'apparaissaient pas toujours à Nayrac comme emportant la même évidence, et, parfois, il lui arrivait de plaider la cause de cette femme dont le silence à son endroit lui semblait alors une nouvelle énigme. Si pourtant le monde

avait calomnié ses relations avec Vernantes, si ce n'était pas elle qu'il avait vue entrer dans le rez-de-chaussée de la rue Murillo? Si un simple hasard l'avait forcée à sortir ce jour-là, quoique souffrante? Il avait tôt fait de revenir à ce qu'il avait considéré autrefois comme une preuve suffisante pour tout sacrifier. Mais, malgré lui, durant ces minutes-là, sa rêverie se portait invinciblement et douloureusement sur cette fille que Pauline élevait là-bas dans la solitude. Son angoisse devenait infinie alors à songer que cette fille *pourrait être* son enfant, à lui, même après la perfidie de sa mère. — *Pourrait être!* — Qu'une pareille idée est cruelle, et que cela fait mal de n'être pas sûr du sang qui coule dans les veines d'une pauvre petite créature dont on se dit : — « Si pourtant c'était bien mon sang à moi? Si j'étais responsable de sa vie?... » Et il faut ajouter tout de suite : — « Je ne le saurai jamais, jamais... La mère même n'est pas sûre du père de cette enfant... » Quelles sources d'intarissables tristesses une trahison de femme ouvre autour d'elle! Qu'il est cruel d'être paralysé par cette idée du mensonge, jusque dans ses meilleurs élans! Francis, qui n'avait plus un seul parent rapproché depuis la mort de sa sœur, se fût dévoué à cette petite fille avec délices, s'il eût cru en Pauline. Au lieu de cela, il éprouvait une appréhension presque mortelle, une horreur d'agonie à penser que telle ou telle circonstance pouvait le mettre en face de ce mystère vivant qui renouvellerait ses plus douloureuses crises par sa seule présence, et il s'était arrangé pour ne même pas savoir si cette enfant existait encore. Cette épreuve de se trouver face à face avec elle ou avec la mère lui avait été épargnée, et du moins ce funeste état d'anxiété intérieure avait eu cet avantage de le prémunir contre les entraînements habituels à son âge et à sa fortune. Comme tous ceux qui gardent en eux la brûlure cuisante d'une passion malheureuse, il avait pu se livrer de nouveau à l'étourdissement du libertinage; il eût été incapable d'une autre liaison sérieuse de monde ou de demi-monde. Aussi la médisance n'avait-elle eu aucun nom à prononcer quand la comtesse Scilly avait

quêté ses renseignements. Les tristes plaisirs par lesquels il avait plus ou moins distrait son horrible mélancolie n'avaient pas eu plus d'échos que sa lointaine et trop courte histoire dans la société où il vivait, qu'il traversait plutôt, car tout de suite il avait repris du service et redemandé un poste très lointain, qu'il avait troqué presque aussitôt contre un autre, puis contre un autre, par cette incapacité de rester en place où se reconnaissent les lancinantes secousses de l'idée fixe. En revanche, cette idée fixe elle-même, la lassitude de cette existence déracinée, les rancœurs de la débauche, la sensation trop constante de la solitude morale, tout avait développé en lui l'infini besoin d'un renouveau, en même temps que ses souvenirs lui en ôtaient l'espérance. L'intense chagrin dont il avait si longtemps souffert avait élaboré en lui un autre homme, aussi dégoûté de l'amour criminel que l'autre en avait été curieux et friand, aussi désireux de la paix morale que l'autre avait souhaité les tempêtes troublées du cœur. Ç'avait été le secret de son ravissement lorsque, ayant de nouveau démissionné, d'une manière définitive cette fois, il avait rencontré Henriette et qu'il s'était pris à l'aimer. Après des années de douleur et d'égarement, il avait aperçu à l'horizon de sa seconde jeunesse cette Terre promise, cette félicité inattendue : — l'amour avec un être sans passé et dans lequel il crût absolument, lui qui avait tant souffert du doute et de la défiance ; — la passion dans la loyauté, lui qui avait tant remâché l'herbe empoisonnée de la trahison ; — la joie du cœur dans une vie réglée et doucement, divinement monotone, lui qui avait tant erré loin de tout foyer ; — l'orgueil d'une famille, lui qui avait si souvent pleuré à l'idée du chemin qu'eût pris sa vie avec une certitude sur l'enfant de sa haïssable maîtresse... Ah! qu'elle méritait bien d'être haïe, celle qui lui avait si longtemps dépravé le cœur! En repassant ainsi les phases diverses de ce long martyre, il s'abandonnait, sans le savoir, à ce mirage particulier d'imagination qui veut qu'après avoir été très malheureux à l'occasion d'une femme, nous ne sachions plus discerner dans ce malheur notre part

de responsabilité. Il ne faisait plus à Pauline Raffraye le crédit de penser qu'après tout il n'avait pas tenu l'indiscutable démonstration de son infamie. De plus fortes apparences ont fait condamner tant d'innocents. Il ne se faisait pas à lui-même le reproche de ne jamais avoir contrôlé la cruauté féroce de son jugement sur elle par une enquête sur la manière dont elle vivait dans la solitude de sa campagne. Il ne savait même pas si elle restait dans cette campagne ou si elle voyageait, si elle revenait à Paris maintenant de temps à autre ou si elle avait renoncé tout à fait à ce séjour. « Quoi qu'elle fasse », se disait-il, « elle fait le mal ». Elle lui apparaissait comme une créature d'une perversité profonde et implacable. Et voici qu'il venait d'apprendre qu'elle était là, — qu'elles étaient là, toutes deux, elle et son enfant, à deux pas de Mme Scilly et d'Henriette. Monstrueux voisinage dont l'idée l'affolait davantage à mesure qu'il prenait et reprenait ces scènes de sa vie de fautes et de souffrances, presque absolument oubliées depuis son entrée dans le doux et frais éden de son pur amour! Et toujours il se heurtait à cette question : — « Que veut-elle?... Évidemment elle a su mon mariage prochain et mon séjour ici... Est-ce une vengeance?... » La démence de son horreur pour cette ancienne maîtresse était telle qu'il allait plus loin : — « Est-ce un projet d'exploitation? En serait-elle descendue à cette bassesse? Serait-elle venue à Palerme avec la pensée d'un chantage au moyen de l'enfant?... » Il ne trouvait plus en lui la force de faire le raisonnement bien simple que Pauline, s'étant tue des années, n'avait aucun motif pour commencer aujourd'hui à le tourmenter. Il ne voyait que cette présence, et il continuait d'en être bouleversé à la folie, jusqu'à ce qu'ayant pris une photographie d'Henriette, il finit pourtant par se dire après l'avoir contemplée :

— « Ah! je l'aime. Elle m'aime. Et rien, non, rien ne pourra nous séparer!... »

Et il baisa ce portrait de son bon ange, comme pour exorciser son mauvais génie, — longuement, tendrement, religieusement.

III

TROUBLES CROISSANTS

L'être moral en nous a, comme l'être physique, son instinct de conservation, avec des fougues d'inconscience toutes pareilles et de pareilles frénésies. Le geste soudain par lequel l'homme à demi noyé enlace les membres du nageur qui peut le sauver, cet indomptable geste où passe l'énergie entière de l'existence, n'est pas plus violent ni plus irraisonné que le mouvement de cœur qui nous pousse à de certaines secondes vers une certaine personne, dont il nous faut la présence comme il faut un appui à ce malheureux qui sombre, de quoi remonter du fond de l'abîme vers une bouffée d'air respirable. L'envahissement de tant d'images douloureuses en pleine lumière de félicité avait été précisément cela pour Francis : — la chute subite, la descente dans un gouffre où l'épaisseur énorme de l'eau sifflante et aveugle s'écroule sur nous, de tous les côtés. Elle nous enveloppe à droite, à gauche; elle fond sur nos pieds; elle pèse sur notre tête. Certains souvenirs sont ainsi, même quand les émotions qu'ils représentent n'ont plus sur nous qu'une influence toute réflexe et rétrospective. S'abandonner à eux, c'est descendre trop avant dans sa vie, c'est perdre pied, c'est presque se sentir mourir au cher présent, à la saine lucidité de l'impression actuelle, c'est devenir à demi fou pour quelques instants. L'élan par lequel le jeune homme sortit de sa chambre, au soir de ce cruel après-midi, pour aller vers le salon où il était sûr de revoir Henriette, fut bien cette passionnée, cette irrésistible étreinte du salut certain. Par quelle aberration venait-il de repenser, de revivre toute une portion sombre et maudite de son existence, quand il avait, à côté de lui, pour s'en purifier,

une atmosphère bénie? Il s'échapperait, il s'arracherait du funeste cauchemar où il venait de rouler, rien qu'en revoyant les yeux de sa fiancée, en écoutant sa voix, en éprouvant la sensation de sa réalité, de son souffle, de ses gestes, en la retrouvant aimante et souriante. Ce passé, dont il avait subi la hantise à nouveau pour quelques heures, qu'était-ce que l'ombre d'une ombre, le fantôme d'un fantôme? Une femme est morte pour nous quand elle ne remue plus dans notre cœur ni le désir ni la jalousie, et Francis n'était-il pas bien sûr que Pauline n'exerçait plus sur lui cette double puissance par laquelle elle l'avait esclavagé autrefois dans ses actions et si longtemps dans ses souvenirs? Il eût vu sur cette affiche de l'hôtel à côté du nom de Mme Raffraye celui d'un Armand de Querne ou d'un François Vernantes, en eût-il souffert une minute? Non, évidemment. De quelle hallucination étrange avait-il donc été la victime? Elle ne pouvait s'expliquer que par le coup de foudre d'une surprise absolument inattendue, tombant sur des nerfs déjà ébranlés. Il avait craint une vengeance de son ancienne maîtresse... Et laquelle? Que pouvait la malheureuse? Révéler à Henriette leur commun passé? Montrer ses lettres, en admettant qu'elle les eût gardées? Soit! Qu'apprendrait de la sorte sa fiancée? Qu'il avait aimé avec un cœur sincère, droit et loyal dans la faute, une créature de ruse et de trahison. L'honnête, la généreuse enfant trouverait là matière à souffrir sans doute, à souffrir beaucoup, mais non pas à le mépriser. C'était cependant la pire issue à laquelle les scélératesses les plus cruelles de Pauline pussent aboutir. Se servir de l'enfant? Et pourquoi faire? Lui prouverait-elle que la petite n'était pas la fille de Vernantes ou de Raffraye? Ce serait un doute odieux pour lui, mais qui ne le troublerait pas dans ce qu'il savait, dans ce qu'il avait vu. La mince et sombre silhouette de la jeune femme voilée, descendant de fiacre à la porte du criminel rez-de-chaussée, n'était pas de celles qu'un serment efface de la mémoire d'un homme, — surtout quand cet homme n'aime plus. C'est en raisonnant de la sorte, ou mieux en se forçant à ne plus rai-

sonner sur ce sujet, tant il éprouvait un besoin presque physique d'oublier ces tristes souillures, qu'il entra dans le salon de Mme Scilly. Son obsession de terreur panique se transformait en une fièvre de tendresse qui exaltait ses forces aimantes. Il trouva une première douceur à la familiarité par laquelle Vincent, le vieux domestique de la comtesse, ancien soldat d'ordonnance du comte demeuré au service de la veuve, lui demanda de ses nouvelles, avant de lui ouvrir la porte de ce salon, pièce de forme assez bizarre et comme distribuée en deux parties distinctes. Ménagé dans la tour romantique dont l'architecte du *Continental* avait enjolivé l'angle de cette grande bâtisse moderne, ce salon commençait presque en couloir, puis s'épanouissait en une large rotonde. Les trois fenêtres de ce fond circulaire permettaient, par les belles journées, de regarder ainsi trois des plus vastes horizons de Palerme. La mer à droite frémissait toute bleue, avec le passage des voiles blanches et des fumeux paquebots. En face se profilaient les palais du quai, les deux ports au delà, leur forêt de mâts et le sauvage éperon rouge du mont Pellegrino. Les toits de la ville, à gauche, les dômes des églises et les tours des clochers s'étendaient jusqu'à l'horizon fermé par le cercle de montagnes, qui a fait donner à la grande plaine d'orangers et de citronniers, où la ville repose, le surnom de « Conque d'or ». A cette heure du crépuscule où les volets des trois fenêtres étaient fermés, quelle intime physionomie de délicieuse retraite prenait cet asile, encore isolé du premier couloir d'entrée par un paravent! Trois lampes l'éclairaient : la plus grande qui rayonnait au milieu, et deux petites posées, l'une sur la cheminée, l'autre sur une table mobile auprès du feu paresseusement assoupi. Des étoffes anciennes, drapées de-ci de-là sur les meubles, le rangement même de ces meubles, ici des portraits dans leurs cadres, ailleurs des livres dans un casier mobile, plus loin quelque menu bibelot, partout des fleurs, des roses, des œillets, des mimosas dorés, un palmier dans un coin, dans un autre de grands bouquets lustrés de branches d'eucalyptus, — comme la jeune fille et

sa mère avaient su l'art, avec des riens, de rendre personnel ce gîte de passage, si heureusement choisi dans ce vaste caravansérail cosmopolite! On oubliait que l'on était à l'hôtel, dans une des cases d'un bâtiment aménagé par la spéculation pour une affluence de voyageurs encore à venir, si bien que de ce recoin paisible les deux femmes n'entendaient aucune de ces rumeurs qui rendent odieuse la promiscuité de séjours pareils. Elles étaient assises près de la cheminée quand Nayrac entra, occupées, Mme Scilly à une lecture, Henriette à une tapisserie qu'elle poursuivait sur un métier tendu devant elle, avec cette activité silencieuse et en apparence absorbée qui aide les femmes à tromper les plus dévorantes anxiétés inférieures. Ni l'une ni l'autre n'avait été avertie par le bruit de la porte assez éloignée qu'étouffait la grande portière de velours. Le jeune homme put donc rester immobile deux ou trois minutes, à contempler ce simple tableau qui contrastait tant avec les visions d'impurs rendez-vous où il venait de s'attarder. Si le bonheur n'a guère rencontré de peintres parmi la foule des poètes qui nous déroulent depuis des siècles le monotone roman de la pauvre âme humaine, c'est qu'il se satisfait de conditions bien naïvement innocentes. Il lui faut si peu d'éléments pour le décor de son idylle! Depuis des semaines que Francis était fiancé à Henriette, il ne s'était pas blasé sur l'intense impression de volupté d'âme, éprouvée le premier soir où il avait eu sa place en tiers dans la veillée de Mme Scilly et de sa fille. Lui qui avait si longtemps erré à travers le monde, si souvent connu la mélancolie des fins de journée à bord des bateaux ou dans des solitudes d'hôtel, le cercle de clarté projeté par les lampes autour de ces deux femmes lui avait tant réchauffé le cœur, le lui réchauffait tant à cette seconde! Remué comme il venait de l'être par de si anciennes amertumes, il eût voulu demeurer des heures sur le seuil de cette porte, — des heures à se repaître l'âme de cette certitude que sa mauvaise jeunesse était très loin, et qu'il faisait partie de cette vie maintenant, si réglée, si pure, si simple, — des heures à lire sur le visage de sa fiancée le

fervent amour dont il était l'objet. Pourquoi cette ombre sur ce beau front candide, ce voile sur ces chers yeux bleus, ce pli triste de cette bouche enfantine, sinon parce que la jeune fille le savait souffrant? Et ce front se leva, ces yeux l'aperçurent, cette bouche s'ouvrit dans un cri léger. Une pâleur envahit ce visage, attestant chez sa sensitive, comme il l'appelait quelquefois par une caressante raillerie, cette sensibilité trop vive en effet, cette vibration trop forte sous la moindre secousse. Mais déjà Henriette était debout, elle avait marché vers lui :

— « C'est vous, Francis », lui disait-elle. « Comment ne vous ai-je pas entendu entrer? Il y a longtemps que vous êtes ici?... »

— « Très longtemps », répondit-il, et lui prenant la main : « Mais pardon de vous avoir effrayée... Je devrais tant savoir que ces petites surprises vous font mal... »

— « Un doux mal cette fois », disait-elle en riant, « si vous êtes bien. » Et elle insistait : « Dites vite comment vous vous sentez maintenant. J'ai eu peur que vous n'ayez pris ces vilaines fièvres dont on nous menace toujours. Nous vous espérions pour le thé et nous n'avons pas même osé faire demander de vos nouvelles... Vincent est allé écouter à votre porte, et, comme vous ne faisiez aucun bruit, il a pensé que vous reposiez. Vous avez le feu aux mains encore... »

— « C'était un peu de fatigue causée sans doute par ce soleil », répliqua-t-il. « Mais elle est tout à fait passée. » Et sa voix se fit insistante pour répéter : « Tout à fait... Ce n'est même plus la peine d'en parler. Laissez-moi m'asseoir auprès de vous et racontez-moi comment vous avez employé cet après-midi, où vous vous êtes promenées... »

— « Nulle part », interrompit la comtesse. « Henriette n'a jamais voulu sortir. Elle a recommencé de n'être pas raisonnable en s'inquiétant comme si vous alliez être vraiment malade. »

— « Vous me calomniez, maman », dit la jeune fille, à qui étaient revenues ses fraîches couleurs; « j'avais ma cor-

respondance en retard, et j'ai écrit des lettres tout l'après-midi... Voulez-vous les voir?... »

Et très vite, sans attendre la réponse de Francis, elle avait pris, sur la table étroite où elle s'était arrangé un coin à elle auprès d'une des fenêtres, plusieurs enveloppes qu'elle lui tendait tout ouvertes. Dès le premier jour de leurs fiançailles, elle lui avait demandé tendrement, comme une faveur d'affection, de lire les moindres billets qu'elle envoyait, — adorable instinct d'enfant amoureuse qui se donnait ainsi sans réserve aucune, avec cette prodigalité spontanée d'une âme pure qui peut tout montrer de ses pensées, qui s'enivre d'en tout montrer à celui qu'elle aime! Elle mit, à présenter à Francis ces pages par lesquelles elle avait trompé l'inquiétude des heures supportées sans lui, une grâce de soumission, si jeune, si pénétrante, que les mains du jeune homme tremblaient un peu en ouvrant ces lettres l'une après l'autre. Comme elle savait, sans l'avoir appris, cet art d'aller au-devant des exigences même injustes et tyranniques d'un ami, — cet art qui veut que l'on soit toujours un peu trop tôt là où le moindre retard ferait souffrir, — cet art de dire toujours la parole attendue, justement celle-là et pas une autre, — cet art de se faire aimer en aimant, seul bienfait pour une âme déjà lasse, si facile à la souffrance, si rebelle à la caresse, — cet art de plaire sans jamais blesser, que Pauline autrefois avait tant méconnu! Quelle confiance cette chère enfant avait à l'égard de son fiancé, si entière, si loyale, si ingénument touchante! Et lui, quels secrets il gardait sur son esprit, même à ce moment! Avec quelle naïveté, dans ces lettres écrites à des amies, elle parlait de son bonheur! Comme les rappels qu'elle y faisait de son existence de jeune fille révélaient des souvenirs d'une irréprochable candeur! Et il s'y retrouvait si aimé, aperçu dans une auréole d'estime, presque d'admiration, qu'il ne put pas continuer cette lecture. De véritables larmes lui vinrent, irrésistibles.

— « C'est de joie que je pleure », murmurait-il, « c'est de voir ce que vous êtes pour moi, de trop le sentir... Toute ma

vie pour vous payer de cette tendresse, ce sera encore trop peu !... »

— « Je peux mourir », disait la mère quelques heures plus tard à sa fille agenouillée au pied de son lit, comme chaque soir, pour leur commune prière, « je te laisserai à quelqu'un que je sais vraiment digne de toi !... »

— « C'est à moi d'essayer d'être digne de lui », répondit Henriette, « digne de son cœur. Il est si tendre ! Vous avez vu comme il a été remué en lisant mes pauvres lettres... »

Elle se tut. Une idée l'avait saisie devant le trouble étrange de Francis, la seule qu'elle ne pût pas avouer à sa mère. Elle s'était souvenue du pressentiment de malheur dont il avait parlé le matin. Elle n'avait pas dit à son fiancé combien elle croyait elle-même à ce que la mysticité enfantine de son langage appelait la « double vue du cœur ». Sans doute ce même pressentiment avait de nouveau troublé le jeune homme, à la lecture de ces lettres où elle se disait si heureuse. Il avait prévu pour elle un grand chagrin, et il avait pleuré. Mais quel pouvait-il être, ce chagrin, sinon une aggravation dans l'état de leur chère malade? Et elle baisait en silence les mains amaigries que la comtesse allongeait sur la couverture de laine rouge à nœuds de soie, — un travail qu'elle avait fini durant les quelques semaines passées à Palerme seules, et pendant que le vent de la mer environnait de sa plainte, comme ce soir, la tour du *Continental*. Quelle stupeur mélangée d'une indignation épouvantée la pure enfant aurait éprouvée, si, perçant du regard les murs qui la séparaient de Francis, elle l'avait vu à sa table, le front dans la main, et se préparant à écrire, — à qui?... Lui aussi entendait le vent croître et décroître, s'en aller, revenir. Il voyait Henriette écoutant cette plainte, — et une autre femme. Maintenant qu'il avait pu réagir contre la secousse dont l'avait frappé la première nouvelle du voisinage de son ancienne maîtresse, il traduisait cette idée par des images qui ne se rapportaient plus uniquement à leur commun passé. La

réalité actuelle et précise s'imposait à lui, et, au lieu de voir la Mme Raffraye d'il y a neuf ans, il essayait enfin de se figurer celle d'à présent. Il se demandait dans quelle portion de l'hôtel elle habitait, ce qu'elle faisait à cette heure, quel projet elle remuait dans sa pensée. Il était entièrement remis de cette panique affolée qui avait déconcerté en lui toutes les puissances raisonneuses, et, sitôt rentré dans sa chambre, il s'était retrouvé capable de la froide lucidité qui établit le décompte exact d'une situation, si pénible soit-elle. Il avait eu le bon sens de se dire qu'après tout Pauline pouvait n'être arrivée à Palerme et au *Continental* que par hasard. De telles rencontres se produisent rarement, mais elles se produisent, et de plus invraisemblables. Il y avait donc trois cas à examiner : ou bien Pauline était venue avec intention et pour lui faire du mal, c'était le premier. Ou bien elle était venue sans intention, mais une fois qu'elle apprendrait sa présence à lui et son bonheur, le démon de la rancune et de la vengeance la pousserait à quelque perfide démarche, c'était le second. Ou bien enfin, cette nouvelle la laisserait indifférente, parce qu'il était réellement oublié d'elle. Dans l'une comme dans l'autre de ces trois hypothèses, il était urgent qu'il prît l'avance et qu'il sût avec certitude si elle voulait la guerre ou la paix. Il parerait le coup si elle avait jamais l'idée de le frapper, comme elle pouvait le faire, en torturant sa chère fiancée par une dénonciation anonyme ou d'anciennes lettres de lui communiquées. Si au contraire ce dangereux voisinage devait être absolument inoffensif, une fois certain de cette innocuité, il n'y penserait même plus. C'est alors, et devant l'évidente nécessité d'une explication, que Francis avait conçu l'idée de la démarche la plus étrange, mais la plus capable de poser tout de suite les relations forcées que lui imposerait la présence de Mme Raffraye sur leur vrai terrain. Il s'était décidé à lui écrire. Que risquait-il? Éviter la cruelle impression de sa présence, il ne le pouvait pas. Tôt ou tard il faudrait maintenant se trouver face à face avec Pauline. En provoquant au contraire cette rencontre, il y gagne-

rait non seulement d'être fixé lui-même sur elle, mais de la fixer, elle, sur son pouvoir, si elle s'imaginait en conserver sur lui. Il y avait encore, dans l'espèce de fièvre d'action que prouvait cette démarche, un autre besoin trop secret, trop obscur pour qu'il se l'avouât, celui de se convaincre que les troubles d'incertitude qui avaient grondé autrefois en lui à la pensée de la petite fille de Mme Raffraye, n'existaient plus. Il avait donc pris son papier et sa plume. Mais qu'il était difficile à composer, ce billet ! Il en avait multiplié les brouillons, dans un va-et-vient de mouvements contradictoires, qui lui rappelait les terribles heures passées à Marseille, tant d'années auparavant, à écrire une lettre d'une autre nature, celle après laquelle tout avait été fini entre eux. Il était une heure du matin quand il s'arrêta sur la rédaction suivante, d'une banalité qu'il jugea tout à la fois simple, digne et habile :

« *Je viens d'apprendre, Madame, votre présence à Palerme. S'il m'était possible de vous être de quelque utilité, pour ces premiers jours de votre arrivée dans une ville étrangère, vous savez, n'est-ce pas, que celle qui fut la meilleure amie de ma sœur Julie me trouvera toujours empressé à son service? Je vous serais infiniment reconnaissant si vous pouviez me fixer l'heure où il me serait permis de me présenter chez vous sans risquer d'être importun.* »

Et il signa, non sans que sa plume eût hésité une seconde à cet innocent mensonge de politesse : « *Votre respectueux...* » Fallait-il qu'il eût souffert par elle pour garder cette rancune, après tant de jours ! Ce billet n'avait pas seulement pour but de déterminer une explication immédiate avec Pauline. Il répondait à une autre nécessité que Francis entrevoyait comme presque aussi immédiate : celle d'avouer à Mme Scilly et à Henriette qu'il connaissait la jeune femme. Il voulait, sur ce point aussi, la devancer. Il avait donc arrêté avec lui-même qu'aussitôt après avoir fait porter sa lettre chez Mme Raffraye,

il parlerait d'elle à ces deux dames comme d'une amie de sa sœur, arrivée inopinément à Palerme. Le lendemain matin, et après qu'une nuit relativement calme eut succédé à cette journée d'agitations contradictoires, il trouva bien en lui la force d'exécuter la première partie de ce programme, et dès neuf heures, la lettre était remise chez Mme Raffraye. Midi sonnait qu'il en était encore à prononcer la phrase qui devait irréparablement mêler son passé à son présent sous le patronage de la plus sacrée mémoire. Henriette, dans la délicatesse tendre de son amour, gardait une reconnaissance presque idolâtre à ceux qui avaient été bienfaisants pour son fiancé, et elle nourrissait un culte particulier pour la sœur de Francis. Inévitablement elle en reporterait quelque chose sur l'amie de la morte. Cette idée fit soudain horreur au jeune homme. Et puis, de prononcer certains noms devant certaines personnes, n'est-ce pas une profanation? Il recula donc, en se disant qu'il parlerait après et d'après la réponse de Pauline. Ayant envoyé son billet vers les neuf heures, il avait compté que cette réponse lui serait remise avant le déjeuner. Le déjeuner était fini, la réponse n'était pas venue. Les dames Scilly sortirent en voiture avec lui pour prendre un peu de soleil et d'air, comme d'habitude, et leur promenade se prolongea dans le vaste parc royal de la Favorite jusqu'à la plage de Mondello, à plus de deux lieues de la ville. Il était près de cinq heures lorsqu'ils se retrouvèrent au *Continental*. Pas de réponse encore. Le gong retentit pour le dîner, toujours pas de réponse. Francis était trop voisin de sa panique de la veille pour que ce silence ne recommençât point de lui donner un peu d'appréhension. Dans les situations fausses, tout ce qui est inconnu paraît vite menaçant. Que signifiait ce silence? Quel parti pris d'entière indifférence ou d'hostilité préméditée? Et voici qu'à cette table du dîner dressée chaque soir dans le salon en rotonde où tenaient toute la vie des deux femmes et toute la sienne, une phrase de la comtesse lui fit battre le cœur d'un battement presque aussi fort qu'avait fait la veille la vue du nom de Mme Raffraye sur la liste des étrangers :

— « Il paraît », disait-elle sans se douter du contre-coup que chacun de ses mots éveillait dans le cœur du jeune homme, « qu'il est arrivé une dame française à l'hôtel, si malade, qu'elle fait peine à voir. Elle est avec sa petite fille. Elles occupent l'appartement du troisième, juste au-dessus de nous... »

— « Ce sont elles sans doute », répondit Henriette, « que j'ai remarquées dans le jardin de l'hôtel hier, une femme que je n'avais jamais vue, très pâle, avec de grands yeux gris et si tristes, et une enfant dont je n'ai pas aperçu la figure, mais qui a de beaux cheveux blonds avec des reflets bruns. »

— « Probablement », continua Mme Scilly. « C'est bien ainsi que Marguerite, en m'habillant tout à l'heure, m'en a parlé. La femme de chambre de cette dame et la bonne de la petite qui étaient à côté d'elle à table, deux braves paysannes françaises, affolées d'avoir été transportées en Italie, lui ont raconté toute l'histoire de leur maîtresse. Voilà des années que cette pauvre Mme Raffraye, c'est son nom, n'est pas sortie de la terre où elle s'est retirée à l'époque de son veuvage. La petite est née après la mort du père... S'il est vrai, comme disait toujours mon mari, que les discours de nos serviteurs nous jugent, cette dame doit être une sainte, car ces deux vieilles filles avaient, paraît-il, les larmes aux yeux en racontant que c'est la providence de ce pays, un coin perdu dans les montagnes du Jura. Comme on s'attache pourtant au pays le plus sauvage lorsqu'on y répand du bien !... Il a fallu que les médecins lui fissent du séjour dans l'extrême Midi, comme à moi, une question de vie ou de mort, pour qu'elle consentît à partir... »

— « C'est si beau », dit Henriette, « ces fidélités dans l'amour plus fortes que tout, que le temps, que le sort, et qui ne laissent plus de place qu'à la charité !... Chère mère, c'est notre compatriote, et si nous pouvions lui être de quelque secours... »

— « J'y ai déjà pensé », reprit Mme Scilly; « mais ces grandes douleurs rendent très farouches quelquefois ceux

qu'elles éprouvent... J'ai n'ai plus ton âge, mon enfant, et je ne peux pas dire que j'en approuve l'excès, surtout quand il y a là une innocente enfant qui n'a pas demandé à vivre et qui n'a que nous. On lui doit de dompter cette folie de regrets... Mais je comprends ton impression. Ce n'est pas d'une âme vulgaire de pratiquer ainsi le *Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien* de cette princesse du moyen âge qui avait perdu ce qu'elle aimait... C'est encore plus étonnant lorsqu'il s'agit d'une jeune femme à la mode. Car il paraît, toujours d'après Marguerite, qu'autrefois cette Mme Raffraye vivait à Paris, et tu vas reconnaître son style : elle avait hôtel, toilettes, équipages et tout... Traduit en bon français, cela signifie sans doute qu'elle était très élégante et très mondaine... »

— « Qu'est-ce que pèsent ces vanités », interrompit Henriette en regardant devant elle de ce regard par lequel l'enthousiasme des êtres jeunes semble prévoir et défier la destinée, « lorsqu'on est frappée si cruellement? Et quand on n'a plus personne pour qui se parer, à quoi bon? »

Pouvait-elle mieux s'offrir à Francis, l'occasion de dire qu'il connaissait la femme dont Mme Scilly et sa fille racontaient, ou plutôt interprétaient l'histoire, avec leur âme naïve, si délicate, si prompte à admettre comme naturelle la plus rare des beautés morales : le romanesque dans l'honnêteté? Il ne le saisit pourtant pas, ce prétexte qui ne devait plus, qui ne pouvait plus se représenter, et quoique de le laisser passer fût dangereux, au cas où une rencontre aurait lieu entre Henriette et Pauline. Comment expliquerait-il alors son silence, si jamais Mme Scilly savait que Mme Raffraye avait été l'amie intime de Mme Archambault? Se taire à cet instant, c'était se condamner à de terribles difficultés peut-être. C'était assurément commettre un premier grand mensonge vis-à-vis de sa fiancée. Mais où eût-il pris la force de parler? D'abord l'émotion de cet événement, cependant bien simple, avait comme paralysé sa présence d'esprit. Nous sommes ainsi, prévoyant des complications infinies, et nous ne nous attendons pas à ces humbles, à ces quotidiennes

aventures : le racontar d'une vieille femme de chambre familière qui a bavardé avec une compatriote à la table de l'office et qui bavarde une seconde fois en habillant sa maîtresse pour le dîner. Ce saisissement de la première minute aurait vite passé, et la phrase naturelle : « Mme Raffraye?... Mais j'ai connu une amie de ma sœur qui portait ce nom... » lui serait venue aux lèvres si d'entendre l'éloge de sa perfide maîtresse par ces deux femmes qu'il respectait si profondément ne lui eût causé une espèce d'indignation peu généreuse, mais violente, irrésistible et trop naturelle. Qui a pu avoir été trahi comme il croyait l'avoir été et ne pas étouffer de colère intérieure contre l'hypocrisie de celle qui, ayant trouvé le moyen de nous faire si mal, a trouvé aussi celui de se garder un tel masque d'honneur et de délicatesse? Il comprit du coup que la répugnance qu'il avait éprouvée à parler de Pauline devant sa fiancée n'était rien à côté de l'horreur que lui inspirerait l'entrée de cette abominable comédienne dans ce salon, auprès de ces deux naïves et saintes créatures. Il ne douta pas, il ne voulut pas douter une seconde que le langage des deux femmes de chambre ne fût une leçon apprise, lui qui savait combien était mensonger le récit de ces soi-disant douleurs de veuve. Et cependant il avait suffi pour qu'Henriette, dans son innocence, parlât d'un rapprochement possible, presque d'une amitié avec cette intrigante qui avait dû avoir des motifs pour faire raconter d'elle une pareille imposture. Quels que fussent ces motifs, Francis possédait un moyen très simple de les contrecarrer d'une manière souveraine et définitive, s'ils étaient dirigés contre lui. Et quelle folie de n'avoir pas pensé tout de suite à ce procédé brutal, mais décisif, qui le mettait à l'abri de toutes les roueries de cette femme, que sa présence à Palerme fût ou non fortuite ! Il n'avait qu'à demander un entretien à Mme Scilly et à lui faire sa confession générale. Qu'il avait été peu raisonnable de ne pas agir ainsi tout de suite, au lieu de trembler comme un criminel, d'écrire à Mme Raffraye comme un enfant et de se préparer des crève-cœur tels que celui de cette conversation ! Une fois la comtesse instruite de tout, que deviendraient

les plans les plus machiavéliques, auxquels elle opposerait la volonté d'une mère qui ne veut qu'on touche au bonheur de sa fille et de son fils? N'était-il pas son fils en effet? Ne l'aimait-elle pas d'un amour de mère? Ne le lui prouvait-elle pas à chaque heure du jour, à ce moment même? car, l'ayant vu absorbé durant tout le temps du dîner et le visage empreint de souci, elle lui demanda, en lui prenant le bras pour se lever, et comme elle demandait si souvent à sa fille, avec cette inquiétude du moindre détail qui est la puérilité sublime des affections profondes :

— « J'ai peur que vous ne vous ressentiez encore de votre indisposition d'hier, mon bon Francis?... »

— « Oui », dit Henriette, « vous avez l'air si las, si abattu! Quelle imprudence de ne pas avoir consulté le docteur quand il est venu pour maman, ce soir!... »

— « Comme elles m'aiment!... » se disait le jeune homme, après s'être défendu de se sentir souffrant, avec cette fausse gaieté qui n'a jamais complètement trompé une vraie sollicitude. Aussi la comtesse et sa fille ne cessèrent-elles pas, durant toute la soirée, de jeter les yeux sur lui à la dérobée, et toutes deux étaient déjà trop habituées à lire dans sa physionomie pour n'y pas discerner les allées et venues d'une anxiété. C'en était assez pour qu'elles devinssent à leur tour incapables de cette conversation prise et reprise librement, sans arrière-pensée ni sous-entendus, qui était la douce habitude de leur intimité. Pour la première fois depuis l'arrivée de Francis à Palerme, les deux femmes et le jeune homme sentirent s'abattre dans l'atmosphère du salon où ils passaient leurs paisibles jours ces étranges, ces imbrisables silences, qui annoncent à de chers foyers la menace de quelque redoutable crise. Toutes choses demeurent les mêmes autour des mêmes visages, et tout semble changé. Ce sont des heures d'un malaise intense et plus pénible pour ceux qui en connaissent les causes secrètes. Aussi, lorsque, au milieu de cette interminable soirée, Henriette se mit au piano pour tromper par un peu de musique l'incompréhensible énervement dont la contagion le gagnait, Francis fut-il soulagé

d'un poids bien lourd. C'était pour lui d'ordinaire une volupté d'âme infinie que d'écouter ainsi sa fiancée. Tout l'être moral de la jeune fille se révélait, se faisait comme palpable, à la manière sérieuse, simple et pourtant émue dont elle interprétait les maîtres qu'elle préférait. Il y avait dans son jeu de la conscience, de la loyauté, tant l'étude en avait été patiente et tant son horreur du mensonge se manifestait rien que par sa crainte de dépasser son émotion en l'exprimant. Certains fragments de Beethoven, joués de la sorte, semblaient au jeune homme une piété, une bénédiction descendue d'elle, comme si une créature de noblesse et de tendresse lui eût imposé les mains. Mais dans les dispositions où il se trouvait, ce magnétisme d'harmonie le troubla davantage au lieu de l'enchanter. Il avait pris un grand livre à gravures, la célèbre suite de vues de Sicile du vieux duc de Serra di Falco, et il le feuilletait avec une apparence d'attention d'autant plus invraisemblable que Mme Scilly et Henriette lui en avaient montré dix fois toutes les planches. Cette attitude du moins lui permettait de reprendre le fil de ses pensées, interrompues par la question de ses deux compagnes et par la nécessité d'échapper à une inquiétude sur lui trop facilement éveillée. Il en revenait au projet subitement conçu à table, celui d'un aveu à la comtesse, et il la regardait par-dessus les pages de son livre, occupée maintenant à continuer la tapisserie commencée par sa fille. Il étudiait ce visage amaigri et comme usé, mais où les souffrances de la maladie n'avaient pas altéré la fierté. Comme il arrive lorsque, à la veille d'un entretien difficile, on s'en figure à l'avance le détail, afin de s'éviter toute maladresse, Francis se prit à se représenter son tête-à-tête avec la noble femme. Il voyait son histoire comme reflétée dans cette intègre conscience. Que dirait pendant cette confession ce douloureux visage où la résignation religieuse se lisait à chaque ride? Que diraient ces yeux surtout, dont les prunelles bleues, du même bleu que celles d'Henriette, révélaient une si pure, une si irréprochable ferveur? Il s'entendait prononçant les premières paroles de son récit et déclarant d'abord qu'il

connaissait cette Mme Raffraye dont on avait parlé la veille. Comme ce visage et ces yeux seraient à la fois étonnés et indulgents à ce début de leur entretien! Comme ils s'assombriraient, d'étonnement toujours et de mélancolie, quand, ayant marqué l'importance qu'il attachait à cette confidence, il détaillerait son aventure! Que serait-elle pour la conscience rigide de la comtesse, sinon une abominable histoire d'adultère? Il se défendrait. Il raconterait la sincérité de son ardeur. Il ferait comprendre à cette femme qui ne connaissait de la vie que les devoirs cet irrésistible attrait exercé sur la jeunesse par la passion. — Certes, cette première partie de son récit lui coûterait, mais il était sûr que Mme Scilly s'y laisserait toucher, surtout quand elle saurait par quelles tortures il avait expié cette coupable intrigue. Il l'initierait au martyre de sa jalousie. Il referait avec elle, étape par étape, comme il l'avait fait tant de fois en souvenir, et la veille encore, son chemin de la croix jusqu'à la station suprême. Il lui expliquerait comment il avait été trahi presque sous ses yeux, et son désespoir quand il avait vu descendre de fiacre à la porte de rez-de-chaussée de son rival cette frêle forme voilée où il avait reconnu Pauline. Il dirait comment il avait rompu, sans rien cacher de sa brutalité, puis comment la volonté d'assurer à cette rupture un caractère définitif l'avait maintenu si longtemps loin de Paris dans les tristesses d'une étrange existence errante. Le noble visage et les yeux profonds de la mère d'Henriette le plaindraient encore de tant de misère. Cette seconde partie de son triste roman serait donc délicate, mais possible à raconter. — Il faudrait arriver à la troisième, au récit de l'époque qui avait suivi son retour. Il dirait son entretien avec Mme de Sermoise et la manière dont il avait appris la naissance de l'enfant. Les yeux de Mme Scilly, de la chrétienne qui n'avait jamais failli, se lèveraient vers lui. Qu'y lirait-il? Quelle question lui poserait cette bouche au pli austère? Il en avait si souvent entendu tomber des phrases de pitié, ce soir encore, sur ces pauvres petits êtres à qui l'on doit tout, parce qu'ils n'ont pas demandé à vivre! Elle lui dirait :

« Comment est cette enfant? » Il répondrait : « Je ne l'ai jamais vue. » Les yeux de la comtesse le regarderaient de nouveau. De quel regard, et comment le supporterait-il? Non, jamais la dureté apparente de son abandon, qui n'était pourtant qu'une justice, ne serait comprise par cette âme de charité. Cette mère qui avait vécu uniquement pour sa fille lui dirait : « N'y eût-il qu'une chance pour que cette pauvre enfant fût la vôtre, vous deviez en tenir compte. » Il est si facile de parler ainsi quand on a vécu exempt de la passion et de ses âcres morsures! Comment faire entendre à une femme comme celle-là que cet implacable silence où il s'était renfermé avait pour principe l'excès même de son amour? S'il n'avait pas tant aimé Pauline, il n'aurait pas tant souffert sans doute, et il n'aurait pas gardé cette rancune des blessures mal guéries qui l'avait empêché de jamais se rapprocher d'elle. « Mais, si la mère était morte », dirait de nouveau le juge, « vous auriez donc laissé cette petite fille, votre petite fille peut-être, abandonnée à n'importe quel hasard?... » Il lui répondrait : « Mais elle n'est pas ma fille... » Et la noble femme lui répondrait peut-être cet atroce : « Qui sait pourtant?... » qu'il se disait quelquefois à lui-même et qui lui faisait tant souhaiter de ne jamais rencontrer cette insoluble et vivante énigme! « Avez-vous cherché au moins », continuerait Mme Scilly, « à vous rendre compte de la manière dont Mme Raffraye usait de sa liberté? Un caractère se tient cependant, et ce que nous avons appris d'elle aujourd'hui n'est pas d'une malhonnête femme... » Protesterait-il? Entreprendrait-il de démontrer à cette sainte l'hypocrisie atroce qu'il entrevoyait dans ce récit mensonger d'une vieille femme de chambre bien stylée? De cette hypocrisie non plus il n'avait pas de preuves. « Cet entretien serait trop pénible... », conclut-il au terme de cette soirée où les gémissements et les langueurs de la musique jouée par Henriette s'étaient traduits pour lui dans cet étrange dialogue. Il en avait presque entendu certaines phrases, tant l'hallucination intérieure avait été intense. « Trop pénible », se répéta-t-il tout haut, quand il fut seul. Sa chambre où il

s'était retiré lui rappela le billet écrit vingt-quatre heures auparavant. « Je serais un fou de provoquer une pareille scène », pensa-t-il, « quand je ne suis pas sûr qu'elle ne puisse pas être évitée. Rentrons dans la réalité positive. Et d'abord Mme Raffraye ne m'a pas répondu. Voilà le fait indiscutable. Pourquoi?... » L'idée qui lui avait, une fois déjà, traversé l'esprit, revint plus précise : « Après tout, elle peut n'être venue ici que par hasard, et avoir une horreur de nouvelles relations avec moi égale à mon horreur de nouvelles relations avec elle. Ce silence signifierait cela : nous ne nous connaissons plus... S'il en était ainsi, quel besoin de parler à Mme Scilly?... Et il en est ainsi... » Il le souhaita soudain si violemment que l'intensité de ce désir fit certitude dans son esprit. « Que ses domestiques disent du bien d'elle, qu'est-ce que cela prouve? Qu'elle est assez rusée, assez fausse pour avoir, à la mort de cet odieux Raffraye, joué la comédie de la grande douleur. Mais, de cette comédie à une présentation en règle, il y a de la marge. Non, elle ne veut plus me connaître, et, par conséquent, elle ne voudra pas davantage connaître Mme et Mlle Scilly qu'elle ne peut fréquenter sans me voir. Et d'ailleurs où se ferait cette présentation? Ces dames mangent dans leur salon. Malade comme elle doit l'être pour qu'on l'ait envoyée si loin, elle mange certainement aussi chez elle. Ces dames ne vont jamais dans la salle de lecture. Elle ne doit pas beaucoup y aller. Nous n'avons aucune relation dans la ville. Il ne reste plus pour lier connaissance que les hasards du corridor et de l'escalier. Allons, j'avais eu peur trop tôt, et, dans tous les cas, il vaut mieux attendre. »

Il s'encourageait lui-même de la sorte, et il se croyait de bonne foi. Vingt-quatre nouvelles heures ne s'étaient point passées qu'il ne pouvait plus garder cette illusion. Ah! ces rencontres de corridor et d'escalier, possibles, probables, certaines, malgré l'amplitude de l'hôtel, et qu'il avait jugées peu dangereuses, il devait vite comprendre et sentir qu'elles étaient précisément le contraire. Il semblait bien que la volonté déterminée de Mme Raffraye réduirait à cet unique

ennui les relations actuelles de cet inattendu et odieux voisinage. Non seulement, pendant ces vingt-quatre heures, elle avait continué de ne pas répondre, mais tout de suite ses deux femmes de chambre avaient cessé de manger à l'heure et à la table des domestiques. Ce petit détail, par lui-même insignifiant, prenait pour Francis une portée singulière. Ne prouvait-il pas que la maîtresse avait su les conversations des servantes entre elles et qu'elle entendait qu'aucun rapport, même de cet ordre, ne s'établît entre l'appartement du troisième étage qu'elle occupait et celui du second où habitait la comtesse? Tout s'arrangeait donc en apparence pour le mieux des intérêts du jeune homme, et même le souci que son imprudente anxiété de physionomie durant cette soirée tourmentée avait éveillé chez sa fiancée, et qui eût pu aboutir à la plus douloureuse inquisition, s'était dissipé aussitôt. Il lui avait suffi de la trouver seule vers les neuf heures du matin dans le salon où la table à thé déjà dressée les attendait. Un mot, un regard, un serrement de main avaient calmé la douce enfant. La plus fausse des situations qu'il eût pu imaginer semblait donc ne pas porter de conséquences, et il aurait dû par suite retrouver aussitôt le plein équilibre de son bonheur. Mais non, dès ce matin-là, et rien qu'en se rendant de sa chambre à ce salon, quarante pas avaient suffi pour lui faire comprendre combien son ancienne maîtresse gardait le pouvoir de le bouleverser, même sans agir, par sa seule existence. Y aurait-il, dans certaines douleurs trop prolongées, une véritable lésion de nos nerfs ou de notre cerveau et qui, même cicatrisée, laisserait après elle la trace sensible que laisse une blessure fermée trop tard? Ou plutôt n'était-ce pas qu'il ne pouvait penser à Pauline sans penser à quelqu'un d'autre? Pendant une demi-minute il s'était arrêté pour regarder les marches de l'escalier qui montaient entre des bambous et d'autres plantes exotiques vers l'étage d'en haut, et il n'avait pu se retenir de penser, dans l'éclair de cette seconde : « Si pourtant je *les* voyais descendre?... » En imagination deux femmes lui étaient apparues. L'une, il la recon-

naîtrait au premier regard. Ce serait la Pauline d'autrefois, — celle qu'il avait laissée si jeune encore, si royalement jeune et belle dans sa pâleur et sa fragilité, — mais touchée, lassée, épuisée, vaincue par la vie. Et elle tiendrait par la main la petite fille. Quels yeux aurait-elle, et quels traits, cette enfant dont il ne savait rien, sinon qu'elle vivait, qu'elle respirait, que ses pieds avaient posé la veille sur le tapis rouge de ce banal escalier de marbre, que son visage inconnu avait été encadré par ces feuillages? A cette simple idée, il avait senti comme une main lui serrer le cœur, et cette étrange impression avait été assez cruelle pour qu'il se hâtât vers le salon. Lorsqu'il en sortit, vers les dix heures, et qu'il repassa sur le même palier devant les mêmes marches du même escalier, la même idée lui vint et la même impression, puis à midi. Elle fut plus forte encore au moment du départ pour la promenade, quand il se trouva passer là avec la comtesse et sa fiancée. Qu'Henriette était jolie à cette minute, toute blonde et gaie de sa gaieté heureuse, et que ses yeux bleus se tournaient vers son aimé avec confiance et sérénité! Comme la fraîcheur rose de son teint riait parmi les arbustes, et qu'il l'aimait! Qu'il l'aimait! Et comme il lui en donna une preuve qu'elle ne soupçonna point, en forçant, lui aussi, sa bouche à sourire, au moment même où l'appréhension de l'inévitable rencontre remuait à une telle profondeur certaines cordes douloureuses de son âme!

Mais dominer sa physionomie, ordonner à son regard de se taire, à ses lèvres de plaisanter, se masquer enfin d'indifférence ou de bonne humeur, ce n'est pas vaincre sa pensée, toujours la même, toujours accompagnée de la même indomptable émotion : « Si j'allais *les* rencontrer?... » Il acheva de le convaincre que Mme Raffraye n'avait pas besoin de le persécuter, d'intriguer, de s'insinuer dans l'intimité de Mme Scilly pour lui détruire toute sa tranquillité, ce que sa fiancée appelait, avec une caressante mièvrerie : leur « beau fixe » . C'était assez que Pauline fût sous le même toit que lui, assez qu'il pût, qu'il dût immanquablement se rencontrer face à face

avec elle. Et, retiré de nouveau dans sa chambre, après une soirée où cette fois il avait su du moins continuer sa comédie de calme, — quel effort que ces mensonges-là pour un cœur qui aime ! — il lui fallut se rendre à l'évidence : il ne pouvait pas, il ne pourrait plus retrouver en lui cette sensation de bonheur absolu qui était la sienne, si peu de jours auparavant, lorsqu'il se promenait par un clair matin avec Henriette dans les allées enchantées de la villa Tasca. Il allait et venait dans sa chambre, plus troublé encore par cette évidence. Il n'en chérissait pas moins passionnément la jeune fille. Il ne redoutait aucune embûche de la part de Pauline. Il n'éprouvait pour cette dernière aucune de ces secrètes brûlures du cœur qui nous prennent quelquefois, même dans un amour nouveau et heureux, au souvenir d'anciennes tendresses, comme pour nous attester que jamais on ne cesse tout à fait d'aimer ce que l'on a une fois aimé à une certaine profondeur. Non, ces divers principes d'émotion étaient muets en lui, et une indicible anxiété lui serrait le cœur. En descendant au fond de lui-même, il trouvait que cette anxiété avait pour premier principe le malaise causé par les détails sur la vie de Pauline à la campagne, dont Mme Scilly avait été le naïf écho. Il avait beau se répéter qu'ils étaient mensongers, ils lui eussent donné un tel accès de remords, s'ils lui eussent été démontrés vrais, qu'ils le troublaient, à seulement y songer. Et il se sentait plus faible pour résister à l'autre principe de cette grandissante anxiété, à cette chance, — une sur vingt, sur cent, sur mille, — mais cette chance tout de même, que la fille de Mme Raffraye fût aussi la sienne. Cette possibilité affreuse, il l'avait toujours entrevue. Elle l'avait obsédé. Il en avait toujours secoué la pensée.. Encore hier et avant-hier, dans les premiers moments qui avaient suivi l'annonce de la présence de Pauline, il n'avait pas compris que par-dessous tout le tumulte de ces folles hypothèses, c'était le point vraiment malade de son cœur, et que le drame réel était là, dans cette certitude d'une confrontation avec cette enfant qu'il avait toujours fuie; et devant cette certitude et les an-

goisses d'attente qu'elle évoquait en lui, même le magnétisme sacré de son grand amour à l'égard d'Henriette demeurait impuissant.

IV

LA PETITE ADÈLE

Enfer des sentiments doubles! Funeste labyrinthe des complications du cœur! Le jeune homme vous souhaite, à cet âge, naïf même dans les pires fautes, où l'orgueil de la vie se manifeste par le rêve des émotions rares, par la recherche des joies et des douleurs privilégiées. L'homme qui a passé trente ans vous hait de tout le culte qu'il porte à la vérité. Son désir se tourne alors vers le paradis des affections simples. Il sait que le bonheur réside uniquement dans le don absolu et loyal de tout notre être à un seul être, — don sans réserve où nous ne cachions rien de nos pensées, où nos moindres idées, nos moindres impressions aillent naturellement vers cet être, comme toutes les gouttes d'eau de tous les fleuves roulent vers la mer. Il sait cela, mais trop tard. Il le conçoit par l'esprit, ce sentiment simple et complet. Hélas! pour en jouir, il faudrait redevenir l'enfant de vingt-deux ans qui aime une enfant de dix-huit ans et qui l'épouse, et tous les deux se prodiguent l'un à l'autre cette même fraîcheur de l'âme, cette même virginité du cœur qui n'a jamais battu, de la bouche qui n'a jamais menti, des sens qu'aucune fièvre coupable n'a brûlés. Ces conditions du grand amour, combien d'entre nous en méprisèrent les trop humbles délices quand ils commencèrent de sentir! Combien ont voulu cueillir le fruit de l'arbre maudit, goûter, savourer la science du bien et du mal! Et ce sont pourtant ces humbles délices qu'ils essayent de posséder à nouveau, quand ils demandent au mariage ce que les passions

ne leur ont pas donné, affamés de vertu, de sincérité, d'innocence retrouvée. Pour quelques-uns, cette rentrée dans la voie droite s'accomplit sans trop d'effort. Pour d'autres, non. Il semble que leurs fautes d'autrefois les tiennent prisonniers, ceux-là, et qu'une justice vengeresse leur interdise de reconquérir ce qui fait le lot le plus commun, presque le plus vulgaire. Cette honnêteté dans l'amour, comme Francis en avait reconnu le prix durant ces quelques mois de sa naïve idylle! Il allait le reconnaître davantage maintenant que, par prudence, par faiblesse, par honte aussi et par peur devant les conséquences d'un difficile aveu, il avait repris le chemin du mensonge. Mensonge à l'égard de sa fiancée auprès de laquelle il se condamnait à une comédie de sérénité qui constituait un véritable crime de lèse-tendresse! Nourrir au fond de soi une anxiété pareille et s'en taire, n'était-ce pas manquer à ce contrat sentimental que la race anglaise, cette race qui a le culte, le fanatisme de la vérité, a défini dans cette formule si profonde de ses mariages : *for better, for worse,* — pour le meilleur et pour le pire? Mensonge vis-à-vis de lui-même! Car, en n'adoptant pas une résolution simple et définitive, il cessait de pouvoir répondre en toute franchise de l'avenir de ses émotions. En acceptant d'avance cette idée d'une rencontre avec la fille de Pauline Raffraye, il se préparait à sentir le choc d'événement nouveaux que son strict devoir était d'empêcher. Le jour où il s'était lié à Henriette Scilly, ne s'était-il pas engagé à ce que son passé fût mort définitivement, irrémédiablement? Y rentrer, même sous cette forme douloureuse, dès lors qu'il n'en prévenait ni sa fiancée, ni, à défaut d'elle, la mère, c'était une trahison qu'aucun sophisme ne justifiait. D'ailleurs, ces événements nouveaux, au-devant desquels il se laissait rouler avec un mélange si particulier d'appréhension et de remords, ne lui donnèrent pas le loisir de se livrer au détail infini de ses scrupules. Ils furent trop rapides. Il se trouva aussitôt secoué, bouleversé, entraîné par des impressions plus fortes qu'il n'avait pu les prévoir. La première lui vint d'un incident trop naturel. Francis n'y avait pas pensé

cependant, durant ces heures employées à se demander comment il supporterait de rencontrer Pauline Raffraye et la petite fille, soit seul, soit avec les dames Scilly. Il n'avait pas imaginé cette troisième hypothèse, qu'Henriette et la comtesse connaîtraient l'enfant sans lui et avant lui ; qu'elles s'y intéresseraient, qu'elles lui en parleraient, et que le premier renseignement exact sur la douloureuse énigme de cette naissance lui arriverait ainsi, apporté par la voix qui avait répandu la grande paix heureuse dans son cœur. Douce voix un peu étouffée de jeune fille, si musicale dans son murmure timide, qu'elle était chère au jeune homme, et qu'elle allait lui faire de mal !

Il n'y avait pas deux fois vingt-quatre heures que le malheureux garçon, si troublé, s'était rendu compte de la véritable raison de son trouble, et il constatait avec remords qu'à son appréhension de voir la fille de Pauline une maladive curiosité se mélangeait, un secret désir, presque un besoin... Ces deux journées et ces deux soirées s'étaient passées dans la même intimité tranquille qu'à l'ordinaire, du moins en apparence, car il n'avait plus commis aucune faute d'attitude. Mais qu'était devenue cette vérité du cœur, cette union dans la confiance réciproque, ce bonheur et cet honneur de ses fiançailles, dont il était si fier? Il faisait de nouveau une bleue et transparente matinée de Sicile, et comme la vie, malgré le tumulte de nos drames moraux, continue à nous plier sous les petites exigences des démarches quotidiennes, Francis avait dû sortir, mais seul, pour une signature à donner chez le banquier auprès duquel il était accrédité. Cette solitude, d'une heure peut-être, lui avait été un soulagement. Quelle preuve du ravage aussitôt produit dans son amour par l'hypocrisie à laquelle il s'était décidé! Comme ce mensonge lui pesait déjà, et qu'il regrettait de n'avoir pas suivi son premier projet! S'il eût parlé, peut-être Mme Scilly, qu'il savait capable d'énergiques résolutions, se fût-elle décidée à un départ commun pour une autre ville d'hiver, à un voyage de plusieurs semaines. Elle

l'eût arraché à ce malaise imaginatif que l'absolue dissimulation ne pouvait qu'augmenter, et qu'il subissait si fort durant cette matinée. Il avait dû, pour aller à cette banque et pour en revenir, suivre en partie le même chemin que l'autre jour, lorsqu'il rentrait, seul aussi, de la divine promenade à la villa Tasca. Quel contraste entre ces deux matinées! Quelle allégresse alors, quand il ne soupçonnait pas l'approche de la femme qui, après avoir été le mauvais génie de sa première jeunesse, recommençait tout à coup d'empoisonner la félicité de la seconde! Le même adorable paysage se développait bien autour de lui. Les mêmes lames bleues à peine brodées d'un peu d'écume déferlaient au ras du quai, roulant dans leur balancement les blanches voiles et les blanches mouettes. La même rangée de palais étageait de seigneuriales terrasses. La même forêt de mâts emplissait les deux ports. C'était, là-bas, la même noble forme de la montagne, dont l'éperon rouge protégeait la baie, et les mêmes palmiers verdoyants sur les mêmes places lumineuses. Dans les rues étroites les mêmes dalles tièdes et claires résonnaient sous le trot des petits chevaux et des petits ânes attelés aux mêmes charrettes peintes en rouge et conduits par les mêmes paysans aux faces d'Arabes, avec des yeux de velours noir dans un teint olivâtre. Comme Francis avait changé, lui, en si peu de temps! Il avait eu là, devant l'évidence du travail de désorganisation accompli en quelques jours, presque en quelques heures, dans sa destinée présente, par la tromperie et par l'idée fixe, un véritable sursaut de révolte contre lui-même. Mais quoi! Il était trop tard pour se confesser à Mme Scilly. Il serait mort de honte de devoir avouer par-dessus ses anciennes fautes ce silence menteur de ces derniers temps. Et puis, tant que l'épreuve de la rencontre avec la petite fille n'aurait pas eu lieu, que pouvait-il savoir de ses sentiments pour elle? Il y avait cette chance qu'elle portât sur son visage la ressemblance, autrefois détestée, de François Vernantes par exemple. Dieu juste! De quel profond sommeil il dormirait la nuit suivante, s'il possédait jamais une telle preuve qu'il ne s'était pas trompé en condamnant Pauline et

que l'enfant n'avait pas une goutte de son sang à lui dans les veines! L'hérédité a cependant de ces évidences. Dans sa marche le long des trottoirs, puis dans son assez longue attente au bureau du banquier, il s'était complu à cette hypothèse qui lui présentait le salut immédiat. Il s'était rappelé certaines petites filles de sa connaissance nées d'un adultère, et presque identiques à leur père véritable par les traits, la structure des membres, la couleur des cheveux, la nuance des prunelles. Il était de trop bonne foi avec lui-même néanmoins pour ne pas s'avouer qu'à ce degré-là de pareilles évidences sont rares. Cette même hérédité abonde en mystères indéchiffrables et inextricables qui ne font qu'enfoncer plus avant en nous la pointe aiguë du doute. Seule une mère est absolument, invinciblement sûre de sa fille ou de son fils. Elle les a tirés de ses entrailles. Elle sait qu'ils sont l'os de ses os, la chair de sa chair. Elle sait. Elle les embrasse, elle les étreint avec cette certitude, besoin si passionné de notre cœur que la religion l'a mise comme une base éternelle à la félicité des élus. Lors du dernier jugement, toutes les consciences ne seront-elles pas transparentes les unes aux autres? Francis s'était souvenu aussi qu'au cours de leurs entretiens sur les choses pieuses, Henriette lui avait exprimé son candide enthousiasme pour ce dogme. Elle avait été si bien partagée dans ses affections, disait-elle, qu'elle pensait à la mort avec une sérénité entière, — et elle ajoutait, avec un regard de pitié, que ce devait être au contraire une telle épreuve pour ceux qui n'étaient pas, comme elle, bien sûrs des cœurs qu'ils aimaient... D'habitude le jeune homme s'enchantait la mémoire à se répéter des phrases pareilles où il trouvait un motif de plus d'adorer sa fiancée. Le souvenir de celles-ci avait, par ce matin d'anxiété et dans ce radieux paysage, achevé de lui percer le cœur, et c'est sur ce cœur saignant, comme écorché à vif, que tombèrent, lors de sa rentrée dans le salon de l'hôtel, les phrases de sa fiancée les plus faites pour achever sur un sursaut d'angoisse les amères méditations de cette matinée :

— « Vous nous trouvez un peu remuées », dit Mme Scilly

après les premiers mots, « Henriette surtout... Nous venons d'assister à une toute petite scène, mais si mélancolique... »

— « Vous êtes donc sorties? » répondit Francis en se forçant à un ton de gentil, de gai reproche, et s'adressant à Henriette : — « Est-ce bien raisonnable avec les dispositions que vous aviez à la migraine?... Aussitôt que je ne suis pas là... »

— « Ne me grondez pas », interrompit mutinement la jeune fille, « maman avait beaucoup écrit. Vous ne rentriez pas. J'étais mieux. Nous sommes descendues prendre l'air dans le jardin de l'hôtel... Entre parenthèses, vous savez que nous sommes très injustes pour ce jardin... »

— « Le *tennis* me le gâte », dit le jeune homme, « et la chapelle anglaise et les demoiselles qui sont toujours là, en train de laver une aquarelle d'après le groupe d'eucalyptus, le bouquet de bambous, l'allée de palmiers et le *tempietto* (1) renouvelé des Grecs, comme le jeu de l'oie. »

— « Justement », reprit Henriette, « il n'y avait pas un visiteur ce matin, excepté sur un des bancs, vous savez, dans le coin au fond, près de la serre, une petite fille avec sa bonne... Je me souviens que vous n'aimez pas ce joli nom d'ange, dont toutes les mamans abusent... Mais il n'y a pas d'autre mot pour cette enfant, si fine, si délicate... Neuf ou dix ans peut-être et de longues boucles blondes, de ce blond à reflets sombres que vos ennemis les Anglais appellent *auburn*. Je l'ai reconnue, à ces cheveux, pour cette petite fille que j'avais vue l'autre jour, dans ce même jardin... Je l'avais prise, vous vous rappelez, pour la fille de cette dame malade à qui elle donnait la main cette fois-là, et cette dame elle-même pour notre nouvelle voisine d'en haut. Il paraît que je ne m'étais pas trompée... Mais cette fois j'ai pu voir son visage. Vous n'imaginez pas l'adorable créature, et frêle, menue, gracieuse, et des yeux d'un brun doux, tout grands ouverts dans un teint de la couleur de vos roses... » Et elle montra

(1) Petit temple.

des roses blondes, à peine rosées, avec une nuance d'un jaune délicat et comme souffrant au pli des pétales, dont Francis tenait une touffe à la main. Il les avait prises au marchand de fleurs établi en plein vent, à l'angle de la place, un peu par habitude et beaucoup sans doute afin de se ménager une phrase d'entrée. — « Mais », insistait Henriette, « vous comprendrez d'un mot l'intérêt particulier qu'elle m'a inspiré tout de suite. Elle ressemble d'une manière frappante à l'idéal portrait de votre sœur à dix ans que nous aimons tant... N'est-il pas vrai, mère?... »

— « Il y a un air », dit Mme Scilly, « réellement un air... Mais je ne suis pas hantée comme toi du démon des ressemblances, et puis ces petits êtres trop nerveux, trop sensibles, possèdent tous cette même grâce... »

— « Non, non », reprit Henriette, « c'est mieux qu'un air... Je suis sûre que Francis aura mon impression de cette ressemblance, lorsqu'il verra l'enfant... Cela aurait suffi, n'est-ce pas? pour que je le regardasse autrement que les autres petites filles. Mais devinez à quel jeu elle jouait?... Elle avait entre les bras une poupée presque aussi grande qu'elle, et elle l'enveloppait de couvertures et de châles pour la conduire à la promenade. Elle lui parlait en l'empaquetant, et c'était un tendre babil de conseils sans fin. Elle plaignait cette poupée d'être malade, bien malade. Elle lui rappelait que les médecins l'avaient envoyée en Sicile pour se guérir, que c'était très loin et qu'il fallait profiter du moins de ce voyage, se garder du vent et surtout du coucher du soleil. Elle la grondait d'être restée la veille trop tard dehors, qu'elle avait toussé toute la nuit et qu'Annette avait dû se lever. — Annette, c'est le nom de sa bonne... — Enfin, toutes les recommandations, presque avec des termes techniques, qu'elle entend certainement les docteurs faire à sa mère... Cela nous a touchées plus que je ne peux vous dire, maman et moi, cette petite que de pareilles images poursuivent jusque dans ses jeux, et elle mettait à ces soins envers sa grande fille, comme elle l'appelait, une véritable passion... J'ai eu tant de pitié pour cette pauvre enfant

que j'ai voulu lui parler. Nous nous sommes approchées, sans qu'elle prît garde à nous, et j'ai essayé de caresser les beaux anneaux de ses boucles fauves. Elle s'est retournée toute rouge. Un éclair de petite biche farouche a brillé dans ses yeux. Elle a serré sa poupée avec emportement, et elle s'est précipitée dans les jupes de la vieille femme de chambre qui demeurait toute confuse devant l'aversion que l'enfant nous montrait. « Elle est si sauvage », répétait-elle, et comme j'insistais : « Comment vous appelez-vous, mademoiselle? » — « Réponds donc », disait la bonne, « Mlle Adèle Raffraye », et désespérée de ce que la petite enfant cachait davantage sa figure, avec cet *on* indéfini, cher aux gens du peuple et qu'emploie aussi notre vieille Marguerite : « C'est qu'*on* est si peu « habitué à voir du monde. *On* a passé tant d'années à la cam- « pagne. *On* est pourtant bien gentille quand *on* veut... » « Moi, qui ai la prétention d'apprivoiser tout de suite tous les enfants et tous les chiens », continua Henriette en riant, « vous devinez si j'ai été humiliée de cet échec. Et il a fallu partir sans avoir revu les jolis yeux fâchés d'Adèle... » Puis, avec un nouveau passage d'émotion dans sa voix : — « Ne trouvez-vous pas cela bien mélancolique tout de même, cette petite fille qui joue à la poupée malade, malade de la maladie qui la rendra orpheline elle-même demain, dans huit jours, dans quelques mois?... »

Henriette l'avait racontée, cette enfantine histoire, avec une visible sincérité d'attendrissement. Elle en avait senti, créé peut-être la poésie par ce tour d'esprit romanesque qui était en elle, toujours disposé à dégager un charme et une grâce des petits tableaux que présente la vie quotidienne. C'est une faculté d'artiste, cette magie d'interprétation, que certaines femmes possèdent par le cœur, comme les écrivains ou les peintres la possédent par le cerveau. Celles qui sont simples, et c'était le cas d'Henriette, cachent d'habitude leurs impressions de cet ordre avec une pudeur infinie. La chère et craintive créature avait tant aimé Francis de ce qu'il ne riait jamais de ces confidences, comme faisait quelquefois la com-

tesse, et elle était trop habituée à le voir indulgent pour elle, ému souvent avec elle, pour être étonnée que ce récit le touchât, lui aussi, vivement. Il en demeurait saisi en effet, sans trouver d'autres mots à répéter que : « Pauvre petite !... Pauvre petite !... »

— « N'est-ce pas », répéta-t-elle, « que c'est une chose qui navre?... »

— « Oui, qui navre », répondit-il, et ce mot était pour lui trop cruellement vrai. Après les réflexions qu'il venait de s'enfoncer, de se retourner dans le cœur durant la matinée, la seule nouvelle d'une rencontre entre sa fiancée et la petite fille l'eût certes bouleversé. Mais qu'en lui disant cette rencontre, Henriette lui parlât aussitôt d'une ressemblance saisissante entre le portrait de sa sœur Julie et cette enfant, c'était un coup un peu trop direct, une trop aiguë pénétration de la pointe à la place la plus blessable de son être. Affolé d'inquiétude et passionnément désireux de reconquérir la paix intime, il venait, pendant plus d'une heure, de se complaire dans l'idée de l'hérédité et de ses mystérieuses révélations. Il s'était dit qu'il guérirait aussitôt de cet inexplicable malaise qui l'envahissait si la physionomie de l'enfant l'aidait à se ressaisir, si, par exemple, il retrouvait même la plus légère empreinte, sur ce visage ou sur ce corps, des traits ou des gestes du rival à cause duquel il avait rompu avec la mère. Et voici qu'il apprenait que cette physionomie portait en effet l'empreinte d'une autre physionomie, que ce visage rappelait un autre visage, mais il ne s'agissait plus de François Vernantes, ni d'une évidence libératrice. Ah ! que la comédie de tranquillité à laquelle il s'exerçait depuis plusieurs jours en rougissant lui fut plus difficile à jouer après cette conversation, et comme il se serait vite trahi, si, par bonheur pour son repos, Henriette n'eût pas souffert de ce commencement de migraine à cause duquel il lui avait fait un amical reproche de sa sortie matinale ! — Par bonheur lui qui d'habitude, pour un peu de pâleur sur les joues de sa fiancée, pour un rien de toux, pour une fatigue, s'inquiétait d'une manière presque folle !

De la sentir si fragile, si atteignable dans sa vie physique, lui était une émotion trop forte, comme à tous ceux qui aiment un de ces êtres si délicats qu'ils semblent devoir se briser au premier souffle trop âpre. Mais cette lassitude d'Henriette le rendait libre de nouveau, et il avait besoin de cet isolement pour regarder en face cette nouvelle et inattendue donnée du singulier problème que le hasard semblait se complaire à poser devant lui. Il eut, retiré dans sa chambre, un accès d'anxiété aussi violent que durant le premier après-midi où le nuage sombre qui s'épaississait sur sa tête était apparu dans son ciel bleu. Ce jour-là il avait trouvé de l'énergie à contempler le portrait de sa fiancée. C'était sur un autre portrait, celui de sa sœur, que ses yeux et son esprit se fixaient maintenant, mais pour y boire, au lieu de la force morale, plus de trouble et plus de découragement. Cette photographie, à laquelle Henriette avait fait une si directe et si foudroyante allusion, datait de bien loin. Mme Archambault, si elle avait vécu, aurait eu quarante ans, et, sur le portrait, elle en avait dix à peine. La couleur de l'incertaine image avait pâli. Les traits du visage et les lignes des mains s'étaient fondus, jaunissaient. Les cassures des étoffes se marquaient en nuances aussi anciennes que la coupe de la robe qui remontait à l'époque où même les petites filles subissaient les déformation de la crinoline. Que cette vieille et pauvre chose, relique de leur commune enfance, remuait dans le cœur de Francis de souvenirs touchants, de tristes récurrences et d'amers regrets ! Le nom du photographe et celui de l'endroit lui rappelaient un long, un paisible été passé au bord de la mer avec Julie, avec leur père et leur mère qui semblaient pleins de vie, et sur une plage de Bretagne où il n'était jamais retourné. Ce temps datait d'hier, et qu'il était loin dans l'irréparable nuit ! Il revoyait sa grande petite compagne d'alors, cette jolie sœur aînée, si sérieuse déjà, si protectrice, en train de jouer avec lui, sur les rochers de la grève retentissante, à des jeux sages, réservés, presque silencieux. Elle haïssait les mouvements brusques, les divertissements bruyants, le

désordre, les visages nouveaux, et son occupation favorite était de faire la maman avec lui, — de le traiter comme Adèle Raffraye traitait son immense poupée. Que c'était bien une action dans les goûts de Julie, que cet emmaillotement minutieux de cette poupée malade, comme aussi le reploiement farouche devant la caresse d'une inconnue! Ah! si la ressemblance dont avait parlé sa fiancée était autre chose qu'une analogie de délicatesse, si elle était vraiment écrite dans les traits d'Adèle, il n'aurait pas besoin de voir cette enfant deux fois. Un regard lui suffirait, l'éclair d'une seconde. Il portait sa sœur si présente dans la mémoire de sa tendresse, et à tous les âges, depuis cette lointaine époque! Ils s'étaient tant aimés! Que ne l'avait-il là pour le conseiller, pour l'aider à soulever ce poids horrible que les quelques mots d'Henriette avaient fini de lui mettre sur le cœur, pour lui dire, quand il verrait la petite : « Oui, c'est notre sang... » ou bien : « Non, elle n'a rien de nous!... » Il la croirait, elle, au lieu qu'il allait tourner et tourner sans cesse dans le cercle maudit de l'hésitation solitaire et silencieuse, à moins que cette ressemblance ne fût vraiment trop éloquente pour ne plus permettre le doute. Il y en a cependant de telles. Il se l'était encore répété ce matin. Et dans ce cas... Dans ce cas?... Est-ce qu'il savait, est-ce qu'il pouvait savoir quelles seraient ses émotions, devant une circonstance à laquelle il n'avait jamais voulu penser? Il avait tant cru posséder la vérité, tant considéré Pauline comme un monstre de duplicité avec lequel la seule victoire était l'absence et le silence! Il s'était si souvent démontré que la petite fille n'était pas sa fille à lui, et que, la fût-elle, jamais, jamais il n'en aurait la certitude! Il les avait fuies toutes les deux, la mère et l'enfant, pour fuir cet horrible doute. Et maintenant il suffisait de l'idée de cette enfant toute voisine et de cette ressemblance immédiatement vérifiable pour que les plus justes rancunes et les plus sûrs raisonnements cédassent devant le besoin de connaître ce qu'il avait voulu ignorer des années, de le connaître à tout prix, et tout de suite. La fièvre de ce désir fut si forte qu'à une

minute il pensa sérieusement à monter jusqu'au salon de Mme Raffraye, à entrer, comme s'il se trompait de porte, pour les voir, elle et la petite fille!

— « Je deviens fou... », se dit-il en repoussant le portrait et en s'abandonnant dans son fauteuil, la honte au front d'avoir seulement imaginé une pareille démarche après le silence outrageux où Pauline s'enfermait, après surtout la manière inexpiable dont il l'avait exécutée. D'ailleurs, quelle nécessité y avait-il de recourir à des procédés de drame ou de roman? C'était si simple, de faire comme avaient fait Henriette et Mme Scilly, de descendre au jardin vers les onze heures! Très probablement la mère, trop souffrante pour une grande promenade avant le déjeuner, et ne voulant pas abandonner Adèle avec la vieille domestique aux hasards d'une ville étrangère, les envoyait prendre le soleil, en bas, sous les hauts palmiers dont les panaches verdoyaient presque à portée de ses fenêtres. Oui, c'était si simple, — et cependant si compliqué! Depuis son arrivée à Palerme, Francis vivait avec sa fiancée dans cette communauté d'emploi du temps, imprudence tentante des grandes affections. Qui a pu aimer profondément et ne pas se réjouir d'enchaîner sa liberté par les innombrables liens des plus petites habitudes? On ne se réserve pas plus une heure que l'on ne se réserve une pensée, et, quand on a besoin pourtant de se l'assurer, l'indépendance de cette heure, on se trouve, comme Francis, obligé à de misérables subterfuges. De telles ruses sont fécondes en révoltes pour ceux qui commencent d'aimer moins et sur qui cette obligation de tromper met une trop pénible chaîne. Ceux qui sont épris véritablement en souffrent comme d'un remords, et, à travers ces incohérences d'une sensibilité soudain touchée à un point trop irritable, le jeune homme ne cessait pas d'aimer passionnément Henriette. Il l'aimait et il continuait, avec cette affreuse, cette inéluctable logique des situations fausses, à redoubler la trahison d'âme que représentait la dualité de ses émotions actuelles par de honteux mensonges non plus de silence et d'omission, mais de fait,

comme celui qu'il imagina le soir même pour avoir le droit de hasarder sa descente au jardin dès le jour suivant :

— « J'ai oublié de vous conter », dit-il à table, « que je serai obligé de vous laisser sortir seules demain matin. Je dois retourner à la banque pour ce chèque au sujet duquel j'ai eu une petite difficulté... »

— « Nous vous y conduirons », répondit la mère, « voilà tout, et nous vous attendrons en bas, dans la voiture... »

— « Cela gâterait votre promenade », reprit Nayrac; « ces Siciliens font quelquefois tant d'embarras! Ils sont capables de me garder encore une demi-heure... »

— « Rien de plus facile que de tout concilier », dit Henriette, « nous vous mènerons à la banque. Nous irons marcher dans le Jardin anglais qui n'est pas très loin. Nous vous renverrons la voiture, et vous nous rejoindrez aussitôt que vos *maffiusi* vous laisseront libres... Vous voyez que nos lectures me profitent!... »

Certes la douce enfant n'eût pas plaisanté ainsi à propos de sa naïve érudition sur la terrible *maffia* sicilienne et les affiliés de cette mystérieuse société secrète, si elle avait pu penser que son fiancé commettait en ce moment le plus mesquin et le plus triste d'entre les crimes de l'amour, l'abus de confiance du cœur. Elle était trop fine et surtout elle avait un sens trop aiguisé des moindres nuances de la voix du jeune homme pour ne pas s'être aperçue que la combinaison proposée par la comtesse lui déplaisait. Mais n'était-il pas bien naturel qu'il redoutât pour la malade une trop longue séance d'immobilité dans un landau ouvert, et qu'il désirât pour elle-même le bénéfice d'une de ces vraies et longues promenades d'où elle revenait toujours un peu mieux portante? Francis lui donna d'ailleurs cette explication dès qu'ils eurent deux minutes à eux. Il n'appréhendait rien tant que l'éclosion du soupçon dans ce cœur innocent. Il allait éprouver, à trop de reprises, dans la coupable voie où il s'engageait, combien il est à la fois difficile et facile d'abuser une femme qui aime, — difficile parce que rien ne lui échappe, et facile parce

que les plus déraisonnables prétextes lui paraissent vrais, venant de celui qu'elle aime, jusqu'au jour où elle découvre avec désespoir qu'il lui a menti une fois, et alors quelle agonie! Pour le moment, si Francis eut de nouveau honte devant sa candide fiancée, cette honte n'empêcha pas qu'une fièvre d'impatience ne l'envahît, à l'idée de sa liberté d'action assurée pour le lendemain matin. Pourvu que cette ruse avilissante ne lui fût pas du moins inutile? Pourvu que la petite fille se trouvât en effet dans le jardin et qu'elle s'y trouvât seule? Sa nuit se passa dans cette préoccupation, il faut bien le dire, et non pas dans le remords. Nous nous pardonnons très vite les compromis de conscience grâce auxquels nous satisfaisons nos passions en épargnant des chagrins autour de nous. Le sophisme est si tentant qui déguise en devoirs certains mensonges, lorsque la vérité serait trop cruelle, — et puis une heure arrive toujours où nous reconnaissons que cette cruauté eût causé moins de ravages. En attendant, nous nous félicitons de nos hypocrisies à l'égal d'une délicatesse, comme Francis le fit lorsque Henriette et la comtesse l'eurent déposé, suivant le programme, sous le porche d'un vieux palais jadis construit par un lieutenant de Pierre d'Aragon et sur le fronton duquel flamboyaient les mots de *Crédit sicilien oriental*. Il leur dit l'au revoir le plus naturel en descendant du landau. Il vit la voiture disparaître à l'angle de la place : un dernier retournement de la tête blonde d'Henriette, un sourire d'adieu sur ce doux visage, et déjà il hélait une victoria qui passait, il donnait le nom du *Continental* au cocher et lui recommandait de presser son cheval. Huit minutes d'une course à fond de train, et il était dans le vestibule de l'hôtel, il traversait le salon commun, il débouchait dans le jardin. Son cœur n'eût pas battu plus vite s'il eût marché, dans un duel, au-devant d'un canon de pistolet braqué sur lui.

Le petit jardin de l'*Hôtel continental* justifiait la moquerie que Francis en avait faite la veille, par un bizarre mélange de nature méridionale et d'anglomanie où se révélaient les

originales prétentions de l'hôtelier. Ancien révolutionnaire et obligé de s'exiler à Malte en 49, puis jusqu'en Angleterre, cet homme en était revenu possédé de cette folie britannique qui revêtait en lui une forme bien étrange, car, en bon commerçant, le cavalier Francesco Renda, ou mieux don Ciccio, tirait finement partie de ce snobisme vestimentaire qui lui faisait promener sur les trottoirs de Palerme des redingotes commandées à Londres, un chapeau envoyé de Londres, des cravates cousues à Londres, et une rogue et rouge figure de gentleman retour des Indes, copiée pour la coupe de la barbe sur une caricature du *Punch*. Il servait à son hôtel de réclame vivante, et il apparaissait, portraituré à la plume et au crayon, dans d'innombrables livres de voyage, édités à Londres, eux aussi, qui constituaient, dans la bibliothèque du salon de l'hôtel, ses véritables titres de gloire, sans compter que cette bienheureuse anglomanie lui permettait dans certains cas de substituer le *bill* à la note et de détailler les dépenses de ses voyageurs par *shillings* au lieu de francs. Avec le tennis en terre foulée à côté des palmiers, avec la coquette chapelle protestante d'architecture gothique profilée entre les bambous, avec la profusion des *rocking-chairs* et des journaux à huit pages entassés dans l'espèce de véranda qui achevait le salon en serre, le petit jardin semblait un campement anglo-saxon en pays d'Afrique. Ce matin-là, Francis ne pensa pas à exercer son antipathie contre les singulières disparates de cette conception. Il marcha droit vers l'allée isolée près du *tempietto*, édicule colorié à colonnettes faussement doriques, auprès duquel Henriette et Mme Scilly avaient aperçu Adèle Raffraye la veille et à la même heure. L'allée était vide. Il fit le tour de la chapelle que bordait une haie de coquets aloès, de ceux à qui les longues raies jaunes de leurs côtes donnent comme une livrée de sauvages arbustes domestiqués. Une de ces aquarellistes d'outre-Manche qui avaient excité sa verve y travaillait à un lavage de couleurs sur lequel il ne jeta même pas un coup d'œil en passant. Il revint à l'autre extrémité, à la place destinée au tennis et close d'un filet de métal souple. Une partie s'y jouait, engagée et poussée

entre deux jeunes Anglais et deux jeunes Anglaises, dont les traditionnels costumes de flanelle blanche allaient et venaient méthodiquement dans la lumière du beau soleil sicilien, comme ils auraient fait dans la brume de quelque village de l'île de Wight ou du Kent... Francis s'arrêta immobile, halluciné, avec un saisissement de tout son être, tel qu'il n'en avait jamais éprouvé, tel qu'il ne devait jamais en éprouver de semblable. Parmi les spectateurs disséminés autour de cette flegmatique partie de paume, il venait de reconnaître l'enfant qu'il cherchait.

De la reconnaître, et il ne l'avait jamais vue! Mais Henriette avait eu trop raison, plus raison qu'elle ne le savait elle-même. Il avait devant lui, ressuscitée et vivante, sa sœur Julie, telle que le portrait effacé la lui représentait, telle surtout qu'il la gardait dans les visions de son souvenir. Adèle Raffraye, — car il n'hésita pas une seconde sur l'identité de la petite fille, — se tenait debout, appuyée contre le tronc d'un grand eucalyptus tout décortiqué, aux feuilles longues et comme vernissées. Auprès d'elle, sa poupée, — la poupée malade, — était assise sur une chaise et montrait de grosses joues dont les vives couleurs contrastaient comiquement avec les divers fichus qui enveloppaient sa poitrine de porcelaine. Sur une autre chaise, une bonne âgée, Annette sans doute, travaillait à tricoter un bas, et l'acier des aiguilles miroitait entre les mailles de laine bleue sans que les paupières baissées de la patiente ouvrière se relevassent. La petite fille, entièrement absorbée par le spectacle du jeu nouveau pour elle, se tenait comme en extase. Le mouvement de sa tête curieuse accompagnait le mouvement des balles, d'une manière presque aussi exacte que les noms de nombre prononcés par les joueurs. Placé comme il était lui-même, à l'angle opposé du parallélogramme dessiné par le champ de tennis, Francis ne perdait pas un seul de ses clignements de paupières. Ses souples cheveux blonds à reflets bruns — les cheveux de Julie enfant — déroulaient une nappe ondulée que le vent faisait frisson-

ner sur ses épaules trop minces. Mais la fragilité de tout un pauvre corps trop nerveux ne se devinait-elle pas sous la robe de laine d'une nuance gros bleu, qui laissait voir des jambes trop fines dans leurs bas de soie noire? Un col de dentelle isolait le cou trop mince aussi, et le bord d'un large chapeau de feutre de la couleur de la robe mettait une ombre sur le visage aux traits menus, qu'éclairaient deux yeux bruns très grands, de ces yeux où se lit trop d'âme, un éveil trop précoce de la vie intérieure. Francis regardait tous ces détails avec la fixité dévorante et épouvantée d'un homme qui semble ne pas croire, qui ne croit pas à la réalité de ce qu'il voit Ce ciel bleu, ce jardin vert, ces gens assemblés n'étaient qu'un décor où la petite fille lui *apparaissait*, si étrangement pareille à l'autre, à sa douce morte, que dans le premier frisson de sa surprise, tout préparé qu'il y fût par la phrase d'Henriette, il n'aurait pas su marquer une différence entre elles. La bouche entr'ouverte d'Adèle avait dans son joli dessin le même gracieux défaut que celle de Julie, une lèvre d'en haut un peu courte et qui découvrait à demi l'émail mouillé des dents. La coupe de la joue un peu longue au contraire et celle du menton rappelaient aussi Julie avec une identité fantastique. C'était tout de même, à l'étudier de plus près, une autre créature, une Julie plus fragile, plus délicate encore. Dieu! comme elle était fragile, la fille vraiment de l'angoisse et du deuil, l'enfant portée pendant de longs mois par une mère qui se ronge le cœur de chagrin, de haine, de remords, et qui veut vivre cependant pour l'être qu'elle a senti remuer en elle! Elle flottait, cette flamme fiévreuse d'une vie obstinée et volontaire, autour de ce jeune visage trop pâle, mais déjà si expressif, des ces prunelles trop brillantes, où passait une intense curiosité à ce moment, et elles ne se doutaient pas qu'en cessant de suivre le vol des balles, elles auraient rencontré d'autres prunelles noyées de pitié, d'étonnement, de défiance, de tendresse, de tout ce qu'un cœur d'homme peut mettre dans le regard par lequel il a l'évidence, la révélation de son sang.

Combien de temps dura cette contemplation d'une souveraine puissance d'envahissement? Quelques minutes à peine, comme Francis put s'en convaincre lorsqu'elle eut été interrompue. Mais, au lieu de ces quelques minutes, il fût demeuré là une heure entière qu'il ne s'en serait pas aperçu davantage, tant la sensation de cette terrassante ressemblance avait tout aboli en lui. Il en oubliait et le rendez-vous où l'attendaient les dames Scilly, et quelle conséquence fatale aurait le soupçon seul de son escapade, si par exemple les domestiques de la comtesse le surprenaient. Il oubliait même que Mme Raffraye pouvait descendre au jardin d'un instant à l'autre, qu'il était même probable qu'elle y descendrait, attirée par cette heure chaude et douce, afin de jouir d'un peu de soleil auprès de la petite fille. Aussi lui fut-ce un réveil presque affolant de ce demi-hypnotisme lorsqu'il vit s'approcher du groupe formé par Adèle, par la bonne Annette et par la grande poupée, une femme dans laquelle il reconnut — avec quelle nouvelle émotion! — son ancienne maîtresse. Elle avait dû venir par l'allée à l'extrémité de laquelle il se tenait lui-même, passer près de lui, le frôler sans doute? Ni l'un ni l'autre ne s'étaient regardés. Coïncidence tragique, de ce tragique familier et ironique à la fois comme l'existence sait en créer à propos des plus insignifiants événements, c'était la petite fille qui les avait empêchés de s'apercevoir l'un l'autre, — lui, s'y absorbant comme il le faisait, — elle, la cherchant tout naturellement. Quoique l'allée fût bien courte, Pauline marchait d'un pas alangui, traînant, et gracieux encore dans sa lenteur lassée. Il eut tout le loisir de constater qu'elle était demeurée la même, malgré ces neuf années et sa maladie. C'était bien ce profil d'une finesse unique, ces traits délicats qn'il avait tant aimés, ce pâle visage qui l'avait tant fait souffrir. Ce pauvre visage était seulement plus pâle encore, plus décoloré, et ces traits s'y marquaient en lignes plus accusées, qui allaient être des rides, qni n'en étaient pas encore. Il semblait que la maladie, en touchant à cette beauté autrefois idéale, l'avait fanée comme avec pitié, tant la mourante gardait de

séduction féminine. C'était une poitrinaire, une condamnée, et c'était toujours ce charme de sveltesse élégante qui la faisait comparer par Francis autrefois aux fragiles statuettes de Tanagra. Triste présage et trop juste, car ces statuettes-là étaient destinées par les anciens aux tombeaux, et l'enveloppement frileux de tout le corps de Pauline dans sa longue mante, malgré le soleil, la meurtrissure de ses paupières, le tremblement de ses lèvres, la toux aussi dont elle fut secouée pour avoir marché un peu, disaient assez que ce dernier reste délicieux de grâce appartenait déjà à la mort. Elle-même le sentait sans doute. Il y avait une passion trop profonde, comme une fièvre dans le regard dont elle enveloppait sa fille à mesure qu'elle en approchait. Et pourtant elle avait gardé de la jeunesse dans sa maternité douloureuse, car, en souriant, elle fit un geste de silence à la bonne et elle put ainsi arriver à côté d'Adèle sans que cette dernière l'eût entendue venir. Elle posa sa main sur la chevelure de l'enfant qui se retourna, comme elle avait fait l'autre jour sous la caresse d'Henriette, d'un mouvement farouche. Elle vit sa mère, et l'illumination de toute sa physionomie, la pieuse ardeur avec laquelle elle prit la main amaigrie qui avait flatté ses cheveux, pour la baiser, l'empressement avec lequel ses petits bras enlevèrent la grande poupée afin de donner la chaise à Mme Raffraye, tout révéla cette affection exaltée que les enfants trop sensibles portent à ceux qu'ils sont menacés de perdre. Ils ne savent pas ce que c'est que de mourir, et on dirait que l'instinct de leur amour devine l'approche des éternelles séparations. Mme Raffraye fut sans doute une fois de plus touchée de cette tendresse que lui montrait ce petit cœur d'enfant apparu dans ces beaux yeux mouillés, car son sourire se fit mélancoliquement, infiniment doux. Elle s'assit, et tandis que la petite fille lui commentait la partie de tennis qui continuait, monotone et impeccable, elle jeta un coup d'œil circulaire sur les quelques spectateurs qui faisaient galerie autour du filet. C'est à cet instant qu'elle aperçut Francis Nayrac, qui, lui, n'avait pas bougé, haletant de curiosité dou-

loureuse. Leurs yeux ne mirent pas à se croiser beaucoup plus de temps qu'une des balles lancées par les joueurs n'en mettait à voler d'une raquette sur l'autre. Ce temps suffit pour que le regard de Pauline pénétrât dans le cœur du jeune homme à la manière d'une lame aiguë et brûlante. Ses prunelles grises, d'un gris plus pâle encore dans la pâleur de son mince visage, n'avaient cependant exprimé ni la surprise, ni le mépris, ni la haine, ni aucun sentiment particulier. Sa pâleur ne s'était ni décolorée davantage, ni empourprée de sang. Ses lèvres n'avaient pas frémi. Seulement celle de ses mains qui, en ce moment, continuait de boucler les cheveux de l'enfant, s'arrêta de ce geste pour les serrer, et, de l'autre, elle l'attira contre elle, comme pour la défendre. Il n'est besoin ni de violentes explosions, ni de grandes phrases, ni d'un déploiement furieux d'énergie pour que deux êtres, qui se retrouvent ainsi face à face après des années, sentent les émotions les plus poignantes du drame passer entre eux. Pauline et Francis s'étaient reconnus, — et cela suffit pour qu'un quart d'heure plus tard, quand il s'arrêta devant la porte du Jardin anglais dans le landau de Mme Scilly qu'il était allé reprendre en hâte, le jeune homme eût encore un tremblement dans tout son corps. A peine se tenait-il debout. Qu'elle était cruellement juste, la phrase qu'il se prononçait à lui-même en descendant de la voiture et lorsqu'il vit la silhouette de sa fiancée se dessiner, souple et gracieuse dans une toilette claire, entre les fûts élancés des verts palmiers : « Pauvre, pauvre Henriette ! »

V

DANS LA NUIT

Oui, Henriette était à plaindre d'accueillir ainsi, par le plus ouvert, par le plus aimant des sourires, ce fiancé, perfide

à la fois et sincère, qui l'aimait, lui aussi, et qui l'avait quittée sur un mensonge pour la retrouver sur un mensonge. Quel mensonge, gros de quelles dangereuses conséquences, associé à quelles funestes réalités ! — Lui-même cependant n'était-il pas à plaindre davantage, subissant, comme il faisait, l'invasion d'un trouble presque insensé, alors qu'il lui était interdit d'en rien montrer? Quoique l'hérédité reste soumise à des singularités bien plus étranges encore et que la reproduction des physionomies, profonde jusqu'à l'identité entre collatéraux, devienne, pour quiconque s'est préoccupé de ces problèmes, un phénomène banal, quoique Francis Nayrac y eût pensé le matin encore, en se souvenant de Vernantes, et comme à une possibilité toute naturelle, quoique enfin il fût, en sa qualité d'homme de notre époque, assez familiarisé avec les résultats curieux de la science pour ne pas ignorer la loi constante de l'atavisme, cette ressemblance implacablement accusatrice l'avait frappé d'un coup trop fort, trop subit, dans un pli trop malade déjà de son cœur. Elle avait pris tout de suite pour lui, et sur la place même, le caractère d'une sorte d'hallucination, il n'eût osé dire d'un miracle. Et cependant il eût vu, comme l'apôtre incrédule, le Sauveur lui apparaître et lui prendre les doigts pour les mettre dans la plaie ouverte par la lance, qu'il n'eût pas été remué d'une agitation plus affolante que celle dont il fut poursuivi toute la journée, — et cette émotion, il lui fallait la cacher, dût-il en étouffer. Qu'elles furent longues, les minutes de ce jour-là, et qu'il dut déployer d'intime énergie pour tenir jusqu'à la nuit son rôle d'insouciance heureuse, de tendresse sans arrière-pensée! Quand il se retrouva seul vers les onze heures, — seul, libre enfin de s'abandonner au frémissement dont vibrait tout son être, son effort volontaire de ce mortel après-midi l'avait si violemment contracté qu'il éprouvait un intense malaise physique. Le besoin de marcher pour apaiser par du grand air et du mouvement ses nerfs déséquilibrés le précipita hors de sa chambre, et aussi le besoin de fuir cette maison où il était trop près des quatre personnes entre lesquelles allait se dé-

battre, sans qu'elles s'en doutassent, le drame inattendu de sa vie passée et présente. Il se sentit trop près d'elles encore dans les rues de Palerme, silencieuses à ce moment de la nuit, mais à ces pierres se rattachaient déjà pour lui tant de souvenirs! Il y avait promené auprès de sa fiancée de si douces nonchalances! Il doubla le pas afin d'arriver plus vite dans la sombre et vaste campagne. A de certaines heures d'extrême crise morale, il semble que nous ne puissions respirer, souffrir, penser, que dans la grande solitude de la nature, comme si elle nous rapprochait de Dieu, de l'incompréhensible dispensateur des destinées, de Celui en qui nous souhaitons un Père et un Juge, — un Juge pour éclairer notre conscience, un Père pour aider notre faiblesse. Depuis que cette triste terre va roulant à travers les muets abîmes de cet espace infini, en a-t-il vu, ce Dieu inconnaissable, — témoin toujours présent, toujours caché, — en a-t-il vu, de ses enfants tourmentés, comme celui-là, par les tempêtes intérieures! En a-t-il entendu, de ces appels qu'il a paru ne pas écouter! Nous saurons plus tard vers quel port ces tempêtes nous précipitent, mais qu'elles sont fortes parfois et que nous nous sentons voisins du naufrage!

— « Mais c'est mon enfant, c'est ma fille... » Cette phrase qui s'était prononcée toute seule dans son cœur devant la terrassante, l'invincible évidence de l'hérédité, Francis se la répéta soudain à voix haute et à plusieurs reprises. Il s'écoutait la prononcer, et une corde tressaillait dans les profondeurs de sa personne, qui n'avait jamais été touchée avec cette force : « Ma fille!... » C'étaient deux mots bien clairs cependant et bien simples. Il se les était dits et redits bien souvent, depuis des années, chaque fois qu'il pensait à la possibilité, malgré tout, que le sang de cette enfant inconnue fût son sang à lui. Mais cette possibilité était demeurée pour son esprit une idée inefficace, une irréelle et vague abstraction qu'il ne réalisait pas plus en une image concrète et positive que nous ne réalisons la mort de quelque cher malade. Tant que nous n'avons

pas vu, inanimée et raide sur son lit d'agonie, cette forme autour de laquelle palpitait notre espérance, cette mort ne nous est pas vraie. Nous savions trop que ce malade pouvait, qu'il devait mourir; puis notre déconcertement confine à la stupeur devant une fin qui nous surprend comme si nous ne l'eussions jamais pressentie. C'est qu'il s'accomplit dans le passage de la pensée à la réalité présente, immédiate, indiscutable, dans la métamorphose d'une hypothèse en fait positif, d'un doute flottant en évidence, comme un déplacement total du plan intérieur de notre âme. Nous ressemblons, à ces moments-là, et pour un temps qui varie suivant le degré d'importance de la révélation, aux aveugles opérés de la cataracte. Dans le désarroi de leur éveil à la lumière, n'ayant pas adapté leurs mouvements aux impressions qui les entourent, ils hésitent, ils trébuchent, ils tombent à terre. Francis Nayrac était ainsi. D'avoir contemplé de ses yeux Adèle Raffraye au lieu de la rêver, d'avoir constaté ce qu'il avait constaté au lieu de le supposer, avait subitement déconcerté toutes ses anciennes manières de sentir vis-à-vis de cette enfant. Si huit jours auparavant, si la veille même on fût venu lui raconter un tragique accident arrivé à cette petite, qu'elle avait été, par exemple, brûlée dans un incendie, broyée dans le déraillement d'un train, noyée dans la perte d'un bateau, il aurait sans nul doute frissonné d'un frisson très particulier. Mais quoi? C'eût été un fait divers un peu plus troublant que beaucoup d'autres, voilà tout, — au lieu qu'à présent, et tandis qu'il allait cheminant dans la campagne, entre les oliviers et les aloès, de se rappeler seulement la pâleur d'Adèle, sa délicatesse de traits, la fragilité de ses membres, lui causait une souffrance presque insupportable. Si le père avait dormi en lui pendant trop longtemps, comme il s'était réveillé depuis cette rencontre du matin! L'appel de tendresse qui grondait maintenant dans son cœur sortait des fibres les plus vivantes de sa chair. Un appétit irrésistible, passionné, sauvage, le possédait : celui d'étreindre la petite fille, de la serrer contre lui, de toucher ses cheveux, de la couvrir de ses caresses, de la

protéger. Qu'elle était devenue soudain vivante pour lui, et comme, sans raisonner, sans discuter, il la croyait, il la sentait sa fille plutôt, après avoir tant pensé qu'il douterait davantage encore, si jamais il la voyait... Un regard avait suffi. L'évidence était entrée jusqu'au cœur de son cœur. Il n'y a pas de preuve qui l'établisse, cette évidence. Elle s'impose ou ne s'impose pas. Celle-ci l'avait pris et retourné en quelques minutes et pour toujours. Ah ! ces années passées à fuir Adèle et sa mère, systématiquement, comme il les payait durant cette nuit où il marchait dans l'ombre, droit devant lui, poursuivi, vaincu par cette voix du sang qu'il avait niée, lui comme tant d'autres, lorsqu'il lisait dans un livre quelque allusion à ce phénomène mystérieux, très rare et très étrange, mais, quand il se produit, aussi rapide, aussi farouche, aussi souverain que l'amour lui-même! A deux ou trois reprises et pendant cette course affolée, il essaya bien de se débattre encore contre cet envahissement. A quoi bon? Il avait beau se rappeler ses trop justes griefs contre Pauline, que prouvaient-ils? Qu'ayant un mari et deux amants, cette haïssable femme se prostituait à trois hommes et qu'elle avait risqué également d'être mère entre les bras de chacun d'eux? Soit. Mais qu'elle fût devenue mère dans ses bras à lui, le visage de l'enfant le lui avait crié, ce visage où l'hérédité de la race était écrite d'une indéniable écriture. Il essayait aussi de se démontrer qu'il y a de ces caprices de ressemblance qui ne démontrent rien. N'arrive-t-il point, par exemple, que l'enfant du second lit d'une veuve ressemble au premier mari? Non. Pas comme cela. Pas avec cette identité de corps, d'âme, de nature. Il avait vu de ses yeux le fantôme de sa sœur devant lui, sa sœur de nouveau vivante, — hélas! de quelle pauvre, de quelle faible vie de fantôme en effet! Il avait vu *son enfant*. De même qu'autrefois aucun raisonnement n'avait prévalu en lui contre le soupçon, quand il se rappelait sa station devant le rez-de-chaussée fatal, la femme voilée descendant du fiacre, — et le reste, — de même aucun raisonnement ne prévalait à cette heure contre cette nouvelle certitude. C'était la tristesse des

tristesses qu'elle ne fût pas contradictoire avec la première. Mme Raffraye l'avait trahi pour Vernantes, comme elle avait trahi d'abord pour lui son mari. C'était une malheureuse, et qui avait peut-être eu encore d'autres amours, des galanteries de hasard. Que savait-il? Mais galante, sensuelle, avilie, quelque mépris qu'elle méritât, elle avait conçu par lui, Francis. Dans ce cher et fragile petit être, aperçu sous les arbres pendant un quart d'heure, il avait senti, il sentait frémir une parcelle de lui, un peu de sa chair et un peu de son sang. Cela ne se nie pas plus qu'une fièvre, qu'une blessure, qu'une émotion quelconque. Ah! chère, ah! fragile enfant et dont il n'empêcherait pas que subitement elle ne fût devenue pour lui une créature à part de toutes les autres, quelque chose d'aussi unique au monde que cette sœur autrefois à qui elle ressemblait tant ou que leur mère!

A travers ces pensées, il s'était engagé, sans y prendre garde, dans le chemin qui, par la Rocca, mène à Monreale, magnifique route de montagne qu'il avait suivie déjà plus d'une fois dans des sentiments si autres, pour aller avec sa fiancée visiter la vieille basilique normande, rayonnante de mosaïques, avec ce cloître aux fines colonnettes arabes, où chante un jet d'eau intarissablement épanché dans sa vasque sculptée. Il s'arrêta presque à mi-côte pour respirer, tant cette marche folle l'avait épuisé. D'un geste machinal il se retourna, et il demeura saisi, même dans son trouble, du spectacle de beauté qu'offrait cette nuit d'un décembre méridional. A ses pieds, des cordons de lumière marquaient la place où dormait la ville, baignée, comme la blanche mer là-bas, comme les montagnes bleues, comme la vallée ténébreuse, par une lune à demi pleine et dont le croissant s'achevait en cercle avec une mince et brillante ligne d'or. Cette lumière de la lune mettait au ciel la douceur de son profond reflet. Elle en nuançait le velours sombre et violet où les diamants des étoiles brillaient d'un feu plus large, et, tout près du promeneur, elle dessinait les formes confuses des grands aloès dentelés, des cactus rongés

par la dent des bestiaux, des oliviers frémissants et grisâtres, des orangers immobiles et noirs. Un infini silence enveloppait ce paysage de songe qui frappa le jeune homme à cette minute, comme eût fait l'entrée dans cette cathédrale dont la masse imposante surplombait derrière lui la pointe de la colline. Le fait d'avoir donné la vie agite les plus égoïstes d'un étrange frisson. Mais, chez beaucoup, ce premier saisissement est suivi d'un retour de cet égoïsme, et ils ne veulent plus penser à l'enfant qui dérangerait les combinaisons de leur existence. Ils y parviennent vite. Chez d'autres, l'éveil de la paternité n'a pas lieu tout de suite, et un enfant qu'ils ne connaissent pas, fût-il bien certainement le leur, ne les intéresse qu'à demi. Il en est, au contraire, que cette idée d'une existence issue de leur existence, d'une créature jetée par leur faute sur ce sol de douleurs, remue d'une émotion suprême et sainte, et qui en tremblent jusque dans le fond du fond de leur moralité. Soit que la trace trop marquée d'anciennes blessures rendît Francis plus sensible, soit que la ressemblance avec sa sœur eût attendri son être intime, soit que les circonstances particulièrement délicates où il avait retrouvé Adèle et Mme Raffraye le prédisposassent à des troubles de cet ordre, il fut saisi de cette grande émotion-là, du tremblement sacré de la responsabilité paternelle. La majesté religieuse de ce ciel immense, de ces astres immortels, de cette mer lointaine se mêla malgré lui à sa rêverie. Il sentit sourdre de son cœur et monter à ses lèvres une espèce de prière inarticulée pour cette douce et faible petite créature, née d'une femme deux fois adultère, mais elle-même si purement innocente, et qui dormait là-bas, dans une des maisons de cette ville étendue sous la transparence bleue de cette nuit, au pied de la montagne et sur le bord de la mer. Elle dormait, ses frais yeux clos, sa bouche demi-ouverte, de ce paisible sommeil des enfants autour desquels flotte une destinée qu'ils ne soupçonnent pas. Que ne pouvait-il veiller sur ce sommeil, et lui murmurer, pendant qu'elle ne les entendait pas, ces mots : « Ma fille... » qui lui jaillissaient de l'âme, toujours et toujours

plus brûlants! Il lui semblait qu'à cette heure il ne se rassasierait pas de promener ses regards sur les lignes de ce visage qu'il s'était interdit de seulement rencontrer pendant des années. S'il avait su quels traits il y retrouverait, aurait-il eu la force de cette abstention? Il le savait à présent et il redisait tout haut : « Mon enfant!... Ma fille!... » Mais à qui? Au vent, qui passait et n'emportait même pas son soupir; aux feuillages, qui ne l'entendaient point; aux étoiles insensibles; à la nature muette et sourde; à tout, — excepté à celle qui dormait là-bas. Non. Le soin de veiller sur ce sommeil, le droit de murmurer de tendres mots à cette oreille si délicate parmi ces cheveux si blonds, le privilège d'écarter de ce lit d'enfant les coups de la destinée, tout cela appartenait à une autre personne qui peut-être, à cette minute même, se penchait sur Adèle dans son petit lit, pour la contempler, pour la caresser, pour l'aimer. Et Francis aperçut dans sa pensée le pâle visage de Pauline. Il la revit telle qu'elle lui était apparue, elle aussi, le matin, consumée et mourante. Il revit l'amaigrissement de ces joues dont il avait autrefois idolâtré la ligne, le dépérissement de ce svelte corps auquel il s'était enlacé dans de si brûlantes étreintes, la flétrissure commençante de cette beauté dont il avait été si follement, si âcrement jaloux. Cette évocation suffit pour que sa pieuse, sa tendre pitié cédât de nouveau la place à un sursaut d'amère rancune. S'il ne s'était pas trouvé au berceau de la petite fille, dès le lendemain de sa naissance, à qui la faute? A cette femme qui s'était conduite de manière à lui rendre impossible toute certitude sur l'enfant, sinon par ce double hasard d'une ressemblance et d'une rencontre également extraordinaires. S'il avait laissé grandir Adèle sans jamais avoir qu'un frémissement d'épouvante quand il y pensait, à qui la faute, sinon à cette femme encore? A qui la faute, s'il avait associé cette pauvre petite fille à d'infâmes souvenirs de perfidie, à de honteux soupçons, à des visions abominables de luxure, s'il n'était même pas assuré d'être pareil demain à ce qu'il était aujourd'hui, s'il n'était déjà plus celui de tout à l'heure? Qu'elle avait bien mérité,

la misérable, les tortures de son agonie présente, et qu'elle avait été scélérate à son égard! Ne s'était-elle pas rendu justice d'ailleurs, et s'il avait pu conserver quelques doutes sur la trahison de jadis, quelle preuve, après tant d'autres, que ce fait de ne s'être jamais rapprochée de lui quand elle savait, elle aussi, par cette ressemblance, ayant connu Julie comme elle l'avait connue, de qui était cette fille! Elle n'avait pas osé. Et, sentant à cette idée ses pires colères se réveiller douloureusement, il jeta ce cri qu'il avait jeté si souvent à d'autres horizons, durant son premier voyage, et qui contrastait avec la sérénité de cette douce nuit sicilienne, moins encore qu'avec la mystique élévation dont il avait eu, quelques minutes plus tôt, le cœur transporté :

— « Comme je la hais! Comme je la hais, et comme j'ai le droit de la haïr!... »

Francis regardait de nouveau Palerme, dans cet accès de frénésie intérieure, comme pour y chercher la néfaste créature à laquelle il lançait cette malédiction d'un impérissable ressentiment. C'était à l'extrémité du quai, et dans une place plus sombre à cause du voisinage immédiat du jardin fermé de la villa Giulia, que devait se dresser la tour du *Continental*. Il se remit à marcher, lentement cette fois, et en redescendant, du côté de cette ville qu'il avait fuie avec une fièvre si folle tout à l'heure. Il venait de penser à l'autre habitante de cette tour, à cette pure et sincère Henriette qui dormait, elle aussi, dans le silence de cette heure, qui rêvait peut-être de lui, et, à travers ce rêve, elle ne le voyait certes pas errer le long des sentiers baignés de nuit, en proie au tumulte de passions qu'il lui avait cachées toute la journée, qu'il lui cacherait tant qu'il vivrait. Les secousses trop fortes de tout à l'heure avaient-elles épuisé sa maladive exaltation, ou bien est-il vrai que nos sentiments soutiennent entre eux comme une lutte pour l'existence, si bien qu'à chaque effort de l'un correspond une plus vigoureuse réaction d'un autre? Jamais Francis n'avait compris davantage que dans ce subit reflux de souve-

nirs combien sa fiancée lui était chère. Son esprit se détacha de lui tout d'un coup pour aller vers elle, dans cette chambre de jeune fille entrevue une fois depuis qu'il était à Palerme, — chambre sacrée et sur le seuil de laquelle ses songes les plus amoureux s'étaient toujours arrêtés, pour n'en point profaner le virginal mystère. Il en passait la porte par l'imagination à cette seconde, comme il aurait le droit de la passer dans plusieurs semaines, réellement. Il se voyait par avance au soir où il se glisserait ainsi auprès d'elle pour la première fois. Le parfum qu'elle préférait, un doux et faible arome, à peine perceptible, flotterait autour d'eux. Comme elle l'attendrait avec une sublime simplicité de son jeune cœur!... Cette vision le remua, non plus seulement dans sa sensibilité, mais dans les plus nobles, les plus intimes portions de sa conscience. Elle était demeurée, cette conscience, et malgré la vie, celle d'un honnête homme. Il n'avait pas laissé abolir en lui ce loyal scrupule qui nous montre, dans le fait d'accepter l'amour d'une vraie jeune fille, un engagement d'honneur à ne pas décevoir cette âme si dépourvue de défense, si candidement simple et confiante. Le respect religieux de l'innocence était demeuré intact en lui, et de même qu'une séduction lui fût apparue ce qu'elle est, le plus lâche des crimes, le plus inexpiable, de se marier sans être sûr de son sentiment pour sa fiancée lui eût semblé une affreuse faute, presque une scélératesse. Quand il avait constaté, avec ravissement et avec terreur à la fois, qu'il aimait Henriette, moins d'une année auparavant, quelle lutte il avait soutenue contre lui-même! Comme il avait sondé son cœur afin de savoir s'il gardait, dans ce cœur épuisé de trente-quatre ans, assez d'ardeur morale et une délicatesse assez fervente! Il avait voulu s'assurer que, malgré ses souvenirs et ses déchéances, il n'était pas absolument indigne de cette créature si chaste, si droite, si intacte, dans laquelle il devinait cette fière vertu de l'honnête femme, fille d'une honnête femme, et qui sera, si elle est mère, la mère d'honnêtes femmes : — l'incapacité d'aimer deux fois. Puis, quand il avait su qu'il était aimé en effet, et pour toujours, comme il

avait été triste, même dans son extase, de penser qu'il portait, sur sa mémoire, la cicatrice d'une première passion creusée si avant! Comme devant ce don ineffable et irréparable d'une âme toute neuve, il s'était juré de mériter ce bonheur par une vérité de dévouement qui ne connaîtrait pas de défaillance!... Il n'y avait pas beaucoup plus de cinq mois qu'ils étaient fiancés, et déjà il trahissait Henriette. Il lui avait menti en paroles, menti en actions. Il lui mentait en ce moment même, puisqu'il ne lui avouerait jamais l'emploi de sa nuit, quand elle causerait avec lui demain, familièrement, au réveil. Mentir! Toujours mentir! Hideuse et dégradante habitude qu'il avait tant pratiquée autrefois quand il était dans l'adultère et qu'il avait crue si bien finie pour lui avec les affreux compromis des passions coupables! Pouvait-il s'attendre, lorsqu'il avait voulu refaire sa vie, qu'une fatalité presque folle le remettrait si brusquement en face d'un passé qu'il avait eu le droit de déclarer mort? Comment surtout aurait-il prévu qu'un prodige d'hérédité détruirait du coup ses doutes les plus justifiés et le contraindrait de reconnaître sa fille, quoi qu'il en eût, dans l'enfant d'une femme qui, à sa connaissance, avait un autre amant que lui, en même temps que lui? Était-il coupable d'avoir subi, de subir avec un tel bouleversement de sa personne l'éveil foudroyant d'une paternité imposée par la plus irrésistible évidence? Henriette elle-même le condamnerait-elle si, prenant la petite fille, il lui était permis de la lui porter, de lui dire : « Elle n'a que moi, et sans vous elle ne peut pas m'avoir?... » Insensé! Il était entré dans le fatal chemin de l'hypocrisie et de la trahison, précisément parce que cette démarche lui était interdite, qu'elle lui serait interdite toujours. Qu'Adèle fût ou non son enfant, il n'en avait ni plus ni moins de droits sur elle. Il ne pouvait pas faire pour cette fille, qui légalement portait le nom de l'homme qu'il avait trompé, ce qu'il eût fait pour la fille d'une femme libre. En parler à Henriette maintenant, même si la pudeur de la jeune fille lui permettait cette confidence, ce serait percer ce cœur virginal, pour quoi? Pour rien. Comment expliquer d'ailleurs à cette

honnête créature tous les mystères coupables que supposaient cette naissance de l'enfant et cette horrible histoire de ses relations avec Pauline Raffraye ? Il n'en avait pas le droit. Ce serait la flétrir dans la virginité de sa naïve imagination, lui souiller la pensée, lui déflorer le cœur! Dieu! qu'il est difficile parfois de connaître son devoir, presque plus difficile que de l'accomplir!

Elle était cependant apparue devant sa pensée, sous une forme singulière, tardive, et pourtant évidente, cette idée du devoir, seul principe d'un peu d'apaisement dans certaines crises trop douloureuses. Quand toute douceur semble défendue à l'âme par la cruauté du sort, s'estimer un peu lui est une consolation, — bien faible et bien chétive, quoi qu'en aient dit les philosophes de tous les temps, car le bonheur se passe aisément de cette estime, mais c'est une consolation tout de même. Si Francis Nayrac devait se rappeler plus tard sans trop d'amertume la fin de cette étrange promenade nocturne, commencée et continuée sur un tel tourment intérieur, c'est qu'à partir de la minute où cette idée de sa responsabilité vis-à-vis d'Henriette l'eut ressaisi, il eut le courage de ne pas s'aveugler de sophismes. La honte subitement éprouvée devant les mensonges de ces derniers jours et le sentiment du respect vis-à-vis de tant de pureté l'avaient rappelé à lui-même. Il avait des devoirs envers Mlle Scilly, et, d'abord, une dette d'honneur, qui ne comportait pas de moyen terme. En se fiançant, il avait signé un pacte de loyauté. Il lui fallait ou renoncer à sa fiancée ou agir avec elle honnêtement, c'est-à-dire en homme qui n'a rien à cacher de ses actes. A la lumière de ce jugement, la lettre écrite à Pauline et le prétexte imaginé afin de guetter la petite Adèle dans le jardin du *Continental* constituaient, pour ne prendre que ces deux actions, deux lâchetés et deux félonies. Eût-il pardonné à celle qui devait porter son nom un seul mensonge équivalent? D'autre part il avait découvert d'une façon aussi étrange qu'inattendue, mais qui ne lui permettait plus un doute sincère, que cette petite Adèle était sa

fille. Cette certitude lui imposait-elle un devoir envers l'enfant? Il se répondit oui, en principe, sans hésiter. Il eut alors une autre minute d'angoisse qui le força de nouveau à s'arrêter. Une question venait de se poser à lui : « Ces devoirs envers ma fiancée et envers mon enfant sont-ils conciliables? » Ils ne l'étaient pas. Pour s'occuper d'Adèle, il fallait qu'il acceptât ce premier fait qu'elle appartenait à sa mère de par la loi et de par la nature, de par l'éducation aussi et de par ses longues années d'abandon à lui. Se rapprocher de cette enfant était donc impossible sans implorer le pardon de la mère. Il irait, lui, après les infamies dont elle s'était rendue coupable à son égard, s'humilier devant elle?... Et qu'exigerait certainement cette femme? Qu'il sacrifiât Mlle Scilly, lui qui savait combien il était aimé de cette noble créature et qu'elle avait mis sur ce mariage toutes ses espérances, toutes ses illusions, toute sa jeunesse? D'ailleurs il ne s'agissait pas de sacrifices plus ou moins pénibles. La question était tout autre : que pourrait-il pour l'enfant, même si Pauline ne lui était pas hostile? Cette enfant avait grandi sans lui. Elle n'avait pas eu besoin de lui. Elle n'en aurait pas besoin, puisqu'elle ignorait, puisqu'elle ignorerait toujours le criminel lien qui l'unissait à elle, puisque enfin, si la fatalité d'un conseil de médecin n'avait pas amené Mme Raffraye à Palerme, jamais ils ne se seraient vus. Ne pas s'occuper d'Adèle, c'était donc étouffer un instinct de tendresse, soudain réveillé, ce n'était pas faire un tort à l'enfant, au moins immédiat. Rompre son engagement avec Henriette, c'était briser aussitôt un cœur. Tel était cependant le choix que la circonstance lui imposait. Ne venait-il pas de se démontrer à lui-même que parler à sa fiancée en toute vérité était impossible, et se confesser maintenant à Mme Scilly, de quoi cela servirait-il? Que lui conseillerait-elle, sinon ce que lui conseillait sa conscience? A savoir que c'était à lui de souffrir seul, puisqu'il était seul coupable. « Souffrir seul!... » C'est dans ces termes que se résuma pour lui ce devoir dont il cherchait l'évidence. Oui, souffrir seul, — accepter cette incapacité de faire quoi que ce fût pour son enfant comme

une grande épreuve, l'accepter et n'en étendre le contre-coup à personne en dehors de lui. Il le sentait trop par avance, aucune agonie ne serait comparable à celle qu'il s'imposerait en s'interdisant de même regarder cette petite Adèle, alors qu'elle venait de pénétrer si avant dans son amour, rien qu'en lui montrant son doux et jeune visage, — son visage trop pareil à celui de sa plus chère morte. Il se l'interdirait cependant. Il aurait cette énergie. Il se comporterait de manière que toutes les heures de ses journées pussent être mises devant sa fiancée, sans qu'elle y trouvât un geste sur lequel l'interroger. Comme il s'enfonçait cette résolution dans le cœur avec la sorte d'ardeur du martyre que de semblables volontés mettent en nous, il s'aperçut que sa course de retour l'avait amené tout près de ce jardin Tasca, où il avait été si heureux l'autre matin, si heureux et si étrangement troublé d'une crainte superstitieuse. Il reconnut l'endroit avec une indicible émotion, et, franchissant une première haie, au risque d'être pris par les gardiens pour un malfaiteur, il voulut aller jusqu'à la grille, fermée maintenant. Il posa son front contre le fer des barreaux et il regarda longtemps les massifs obscurs des grands arbres qui projetaient leurs noires ombres immobiles sur le sable clair des allées, blanchi par la lune. Cette froide lune blanchissait aussi le marbre incertain des statues, qui prenaient, parmi les cèdres et les cyprès, un aspect fantastique de tombeaux. Ce jardin taciturne n'était-il pas en effet un cimetière pour lui, le *Campo Santo,* comme disent noblement les Italiens, où gisait ensevelie sa dernière minute d'entier bonheur?... Il eut là un instant d'infinie détresse, l'impression aiguë du coup meurtrier que son amour venait de subir, la vision que leur commun pressentiment, à Henriette et à lui, avait eu trop raison. Jamais, avec la certitude qu'il était le père d'Adèle et qu'il ne pouvait rien pour elle, il ne serait heureux auprès de sa fiancée, plus tard de sa femme, comme il l'eût été s'il eût acquis la preuve du contraire, s'il eût pu croire que l'enfant était de son ancien rival. Il allait porter en lui une plaie qui saignerait longtemps, longtemps. Mais

l'avait-il mérité, ce bonheur dont il avait savouré les premières délices pendant ces quelques mois, les plus doux qu'il eût connus sur la terre? Depuis qu'il vivait auprès d'Henriette et de la comtesse, il s'était familiarisé de nouveau avec cette sublime idée de la Providence qui nous montre un dessein mystérieux derrière les événements en apparence attribuables au seul hasard. Ces coups successifs qui l'avaient frappé, cette soudaine rentrée de Pauline Raffraye dans son cercle d'existence, cette certitude de paternité infligée juste à ce moment, cette nécessité de se mutiler le cœur, pour rester honnête homme, du sentiment le plus naturel, le plus instinctif, son angoisse présente et celle qu'il prévoyait, oui, tout cela était une grande épreuve. Pouvait-il dire qu'elle fût injuste? N'était-il pas puni précisément là où il avait péché? Qu'était cette nouvelle douleur après les autres, sinon une conséquence toute naturelle de ce péché d'adultère que le monde accueille avec une si souriante indulgence, vers lequel nous marchons si allégrement, presque si fièrement, lorsque nous rêvons de romans vécus et de passions dangereuses? Il est écrit cependant que c'est la plus criminelle d'entre les œuvres de chair, celle à qui les livres saints donnent pour châtiment la mort. « Si quelqu'un a possédé la femme d'un autre, qu'ils meurent tous deux, et l'homme qui a commis l'adultère et la femme avec laquelle il l'a commis... » Par une invincible association d'idées et à cette place où il avait goûté la joie si pure de l'amour permis, Francis se rappela quelques-uns de ses amis de jeunesse qu'il avait connus, engagés comme lui dans des aventures de cet ordre, et il demeura épouvanté à la pensée qu'une mystérieuse et inévitable expiation les avait tous atteints tôt ou tard... Celui-ci était mort avant l'âge, à l'heure où riche, amoureux, heureux, de quitter la vie lui était si amer. Cet autre, marié depuis, était misérable dans ses enfants, en ayant perdu deux déjà, qu'il adorait. Un troisième avait roulé de dégradation en dégradation, et il se trouvait en ce moment sous le coup du plus déshonorant procès... Et les femmes? La funeste issue de vingt scandaleuses existences,

longtemps enviées, lui apparut tout d'un coup. Quoiqu'il n'eût gardé du christianisme qu'un soupir nostalgique vers la foi complète, sans cesse corrompu par le scepticisme, Francis eut réellement à cette seconde et devant cette intuition d'une surnaturelle et sûre justice, manifestée par tant d'exemples, le même frisson qu'il eût éprouvé si les croyances de sa quinzième années fussent demeurées intactes en lui. Il avait commis, lui aussi, l'inexpiable péché, et dans quelles circonstances avec une femme si jeune et dont il s'était cru le premier amant. Il s'était servi, pour la séduire, de la plus délicate des émotions, d'une amitié exaltée pour une mourante. Il devait s'estimer heureux si le châtiment se bornait à son actuelle douleur, et, une phrase de l'Écriture que citait souvent Mme Scilly lui revenant à la mémoire, il la redit comme s'il eût cru absolument, tandis qu'il reprenait sa marche vers la ville, et il sentait pour la première fois ce que cet ordre du Rédempteur renferme de beauté sainte et de tendre espérance de pardon :

— « Prenez votre croix et suivez-moi... »

Cette résolution, sur laquelle il se coucha enfin, au terme de cette étrange promenade, d'accepter l'épreuve, de souffrir, de se laisser souffrir, sans plus manquer à un seul de ses devoirs présents, parce que cette souffrance était juste, aurait eu besoin, pour durer, d'une croyance plus positive et plus fervente. Le sentimentalisme religieux abonde en sublimes élans. La foi seule nous maintient fermes et droits dans des projets presque contraires à la nature, comme celui-ci : savoir tout d'un coup que l'on est le père d'une enfant qui va, qui vient à quelques pas de vous, — le savoir, le penser, le sentir et s'interdire de même regarder cette enfant. Cette atroce volonté soutint cependant cet homme plus de jours qu'il ne l'eût espéré lui-même, à cause de l'implacable rigueur avec laquelle il s'y conforma aussitôt. Comme il l'avait bien compris dans ses heures de torturante méditation, le moindre compromis devait le perdre. Oui, il fallait qu'il eût le courage de ne plus même regarder l'enfant, s'il la rencontrait. — Le monstrueux,

le triste courage ! — Car la paternité, une fois éveillée en nous, ne s'endort pas plus que la faim et la soif. Elle réclame son aliment, la présence d'abord et la contemplation à défaut de la caresse, le son de la voix à défaut des paroles tendres. Il n'avait jamais entendu parler sa fille, depuis qu'il l'avait sentie telle. Cette pauvre joie, cette goutte d'eau dans son ardente fièvre, il n'avait pas le droit de se la permettre, s'il voulait demeurer dans la logique de son honnêteté absolue vis-à-vis de sa fiancé; et, pendant des jours qui lui parurent bien longs, il ne se la permit pas. Ils passèrent pourtant, ces jours, et deux, et trois, et huit, et quinze, et vingt, comme le temps passe, alors que nous avons fait avec nous-même le pacte d'un de ces intimes sacrifices qui sont une amputation quotidienne d'un vivant morceau de notre cœur. Il semblait à Francis que chaque matin, il lui fallait mettre de nouveau le fer à la place charcutée la veille. Voici comment il y parvenait et l'emploi de ses douloureuses journées : — il se levait, décidé à ne pas dévier d'une ligne hors de la voie dont il s'était tracée. Vers les neuf heures, il passait, comme c'était son habitude depuis sa venue à Palerme, dans le salon en rotonde où sa douce fiancée l'attendait. Par les fenêtres se dessinait toujours le lumineux paysage d'un ciel couleur de turquoise et d'une mer couleur de saphir. Les blancs palais alternaient avec de verts jardins, et les deux rades animées de voiles papillotaient dans l'ombre de la rouge montagne nue. C'était le décor qui avait servi de cadre à sa félicité et qui continuait de mettre un même fond d'horizon sublime au visage aimé de sa madone. Ainsi, dans les tableaux de piété, les maîtres anciens déploient derrière le sourire et les yeux de la Vierge les lointains démesurés d'un monde qu'elle ennoblit par sa seule existence. Cette comparaison, qu'il l'avait faite de fois dans ses matinées heureuses ! Il la faisait encore. Hélas ! rien qu'à retrouver la jeune fille à cette première rencontre, il éprouvait combien est vrai le commun, le touchant pléonasme populaire : aimer de tout son cœur. Il n'aimait plus sa chère Henriette de tout son cœur, quoiqu'il l'aimât avec une

passion que la souffrance avivait encore. Mais il gardait dans ce cœur une passion à côté de cette passion, une blessure ouverte, saignante, enflammée, et qu'il ne montrait pas. Cela suffisait pour que le ravissement d'autrefois lui fût impossible, impossible cette détente dans l'émotion heureuse qui fait que la présence adorée absorbe entièrement notre pouvoir de sentir. Non, ce pouvoir de jouir de son bonheur était, au contraire, sinon paralysé en lui, du moins comme diminué, presque endolori. Il avait comparé aussitôt son effort pour ne pas s'occuper d'Adèle à une mutilation, et il était comme un blessé, en effet, qui ne peut faire un mouvement sans rencontrer la douleur causée par sa plaie. Lui aussi, dès cette entrevue du matin, et dans ce mouvement d'âme qu'il avait comme autrefois vers Henriette, il rencontrait aussitôt la douleur de son idée fixe. Il imaginait, malgré lui, le salon d'en haut, pareil à celui-ci, avec le même horizon, et il voyait la petite Adèle déjeunant seule avec sa vieille bonne, tandis que la mère se reposait de ce sommeil accablé que les malades comme elle subissent d'ordinaire dans la lassitude du jour commençant. Le contraste entre ces deux appartements d'hôtel, si voisins et si distants, le déchirait. Il se tendait à la chasser, cette cruelle idée fixe. Il y réussissait un moment. Comme elle revenait vite! Un peu avant les onze heures, presque chaque jour, ils sortaient, la comtesse, Henriette et lui. En passant sous les murs du jardin de l'hôtel, il voyait frémir le grand feuillage lustré de l'eucalyptus détaché en vert pâle sur sa ramure d'une nuance éteinte, comme mauve, et les panaches sombres des hauts palmiers remuaient au-dessus du toit gothique de la chapelle anglaise. Il pensait que l'enfant était là, sans doute, qui jouait dans les allées de ce jardin, au pied de ces arbres. Il tombait alors dans le silence de la plus nostalgique rêverie, même sous les beaux yeux caressants de son aimée. L'idée fixe se faisait plus fixe encore et plus obsédante, lors de la seconde promenade, celle de l'après-midi, car il subissait, dans ces instants-là, cette appréhension de se retrouver subitement en présence de la

petite fille, qui l'avait étreint dès l'arrivée de Mme Raffraye à Palerme. L'angoisse en était pire, aujourd'hui qu'il savait ce qu'il savait. Qu'ils lui semblaient interminables alors, ces sentiers du parc de la Favorite, où ils marchaient d'habitude, Henriette et lui, pendant que Mme Scilly, restée dans la voiture, les suivait de son indulgent sourire ! Même dans ce mois avancé de décembre, comme cet immense parc est planté d'arbres et d'arbustes toujours verts, ce n'était pas un horizon défeuillé qui se développait autour des trois promeneurs. Qui ne sait combien ces verdures impérissables, avec leurs obscurs reflets, attristent le paysage ? Sur celui-ci, et comme pour en redoubler la mélancolie en faisant mieux sentir, par contraste, son vaste silence sans oiseaux, des sonneries de clairons passaient sans cesse. Venues d'un champ de manœuvre voisin et répercutées par les échos de la montagne rouge, de l'aride et rocheux Pellegrino, elles prolongeaient indéfiniment leur plainte monotone dont la tristesse navrante s'ajoutait pour Francis à celle que lui infligeaient si aisément certaines phrases de la conversation d'Henriette. La jeune fille dans sa tendre ingénuité, parlait longuement à son fiancé de ses rêves d'avenir, de leur installation, de leur commune existence. Tous les projets de cette âme candide et loyale supposaient la fondation d'une famille. Lui-même, quand il avait caressé le roman de son mariage, avec quelle simplicité il s'était abandonné au désir de renaître dans des enfants qui mêleraient dans leur fragile personne un peu de son être et de l'être de sa chère femme ! Pourquoi cette chimère de son foyer de demain ne pouvait-elle plus s'évoquer devant lui sans qu'il pensât à l'autre enfant, qui était la sienne cependant et dont jamais il n'aurait la grâce de ce foyer ? Jamais il ne lui dirait les mots qui l'avaient tant poursuivi durant sa cruelle veillée sur la route de Monreale, ce : « Ma fille... » qu'il prononcerait pour d'autres ; — et ces autres n'y auraient pas un droit plus assuré que cette charmante et fragile Adèle. La certitude entrée en lui sur sa paternité ne faiblissait pas plus en effet que sa volonté de ne pas déserter la ligne de conduite main-

tenant prise. Les alternatives de croyance et de défiance entre lesquelles il avait été balancé neuf ans plus tôt n'étaient plus possibles. Il avait vu, et il croyait. Par quelle ironie de fatalité, quand de douter lui eût paru une douceur, au lieu qu'il avait tant douté quand il lui eût été si doux de croire?... Ces pensées le traversaient, le remuaient, le torturaient. Il regardait Henriette pour triompher de cette torture, et il n'arrivait qu'à sentir davantage la coexistence en lui d'émotions cruellement contraires. Et ces émotions le poursuivaient, une fois de retour à la maison, durant les longues heures de la paisible soirée. Soit qu'il s'assît, comme autrefois, sur une chaise basse aux pieds de sa fiancée, pour lire à voix haute, soit qu'elle se mît, elle, au piano, pour lui jouer un fragment d'un musicien préféré, soit qu'ils causassent tous trois lentement, tranquillement, intimement, toujours à une minute l'idée fixe reparaissait... Que faisait Adèle à ce même instant? Et il la voyait comme il l'avait vue le matin, accourant auprès de Mme Raffraye, avant d'aller dormir, et regardant la malade avec de grands yeux d'ignorante où se lisait néanmoins la divination d'une mystérieuse menace. Pour que la petite fille pensât, même dans ses jeux, à la toux douloureuse de sa mère, il fallait que chaque accès de cette toux lui résonnât trop avant dans le cœur. Pressentait-elle qu'à un jour prochain ce seul appui qu'elle eût au monde lui manquerait? Et son père le savait, lui. Son père vivait. Son père possédait les viriles énergies protectrices dont l'enfant aurait besoin bientôt, et ce père ne pouvait rien pour elle. Il devait multiplier les obstacles entre eux, pour continuer de s'estimer. L'honneur voulait qu'il se conduisît vis-à-vis de sa fille comme s'il ne soupçonnait même pas la vérité sur cette naissance. Dieu! la cruelle fin de cruelles amours!

Combien de temps aurait duré l'énergie de renoncement ainsi déployée par Francis? — Des mois peut-être, si un accident inattendu n'avait surgi pour bouleverser derechef l'édifice paradoxal de sa résolution. Il était de si bonne foi que

pendant ces jours, les plus troublés qu'il eût connus depuis sa rupture, deux fois il se trouva face à face dans l'escalier avec Mme Raffraye et l'enfant, — et deux fois, à peine la silhouette de son ancienne maîtresse reconnue, il eut le courage de détourner la tête et de ne pas regarder. Mais, s'il luttait avec une courageuse ténacité contre les faits, il n'en était pas de même dans l'ordre des sentiments. Car à travers tout cela, il n'essayait point, ce qui eût été plus sincère encore, de déraciner l'amour maladif qu'il sentait grandir en lui pour sa fille. Le pouvait-il, d'ailleurs? Il appartenait à cette race très particulière de passionnés à principes, qui se croient quittes avec leur conscience lorsqu'ils se sont imposé une certaine manière d'agir, et ils s'abandonnent intérieurement aux pires fantaisies, aux plus coupables frénésies de leurs émotions. Ces hommes-là sont capables de persévérer, comme avait fait Nayrac, des années durant, dans une rupture avec une femme qu'ils aiment à la folie, et ils sont incapables de dominer une minute les désordres mentaux que cet amour produit en eux. Ils ont la moralité de la vie sans avoir la moralité du cœur; — anomalie singulière qui, tôt ou tard, aboutit à l'égale immoralité du cœur et de la vie. Nos actions finissent toujours par ressembler à nos pensées, et ce sont ces dernières qu'il importe de gouverner d'abord. Si Francis avait procédé avec la petite Adèle, comme autrefois avec sa maîtresse, par la fuite et par l'absence, peut-être eût-il eu le droit de s'abandonner au dérèglement de son cœur, sûr que nulle occasion ne viendrait tenter à nouveau ce cœur épuisé de trop sentir. Cette absence était rendue très difficile par les circontances particulières où il se trouvait pris. Il ne se dissimulait pas qu'elle valait mieux pour la définitive exécution de son plan de conduite. Mais il se disait que son départ pour la France était fixé pour le 25 janvier, et n'aurait-il pas la force de supporter son chagrin jusque-là? d'autant plus que la fin de décembre approchait à travers ces désordres cachés de sa sensibilité, et déjà le futur Noël était annoncé dans toute la ville par des bandes de papier collées aux vitres des moindres

boutiques, avec cette naïve inscription : *Viva Gesù Bambino!*... C'était pour le jeune homme une nouvelle raison de mélancolie que les images réveillées par cette fête des enfants. Pouvait-il se douter qu'elle ne passerait pas sans qu'il eût manqué à l'engagement pris avec lui-même, et cela tout simplement à cause de l'anglomane qui dirigeait le *Continental* et dont il se moquait si souvent? — « Si j'avais jamais eu le ridicule de me faire blanchir à Londres, quelle leçon et quel ilote!... » disait-il. Cet ilote allait devenir, par une de ces ironies auxquelles il semble que se complaise parfois le sort, la cause déterminante d'une rechute terrible du malheureux dans le mensonge et la trahison. Le cavalier Francesco Renda avait en effet l'habitude de célébrer chaque année le *Christmas*, pour la joie de sa clientèle britannique et autrichienne, en faisant dresser dans le plus vaste de ses salons un colossal arbre de Noël, illuminé de ses plus basses branches à ses plus hautes. Une représentation d'un caractère plus ou moins local complétait la fête. Il avait, cette année-ci, engagé pour la circonstance une de ces troupes de chanteurs napolitains que connaissent trop ceux qui ont passé une saison à Sorrente ou aux Capucins d'Amalfi. Quand Henriette avait montré les trois billets que le diplomatique don Ciccio avait apportés pendant l'absence du jeune homme, contre la moquerie duquel sa finesse méridionale le mettait en garde, Francis n'avait pu s'empêcher de dire :

— « Eh bien! nous allons encore entendre : *Funiculi*, *funicula*... Ce sera très gai!... »

— « Voulez-vous que nous ne descendions pas?... » avait répondu Henriette avec la câline soumission d'une femme aimante qui souffre de ne pouvoir épargner même le plus léger ennui à celui qu'elle chérit. Pourquoi Francis insista-t-il au contraire pour qu'ils se rendissent tous trois à l'invitation du gentleman-hôtelier? Il devait cependant penser que, cet arbre de Noël (*X-mas tree* sur l'affiche du vestibule!...) étant surtout préparé pour les enfants, Mme Raffraye y conduirait sans doute Adèle. Il le pensa et il se crut assez fort pour que

cette possibilité ne l'effrayât point. Il en serait quitte pour détourner de nouveau les yeux, et il ne priverait pas sa fiancée du pauvre plaisir qu'elle paraissait si disposée à lui sacrifier, mais qu'elle avait accepté si joyeusement. Quand donc il entra, par ce soir de fête, dans le petit salon rempli d'habits noirs et de toilettes cosmopolites, au centre duquel resplendissait l'arbre gigantesque parmi son auréole de bougies roses et vertes et de lanternes coloriées, il s'était disposé à souffrir de nouveau. Il ne prévoyait pas que le cavalier Renda, dans son désir de grouper ensemble des compatriotes, aurait placé les sièges réservés à Mme Scilly précisément à côté des sièges réservés à qui? — à Pauline et à sa fille!... Oui, là-bas, dans le coin à gauche, à côté de ces trois fauteuils vides vers lesquels le rayonnant don Ciccio, vêtu comme le plus correct des membres du *Carlton*, un bouquet de muguet et de fougères à la boutonnière, conduisait la comtesse et Henriette, une enfant était assise, tout hynoptisée par la vue de l'arbre grandiose, et à côté de cette enfant une femme de chambre endimanchée, la vieille et fidèle bonne que Francis avait vue tricotant au pied de l'eucalyptus, par la matinée inoubliable. Et la petite fille était Adèle Raffraye, son Adèle! Et déjà Henriette s'asseyait sur le fauteuil qui touchait celui de l'enfant; Mme Scilly lui faisait signe, à lui, de s'asseoir à côté de sa fiancée; elle se mettait elle-même auprès de lui; — et Pauline, retenue sans doute dans sa chambre par une crise, n'était pas là, pour lui donner, grâce à l'aversion de sa présence, la force de lutter contre la dangereuse, la terrible tentation que représentait ce voisinage.

VI

AUTOUR D'UN ARBRE DE NOEL

Le bruit que venaient de faire les nouveaux arrivés en s'installant n'avait pu détacher la petite Adèle du tableau merveilleux que formait pour sa jeune imagination l'arbre de Noël, avec les centaines de globes coloriés qui brillaient sur ses branches sombres et le groupe des Napolitains assis par terre. Les bonnets rayés des hommes, leurs ceintures rouges, jaunes et bleues, la fantaisie de leur accoutrement théâtral, la singularité de leurs instruments de musique, la coiffure des femmes, leurs énormes épingles de métal et leurs jupes de velours éclatant, tous ces détails d'un si conventionnel exotisme la ravissaient au même degré que sa bonne; et toutes les deux formaient à leur insu un tableau bien plus charmant encore : l'une, pauvre face ridée d'humble servante; l'autre, jeune et tendre visage si neuf à la vie. Une naïve extase les transportait qui eut pour la petite fille son soudain réveil et très pénible. A une minute, en effet, elle regarda autour d'elle, et de voir occupés les fauteuils qu'elle croyait vides, sans qu'elle eût entendu personne venir, lui causa un sursaut convulsif de timidité. Elle rougit et brusquement, involontairement, elle se retira vers sa bonne avec le geste de petit animal farouche qui lui était familier. Dans ces instants-là, elle penchait sa jolie tête ; ses grands yeux bruns exprimaient une crainte anxieuse sous leurs sourcils froncés. Il y avait dans ce recul hostile de son front un peu de la grâce sauvage d'une antilope qui va se défendre, et, devant cette défiance instinctive, Mlle Scilly, qui venait de faire à la vieille Annette un geste complaisant de demi-reconnaissance, se tourna vers Francis Nayrac pour lui dire :

— « Mais c'est ma petite amie de l'autre matin, vous savez, celle qui jouait si gentiment à la poupée malade... Regardez-la, sans trop en avoir l'air, pour ne pas la déconcerter tout à fait, et dites si elle ne ressemble pas au portrait de votre sœur enfant, d'une ressemblance surprenante... Plus encore aujourd'hui qu'elle n'a pas de chapeau... »

— « Surprenante... » répéta Francis d'une voix altérée. Irrésistiblement il avait tourné la tête du côté de sa fille. Hélas ! tant qu'il y aura des êtres qui aiment, quelle sagesse pourra prévaloir en eux contre ce besoin du regard, dont le plus tendre des poètes a fait le crime inexpiable de son Orphée? « Il se retourna », dit ce plaintif Virgile, « le cœur vaincu... » et c'est le cœur vaincu, lui aussi, que Francis jeta les yeux sur l'enfant. L'émotion qui l'avait saisi dès l'entrée en constatant à quelle place dangereuse il allait passer la soirée eût dû paraître très étrange à ses deux compagnes. Mais Henriette et sa mère avaient été elles-mêmes comme étourdies dans ce premier moment par le brouhaha des conversations, l'éclat des lumières, le pittoresque aussi de cette salle de spectacle improvisée. Maintenant que Mlle Scilly pouvait remarquer le trouble extraordinaire de son fiancé, il était trop naturel qu'elle l'expliquât par le souvenir de la chère morte. Et c'était bien vrai que ce souvenir le bouleversait de nouveau, tandis qu'il se laissait aller à cette douloureuse volupté de contemplation qu'il s'était si scrupuleusement interdite. Posée devant lui en profil perdu, la petite fille lui montrait la silhouette de son fin visage comme encadrée dans les annelures d'or de ses cheveux. Elle était vêtue de blanc. Une étroite fraise de simple mousseline serrait son cou fragile et faisait encore ressortir la nuance si particulièrement délicate de ce teint qu'Henriette avait comparé le premier jour à la pâleur dorée de l'intérieur d'une rose blonde. Ce teint souffrant s'harmonisait d'une manière attendrissante avec l'expression rêveuse, presque amère, de la bouche au repos. Il semblait, lorsque le rire n'animait pas ces lèvres si fraîches, qu'une inconsciente mélancolie sommeillait dans ce petit être. Les

enfants nés de l'adultère portent souvent dans leur physionomie de ces expressions de détresse prématurée. Un reste de l'angoisse dans laquelle ils furent conçus, entre deux remords et sous la menace d'un danger, repose dans l'arrière-fond de leurs prunelles. On croirait parfois que leur instinct pressent, qu'il devine la tristesse cachée de leur coupable naissance et son mensonge. Et pourtant, avec cette profondeur quelquefois inquiétante de son regard, Adèle avait bien son âge, cette facilité à vibrer gaiement au moindre plaisir, cette joie de vivre, irréfléchie, spontanée, presque animale. Car les musiciens napolitains n'eurent pas plus tôt commencé de jouer et de chanter, s'accompagnant, celui-ci du violon, cet autre de la mandoline, un troisième des castagnettes, un quatrième dansant, un cinquième grimaçant, — les joues de la petite commencèrent, elles aussi, de se roser, ses prunelles de briller, sa bouche de sourire, tout son être de frémir, de se transformer. A mesure qu'elle s'abandonnait de la sorte au passage de ses impressions, et que les faces diverses de sa jeune nature se révélaient en se succédant, Francis constatait davantage encore quelle analogie d'âme aussi bien que de visage unissait sa sœur enfant à cette petite. Cette ressemblance aboutissait à une espèce d'identité, grâce au mirage du souvenir, et voici qu'il subissait de nouveau ce sentiment qui l'avait envahi dans le jardin, d'une apparition à demi fantastique. Le fantôme de la morte, avec laquelle il avait joué doucement dans des soirs de Noël très lointains, lui revenait, pour se mêler, pour se juxtaposer à la forme vivante de la frêle et jolie créature qu'il continuait de contempler, qu'il étreignait du regard comme il eût voulu l'étreindre de ses bras. Mais entre elle et lui, entre cette étreinte et ce corps où coulait cependant un peu de son sang, il y avait matériellement, à cette seconde, une autre personne, — symbole, exact jusqu'à la torture, de sa destinée actuelle. Ce qu'il aimait le plus au monde était là auprès de lui, incarné dans deux têtes passionnément chéries. Que ne pouvait-il les pencher l'une vers l'autre, donner ces deux existences l'une à l'autre, unir

ces deux cœurs, faire de l'une la fille de l'autre, et les aimer plus en les aimant ensemble de ce qu'elles s'aimeraient entre elles! Rêve insensé, à la fois si naïf et si coupable dans sa folie, qui avait déjà traversé son esprit en démence!... Il en fut hanté dans ce salon de fête avec une intensité accrue par son effort de ces dernières semaines, au point d'oublier où il se trouvait, quelle surveillance inquiète il avait à redouter, enfin qu'il était un fiancé assis entre sa fiancée et la mère de cette fiancée, et ce lui fut comme un réveil d'entendre la voix d'Henriette lui dire tout bas, tandis que ce pur visage de vierge où il avait si longtemps lu l'espérance d'une vie nouvelle se tournait vers lui :

— « Je vois bien que vous souffrez. Cette petite fille vous rappelle trop votre pauvre sœur. Voulez-vous que nous nous en allions? »

— « Non », répondit-il en se forçant à un sourire, « c'est déjà fini. Vous savez, c'est toujours une plaie un peu malade que ce souvenir... »

— « Cher Francis!... » dit Henriette, avec une pitié si délicate dans ses beaux yeux d'un bleu loyal, qu'il détourna les siens. Il était donc rentré, malgré ses résolutions, dans le chemin maudit du mensonge. N'était-ce pas deux fois mentir que d'attribuer son trouble à la noble cause qu'Henriette croyait deviner, et d'accepter cette charité dont il eût dû avoir horreur, et qui pourtant lui fut douce? Il avait tant besoin d'être plaint, tant besoin aussi de s'abandonner aux sensations qui le remuaient, qu'il refusa une seconde fois l'offre que Mme Scilly lui renouvela, de monter dans l'appartement :

— « Ne restez pas pour moi », fit-elle; « ces chansons de Naples me plaisent toujours, mais qui en a entendu une en a entendu cent... »

— « Celles-ci sont par extraordinaire à peu près inédites », répondit le jeune homme, « et les musiciens sont assez bons, ce qui est plus extraordinaire encore. — Et puis quelles mimes incomparables, il faut que je l'avoue moi-même!... Voyez ce gros, quelle bonne et large face d'honnête canaille, et ce

maigre, quelle bouffonnerie dans le sérieux de son masque immobile!... Je suis sûr qu'ils ont chanté et dansé dans des hôtels semblables à celui-ci plusieurs milliers de fois, et ils s'amusent vraiment pour leur propre compte... Et le public vaut les acteurs... Des Anglais regardant parader des Napolitains, c'est toute l'admiration et tout le mépris à la fois que le Nord éprouve pour le Midi... Il y a une vieille lady en bonnet, là-bas, à droite, avec des joues où il tient quatre générations de buveurs de porto. Comme sa respectabilité s'épanouit au contact de ces bohémiens!... C'est délicieux... »

Il parla ainsi longtemps, avec une verve forcée, afin de bien prouver que son trouble de tout à l'heure était fini. Avec cette excitation de causerie, il essayait de tromper non seulement ses confiantes voisines, mais lui-même, mais le battement de cœur qu'il continuait de subir. Sans cesse, cependant, et tandis qu'il causait, ses yeux se tournaient du côté de la petite fille, qui tout d'un coup, et par hasard, tourna aussi les yeux vers lui. Pour la première fois, ces prunelles, d'un brun si frais dans ce teint si finement rosé, le regardèrent, comme avait fait Pauline l'autre matin, — naturellement, tranquillement. Puis ce regard passa, avec le même naturel, avec la même tranquillité, sur la ligne des spectateurs rangés derrière eux, pour revenir à l'arbre de Noël et aux musiciens, toujours aussi tranquille, aussi naturel. Francis le savait trop, qu'il n'était que cela pour Adèle : une personne quelconque à laquelle la mémoire de l'enfant n'attachait, ne pouvait attacher aucune idée particulière. Pourquoi cette absolue indifférence lui serra-t-elle le cœur comme la plus triste des épreuves qu'il eût supportées depuis ces trois dures semaines? Qu'espérait-il donc de cette pauvre petite fille, après avoir déployé une énergie de plusieurs années à la mettre systématiquement en dehors de sa vie? S'imaginait-il qu'une suggestion de tendresse émanerait de son regard, capable d'éveiller chez elle le cri du sang qu'il écoutait gronder plus fortement que jamais dans son cœur? Son instinct de paternité, si violemment, si soudainement

éveillé, venait de souffrir d'une souffrance presque physique. Il n'avait, sans doute il n'aurait jamais, de sa fille, même la sympathie d'étrangère apprivoisée qu'elle montrait maintenant à Mlle Scilly ! Cette dernière avait eu raison de dire l'autre jour qu'elle possédait un sortilège pour se faire aimer des êtres simples. N'ayant pas commis la faute de la première rencontre dans le jardin, celle d'approcher trop vite l'enfant, elle avait laissé à la jolie sauvage le temps de l'examiner à la dérobée, de la juger et de subir ce charme souverain, insinuant tout ensemble et irrésistible, la grâce et la douceur dans la beauté. L'envahissement de ce charme fut rendu perceptible par la détente de la défiance physique qui s'accomplit dans Adèle. Peu à peu elle avait cessé de se replier vers le coin du fauteuil, où elle s'était, à l'entrée des dames Scilly, comme réfugiée sous la protection de sa bonne. Son petit corps avait repris la libre facilité de ses mouvements. On sentait qu'elle respirait plus à l'aise. Deux ou trois fois, devant quelque pantalonnade par trop drolatique d'un des chanteurs, elle rit en même temps que riait sa voisine, et il vint une seconde où la jeune fille et l'enfant commencèrent de causer ensemble. Ce fut le simple mouvement par lequel une fine antilope d'abord épouvantée broute, dans la main tendue qui la faisait fuir, une verte poignée de feuillages. Quel bienfait cette mystérieuse magie de séduction eût été pour Francis si elle s'était exercée dans d'autres circonstances ! Elle ne pouvait qu'augmenter sa misère en lui montrant ce qui aurait pu être et en le précipitant davantage dans le gouffre des émotions contradictoires. Sentir à ce degré la grâce de cette enfant, c'était boire une dose nouvelle du poison qui enfiévrait déjà tout son être, c'était perdre de sa force morale, perdre de son honneur, — perdre de son amour aussi. C'était du moins laisser se diminuer encore en lui son pouvoir d'être heureux par cet amour. Et il écoutait, avec ravissement, avec désespoir, avec curiosité, avec épouvante, le dialogue plus familier à chaque réplique qui s'échangeait entre les deux voisines :

— « Est-ce que vous n'avez jamais vu un aussi bel arbre de Noël? » avait demandé Mlle Scilly.

— « Oh! non! » s'était empressé de répondre la vieille Annette, qui demeura étonné que le mutisme habituel de sa petite maîtresse devant les étrangers cessait tout d'un coup, car Adèle répondait, elle aussi, au même moment :

— « Non. Pas d'aussi beau, mais j'en ai vu de bien beaux tout de même... L'année dernière, maman a fait un arbre pour cinquante petites filles. Je l'aimais encore mieux que celui-là... D'abord », ajouta-t-elle en fixant un point imaginaire, « c'était chez nous, et il y avait de la neige... »

— « Et puis vous aviez vos petites amies... », dit Henriette.

— « Oui », répondit vivement l'enfant, « j'avais Françoise, la nièce d'Annette. »

— « Et les autres? » interrogea Mlle Scilly.

— « Les autres sont des amies pour jouer », reprit la petite, « au lieu que Françoise, c'est comme maman et comme Annette... Elle n'a pas pu venir avec nous. Elle est si pauvre! Il faut qu'elle travaille aux champs... Quand elle sera grande, elle habitera au château, et je la prendrai toujours en voyage. »

Ses yeux avaient brillé tandis que sa bouche rieuse prononçait ces mots puérils, remplis de la générosité naïve qui dans cette aube de la vie annonce les premiers linéaments d'une large manière de sentir, la magnanimité future d'un noble cœur. Henriette se retourna vers Francis pour lui dire à mi-voix : « Comme on voit bien que c'est la fille d'une bonne mère !... » et elle prit dans sa main la main de sa petite voisine qui rougit doucement à cette caresse. Elle sourit d'un sourire, embarrassé toujours, mais si amical, et déjà Henriette lui demandait :

— « J'espère que, si votre maman n'est pas venue, elle n'est pas plus souffrante pour cela... »

Le sourire de la petite fille s'arrêta aussitôt à cette question. Une ombre passa sur son visage mobile où chaque pensée transparaissait, comme le sang à travers le réseau de

veines bleuâtres dessiné au coin de sa fine tempe. Elle dit :

— « Je vous remercie, madame, maman était bien ces jours-ci. Elle a repris un peu froid hier, et aujourd'hui elle s'est sentie fatiguée. Elle n'a pas voulu me garder auprès d'elle. Elle a toujours peur que je ne m'ennuie à Palerme et que je ne regrette Molamboz. C'est vrai. J'aime bien notre campagne, mais j'aime encore mieux être ici avec elle... »

— « Vous verrez comme ce beau soleil la guérira vite », dit Henriette, qui regretta d'avoir évoqué l'image de Mme Raffraye, en voyant comme ce cœur de neuf ans était sensible aux moindres nuances. « Maman était très malade aussi quand elle est venue. Maintenant, vous voyez, elle est tout à fait bien portante... » Puis elle voulut quitter ce sujet par peur de blesser à nouveau la petite, et elle ajouta : « Il faut aussi que je vous dise de ne pas m'appeler madame, mais mademoiselle Henriette. Voulez-vous?... »

Adèle semblait ne pas avoir écouté la fin de la phrase, tant elle s'absorbait dans le visage de Mme Scilly qu'elle regardait, qu'elle étudiait plutôt en ce moment avec une curiosité passionnée. Il était trop aisé de deviner pourquoi. Sa tête raisonneuse d'enfant comparait la physionomie de la comtesse à la physionomie de l'être qu'elle aimait le plus au monde. Son affection l'éclairait, comme il arrive quelquefois à cet âge, sur des périls de santé dont son intelligence ne pouvait pas se rendre compte. Pourtant elle avait bien tout entendu, car elle reprit, après un silence :

— « Pardon, mademoiselle, est-ce que votre maman a dû garder le lit longtemps?... »

— « Des semaines », dit Henriette.

— « Pardon encore », continua l'enfant, « c'était un froid ici?... » Et elle montra sa poitrine.

— « Oui », répondit Henriette.

— « Et elle toussait beaucoup la nuit? »

— « Beaucoup. »

— « Et elle est restée combien de temps à Palerme avant d'être guérie?... »

— « Mais il n'y a pas deux mois que nous avons quitté Paris... »

Une seconde fois Adèle se tut. A quel travail se livrait son imagination, tandis que les chanteurs continuaient de faire courir, sur cette banale assemblée de touristes, de désœuvrés et de malades, l'ardent frisson de vitalité populaire que dégagent, malgré tout, les moindres romances écloses dans le sable fumeux du Vésuve? La petite fille paraissait s'en être allée loin de cette salle, de ce spectacle, de ce public et de ces chanteurs. Mais comme c'est l'habitude lorsque nous entendons de la musique sans l'écouter, les mélodies se mélangeaient à sa rêverie, pour en redoubler l'inconsciente exaltation, comme elles redoublaient la pitié d'Henriette, tout émue d'avoir touché à une place trop tendre de cette sensibilité précocement vulnérable. Ces mélodies achevaient aussi de troubler profondément Francis. N'ayant pas perdu une syllabe de ce court entretien, il demeurait effrayé de constater chez cette enfant cette précocité de cœur. Il l'avait sentie sentir, et, dominé comme il était par les idées d'hérédité, comment n'aurait-il pas reconnu en elle le don fatal qu'il lui avait transmis avec les traits de sa famille, celui d'une morbide délicatesse de sentiment? Sa sœur et lui en avaient tant souffert, quand ils avaient l'âge d'Adèle, mais pas plus l'âme de leur âge qu'elle n'avait, elle, l'âme du sien. Et vers qui allait-elle, cette tendresse prématurément maladive? Vers une mère qui, pour être aimée de la sorte, avait dû vraiment le mériter. Francis le savait par sa propre expérience, les enfants les plus sensibles ne sont pas ceux qui s'attachent le plus. Ils sont si aisément froissés et blessés! Une parole vive, une injustice, une impatience suffisent à les faire se replier sur eux-mêmes, et, quand vous voulez vous rapprocher d'eux, votre présence leur renouvelant cette cruelle émotion, il vous devient presque impossible de les reconquérir. L'idolâtrie d'Adèle pour Mme Raffraye était un témoignage de plus, irréfutable celui-là, du dévouement que cette femme avait montré à sa fille. Francis n'aurait-il pas dû être heureux qu'il

en fût ainsi ? N'était-ce pas un soulagement pour sa conscience de constater que l'existence de la pauvre petite avait ranimé dans Pauline le sens aboli des devoirs et des responsabilités? S'il eût reconnu à l'attitude d'Adèle ce secret malaise des enfants très aimants et peu aimés, cette meurtrissure intime des mauvais traitements, qui déforme l'âme pour toujours, n'aurait-il pas maudit son ancienne maîtresse plus encore pour cette injustice dénaturée que pour les perfidies de jadis ? Pourquoi donc, durant tout ce dialogue et pendant le silence qui suivit, restait-il si péniblement affecté, quand il venait d'avoir la seule évidence qui puisse consoler et rassurer un père, séparé à jamais d'avec sa fille? Et il écoutait cette torturante conversation recommencer :

— « Nous », disait Adèle, « nous sommes ici depuis presque quatre semaines. En février, cela fera deux mois. » Cette phrase était pour elle la visible traduction de cette autre : « En février, maman sera guérie... », car un éclair de joie s'était rallumé dans ses prunelles brunes, tandis qu'Henriette lui demandait :

— « C'est la première fois que vous voyagez? »

— « Non », dit la petite, « je suis allée souvent à Besançon voir ma tante... »

— « Et à Paris?... »

— « Jamais. Nous avons dû y aller quand maman était si malade, pour consulter un autre médecin. Et puis elle n'a pas voulu... Annette m'a dit qu'elle déteste cette ville depuis que mon pauvre papa y est mort... Est-ce que le vôtre est à Palerme?... » ajouta-t-elle.

— « J'ai perdu mon père, moi aussi », répondit Henriette, « il y a bien longtemps... »

— « Mais vous l'avez vu », interrogea l'enfant, « vous vous le rappelez? »

— « Oui », dit Henriette, « j'avais neuf ans... »

— « Juste comme moi maintenant », reprit la petite. Elle regarda de nouveau Mlle Scilly, avec le geste de quelqu'un qui va parler d'un sujet très intime et qui hésite.

— « Mademoiselle... », et comme Henriette la regardait de ses beaux yeux si tendres, « je voudrais vous demander une chose... »

— « Laquelle? » dit la jeune fille.

— « Lorsqu'on se retrouve au ciel, après la mort, et qu'on ne s'est jamais vus vivants, comment se reconnaît-on? »

— « C'est le secret du bon Dieu », répondit Henriette. Elle était trop ingénument pieuse elle-même pour sourire à la question de la petite fille, qu'elle répéta presque aussitôt à son fiancé, et elle ajouta : « Quelle étrange et touchante enfant!... » Elle ne se doutait pas que cette phrase d'Adèle ainsi transmise par elle à Francis prenait une signification bien plus étrange encore. Mais, comme elle se retournait pour continuer cette causerie qui l'intéressait déjà si particulièrement, elle put voir que, si sa petite amie de cette demi-heure était en effet très touchante, elle était aussi très enfant. Une expression nouvelle avait remplacé sur ce mobile visage les trop fortes anxiétés de tout à l'heure. Il avait suffi qu'un personnage inattendu entrât dans la salle, qui était simplement le concierge polyglotte, mais rendu presque méconnaissable par une perruque blanche et la poudre semée à profusion sur sa longue barbe. Grimé en Bonhomme Noël ou plutôt en représentant de la générosité de don Ciccio, il portait dans sa hotte une collection de menus objets destinés à être offerts aux nombreux enfants épars de-ci de-là dans l'assemblée. Encore dans l'attente de cette simple surprise, l'excessive sensibilité d'Adèle devint trop visible. Ses yeux brillaient d'un éclat trop vif. Ses fines mains s'ouvraient d'un mouvement trop nerveux. Son sang courait trop vite sous ses joues maintenant pourpres d'espérance, et, quand elle reçut son cadeau des mains de l'hôtelier qui présidait lui-même à la distribution de ces *Christmas presents*, ses mains tremblaient d'un trop passionné plaisir. Pauvre cadeau et qui n'était qu'une toute petite poupée habillée en paysanne sicilienne! Mais l'enfant, après l'avoir regardée avec adoration, dit à sa bonne, pensant à sa grande poupée, à la préférée :

— « Tu comprends, ce sera la Françoise de l'autre. »

Elle se levait en prononçant ces mots, dont la puérilité contrastait comiquement avec ses phrases précoces de tout à l'heure. La vieille bonne avait consulté sa montre et avait fait signe qu'il était temps de remonter. Un peu intimidée, Adèle se tourna vers Henriette pour lui dire bonsoir, et la jeune fille ayant répondu à ce geste par une caresse sur la joue et les cheveux de l'enfant, cette dernière lui fit un sourire où se devinait toute l'amitié dont ces petits êtres sont capables, et qui leur envahit le cœur si promptement. Devant Francis et devant Mme Scilly, elle passa avec la même grâce effarouchée qui lui était naturelle, puis elle disparut entre les fauteuils, tandis que, la hotte du concierge distributeur une fois épuisée, les musiciens reprenaient leurs mélodies interrompues et que Mlle Scilly résumait d'une manière saisissante son impression de la soirée, en disant à sa mère et à son fiancé :

— « Quand on pense qu'avec cette sensibilité-là cette pauvre petite sera sans doute orpheline et seule dans la vie avant un an, c'est un peu trop triste !... »

— « Henriette a raison », se répétait Francis à lui-même une heure plus tard. « C'est un peu trop triste... » Seulement ces mots, qui pour la jeune fille ne représentaient rien de précis, se traduisaient pour lui en des images d'une affreuse netteté. Il voyait Pauline mourir. Quoique, depuis le moment où il s'était rencontré avec Adèle, son ancienne maîtresse eût reculé comme au second plan de ses préoccupations, cette idée lui donnait une sorte de frisson unique, celui qui nous prend devant l'agonie d'une chair que nous sentîmes palpiter contre notre chair avec les profondes énergies mystérieuses de l'amour. Oui, Pauline mourrait bientôt, très tôt, sans doute là-bas, à son retour au pays, après quelqu'une de ces fausses convalescences que le tiède soleil du Midi donne aux poitrinaires. La petite Adèle serait là, qui verrait, elle, réellement, ce spectacle horrible, qu'il avait contemplé lui aussi, encore si jeune, au chevet du lit de mort de sa mère. Comme

elles sont courtes, ces heures où nous avons devant les yeux le masque pâle, immobile, muet, de ce qui fut un visage vivant et tendre, le miroir pour nous d'une âme qui nous chérissait! Comme elles sont courtes, et quelle place elles prennent dans notre souvenir, dans cette légende de mélancolie qui nous accompagne ensuite à travers nos joies les plus heureuses! Qu'il est dur que cette légende commence si vite et par une vision semblable!... On ne laisserait certainement pas Adèle seule dans cette campagne déserte avec la vieille Annette et les autres domestiques. On l'emmènerait... Mais où, et qui? Quels personnages inconnus se cachaient derrière cet « on », indéfini et menaçant comme le sort? Sans doute cette tante de Besançon, à laquelle la petite avait fait allusion, la recueillerait. Cette parente serait-elle une bonne seconde mère? Même si elle était bonne, comprendrait-elle ce cœur d'enfant auquel les gâteries d'autrefois auraient donné un tel besoin d'une caresse continue, d'une atmosphère constamment douce et chaude? Et si cette dame n'était pas bonne, si Adèle tombait tout à coup, du paradis d'affection où elle avait grandi, dans ce pire des enfers, l'hostilité de la famille?... Francis venait de trop intimement, de trop profondément s'unir en pensée à la vibrante et passionnée nature de sa fille, il l'avait sentie trop pareille à lui, pour que toutes les souffrances probables d'une telle transplantation ne lui fussent pas rendues immédiatement perceptibles. Ce frêle organisme y résisterait-il? Tout ne lui serait-il pas meurtrissure et blessure? La petite irait et viendrait, gardant au fond de ses yeux bruns, agrandis encore par la maigreur de son pauvre visage, cette horrible expression de martyre qui devrait faire se relever de sa tombe une mère ou un père. Et la mère ne se relèverait pas... — Et le père?... — Si Adèle vivait malgré cette épreuve, si elle atteignait ainsi ses dix-huit ans, qui se chargerait de la marier, de lui choisir un compagnon d'avenir vraiment digne d'elle? En admettant que cette tante fût une bonne, une très bonne tutrice, elle n'aurait qu'une pensée, établir sa pupille le plus tôt possible.

C'est une trop lourde responsabilité qu'une orpheline, et dont les meilleurs se débarrassent avec un tel soulagement. Adèle épouserait donc n'importe qui, un Raffraye peut-être, quelque homme brutal, cynique et dur, qui ferait d'elle ce que l'autre avait fait de sa mère... Cette suite d'imaginations fut si cruelle à Francis, qu'il se prit la tête dans ses mains, et il se mit à pleurer, à pleurer sa fille, à se pleurer, — elle d'être ainsi la victime exposée à de si tragiques hasards, l'enfant endormie sur le bord du redoutable abîme de la vie, — lui-même d'être son père, de le croire, de le savoir, de le sentir et de ne rien pouvoir pour elle.

Mais ne pouvait-il vraiment rien ? Les nombreux raisonnements dont il s'était fortifié contre toutes ses tentations pendant sa nuit de Monreale et au cours de son pénible examen de conscience s'appuyaient sur un seul point, admis aussitôt : les devoirs que sa paternité soudain reconnue lui imposait envers l'enfant n'étaient pas conciliables avec les devoirs que ses fiançailles lui avaient fait contracter envers Henriette. Il fallait choisir. Il avait choisi ceux qui lui paraissaient emporter avec eux la moindre souffrance pour ces deux êtres si chers. Mais ces devoirs n'étaient-ils vraiment pas conciliables? L'image lui revint du tableau qu'il avait eu sous les yeux ce soir même : Henriette prenant la main d'Adèle et leur sourire échangé. Que disait-il, ce sourire donné et rendu, sinon que ces deux créatures étaient faites pour s'aimer, ces deux âmes pour se comprendre, la jeune fille pour être la grande amie de la petite fille? Elles s'étaient connues, et aussitôt elles avaient commencé de se plaire. Avait-il été coupable de ne pas se jeter immédiatement au travers de cette sympathie naissante, en demandant par exemple à Henriette de quitter le salon aussitôt, comme elle le lui avait offert? Évidemment non. Serait-il coupable s'il ne s'opposait pas davantage à ce que cette sympathie grandît, s'il laissait les circonstances accomplir leur jeu inévitable? La vie commune de l'hôtel ne manquerait pas d'amener d'autres rencontres. Henriette et Adèle se rever-

raient. Elles se plairaient plus encore. Durant sa nuit d'honnêteté intransigeante, Francis se fût dit qu'il devait à tout prix empêcher cette intimité. Maintenant qu'il s'était trop rapproché de l'enfant, il écoutait la voix du sophisme, toujours prête à plaider dans les intelligences incertaines. Cette voix dangereuse, la savante complice de nos faiblesses sentimentales, lui murmurait le terrible mot qui sert de prétexte à tant de lâchetés et d'hypocrisies : « Est-ce mentir que de se taire?... » Ce silence suffisait cependant pour que des relations s'établissent entre sa fille et sa fiancée, où il n'entrerait pour rien, et qui lui seraient d'une telle douceur. Il contemplerait l'enfant, il l'approcherait, il lui parlerait sans avoir à s'en cacher comme d'un crime!... Mais un pareil état de choses entraînait une autre conséquence nécessaire : si Adèle devenait, à un degré quelconque, la familière des dames Scilly, Pauline Raffraye les connaîtrait aussi?... Quelle répulsion cette idée avait soulevée en lui la première fois qu'il avait imaginé ce spectacle pour lui monstrueux, cette criminelle complice de son adultère assise auprès d'Henriette et de la comtesse, ces deux honnêtes femmes s'intéressant à cette malheureuse, lui parlant, la plaignant, l'embrassant peut-être!... Fallait-il que cette soirée passée auprès de la petite Adèle eût jeté le désarroi dans son cœur, pour qu'il plaidât en ce moment contre cette répulsion, éprouvée encore tout à l'heure quand il avait constaté combien l'enfant chérissait sa mère! Mais Pauline, en effet, n'était-elle pas estimable en tant que mère? Sa tendresse de neuf années pour la douce petite fille ne méritait-elle point qu'il oubliât ses noires trahisons, qu'il les lui pardonnât enfin? Ah! que ne pardonnerait-il pas pour être certain qu'il acquerrait la possibilité de ne jamais perdre de vue l'enfant! C'était le résultat qu'il entrevoyait par delà toutes ces arguties de sa conscience. Si des relations se nouaient à Palerme entre les deux familles, ces relations continueraient, du moins par correspondance, une fois de retour en France. Il aurait une chance de savoir comment vivrait Adèle, quoi qu'il arrivât, une chance par conséquent de dimi-

nuer sa souffrance si elle souffrait, de l'aider si elle avait besoin d'aide. Il était sûr d'avance que la noblesse de ce but excuserait aux yeux d'Henriette ce qu'il y aurait eu d'un peu incorrect dans les moyens, quand elle saurait la vérité. Car, une fois mariée, il la lui dirait, il se donnait sa parole de la lui dire, trouvant dans cette volonté bien arrêtée une absolution devant lui-même. S'il eût été moins enivré du roman insensé qu'il se racontait ainsi par avance, il aurait reconnu qu'il raisonnait comme ces infidèles dépositaires qui dépensent une somme prise dans une caisse en se jurant de la rendre ce soir, demain, dans huit jours. En toute matière, qu'il s'agisse d'argent ou de sentiment, la probité se reconnaît à ce signe qu'elle ne comporte ni les transactions ni les nuances. Il l'avait bien reconnu dans sa méditation du premier soir. Mais la fibre paternelle venait d'être touchée trop fortement, et cela, après des journées trop complaisamment passées à se regarder souffrir. Il n'avait plus la force de marcher dans le droit et simple chemin, et il s'en justifiait, comme nous nous justifions tous, avec cette excuse du moins qu'il était pris entre deux des plus puissants sentiments du cœur de l'homme, et qui ne s'excluent pas l'un l'autre : la paternité et l'amour. Et il continuait de caresser le projet chimérique qui devait lui permettre de les satisfaire tous les deux. Il se demandait ce que penserait Mme Raffraye quand elle saurait qu'Adèle avait causé durant cette soirée avec Henriette. Il s'était à ce point livré aux folies de sa vision d'avenir, que ce lui fut comme le sursaut d'un réveil de se dire : « Pauline a déjà refusé de me répondre. Elle a interdit à ses femmes de chambre de dîner à la même table que les domestiques de Mme Scilly. Elle ne veut aucune espèce de rapport avec nous. Elle défendra à la bonne de laisser la petite nous parler. » — Il disait déjà « nous », en pensant aux relations possibles avec Adèle ! — « Et puis », ajouta-t-il, « si elle accepte de faire la connaissance de Mme Scilly et si elle raconte, même sans mauvais calcul, qu'elle a été l'amie de ma sœur ?... » Ces réflexions, la longue suite de ces rêveries, l'angoisse de perdre l'unique

occasion qu'il eût de mieux revoir la petite fille, le désir de prouver à son ancienne maîtresse que sa rancune n'existait plus, les mille sentiments confus enfin qui l'agitaient se résolurent dans la décision qu'il eût certes prévue le moins, quelques heures plus tôt. Il voulut faire une nouvelle tentative pour se rapprocher, non plus de la femme qui lui avait fait si mal ou dont il redoutait la vengeance, mais de la mère inquiète et tendre qui ne pourrait pas refuser pour sa fille si jeune, si dépourvue de défense, le plus désintéressé, le plus sincère des dévouements, le plus légitime. Il essaya de mettre un peu de tout cela entre les lignes d'un billet adressé à Mme Raffraye, — billet plus difficile à composer que le premier, et il n'eut cependant aucun brouillon à déchirer ni à raturer. Un trop puissant désir le dominait à cette minute pour qu'il ne trouvât pas aussitôt le mot le plus juste, le plus capable de toucher celle à laquelle il avait la déraisonnable inconséquence d'écrire. Fallait-il que la démence de l'émotion ressentie eût été et fût profonde pour que sa main n'hésitât pas à tracer les phrases suivantes :

« 24 décembre.

« *C'est encore moi qui vous écris, bien que le premier billet que je vous ai envoyé, voici des semaines, soit demeuré sans réponse. J'ai trop compris ce que signifiait ce silence, et vous savez avec quel scrupule j'ai respecté votre volonté. Vous savez aussi, vous ne pouvez pas ne pas savoir qu'entre mon premier billet et celui-ci des rencontres ont survenu, dont je ne chercherai pas à vous cacher qu'elles m'ont profondément bouleversé. Vous avez été l'amie de ma chère Julie, et c'est au nom de cette douce morte que je me mettais si loyalement, si simplement l'autre jour à votre disposition pour vous épargner les menus soucis d'une arrivée en terre étrangère. C'est encore en son nom que je vous supplie de me recevoir, comme elle vous en supplierait elle-même, en son nom et en celui du charmant petit être en qui j'ai retrouvé sa grâce, sa délicatesse, sa sensibilité trop fine, toute son enfance, jusqu'à ses traits. — Ce que*

j'ai à vous dire, votre génie de mère l'a sans doute deviné déjà. Écoutez votre cœur qui vous affirme certainement que la pensée d'une fragile, d'une innocente et attendrissante créature comme est Adèle ne peut pas être mêlée à des souvenirs d'irritation et d'amertume. Les vrais dévouements sont toujours rares. Vous ne voudrez pas, en refusant de me voir, risquer d'en repousser un qui ne réclame aucun droit, sinon celui de vous assurer que sous les mots de ce billet il tient plus d'émotion que vous en exprime votre respectueux

« Francis Nayrac. »

Le jeune homme lut et relut cette page, énigmatique pour n'importe quelle autre, mais dont chaque syllabe devait avoir pour la mère d'Adèle une signification aussi claire que s'il lui eût écrit en toutes lettres la vérité de leur situation réciproque. Ne connaissant plus rien de Pauline, depuis des années, que les sentiments d'amère rancune qu'il lui gardait, persuadé qu'elle l'avait trahi et qu'elle méritait les pires duretés, il se trouva naïvement très généreux d'effacer ainsi ses griefs, et il ne douta point qu'elle n'en fût touchée. Il relut ce billet le lendemain matin, en se réveillant d'un sommeil hanté par des rêves où il avait revu la petite fille mêlée à mille scènes inexprimablement troublées et confuses. Il eut de nouveau l'impression que sa démarche remuerait la mère, qu'elle en serait attendrie, vaincue, et, comme le remords de nos duplicités ne s'étourdit pas aussi vite que le voudrait notre conscience, il s'empressa de faire mettre l'enveloppe au nom de Mme Raffraye chez le concierge du *Continental* — avant d'avoir revu sa fiancée. Il avait cependant la conscience de ne rien lui prendre. Il ne l'avait jamais plus aimée que depuis qu'il l'avait vue qui regardait l'enfant avec des yeux si doux, si tendres. Ne lui pardonnaient-ils point, ces yeux, par avance, ce qu'il ferait pour être bon à cette pauvre petite, — qui n'avait pas demandé à vivre ?

VII

PAULINE RAFFRAYE

Tandis que cette scène très simple dans ses détails, et presque tragique par son retentissement sur un cœur d'homme déjà si ébranlé, se jouait au rez-de-chaussée de l'hôtel, parmi le brouhaha des conversations, sous la lumière confondue des globes électriques et des innombrables bougies de l'arbre de Noël, chef-d'œuvre de don Ciccio, Pauline Raffraye, couchée et plus souffrante qu'à l'ordinaire, attendait sa fille, sans se douter qu'un nouvel épisode, actuellement imprévu, s'ajoutait soudain à ce qui avait été, à ce qui restait le drame meurtrier de sa vie. Rien dans cette chambre de hasard ne dénonçait la terrible maladie contre laquelle la jeune femme était venue demander des forces au soleil africain de Palerme. La fine nature de la mourante, révélée déjà par les traits délicats de son visage, en ce moment immobiles de fatigue et de songerie au milieu de ses oreillers, se reconnaissait encore dans cet art de dissimuler l'odieux appareil de ses misères physiques. Bien qu'elle ne reçût aucune autre visite dans cette chambre que celles de sa petite Adèle et du docteur, elle gardait la coquetterie de ce qu'elle appelait en plaisantant « son coin d'hôpital ». Les tresses toujours épaisses de ses cheveux châtains, comme rayées par places de touffes blanches, étaient aussi soigneusement nattées et nouées de rubans, la transparente batiste de ses coussins se doublait d'une soie aussi joliment rose ou bleue, elle drapait ses maigres épaules d'un crêpe de Chine aussi souple, aussi parfumé; enfin la dentelle qui terminait ses manches retombait sur ses pauvres poignets fragiles en plis aussi coquettement disposés que si elle eût été, non plus la condamnée d'aujourd'hui, mais l'amoureuse et

l'élégante d'autrefois. A la place du hideux déploiement de fioles et de linges souillés qui déshonore des chambres pareilles, le marbre de la table, auprès d'elle, se voilait d'un tapis de soie et montrait une lampe voilée elle-même d'un abat-jour souple. Une photographie d'Adèle dans un cadre d'émail était auprès, des anémones dans un vase d'argent ciselé et un vaporisateur à moitié vide, dont la présence expliquait le léger arome ambré de l'atmosphère. On eût deviné, à ces riens, un de ces tendres esprits de femme dont la résistance à la douleur se hausse jusqu'à l'héroïsme par le désir passionné de ne pas abdiquer la royauté du charme, — instinct si touchant, comme toutes les impuissantes protestations de la faiblesse et de la beauté contre la barbarie de la vie ! Il l'était plus encore ici, car c'était la mère qui se sentait mortellement atteinte, et elle voulait laisser à son enfant, au lieu d'une vision de laideur et d'épouvante, cette image de souffrance et de grâce à la fois, le souvenir d'une femme pâlissante, consumée, mais sans dégradation. Et combien elle l'aimait, cette enfant, les cinq ou six portraits épars dans la chambre, sans compter celui qu'elle gardait près d'elle, le disaient assez. C'était encore de sa fille qu'elle s'occupait durant cette veillée de Noël employée en partie à préparer des cadeaux destinés aux petits souliers qu'à son retour Adèle poserait dans le coin de la cheminée. Elle venait d'envelopper ainsi et de confier à Catherine, celle des deux femmes de chambre demeurée auprès d'elle, toute une suite de menus paquets liés de faveurs. Ils contenaient à la fois des gâteries de jeune fille, telles qu'une pendule de voyage, et de toute petite fille, telles qu'une chaise à bascule pour une poupée. Mais Adèle, élevée dans des conditions si particulières, n'était-elle pas un peu une grande personne par sa sensibilité précocement éveillée et par ses soucis, qui la rendaient parfois trop pensive, en même temps que la spontanéité de son naturel y mélangeait l'enfantillage de la neuvième année ? Sans doute, ces petits soins de tendresse avaient éveillé chez la mère une de ces crises du souvenir comme nous en subissons à de cer-

taines dates, car elle avait demandé à Catherine un coffret qui ne la quittait jamais, et elle en avait tiré deux grandes enveloppes de cuir fermées avec une serrure. De feuilleter seulement les lettres que contenaient ces enveloppes avait fait passer dans ses beaux yeux gris, cernés d'un tel halo de lassitude, une tristesse plus grande, et elle avait refermé cette correspondance pour ouvrir tour à tour les deux volumes qu'elle gardait à son chevet, — et l'un était le *Nouveau Testament*, l'autre l'*Imitation !* Certes, Francis Nayrac, avec le mépris féroce qu'il se croyait le droit de porter à son ancienne maîtresse, eût été bien étonné de la voir en train de chercher dans ces pages d'austère consolation les phrases qui versent un baume sur les blessures saignantes du cœur. Elle relisait les versets divins : « Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez des afflictions dans le monde, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde... » Elle se répétait avec le solitaire : « Les malheureux ! Ils sentiront à la fin combien était vil, combien n'était rien ce qu'ils ont aimé !... » Elle les avait souvent redits, ces mots qui sonnent le glas de toutes les affections mortelles, depuis des années. Ce fut sur eux, ce soir encore, qu'elle posa le livre. L'écho lui en avait résonné trop avant dans le cœur. Elle y avait trouvé ramassées, en un cri trop aigu, les émotions de sa jeunesse si horriblement déçue, que lui infligeait toujours un simple coup d'œil jeté sur ces papiers d'autrefois. Elle ne pouvait cependant se décider ni à les détruire, ni à les reléguer hors de sa portée ! Ah ! ces feuilles, si souvent maniées, avec leur écriture déjà jaunie, comme Francis fût demeuré épouvanté s'il en avait seulement lu quelques-unes, au hasard !... C'était d'abord ses lettres à lui, puis quelques mots d'Armand de Querne, enfin une longue correspondance avec François Vernantes, — bref, toutes les pièces du procès d'infamie qu'il avait fait à la Pauline Raffraye de 1877. Mais ce dossier de leur commune histoire, au lieu de prouver les trahisons dont il s'était cru si sûr, attestait que l'imprudente et malheureuse femme ne lui avait jamais menti. Non, elle n'avait pas eu

d'amant avant lui. Elle n'en avait pas eu d'autre pendant leur liaison. Elle n'en avait pas eu après leur rupture. Les sept ou huit billets d'Armand démontraient qu'il n'y avait eu réellement entre eux qu'une légère, qu'une innocente familiarité du monde. Les fréquentes et longues lettres de Vernantes révélaient une amitié romanesque, sans la moindre nuance de passion ou de galanterie, toute en estime et en tendres respects de la part de l'ami, en reconnaissance émue et en fine direction spirituelle de la part de l'amie. C'était la condamnation de Francis que ces pages, et la réhabilitation de Pauline, — une preuve, hélas ! après tant d'autres, que la jalousie torturante d'un homme et la révolte d'une femme outragée sont de tout-puissants artisans de malentendus entre les êtres les plus sincèrement épris. Elles disaient cela, ces lettres, et qu'en suppliciant cette femme par ses dégradantes défiances, en la soupçonnant sur des étourderies d'attitude, en l'outrageant sur des médisances de salon, en l'abandonnant enfin sur l'équivoque ressemblance d'une silhouette aperçue à une porte, Nayrac avait commis la plus atroce, la plus irréparable des iniquités. Si elle avait refusé de consigner de Querne dès la première sommation, ç'avait été par une trop naturelle ignorance du danger vers lequel elle courait. Si, plus tard, elle avait tenu tête à son amant à l'occasion de Vernantes, ç'avait été par cette rancune exaspérée qu'un excès d'injustice éveille chez une créature passionnée. Si elle ne s'était défendue que par l'indignation et par le silence quand Francis était venu, l'insulte à la bouche, proclamer qu'il l'avait vue, la veille, entrer voilée chez ce même Vernantes, ç'avait été par horreur contre cette cruelle, cette féroce partialité qui ne lui faisait pas, une seconde, le crédit d'admettre qu'elle pût être innocente. Elle l'était cependant. Elle avait dû, quoique indisposée, sortir ce jour-là qui s'était trouvé aussi celui où une maîtresse quelconque, à peu près de sa taille et portant comme elle le manteau de la saison, avait eu un rendez-vous dans le rez-de-chaussée de la rue Murillo. Une aussi misérable rencontre de circonstances, une analogie de lignes et de mise,

— voilà d'où avaient dépendu son honneur et son bonheur! Ce peu avait suffi pour que celui qui prétendait l'aimer s'avilît et l'avilît jusqu'à la frapper. Elle en frissonnait de haine en y pensant et en remettant dans leurs enveloppes ces feuillets, qu'il lui eût suffi de montrer pour se justifier. Pourquoi ne l'avait-elle pas fait? Pourquoi, si elle n'était pas coupable, l'avait-elle laissé partir, cet amant qu'elle aimait? Pourquoi ne l'avait-elle pas rappelé, alors que, devenue veuve, elle s'était trouvée enceinte, et sûre, bien sûre que la petite fille était de lui? Pourquoi n'avait-elle jamais, avec les années qui passaient, tenté une autre démarche, qui lavât du moins son légitime orgueil d'amante des affronts qu'elle avait dû subir?

Oui, pourquoi? La réponse à cette question était tout entière dans les lettres de Francis, dans la frénésie de brutalité morale qu'elles manifestaient, dans l'injustice presque barbare qui s'y respirait à chaque ligne. S'il en eût relu quelques-unes seulement, comme Pauline venait de le faire, il eût compris par quels degrés cette femme, martyre de sa folle jalousie, en était arrivée à ce point de rébellion intérieure où l'on ne se défend plus. On n'en a plus la force ni même le désir. Il y a dans le soupçon, porté jusqu'à un certain point et prolongé pendant une certaine période, une sorte de puissance meurtrière et paralysante pour l'être qui en est l'objet. Ce n'était pas une fois, c'était vingt que Nayrac avait dit devant sa maîtresse des phrases telles que celles-ci : « Une correspondance? Qu'est-ce que cela prouve? Quel est l'homme qui refuse à une coquine de lui écrire une trentaine de pages plus ou moins antidatées, si elle les lui demande, pour un mari ou pour le prochain amant?... » Lorsqu'une femme conserve dans la place la plus douloureuse de sa mémoire la pointe empoisonnée de paroles semblables, lorsqu'elle a vu la source de la défiance jaillir sans cesse, aux moindres occasions, dans un cœur implacable, lorsqu'elle a constaté qu'elle ne gagnait aucun terrain sur cette défiance et que c'était toujours, toujours, à recommencer, un infini découragement la terrasse, qui ne la quitte que pour céder aux pires fureurs de la rancune

et de l'indignation. Tel était le secret de l'imbrisable silence où se renfermait Pauline depuis la terrible dernière scène qui avait consommé une rupture commencée tant de jours auparavant. Elle ne s'était plus défendue. A quoi bon? Si elle gardait cette correspondance, si elle l'avait feuilletée par ce soir de Noël, c'était uniquement pour y retremper sa haine toujours vivante contre le misérable qu'elle avait retrouvé sur son chemin, par le plus inattendu, par le plus dur des hasards. Et il allait se marier, prendre la vie de cette charmante Mlle Scilly, qu'il suffisait presque d'avoir aperçue au passage pour l'aimer! Si pourtant cette jeune fille et sa mère savaient la vérité sur ce caractère, si elles connaissaient l'infamie de sa conduite envers la pauvre maîtresse de sa vingt-cinquième année, et dans quelles conditions d'affreuse angoisse morale il l'avait abandonnée, à la veille d'accoucher, et si malheureuse, que penseraient ces deux femmes du cœur de cet homme? Il suffirait cependant, pour les éclairer, de leur montrer ces lettres qu'elle avait eu le tort de relire ce soir, non point qu'elle fût tentée une seconde par une si basse vengeance; mais, après des années, elle ne pouvait, sans un sursaut de dégoût, penser au traitement que lui avait infligé son bourreau, et elle redisait, en repoussant le coffret, la phrase amère :

— « Combien était vil, combien n'était rien ce qu'ils ont aimé!... » Elle ajoutait : « A quoi me sert de reprendre tous ces souvenirs?... C'est le voisinage de cet homme qui en est la cause. Heureusement, ce sont les tout derniers jours... »

Dès la première heure, en effet, où elle avait su la présence de son ancien amant dans l'hôtel, de rester sous le même toit lui avait paru insupportable. A ce moment même, — oh! la triste ironie des ignorances réciproques sur lesquelles se terminent presque tous les amours! — le jeune homme se demandait par quels procédés il déjouerait la scélératesse et les ruses qu'il appréhendait de sa part, à elle. Un sentiment avait empêché Pauline Raffraye de changer d'hôtel, qui s'expliquait par la suite entière de cette tragédie morale. Il se produit chez tous ceux qui ont subi comme elle une trop outrageante

méconnaissance de leur caractère. Elle avait jugé qu'en s'en allant elle paraîtrait rougir devant celui qu'elle considérait comme son mortel ennemi. Il lui avait semblé que de se retirer ainsi constituait un honteux aveu, une lâche désertion, et elle était restée. Puis la rencontre avec Francis dans le jardin du *Continental* et le regard jeté par lui sur l'enfant avaient fait peur à la mère. Elle n'avait pas douté une minute qu'il n'eût retrouvé sur le visage d'Adèle cette ressemblance effrayante qui faisait qu'elle-même enfermait sous clef les portraits de son amie morte. Devant une si indiscutable évidence d'hérédité, — une de ces évidences qui sont quelquefois le supplice d'une femme adultère durant une longue vie, — Francis avait dû reconnaître son sang. Il se savait le père de la petite fille. Pauline avait prévu, dès le premier jour, que cette confrontation aurait lieu. Puis elle avait conclu, avec une grande tristesse : « Cela non plus ne lui fera rien. » Elle n'avait échangé qu'un coup d'œil avec le jeune homme, et elle avait compris qu'il était bouleversé. Une appréhension affreusement pénible l'avait saisie alors, à la pensée que ce trouble pouvait aboutir à une tentative de rapprochement. Quoique ni le lendemain de cette rencontre, ni pendant les jours qui suivirent, Nayrac n'eût manifesté par un signe quelconque une pareille intention, la mère s'était sentie si mal à l'aise sous le coup de cette menace, que la rancunière fierté de la femme avait cédé. Elle s'était résolue à quitter l'hôtel et à louer, pour le reste de l'hiver, une petite villa que son médecin, la seule personne qu'elle vît à Palerme, lui avait indiquée à une extrémité du Jardin anglais, dans le quartier par conséquent le plus éloigné du bord de la mer et du *Continental.* La nécessité de quelques réparations indispensables et le renouvellement partiel du mobilier avaient seuls retardé son installation, qui aurait lieu avant la fin de la semaine. Une fois chez elle, gardée par ses deux servantes et par un ménage du pays que le docteur lui procurait pour la cuisine et la voiture, aucune sorte de rapports ne serait plus possible entre elle et Francis, elle en était bien certaine, ni surtout entre Francis et l'enfant. Sa crainte

que le jeune homme parlât seulement à la petite fille était si forte que, empêchée par sa faiblesse d'accompagner cette dernière, elle avait hésité à la laisser descendre au *Christmas-Tree* du cavalier Renda. Puis elle s'était dit que Francis Nayrac, s'il assistait aussi à cette réunion, s'y trouverait enchaîné par la présence de sa fiancée et de Mme Scilly. Elle avait vu Adèle si désireuse de cette fête, et les occasions de divertissement étaient si rares dans leur mélancolique existence, qu'elle avait consenti à l'envoyer. Maintenant il était dix heures. L'enfant allait remonter, et la mère souriait d'avance au plaisir qu'aurait goûté sa fille, en se répétant :

— « Nous aurons eu toutes les deux notre Noël, un peu de distraction pour elle, et pour moi sa gaieté... »

Elle en était là de ses rêveries, égarées entre les réminiscences de son triste passé et l'espoir d'un séjour plus calme dans la villa Cyané, — c'était le nom que le propriétaire avait donné à cette petite maison, par souvenir de Syracuse, sa patrie, et de la source dédiée à la nymphe aux yeux couleur du bleu des bluets, qui fut changée en fontaine pour avoir trop pleuré Proserpine. Cette délicate légende de l'antiquité romanesque avait tant plu à Pauline Raffraye !... — Elle entendit la porte de l'étroit vestibule qui précédait sa chambre à coucher s'ouvrir de ce mouvement doux, si contraire à l'habituelle brusquerie des enfants, et elle y reconnut la manière d'Adèle. Une précoce sollicitude pour sa mère faisait de cette petite fille, dans cet âge de vivacité où le geste suit la pensée avec une violence toute spontanée, une mignonne fée silencieuse, une elfe au pas à peine appuyé, qui allait, qui venait, sans jamais révéler sa présence par un bruit trop fort et dont pussent souffrir les nerfs de la malade. Cette surveillance continue, presque involontaire, de ses moindres gestes, était une caresse déjà pour la mère. Il semblait que l'enfant prît comme un soin d'annoncer son approche par une grâce d'attention et de ménagement. Un coup presque timide frappé à la seconde porte, et Adèle entra dans la chambre à coucher, avec une

tendresse que disaient et ses prunelles brunes et son fin visage, et son sourire et tout son être d'où il émanait comme une idolâtrie. A cette expression, dont elle s'illuminait chaque fois qu'elle revenait après une absence longue ou courte, il était visible qu'elle ne vivait pas seulement pour sa mère. Elle vivait de sa mère. Quoiqu'elle arrivât d'un spectacle qui l'avait intéressée sincèrement et qu'elle tînt dans ses bras la poupée sicilienne dont elle était amoureuse, son premier instinct ne fut pas de parler d'elle-même ni des sensations qu'elle venait d'éprouver. Elle alla droit au lit en courant à peine; elle prit la blanche main que Mme Raffraye lui tendait, — cette main comme vide de sang et si amaigrie que les bagues trop larges glissaient autour des doigts fluets, — elle y appuya un long, un passionné baiser, tandis que son regard aimant fixait, caressait le pâle visage où sa rentrée avait ramené comme un reflet de jeunesse, et elle interrogeait :

— « Nous ne sommes pas restées trop longtemps?... Tu ne t'es pas ennuyée après moi?... Demande à Annette si je ne suis pas partie aussitôt qu'elle m'a dit l'heure!... »

— « Aussitôt », insista la vieille bonne qui était entrée avec l'enfant. Son immobilité familière prouvait qu'elle était habituée à passer des heures en tiers entre la mère et la fille, non pas comme une servante, mais comme une humble amie, comme le chien qui se couche à vos pieds sans que vous y fassiez presque attention. Ce droit à la présence est le seul prix du dévouement qui éclaire son obscur regard; — ce dévouement instinctif, animal, silencieux, est le seul aussi que supportent auprès d'elles les destinées brisées. Et la petite continuait :

— « Dis, si tu te sens tout à fait bien? As-tu déjà dormi un peu?... »

— « Je suis très bien », répondit la mère. « Que je t'embrasse d'abord, et puis assieds-toi là pour me raconter ta soirée!... T'es-tu amusée?... »

— « Oh! beaucoup! beaucoup!... » reprit l'enfant, et ses yeux quittèrent la malade pour fixer dans l'espace l'image du

tableau qu'elle venait de contempler en réalité, et qui se transformait déjà en une grandiose vision de féerie, grâce à la magie de son enfantine mémoire. « Figure-toi », racontait-elle, « qu'il y avait une foule, mais une foule, mille personnes peut-être, et au milieu du salon un arbre aussi haut que le sapin du parc à Molamboz, et des bougies sur cet arbre, je ne sais pas, moi, plus de mille aussi, et des musiciens, de vrais acteurs, mis comme des pantins, qui dansaient en chantant, et un bonhomme Noël qui ressemblait au père Jean-Claude de chez nous et qui m'a apporté cette fille... Je vais la mettre à dormir avec l'autre cette nuit. Comme cela, je serai sûre qu'elles seront bonnes amies demain... Et puis... » Elle s'arrêta quelques secondes. Ce mot d'amie, par une naturelle association d'idées, lui rappelait tout à coup le souvenir de sa voisine. « J'oubliais de te dire », ajouta-t-elle, « que j'étais à côté d'une demoiselle si gentille!... Tu te souviendras, je t'en ai parlé l'autre jour, celle que j'avais vue dans le jardin?... »

— « Oui », interrompit Annette avec un léger embarras. Elle savait trop que Mme Raffraye n'aimait guère les connaissances de hasard. « Madame l'a bien rencontrée aussi. C'est cette demoiselle de Paris qui passe l'hiver ici avec sa mère et son prétendu... On s'est trouvé placé à côté d'elle, parce qu'il faut dire à madame qu'on vous donnait vos fauteuils et qu'on ne pouvait pas changer comme on voulait... »

— « J'espère que tu n'as pas été indiscrète? » questionna Pauline en s'adressant à la petite fille. Elle venait de sentir comme une main lui serrer physiquement le cœur. L'image de la fiancée de Francis Nayrac, assise auprès d'Adèle, lui fut une impression si douloureuse et si imprévue que sa voix trembla dans cette simple demande, et la petite fille répondit avec une soudaine rougeur à ses joues trop minces :

— « Je crois que non, maman. Mais... » Et elle s'arrêta, comme embarrassée.

— « Cette demoiselle t'a parlé? » interrogea de nouveau la mère.

— « Oui », dit Adèle, « je sais que ce n'est pas bien de cau-

ser avec des personnes que l'on ne connaît pas... Seulement, celle-là, c'est comme si on l'avait toujours connue... »

— « Et que t'a-t-elle demandé ? » continua Mme Raffraye.

— « Comment tu allais, d'abord » , dit l'enfant de plus en plus troublée. Par quelle mystérieuse correspondance éprouvait-elle, sans qu'elle s'en rendît compte, le contre-coup immédiat des moindres émotions que subissait sa mère? Cette dernière la comparait souvent à ces larges anémones violettes qu'elle affectionnait entre toutes et dont elle avait un bouquet auprès de sa lampe en ce moment encore, frêles et vivantes fleurs ouvertes ou refermées selon que le soleil les enveloppe ou les abandonne. Elle était, elle, la lumière dont s'épanouissait son enfant. Sauf ce petit tremblement quasi imperceptible de la voix, rien n'avait trahi son déplaisir. Sa main avait continué de boucler les cheveux de la petite, sa bouche de lui sourire, ses yeux de la regarder avec leur tendresse accoutumée, et Adèle avait deviné que cette conversation avec sa voisine durant la fête d'en bas causait à la malade une contrariété profonde. Elle continuait cependant :

— « Et puis je lui ai parlé de Molamboz et de notre arbre de Noël, l'année passée, et puis de Françoise et d'Annette... Et puis nous avons parlé de sa mère, à elle, qui était là. Elle m'a raconté qu'en deux mois Palerme l'avait guérie... » Elle se tut. Sa délicatesse lui faisait craindre d'en dire plus long, car le souvenir de son père — de celui qu'elle croyait son père — lui paraissait, dans ses timides divinations d'enfant trop tendre, devoir être de nouveau pénible à sa chère malade. Elle était trop franche cependant pour mentir, et elle ajouta, donnant, avec une câline finesse de petite femme, un tour plus touchant à une idée trop triste : « Nous avons aussi causé du paradis et de ceux qui nous y attendent... Tu comprends?... » Et, prenant de ses deux mains la main qui flattait toujours ses boucles : « Tu n'es pas fâchée, maman?... » conclut-elle.

— « Non, mon petit être... » , dit Pauline, et, malgré son trouble, elle se sentit prise de pitié pour l'anxiété de ces ten-

dres yeux qui lui révélaient, une fois de plus, une âme visionnaire à force d'amour. Mais cette conversation avec Mlle Scilly n'était rien encore à côté d'une autre qu'elle redoutait trop, et elle insista : « Tu n'as parlé qu'à cette demoiselle?... »

— « Rien qu'à elle », répondit l'enfant. « Pourquoi me demandes-tu cela? »

— « Pour être sûre que tu as été très sage », fit la mère, « et maintenant va coucher ta nouvelle fille et te coucher toi-même... » Elle souriait de nouveau en renvoyant Adèle sur cette phrase de badinage. Aussitôt seule, l'émotion remplaça ce rire trompeur sur sa bouche redevenue amère, et elle dit presque à voix haute : « Allons, il n'a pas osé. Une fois de plus j'aurai eu peur pour rien... » Mais si elle avait pris, comme cela lui arrivait quelquefois, pour suivre les progrès de sa misère physique, le miroir à main caché sous les oreillers, elle y eût aperçu des traits décomposés qui démentaient ce soupir de soulagement et cette fausse sécurité. Pensive, elle éteignit sa lampe pour dormir, et, à peine dans les ténèbres, son imagination commença de travailler sur le simple récit qu'elle venait d'entendre, avec une intensité qui ne lui permit pas le sommeil. Ses dix années de solitude lui avaient trop supprimé cette sensation de l'événement inattendu, qui rend la vie sociale presque intolérable à ceux qui s'en sont une fois affranchis. Elle se démontra bien que ce nouveau hasard de rencontre n'était qu'une conséquence naturelle de cet autre hasard autrement extraordinaire, quoique au demeurant très naturel aussi : sa présence dans le même hôtel que son ancien amant, dans ce caravansérail cosmopolite où ils s'étaient retrouvés. Inquiète comme elle était depuis trois semaines sur les intentions possibles de Nayrac, au point de s'être décidée à ce fatigant déménagement, elle se demanda soudain si cette conversation de Mlle Scilly avec Adèle ne marquait pas la première étape d'un plan de campagne calculé. Cet homme qui avait été son bourreau et qui la savait si révoltée contre lui, n'était-il pas capable d'avoir tout aménagé pour que Mlle Scilly rencontrât la petite fille, — et dans quel but?... Ici sa raison

se confondait, — pauvre raison troublée par le souvenir d'une injustice de tant d'années, envahie par la fièvre, épuisée par l'abus des narcotiques, ébranlée surtout par l'épouvante irritée que la présence de son ancien amant, presque à côté d'elle, lui infligeait depuis ces dernières semaines. Elle entrevoyait des complications de projets aussi extravagantes que ténébreuses, allant jusqu'à concevoir comme probable que Francis tenterait de lui enlever son enfant. Tel était l'excès de son anxiété, qu'elle ne put dompter qu'au matin, grâce à l'empoisonnement du chloral, honteux esclavage qu'elle avait subi autrefois, dans l'agonie de ses mauvais jours. Le passionné désir de vivre pour Adèle l'en avait arrachée, et elle s'y sentait retomber depuis que la cruauté de ce voisinage lui était imposée quotidiennement. Que devint-elle, lorsque, au sortir de cet obscur et presque douloureux sommeil, on lui remit son courrier du matin et qu'elle aperçut l'écriture de Francis sur une enveloppe? Par la fenêtre qu'une des femmes de chambre ouvrait en ce moment le jour entrait, et le soleil, et un morceau de l'azur du vaste ciel clair. Adèle se précipitait, elle aussi, portant dans ses bras, pêle-mêle, la pendule, la chaise, les dix petits cadeaux trouvés à côté de ses souliers. Elle riait de son joli rire, gai comme cette lumière et comme cette matinée. Que pouvaient et ce ciel bleu, et ce radieux soleil, et la joie de la petite fille, contre l'émotion à la fois effrayée et indignée qu'éprouvait la malade à la lecture de ce billet, où Nayrac avait cru mettre du tact et de la générosité?

— « Mon instinct de mère ne m'avait pas trompée... », pensa-t-elle. « Il veut se rapprocher de sa fille. Mais elle est à moi, à moi seule... Il ne l'aime pas. Il n'a pas le droit de l'aimer. Il ne s'en fera pas aimer. Je ne veux pas qu'il l'aime... » Et, prenant tout à coup Adèle dans ses bras, et la serrant contre son cœur d'une étreinte affolée, elle se mit à la couvrir de baisers, et elle lui disait : « Tu m'aimes, n'est-ce pas? Répète-le-moi. Répète que tu es heureuse d'être avec moi ici, que tu seras plus heureuse encore quand nous serons toutes deux seules, dans une maison rien qu'à nous, avec un

jardin rien qu'à nous. Et puis, quand je serai guérie, n'est-ce pas que cela te fera plaisir de rentrer à Molamboz avec moi, toujours avec moi, rien qu'avec moi?... »

— « Toujours avec toi », répondit l'enfant, dont le visage exprima une joie profonde, et qui, achevant de monter du fauteuil où elle s'était agenouillée jusqu'au lit de sa mère, s'y assit, et, tapie contre la maigre épaule de la malade, elle reprit à voix basse : — « Quand je serai grande, tu sais bien que je ne me marierai pas, pour rester avec toi toujours, rien qu'avec toi... » En répétant textuellement les paroles de sa mère, elle semblait comprendre ce qu'elle ne pouvait ni savoir, ni même soupçonner, que la pauvre femme redoutait une troisième présence entre elles deux. Jamais Pauline n'avait mieux senti par quel magnétisme cette précoce et singulière enfant lui était unie, ni quel miracle d'amour faisait se répercuter les moindres mouvements de son cœur vieilli dans ce tout jeune cœur. Elle cessa de parler, mais elle pressa de nouveau Adèle d'une étreinte prolongée et passionnée qui embrassait à la fois, dans la grande fille d'aujourd'hui, tous les êtres qu'elle avait connus et aimés dans cet être si à elle. Oui, elle embrassait ainsi la chétive et misérable créature d'abord, triste rejeton d'un triste amour, dont elle s'était dit avant sa naissance qu'elle allait la haïr de la haine qu'elle portait au père. Puis elle avait entendu l'enfant gémir, elle lui avait donné le sein, et à la première goutte de son lait que cette petite bouche avait aspirée, elle avait senti une communion sacrée unir cette chair sortie d'elle à sa chair. Elle avait revécu pour pouvoir soutenir cette fragile vie!... Et elle embrassait encore, dans ce baiser du matin de Noël, l'Adèle de trois ans qui commençait de parler et de courir, et qui, jouant au printemps dans le vaste parc de Molamboz, avait toujours le gracieux instinct de tendre à sa mère les fraîches fleurs qu'elle cueillait, comme pour offrir, comme pour rendre à l'abandonnée, à la vaincue, la jeunesse, l'espérance, la joie, tout ce qui sourit, tout ce qui enchante, tout ce qui promet... Elle embrassait l'Adèle de six ans qui déjà priait auprès d'elle

et pour elle, et qui, les mains jointes, le soir, à genoux dans sa longue chemise blanche, ressemblait à ces statuettes d'anges que la naïveté de la foi n'a jamais cessé d'évoquer sur les tombeaux. La douce petite n'était-elle pas agenouillée en effet sur le tombeau d'une Pauline Raffraye à jamais morte, de la femme qui avait cherché le bonheur dans la passion et qui n'avait rencontré sur les mauvais chemins que honte et que désespoir? Toutes ces filles qu'elle avait aimées l'une après l'autre dans sa fille, la malade les étreignait dans ce baiser, comme pour s'assurer que personne ne pouvait les lui prendre. Elle les serrait contre elle, avec cette plénitude de la complète possession d'une autre âme, — chimère que nous poursuivons tous à travers toutes les tendresses. La réalisons-nous jamais, sinon auprès de nos enfants, lorsque nous ne les avons jamais quittés? De telles sensations sont trop puissantes pour ne pas donner le courage de défendre contre n'importe quel danger ces chères créatures pendant qu'elles sont à nous. Quand, après avoir encore causé quelques minutes, Adèle sortit de la chambre, Pauline avait reconquis le sang-froid qu'il lui fallait pour discuter la conduite à tenir envers Francis, longuement, précisément, lucidement.

— « Il ne peut rien faire », conclut-elle après une méditation débarrassée cette fois de la fièvre hallucinante qui l'avait, durant la nuit, harcelée de folles hypothèses. « Ma fille est à moi de par les lois, comme ma maison, comme mon argent. Si cet homme est pris de remords maintenant, tant mieux. Qu'il souffre à son tour, ce n'est que justice. Je n'ai même pas à lui répondre. La vraie réponse, c'est d'activer notre déménagement... Si celle-là ne suffit pas, s'il s'acharne à notre poursuite, je lui montrerai qu'il n'a plus devant lui la femme faible d'il y a neuf ans... C'est une mère contre laquelle il lui faudra lutter, et, s'il ne sait pas ce que vaut la volonté d'une mère, je le lui apprendrai... »

Le coup de fouet de cette résolution, où l'intensité de l'amour maternel avait pour auxiliaire la profonde rancune de la femme autrefois outragée, rendit à la malade cette

énergie physique qui lui manquait depuis des jours. Elle voulut, le matin même, aller en personne à la villa Cyané pour constater de ses yeux l'avancement des travaux. Elle eût pu s'y installer dans les vingt-quatre heures, n'était le retard de la fête. Après avoir parlé à l'homme chargé de la garde et lui avoir donné des instructions plus pressantes encore, elle rentra pour recommander aux femmes de chambre qu'elles préparassent les malles aussitôt, afin de n'attendre pas même une matinée de plus, même une heure dans cet hôtel maintenant détesté, quand la villa serait prête. Ni ce jour-là ni le lendemain, elle ne quitta sa fille d'un pas, sous ce prétexte justement qu'Annette et Catherine se trouvaient occupées à ce hâtif emballage. Elle la conduisit elle-même à la promenade, bien sûre qu'en sa compagnie personne n'aborderait, ne regarderait seulement son enfant. Elle devait avoir trop vite la preuve que ses forces ne lui permettaient pas cette surveillance quotidienne, dont sa jalousie maternelle de ce moment lui faisait presque un besoin. Cette fête de Noël, dont les premières heures avaient été marquées pour elle d'une telle émotion, à cause de la lettre de Francis Nayrac, était tombée un mercredi. Elle devait entrer dans sa villa définitivement le samedi. D'être sortie, deux jours de suite, le matin et après le déjeuner, l'avait épuisée à un tel point que le vendredi elle se sentit trop faible, fût-ce pour une promenade en voiture, d'autant plus qu'un sirocco s'était levé, un de ces vents que le voisinage trop proche de l'Afrique rend si cruels en Sicile. Ils semblent rouler avec eux l'asphyxie brûlante du désert. Après avoir gardé Adèle la matinée entière dans sa chambre, et la trouvant un peu pâle, elle pensa qu'elle ne l'exposerait à aucune rencontre si elle l'envoyait avec le coupé jusqu'à la villa sous la conduite des deux servantes, qui devaient y donner un dernier coup d'œil. Elle eut cependant la précaution de prévenir Annette, à qui elle dit son mécontentement pour la conversation de l'autre soir, et elle ajouta :

— « J'ai mes raisons pour que vous ne permettiez pas à ces dames en particulier de parler avec Adèle... »

— « J'obéirai à madame », répondit la vieille fille avec une physionomie de caniche grondé. L'appréhension d'une nouvelle faute à confesser se mélangeait chez la brave créature au regret de la première. « Mais alors », continua-t-elle, « madame sera peut-être fâchée. On ne savait pas. Ces dames avaient l'air si bien... Enfin il faut que je déclare à madame que je n'ai pas cru mal faire en disant à la femme de chambre de ces dames que nous quittons demain... »

Quoique cet innocent bavardage lui fût en effet souverainement désagréable, parce que l'écho pouvait en parvenir jusqu'à Francis et lui apprendre trop tôt leur départ, Pauline calma de son mieux le remords de la fidèle bonne. Il révélait une si absolue soumission. Elle se reprocha de n'avoir point, dès le premier jour de son arrivée et par un morbide scrupule, donné cet ordre précis à la vieille fille. Elle était très sûre de ce dévouement qui ne discutait pas, qui ne cherchait pas de motifs aux instructions reçues. Mais quand il s'agit de volontés qui touchent de trop près aux mystères les plus douloureux de notre vie, de seulement les énoncer devient quelquefois un effort auquel nous ne nous résignons qu'à la dernière extrémité. Depuis la lettre reçue l'autre matin, Pauline était arrivée à cette extrémité. Du moins elle vit partir sa fille et ses deux gardiennes sans la moindre appréhension. Elle était certaine que son désir, cette fois, serait accompli, et que, dans une heure, la petite lui reviendrait, ayant pris un peu d'air dans l'assez vaste jardin attenant au villino. Et elle-même, elle commença d'utiliser cette heure de complète solitude, en procédant à de petits arrangements plus personnels. Elle allait, enveloppant des cadres, déchirant des factures, jetant au feu quelques papiers et ne s'apercevant pas du temps qui passait, quand il lui sembla entendre que l'on frappait à la porte du salon, puis que cette porte s'ouvrait et se refermait. Elle se dit que sans doute quelque domestique apportait un paquet ou bien une lettre. De sa chambre elle demanda qui était là, et, comme on ne répondait point, cette

idée absurde lui traversa l'esprit, que Nayrac, ne recevant pas de réponse à sa lettre et ayant appris qu'elle quittait l'hôtel, avait vu sortir la petite et les deux bonnes, puis qu'il avait voulu profiter de sa solitude pour la forcer à une explition. Mais non! Une pareille audace et si contraire à ce que doit un homme bien élevé n'était pas possible, même de lui. Elle haussa les épaules à la chimère de sa propre imagination, et elle demanda de nouveau : « Qui est là?... » Pas de réponse encore. Elle pensa que, bien plutôt, un des locataires de l'hôtel s'était, comme il arrive, trompé de chambre, et que, s'apercevant de son erreur, il avait refermé la porte aussitôt après l'avoir ouverte. A tout hasard, elle voulut vérifier par elle-même et elle passa dans le salon... — Francis Nayrac était devant elle!...

Le jeune homme se tenait debout, la main appuyée sur une table où la petite Adèle avait disposé les cadeaux reçus trois jours auparavant. Si Pauline avait gardé à travers le saisissement dont elle était secouée tout entière la force d'observer et de raisonner, elle aurait trouvé dans un détail bien vulgaire, mais bien significatif, la preuve du coup de folie qui l'avait précipité à cette démarche insensée. Il était monté chez elle sans chapeau. Évidemment il avait su le très prochain départ de Mme Raffraye. Il avait aperçu les deux femmes de chambre s'en allant avec la petite fille, et il était venu, sûr de la trouver seule, non pas pour la menacer, comme elle pouvait s'y attendre, et pas davantage pour engager avec elle une conversation d'habileté ou de diplomatie. Son visage contracté, ses yeux douloureux, ses lèvres tremblantes, tout dans sa personne disait qu'il ne voulait rien, qu'il ne projetait rien. Une irrésistible impulsion lui avait fait prendre le seul moyen d'obtenir, d'arracher à Pauline... quoi? Un aveu, une promesse, une espérance? Il l'ignorait lui-même. A un certain degré de fièvre intérieure, l'on devient malade si l'on n'agit point, si quelque démarche frénétique ne traduit point au dehors le mouvement d'idées

dont on est comme dévoré. La passion paternelle, si étrangement entrée dans ce cœur par le coup de foudre d'une saisissante reconnaissance, l'avait déjà exalté jusqu'à ce degré-là. Mais cette passion soudaine et ses ravages, cette solitaire et silencieuse agonie d'une âme déchirée entre la plus chère espérance d'avenir et l'apparition d'un grand devoir méconnu dans le passé, tous les épisodes follement rapides de cette silencieuse tragédie intérieure, Pauline ne pouvait pas les deviner rien qu'à la vue de cet homme qu'elle avait tant appris à redouter. Elle comprit seulement qu'il se permettait la plus monstrueuse violation de sa liberté, et ce fut d'un accent où vibraient toutes les énergies de la colère et de la fierté qu'elle lui dit :

— « Vous allez sortir, monsieur, et tout de suite... Ou bien je sonne. Je suis ici chez moi et je ne veux pas vous recevoir... Allez-vous-en... »

Tandis qu'elle lançait cette brutale injonction qu'accompagnait un regard plus dur encore, Francis avait frissonné, comme si, arrivé dans cet appartement sous le coup d'un véritable accès de somnambulisme, cette violence l'eût soudain rappelé à la sensation de la réalité. Il serra le bord de la table sur laquelle il s'appuyait, pour s'empêcher de tomber. Mais il continua de se taire et il ne fit pas un mouvement du côté de la porte. Avec une énergie plus implacable, Pauline répéta : — « Vous allez sortir... » — et, sans le quitter de ses terribles yeux, la main tendue, d'un pas décidé, elle marcha vers le coin de la chambre où se trouvait le timbre électrique. Quelques secondes de plus, et elle sonnait. Cette fois, il ne lui laissa pas le temps d'agir, et, d'un geste tout ensemble brusque et suppliant, il lui prit le bras pour l'arrêter :

— « Non », disait-il, « vous n'appellerez pas. Vous ne me défendrez pas de vous parler. De quoi avez-vous peur?... Vous voyez bien que je ne suis pas venu ici dans des idées de vengeance... Cinq minutes seulement, je ne vous demande que cinq minutes, et puis je m'en irai... Mais pas avant de

vous avoir parlé!... C'est vrai que je n'avais pas le droit de forcer votre porte... Vous partez. Vous n'avez pas répondu à ma lettre. Je n'ai pas pu supporter de ne pas m'être expliqué avec vous avant ce départ... Il faut que vous m'écoutiez. Il le faut... Vous m'avez fait tant de mal dans ma vie. Vous ne me ferez pas encore celui de me refuser cet entretien... Vous me le devez, voyez-vous, quand ce ne serait que par justice, et pour que je vous pardonne toutes mes misères... »

Au moment où le jeune homme avait saisi le bras de Mme Raffraye, cette dernière s'était dégagée, en reculant de quelques pas, comme si ce contact lui infligeait un trop douloureux frémissement d'horreur. Puis elle était demeurée immobile, sans plus essayer de couper court immédiatement à cette conversation. Elle avait pourtant été d'une entière bonne foi en menaçant Francis, et en s'élançant pour sonner. Elle eût sans doute contraint le jeune homme à partir, comme elle le lui avait enjoint tout de suite, soit par quelque cri, soit en se retirant dans sa chambre, dont la porte restait ouverte derrière elle, s'il s'était contenté de la supplier. Mais il avait mêlé à cette supplication des phrases qui touchaient ce cœur de femme à une place trop ulcérée et depuis trop d'années. Il avait parlé comme une victime, lui, le bourreau, — comme un juge, lui, le coupable! « Je ne viens pas avec des idées de vengeance?... Vous m'avez fait tant de mal?... Pour que je vous pardonne?... » Il avait osé proférer ces mots. A les entendre, Pauline avait senti tressaillir et palpiter en elle cet impérieux, cet irrésistible appétit d'équité qui soulève toute créature humaine contre la calomnie. Cette révolte fut plus forte en elle que la prudence et que le parti pris, et elle répondit :

— « Ainsi, vous en êtes encore là, à me parler de vengeance, du mal que je vous ai fait, de pardon, — de votre pardon?... Vous le voyez bien que nous n'avons rien à nous dire. Quand un homme a traité une femme comme vous m'avez traitée, il s'est pour toujours interdit tout rapport avec elle... Si je méritais vos outrages, je suis une misérable

et vous n'avez rien à faire chez moi. Si je ne les méritais pas, c'est vous qui êtes un misérable, et je ne veux pas de vous ici. Mais allez-vous-en, à la fin. Je vous répète que je vous ordonne de vous en aller. »

Elle s'était animée en parlant, et un peu de sang avait rosé son pâle visage. L'éclat redoublé de ses yeux gris avait éclairé sa physionomie d'ordinaire comme ternie par la souffrance. Francis eut un instant l'hallucination d'avoir devant lui la Pauline Raffraye d'autrefois, dont l'orgueil affrontait si âprement le sien. Lui-même, le flot de haine qui l'inondait de fiel la veille encore faillit lui rejaillir aux lèvres en paroles atroces. Mais sa pensée lui représenta l'enfant, et il répondit, il eut le courage de répondre :

— « Pardonnez-moi si je vous ai froissée en quelque chose. Dieu m'est témoin que je ne suis pas venu réveiller ce qui doit être mort pour nous deux. Ma lettre vous le disait, et je le vous le répète. Ce n'est ni de vous ni de moi que je voulais vous entretenir. C'est d'une autre personne... » Et il ajouta, presque à voix basse : « C'est d'Adèle. C'est de notre fille... »

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Le cri de la mère l'interrompit. Elle s'avançait d'un mouvement si sauvage, qu'à son tour il recula, malgré lui :

— « Taisez-vous », lui disait-elle, « taisez-vous. Ne prononcez pas ce nom. Je vous le défends. Ma fille est à moi, à moi seule, entendez-vous? C'est moi qui l'ai nourrie, c'est moi qui l'ai élevée, c'est moi qu'elle aime... Est-ce qu'elle vous connaît, vous? Est-ce qu'elle vous a vu seulement, vous? Est-ce que, pendant dix ans, vous avez essayé une seule fois de vous rapprocher d'elle, vous? Qu'est-ce que vous venez faire dans notre vie, maintenant?... » Et avec une ironie plus âpre encore : « Vous oubliez ce que vous avez cru, ce que vous croyez encore de moi, ce que vous m'offriez de me pardonner tout à l'heure avec tant de générosité. Quand une femme sort de chez un amant pour courir chez un autre, et quand on le sait, comme vous l'avez su, de manière à la jeter là, aussi facilement qu'une chose qui dégoûte, sans un regret,

sans un remords, est-ce qu'on s'intéresse à l'enfant de cette femme? On les laisse toutes deux dans la boue, comme vous m'avez écrit de Marseille. Et j'y reste, dans cette boue, mais avec ma fille... »

— « Ah! » reprit Francis, d'une voix plus basse encore et avec l'accent d'un infini découragement, « la haine encore, toujours la haine! Dieu! que c'est triste!... Et moi, j'arrive à vous le cœur plein de cette certitude que j'ai lue sur le visage de cette pauvre enfant qui devrait être en dehors de toutes ces rancunes, tout effacer entre nous, tout apaiser... Car c'est ma fille aussi, à moi. Je vous défie de le nier, et vous le nieriez que je saurais que vous mentez. Mais vous ne le nierez pas. Il y a des évidences qui ne permettent pas le doute. Et vous me parlez comme à un ennemi, comme à un bourreau!... Est-ce d'un méchant homme, cependant, je vous le demande, d'avoir cédé du premier jour à cette voix du sang contre laquelle je n'ai pas discuté une heure, je vous jure? Est-ce d'un homme cruel, d'avoir ouvert tout mon être à ce sentiment de paternité, lorsque, dans ce jardin, j'ai reconnu sur cette chère petite figure cette ressemblance, cette identité avec Julie?... Mon Dieu! il eût été presque naturel que, dans les circonstances où je me trouvais, où je me trouve, je voulusse demeurer étranger, absolument étranger à son avenir, même en la sachant ma fille. Je l'aurais dû, je crois. Je l'ai tenté... Je n'ai pas pu. Je ne peux pas. C'est cela que j'ai tenu à vous dire tout simplement... Et j'ajouterai : Nous nous sommes bien misérablement aimés, nous nous sommes bien déchirés, bien détruits l'un l'autre. Si je vous ai fait souffrir, j'ai tant souffert par vous!... Oublions-le, pour ne plus rien savoir, sinon que vous avez été une très bonne mère et que je suis prêt, moi, non pas à revendiquer mes droits de père, mais à en accepter le plus humble devoir, celui de ne plus jamais perdre Adèle de vue. Si c'est un rêve que d'avoir souhaité des relations possibles entre nous, ce n'est pas celui d'un homme vindicatif, avouez-le?... Oui, je rêvais que cette rencontre en Sicile, si étrange qu'elle m'a donné l'im-

pression d'une destinée, d'une Providence, servît de point de départ à des rapports nouveaux entre nous et vraiment dignes de ce que doit apporter de réconciliation la présence innocente d'une enfant. Ce voisinage les rendait si faciles, ces rapports! Il m'aurait tout naturellement permis d'être là plus tard, dans l'ombre, si jamais Adèle avait besoin d'un protecteur... Sa grâce est si unique! N'avez-vous pas compris qu'elle n'a pas touché que mon cœur?... »

— « Ainsi, c'est vrai, c'est bien vrai, vous avez rêvé cela?... » fit Pauline. Elle avait maintenant dans la voix, non plus la colère de tout à l'heure, mais une amertume affreuse, et Francis y eût discerné, s'il eût pu lire jusqu'au fond de cette âme en détresse, la haine irréfléchie, instinctive, passionnée, qu'elle portait à son mariage, — la preuve, par conséquent, que tant de rancune accumulée ne l'avait pas guérie entièrement de lui. — « ... Vous avez osé rêver cela, cette monstruosité, ma fille et moi entre vous et... » Elle ne prononça pas de nom, mais, tragique, les coins de ses lèvres relevés et comme jouissant de venger ses propres blessures en enfonçant un couteau dans le cœur de son ancien amant : « Jamais », insista-t-elle, « cela ne sera jamais, jamais, entendez-vous? Oui, elle est votre fille, et elle est morte pour vous. Oui, c'est le vivant portrait de Julie, je le sais comme vous, et je sais aussi que vous ne la reverrez plus jamais, jamais. Et tant mieux si vous êtes sincère, car vous souffrirez. Oui, il y a une destinée dans notre rencontre. Oui, la Providence a voulu que justice se fît. Comment! vous auriez eu derrière vous, dans votre passé, ce crime d'avoir égorgé une malheureuse qui croyait en vous, elle, avec toute sa jeunesse, avec toute sa naïveté, de l'avoir séduite pour l'insulter ensuite, la brutaliser, la calomnier, l'abandonner? Vous auriez été l'assassin de ma vie, de mon bonheur, de ma conscience, de tout ce que j'avais en moi de noble et de tendre, et vous auriez été heureux?... Non! Non! cela ne sera pas. De nous deux, c'est moi qui ai trop souffert, c'est à votre tour... »

— « Et moi, je vais vous dire aussi de vous taire et que vous n'avez pas le droit de me parler de la sorte », s'écria Francis. Cette attitude de martyre qu'il considérait comme la plus abominable des hypocrisies l'indignait de nouveau, au point de lui ôter la maîtrise de lui-même, et, mélangeant ses anciennes fureurs d'amant trahi à ses tendresses paternelles d'à présent, il continuait : « Ah! que vous êtes bien la même que j'ai connue, toute en orgueil et toute en mensonges! Et vous ne comprenez pas qu'en me repoussant de cette manière, c'est à l'enfant que vous risquez de faire du tort?... Vous lui en avait fait pourtant assez en la privant, par vos trahisons, d'un père qui n'eût été pour elle que dévouement et qu'amour. Et s'il ne l'a pas été, s'il lui a fallu pour reconnaître sa fille presque un miracle, à qui la faute?... »

— « A vous », répondit Pauline, « à vous seul... Vous me dites que je suis toujours la même, et vous ne vous apercevez pas que c'est vous qui n'avez pas changé, vous dont l'infâme brutalité d'homme vient encore de me martyriser, m'outrager, sans que vous ayez seulement pour excuse cette honteuse jalousie d'autrefois... Et j'aurai vécu dix ans comme j'ai vécu, abîmée de désespoir dans ma solitude, usant ma jeunesse à pleurer, pour retrouver devant moi cette même horrible calomnie?... Non, ce n'est pas vrai. Je ne vous ai pas trahi. Non, je n'ai pas mérité cette insulte!... Mais regardez-moi donc en face, si vous l'osez. Est-ce que j'ai les yeux, la voix, la figure d'une femme qui ment? Cela se reconnaît pourtant, la vérité. Cela doit se reconnaître, ou Dieu ne serait pas Dieu... Est-ce que j'ai intérêt à vous mentir aujourd'hui, puisque c'est la dernière fois que nous nous serons parlé et que je vous chasse, entendez-vous, je vous chasse?... Mais je la dirai, je la gémirai, je la crierai, cette vérité. Non, je ne vous ai jamais menti. Non, je n'avais jamais été coquette même avec Querne. Non, mon amitié pour ce pauvre Vernantes n'était pas coupable. Non, je ne suis pas allée chez lui comme vous m'en avez accusée. Non, non. Ce n'était pas moi la femme que vous avez vue descendre à sa porte. Ce n'était

pas moi! Ce n'était pas moi!... » répéta-t-elle, et elle ajouta avec une sombre mélancolie : « Je suis bien malade. Je peux m'en aller demain, dans six mois, dans un an. On ne ment pas si près de la mort. Je vous le jure, j'étais innocente... »

Il y a dans les affirmations d'une créature humaine aussi voisine en effet de l'autre rivage, du mystérieux et redoutable pays où nous attend le Juge que l'on ne trompe pas, lui, une solennité et comme une force souveraine contre laquelle on peut se redresser plus tard. Sur le moment on la subit, quelque preuve qu'on ait à lui opposer. Francis venait tout à l'heure encore d'accabler Pauline sous le poids d'un mépris qu'il croyait absolument justifié. C'était l'honneur même de sa vie sentimentale qui était en jeu, et cependant la sincérité de cette femme lui apparut comme si évidente, comme si terrassante, qu'il ne trouva rien à répondre, sinon, avec une angoisse redoublée et qu'il ne dissimula point, ces quelques mots :

— « Si c'était vrai, comment m'avez-vous laissé partir? Comment ne m'avez-vous pas répondu? Comment ne m'avez-vous pas rappelé? Comment ne m'avez-vous pas parlé, il y a neuf ans, comme vous me parlez aujourd'hui?... »

— « Comment? » gémit-elle. « Mais est-ce que je pouvais? Mais vous avez donc tout oublié, et cet outrage quotidien de vos soupçons pendant des mois, et votre doute meurtrier, et le reste?... Vous avez oublié que vous m'avez frappée, oui, frappée comme une fille?... On perd courage devant un certain excès de cruauté. Et puis, est-ce que vous m'auriez crue? Est-ce que vous me croyez? Est-ce que vous me croirez dans une heure? Est-ce qu'il y a des preuves? Est-ce qu'on lutte contre des fatalités comme celle qui m'a fait sortir le jour même où vous avez vu cette créature entrer chez l'ami dont vous aviez la folie d'être jaloux? Une ressemblance de démarche et un manteau!... Voilà les raisons qui vous ont suffi, à vous, pour m'accuser du plus ignoble dévergondage, pour mépriser, pour fouler aux pieds mon pauvre amour... J'ai désespéré, voilà tout. Et lorsque je me suis vue sur le

point d'être mère, et seule, toute seule, à jamais seule, est-ce que je pouvais m'abaisser à vous rappeler? Vous n'auriez pas cru à votre sang... Vous y croyez, dites-vous, aujourd'hui. C'est trop tard... Vous avez tout souillé, tout brisé, tout flétri, tout tué... Par pitié, allez-vous-en... Je vous en supplie, allez-vous-en. Je ne peux plus le supporter... »

Elle avait pâli en prononçant ces dernières paroles, d'une pâleur de morte. Elle mit les deux mains sur sa poitrine, comme si elle voulait en arracher réellement un couteau dont la pointe la déchirait. Elle dit : « Que je me sens mal!... » Francis n'eut que le temps de se précipiter pour la soutenir. Elle s'était évanouie. Les secousses de cet entretien avaient été trop fortes pour cet organisme épuisé. Le jeune homme affolé la pris dans ses bras pour la soulever de terre et la porter sur son lit. Même dans son trouble épouvanté, ce lui fut une impression navrante que de sentir le dépérissement de ce pauvre corps qu'il avait porté de la même manière à d'autres heures, si jeune alors, si souple, si frémissant de passion et de volupté. Il entra dans la chambre de la malade avec ce fardeau d'agonie, et il était dans l'alcôve à disposer des oreillers sous ces cheveux dont il maniait les masses pâlissantes, à battre les paumes de ces mains moites d'une humidité froide, à frotter ces tempes jaunies et maigries, quand il entendit, lui aussi, ce même bruit d'une porte ouverte et refermée dans le salon, qui à son entrée avait fait peur à Pauline et qui lui fit à lui une peur pire encore. Qui était-ce? Il avait vu Adèle et les deux femmes de chambre sortir, et la certitude de trouver Mme Raffraye seule l'avait décidé à l'audace de cette dangereuse démarche. Il eut une seconde cette affreuse inquiétude qu'Henriette avait su qu'il était là et qu'elle était montée. Il l'avait quittée sur le prétexte si gauche d'une lettre à écrire, et elle l'avait suivi d'un si étrange regard. Mais non, c'était la petite Adèle qui avait raccourci un peu sa promenade à cause de la violence du sirocco et de la poussière aveuglante que ce vent soulève. Elle arrivait toute joyeuse de rentrer plus tôt, accompagnée d'Annette. Elle passa en courant du

salon dans la chambre à coucher dont la porte était demeurée ouverte. Elle vit Mme Raffraye sur le lit, au chevet le jeune homme qu'elle reconnut pour l'avoir eu presque à côté d'elle dans la soirée de l'avant-veille. Elle jeta un cri de terreur et elle appela sa mère en se précipitant vers elle, avec des baisers passionnés que la malade sentit à travers sa défaillance, car ils lui rendirent la force de se relever à demi. Elle prit, elle aussi, sa fille entre ses bras, par un geste de protection jalouse, et ce réveil de la maternité fut si puissant qu'il lui donna l'énergie de sauver ce qu'elle pouvait sauver d'une situation tragique. Car, regardant en face Francis, dont les traits décomposés trahissaient l'angoisse, elle lui dit, pour lui donner la force de se dominer et lui fournir un prétexte qui expliquât sa présence :

— « Je vous remercie, monsieur, de m'avoir aidée à rentrer. Sans votre aide je n'aurais jamais pu remonter cet escalier... Annette, voulez-vous reconduire monsieur?... »

Et elle eut l'énergie de sourire et d'incliner sa tête en signe de remerciement et d'adieu, — quel sourire, quel remerciement et quel adieu !

VIII

LES DIVINATIONS D'UNE JEUNE FILLE

Quand Francis était entré dans l'appartement de Mme Raffraye, il comprenait bien qu'il marchait au-devant d'une scène terrible, et il n'espérait guère que cette scène s'achevât sur cette réconciliation qu'avait proposée sa lettre. Il s'était décidé à cette démarche, instinctivement, follement, un peu comme un duelliste qui, lassé d'une attente trop longue, fonce en avant au risque de se clouer lui-même au fer de son ennemi, beaucoup comme un malade d'esprit qui veut, coûte

que coûte, secouer une intolérable obsession. Il traversait une de ces crises où l'on étouffe de silence, où l'âme et presque le corps éprouvent une soif de parole égale à cette soif d'air, angoisse horrible des commencements d'asphyxie. Quoiqu'il ne doutât pas que la petite Adèle ne fût sa fille, un impérieux besoin le consumait de se le faire dire par celle qui, seule, le savait absolument, et peut-être cet autre besoin contradictoire d'infliger à cette femme, dont il n'avait jamais vaincu l'orgueil, l'aveu des anciennes trahisons. Et puis, qui sait ? A voir combien il était sincère, quel dévouement il apportait à la petite fille, combien discret, combien résigné à l'effacement, la mère ne se laisserait-elle pas toucher? Or voici qu'il sortait de cet entretien, blessé, lui, d'une nouvelle blessure. Voici que cette porte de la chambre de Pauline se refermait sur une évidence plus douloureuse que celle de l'autre jour, lorsqu'il était venu dans le jardin regarder Adèle et qu'une ressemblance aussi effrayante qu'inattendue lui avait arraché ce cri intérieur : « C'est ma fille!... » Certes, il il avait alors senti comme un poids de fatalité s'abattre sur lui, mais sa conscience ne lui avait rien reproché. Il avait eu, il s'était cru du moins le droit de rejeter sur sa perfide maîtresse l'entière responsabilité de l'abandon où il avait laissé leur enfant. Si, au contraire, Pauline était réellement innocente, s'il l'avait accusée, jugée, exécutée en se trompant, qu'était-il lui-même? Quelle besogne de bourreau accomplissait-il depuis tant d'années, avec cette excuse sans doute que, bourreau de sa propre destinée d'abord, il ne frappait sa victime qu'à travers son propre cœur? Est-ce une excuse quand on assassine? C'était cette impression d'un assassinat que lui donnait le souvenir de ce corps détruit qu'il avait tenu entre ses bras, si affreusement léger et consumé — squelette misérable en qui palpitait encore juste assez d'existence pour souffrir et pour agoniser! Cette image allait devenir la forme vivante de son remords. Elle l'était déjà tandis qu'il descendait l'escalier du côté de l'étage d'en bas, la tête nue, les jambes flageolantes, et les conditions particulièrement

cruelles où se jouait cette tragédie intime voulaient qu'il fût à peine à deux pas de sa fiancée, que cette fiancée l'attendit à ce moment même. Cette fois l'épreuve était trop forte. Cette conversation avec Pauline ne lui avait pas laissé une énergie qui lui permît de dissimuler. Il lui sembla que la jeune fille, si naïve fût-elle, lirait dans tout son être le bouleversement dont il était secoué, que Mme Scilly le devinerait aussi. Échapper aux interrogations pressantes de ces deux femmes, à cette minute, il ne le pouvait plus. Il eût été bien simple de leur répéter le récit que Pauline avait eu la présence d'esprit, presque héroïque, d'imaginer par amour pour sa fille. N'avait-il pas accumulé de nouveau, depuis ces quelques jours, trahisons sur trahisons, réticences sur réticences? Il faut rendre à ce malheureux homme, perfide par faiblesse, mais loyal par nature, cette justice que ce dernier mensonge lui fit horreur. C'eût été mêler d'une manière trop honteuse les relations qu'il venait de reprendre avec son ancienne maîtresse au roman trop flétri, trop souillé déjà de son nouvel amour. Hélas! cette délicatesse devait être la cause de sa perte, tant il est vrai qu'une fois entré dans les chemins de la ruse, on ne s'arrête pas à moitié route. Il faut, ou bien ne tromper jamais, ou tromper toujours et partout. Pour l'instant, il préféra avoir recours au procédé le moins courageux, le plus naturel aussi à une âme épuisée d'émotions comme était la sienne. Il s'enfuit, afin de reculer l'inévitable explication. Le temps de gagner sa chambre, d'y prendre son chapeau, de descendre l'escalier du premier étage, et il était déjà hors de l'hôtel. Il trouverait un motif plausible à son absence dans une heure, dans deux heures, quand il rentrerait, maître enfin de sa sensibilité. Tout lui semblait préférable à une confrontation immédiate avec sa fiancée, alors qu'il avait la voix de l'autre dans les oreilles, devant les yeux ce pâle visage, dans ses bras le frisson de l'étreinte par laquelle il avait soutenu la pauvre créature, et dans son âme cette épouvante d'un irrésistible, d'un violent assaut de remords.

Tandis qu'il s'en allait, par cet après-midi, le long des rues de la ville si lumineuse d'ordinaire, et qu'enveloppait en ce moment un aveuglant et mobile nuage de chaleur poussiéreuse, l'inquiétude grandissait de minute en minute dans le cœur de celle qu'il fuyait de cette fuite imprudente et passionnée. Il ne s'était pas trompé en croyant observer que Mlle Scilly le suivait, lors de sa sortie du salon, avec une expression étrange dans son ardent regard. Mais si l'idée fixe l'eût moins absorbé depuis le fatal matin où il avait lu le nom de Mme Raffraye sur la liste des voyageurs dans le vestibule du *Continental*, ce n'est pas un regard pareil à celui-là, c'est vingt, c'est trente qu'il aurait surpris dans les prunelles bleues d'Henriette. Ces beaux yeux clairs et transparents lui eussent été un douloureux miroir où il aurait lu l'éveil progressif d'un sentiment si nouveau pour celle qui l'éprouvait, qu'elle le subissait sans l'admettre. Il s'était calomnié en s'applaudissant durant ces derniers jours pour son triste talent à jouer la comédie devant cette chère âme à lui. Il n'était pas plus capable d'une pareille perfection d'hypocrisie, qu'elle n'était capable de ce complet aveuglement. Il l'aimait trop et elle l'aimait trop. Ce sentiment qui grandissait en elle depuis ces quelques semaines, ce n'était pas le soupçon. Elle était simple et droite. Elle avait toujours vécu dans un milieu simple et droit. Où aurait-elle appris à se défier? Non. C'était une épouvante anxieuse devant une altération de ses rapports avec son fiancé, réelle et indéfinissable à la fois. Elle en demeurait douloureusement confondue et déconcertée, comme il arrive dans les crises d'amour aux vraies jeunes filles, chez lesquelles la sensibilité est aussi vive que celle d'une femme, et l'ignorance des dessous de la vie aussi totale que celle d'un enfant. Est-il besoin de comprendre quelles causes profondes changent le cœur de ce que l'on aime pour souffrir de cette métamorphose? Henriette Scilly ne savait pas que la jeunesse de presque tout homme a subi l'épreuve de quelque passion coupable, elle ignorait que les plus délicats sont justement ceux qui engagent dans leurs fautes le plus d'eux-mêmes et qui gardent les cica-

trices les plus profondes, les plus aisées à se rouvrir. Mais elle savait que, durant des mois, elle avait vu la physionomie de Francis rayonnante de sincérité heureuse, et que maintenant il flottait sans cesse dans son regard une flamme de fièvre, dans son sourire une inquiétude et dans tout son être une visible souffrance. Elle ne savait pas qu'un homme peut mentir à une femme qu'il aime et l'aimer autant, l'aimer davantage, avec une ardeur avivée par le remords. Mais elle savait que depuis quelque temps la tendresse de son ami n'avait plus cette douceur égale, cette manifestation harmonieuse, ce je ne sais quoi de constant et de paisible qui l'enveloppait comme une atmosphère. Il lui semblait que, depuis ces dernières semaines, tantôt il était absent d'elle auprès d'elle, et tantôt préoccupé d'elle avec une frénésie qui lui faisait presque peur. C'étaient les moments où le malheureux essayait, avec le plus de bonne foi, de mettre sa douce fiancée entre lui et ses fantômes, en se la rendant plus présente, plus vivante encore, par des serrements de mains plus prolongés, par une contemplation plus fixe, par une caresse plus enveloppante. Henriette ne savait pas non plus qu'une certaine amertume de langage, une certaine cruauté de jugement dans l'interprétation des caractères veulent que l'on plaigne celui qui cause et qui pense ainsi, parce qu'elles attestent d'ordinaire l'élancement caché d'une plaie intérieure. Mais elle savait que l'adorable communauté d'idées et d'impressions, dont elle et Francis avaient parlé durant leur dernière promenade heureuse de la villa Tasca, était comme suspendue. Ils ne pensaient plus, ils ne sentaient plus à l'unisson. Sans cesse maintenant elle discernait dans sa manière de plaisanter, quand il se forçait à jouer la gaieté, un filet d'ironie qui lui faisait mal. Autrefois, quand le nom d'une de leurs connaissances parisiennes tombait dans la conversation, il l'accueillait avec une indulgence qu'elle avait prise pour un signe d'infinie bonté, quoique ce n'eût jamais été que la souriante indifférence habituelle aux heureux et aux amoureux. Aujourd'hui les mots persifleurs ou sévères lui arrivaient naturellement, et dans sa

façon aiguë de souligner, ici un ridicule, là une équivoque d'intention, il laissait transparaître le libertin désenchanté qu'il était avant le renouveau de son pur amour, qu'il redevenait par un rappel trop puissant de Pauline et des anciennes douleurs. Il semblait alors à Henriette que derrière le Francis Nayrac qu'elle connaissait, qu'elle aimait, en se complaisant dans cet amour, en s'y caressant toute l'âme, un autre Francis se dissimulait qu'elle ne connaissait pas, et contre le cœur de qui elle allait se meurtrir, elle se meurtrissait déjà... Mais toutes ces menues impressions étaient restées des impressions. Elles n'avaient pas dépassé ce vague et incertain domaine des nuances du cœur, dont nous ne saurions affirmer qu'il n'est pas imaginaire. Aucun fait concret n'était survenu que la jeune fille eût pu articuler s'il lui avait fallu dire à son fiancé qu'il avait changé pour elle et en quoi. Aussi, dans sa grande loyauté, s'appliquait-elle à se démontrer qu'elle avait tort de sentir comme elle sentait, que cette impression de changement était une chimère maladive, produite par l'excès de son amour. Il y a une cause à tous les effets, et elle n'en voyait aucune à une pareille modification de ses rapports avec Francis. Il ne pouvait pas avoir d'inquiétudes secrètes sur la santé de Mme Scilly, qui s'améliorait visiblement. Elle-même ne s'était jamais aussi bien portée. Quant à lui, le médecin qu'elle avait consulté en secret, dans une heure d'inquiétude, l'avait pleinement rassurée. Il n'avait laissé en France ni parents très proches, ni amis trop chers desquels il dût se préoccuper. Quelques conversations d'intérêt, tenues devant elle ces derniers temps encore, prouvaient que le jeune homme n'était tourmenté par aucun souci du côté de sa fortune. Il n'était pas moins épris d'elle, par moins désireux de voir s'approcher l'époque de leur mariage. Ses moindres paroles l'attestaient. Tout cela était indiscutable. Henriette se le répétait, obstinément, résolument. Elle appliquait sa force d'esprit à détruire ses folles craintes. Puis, quand elle avait exécuté ce travail avec la plus entière bonne foi, elle retombait dans une invincible mélancolie devant l'évidence d'une métamor-

phose qu'elle ne pouvait ni définir, ni expliquer, ni comprendre, et qui était cependant.

Dans une pareille disposition d'âme, et quand nous nous rongeons d'anxiété, à vide, le moindre événement positif et indiscutable tend à prendre des proportions presque tragiques. C'est la pointe de bistouri qui ouvre le libre passage à l'humeur accumulée dans l'abcès, — comparaison cruellement vulgaire, mais trop juste. Rien ne ressemble au travail fiévreux de tout un corps autour d'un point malade, comme le travail douloureux de toute une pensée autour d'une idée fixe. La conduite singulière de Francis durant cet après-midi de la terrible scène avec Mme Raffraye fut cet événement décisif pour la pauvre Henriette, tendre enfant qui devait payer si cher les mois d'extase presque surhumaine traversés depuis ses fiançailles! Dieu juste! est-il vrai cependant que trop de bonheur soit un péché, quand c'est un bonheur permis, un bonheur dont on accepte par avance chaque devoir? Tout nous atteste pourtant qu'il en est ainsi dans ce monde, qui semble vraiment celui de la chute, puisque même les plus purs y portent dès leur naissance le poids d'une expiation. Quoique la jeune fille fût habituée depuis ces dernières semaines aux inégalités de son fiancé, elle avait d'abord été bouleversée de le voir entrer brusquement dans le salon commun, aller et venir, sans presque répondre à ce qu'elle lui disait, le visage contracté, les yeux comme hagards. Il venait de rencontrer la petite Adèle Raffraye et les deux bonnes dans le vestibule, et il se demandait s'il monterait ou non chez Pauline. — Puis il était parti aussi brusquement, en alléguant une correspondance en retard, d'une telle manière qu'Henriette avait senti qu'il lui mentait. Une demi-heure s'était passée, une heure, une heure et demie, deux heures. Il ne rentrait pas. Elle pria Vincent d'aller l'appeler. Le valet de chambre revint dire que M. Nayrac était sorti. L'inquiétude d'Henriette s'exalta au point qu'elle envoya demander au concierge depuis combien de temps. Elle espérait que Francis, en s'en allant, aurait laissé une recommandation peut-être oubliée. Non, il

avait quitté l'hôtel à pied, sans rien dire, dans la direction de la ville, vers les deux heures et demie, et il en était plus de cinq. Ce qui ajoutait à l'inquiétude de la jeune fille, c'était de voir cette inquiétude partagée par sa mère, qui avait demandé à plusieurs reprises déjà ce que faisait Francis. Même à travers son trouble, la gracieuse enfant chérissait trop passionnément son fiancé pour ne pas souffrir une souffrance de plus à l'idée qu'il aurait à subir un interrogatoire de Mme Scilly, et son amour lui suggéra de répondre enfin :

— « Nous sommes à la veille du jour de l'an... Il aura sans doute voulu nous préparer quelque surprise... » Puis, caressante : « Je vous en prie, mère, ne lui laissez pas voir que nous avons été tourmentées. Vous savez comme il en serait peiné... »

— « Sois tranquille », répondit Mme Scilly, « je ne le gronderai pas, bien qu'il le mérite, avec ou sans surprise... Ah! » dit-elle encore sans se douter de l'ironie contenue dans ces derniers mots, « comme tu l'aimes, et que c'est heureux qu'il t'aime aussi! Tu souffrirais trop !... »

Grâce à ce délicat dévouement de sa fiancée, qu'il ne devait jamais savoir, une scène pénible fut donc épargnée à Nayrac, quand vers les six heures il se retrouva dans le petit salon où tout son bonheur avait tenu si longtemps. Rien n'avait changé du tableau d'intimité qui suffisait, quelques semaines plus tôt, à exorciser les funestes images soulevées par l'arrivée de Pauline Raffraye à Palerme. Les mêmes lampes, posées aux mêmes places, éclairaient de leur clarté doucement atténuée le même retrait en rotonde protégé par le haut paravent, et ce décor d'étoffes aux nuances passées, de plantes vertes, de fleurs méridionales, encadrait les deux mêmes visages de femme, sur lesquels le jeune homme pouvait lire la même tendre sollicitude. Hélas! le charme n'était plus assez fort pour triompher maintenant de ses tumultes intérieurs. Il ne la sentit même pas en ce moment-là, cette magie de sa récente et déjà si lointaine félicité. Il revenait de sa longue et folle promenade à travers la ville et la campagne, ayant pris une résolution qui

lui interdisait ces attendrissements. Il avait compris que s'il voulait échapper à ce cauchemar dont la fièvre augmentait pour lui à chaque journée, il devait quitter Palerme, et tout de suite. Il ne pouvait plus, honnêtement, sincèrement, répondre de lui-même après sa démarche de l'après-midi, et surtout ayant entendu le cri de révolte qu'il avait entendu. Ce cri lui avait percé le cœur trop avant pour qu'il n'éprouvât pas ce besoin de souffrir seul et en liberté, — unique soulagement de certaines misères morales qui sont sans remède. Lors de son arrivée en Sicile, il avait été à peu près convenu que son séjour se prolongerait jusqu'au 20 ou 25 janvier. On était au 27 décembre. Il fallait que le 2 janvier, aussitôt la fête du nouvel an passée, il fût en mer, et arraché à une situation aussi dégradante que douloureuse, en attendant qu'elle devînt tragique. Une fois loin, les choses reprendraient leur place naturelle dans sa pensée. C'en était du moins la seule chance. Cette nécessité d'un départ immédiat lui était apparue si évidente qu'il avait donné à ce projet un commencement d'exécution, en allant aussitôt chez le médecin de Mme Scilly arracher à cet homme un ordre de changement de climat, si c'était possible. Il avait raconté là les quelques symptômes qu'il avait jugés les plus propres à déterminer une indication pareille. Le docteur avait-il été sa dupe? C'est ce qu'il ne devait jamais savoir, ce personnage étant un de ces Siciliens à l'énigmatique et subtil visage, où le flegme oriental se mélange à toute la finesse italienne. Mais il frémit d'entendre cette phrase par laquelle se termina cette mensongère consultation : — « Vous aurez d'autant moins de peine à faire accepter à ces dames la nécessité de votre départ, que Mlle Scilly était inquiète de votre santé. Elle m'en a parlé encore l'autre matin... »

Ainsi Henriette s'apercevait des crises d'agitation qu'il subissait. Il n'était que temps d'abandonner Palerme, avant qu'elle songeât à les expliquer par leur véritable cause ou par une cause seulement approchante. Pour le moment, cette observation de la jeune fille avait l'avantage de faciliter la

mise en œuvre de sa ruse. Il avait donc pleine confiance dans la réussite lorsque, à son arrivée dans le salon, où l'attendaient ces deux femmes dont il se savait tant aimé, il commença :

— « Vous avez dû être bien inquiètes de moi ? Il faut me pardonner... Je me suis senti très souffrant, j'ai cru que l'air me remettrait, j'ai voulu marcher. J'ai marché, marché... Mon malaise ne passait pas, et comme il dure depuis plusieurs jours, je vous ai obéi. » Il se tourna vers Henriette pour dire cette fin de phrase : « Je suis allé chez le professeur Teresi. Il devait rentrer, m'a dit son domestique, d'un moment à l'autre, et puis je l'ai attendu plus d'une heure... »

— « Avez-vous pu le voir, au moins, et bien causer avec lui ? » demanda Mme Scilly.

— « Heureusement », reprit le jeune homme, « ou plutôt », ajouta-t-il, « malheureusement !... » La mère et la fille levèrent toutes deux la tête avec une appréhension qui augmenta encore son remords, et il continuait, s'adressant cette fois à la comtesse :

— « Tranquillisez-vous, il ne m'a trouvé de maladie grave... Mais je crois bien que c'est pire... Il paraît que je suis seulement sous une mauvaise influence, comme ils disent ici, et que, dans ces climats, il ne faut pas trop jouer avec cela de peur de prendre les fièvres. Enfin, le docteur est d'avis que je devrais abréger plutôt mon séjour ici... »

— « Vous allez partir !... » s'écria Henriette.

— « Je crois qu'il le faut... », répondit-il.

— « Et quand ? » demanda-t-elle.

— « Naturellement pas avant le 1er janvier, je n'ai pas voulu entendre parler de commencer cette année sans vous. Mais le médecin pense que le 2, le 3 au plus tard, ce serait sage de me décider, plus que sage, indispensable... »

La jeune fille le regardait tandis qu'il parlait. Il ne put soutenir la plainte muette de ces deux beaux yeux où il n'avait jamais lu tant d'angoisse. Ce fut une impression physique pareille à celle qu'il eût éprouvée s'il avait tordu le bras de

la délicate créature, et si l'os avait crié en se brisant. Cette volonté de départ, qui, tout à l'heure et dans le tourbillonnement de sa pensée solitaire, lui était apparue comme le devoir même, lui sembla cette fois si dure, si cruelle, qu'il se fit horreur. Mais le coup était porté, il ne pouvait plus reculer. Il ne lui restait qu'à rassurer de son mieux les inquiétudes d'Henriette. Que serait-il devenu s'il avait deviné que ces inquiétudes n'étaient pas causées par une crainte au sujet de sa santé? Pour la première fois depuis qu'il avait passé à cette main confiante la bague de fiancée, elle venait de douter de lui. Elle ne le croyait pas. Il était cependant bien sincère en insistant :

— « C'est si triste pour moi de perdre ces quelques beaux jours. Ce n'est qu'une séparation de deux mois. Comme elle est dure!... »

Non, Henriette ne le croyait pas. Il eut beau prodiguer durant toute la soirée des phrases pareilles et lui témoigner une tendresse qui, elle du moins, n'était pas feinte, il n'arriva pas à dissiper le reflet de mélancolie dont ce transparent visage s'était comme teinté à la nouvelle de ce départ inattendu. Il n'arriva pas davantage à éteindre la première petite flamme de lucidité qui s'était allumée dans ce cœur et qui allait s'y développer en un incendie soudain de passion et de jalousie. Et, durant toute cette soirée, il continua de ne pas s'apercevoir qu'il avait devant lui le premier soupçon et le premier silence de la jeune fille. L'instinct de l'amour est si fort, ses intuitions irraisonnées sont si puissantes, qu'Henriette avait lu le mensonge dans la physionomie et sur les lèvres de Francis aussi certainement que si elle avait assisté à sa délibération intime de l'après-midi. Elle savait qu'il ne lui disait pas la vérité. Elle savait qu'il s'en allait de Palerme pour un motif autre que cette prétendue maladie. Mais lequel? Quand elle fut rentrée dans sa chambre, livrée à elle-même, avec toute sa nuit pour tourner et retourner ce problème qui venait de s'imposer à son cœur d'une manière si foudroyante, comme

elle pleura! Comme elle lutta contre ce qui était déjà pour elle une irréfutable évidence! Comme elle voulut se persuader qu'elle calomniait son aimé en le supposant capable d'une telle duplicité! Ah! ces révoltes contre le soupçon, qui a pu aimer et ne pas les connaître? Elles n'empêchent pas que l'on ne continue à soupçonner, une fois que l'on a été conduit de déceptions en déceptions, sur la route de la défiance, à ce carrefour fatal où l'on *sait* que l'on est trompé. Et quand nous savons cela, par cette divination qui ressemble au flair d'un animal, tant elle est inconsciente et irrésistible, il nous faut à tout prix savoir aussi *comment* nous sommes trompés, dussions-nous en mourir. Certes, l'innocente et candide jeune fille était entièrement dépourvue des armes qu'une telle défiance trouve d'ordinaire à son service. L'art des questions adroites et des savantes enquêtes n'était pas le sien. Elle était encore moins capable de ces procédés brutaux qui déshonorent la passion en assouvissant du moins cette frénésie de vérité : épier des démarches, violer le secret d'une correspondance, faire parler des inférieurs. Elle n'avait pour servir sa jalousie que cette sensibilité déjà si vive, avivée encore par de longues journées de malaise, cet art douloureux de percevoir par le cœur des nuances que son esprit n'eût pas discernées, qu'il était impuissant à interpréter et à même admettre. La nuit qui suivit l'annonce du prochain départ de son fiancé se passa donc pour elle à se démontrer que, dans l'espace de cet après-midi, aucun événement nouveau n'avait pu décider Francis à ce départ, à moins qu'il n'eût été rappelé par une dépêche dont il n'avait point parlé. Les lettres, en effet, étaient arrivées le matin. On les avait apportées comme d'habitude pêle-mêle au salon. Comme d'habitude, le jeune homme avait ouvert les siennes aussitôt, et visiblement sans y prendre le moindre intérêt. Visiblement aussi, ce matin-là, il était, sinon gai, du moins très calme. Il avait changé dans l'éclair d'un instant que le souvenir d'Henriette précisait à cinq minutes près, comme si, dans l'intervalle qui avait séparé leur déjeuner et sa rentrée au commun salon, le coup d'une nouvelle

inattendue l'avait bouleversé. Cette hypothèse d'un télégramme était si logique, elle cadrait si complètement avec les autres données, que la jeune fille s'y était arrêtée malgré elle. Francis était ressorti pour répondre. Il avait voulu porter lui-même cette réponse au bureau de la via Macqueda. C'était justement dans cette rue que demeurait le professeur Teresi, ce même docteur qui, quelques jours auparavant, la rassurait sur la santé de son fiancé, avec une bonne humeur si confiante. Et en deux fois quarante-huit heures, sans qu'aucun symptôme nouveau se fût produit, il déclarait que le jeune homme devait quitter Palerme immédiatement ! Était-ce possible cependant qu'une semblable entente eût eu lieu entre deux personnes qu'elle était habituée à tant estimer? Henriette eut beau se répondre : « Non », avec l'énergie d'une créature jeune et sincère, pour qui le doute sur une âme humaine quelconque est une douleur, et un désespoir le doute sur une âme aimée, elle ne triompha point de cette souveraine évidence du cœur qui lui avait fait se dire à l'entrée de Francis dans le salon : « Il va mentir... » et à sa première phrase : « Il ment ! » Lorsqu'elle le retrouva le lendemain, après cette nuit de torturante insomnie, le premier regard qu'ils échangèrent lui renouvela cette évidence de la trahison de son fiancé avec une intensité plus cruelle encore. Il lui mentait. Comment? En quoi? Pourquoi? Cette seconde intuition lui devint si affreuse qu'elle eût certainement dit son agonie à Francis s'il ne se fût pas appliqué toute la journée à éviter le tête-à-tête avec elle. La malheureuse enfant se borna donc, durant les longues heures de ce jour, à étudier le visage de celui qu'elle aimait tant, avec cette attention passionnée d'une femme qui se sent trompée. Elle avait cette surexcitation de tout l'être qui erre, pour ainsi dire, sur le bord de la vérité, qui la devine, qui la respire, qui n'aura de repos qu'après l'avoir vue, après l'avoir palpée. Il semble que dans des moments pareils la délicatesse des sens soit portée à un degré presque surnaturel, tant ils sont aigus. Une jeune fille alors, et la plus ignorante, a le coup d'œil d'un observateur professionnel, d'un

physiologiste ou d'un confesseur, pour saisir le moindre passage d'idée ou d'émotion sur le masque de la personne qu'elle observe ainsi. Mais jusqu'à l'instant où ils s'assiren tous les trois, sa mère, Francis et elle, à la table du dîner, Henriette n'avait rien surpris dans l'attitude et sur la physionomie de son fiancé, sinon un souci constant de lui adoucir l'amertume de la brutale séparation, et voici que, vers le milieu de ce dîner, commencé, pour elle, dans la persistante angoisse de cette énigme qui la fuyait, la fuyait toujours, un incident se produisit, très simple, très naturel, dont la portée devait être incalculable. Il venait de passer entre les trois convives quelques minutes d'un de ces silences comme il en était tant tombé sur leur intimité depuis ces quelques jours. La comtesse le rompit en disant :

— « Il paraît que la mère de cette jolie petite Adèle est au plus mal... Elle avait loué une villa au Jardin anglais, et elle devait s'y installer aujourd'hui... Elle n'a pas pu... »

A toute autre minute, le tressaillement dont Francis fut secoué à cette phrase n'eût probablement pas été remarqué de la jeune fille. Mais dans la disposition nerveuse où elle se trouvait, il était impossible que ce signe d'un trouble profond lui échappât. Les mains du jeune homme avaient tremblé. Les traits de son visage s'étaient comme crispés. Il avait fixé Mme Scilly d'un regard étrangement scrutateur. Enfin, pour ceux qui connaissaient comme Henriette les moindres inflexions de sa voix, il y avait un étouffement d'émotion dans l'accent dont il répondit. Car il voulut répondre, tant il lui importait de couper court au moindre éveil de soupçon, quelque invraisemblable que fût cet éveil. Il était si sûr que Pauline, telle qu'il la connaissait, s'était arrangée pour que sa femme de chambre ne racontât devant personne l'événement de la veille. Mais, c'est une remarque banale, depuis qu'il y a des coupables et qui se cachent, la conscience de la faute pousse son auteur à des excès de dissimulation toujours voisins de l'imprudence. Qu'il eût mieux valu pour Francis se taire que de prononcer, avec l'accent dont il les prononça, ces mots insigni-

fiants : — « Pauvre femme ! Est-ce qu'on vous a dit quand elle a été reprise?... La petite fille n'avait-elle pas prétendu l'autre jour que sa mère allait mieux?... »

— « Au degré où elle est malade » , fit la comtesse, « quelques jours suffisent pour tout changer... »

— « A-t-elle du moins un bon médecin? » interrogea-t-il encore.

— « Je ne sais pas » , reprit Mme Scilly, « elle a eu Teresi dans les tout premiers commencements de son séjour. Puis elle l'a quitté brusquement. Elle a pris l'Anglais que recommande votre ennemi don Ciccio... »

Ce nom de l'hôtelier anglomane servit de prétexte à Francis pour détourner d'un autre côté cette conversation dont chaque mot, presque chaque syllabe, lui était cruel. Il avait reconquis la pleine possession de lui-même. Mais l'ombre projetée soudain sur tout son être par la phrase de la comtesse avait été aussi visible à Henriette que l'était, sur la blanche nappe brillante de cristaux, l'ombre du bras de Vincent en train de faire le service de la table. D'entendre mentionner Mme Raffraye et sa maladie avait bouleversé le jeune homme. C'était là pourtant un fait si nouveau, si peu en rapport avec ses plus folles pensées des derniers temps, que la jeune fille l'observa sans en rien conclure. Si elle avait été une femme, cette remarque se fût aussitôt associée au souvenir de la ressemblance singulière constatée dès le premier jour entre la petite Adèle et le portrait de Julie Nayrac au même âge. Une étincelle eût peut-être jailli de ce rapprochement qui lui eût illuminé les ténébreux dessous de la tragédie où elle jouait à son insu le rôle d'une innocente victime, d'une Iphigénie vouée au martyre pour l'expiation de fautes qui n'ont pas été les siennes! Mais elle n'était femme encore que par sa délicate susceptibilité d'impression, et, si l'émoi où le nom de leur voisine inconnue avait jeté Francis lui parut un mystère à joindre aux autres mystères dont elle se sentait enveloppée, oppressée, accablée, il n'en fut pas davantage pour ce soir-là.

Le lendemain elle se leva après une autre nuit d'anxiété, si péniblement troublée de nouveau qu'elle se résolut d'employer le seul remède que sa pieuse naïveté imaginât au chagrin dont elle était remplie. Elle voulut se confesser et communier. Elle avait pour directeur à Palerme un missionnaire français qui se trouvait à la cathédrale chaque matin. Elle se rendit donc au Dôme avec sa femme de chambre, dès les sept heures et demie, comptant être rentrée assez tôt pour le réveil de sa mère. Dans son désarroi intérieur, elle n'avait pas réfléchi que c'était le dimanche, et le seul jour où le père Mongeron ne fût pas là. Cette contrariété fut assez forte pour qu'elle assistât à la messe dans des dispositions qui ne lui procurèrent pas la tranquillité habituelle dont s'accompagnait l'accomplissement de ses devoirs religieux. Elle revenait donc, peu contente d'elle-même, et, afin de tromper par un peu d'air l'énervement qui la gagnait, elle s'était décidée à marcher, d'autant plus que le vent de ces derniers jours ayant nettoyé le ciel de ses nuages, le commencement de cette matinée s'annonçait comme splendide. La jeune fille suivait le bord de la Marina, et elle regardait l'horizon du golfe qui, encore bouleversé de la veille, crispait ses innombrables vagues crêtées d'écume. Mais elle ne pouvait pas plus s'absorber dans ce paysage qu'elle n'avait pu tout à l'heure s'absorber dans sa prière. La naïve facilité qu'elle avait à l'ordinaire de s'harmoniser avec les choses, de ne faire qu'un, pour ainsi dire, avec elles, était comme paralysée par cette préoccupation continue de son fiancé, de ce changement inexplicable dans son humeur, de ce départ. Aussi fut-elle réveillée comme d'un songe par la voix de la vieille Marguerite, qui lui dit tout d'un coup :

— « Nous allons avoir des nouvelles de cette pauvre Mme Raffraye. Voici Mlle Adèle qui vient sur notre trottoir avec Annette... »

Henriette aperçut en effet l'enfant qui était environ à trente pas, et aussitôt elle vit avec stupeur la bonne prendre la main de la petite et l'entraîner à travers la chaussée sur

l'autre trottoir, celui qui longe la divine terrasse du palais Butera. Ce mouvement brusque avait une si indiscutable signification, que Marguerite s'arrêta une seconde comme stupéfiée, et elle dit à sa maîtresse :

— « On croirait qu'elles ont peur de nous... »

— « Es-tu sûre qu'elles nous aient vues?... » dit Henriette.

— « Sûre comme vous êtes là, mademoiselle », répondit la femme de chambre, qui ajouta : « Peut-être que Mme Raffraye est plus mal et que ça les ennuie de donner des nouvelles, ou qu'elles sont pressées d'arriver pour leur messe... »

Quoique ni l'une ni l'autre de ces deux raisons ne parût valable à Henriette, elle ne les releva point. Déjà si péniblement disposée, elle avait éprouvé devant l'étrange procédé de la bonne d'Adèle Raffraye une surprise qui tout de suite lui avait suggéré cette idée : « Cette fille n'agirait pas ainsi d'elle-même. Elle obéit à des ordres... Mme Raffraye serait donc mécontente que l'enfant ait causé avec nous l'autre soir?... » Elle tomba alors dans une de ces profondes rêveries où s'élaborent dans notre esprit d'inconscients raisonnements fondés sur d'inconscientes, mais invincibles associations d'idées. L'observation de la veille sur le trouble où le nom de cette femme avait jeté Francis lui revint à la mémoire. Quoiqu'elle n'imaginât en aucune manière quel lien pouvait unir ces deux faits, leur coexistence dans son esprit aboutit à un accroissement bien particulier de son malaise moral. Car une fois revenue auprès de sa mère et de son fiancé, elle n'osa pas mentionner ce petit épisode comme elle eût fait dans toute autre circonstance. Si on l'avait interrogée, elle n'eût peut-être pas su dire devant quoi elle reculait. En réalité, il lui eût été presque insupportable de surprendre, à cette occasion, un nouveau tressaillement de Francis, et, sans s'expliquer pourquoi, elle était sûre qu'elle le surprendrait. Cette matinée se passa pour elle, jusque vers les onze heures et demie, à lutter contre la déraisonnable obsession des indistinctes, des confuses méfiances soulevées dans sa pensée. Vers ce moment, comme elle se trouvait seule, Mme Scilly étant allée de son

côté à la messe accompagnée de Francis, il lui arriva, tout naturellement, de mettre le front pour rêver contre celle des fenêtres du salon qui donnait sur le jardin. Elle aperçut dans une des allées la petite Adèle qui jouait, selon son habitude des belles matinées. Les boucles des cheveux de l'enfant brillaient sous le clair soleil qui souriait sur les palmiers toujours verts et sur les roses toujours nouvelles du verdoyant enclos. Comme Henriette avait aimé ce pur rayonnement de lumière autour de son bonheur, comme elle en sentait déjà l'ironie indifférente autour de son inquiétude! Mais ce n'est pas à la mélancolie de ce contraste qu'elle s'arrêta à cette minute. Tandis qu'elle suivait d'un regard distrait les mouvements de la petite fille, cette idée le saisit subitement qu'elle pouvait du moins vérifier une de ses impressions pénibles, celle de ce matin, si singulière et qui l'avait tant troublée. Elle n'avait qu'à descendre dans ce jardin pour savoir si elle s'était trompée ou si réellement Mme Raffraye avait défendu à sa fille de lui parler. Le simple fait qu'un pareil projet se présentât de lui-même à cet esprit, instinctivement très réservé et très calme, témoignait du travail accompli déjà par cette imagination de l'inconnu, parmi toutes les douleurs de l'amour la plus meurtrière. Peut-être aussi Henriette était-elle dévorée par cet impérieux besoin d'agir, qui à de certains moments d'extrême tension nerveuse nous précipite vers n'importe quelle démarche, comme si l'application de toute notre volonté sur un point quelconque, mais positif et précis, devait soulager notre angoisse? A coup sûr, si elle n'eût pas été entraînée par un intime mouvement d'une grande violence, elle eût hésité longtemps avant de se hasarder, comme elle fit tout d'un coup, à descendre seule en bas. Comme si elle avait voulu se donner une excuse à elle-même, elle prit sur un rayon de l'étagère un volume de roman anglais emprunté à la bibliothèque de l'hôtel. Deux minutes plus tard, elle entrait dans le grand salon vide, où se trouvait cette bibliothèque. Dans un des coins, l'arbre de Noël tendait ses branches aujourd'hui éteintes. Le temps de poser le livre sur un

rayon, et elle franchit la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin. Adèle était justement dans la grande allée en face, occupée à un jeu qui l'absorbait si complètement qu'elle n'entendit pas cette approche. Henriette, elle aussi, se rappela s'être amusée avec la même folle ardeur à ce jeu « des épingles » connu de toutes les petites filles, et qui consiste à chasser ces épingles hors d'un cercle tracé par terre, à coups de balle élastique. La balle rebondissait leste et agile, sous la paume de la main ouverte d'Adèle, et la petite suivait cette balle de tout son joli corps, et ses yeux brillaient, ses minces narines s'ouvraient, tout son visage exprimait une joie de vivre qui se changea en un sursaut de demi-terreur lorsqu'elle aperçut Mlle Scilly debout devant elle. Très rouge et sans rien dire, elle se baissa pour ramasser les divers outils de son jeu, en jetant un regard afin d'implorer une protection du côté de sa bonne, qui n'était pas la fidèle Annette, malheureusement, — car celle-là eût certes empêché le dangereux entretien qui se préparait, au lieu que Catherine n'avait reçu de Mme Raffraye aucune recommandation spéciale. Un peu sourde d'ailleurs et abîmée comme elle l'était dans son ouvrage, elle n'observait même pas que sa petite maîtresse causait avec Henriette, et cette dernière disait :

— « Bonjour, mademoiselle Adèle. J'ai su que votre maman avait été plus souffrante. J'espère qu'elle est mieux aujourd'hui... »

— « Beaucoup mieux, je vous remercie, mademoiselle », dit l'enfant. Le souvenir du mécontentement de sa mère l'autre soir et des admonestations d'Annette le matin l'auraient empêchée de répondre, si elle n'avait pas ressenti pour la jeune fille cette sympathie d'admiration qui lui rendait la froideur trop difficile. Son embarras était tel que les épingles échappaient de ses petits doigts tremblants à mesure qu'elle les saisissait.

— « Voulez-vous que je vous aide? » reprit Henriette. « A moins que vous n'ayez encore peur de moi. Je croyais que nous étions devenues amies le soir de Noël... »

Sa voix s'était faite si douce que l'enfant ne put se retenir de lever les yeux. Son tendre petit cœur était visiblement remué de sentiments contradictoires, et comme elle ne savait pas mentir, elle répondit avec une simplicité touchante :

— « C'est que je serai grondée quand je raconterai que nous nous sommes parlé... Maman n'aime pas que je cause comme l'autre soir... »

— « Eh bien », dit Henriette, « il faut obéir à votre maman... Adieu! » Elle savait ce qu'elle voulait savoir et elle n'était pas plus avancée ! Que Mme Raffraye interdît à sa fille toute familiarité avec des étrangers, quel rapport y avait-il entre cette défense trop naturelle et le départ de Francis? Elle ne se doutait guère qu'elle avait été trop bien servie par son funeste instinct en voulant à tout prix se rapprocher d'Adèle. Elle allait l'apprendre trop tôt. Comme elle faisait mine de s'en aller après avoir répété : « Adieu ! » la douce petite lui prit la main comme pour la retenir quelques secondes encore, et elle lui dit avec une insistance câline :

— « Vous êtes fâchée?... »

— « Pas du tout », répondit Henriette avec un sourire un peu forcé.

— « Si, vous êtes fâchée », insista l'enfant. Puis, après une hésitation, elle ajouta : « Il ne faut pas en vouloir à maman. Elle ne vous connaissait pas... Maintenant ce sera peut-être changé. » Et tendrement : « Alors j'aimerais bien être votre amie... »

Il y avait dans cette phrase un tour trop énigmatique pour que la jeune fille n'en fût point frappée. Elle répondit :

— « Pourquoi changé? Votre maman ne nous connaît pas davantage, et comme vous vous en allez?... »

— « Oui », dit finement Adèle, « mais maman sait bien que vous êtes sa fiancée... » Le souvenir du jeune homme qu'elle avait vu penché sur le lit de sa mère évanouie et que cette dernière avait remercié comme un sauveur ne quittait plus sa pensée depuis ces deux derniers jours, et dans son

ingénuité confiante elle demanda : « Est-ce que vous l'attendez? Il va venir?... »

Il y a pour toute âme délicate un scrupule insurmontable à surprendre sur la bouche d'un enfant des secrets dont cette innocence ne soupçonne pas la portée. Mais, si Henriette Scilly était d'une nature trop fine pour ne pas éprouver ce scrupule, elle était aussi trop tourmentée d'incertitudes depuis des jours et des jours, et il lui était impossible de ne pas désirer connaître, n'importe comment, à quelles circonstances, d'elle ignorées, la petite venait de faire allusion.

— « Je ne sais pas bien de qui vous voulez parler », dit-elle : « vous me demandez si j'attends mon fiancé, M. Francis Nayrac?... »

— « Oui », répliqua la petite fille, qui se répéta deux ou trois fois à elle-même tout bas comme pour se graver ces syllabes dans la tête : « Francis Nayrac, Francis Nayrac... »

— « Je ne l'attends pas », reprit Henriette, et elle ajouta, le cœur déchiré par sa propre question : « Alors vous avez fait sa connaissance? Vous lui avez parlé?... »

— « Oh! non », dit Adèle, « j'ai été trop effrayée quand je suis rentrée et que j'ai vu maman sur son lit, si pâle, si pâle, comme ceci... » Et elle abaissa ses paupières sur ses jolis yeux qui avaient vu cette scène dont la révélation bouleversait celle qui l'écoutait, et elle continuait avec l'inconsciente cruauté de son ignorance et de son âge : « Et lui, il était aussi effrayé que moi, il tremblait comme ceci... Il doit être bien bon... »

— « C'était avant-hier, n'est-ce pas ? » demanda Henriette.

— « Oui, avant-hier », dit la petite fille, qui, toute saisie de la voix altérée avec laquelle cette question lui fut posée, reprit à son tour : « Vous êtes encore fâchée, et contre moi?... »

— « Vers deux heures?... » continua Mlle Scilly.

— « Puisque vous le savez, pourquoi me le demandez-vous?... Maintenant, vous me faites peur... », dit Adèle de plus en plus étonnée par l'inexplicable trouble où son récit

jetait la fiancée de Francis. Malgré l'intensité de ce trouble, cette dernière eut le sentiment que la conversation ne pouvait se prolonger. Elle allait, ou fondre en larmes, là, devant la petite, ou lui poser des questions honteuses. Elle eut l'énergie de se dominer, et doucement :

— « Non, je ne suis pas fâchée... Si on vous gronde, dites bien que c'est moi qui vous ai parlé... Et puis, profitez de ce beau matin... »

Elle ne put pas prononcer une parole de plus. Elle avait trop mal. Ce qu'elle venait d'apprendre sur Francis dépassait trop follement toutes ses imaginations. L'idée qu'il s'était trouvé au chevet de Mme Raffraye évanouie, tremblant d'épouvante, et qu'il s'en était tu, lui paraissait si invraisemblable, si monstrueuse plutôt; enfin la coïncidence entre cette aventure qu'il avait tenue si étrangement cachée et son départ subit l'angoissait d'une manière si pénible, qu'elle fut sur le point de sortir, d'aller au-devant de lui, pour provoquer une explication aussitôt. Et cependant, cette explication dont elle avait besoin comme de respirer, elle l'attendit jusqu'à deux heures, par cet instinct de délicatesse qui atteste, dans les crises de passion, une naturelle magnanimité. Tout inintelligible, toute douloureuse que lui fût la dissimulation de son fiancé, dont elle venait d'acquérir une preuve aussi soudaine qu'irréfutable, elle l'estimait trop complètement pour croire qu'il eût eu de coupables raisons de se taire. Une créature jeune et vraie comme elle était porte en elle-même une vertu de confiance qui la rend quelquefois dupe ; mais cette confiance la préserve des vilenies et la revêt d'une beauté morale si supérieure aux misères de la prudence humaine, qu'il vaut mieux être trompé de la sorte. Durant le temps qui s'écoula entre sa rentrée dans le salon et celle de Francis, Henriette réfléchit que le motif qu'il avait eu de se taire devait tenir à des fibres bien intimes de son cœur. Elle le chérissait, ce cœur, autant qu'elle l'estimait. Elle sentit que ce serait une dureté affreuse de forcer le jeune homme à parler devant la comtesse. Elle eut le courage de

contenir sa fièvre intérieure quand elle le vit, et elle s'assit à table comme tous les jours, avec un visage qu'elle s'efforça de rendre paisible, et elle dut subir de la part de son fiancé et de sa mère ces petites gronderies amicales sur un plat refusé ou un verre de vin non touché, qui sont le tendre enfantillage des intimités de ce genre. — Quelle ironie encore quand on a sur l'âme le poids qu'elle y avait! — Elle dut surtout écouter, sans crier, ce dialogue échangé à une certaine minute, à côté d'elle qui savait ce qu'elle savait : — « Marguerite m'a donné de meilleures nouvelles de notre pauvre voisine... », disait Mme Scilly.

— « Est-ce qu'elle pourra s'installer bientôt dans sa villa?... » demandait Francis. Que cette indifférence avec laquelle il parlait de cette femme, comme si elle lui eût été absolument inconnue, déchira le cœur d'Henriette! Un pareille comédie est le pire des mensonges, le mensonge en actions, le mensonge de tout l'être. Et regarder mentir ce qu'on aime, savoir que derrière ces yeux idolâtrés habite une pensée que l'on vous cache, derrière ce front adoré une âme qui vous trahit, et assister à cette hypocrisie sans un mot de protestation, quel martyre! Ce ne fut que bien tard après le déjeuner, et quand sa mère se fut retirée pour mettre sa correspondance au courant, qu'elle put enfin donner libre cours à sa passion, et elle dit à Francis qui se préparait, lui aussi, à sortir :

— « Restez, j'ai à vous parler... »

IX

LES DIVINATIONS D'UNE JEUNE FILLE *(suite)*

La passion avec laquelle Henriette venait de prononcer ces mots l'avait secouée tout entière. Elle dut s'asseoir, tant ses pauvres jambes tremblaient. Francis, debout devant elle, la

regardait, en proie lui-même à la sensation la plus amère pour les hommes comme lui, pour ces êtres faibles et tendres qui n'ont ni le courage des entières loyautés, ni celui des trahisons sans remords. Il voyait, il sentait souffrir un cœur dévoué, un cœur percé par lui et qui allait se montrer, il le comprenait, dans la sincérité ingénue de cette souffrance. Lorsque cette sensation nous vient d'une femme que nous n'aimons plus, elle est déjà si intolérable que beaucoup, parmi les amants de cette race, ont reculé des années une rupture qu'ils désiraient avec les cruelles énergies de la jeunesse, plutôt que d'entendre ce cri d'une agonie dont ils étaient les bourreaux. Mais quand nous l'aimons, cette femme qui souffre par nous, et d'un amour passionné, quand la voix qui gémit vers nous est celle d'une créature idolâtrée, cette plainte va chercher dans l'arrière-fond de notre personne la plus secrète fibre et la plus blessable. Il n'est pas de résolution alors, si raisonnée soit-elle, qui tienne contre le besoin fou d'apaiser ce soupir, d'essuyer ces larmes, de panser cette plaie que nous ne pouvons pas supporter de voir saigner. Ce ne fut qu'une minute, et déjà Francis s'était mis à genoux devant sa fiancée, il lui prenait les mains, il les lui serrait, il la suppliait :

— « Calmez-vous, Henriette », disait-il, « si vous m'aimez. Vous me faites trop de mal... Mon Dieu ! comme je vous sens tremblante et tourmentée, et à cause de moi !... Regardez-moi, voyez comme je vous aime cependant. Écoutez comme je vous parle avec tout mon cœur. Parlez-moi aussi avec le vôtre... C'est mon départ qui vous désespère? Mais croyez-vous qu'il ne me désespère pas moi-même? D'être loin de vous me sera si dur que je ne pourrai jamais m'y décider si je dois penser que je vous laisse dans un pareil chagrin... Mon Dieu ! elle ne me répond pas ! » s'écria-t-il, comme elle continuait de se taire et qu'elle tremblait davantage encore. Et, oubliant ses réflexions de la veille, oubliant ses conflits intimes, ses combats, son martyre, oubliant ses récentes fautes et la certitude de ses fautes prochaines pour ne plus apercevoir que la possi-

bilité de rallumer dans ces prunelles douloureusement fixes un éclair de joie : « Voulez-vous que je ne parte pas », reprit-il, « que je demeure avec vous jusqu'à la date que nous avions fixée ?... Après tout, je ne suis pas malade. Je ne le serai pas. Pourvu que vous soyez heureuse, que vous me souriiez comme autrefois, je retrouverai toute ma force, toute ma santé... Si c'est cela que vous vouliez me demander, prononcez un mot, un seul, et c'est promis. Je reste... Mais ne tremblez plus, ne souffrez plus. Ne souffre plus, mon unique amour... »

Il avait parlé, non pas avec tout son cœur, comme il avait dit, mais avec les parties les plus humaines de son cœur et les plus nobles. Spontanément, presque involontairement, follement, il s'était jeté au-devant de la prière qu'il avait cru lire sur la bouche d'Henriette sans même qu'elle l'eût formulée. Délicate et frémissante bouche, et qui lui donna le sourire qu'il implorait, il ne soupçonnait pas quelle réponse allait en sortir ! Les deux mains d'Henriette se dégagèrent. A son tour, elle saisit Francis, lui prenant la tête et se penchant sur lui pour le regarder, elle aussi, avec la sauvage ardeur que les premières souffrances et l'éveil de la passion avaient allumée dans son être, jusque-là si équilibré, si harmonieux. Une infinie reconnaissance émanait de son visage ému pour la preuve de pitié qu'elle recevait et que sa naïveté prenait pour une preuve de tendresse. Puis avec la douceur de cette gratitude dans sa voix et dans son geste :

— « Merci, Francis, mon Francis », dit-elle enfin. « Ah ! quel poids vous m'avez enlevé de là ! » Et elle montra sa poitrine. « Comme vous êtes bon pour moi ! Comme vous m'aimez ! C'est donc vrai ? Vous n'aviez pas pour me quitter une autre raison que vous ne vouliez pas que je sache ?... Mais vous partirez, comme le docteur vous a prescrit de partir », insista-t-elle en souriant de nouveau ; et, avec un rien de coquetterie fière, elle ajouta : « Je ne suis pas une femme si peu courageuse, et du moment que votre santé exige que vous vous en alliez, je me croirais bien lâche de ne pas accepter bravement cette séparation... Vous vous êtes trompé sur moi

si vous avez pensé que je vous ai retenu pour vous demander de vous sacrifier à ce qui serait le plus misérable des égoïsmes... Ce n'est pas tant de ce départ que je souffrais. C'était surtout de ne pas en savoir le vrai motif, de croire du moins que je ne le savais pas. C'était surtout de ne pas vous comprendre... C'est trop affreux de douter quand on aime !... »

— « A mon tour je ne vous comprends pas », interrompit le jeune homme. L'évidence venait de s'imposer à lui que des soupçons avaient traversé l'esprit d'Henriette. Il en frémit tout d'un coup jusque dans la racine de son être. Il n'eut pas le temps, d'ailleurs, d'hésiter sur la nature de ses soupçons, car la loyale jeune fille, et qui n'avait jamais menti, n'essaya pas une seconde de ruser avec son fiancé.

— « Naturellement vous ne pouvez pas me comprendre », répondit-elle à l'interjection de Francis avec un nouveau sourire, « j'ai été folle... Je le sens maintenant que je vous ai retrouvé... Car je vous ai retrouvé. Vous m'avez fait chaud à tout le cœur en me parlant comme vous m'avez parlé. Vous avez déchiré ce voile que je sentais flotter entre nous depuis quelques jours. C'est si étrange à dire : il me semblait que vous n'étiez plus vous. Enfin, je savais que vous ne me disiez pas toute la vérité; mais vous me la direz maintenant, n'est-ce pas? Vous m'expliquerez ce que vous m'avez caché et pourquoi vous me l'avez caché ? Et c'en sera fini de ce cauchemar... Il m'a tant tourmentée ces derniers jours, que si vous aviez dû vous en aller sans que nous eussions eu cette conversation, je ne sais ce que je serais devenue. Je souffrais trop !... »

— « Que faut-il que je vous explique ? » dit Francis d'une voix presque éteinte ; et il ajouta : « Interrogez-moi », avec un trouble trop significatif pour que la jeune fille ne sentît pas se briser d'un coup l'élan passionné qui l'avait soulevée vers l'espérance du complet renouveau de leur intimité.

— « Comme vous venez de me parler autrement ! » dit-elle. « Puisque vous m'aimez, ne pouviez-vous m'épargner cette douleur de vous questionner?... C'est si dur d'avoir l'air de se défier... » Et, mettant à ce discours une énergie où se révé-

lait la force de caractère que les êtres très droits trouvent toujours à leur service dans les moments difficiles : « Mais c'est vrai que je me suis défiée. J'ai passé la journée d'hier à vous regarder comme je ne vous avais jamais regardé, tant cette idée que vous n'étiez pas sincère avec moi me bouleversait. Vous m'aviez quittée si mal ce vendredi. Vous étiez rentré si tard avec un visage... qui mentait... » Sa voix se fit forte pour prononcer le mot terrible et pour continuer : « Ah ! pardonnez-moi, il faut que je vous dise tout ce que j'ai là, toutes les misères auxquelles cette impression m'a entraînée... Tout d'un coup maman a parlé devant vous de notre voisine d'en haut, de cette Mme Raffraye, la mère de notre adorable petite amie... J'ai cru vous voir tressaillir. Vous savez, j'étais dans une de ces dispositions où les moindres choses vous semblent des signes et grandissent, grandissent... Je suis demeurée très étonnée que vous parussiez troublé par le nom de cette femme que vous ne connaissiez pas. Je n'y aurais pourtant pas pensé davantage si je n'avais, ce matin, rencontré cette petite Adèle avec sa bonne. Il m'a semblé cette fois qu'elle m'évitait, comme si Mme Raffraye avait recommandé que son enfant ne me parlât point... C'est une idée insensée. Je ne sais pas comment j'ai mis ensemble cette défense et l'émotion que j'avais observée ou cru observer en vous... Enfin, tout à l'heure, j'étais seule... J'ai vu cette enfant qui jouait dans le jardin, et je n'ai pu me retenir de descendre afin de lui parler, afin de savoir... Dieu ! que j'ai honte ! » ajouta-t-elle en se prenant le front dans ses mains. « Oui, je suis descendue, je lui ai parlé, et ce qu'elle m'a dit a fini de m'affoler au point que j'ai voulu avoir cette conversation avec vous, là, tout de suite... Je vous en conjure, Francis, ne me laissez pas dans cette angoisse ! Quelle que soit la raison que vous ayez eue pour nous cacher, à maman et à moi, que vous connaissiez Mme Raffraye, que vous l'aviez secourue dans sa crise, dites-la-moi, cette raison... Pensez que je suis votre fiancée, que je vais être votre femme, que j'ai le droit de tout savoir de vous, comme vous avez celui de tout savoir de

moi... Mais ce n'est pas au nom de ce droit que je vous parle, c'est au nom de notre amour, au nom de notre chère intimité, au nom de ma peine... Je vous le répète, j'en ai eu trop quand je vous ai soupçonné de me mentir... »

A mesure qu'elle racontait, avec cette éloquence de l'accent qui prête de l'éloquence aussi aux termes les plus simples, cette touchante et naïve histoire, ses douloureuses susceptibilités de cœur, ses luttes, ses trop perspicaces divinations, cette démarche, pour elle presque coupable, elle pouvait voir la pâleur de la mort envahir le visage de Francis et une invincible terreur décomposer ses traits si contractés depuis quelques jours. Ce qu'il avait le plus redouté, la découverte par Henriette d'une relation quelconque entre lui et Pauline, s'était donc réalisé. Et cette découverte, si périlleuse pour l'avenir de son bonheur, quel en avait été l'instrument? Cette innocente enfant, abandonnée par lui depuis tant d'années, cette gracieuse et tendre petite fille, — sa fille, — dont la seule présence sous le même toit que lui l'avait bouleversé, dont la seule vue l'avait comme déraciné de la résolution à laquelle il se tenait si énergiquement attaché depuis tant d'années. Qu'elle fût encore la cause inconsciente de cet épisode décisif dans la tragédie où il se trouvait engagé, c'était de quoi lui infliger d'une manière trop forte ce frisson d'une fatalité expiatrice qui le remuait à chaque nouvel incident depuis plusieurs semaines. — Ah ! jamais comme aujourd'hui. — Non, jamais il n'avait senti à ce degré son impuissance à s'échapper de ce passé qui refluait sur lui toujours, comme la marée reflue sur le malheureux qu'elle a une fois surpris, le renversant d'un coup de lame lorsqu'il se relève, l'enveloppant de houle quand il court, l'aveuglant d'écume quand il cherche un rocher où s'appuyer, l'assourdissant de clameurs quand il appelle. Fut-ce l'impression subie ainsi d'une inévitable destinée, qui paralysa chez le jeune homme l'énergie d'une dernière défense? Fut-ce la mortelle lassitude de l'hypocrisie, qui, devant certaines enquêtes trop pressantes, nous fait renoncer en quelques minutes au bénéfice de longs et savants

mensonges? Fut-ce l'horreur de tromper davantage un être aussi droit, aussi loyal, aussi désarmé que venait de se montrer Henriette? Fut-ce l'impossibilité de se défendre sans mêler Pauline à cette défense? Fut-ce enfin l'évidence d'une catastrophe certaine et dans laquelle il pouvait du moins sauver, par un suprême retour de franchise, ce qui lui restait d'honneur sentimental? Toujours est-il qu'au lieu de s'acharner à d'inutiles et dégradantes protestations, il répondit d'une voix devenue sourde, âpre et brève :

— « Il est parfaitement vrai que je connais la personne dont vous venez de me parler, parfaitement vrai que je me suis trouvé dans sa chambre avant-hier, occupé à la secourir, et parfaitement vrai aussi que je devais vous le dire, à votre mère et à vous... Quant à la raison qui m'en a empêché, n'insistez pas pour que je vous la donne. Je ne vous la donnerai pas. Je ne peux pas vous la donner... »

— « Vous ne pouvez pas !... » répéta Henriette. « Et c'est vous qui tremblez maintenant, vous qui pâlissez, vous qui avez peur !... Il faut donc qu'elle soit bien grave, cette raison? Elle vous touche de bien près pour que je vous voie dans cet état?... Mon Dieu ! » ajouta-t-elle, « cette folie me reprend. Je vous en supplie, Francis, à mains jointes !... Jurez-moi du moins que vous ne connaissiez pas cette personne avant ce jour-là, que vous ne l'aviez pas rencontrée autrefois. Jurez-le-moi. Je vous croirai. Je ne vous demanderai plus rien... Je supporterai tout, mais pas cette idée... »

— « Je vous ai déjà dit que je ne pouvais pas vous répondre », fit le jeune homme.

— « Ainsi vous la connaissiez !... » continua Henriette avec égarement. « Elle est arrivée ici. Nous en avons parlé devant vous, et vous vous êtes tu. Nous avons rencontré sa fille, j'ai causé de sa mère avec cette enfant devant vous, et vous vous êtes tu... Je me le rappelle maintenant, c'est depuis le séjour de cette femme à Palerme que vous avez commencé de changer ! Ah ! mon bon Dieu », s'écria-t-elle en serrant ses mains l'une contre l'autre dans un geste de désespoir, « faites-

moi la grâce que je ne devienne pas jalouse... C'est trop honteux... »

— « Dominez-vous, Henriette », interrompit le jeune homme avec épouvante, « je vous en supplie. J'entends votre mère qui ouvre la porte. Je ferai tout mon possible pour vous parler, je vous le promets... Mais, par grâce, pas devant elle !... »

Ce coupable cri par lequel il invitait la jeune fille à se cacher de sa mère fut la dernière lâcheté que Francis devait avoir à se reprocher. Il faut dire, à son excuse, qu'il était physiquement et moralement à bout de forces, et qu'il se sentait incapable de repousser en ce moment l'inquisition de la comtesse ajoutée à celle d'Henriette. Il ne s'était pas trompé, c'était bien Mme Scilly qui entrait, tenant à la main une lettre qu'elle venait d'écrire. Elle croyait Francis et sa fille retirés chacun dans sa chambre, comme c'était l'habitude, presque la règle de leur intimité à cet instant de leur journée. Elle demeura donc surprise de les trouver silencieux en face l'un de l'autre, visiblement gênés par elle, et haletants sous l'émotion de leur entretien brisé. Elle n'avait pas entendu leurs dernières paroles, mais leur attitude suffisait pour lui faire comprendre qu'elle arrivait au milieu d'une scène. Et quel motif avait pu la provoquer, cette scène, sinon une plainte d'Henriette sur le départ précipité de Francis ? Mme Scilly les en gronda tous les deux, et aussitôt, avec d'autant plus de tendresse qu'elle avait, dans son caressant esprit de mère indulgente, imaginé un moyen de rendre à sa fille ces deux ou trois semaines qu'elle semblait tant regretter :

— « Je vois que mes deux enfants n'ont pas été sages ! » dit-elle en secouant sa tête grisonnante. « Dans quel état je vous retrouve, pour un quart d'heure que je vous ai laissés ! Et vous saviez que vous ne deviez pas rester seuls? Votre punition sera de vous confesser. De quoi parliez-vous, ou plutôt sur quoi vous querelliez-vous ?... Tu ne réponds pas, Henriette, et vous, Francis, vous vous taisez... Comme si je n'avais pas déjà deviné ce que vous n'osez pas me dire ! Toi, Henriette, tu faisais ce que je t'ai tant défendu l'autre jour. Tu n'étais pas

raisonnable et tu lui reprochais son départ, et lui, il te désespérait davantage en se désespérant de son côté, et vous aviez tort tous les deux... Je voulais vous faire une surprise », continua-t-elle en montrant sa lettre, « et je venais d'écrire à Girgenti afin d'y retenir un appartement pour le 3... Vous ne comprenez point? Quand je vous ai vus tous deux si malheureux de ce départ, dès avant-hier, j'ai voulu parler, moi aussi, au docteur Teresi. Je l'ai fait causer ce matin même. Il m'a dit que vous étiez souffrant, mon pauvre Francis, mais que l'imagination entrait pour la moitié dans votre souffrance. Il est d'avis qu'un déplacement, quel qu'il soit, suffira amplement pour vous remettre. Au lieu de vous laisser partir seul pour Paris, c'est nous qui partons avec vous pour ce tour de Sicile qui nous a déjà tentés et que le docteur me permet. Nous voyons Girgenti, Catane, Taormina, Syracuse, et nous gagnons de la sorte le 20 ou le 25. Vous ne serez ni l'un ni l'autre frustrés d'un jour. Si cette combinaison ne remet pas un peu de gaieté sur ces deux figures d'enterrement, c'est que vous avez bien envie de vous faire souffrir l'un l'autre. Allons, souriez-vous en me souriant, et que ce soit fini... »

Le contraste était trop poignant entre l'état moral des deux fiancés et le ton de simple bonhomie avec lequel la comtesse avait formulé cette proposition d'un voyage, autrefois leur secret désir, puis dont ils n'avaient pas voulu parler par égard pour la santé de leur chère malade. Pour Francis surtout, ce discours de celle qui l'appelait son enfant fut trop cruel à écouter. Il venait d'y retrouver cette simplicité familiale d'esprit, de cœur et d'existence qui lui était, depuis six mois, un enchantement, comme il retrouva tous les dangers de sa situation présente dans l'accès de sensibilité nerveuse par lequel Henriette répondait aux phrases si tendres de sa mère. Elles avaient touché trop profondément la pauvre fille, encore affolée par la conversation de tout à l'heure. Elle se prit soudain à éclater en sanglots, et elle se jeta dans les bras de la comtesse en criant de désespoir à travers ses brûlantes larmes :

— « Que vous êtes bonne, maman, et que je vous aime!...

Mais je ne peux pas supporter plus longtemps ce chagrin... Ah! je suis trop, trop malheureuse... »

— « Quel chagrin? disait la mère. Trop malheureuse? Qu'as-tu donc? Francis, qu'a-t-elle donc?... »

Et elle pressait, elle berçait sa fille contre son cœur. Elle lui prodiguait les mots de tendresse, jusqu'à ce qu'elle vit que cette crise de larmes et de douleur menaçait de se prolonger. Elle dit alors à Nayrac, en forçant Henriette à marcher, en la portant plutôt qu'elle ne la soutenait : « Ouvrez-moi, mon ami. Je vais la conduire à sa chambre et la faire reposer un peu sur son lit... Vous m'attendez, n'est-ce pas? »

Quand il eut refermé la porte qui du salon conduisait à la chambre de Mme Scilly, laquelle communiquait elle-même avec la chambre d'Henriette, le jeune homme se laissa tomber comme vaincu sur une chaise, et il songea, le coude appuyé à la table où tant de fois il avait contemplé Henriette en train de se pencher sur un billet ou sur un livre, avec l'or de ses beaux cheveux blonds qui brillait dans le soleil. Et maintenant elle était dans une des pièces voisines, qui se serrait sans doute avec plus de tendresse qu'elle n'avait fait en sa présence contre le cœur de sa mère, et elle lui racontait, à cette mère soudain épouvantée, à la suite de quel entretien d'un si étrange mystère ce désespoir l'avait prise. Encore quelques battements de la pendule que Francis entendait en ce moment remplir de son bruit régulier le silence du salon, et la comtesse serait là devant lui qui l'interrogerait comme Henriette l'avait interrogé. Que répondrait-il? Refuserait-il une seconde fois de s'expliquer, ou bien imaginerait-il un nouveau mensonge? Il y en avait un qui le sauverait, mais bien infâme. Il pouvait dire qu'il avait connu Mme Raffraye autrefois, qu'il la savait une femme peu recommandable, qu'il n'avait jamais voulu renouer ses relations avec elle à cause de cela, et pour ne point lui permettre d'entrer elle-même en relation avec Mme Scilly. Il accuserait ainsi Pauline, alors précisément qu'il venait d'être bouleversé jusqu'au fond de son être par son cri de révolte et d'innocence! Et serait-il seule-

ment sauvé? Ne devrait-il pas, et tout de suite, greffer sur ce mensonge un autre mensonge? Il faudrait expliquer pourquoi et comment il s'était trouvé dans la chambre de la malade. Qu'il était las de ces tromperies dont chacune produisait à son tour une nouvelle nécessité de tromper encore! Qu'il était las surtout de sentir qu'il ne doublerait ce cap dangereux, s'il le doublait, que pour retrouver de l'autre côté la tempête de son propre cœur! Depuis qu'il avait pris sa résolution de partir, il l'avait trop éprouvé, la plaie dont il souffrait ne se fermerait plus par la distance, cette plaie ouverte en lui par la subite et foudroyante sensation de sa paternité. Il avait déjà en pensée, et dès la première minute de cette résolution, amèrement souffert à l'idée qu'il ne reverrait plus jamais la petite Adèle, — comme il avait souffert, comme il souffrait, de l'étrange remords dont l'avait accablé la protestation d'innocence si poignante de son ancienne maîtresse. On dit cependant que tout s'abolit dans un cœur qui aime, oui, tout, excepté cet amour. Il l'avait cru, lui aussi, autrefois, dans la période enivrée de ses chères fiançailles, et voici qu'à cet instant même où il se demandait, avec une angoisse affolée, comment il allait défendre son amour, il ne pouvait s'empêcher de tenir compte d'autres émotions inconciliables avec cet amour. Il eut alors, devant l'évidence du désarroi de son être moral, un sursaut d'horreur pour lui-même. Il se rappela qu'à quarante-huit heures de distance il avait vu pleurer avec un désespoir pareil Pauline et Henriette, la misérable complice de ses égarements d'autrefois et la virginale amie de ses nouveaux jours. Et il gémit en se prenant le visage dans ses mains : « Je ne sais donc que faire souffrir!... » Quelles conditions pour se débattre et dissimuler quand la comtesse reviendrait lui poser les inévitables questions qui mettraient au jour l'incohérence douloureuse de ses dernières semaines! Mais déjà le temps avait marché. La porte du salon se rouvrait, et Mme Scilly était devant le jeune homme qui relevait la tête pour l'écouter parler de sa voix toujours indulgente et si confiante, encore à ce moment :

— « Henriette est plus calme. J'ai pu la laisser seule... Mais, Francis, comme je vous gronderais, si je ne vous voyais pas si remué vous-même! Je vous l'ai répété souvent : vous ne la ménagerez jamais assez. Elle est si follement sensible, et pas très forte... Que lui aviez-vous dit qui ait pu la mettre dans cet état?... »

— « Elle ne vous l'a donc pas raconté elle-même?... » interrogea Francis.

— « Non », répondit la mère. « Je n'ai pas obtenu d'elle un seul mot, sinon, parmi des sanglots, à croire qu'elle allait être brisée, cette phrase toujours et toujours : — C'est fini. Mon Dieu! c'est fini. — Qu'est-ce qui est fini? questionnais-je, et pourquoi? — Alors elle s'arrêtait de me parler. Je voyais qu'elle faisait un effort surhumain pour se dominer, et, quand je l'ai quittée, toute sa pensée n'était que pour vous. Elle m'a suppliée de ne rien vous reprocher, de ne rien vous demander... Comme elle vous aime et comme vous seriez coupable si vous la rendiez malheureuse!... »

Ainsi, même dans cette agonie de son chagrin, la tendre enfant avait trouvé la force de se préoccuper de lui. Elle avait obéi à son injonction de ne pas livrer son secret à sa mère. Et cette mère, quelle inépuisable bonté, quelle croyance en lui elle lui montrait, quand il méritait si peu l'une et l'autre! Aucun soupçon qu'il pût être coupable d'une faute un peu grave n'avait seulement effleuré son esprit, et il était si coupable cependant, il avait manqué d'une manière si perfide au pacte de loyauté conclu entre eux par ses fiançailles! Mais elle continuait tout simplement :

— « Voyons, Francis, vous ne devez pas tous les deux finir cette année, votre première année, sur des scènes semblables... S'il y a un malentendu de vous à elle, il faut qu'il s'efface... Il le faut aussi pour moi... », ajouta-t-elle d'une voix plus émue. « De voir Henriette comme je l'ai laissée et de vous voir comme je vous retrouve m'aurait bien vite fait perdre ce que j'ai repris de force par vous autant que ce soleil, parce que je vous savais, que je vous sentais heu-

reux. Je vous aime tant, elle et vous! Je vous unis dans une affection si vraie! J'ai un peu droit à votre bonheur... Allons, confessez-vous », conclut-elle en prenant la main du jeune homme et en la lui serrant.

— « Si je pouvais!... » s'écria-t-il avec un accent déchirant. Lorsque nous étouffons de silence, comme il en étouffait depuis des jours, une sympathie exprimée avec cette délicatesse nous remue trop profondément! Elle nous entre trop avant dans le cœur. Nous avons un tel besoin d'être plaints, que ce cœur s'ouvre tout entier pour recevoir cette pitié qui lui arrive, et, ainsi ouvert, l'aveu que nous voulions le plus retenir s'en échappe, comme les larmes tombent des yeux, irrésistiblement. Quant à Mme Scilly, ce cri jeté par Francis acheva de lui faire comprendre qu'il ne s'agissait pas entre les deux jeunes gens d'une de ces querelles d'amoureux, dont les chagrins puérils font sourire et soupirer à la fois les personnes de son âge. Un drame intime se jouait entre eux qu'elle ne soupçonnait même pas. Elle s'assit près du jeune homme sans lâcher sa main et elle insista, car elle sentait, avec son instinct de femme, qu'il allait s'abandonner, à condition qu'elle trouvât, pour lui prendre son secret, les mots vraiment justes :

— « Si vous pouviez?... Mais n'êtes-vous pas mon fils? Ne suis-je pas votre mère?... J'en ai pour vous toute la tendresse. J'en aurai pour vous toute l'indulgence. Si elle était là, votre véritable mère, garderiez-vous ce pli sur votre front, cette tristesse dans vos yeux, ce silence sur votre bouche, ce poids sur votre cœur?... Non, vous lui diriez : Mère, je souffre, et elle vous panserait, elle vous bercerait, elle vous guérirait. »

— « Ne me parlez pas ainsi », dit le jeune homme en se levant et en dégageant sa main, « cela me fait trop de mal. Vous ne savez pas ce que vous me demandez. Vous ne me connaissez pas, ni la nature de ces secrets que vous croyez pouvoir plaindre... Laissez-moi m'en aller, fuir Palerme, fuir Henriette, vous fuir, tout fuir. C'est ma seule chance de rester un homme d'honneur... »

— « Non », répondit la comtesse en se levant à son tour, « vous n'agiriez pas en homme d'honneur si vous ne me parliez pas maintenant avec franchise. Et moi aussi j'ai trop mal, et vous ne pouvez pas me laisser avec cette inquiétude que vous venez d'éveiller en moi... Quand vous m'avez demandé la main d'Henriette et que je vous ai dit oui, rappelez-vous avec quelle estime je vous ai accueilli, avec quelle confiance. Vous ai-je questionné sur quoi que ce soit? J'étais sûre, comme je suis sûre maintenant, que s'il y avait eu quelque obstacle à l'honnêteté absolue de votre mariage, vous me l'auriez dit. Si un événement quelconque est survenu, capable de vous arracher des cris comme celui que vous avez jeté, vous devez le déclarer aujourd'hui à la mère de votre fiancée. On ne se marie pas avec des secrets sur la conscience d'une si douloureuse gravité... Vous parlez d'honneur. Il est tout entier, cet honneur, dans la franchise absolue, à certaines heures et dans certaines situations. Cette franchise, j'ai le droit de la réclamer de vous, et je la réclame... »

Elle avait parlé avec l'autorité d'une mère soudainement atteinte dans ce qu'elle a de plus précieux au monde, l'avenir de sa fille. Car les paroles insensées de Francis avaient fini de l'épouvanter. Le rappel qu'elle avait fait de leur entretien six mois auparavant, à l'époque de la demande en mariage, alla frapper le jeune homme dans les portions les plus délicates de son sens moral. Cette âme, obsédée de sentiments contradictoires, agonisante d'incertitude, bourrelée de remords, se retourna tout entière d'un coup, comme il arrive aux caractères à portions faibles et à portions nobles dont ces volte-face subites sont la dernière fierté. Tandis que Mme Scilly parlait, il s'était mis à marcher dans le salon. Il s'arrêta tout d'un coup, et tristement :

— « Vous avez raison », dit-il, « l'honneur est tout entier dans la franchise, et voilà près d'un mois que j'y manque vis-à-vis de vous et d'Henriette. C'est pour n'y pas manquer davantage que je voulais partir. Mais aujourd'hui, c'est vrai, vous ne pouvez pas me laisser m'en aller et je ne peux pas

m'en aller ainsi. Vous venez de me parler d'un jour sacré pour moi, celui où je vous ai demandé Henriette. Ce jour-là, du moins, sachez-le, je n'ai pas manqué à cet honneur. Je l'aimais. Elle m'aimait. Je sentais palpiter en moi toutes les forces de l'espérance et du dévouement. Je me croyais libre de recommencer ma vie... » Il ajouta avec un visible et douloureux effort : « Je ne l'étais pas... » Il se tut, puis sur un geste de Mme Scilly : « Oh! » continua-t-il, « je ne trahissais, je n'abandonnais personne en voulant me marier. Croyez que je me suis trop respecté, que j'ai trop respecté votre fille pour avoir, dans un si court espace de temps, passé d'une rupture à des fiançailles... Je n'avais eu dans ma vie, avant de rencontrer Henriette, qu'un seul sentiment digne de ce nom d'amour. Oui, j'avais aimé passionnément, follement une femme qui ne m'était plus de rien, que je croyais ne m'être plus de rien. Il y avait des années entre cette passion et moi... J'étais sincère, bien sincère, en me croyant dégagé de tout devoir envers elle, surtout après ce qu'elle m'avait fait souffrir... »

— « Ne continuez pas », interrompit la comtesse, « c'est l'éternelle histoire des jeunes gens. Vous avez eu une liaison indigne de vous. Cette créature a su que vous alliez vous marier. Elle avait des lettres de vous entre les mains. Elle vous a menacé de me les envoyer, de les envoyer à Henriette. Vous savez cette chère petite infiniment sensible. Vous me croyez très sévère. Vous avez pris peur. Vous avez perdu la tête et vous avez voulu courir à Paris lui racheter votre correspondance... Vous ai-je raconté votre histoire, ou presque?... Ce sont de tristes faiblesses que celles de la vingt-cinquième année, pour vous autres hommes. Mais vous n'aviez ni votre mère, ni votre père, et du moment qu'il n'y a pas d'enfant, pas d'être innocent qui porte le poids de cette faute... Car s'il y avait eu un enfant, vous me l'auriez dit, cela, je le sais... »

Elle affirmait ainsi, la noble femme, une certitude qu'elle était loin d'avoir à ce degré, car elle avait fixé Francis avec

angoisse en prononçant ces derniers mots. Il secoua la tête avec une mélancolie plus grande encore, et il reprit :

— « Vous voudriez m'éviter le chagrin d'un aveu détaillé. Je vous en remercie. Mais j'ai commencé, j'irai jusqu'au bout. Il y a un enfant, une petite fille, et la mère était mariée. Vous voyez bien que j'avais raison de vous dire tout à l'heure que vous ne soupçonniez pas la nature du secret que vous me demandiez. Vous voyez bien que vous ne me connaissiez pas, ni mon passé. Une pareille aventure est simple et banale dans le monde où j'ai vécu. Je comprends que les mensonges et les trahisons qu'elle suppose fassent horreur à une sainte comme vous l'êtes. Et pourtant si je pouvais vous raconter par le détail ces funestes amours, leurs amertumes, les défiances et les jalousies dont j'ai été empoisonné pendant des années, les scènes sur lesquelles ma maîtresse et moi nous nous sommes séparés, je vous le jure, vous me plaindriez plus encore que vous ne me condamneriez. J'ai douté d'elle. Je l'ai quittée. Je vous le répète, des années étaient tombées sur cette passion. Je ne dirai pas que je l'avais oubliée, mais certes j'étais de bien bonne foi en la croyant pour toujours finie... »

— « Et vous venez de dire qu'il y a une enfant? » interrompit la comtesse.

— « Je vous ai dit que j'avais douté de la mère », répondit-il, « j'ai douté de l'enfant, ou plutôt non, j'ai été persuadé que je n'étais pas son père. »

— « Et maintenant?... »

— « Maintenant je sais que je suis son père... »

— « Et c'est dernièrement que vous avez acquis la preuve de cette paternité?... »

— « Il y a quelques semaines. »

— « Ici, alors?... »

— « Ici... »

— « Vous êtes donc entré de nouveau en relation avec cette femme?... »

— « Oui », répondit le jeune homme.

— « Et vous avez pu faire cela! » s'écria Mme Scilly en joignant ses mains, « quand vous viviez auprès de nous, auprès de moi qui vous ai donné ce que j'ai de plus cher au monde, auprès de cet ange de pureté qui vous a donné, elle, tout son cœur?... Mais quel homme êtes-vous en effet pour n'avoir pas compris qu'à la première lettre reçue de cette femme vous deviez me parler?... »

— « Elle ne m'a pas écrit », dit Francis.

— « Alors..... Elle est venue à Palerme... Vous l'avez vue?... »

— « Oui », répondit-il.

— « Dans cet hôtel?... »

— « Dans cet hôtel... »

Ils se regardèrent une minute de nouveau, sans plus parler, lui, avec des yeux presque suppliants, qui lui demandaient de deviner ce qu'il souffrait trop de dire; elle, avec un regard épouvanté de deviner réellement. La comtesse rompit la première ce cruel silence :

— « Non », dit-elle, « ce n'est pourtant pas possible... Vous n'auriez pas laissé Henriette parler à cette petite comme elle a fait, si ç'avait été votre fille... » Et comme Francis baissait la tête, elle s'écria : « Ainsi, cette femme, c'est Mme Raffraye. Cette enfant, c'est... Ah! la malheureuse!... »

— « Vous savez tout à présent, » répondit le jeune homme, « et vous pouvez comprendre mon agonie de ces dernières semaines. Quand j'ai vu ce nom : Pauline Raffraye, sur la liste des étrangers affichée dans le vestibule de l'hôtel, j'ai pensé devenir fou de terreur. J'ai cru qu'elle venait ici pour se jeter entre Henriette et moi, pour m'arracher à mes saintes, à mes pures amours, au nom de ce triste passé. Après tout, elle avait été ma maîtresse et je l'avais quittée brutalement. Elle pouvait vouloir se venger... J'ai eu l'idée de vous parler alors comme je vous parle aujourd'hui. Je n'ai pas osé. Vous me disiez tout à l'heure que je vous croyais sévère. C'est vrai, et c'est vrai surtout que je vous respectais trop profondément. La pensée seule de vous raconter l'histoire de cet

horrible adultère me répugnait tant!... Puis j'ai vu que Mme Raffraye vous évitait. J'ai compris qu'elle se trouvait à Palerme et dans notre hôtel par un de ces invraisemblables hasards qui vous font croire à une destinée. Elle en souffrait évidemment autant que moi. J'ai jugé l'aveu inutile. Je me sentais si fort de mon culte pour Henriette! D'ailleurs, je n'avais jamais vu l'enfant. Cette petite fille était née après notre rupture. Je vous répète que je ne me croyais pas son père. Toutefois, c'est vrai, je n'étais pas absolument sûr que je ne l'étais pas... Et voici qu'un jour j'ai su, par Henriette même, que cette fille, dont je n'avais jamais voulu m'occuper, à cause de ce doute et de cette horrible possibilité, ressemblait à ma sœur d'une ressemblance frappante. Vous pensez si j'ai été remué. Je l'ai vue, cette petite fille. *J'ai vu mon sang*. Ç'a été une de ces révélations foudroyantes qui envahissent d'un coup tout le cœur. Vous ne pouvez pas vous rappeler. Je vous avais quittées sur le prétexte d'aller à la Banque. Je me suis fait conduire droit au jardin de l'hôtel en bas... J'y suis entré haletant d'une curiosité défiante, j'en suis sorti convaincu. C'était ma fille!... Depuis ce moment, c'en a été fait de mon bonheur. J'ai lutté, lutté afin de ne pas revoir cette enfant, pour qui je ne pouvais rien. Je l'ai revue. J'ai voulu revoir la mère. Quelle scène et dans laquelle j'ai entendu, avec une agonie de remords qui a fini de m'affoler, cette femme que j'ai aimée, ah! éperdument, protester de son innocence, avec quel accent!... Si elle n'a pas été coupable, si je l'ai condamnée sur des apparences, qu'ai-je fait?... Cette idée m'a été un nouveau couteau enfoncé dans la place la plus blessée de mon cœur... C'est alors que je me suis décidé à m'en aller. Et je serais parti, et sauvé peut-être, si cette inévitable destinée n'avait voulu que ce matin même Henriette, pendant que nous étions à la messe, causât, avec qui? avec la petite Adèle, qui lui a tout naïvement révélé ma présence chez sa mère... Quand je l'ai entendue là, tout à l'heure, qui me demandait pourquoi je lui ai caché cette visite, quand j'ai vu que l'instinct de son amour avait pénétré mon trouble de ces

affreuses dernières semaines, quand j'ai constaté que tous ces mensonges, tous ces débats intérieurs, toutes ces luttes n'avaient pas empêché la rencontre fatale et irréparable entre mon présent et mon passé, entre ma chère fiancée et celle que vous appelez si bien la malheureuse, alors j'ai perdu la force de me défendre davantage... J'ai encore eu le courage, par une suprême honnêteté, de ne pas mentir tout en refusant de répondre... Ah! madame, aidez-moi. Maintenant que vous savez toutes mes fautes et toutes mes douleurs, que votre génie de mère empêche du moins que le contre-coup n'arrive jusqu'à Henriette!... »

— « Hélas ! est-ce que je le peux ? » répondit Mme Scilly avec un véritable désespoir, elle aussi. « Quand elle m'interrogera, que trouverai-je à lui répondre ? Et vous n'avez pas compris cela, que votre premier devoir, dans une pareille situation, était justement de tout faire pour que votre fiancée l'ignorât, que moi seul j'avais qualité pour vous y aider ?... Seigneur ! que vous êtes coupable ! Ah ! ma pauvre, ma pauvre enfant !... »

Tandis qu'elle traduisait par ces mots entrecoupés, — elle si décidée d'ordinaire, si maîtresse d'elle-même et si énergique quand il s'agissait des choses essentielles, — le bouleversement où l'avait jetée cette atroce et si soudaine confession, elle vit que la physionomie de Francis se décomposait, que ses yeux devenaient fixes et que de la main il lui montrait un objet d'épouvante. Elle se retourna dans la direction de ce geste, et elle s'aperçut que la porte qui séparait sa chambre du salon était entr'ouverte. Elle se souvint distinctement de l'avoir refermée en entrant, avec le soin d'une personne qui se prépare à un entretien confidentiel. Puis cet entretien avait commencé, et ils avaient été enveloppés, elle et Francis, dans un de ces tourbillons d'émotion qui abolissent presque l'usage des sens. Quelle main avait ouvert cette porte pendant qu'ils prononçaient des phrases dont la moindre pouvait être meurtrière pour une personne à laquelle ils pensèrent tous deux en se regardant, mais sans dire son nom ? Tous deux avaient eu

au même moment cette même imagination sinistre... Henriette arrivant pour empêcher tout reproche trop sévère de la comtesse à Francis, tournant le bouton de cette porte, et puis entendant les terribles aveux de son fiancé. Mais si elle les avait écoutés, ces aveux, elle, la délicatesse même, et à qui un pareil procédé pour savoir la vérité faisait certainement horreur, c'est que le saisissement des premiers mots surpris de la sorte l'avait frappée au point de lui interdire le moindre cri, le moindre geste, et tous deux, la mère innocente et le fiancé coupable, aperçurent, dans un même éclair, la possibilité d'un tragique dénouement qui les fit frémir d'une inexprimable angoisse. Cela arrive pourtant dans la réalité, qu'une certaine phrase vous tue d'un coup, aussi sûrement qu'une balle de pistolet ou qu'une pointe de poignard. Enfin, la pauvre mère fut la plus courageuse. Elle dit : « J'y vais », et elle marcha vers cette porte. Elle la tira d'une main qui tremblait, comme si elle avait eu quatre-vingts ans, et elle vit l'image de la douleur, de l'épouvante, presque de la folie, dans la jeune fille qui se tenait appuyée contre le mur, comme paralysée d'horreur, incapable de bouger, de parler, les yeux hagards et fixes, la bouche ouverte. La mère jeta un cri, et, la saisissant dans ses bras, elle l'emporta dans sa chambre avec une force soudain revenue et décuplée par l'amour. Au premier moment, le jeune homme n'essaya pas de les suivre. Il était lui-même comme rendu insensible par l'excès de son anxiété. Il entendit des bruits de sonnette, des portes ouvertes, puis fermées, des pas rapides. Il ne reprit la pleine conscience de ce qui se passait qu'en voyant entrer dans le salon la femme de chambre affolée et qui cherchait un flacon de sels. Il demanda :

— « Que se passe-t-il ?... »

— « Mademoiselle est bien souffrante, et Vincent vient de courir chez le médecin », lui répondit-on.

Dieu juste ! Elle n'était pas morte !

X

UNE CONSCIENCE PURE

Il y a dans la survenue d'un terrible accident, lorsqu'on y avait trop pensé, comme une stupeur et une sorte d'apaisement. Francis l'avait éprouvé à cette minute où il voyait disparaître le groupe de ces deux femmes initiées d'une manière si cruelle et si soudaine aux chagrins et aux fautes de son passé. Cette étrange impression de détente, presque de repos dans l'extrême malheur, est tellement inhérente à la nature humaine qu'elle se retrouve dans les plus illustres catastrophes de l'histoire, comme dans les plus humbles misères des destinées privées. L'empereur n'en a-t-il pas donné un exemple aussi saisissant que le comportait sa magnifique personnalité, en dormant comme il fit, et de longues heures, après Waterloo? C'est que l'âme la plus forte ne peut supporter indéfiniment l'agonie de l'incertitude, et les irrémédiables désastres ont ce bienfait momentané qu'ils nous en affranchissent. A quel prix? hélas!... Plus tard, demain, dans quelques instants, nous la regretterons, cette incertitude qui laissait place à l'espoir. Nous dirons avec d'autres mots ce que disait ce même empereur, assis sur le rocher de Sainte-Hélène : — « Il y a tant d'années, à pareil jour, je débarquais de l'île d'Elbe. Il y avait des nuages au ciel... Je guérirais si je voyais ces nuages. » Cri sublime où s'exhalent toute l'amertume et toute l'impuissance de la plus grande nostalgie qui fut jamais!... Francis, lui aussi, toutes proportions gardées entre l'écroulement du César colossal et la chute d'un modeste songe de bonheur intime, devait plus tard regretter bien souvent les âcres journées au terme desquelles il entrevoyait la possibilité au moins de garder pour lui seul le secret de ses remords et de

ses angoisses. Sur le moment même, il se sentit soulagé d'un poids immense. Il ne mentirait plus. Il avait quitté, pour n'y plus rentrer, le labyrinthe des honteuses hypocrisies. Il n'avait plus rien à cacher ni à la comtesse, ni à sa fiancée. Resté seul dans le salon, il se promenait de long en large, et il s'étonnait du calme subit avec lequel il regardait en face une situation affreuse, mais qui avait cela pour elle d'être nette et franche. L'arrivée du professeur Teresi, qui dut traverser le salon avant d'être introduit dans la chambre d'Henriette, commença de le rendre au sentiment aigu des nouveaux dangers dont il était menacé maintenant. Le regard pénétrant du docteur sicilien lui fut une gêne presque insupportable dès le premier abord et davantage au sortir de la consultation. Cet homme était trop fin, et trop d'indices l'avaient averti déjà pour qu'il n'eût pas deviné qu'un drame se jouait entre les deux fiancés.

— « Comment avez-vous trouvé Mlle Scilly ? » lui demanda Francis afin de devancer toute question, « elle est seulement indisposée, n'est-ce pas ?... »

— « Je ne pourrai me prononcer que demain », dit le docteur. « Il y a là un état nerveux qui me déconcerte... Sur ces natures qui sont toute sensibilité, les secousses morales trop fortes agissent comme un véritable poison. Mme la comtesse m'a dit que la crise présente avait été déterminée par une mauvaise nouvelle annoncée inopinément. J'insiste auprès de vous, monsieur, comme j'ai insisté auprès de sa mère. Il faut épargner à cette enfant les plus légères émotions, s'il est possible. Sinon, vous la verriez s'en aller, jour par jour, heure par heure, je vous le répète, comme si vous l'empoisonniez... »

Ce n'étaient, ces mots, qu'une allusion vague, et ils ne dépassaient pas la limite des avertissements qu'un docteur intéressé par une malade peut se permettre de donner aux personnes appelées à surveiller cette malade. La physionomie et l'accent dont ils furent prononcés ne laissèrent aucun doute à Francis. Le médecin le croyait la cause de cette crise contre laquelle se débattait Henriette, et il jugeait sa conduite avec

sévérité, sans même bien la connaître. Que serait-ce de Mme Scilly, qui, elle, savait exactement à quoi s'en tenir? Quelle scène allait avoir à soutenir le fiancé félon qui s'était engagé, en demandant la jeune fille, à la rendre heureuse, et il avait déjà percé le cœur de cette pauvre créature? Cette mère si tendre qui lui avait dit une heure plus tôt qu'elle était aussi sa mère à lui, par affection, presque par reconnaissance pour les sentiments qu'il inspirait à sa fille, avec quelles paroles lui parlerait-elle maintenant et de quel visage? Il n'eut pas longtemps à se poser cette redoutable question. Le professeur Teresi n'était pas sorti du salon depuis un quart d'heure que la comtesse y rentrait. Ce fut pour Nayrac la première impression douce qu'il lui eût été donné de recevoir depuis ces douloureuses semaines. Ce qu'il lut en effet sur ce visage pourtant bien soucieux, ce fut, à travers ce souci, une pitié, une profonde et généreuse pitié de femme pour l'homme coupable, mais malheureux, qu'elle avait devant elle. Non, elle n'avait pas menti en lui disant qu'elle l'aimait vraiment comme une mère aime son fils, puisque ayant le droit, presque le devoir, de le condamner d'une manière implacable, elle trouvait encore en elle de quoi lui faire la charité, si ce n'est d'un pardon, au moins d'une sympathie, et son premier mot la lui annonçait, cette sympathie, tout simplement, tout délicatement :

— « J'ai quitté Henriette pour quelques minutes », dit-elle, parce que j'ai pensé que vous deviez être bien tourmenté, et que cela me faisait mal, même dans mon inquiétude... Et puis il faut que j'obtienne de vous une promesse... »

— « Ah! tout ce que vous demanderez, tout ce qu'elle demandera!... » répondit le jeune homme. « Je suis prêt à vous obéir en tout. J'y étais prêt avant que vous m'eussiez parlé comme vous venez de faire, avec cette bonté dont je vous serai reconnaissant toute ma vie... » Il prit la main de Mme Scilly pour la baiser, et, sur cette blanche et sainte main, ses larmes tombèrent, tandis qu'il continuait : « Je vous en conjure, soyez bonne encore davantage. Ne me cachez rien. Dites-moi

tout ce qu'elle vous a dit. Qu'a-t-elle entendu? Que sait-elle ? Que pense-t-elle? »

— « Hélas ! » répliqua la mère, « je voudrais bien qu'elle m'eût parlé. Je ne serais pas en proie moi-même à cette fièvre d'inquiétude... Qu'a-t-elle entendu de votre confession ? Assez pour tout savoir, j'en suis sûre. Le tremblement de tout son corps qui n'a pas cessé depuis que je l'ai prise là, dans mes bras, me le prouve trop... Que pense-t-elle? Dieu ! si je le savais moi-même!... Quand j'ai essayé de l'interroger avant l'arrivée de Teresi, elle s'est mise à sangloter au lieu de me répondre, avec une telle exaltation que je me suis arrêtée, et cet excellent homme a mis tant d'insistance à prescrire le calme le plus absolu autour d'elle que je n'ai plus osé faire seulement la plus légère allusion à ce qu'elle a compris... Il n'y a que moi, voyez-vous, qui connaisse la profondeur de son innocence. Telle elle était au matin de sa première communion, telle elle était, ce matin, il y a deux heures, avant que nous eussions le malheur, vous de vous confesser à moi, et moi de vous écouter, sans nous souvenir que nous étions trop voisins d'elle... J'étais si fière de cette innocence, si fière de l'avoir gardée si blanche, si pure, si digne d'être aimée pieusement ! Et quand je songe que la révélation des plus cruelles réalités de la vie lui a été infligée ainsi, quels reproches je me fais de ne pas avoir deviné qu'elle voudrait à tout prix empêcher que je ne vous questionne, et qu'elle viendrait... Ah ! je la verrai toujours, comme je l'ai vue, derrière cette porte qu'elle n'avait pas eu la force de franchir après l'avoir ouverte... Nous l'aurions seulement entendue l'ouvrir ! Mais non. C'eût été déjà trop tard. Un mot, un seul mot suffit pour qu'une âme soit troublée jusque dans son fond. Et je vous le répète, c'est toute votre confession qu'elle a entendue. Je l'ai lu dans ses yeux. Seigneur ! qu'en a-t-elle compris ?... »

— « Mais quand vous avez prononcé mon nom, elle a répondu, cependant ?... » demanda le jeune homme timidement. Cette plainte de la comtesse lui était un reproche plus cruel que si elle lui avait prodigué les pires affronts, et il

essayait de l'interrompre en même temps qu'il essayait de savoir quels sentiments Henriette gardait pour lui. Tout son avenir de cœur n'en dépendait-il pas?

— « Ce qu'elle m'a répondu quand j'ai prononcé votre nom? » répéta la mère, « rien non plus. Elle a seulement fermé les yeux avec une expression de douleur qui ne m'a pas davantage permis d'insister... Et c'est à cause de cela », continua-t-elle avec une visible gêne, « à cause des émotions dont votre présence serait le principe dans la crise actuelle, que je voudrais vous voir prendre une résolution momentanée... »

— « Laquelle? » interrompit Francis en tressaillant. « Vous ne me demandez pas de partir, n'est-il pas vrai? Rentrer à Paris et vous laisser dans cette situation me serait trop pénible... »

— « A Paris, non », dit la comtesse. « Mais il faut que vous quittiez Palerme et que vous attendiez ailleurs le résultat de l'entretien que j'aurai avec Henriette. Ici nous ne pouvons ni changer nos habitudes, ni les continuer dans les conditions où nous nous trouvons aujourd'hui. Gagnez Catane demain par le premier express. Vous êtes à quelques heures. Je puis vous faire revenir du matin au soir. Voyez-vous Henriette vous sachant à deux pas d'elle, exposée à vous rencontrer si elle vient dans ce salon, préoccupée peut-être de l'idée que vous avez revu cette femme?... Pardon de vous parler si franchement, mais nous devons tout prévoir. Jamais elle ne reprendrait son équilibre. Faites ce que mon instinct de mère m'inspire de vous demander. Partez... Je n'ignore pas que c'est un grand, un dur sacrifice, mais vous y consentirez par amour pour elle... »

— « Ainsi vous espérez me rappeler? » répondit-il. « Vous espérez qu'elle me pardonnera? Vous ne croyez pas que j'aie perdu tous mes droits sur son cœur?... Avec cette idée, moi aussi, j'aurai la force de tout supporter. Je partirai demain, bien triste, bien anxieux, mais confiant tout de même dans ce pardon possible, puisque vous, sa mère, vous ne m'avez pas condamné... »

— « Non, mon pauvre ami », reprit la comtesse en secouant sa tête blanchie, « ne vous faites pas de chimère et ne jugez pas ma fille d'après moi. Je n'ai ni à vous condamner ni à vous absoudre. Je mentirais si je ne vous disais pas que vous me semblez bien coupable. Mais je vous ai trop senti souffrir pour ne pas croire que vous vous repentez d'abord, et puis que vous aimez Henriette. Qu'elle vous aime aussi avec une passion qui intéresse l'essence même de sa vie, je viens d'en avoir encore la preuve. C'est pour cela que je ne peux pas, si graves qu'aient été vos confidences, non, je ne peux pas prendre sur moi de rompre votre mariage... Par tout ce que vous m'avez dit, j'ai dû constater avec bien de la tristesse, je vous l'avoue encore, qu'en effet je ne vous connaissais pas tout entier. Si j'avais su ce que je sais, la veille du jour où vous m'avez demandé Henriette, je vous aurais répondu sans doute alors plus sévèrement qu'aujourd'hui, où ma pauvre fille vous a donné toute son âme avec une ardeur qu'elle ne soupçonne pas elle-même... Tout à l'heure, quand je la regardais en attendant le médecin, je l'ai trop compris, je l'ai trop vu... S'il y avait un devoir entre vous », continua-t-elle après un silence, « je crois que cette douleur de ma fille ne m'empêcherait pas de vous dire à tous deux : Il faut que ce devoir s'accomplisse, — et j'userais de toute mon autorité pour vous séparer. Mais ce devoir, j'avoue que je ne l'aperçois pas. Vous ne pouvez rien pour cette pauvre petite Adèle, que d'empêcher à tout prix qu'elle ne soupçonne un jour la faute de sa mère. Cette mère l'a senti comme moi, puisqu'elle ne veut plus rien savoir de vous. Il ne reste donc de ce passé que le souvenir des fautes très graves que vous avez commises, autrefois par passion et tout récemment par faiblesse. Je crois que votre sentiment pour Henriette est assez vrai, assez fort, assez noble pour racheter ces fautes et faire de vous un loyal, un honnête mari... Je le crois, mais je ne suis pas elle. Quand je vous disais tout à l'heure de ne pas vous forger de chimère, de ne pas juger ma fille d'après moi-même, je vous exprimais d'un mot ce que je viens d'essayer de vous faire comprendre

sans vous blesser. Des fautes comme les vôtres, une femme de mon âge a trop vécu pour ne pas savoir qu'elles restent conciliables avec de belles qualités de cœur, dans notre triste société et avec l'éducation d'aujourd'hui... Henriette n'a pas mon âge... »

— « Alors, vous pensez qu'elle ne me pardonnera pas? » interrogea Francis en tremblant.

— « Je n'ai pas dit cela », répondit la comtesse, « et j'espère au contraire que si... Mais je dois, pour être loyale avec vous, prévoir le cas où il se serait fait dans ce jeune cœur un revirement irréparable, une de ces désillusions dans lesquelles tout sombre. Si elle me disait d'une certaine manière qu'elle ne veut plus être votre femme, je sens que je ne pourrais rien sur cette résolution... »

— « Mais vous me rappelleriez », s'écria Francis, « pour me permettre de plaider ma cause, pour que je lui explique... »

— « C'est mon rôle de mère que cette explication », interrompit Mme Scilly. « Je vous ai montré assez de sympathie et je vous en montre encore assez en ce moment pour que vous soyez bien sûr de ma sincérité quand je vous affirme que je lui dirai en votre faveur tout ce qui peut, tout ce qui doit être dit, et que vous ne pouvez pas, que vous ne devez pas dire vous-même. De vous à elle, il ne saurait y avoir que son pardon et que votre repentir, sans une parole... »

— « Je vous obéirai », fit le jeune homme après un silence. Il reprit la main de la noble femme et il ajouta en la lui baisant de nouveau : « En vous confiant toutes mes chances de bonheur, je les confie à ce que je respecte le plus au monde... »

— « Ah! » s'écria la mère, « si vous l'aviez eue plus tôt, cette confiance, si vous m'aviez parlé dès le premier jour, que de douleurs vous auraient été épargnées, mes pauvres enfants!... »

Un pareil entretien n'était pas pour rendre facile ce départ

que le jeune homme avait promis. Si entière que fût sa foi dans l'affection éloquente de Mme Scilly, il lui était bien dur de laisser se jouer la partie dont le résultat menaçait d'être pour lui si tragique, sans agir lui-même. Mais les raisons que lui avait données la comtesse exprimaient trop évidemment les nécessités de sa situation pour qu'il ne s'y soumît point. En préparant sa valise, seul, afin d'éviter les commentaires déjà trop certains du fidèle Vincent et des autres domestiques, il creusait dans sa pensée les phrases essentielles de cette conversation, et plus il les creusait, plus il en reconnaissait la vérité absolue. Non, les habitudes matérielles de leur vie commune ne lui permettaient pas de rester sous le même toit qu'Henriette malade, sans qu'il risquât de la rendre plus malade encore. Non, il ne pouvait pas plaider sa cause auprès d'elle sans prononcer des mots que sa bouche se refuserait à dire à cet être, devant l'innocence duquel il avait toujours éprouvé un religieux tremblement. Mme Scilly avait vu juste sur ces deux points et aussi sur cet autre, que ses sentiments à elle n'avaient rien de commun avec ceux qui agitaient Henriette. Dans cette âme virginale et farouche, une fois blessée à une certaine profondeur, l'amour devait plaider contre le pardon, au lieu que la comtesse avait trouvé en elle, toute chaude et jaillissante, cette source d'indulgence que les mères gardent en réserve pour ceux qu'elles savent profondément dévoués à leur fille. C'étaient ces côtés inconnus dans les sentiments de sa fiancée qui rendaient plus impossible encore la présence de Francis en ce moment. Mais c'étaient eux aussi qui achevaient de désespérer son départ. — Et puis, ce départ ne le séparait pas que d'Henriette. Assis dans sa chambre, une fois ses préparatifs finis, il songea qu'il ne reverrait sans doute plus jamais l'enfant qui venait d'être l'occasion de sa dernière et plus douloureuse faiblesse. Si Mlle Scilly lui pardonnait, l'inévitable condition de ce pardon serait assurément qu'ils quittassent Palerme tous ensemble et qu'il considérât Pauline Raffraye ainsi que la petite Adèle comme mortes pour lui. La comtesse le lui avait dit assez clairement, et que

le devoir était là, dans cette rupture absolue des moindres relations avec son ancienne maîtresse. Hélas! cette même voix du sang, qui avait parlé si haut en lui dans le jardin lorsqu'il avait subi l'évidence effrayante de sa paternité, protestait de nouveau à cette heure même. Il y avait place dans son cœur pour le chagrin de ne plus voir son enfant, à côté de celui de ne plus voir sa fiancée, et quand, le lendemain matin, vers les cinq heures, la voiture qui l'emportait vers la gare doubla au trot lent de ses deux chevaux la tour du *Continental*, le jeune homme sentit qu'aucune n'était changée parmi les émotions contradictoires qui l'avaient acculé à cette tragique impasse. La pensée de sa fille venait de lui faire autant de mal que le souvenir d'Henriette.

— « Toutes les deux!... » gémissait-il en s'enveloppant contre le froid de cette aube de décembre. « Est-ce un crime de les aimer toutes les deux? En serait-ce un si j'avais été marié avec Pauline, puis veuf, et si je me remariais avec Henriette? Non. Le crime n'est pas dans le conflit de ces deux sentiments. Il est ailleurs. Et ce conflit n'est qu'une expiation. Comme elle est dure! De plus coupables que moi sont pourtant sortis d'un mauvais passé. Et moi, voici que ce passé me poursuit, qu'il me ressaisit, qu'il m'assiège... N'en guérirai-je jamais? Non, jamais. Et à quoi bon tant souffrir, puisque je ne peux rien pour ma pauvre petite Adèle, rien, absolument rien? Mon Dieu! pourvu qu'il me soit permis du moins de pouvoir encore quelque chose pour Henriette?... »

Pour avoir la réponse à cette question qu'il se posait plus anxieusement tandis que le train courait loin de Palerme, et que ce matin voilé éclairait la mer mouvante, violette ou grise tour à tour, les montagnes nues et brunâtres, les vastes plaines peuplées de citronniers et d'oliviers, il lui eût fallu entrer, avec Mme Scilly, à cette même heure, dans la chambre d'Henriette. La lumière de ce jour mélancolique — un de ces jours où il y a comme de l'adieu dans l'air — s'harmonisait à la pâleur du visage souffrant de la jeune fille. Ses beaux yeux

bleus brûlaient de ce feu d'une sombre fièvre, qui décelait mieux que cette pâleur la révolution morale à laquelle le pauvre être se trouvait en proie. La comtesse, qui s'était demandé toute la nuit quelle phrase assez tendre elle prononcerait pour faire parler sa douce malade, se sentit incapable, comme la veille, de provoquer cette confidence lorsqu'elle eut rencontré ces yeux. Le regard d'Henriette avait changé. Vingt-quatre heures plus tôt les saintes clartés de la plus entière ignorance rayonnaient dans ces prunelles. D'autres pensées s'en échappaient maintenant. La mère s'assit au chevet où reposait cette tête blonde sur laquelle sa sollicitude avait veillé des années, et elle n'osait seulement pas en scruter la souffrance! Comme elle l'avait dit la veille à celui qu'elle espérait toujours continuer d'appeler son fils, elle se rendait compte que sa fille avait tout entendu, sans deviner ce que cette jeune, cette candide intelligence avait compris. Et comment ne pas hésiter devant des paroles à prononcer, si différentes de celles qui s'étaient depuis des années échangées entre elles deux? Elles étaient pourtant inévitables, ces paroles, car le caractère incomplet à la fois et définitif de la révélation infligée si soudainement à la jeune fille ne lui permettait pas de demeurer sur cette affolante et indistincte évidence. Mme Scilly ne s'était pas trompée : la pauvre enfant était bien incapable d'avoir voulu surprendre par un espionnage clandestin les secrets même qui intéressaient le plus vivement sa passion pour son fiancé. Si elle s'était arrêtée, sans avancer, derrière le battant entr'ouvert de la porte du salon, c'est qu'elle avait entendu, à ce moment même, la voix de l'homme à qui l'engageait la plus sainte des promesses prononcer ces terribles mots : « J'ai douté de l'enfant, j'ai cru que je n'étais pas son père... » et le reste avait suivi, ne lui permettant aucun doute sur le mensonge continu où cet homme l'avait fait vivre depuis ces dernières semaines. Mais ce qui l'avait comme foudroyée de cette horreur dont ses yeux continuaient d'exprimer la fièvre intense, ç'avait été ce brutal, cet affreux contact de son naïf esprit avec les réalités de

la vie passionnelle qui demeurent une insoluble énigme pour la fille la moins réservée, tant qu'elle est vierge, à plus forte raison pour une jeune personne gardée comme elle l'avait été. Seulement elle avait plus de vingt ans, et à cet âge l'innocence la plus entière n'est pas une ignorance absolue. C'est là un phénomène de demi-lueur si délicat, si indéterminé, qu'il en est presque indéfinissable. Comment traduire en termes précis ce vague instinct du sexe, ce retentissement obscur éveillé dans le cerveau par tout un travail inconscient qui s'accomplit à travers cet organisme, encore endormi et cependant complet? Comment doser par une analyse assez subtile chacun des éléments d'initiation que représente autour de la créature la plus enveloppée de modestie le mariage d'une amie intime, par exemple, chez laquelle elle continue d'aller en visite comme auparavant, dans la chambre de laquelle elle entre, avec qui elle cause en libre et pleine confiance, qu'elle voit devenir mère enfin? Tout cet ensemble de choses féminines se résume pour la jeune fille en un pressentiment qui va quelquefois jusqu'à l'épouvante. Cela fait dans ces âmes trop tendres, trop vibrantes, comme un frisson autour de l'idée de ces rapports mystérieux entre l'homme et la femme d'où naîtra une nouvelle existence, cet enfant qui éveille à l'avance le cœur de la mère dans le sein de la vierge. Quant aux égarements de l'amour hors du mariage, la plupart ne les soupçonnent même pas, ou si quelque hasard dangereux de conversation et de lecture leur a fait comprendre qu'une femme peut manquer à ses devoirs, ce sont bien plutôt des imprudences de coquetterie qu'elles imaginent, et non pas des aventures du genre de celle que Francis avait résumée en quelques phrases, trop lucides pour laisser place au doute, et cependant trop chargées de signification cachée pour que la pensée d'Henriette ne reculât pas d'épouvante. Ce qui ajoutait à cette épouvante, c'était le souvenir du cri de douleur par lequel sa mère avait répondu à la confession de Francis : « Si elle m'interroge, que lui répondrai-je?... » Ce gémissement de Mme Scilly poursuivait la jeune fille. Elle en était à ce

point où nous ne pouvons physiquement supporter l'idée que ceux qui nous entourent nous mentent pour nous ménager. Et cependant, à qui s'adresser pour comprendre tout à fait cette horrible confidence qu'elle avait surprise, sinon à cette loyale et bonne mère qu'elle voyait, par cette matinée de brumes, assise silencieusement à côté de son lit? Un tel silence était rempli de cette tendresse dont Henriette avait eu d'innombrables preuves. N'en était-ce pas une de plus que ce respect de sa douleur, que cette pitié caressante qui l'enveloppait sans vouloir toucher à aucun des points meurtris de son être? Et voici que la comtesse vit avec une indicible émotion ces yeux bleus, dont la muette détresse l'effrayait tant, se tourner vers elle avec une expression qu'elle n'y avait plus retrouvée depuis la veille. Elle ne s'y méprit pas une minute : la subite rougeur revenue sur ce visage tourmenté annonçait que ce cœur comme noué de chagrin allait s'ouvrir. Que répondrait-elle? Dans ces méditations de la nuit et de ce commencement de matinée sa volonté s'était fixée sur le seul parti qui pût lui permettre d'influencer cette âme malade. Elle s'était décidée à répondre simplement et franchement à toutes les questions que lui poserait la jeune fille. Elle ne les aurait pas provoquées, car les réponses allaient beaucoup lui coûter. C'était son devoir de ne pas s'y dérober si elle voulait secourir avec efficacité cette créature si cruellement ébranlée.

— « Maman », avait commencé Henriette, « vous n'avez pas cru, n'est-ce pas, que j'aie manqué à la délicatesse?... Vous m'aviez laissée seule. J'ai eu peur de la conversation qui allait se tenir si près de moi, à cause de moi. J'ai voulu l'empêcher... Je suis allée jusqu'à la porte que j'ai ouverte sans frapper, comme toujours. Vous ne m'avez pas entendue, et alors il m'a été impossible d'avancer... Je tremblais tellement que je me suis appuyée contre le mur. Mes jambes étaient comme brisées... »

Elle avait de nouveau fermé les yeux, et sa bouche avait frémi au souvenir qui s'évoquait en elle. La mère lui ca-

ressa ses blonds cheveux d'une main lente et douce, en lui disant :

— « Tu n'as pas besoin de te justifier. Je te connais trop bien pour avoir jamais pensé que tu avais cédé à un mouvement bas... Et puis, tu y aurais cédé, que je ne me sentirais guère la force de te gronder. Tu en aurais été déjà trop punie. Mon Dieu », ajouta-t-elle, « je savais que je t'aimais plus que tout au monde. Je ne savais pas combien, avant de t'avoir prise contre moi sur le seuil de cette chambre où tu venais d'être frappée... Tu vois, je ne t'ai rien demandé. J'ai respecté ta peine. Je la respecterai encore. Je ne veux que te soigner comme tu le désires. Souviens-toi seulement que je suis là... »

— « Chère mère », répondit la jeune fille en prenant entre ses mains brûlantes la main de celle qui lui parlait ainsi, puis, après un silence, d'une voix basse, comme honteuse, et de nouveau avec la poupre de l'émotion sur sa joue : « Chère mère, il a dit que cette petite Adèle était sa fille... »

— « Tu l'as entendu », fit la comtesse qui voyait que la pauvre créature n'osait pas formuler la question qui lui brûlait le cœur. « C'est une chose affreuse qu'une femme puisse être mariée et devenir ainsi mère d'un enfant qui n'est pas l'enfant de son mari... Mais quand tu seras entrée dans le monde, tu verras que cette chose affreuse se rencontre trop souvent. Toi qui es si bonne chrétienne, rappelle-toi et aujourd'hui et dans l'avenir le mot que Notre-Seigneur a dit à la femme adultère : « Je ne vous condamne pas non plus... »

— « Cependant », reprit Henriette, « cette petite Adèle porte le nom d'un autre homme. Elle m'a parlé de lui, ce soir de Noël, quand elle m'a demandé si je croyais qu'elle le reconnaîtrait après la mort... Si cet homme vivait, il la croirait sa fille?... »

— « Sans doute », dit Mme Scilly.

— « Et la mère saurait que cet homme n'est pas le père de cette enfant, et elle ne le lui dirait pas? Elle laisserait cet homme embrasser cette petite fille devant elle? Quand l'en-

fant fait sa prière du soir maintenant, elle doit lui dire de prier pour son père, comme vous me disiez à moi de prier pour le mien?... Elle n'a pas peur de Dieu, qui sait tout?... Quelle horrible femme!... »

— « Elle en souffre sans doute beaucoup », répondit la comtesse, « comme elle souffrirait beaucoup de voir le mari qu'elle a trahi embrasser cette petite fille. Tu vois bien qu'elle n'est pas vraiment mauvaise, puisqu'elle a mené, depuis qu'elle est veuve et libre, une vie qui semble avoir été irréprochable. Si tu savais combien de malheureuses s'engagent sur le chemin de l'amour défendu avec un aveuglement qui leur vient de leur milieu, des fausses maximes de la société, d'une absence de religion, d'un mauvais exemple, des duretés de leur mari aussi!... Et puis, quand elles ouvrent les yeux sur les conséquences de leur faiblesse, elles sont perdues, et c'est trop tard... »

— « Elles ne peuvent pourtant pas s'aveugler au point de ne pas se rendre compte qu'il leur faudra mentir... », répondit Henriette. « Et quand une femme aurait ces excuses que vous dites, est-ce qu'un homme les a?... Mme Raffraye n'avait pas quitté son mari, n'est-ce pas?... »

— « Non », reprit la mère.

— « Et *lui* », demanda la jeune fille à voix tout à fait basse, « est-ce qu'il connaissait ce mari?... »

— « Il n'en a point parlé », dit la mère, « mais c'est bien certain. »

— « Il allait chez lui? Il lui donnait sa main? Il s'asseyait à sa table?... »

— « Ne te torture pas à de pareilles imaginations », reprit Mme Scilly; « tu sais qu'il a été très coupable, que cela te suffise. N'attache pas tout ton esprit à tous ces détails qui ne sauraient que te faire du mal en t'empêchant d'être charitable et d'être juste... »

— « Je ne peux pas », répondit la jeune fille avec un accent où se révélait la sombre ardeur de la passion la plus douloureuse. « Je ne peux pas. Je les vois trop... Je les vois se

disant qu'ils s'aimaient... Je les vois... » Elle ferma les yeux avec un battement affolé de ses paupières. La seule image physique dont son innocence pût nourrir sa jalousie venait de s'offrir à sa pensée, celle de Francis embrassant Pauline, et elle répétait : « Il lui disait qu'il l'aimait, comme à moi. Et il savait qu'elle trahissait, qu'elle mentait. Comment peut-on aimer ce que l'on méprise? Et il l'aimait cependant, il l'a dit. Ah! je ne m'étonne plus s'il a été capable de me mentir comme il l'a fait pendant des jours, puisqu'il a été capable de ressentir des sentiments si bas, si honteux, si vils... »

— « Si douloureux aussi... », interrompit la mère. « Ce mépris dans l'amour, dont tu parles, c'est le châtiment des passions criminelles, et un châtiment terrible. Tu l'as entendu aussi confesser que ce mépris l'avait amené à douter de cette femme, et le doute sur cette femme l'a conduit à douter de l'enfant, de son enfant... Il s'est dit qu'ayant trahi son mari pour lui, elle devait le trahir lui-même. — Il n'a pas cru qu'il fût le père de cette fille qui porte sur son visage cette ressem blance si étonnante qu'elle t'a saisie, comme elle l'a saisi quand il l'a vue. Mais c'est un hasard qu'une telle ressemblance et si terrassante. C'est un hasard que cette rencontre après tant d'années. Pense à ces années et au poignard qu'il avait dans le cœur chaque fois qu'il se souvenait de cette petite fille et qu'il lui fallait se dire : « Je ne saurai jamais si elle est ma fille. » Pense à ses remords quand il l'a su et ce qu'a été pour lui cette rencontre, quel supplice, quand ç'aurait pu, quand ç'aurait dû être une telle joie! Souviens-toi de son trouble dans ce soir de Noël auquel tu viens de faire allusion... Ce n'est pas pour le défendre que je te rappelle tout cela ; c'est pour te montrer que si ses fautes ont été grandes, l'expiation a été grande aussi et qu'il a droit à la pitié que je voudrais te voir lui donner comme je la lui ai donnée. C'est avoir payé pleinement sa dette, je te le jure, que d'avoir acquis l'évidence de sa paternité comme il l'a acquise... »

— « Ah! maman », s'écria Henriette avec plus de douleur encore, « vous venez de toucher à la place la plus malade...

Cela me désespère qu'il m'ait menti, cela me désespère qu'il ait pu aimer une femme indigne. Je lui pardonnerais et l'un et l'autre. J'admettrais qu'il a voulu m'épargner un chagrin. J'admettrais qu'il a subi dans sa jeunesse des entraînements que je ne comprends pas. Je suis une ignorante, je le sais. J'admettrais qu'en le jugeant avec trop de sévérité, je suis injuste. Mais sur ce point je ne peux pas être injuste. Non, je ne suis pas injuste. Il n'y a pas d'entraînement qui explique cette monstrueuse chose : que pendant ces années il n'ait seulement jamais vu, jamais essayé de voir cette petite fille. Vous avez prononcé un mot terrible contre lui. Vous avez dit que le hasard l'a fait se rencontrer avec elle... Le hasard? Est-ce qu'il n'aurait pas dû épuiser toutes les chances de savoir la vérité plutôt que courir ce risque épouvantable d'abandonner son enfant? Lui que je mettais si haut! Lui que je croyais la délicatesse et la noblesse mêmes, devoir penser de lui qu'il a sur la conscience cette cruauté vis-à-vis d'un pauvre petit être!... Il y a des gens du peuple qui adoptent des enfants déposés dans la rue par des parents barbares, et lui, il n'a même pas cherché à vérifier des doutes qu'un regard aurait dissipés? Il vous l'a déclaré lui-même, que ce regard avait suffi. »

— « Il a encore cette excuse », dit la mère, « que cette petite fille n'avait pas besoin de lui, que même il n'avait pas le droit de s'en occuper. La mère était là... »

— « Et si cette mère avait été mauvaise pour cette enfant? Si elle avait été ruinée et toutes deux réduites à la misère? Si elle était morte et la petite livrée à des étrangers cruels? Si... »

— « Tu n'as pas le droit d'imaginer des hypothèses pareilles », interrompit Mme Scilly. « Nous ignorons absolument ce qu'il aurait fait si cette enfant, au lieu d'être riche et gâtée, avait été pauvre et malheureuse... »

— « Lui! » dit Henriette, « il ne l'aurait même pas su. »

Cette fois la comtesse ne répondit pas. Les jugements ainsi portés par sa fille avaient cette rigueur intransigeante contre

laquelle il est très difficile de protester, même quand on la trouve excessive, par scrupule de toucher à cette fleur de moralité qui fait la force et la grâce en même temps des âmes vraiment droites. La mère savait ce qu'elle voulait savoir. Henriette avait bien tout entendu de la confession de son fiancé, tout entendu et tout compris dans la mesure où son ignorance de la vie physiologique le lui permettait, et la révolte de sa jeune loyauté la rendait implacable pour les compromis de sens moral que cette triste aventure supposait. L'amour seul, avec sa générosité irrésistible, pouvait triompher de cette indignation et seul guérir une conscience pure atteinte au plus vif, au plus profond de son rêve de noblesse et de loyauté. Mais en ce moment cet amour ne se faisait sentir à ce cœur blessé que par la souffrance. Mme Scilly en eut la preuve lorsqu'elle voulut reprendre cet entretien après un silence, non plus afin de défendre Francis auprès de la jeune fille, mais pour la prévenir de la résolution qu'elle avait cru devoir adopter :

— « Ne remuons pas toute cette misère », recommença-t-elle. « Laisse-moi seulement te mettre au courant de ce que j'ai fait... Le docteur Teresi avait ordonné de t'éviter la plus légère émotion. J'ai pensé qu'il valait mieux pour M. Nayrac et pour toi de ne pas vous rencontrer dans les conditions particulièrement étroites de notre vie d'hôtel, et je lui ai demandé de s'en aller... »

— « Il est parti... », dit Henriette, et ses traits traduisirent un surcroît d'émotion qui fut pour la mère une première espérance de ce pardon auquel sa sagesse avait souhaité aussitôt d'amener sa fille. Elle lui répondit en la calmant d'une nouvelle caresse :

— « Il n'est pas retourné à Paris, bien entendu. Il est à Catane, où il attend ce que tu décideras de vos relations à venir... Je lui ai dit que je te parlerais comme je t'ai parlé, et que tu resterais libre de rompre votre mariage si tu ne peux plus retrouver en toi les sentiments qui t'ont portée vers lui. Quoique ce soit une chose bien grave que de dénon-

cer des fiançailles aussi avancées que les tiennes, je te le répète à toi aussi, tu en restes libre, absolument libre... Je ne ferai que lui transmettre ta réponse, devant laquelle il s'incline d'avance sans protester, comme je m'inclinerai moi-même... Je te demande seulement que cette réponse ne soit pas immédiate. Quand il s'agit d'un parti à prendre qui pèsera sur toute l'existence, la réflexion n'est jamais trop mûrie. Tu réfléchiras... Aujourd'hui », ajouta-t-elle en embrassant sa fille tendrement, « ne parlons plus de ce qui ne peut que nous peiner davantage en y revenant toujours... Tu es trop souffrante ; je ne veux que te soigner, te dorloter, t'aimer comme si tu étais encore la petite fille qui travaillait sagement à sa table devant la fenêtre de la salle d'étude. Te la rappelles-tu, et comme tu m'obéissais quand je te disais d'avoir du courage pour tes leçons? Et je te dis maintenant avec la même tendresse d'avoir un peu de courage pour ta santé. Ne m'obéiras-tu pas comme autrefois?... »

— « Je l'aurai, chère mère, ce courage », répondit la jeune fille en mettant son front contre la bouche de sa mère et en l'y appuyant comme pour prolonger l'influence bienfaisante de ce baiser, « je vous obéirai en tout, mais vous ne pouvez cependant pas vouloir que je ne sois point désespérée de devoir penser ce que je pense de celui que j'ai tant aimé?... »

XI

LA VOIE DOULOUREUSE

Malgré cette exhortation de vaillance que Mme Scilly avait adressée à Henriette, la pauvre femme ne fut pas beaucoup moins triste que sa fille durant l'après-midi et la journée qui suivirent. D'abord elle ne voyait aucun changement survenu

dans cet étrange état nerveux de la malade qui n'avait, depuis le commencement de sa crise, ni mangé, ni dormi, ni pleuré. Il semblait que toutes les fonctions fussent suspendues dans cet organisme, comme frappé d'un coup trop fort par la soudaineté de la funeste révélation. Mme Scilly demeurait épouvantée devant le visible déconcertement du médecin, et elle appréhendait que cette secousse aussi cruelle qu'inattendue n'eût atteint la vie de son enfant dans sa source profonde. Elle savait, pour avoir eu tant de peine à reconquérir un peu d'énergie lors de sa plus grande épreuve, que le chagrin tue quelquefois, d'une manière aussi lente, aussi sûre que le plus meurtrier poison. Puis la date elle-même augmentait sa mélancolie, cette fin d'année qu'elle s'était attendue à passer dans le rayonnement d'un bonheur qui lui manquait autant que le soleil, — car la pluie s'était mise à tomber, une de ces pluies comme il en tombe dans ces contrées de l'extrême midi, une cataracte d'eau démesurée et intarissable. — Quel accompagnement que cette monotone rumeur de déluge aux impressions qu'infligeait à la mère inquiète la correspondance du jour de l'an qui commençait d'arriver ! C'étaient des lettres de leurs amies de Paris, pleines de ces souhaits dont la simplicité n'est que banale lorsque nous nous trouvons les recevoir dans une situation d'esprit et de cœur ordinaire. Mais quand nous portons au dedans de nous une plaie cachée, ces vœux de félicité nous sont une ironie qui la fait si aisément saigner ! Ces lettres parlaient à Mme Scilly de la paix morale qu'assurait à sa convalescence la joie profonde des deux fiancés. Elles l'enviaient, ces lettres imprudentes, d'avoir pu donner à sa fille le cadre lumineux de ce tiède pays autour de ses saintes amours. Dans ces lettres comme dans les dépêches qui les accompagnaient, le mot de bonheur passait et repassait sans cesse. Le monde, que les misanthropes accusent d'être si complaisamment cruel, ne l'est jamais plus qu'aux heures où il ne soupçonne pas sa cruauté. La comtesse l'éprouva durant ces deux journées avec une telle force qu'elle voulut épargner cette émotion à sa fille en ne lui donnant rien à lire encore de

ces billets ou des télégrammes. D'ailleurs, Henriette ne les demanda pas. Il semblait que la sensation du temps fût abolie en elle, et le regard fixe qui continuait de brûler dans ses yeux ne voyait même pas un écrin au chiffre F N posé sur sa commode et qui enfermait le cadeau qu'elle avait voulu tenir tout préparé pour Francis. Quoique cet étrange oubli des dates fût en un certain sens un bienfait, il augmentait l'épouvante de la comtesse. Elle en était, au matin du 1er janvier, à se demander si elle devait ou non rappeler sa fille au sentiment de la réalité en lui souhaitant elle-même cette fête, ou bien la laisser dans cette sorte d'oubli absorbé de toutes choses, quand un incident facile à prévoir vint la décider à une nouvelle tentative en faveur du jeune homme. Elle reçut de lui, dès la première heure, une lettre qu'il avait dû envoyer de Catane par un messager spécial, car elle ne portait pas le timbre de la poste. Avec cette lettre toute remplie des plaintes que Mme Scilly avait pu pressentir, était une boîte longue et plate, sur laquelle il avait inscrit le nom et l'adresse de celle dont il ne savait même plus si elle était encore sa fiancée. La mère enleva le couvercle d'une main tremblante à la fois et curieuse. Un arome de fleurs emplit la chambre, et elle vit, couchée dans un lit de larges violettes, une de ces frêles statuettes de terre cuite, chef-d'œuvre de l'art antique, comme elle se rappela en avoir admiré quelques-unes en compagnie des deux jeunes gens au musée de Palerme. C'était l'image d'une femme drapée et qui penchait, avec une grâce délicate, presque souffrante, sa tête un peu petite et chargée d'une couronne. La ligne mince du svelte corps apparaissait à travers le voile. Un demi-sourire flottait autour de la joue et des fines lèvres. Des traces d'un coloris presque effacé nuançaient les plis du vêtement de leurs teintes douces, et cette forme exquise, qui révélait un songe de beauté caressé par des yeux fermés depuis plus de vingt siècles, semblait plus touchante encore, soutenue, enveloppée, bercée par les sombres et odorantes corolles de ces fleurs toutes jeunes. Il y avait dans cette simple manière d'offrir cet objet si rare un rappel si tendre

des heures les plus pures d'une intimité déjà bien lointaine! Mme Scilly, qui n'avait eu pourtant de cette intimité que son réchauffant reflet, sentit profondément cette tendresse. Elle resta longtemps à relire la lettre tour à tour et à regarder la fragile statuette sicilienne. Enfin elle dit à voix haute : « Il faut essayer... » Et prenant la boîte et son couvercle, elle vint les déposer sans rien dire dans la chambre et sur le lit d'Henriette. Cette dernière reconnut sur un de ces deux objets l'écriture de Francis. En même temps, elle aperçut la couleur claire de la terre cuite dans son linceul de fleurs, et le sourire de la fine tête un peu penchée lui arriva presque à la même seconde que le parfum des violettes. Le souvenir se fit trop présent des bonheurs qu'elle avait goûtés avec son fiancé dans cette douce Sicile. C'était leur symbole si discret, si humble, si pénétrant! Les épaisses et fraîches violettes lui parlaient de leurs promenades dans les jardins, du sortilège dont les avait enlacés la magie de cet hiver méridional, et la fragile statuette y mélangeait l'évocation de l'éveil qui s'était fait dans son intelligence de jeune fille, à rencontrer pour la première fois dans cette île, où Platon fut esclave, les reliques toujours vivantes de l'art le plus noble qui ait jamais paré d'idéal la vie humaine. Comme elle avait aimé cette nature, cet art, ces jardins fleuris de violettes pareilles à celles-ci, de roses, de mimosas, de narcisses, et ces salles de musée dans lesquelles s'amoncellent les bas-reliefs, les bronzes, les débris des temples, fragments sacrés où palpite toujours une âme de beauté! Oui, comme elle avait aimé ce pays de lumière! Comme elle l'avait aimé, parce qu'elle y aimait celui qu'elle s'était choisi pour compagnon de toute sa vie! Et maintenant c'en était fait de ce bonheur. Elle eut alors, devant l'évidence du contraste entre ce passé si récent et ses chagrins actuels, un tel accès de tristesse que les larmes lui vinrent pour la première fois depuis ces deux cruelles journées, et, à travers ces larmes, toujours elle voyait la gracieuse statuette lui sourire et toujours elle respirait l'arome des caressantes fleurs, jusqu'à ce qu'elle repoussât le funeste cadeau en gémissant :

— « Ah! cela fait trop mal! C'est trop souffrir!... »

— « Pleure, mon enfant », répondait Mme Scilly, « pleure et n'essaye pas de retenir tes larmes... Pleure sur toi, pleure sur lui, et tu le plaindras et tu lui pardonneras, et vous serez sauvés... »

En disant ces mots, la mère avait presque un éclair de joie sur son visage. Elle sentait qu'avec ces larmes l'affolement s'en allait de ce cœur noué d'une si cruelle contraction intime. La vie revenait, comme elle revient après une chute de cinquante pieds, quand l'homme, d'abord étourdi, hébété, comme tué de la secousse, recommence à se remuer. Le premier cri que lui arrache la douleur de son mouvement est aussi un cri de renaissance... A quoi comparer, en effet, sinon à une subite et mortelle descente au fond d'un abîme, ces heurts que la réalité inflige à l'âme, précipitée par une révélation soudaine de toute la hauteur de son idéal? Entre le Francis qu'avait imaginé, admiré, aimé Henriette, et celui qu'une brutale confidence lui avait montré si faible, si coupable, si lâche, entre le monde de chimères où elle avait plané et la misère morale où elle se débattait maintenant, n'y avait-il pas toute la distance qui sépare l'illusion et l'expérience, l'enthousiasme et le dégoût, l'exaltation et le désenchantement, profondeur d'abîme aussi terrible que celle des plus monstrueux gouffres des Alpes? C'est notre histoire commune et notre grande épreuve à tous que ce passage, quand il nous faut quitter l'univers de visions sublimes où se complut notre élan premier pour descendre dans cet univers de conditions médiocres où nous devons agir. D'ordinaire cette chute nous est ménagée par une série de menues déceptions successives, et ce n'est pas d'un rêve très élevé que nous tombons. Le sort n'avait pas voulu qu'il en fût ainsi pour Henriette. Aucune transition ne l'avait préparée à voir son horizon d'espérance disparaître tout entier d'un coup. Ce qu'elle pleurait en ce moment, la joue appuyée sur la main de sa mère, longuement, indéfiniment, c'était un de ces songes qui eussent fait

sourire, même dans son honnête et simple milieu, ses plus innocentes compagnes de visites et de bals de l'année précédente, tant il enveloppait de naïveté. Mais s'il y a une naïveté enfantine et qui mérite ce sourire parce qu'elle suppose la présomption, il en est une autre qui mériterait de s'appeler autrement parce qu'elle est faite d'une modeste croyance à l'absolue bonne foi de ceux qui nous entourent. C'était ce songe que pleurait Henriette, celui d'un mariage avec un homme qui n'eût jamais aimé qu'elle, comme elle n'avait jamais aimé, comme elle n'aimerait jamais que lui; — le songe de lentes, de douces années, passées, jusqu'à la mort, auprès d'un ami qui n'eût pour elle de secret, ni dans le présent, ni dans le passé, comme elle-même n'avait et n'aurait aucun secret pour lui; — le songe d'un constant abandon à une conscience qui guiderait la sienne, à un esprit dont toutes les idées seraient aussi ses idées, dans les moindres pensées duquel elle trouverait sans cesse une raison de l'aimer davantage. Ce songe, elle avait cru le réaliser, elle l'avait réalisé, tant Francis s'était, sincèrement et par besoin de lui plaire, modelé tout entier sur les désirs de sa fiancée. L'appétit d'émotion sentimentale qui était le trait dominant de ce singulier caractère l'avait instinctivement plié aux manières d'être grâce auxquelles Henriette et lui éprouveraient les plus complètes, les plus profondes voluptés d'âme. Hélas! plus il avait été accompli dans l'art de lui plaire, plus elle devait pleurer maintenant. Plus elle devait apercevoir cette nature d'homme, qu'elle avait jugée si conforme à son rêve, sous un jour affreux de monstruosité morale. A la hideur que prenait pour ses yeux virginaux cette triste, mais banale histoire d'un adultère et d'une rupture, une autre hideur se joignait, celle d'une comédie infâme jouée par celui qui, continuant son rôle d'hypocrite, imaginait cette délicate manière de se rappeler à elle en lui envoyant cette fine statuette parmi ces fleurs. Et à sa mère qui continuait de la bercer avec des paroles de pitié consolante elle répondait, manifestant, par le seul cri de révolte qu'elle dût jamais proférer, le tragique ébranle-

ment dont nous secoue notre première forte impression de l'iniquité de la vie :

— « Non. C'est trop souffrir, et je ne l'ai pas mérité... Si j'avais été une mauvaise fille, si j'avais voulu me fiancer malgré vous, maman, ou bien si je m'étais mariée pour une fortune, pour un titre, avec cette unique idée d'aller dans le monde et de m'amuser, alors j'aurais été punie, et c'était juste!... Mais le bon Dieu, qui sait tout, sait aussi que j'avais un si ferme propos de faire mon devoir. Il n'est donc pas le bon Dieu, puisqu'il me frappe si durement?... »

— « Que je suis peinée de t'entendre parler ainsi », interrompit la mère, « ou plutôt de te voir sentir d'une manière pareille! Et sais-tu si, tout au contraire, l'épreuve que tu traverses en ce moment n'est pas un bienfait? Oui, un bienfait... Suppose que vous eussiez rencontré cette femme et cette petite fille, Francis et toi, une fois mariés, et que tu eusses appris alors ce que tu as appris avant-hier? Ne te plaindrais-tu point de n'avoir pas eu cette triste révélation quand tu étais libre encore, avant de t'être engagée pour toujours?... »

— « Avant ou après », dit la jeune fille, « en quoi l'injustice serait-elle moindre? Qu'ai-je fait pour mériter d'être atteinte dans ce que j'avais de plus cher au monde, dans cet amour qui était tout mon orgueil, toute ma joie de vivre, toute mon espérance?... »

— « Il l'était trop sans doute, ma pauvre enfant », répondit la mère d'une voix profonde. « Que serais-je devenue, que serais-tu devenue toi-même, si j'avais eu le malheur, il y a quinze ans, de penser ce que tu penses aujourd'hui, lorsque j'étais au chevet du lit de mort de qui tu sais? Et lui aussi, il était tout mon orgueil, toute ma joie de vivre, toute mon espérance. Il était davantage encore, puisque tu étais sa fille, et que j'avais besoin de son appui pour t'élever... J'ai triomphé du désespoir cependant, parce que je *croyais*, et quelle différence y a-t-il, en effet, entre croire et ne pas croire, entre avoir de la religion et n'en avoir pas, si cette religion ne nous sert de rien dans nos peines? Lorsque tu dis le matin et le

soir : « Notre Père » , que signifient pour toi ces mots, si tu ne penses pas que celui à qui tu parles ainsi s'occupe de toi avec une sollicitude égale à celle qu'aurait ton père, s'il vivait? Quand tu dis : « Que votre volonté soit faite... » , qu'est-ce que cela signifie encore, si tu te révoltes à la première épreuve, et si tu t'établis comme le juge de cette volonté divine? Quand tu lis dans l'Évangile que tous les cheveux de notre tête sont comptés, quel sens attaches-tu à cette phrase, si tu n'admets pas que rien n'arrive qui n'ait été permis, pesé, ordonné là-haut?... Je te disais de te laisser aller à pleurer tout à l'heure, et je te dis maintenant de te laisser aller à prier. Oui, prions ensemble pour que tu ne sentes plus jamais comme je viens de te voir sentir. Prions pour que tu comprennes de nouveau que la main de Dieu est dans tout cela... Elle est partout, et tu le sais bien. Prions pour qu'il te fasse la grâce de seulement t'en souvenir... »

En faisant ainsi appel aux sentiments religieux de sa fille, la comtesse manquait à un programme qu'elle s'était imposé depuis des années. La différence qui séparait leurs deux caractères ne s'était nulle part manifestée plus vivement que sur ce point si personnel et si intime. Chez Mme Scilly, le principe constant de la vie était la raison. Très sincèrement croyante et très pieuse, elle ne connaissait pas cette fièvre de tout l'être qui donne aux croyants qu'elle possède une soif et une faim de martyre. Pour elle, la religion était une règle, un soutien de son existence morale, une fortifiante et consolante espérance. Chez Henriette, qui tenait cette disposition de son père, de cet héroïque soldat, petit-fils lui-même d'un héros, le principe était l'enthousiasme. Elle appartenait à la race de ces âmes qui transportent toute leur sensibilité dans les idées auxquelles elles se donnent. Le mysticisme est la forme que la religion revêt presque nécessairement dans de telles âmes, car c'est en cela qu'il consiste par essence, dans le pouvoir d'aimer de tout notre cœur ce que nous croyons avec tout notre esprit. Quoique Mme Scilly n'eût pas démêlé aussi nettement cette diversité de structure mentale qui la séparait de

sa fille, elle avait constaté chez cette dernière, et vers la quinzième année, des symptômes d'exaltation trop significatifs pour n'en avoir pas été un peu effrayée. A cette époque-là, Henriette n'avait-elle pas caressé le projet de prendre le voile, avec une telle insistance que la comtesse s'était depuis lors efforcée sans cesse de modérer, ou plutôt d'assagir en elle cette trop brûlante ardeur de piété? Ç'avait été une des raisons pour lesquelles elle s'était tant réjouie des fiançailles qui écartaient définitivement cette perspective toujours redoutée de l'entrée au couvent. Quelle mère, à moins d'appartenir à cette tribu sacrée où se recrutent les Moniques, a jamais donné sa fille à Dieu, même quand elle croit absolument, sans la lui disputer par une invincible révolte de la tendresse humaine? Mais comment la comtesse aurait-elle retrouvé ces craintes de jadis en entendant s'échapper de la poitrine étouffée de son enfant ce cri de doute, presque de blasphème, arraché par la douleur? Elle n'avait donc pas hésité à toucher, pour la première fois, au ressort de l'émotion religieuse, si puissant dans cette nature. Elle ne comprit pas quel danger il y avait à diriger de ce côté, dans un pareil moment, les brûlantes énergies de cette âme romanesque, soudain ébranlée dans ce qui faisait depuis dix mois l'axe de son existence morale. Quand elle eut parlé, au contraire, elle se félicita tout bas de voir l'effet immédiat qu'avait produit sur ce cœur malade cet appel au seul sentiment qui pût lutter contre un tel chagrin d'amour blessé. Elle voulut augmenter cette impression en joignant l'acte aux paroles, et elle fit ce que sa fille faisait chaque soir auprès de son lit à elle, depuis des années. Elle s'agenouilla et elle dit à haute voix la sublime prière dont elle avait rappelé le début, puis la *Salutation angélique*, et cette litanie où il est demandé au Sauveur de nous soulager au nom de ses travaux et de ses langueurs, au nom de son agonie et de sa passion, au nom de sa croix et de son abandon, et elle-même, la mère, elle sentait s'insinuer dans les replis de son être tourmenté la grande paix reposante qu'elle souhaitait à sa fille, d'autant plus qu'au

moment où elle se relevait de cette prière, celle-ci lui dit :

— « Que vous m'avez fait de bien, maman! Vous m'avez sauvée de moi-même... Je sens que vous avez eu raison de me remettre en face de celui qui ne trompe pas... »

— « Et moi », s'écria la mère en l'embrassant, « j'ai retrouvé ma fille... »

La joie profonde que la comtesse traduisait par ce cri et par ce baiser ne devait pas durer longtemps. Dès l'après-midi de ce premier jour de l'an, commencé sur cette espérance d'un décisif apaisement, elle put distinguer dans l'arrière-fond du regard de la malade quelque chose d'impénétrable qui lui fit demander, avec un renouveau d'inquiétude :

— « Tu ne te sens pas plus malade? »

— « Non, maman », répondit Henriette; et elle ajouta : « Au contraire, je n'ai jamais été aussi bien depuis des jours... »

Ces mots énigmatiques, bien loin de rassurer la comtesse, éveillèrent sa défiance au point qu'elle ne perdit point de vue un seul des mouvements, une seule des expressions de physionomie de sa fille, ni pendant cette fin de journée, ni le lendemain qu'Henriette put passer hors de son lit. Quoique le docteur eût diagnostiqué une disparition définitive de fièvre, et quoique toutes les phrases de la jeune fille, comme toute sa personne, respirassent une espèce de sérénité, la mère continuait d'avoir peur devant cette flamme allumée dans l'arrière-fond de ces yeux, et devant cette sensation d'inexplicable contre laquelle elle se heurtait d'autant plus qu'ayant voulu reparler de Francis, le soir de ce second jour, elle n'avait obtenu que des paroles évasives :

— « Je vous en conjure, maman, ne touchons pas à ce sujet. Vous m'avez demandé de vous donner une réponse réfléchie. Quand ma résolution sera prise, je vous la dirai; mais d'en reparler maintenant, ce serait trop risquer de m'enlever ce calme que vous m'avez rendu... »

Mme Scilly n'osa pas dire que c'était précisément ce calme

qui l'effrayait et l'étrange soudaineté d'une volte-face qu'elle n'avait ni espérée si complète, ni redoutée si mystérieuse. Une fois de plus son instinct maternel avait raison, en lui faisant pressentir dans cette âme passionnée une résolution contraire à ce pardon que tout lui faisait désirer. Elle avait appris le déménagement de Mme Raffraye, et, d'autre part, une nouvelle lettre de Francis lui montrait dans le jeune homme une si profonde mélancolie, une si vraie tendresse pour Henriette ! — Mais elle avait touché une corde dont les vibrations n'étaient pas aussi faciles à gouverner qu'elle l'avait supposé, et elle allait s'en apercevoir trop tard. Les paroles éloquentes qu'elle avait prononcées pour rappeler à la révoltée ce qui fait l'essence même et comme la moelle du dogme chrétien, à savoir la confiance en un Père céleste, avaient tout de suite déterminé chez la jeune fille ce mouvement de repentir si naturel aux cœurs qui croient absolument lorsque la passion les a, pour un instant, égarés hors de leur foi. Henriette avait donc appliqué toute sa force à prier avec sa mère, non pas seulement des lèvres, mais de tout son être. C'est avec une sensibilité ébranlée dans sa plus intime profondeur qu'elle avait récité la suite de ses supplications à l'homme de douleurs, derrière lesquelles se cache cet autre dogme : le rachat des péchés du monde par l'holocauste de l'agneau, l'expiation des fautes et des crimes par le sang de l'innocente et volontaire hostie, le salut de l'impureté par le martyre de celui qui fut la pureté même. Tandis que la litanie se déroulait si mélancolique et si consolante, voici que l'aube d'une idée s'était levée sur cette âme meurtrie, qui allait grandir et l'illuminer tout entière. Il lui avait semblé tout d'un coup entrevoir une interprétation surnaturelle aux événements qui venaient de la torturer. De quoi s'était-elle plainte avec la colère d'une révolte impie, sinon d'être frappée quoique innocente et pour des fautes qu'elle n'avait pas commises? Que lui avait-on enseigné au contraire depuis qu'elle avait commencé de recevoir le bienfait de la doctrine chrétienne? Que notre premier devoir est de nous modeler sur la haute vic-

time, sur l'exemplaire d'humanité divinisée dont le Crucifié a voulu être l'incarnation toujours imitable, et c'est à cet instant que cette lueur, dont sa mère s'épouvanta, avait commencé de s'allumer dans son cœur et au fond de ses yeux. Elle avait conçu la possibilité d'un projet, grâce auquel tout s'éclairerait des ténèbres où elle venait de se débattre si douloureusement, et la possibilité d'*expier* pour ce fiancé qu'elle jugeait si criminel — et qu'elle aimait !

Expier ! — De la minute où ce mot fut prononcé dans la conscience d'Henriette, il fit comme point fixe devant sa pensée, et toutes ses idées se mirent à graviter autour de cette vague et flottante formule où se résumait une aspiration au sacrifice encore vague et flottante aussi, mais dont le développement s'accomplit en elle avec la rapide et irrésistible logique de tels sentiments. Dès l'abord, et toute remuée encore du discours que lui avait tenu sa mère, la jeune fille traduisit ce mot par cet autre : se résigner. Oui, se résigner, souffrir ce qu'elle souffrait courageusement, et offrir cette souffrance à Dieu comme payement de la dette contractée par Francis ! Durant les toutes premières heures qui suivirent sa conversation avec Mme Scilly, elle s'appliqua à n'écarter aucune des images qui lui faisaient le plus saigner le cœur, et chaque fois que le va-et-vient de son esprit lui rappelait un des épisodes de ces derniers jours plus particulièrement douloureux, elle s'efforçait de se le représenter avec détails au lieu de l'éviter. Elle s'enfonçait, elle se retournait cette pointe dans l'âme, et elle pensait : « Dieu me voit. Il sait que j'ai mal. Il voit comme j'accepte, comme je bénis ce mal pour que j'efface ce que doit ce malheureux !... » Mentalement, elle faisait alors une prière, et c'étaient les minutes où elle souriait à la comtesse, de ce sourire de martyre dont cette tendre mère s'épouvanta aussitôt. Elle obtint de la sorte une espèce de détente nerveuse, et elle put dormir, pendant la nuit, de ce sommeil réparateur qui lui était refusé depuis qu'elle avait entendu la terrible confession de son fiancé. Lorsqu'elle se réveilla pour retrou-

ver dans un sursaut de souffrance le sentiment exact de sa situation, elle se redit le même mot qu'elle s'était murmuré à elle-même la veille en s'endormant : « Expier ! Je dois expier pour lui !... » Mais soit que son cerveau reposé fût plus capable d'aller jusqu'au terme de ses idées, soit que la nécessité de donner bientôt à sa mère une réponse négative lui apparût plus clairement, elle ne se contenta point d'interpréter d'une manière aussi confuse cette formule de son sacrifice... Expier? Elle voulait expier? Suffisait-il pour cela de souffrir? En se contraignant, comme elle avait fait la veille, de penser aux épisodes qui avaient déterminé la crise actuelle, son imagination se figura avec plus de netteté les personnes qui s'y trouvaient associées, cette Mme Raffraye que Francis avait aimée et cette enfant qui était la leur. Elle vit cette femme avec la maigreur consumée de son visage, sa pâleur, la ligne émaciée de sa silhouette. Cette ancienne complice de son fiancé allait peut-être mourir, dans quelle solitude et dans quel désespoir ! Qui l'avait cependant réduite à cette extrémité de misère, sinon Francis, en la suppliciant comme il l'avait avoué lui-même, en l'abandonnant ensuite et refusant de croire qu'il était le père de la petite fille ? Et cette dernière, cette fragile et sensible créature, qui s'occuperait d'elle, une fois orpheline? A qui cependant incomberaient les responsabilités de son sort au cas où elle deviendrait entièrement malheureuse, sinon à Francis encore? N'était-il pas son père? Ne lui avait-il pas donné la vie dans des conditions qui l'engageaient vis-à-vis d'elle d'une manière d'autant plus étroite que la pauvre enfant était exposée à plus de dangers ? En regard de ces images de mélancolie, Henriette évoqua malgré elle une autre image, celle que serait son intérieur si elle pardonnait à son fiancé. Elle se vit mariée, auprès de lui. Elle sentit qu'elle ne goûterait certes plus l'idéal bonheur qu'elle s'était promis autrefois, mais ce serait du bonheur tout de même, puisqu'elle l'aurait à elle, et la présence de celui qu'on aime, si douloureuse soit-elle, emporte par elle seule une joie plus forte que les pires soucis. Expier ? Que parlait-elle d'une expiation pos-

sible du moment que ni elle, ni son fiancé ne réparaient rien du mal que le jeune homme avait causé? — Le réparer? Comment? — Il n'existait au monde qu'un moyen, et Henriette n'eut qu'à l'entrevoir, ce moyen, pour que son cœur se rejetât tout entier en arrière et que sa volonté chancelât devant l'énormité du plus grand effort qui puisse être imposé à une âme de femme amoureuse.

— « Non », gémissait-elle, « je ne peux pas. Vous ne me demandez pas cela, mon Dieu?... Vous n'auriez pas permis que je l'aimasse comme je l'aime pour vouloir que je le donne à une autre?... »

Ce qu'elle repoussait, en effet, avec ce mouvement d'horreur, c'était cette vision soudain aperçue : Francis effaçant lui-même tout ce qu'il pouvait effacer des funestes conséquences de ses anciennes fautes, de son adultère et de son abandon; — Francis, son Francis, occupant près de la petite Adèle l'unique place qui l'autoriserait à dire à cette enfant : « Ma fille », et à s'inquiéter d'elle vraiment comme un père; — Francis dévouant sa vie à panser les blessures qu'il avait infligées à Pauline Raffraye, avec le titre qu'il avait le droit de prendre maintenant qu'elle était libre. Cette vision d'un mariage entre cette femme qu'elle haïssait malgré elle, de toute la jalousie rétrospective d'un amour passionné, et cet homme qu'elle continuait de chérir malgré le mépris, était si intolérable qu'Henriette faillit retomber dans ce désespoir furieux contre lequel sa foi seule avait prévalu. La visite du médecin, qui la trouva cependant assez reposée pour lui permettre de se lever, vint interrompre cette méditation que la jeune fille devait reprendre, attirée précisément par l'excès de souffrance qu'une pareille image enveloppait. Le premier signe auquel se reconnaît la grande exaltation mystique est celui-là : cet appétit de se meurtrir, cette frénésie de mutiler en soi la nature, que le solitaire du moyen âge exprimait dans cette parole de sanglante extase : « Tout est dans la croix et tout consiste à mourir. » Quoique Henriette ne fût qu'une simple jeune fille et qu'elle traversât un drame moral que

beaucoup d'autres ont traversé sans y sombrer, elle se trouvait dans une disposition pareille à celle qui a inspiré ce cri sublime à un moine affamé d'agonie. — « Comme je suis lâche et faible! » se dit-elle tout à coup. « La question n'est pas de savoir si je serai plus malheureuse encore que je ne le suis. J'ai été choisie pour être l'instrument du salut de Francis. Je le serai... » C'est dans cette hypothèse d'une prédestination providentielle que cette âme exaltée avait déjà transformé le conseil de simple et pieuse résignation donné par sa mère, et elle eut le courage de revenir en pensée à cet étrange, à ce douloureux projet contre lequel s'était une première fois insurgé tout son cœur. « Si je n'étais pas là, cependant », songeait-elle, « si Francis avait rencontré Mme Raffraye et la petite fille, il y a deux ans par exemple, n'emploierait-il pas lui-même tous ses efforts pour avoir le droit de s'occuper d'elle? Ne serait-ce pas son devoir? Entre ce devoir et lui, qu'y a-t-il maintenant? Une promesse envers moi qu'il n'aurait jamais faite, que je n'aurais jamais acceptée si j'avais su ce que je sais aujourd'hui... » L'amour, qui ne se rend pas à des raisonnements, élevait alors sa voix. Henriette se disait : « Si je me sacrifie pourtant, et si ce sacrifice est inutile? Si je me décide à rompre nos fiançailles irréparablement, afin qu'il puisse se donner tout entier à cette femme et à cette petite fille retrouvées par un miracle, et si cette femme le repousse, comme elle l'a déjà repoussé?... » Cette idée la remplit, malgré elle, d'une sorte de joie qui se transforma aussitôt en remords. C'est le second symptôme de la fièvre mystique, que ce scrupule épouvanté devant l'espoir. La moindre perspective de douceur apparaît comme une criminelle concession, quand l'âme veut, suivant cette autre parole de la plus enthousiaste des saintes, « uniquement souffrir ou mourir ». Henriette eût été soumise à la plus coupable des tentations, qu'elle n'aurait pas lutté contre cette tentation avec plus d'ardeur qu'elle n'en mit à combattre cet élan si naturel de son cœur, qui l'avait fait s'attarder un instant avec complaisance à l'idée d'un obstacle infranchissable dressé

indépendamment d'elle entre Francis et Pauline Raffraye. « Non », conclut-elle en employant, mais dans un sens bien différent, les termes mêmes qu'avait employés sa mère, « la main de Dieu est dans tout cela, et il n'est pas possible que le sacrifice qu'il m'aura si visiblement inspiré soit perdu... C'est à lui que je dois demander de me soutenir et d'achever l'œuvre d'expiation qu'il m'a tracée d'une manière trop nette pour que je recule... Que j'aie seulement la force de sortir afin d'aller me confesser et communier, et nous serons tous sauvés !... »

C'était encore une des expressions de Mme Scilly, mais prise aussi dans une bien autre signification. Ce désir de s'approcher de la sainte table et la certitude d'y recevoir un secours surnaturel furent tellement intenses, que le matin du troisième jour le docteur Teresi trouva sa malade debout, habillée de manière à pouvoir sortir, et, quand elle lui demanda la permission d'aller à l'église, il la lui accorda à la plus grande surprise de la comtesse :

— « Elle reviendra guérie », répondit-il aux objections de cette dernière lorsqu'ils furent seuls. « Elle s'est suggéré d'être malade. Elle va se suggérer d'être bien portante. Il ne faut jamais contrarier le système nerveux quand il se décide à se soigner lui-même... »

Pour le physiologiste, le drame moral où avaient failli sombrer la raison et la foi d'Henriette n'était que cela : un accident de névrose en train de passer ainsi qu'il était venu, par un phénomène d'hypnotisme subjectif, eût-il dit certainement si la mère avait été capable de comprendre les singularités de la terminologie scientifique moderne. La faiblesse de telles hypothèses est qu'elles n'expliquent rien de ce qui constitue le fond même de la vie de l'âme. Comment certaines idées possèdent-elles une vertu d'ennoblissement et de consolation? Pourquoi nous tournons-nous vers elles à de certains moments, et non à d'autres? Quel est le principe de cet héroïsme intérieur qui fait les martyrs? Que se passe-t-il

dans la prière, et qu'est-ce que la Grâce, que ce don de la paix profonde qui nous rend heureux dans le brisement des instincts fondamentaux de l'être humain? La Science, de quelque nom qu'elle s'appelle, qui réduit l'existence morale à un mécanisme, en est encore à répondre à ces questions. Elle détermine des suites d'idées. Elle précise des conditions physiques. Puis elle se trouve obligée, en toute sincérité, de dire qu'elle ignore, devant des phénomènes qui ne tiennent cependant ni de la folie ni de la maladie, puisqu'ils s'accompagnent de l'équilibre entier de la raison, de l'absolue lucidité intellectuelle, quelquefois du complet rétablissement physique, comme ceux que produit dans les âmes croyantes la pratique de certains sacrements. Quand Henriette se trouva dans le coin de la chapelle du Dôme, où elle avait voulu communier, agenouillée, le front dans ses mains, avec cette impression d'une conscience lavée par l'absolution de ses moindres péchés, avec cette autre, plus forte, plus souveraine, de s'être nourrie de la chair et du sang de son Dieu, il se fit en elle comme un ruissellement de lumière. Le flot d'une infinie tendresse l'envahit, et dans cet état d'indicible ferveur, avec ce sentiment d'une présence en elle, étrangère à elle et unie à elle, qui la prenait toujours après la communion, elle fut comme ravie dans la joie d'une de ces demi-visions qui tiennent le milieu entre la pensée habituelle et l'extase. Ce fut dans le champ de son optique intérieure une apparition presque aussitôt évanouie, mais qui devait suffire à donner à cette âme la force de ne plus trembler... Elle vit la face ensanglantée du Sauveur, l'épaule sacrée qui pliait sous la croix et la marche vers le funeste Calvaire. « Le Seigneur se retourna et regarda Pierre », dit une des phrases les plus touchantes du saint livre, et il lui sembla qu'elle aussi, les yeux du divin maître se tournaient vers elle et qu'elle y lisait la *certitude*. Bien qu'ils ne fussent accompagnés d'aucune parole, ces regards parlaient distinctement. Ils lui disaient que le rachat de l'âme de son bien-aimé lui était accordé. Ils lui promettaient que ses larmes, que son amour, que son dévouement ne seraient pas prodi-

gués en vain... La vision s'effaça. Mais la résolution de la jeune fille était prise, et prise avec une joie si profonde qu'elle trompa, pour une fois, la perspicacité de sa mère. Quand Henriette rentra de l'église, un tel rayonnement émanait d'elle que la comtesse l'embrassa en lui disant :

— « Que je suis heureuse ! je vois que tu as pardonné !... »

— « Oui, maman, c'est vrai, j'ai pardonné. »

— « Alors », insista la mère, « je peux écrire à qui tu sais qu'il revienne? »

— « Vous m'avez laissée la maîtresse de ma décision », dit la jeune fille sans répondre directement; « elle est prise en effet, et pour toujours. Mais ce n'est pas celle que vous venez de comprendre... J'ai pardonné à M. Nayrac, mais je ne serai jamais sa femme... »

— « Il est impossible que tu penses de la sorte », s'écria la mère. « Tu l'aimes, je l'ai trop constaté. Il t'aime. Je l'ai constaté aussi. Il n'y a entre vous qu'une faute de son passé qui ne peut cependant pas détruire tout votre avenir... »

— « Je vous répète que je ne serai jamais sa femme », dit Henriette, « aussi vrai que je ne garde rien sur le cœur contre lui. Vous voyez. Je vous parle sans exaltation, sans fièvre, sans révolte, sans rancune... Mais c'est une volonté irrévocable... »

La mère demeura une minute silencieuse. Elle comprenait bien qu'elle avait devant elle une de ces énergies avec lesquelles on ne discute pas. Elle en était étonnée à la fois et terrassée, comme il arrive quand on se heurte à des partis pris dont on sent la profondeur sans en comprendre le principe. Elle eut peur, si elle questionnait davantage sa fille, de l'entendre prononcer d'autres paroles, et elle dit :

— « Je t'ai laissée libre en effet, mais si je te demande d'attendre encore huit jours pour annoncer cette rupture à Francis ?... »

— « Autant de jours que vous voudrez, maman », répondit Henriette; « j'aurai seulement plus souffert, parce que j'avoue que de rester à Palerme au milieu de tant de souvenirs me

sera cruel. Mais j'accepte tout de même. Je vous demanderai à mon tour deux choses, si vous voulez m'être bonne comme toujours... »

— « Lesquelles, ma pauvre enfant? » dit Mme Scilly. « Tu sais bien que, pour te voir heureuse, je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang... »

— « Eh bien », reprit la jeune fille, « la première est que nous quittions la Sicile au terme de ces huit jours... »

— « Je le veux bien », répondit la mère; « on m'avait donné à choisir entre Palerme et Alger. Nous prendrons le bateau qui va d'ici à Tunis. C'est un voyage très facile, maintenant que je suis remise, et je comprends trop bien que tu ne puisses plus te plaire ici, où moi-même je me sentirais mal à l'aise... Et l'autre demande?... »

— « Je voudrais », dit Henriette, « joindre une lettre à celle que vous écrirez à M. Nayrac pour lui annoncer que je lui rends sa parole... »

— « Il en sera encore comme tu le désires », répliqua la comtesse; « mais j'espère, malgré toi, que j'enverrai à Catane une tout autre lettre, et que nous serons trois à partir pour Alger... »

— « Je sais que non », répondit la jeune fille; et, comme elle prenait la main de sa mère pour la baiser en signe de remerciement, cette dernière put voir qu'elle n'avait plus à son doigt le bleu saphir de sa bague de fiançailles.

XII

PARMI LES RUINES

Huit jours! Huit fois vingt-quatre de ces heures comme il en passait depuis qu'il avait quitté Palerme dans l'agonie de la plus mortelle inquiétude, voilà ce qu'annonçait à Francis la

lettre qu'il reçut de Mme Scilly au lendemain de cette nouvelle explication échangée entre la mère et la fille. Mais cette incertitude, c'était encore de l'espérance, et le jeune homme était sincère en répondant comme il répondit : « *Je vous remercie d'avoir plaidé ma cause avec tant d'amitié, que vous m'avez déjà gagné cette semaine. Je sais si bien quel avocat j'aurai en vous durant ces journées dont je vais essayer de supporter l'horrible anxiété! J'y réussirai. On a toujours plus de force qu'on ne croit pour être malheureux, surtout quand au terme de ce malheur il y a encore cette possibilité d'une telle consolation...* » Tout son cœur tenait dans ces quelques phrases, avec le mélange de découragement et de vaillance, de résignation et de fièvre, qui lui aurait rendu insupportable tout autre cadre autour de sa peine que celui de l'étrange ville où les circonstances l'emprisonnaient. Il devait au contraire se rappeler plus tard, avec une certaine douceur, ses longues et solitaires promenades dans cette sauvage campagne des environs de Catane, qui se développe entre le pied du colossal volcan et le bord de la mer, tant il est vrai que, même dans nos plus mortelles crises, nous demeurons sensibles au mystérieux accord ou au désaccord de la nature environnante avec notre état intérieur. Autant l'horizon de Palerme, si paisible, si riant, lui avait été un supplice, au cours de ses luttes morales et durant ses obsédantes angoisses, autant cette farouche contrée Etnéenne s'harmonisait avec ses pensées de maintenant, et dans cette harmonie il goûtait, non pas un apaisement à cette fièvre d'attente dont il était consumé, mais cette sorte d'endormement que procure la solitude devant un paysage où nous retrouvons le symbole de notre désolation intime. Il quittait Catane en voiture et il jetait au cocher un nom quelconque, sûr de rencontrer une place où s'arrêter et rêver longtemps. Autour de lui, et sitôt la voiture hors de la ville, toutes choses racontaient le drame formidable des éruptions anciennes et récentes. C'étaient de noirs écueils, bavure de lave vomie par la montagne jusque dans la mer, contre lesquels brisait monotonement la lame bleue. C'étaient des

vallées où des aloès et des cactus colossaux poussaient, dans un amas de sombres rochers, fleuve de feu aujourd'hui refroidi en une coulée de scories démesurées et chaotiques. C'étaient des ceps de vigne gros comme de jeunes chênes et plantés dans des carrés de cendre noire. Et toujours ce sable et la lave, cette lave et le sable alternaient, attestant le travail ininterrompu du *Mongibello*, comme dit le patois des Siciliens demeuré à demi arabe. Sur ce sol de désastres, agité sans cesse par le frisson du tremblement de terre, une végétation violente d'orangers, de citronniers et de châtaigniers grandissait de toutes parts, des jardins fleurissaient, des villas blanchissaient, comme pour révéler la lutte obstinée de la vie contre la formidable et monstrueuse bouche de feu que le jeune homme apercevait, dans les jours clairs, toute chargée de fumée par-dessus l'immaculée blancheur des neiges. Durant des lieues et des lieues, il allait ainsi, dispersant son âme dans ces horizons toujours convulsés, où il lisait l'œuvre séculaire des grandes puissances irrésistibles de la nature, et, par une analogie à laquelle il s'abandonnait douloureusement, le tragique aspect de ce coin de terre lui représentait l'image gigantesque de ce qu'était en petit sa propre destinée. Comme sur ces jardins fleuris de roses, sur ces bosquets d'arbres chargés de fruits, sur ces villas claires, le fleuve de feu roule tout d'un coup, desséchant les plantes et les bois de sa brûlante haleine, noyant les maisons de sa masse liquide, étendant une nappe de lave stérile à la place où le travail humain rêvait de se faire un abri heureux et paisible, ainsi des abîmes d'un passé qu'il croyait à jamais éteint, un flot de sentiments destructeurs avait jailli, dévorant tout, dévastant l'oasis où il souhaitait de reposer sa fin de jeunesse; et les déserts de roches sauvages où il se plaisait à s'égarer n'étaient pas plus désolés que l'avenir qu'il entrevoyait, si le funeste sort achevait son travail de ruine. Il trouvait, dans la sensation de cette étrange et presque surnaturelle correspondance entre ce pays et ses désastres de cœur, une volupté amère qu'il se plaisait à redoubler en s'enfonçant dans une solitude

plus farouche encore. Il abandonnait la voiture et il marchait jusqu'à quelque point d'où il pût apercevoir la montagne à la fois et la ligne de la mer, et là, couché sur un des blocs lancés autrefois par le volcan, ayant autour de lui ce panorama de destruction, il songeait, songeait indéfiniment.

Que de souvenirs l'assiégeaient dans ces minutes-là! Il s'y attardait avec cette espèce de dédoublement que les vastes horizons de nature favorisent d'une façon si particulière. Il lui semblait presque assister en pensée aux actions d'un autre, tant il percevait avec une lucidité et une acuité surprenantes le long enchaînement logique de ses actions et de ses passions. En même temps il éprouvait devant le tableau ainsi déroulé de ses jours une sorte de sentiment nouveau pour lui et qui marque en effet chez tous les hommes le point précis où la vie tourne, où nous commençons vraiment de voir la descente fatale, notre jeunesse finie, la vieillesse si voisine, et l'autre rivage. Il se rendait compte *qu'il avait vécu*, qu'il avait eu son lot, bon ou mauvais, au jeu étrange de l'existence, qu'il en avait connu ce qu'elle peut donner d'émotions amères ou douces, et surtout qu'il avait amassé sur sa tête assez de responsabilités pour suffire à ce qui lui restait d'années. Combien encore? Depuis les quelques mois qu'il aimait Henriette, il avait oublié, dans l'ivresse de son renouveau intérieur, les expériences passionnelles traversées autrefois. Son existence d'adultère et de libertin s'était évanouie pour laisser la place seulement au fiancé respectueux et ravi, à l'adorateur pieux d'une vierge pieuse. Il avait cru de bonne foi s'être désaltéré à une Jouvence libératrice. Quelle illusion, et comment avait-il pu la concevoir quand il était si vieux, si chargé du poids de ces souvenirs qui se faisaient si nets en ce moment, presque si palpables! Il réfléchissait alors aux événements qui l'avaient brusquement acculé à sa situation actuelle. Ce qu'il y avait en eux d'impossible à prévoir était précisément ce qui lui donnait la plus forte impression qu'une incompréhensible puissance les avait dirigés l'un après l'autre.

Cette sensation subie, durant sa nuit de Monreale, d'une mystérieuse justice toujours à la veille de frapper les coupables bonheurs, le reprenait avec plus de force encore. En vain sa raison se révoltait-elle contre une semblable idée. On n'est pas impunément le fils d'une époque où c'est un lieu commun de la philosophie et de la science que la négation de toute cause providentielle dans les affaires du monde. Combien davantage dans les humbles et obscures destinées individuelles! Francis s'appliquait à se démontrer que des hasards seuls après d'autres hasards avaient gouverné la suite des circonstances contraires où il s'était débattu. C'était un hasard que la comtesse Scilly et Mme Raffraye eussent été atteintes toutes les deux du même mal; un hasard que deux médecins, à cent lieues de distance, eussent choisi le même séjour d'hiver parmi vingt autres pour ces deux malades; un hasard que des indications de guide eussent réuni les deux femmes dans le même hôtel; un hasard que la ressemblance de la petite Adèle avec sa sœur Julie fût effrayante jusqu'à l'hallucination. C'était un hasard que les soupçons d'Henriette eussent été provoqués et confirmés comme ils l'avaient été par la rencontre dans le jardin avec la petite fille, puis par cette conversation entre la comtesse et lui surprise d'une manière si foudroyante. Il ne pouvait cependant pas supposer que chacune des mailles de ce réseau de faits eût été nouée par une volonté supérieure en train de veiller à une distribution de douleurs qui n'était même pas équitable, puisque sa malheureuse fiancée n'avait commis, elle, aucune faute. Il raisonnait de la sorte, puis il retrouvait en lui, aussi invincible et aussi intacte, cette impression que ce mot de hasard lui servait seulement à déguiser son ignorance des causes véritables et secrètes dont le jeu avait gouverné ce détour subit de son existence. Une fois écarté le point particulier qui concernait Henriette, n'était-il pas contraint de reconnaître qu'il n'avait, lui, rien subi que de mérité? Que signifie le mot de hasard quand, parmi l'innombrable série des événements possibles, ceux-là seulement se produisent qui se produiraient

si un juge souverain était chargé de les répartir? Qu'avaient-ils fait, ces hasards successifs, sinon de mettre face à face son présent et son passé, l'homme qu'il rêvait, qu'il souhaitait de devenir, et l'homme qu'il avait été? Il n'avait eu devant lui que ses propres actions, incarnées d'une part dans la femme dont il avait été l'amant et dans la fille, d'autre part, née de leur liaison. Et cette femme n'avait pas poursuivi un plan de vengeance, cette fille ignorait qu'il fût son père. Elles avaient paru, et leur présence avait suffi pour que les actions d'autrefois, dont il s'était cru à jamais dégagé, se dressassent aussi devant lui... C'est donc vrai que l'on ne refait pas sa vie? C'est donc vrai que notre passé nous poursuit sans cesse dans notre avenir? Est-on coupable cependant, lorsqu'on s'est tant condamné soi-même, tant débattu contre la souillure intérieure, oui, est-on coupable de désirer se rajeunir en rencontrant dans un être pur et simple précisément ce que l'on n'a plus, ce que l'on n'aura jamais plus en soi? Quels sont les hommes qui arrivent au mariage, ayant vécu de manière à ne pas rougir devant leur fiancée si elle est ce qu'était Henriette, vraiment une fiancée, l'être à qui l'on peut dire du fond de son cœur : « C'est toi que je cherchais à travers mes égarements?... » Dans ces méditations d'une sincérité égale à celle qu'il aurait eue devant la mort, Francis se rendait compte qu'il n'avait pas le droit de se comparer à ces autres hommes. Les anomalies de ses fiançailles lui étaient aussi claires maintenant qu'elles lui avaient été cachées au moment même où il s'engageait avec la jeune fille. Sans doute il avait été bien sincère en s'attachant à Henriette, mais un peu de son passé se cachait dans la résolution qu'il avait prise de lier sa jeunesse finissante à cette jeunesse commençante. Il y avait eu dans la fièvre avec laquelle il s'était engagé à la jeune fille comme une fuite de ses trop vivants souvenirs. Il l'avait moins aimée, qu'il n'avait aimé à l'aimer. Ç'avait été, avec une fougue qui l'avait étourdi lui-même, une nouvelle, une dernière espérance du rêveur romanesque qu'il était au temps où il avait rencontré Pauline. Il restait bien le même

rêveur, malgré ses trente-cinq ans. Ce qui l'avait précipité vers Henriette, c'était bien le même appétit d'émotion, le même désir passionné de sentir qui l'avait jadis précipité vers l'autre. Il avait marché vers le mariage, comme jadis vers l'adultère, poussé par cet amour de l'amour qui dans les deux circonstances avait aboli en lui tout scrupule. Il n'hésitait plus à se condamner, en reconnaissant qu'il n'avait jamais eu le droit de se fiancer sans avoir conquis la preuve définitive, d'abord qu'il n'avait plus dans son cœur même la place pour une rancune ou pour un remords à l'égard de Pauline, ensuite et surtout qu'il n'avait aucun devoir vis-à-vis de la petite Adèle. Comme il avait agi d'autre sorte! Son crime vis-à-vis d'Henriette était là, dans cette inconscience où il avait voulu se plonger. Il avait fait les ténèbres en lui sur les portions misérables de son cœur et qui l'auraient forcé à reconnaître qu'il n'était pas certain de son absolue indépendance. Hélas! il n'était même pas certain de son indifférence. Il le comprenait maintenant, mais trop tard : certaines maladies morales condamnent ceux qui en sont les victimes à ne pas en infliger le contre-coup à d'autres êtres. Son âme sans discipline morale, dépourvue de volonté, flottante à toutes les impressions, avait perdu ce pouvoir de se dominer qui permet les contrats loyaux et irrévocables. Il en résultait que cette âme, pareille à certains organismes consumés, était incapable de refermer ses plaies comme ils sont incapables de refermer les leurs. Il l'avait trop constaté à la première épreuve : à la place où Pauline l'avait touché autrefois, la blessure saignait toujours. Aurait-il de même subi d'une manière si étrange cet éveil de sa paternité à la seule vue d'Adèle, si depuis des années il n'eût gardé à cette place aussi une autre blessure toujours saignante? L'incohérence de sa vie sentimentale lui causait alors, quand il descendait à cette profondeur dans sa conscience, un frisson d'épouvante. Il reportait ses yeux sur le vaste et formidable paysage pour s'oublier, et c'était pour se retrouver encore. Il regardait la mer de Calabre là-bas, dont la nappe bleue brillait au soleil. Des vaisseaux s'y déta-

chaient, ouvrant leur voilure au vent qui souffle d'Afrique. Ils allaient, remués, battus par les vagues, comme sa jeunesse l'avait été par les passions, et quand il avait voulu descendre du bateau qui avait tant roulé sur la haute mer, pour se construire une maison sur le rivage, il avait choisi une plage aussitôt secouée d'un tremblement de terre qui avait tout jeté à bas, et il était là, gisant parmi les décombres, avec l'attente d'une ruine plus définitive, s'il ne trouvait pas dans le pardon d'Henriette le seul recours qu'il pût espérer... Un recours, oui, mais non plus une guérison! Lui rendrait-elle, sa pauvre fiancée, la paix du cœur vis-à-vis de la petite fille dont il se savait le père? Même la tête posée sur le cœur de sa femme, s'il l'épousait, oublierait-il le cri qu'il avait entendu s'échapper de la poitrine déchirée de Pauline, ce cri de l'être qui va mourir, qui ne ment pas, qui ne peut pas mentir, et qui proteste n'avoir pas mérité le coup dont on l'a frappé? Oublierait-il ce maigre, ce misérable corps, soulevé dans cette minute d'agonie, et la preuve qu'il avait tenue de son œuvre de bourreau? Oublierait-il sa vie passée? S'oublierait-il?... O flamme cachée de l'âme de l'homme, la colonne de feu qui sourd des entrailles profondes du sol et qui répand la dévastation autour d'elle produit plus d'épouvante que toi, qui ne ravages que le silence d'un cœur solitaire. Tes désastres taciturnes, et qui ne laissent pas après eux de décombres visibles, sont pourtant les plus tragiques, ceux qui protestent le plus contre cet horrible cauchemar d'un ciel vide où ne serait caché aucun Juge, aucun Consolateur!

Ils avaient déroulé leurs tristes heures, à travers ces pensées, les huit jours annoncés par Mme Scilly, et sauf une lettre de cette dernière qui lui disait encore de s'armer d'espérance et de courage, Francis ne savait rien de Palerme ni des scènes où se jouait son avenir. Toutes les réflexions auxquelles il s'abandonnait dans sa solitude l'enveloppaient de cette vapeur de fatalisme dont certains hommes sont d'autant plus possédés qu'il s'agit pour eux d'intérêts plus essentiels. Mais sur quel

champ aurait-il pu appliquer son énergie, maintenant que le drame de sa destinée était engagé comme il l'était? Quelles paroles aurait-il prononcées, plus touchantes que celles de cette indulgente et sainte mère de qui le pardon était pour Henriette le gage le plus sûr qu'il méritait d'être plaint? Il gardait dans cette intervention de la noble femme, dont il avait tant redouté l'implacable rigueur et qui lui avait montré cette compatissante charité, une confiance presque superstitieuse, et quoique le tremblement intime de tout son être se fît plus douloureux à mesure que la semaine avançait, il espérait en effet, dans la mesure où il lui était permis d'attendre un adoucissement du sort. Cependant, lorsque le matin du huitième jour eut passé sans qu'il eût reçu un télégramme de la comtesse lui disant de revenir par le train de l'après-midi, il commença de tomber dans une si cruelle appréhension, qu'il lui fut impossible de ne pas télégraphier lui-même pour implorer une réponse par la même voie. Que devint-il en ne trouvant dans cette réponse, qui lui arriva le soir, qu'une prière d'attendre une lettre partie de Palerme le jour même? Mme Scilly ne le rappelait pas immédiatement. Elle ne lui indiquait par aucun mot la solution définitive de ses efforts auprès d'Henriette. Avait-elle donc échoué? Ou bien la jeune fille avait-elle demandé un délai plus long? Quel mystère cachait ce silence? Certes, Francis croyait s'être blasé depuis six semaines sur l'odieuse sensation de l'incertitude. Il en avait tant souffert, mais jamais comme durant cette nuit qui sépara cette dépêche de la lettre qu'elle annonçait. Quand, au lendemain de cette nuit de fièvre, il tint l'enveloppe entre ses doigts, comme il tremblait en la déchirant! Il vit qu'elle contenait un billet très court de Mme Scilly, et une seconde enveloppe ouverte, sur laquelle n'était aucune adresse. Les premiers mots de la mère de sa fiancée le bouleversèrent au point qu'il dut s'asseoir, et ce fut avec des yeux brouillés de larmes qu'il lut les quelques phrases, décisives comme un arrêt de mort, dont l'écriture trahissait l'émotion avec laquelle la pauvre femme les avait tracées :

« *Je ne peux rien vous écrire aujourd'hui, mon cher Francis. Je suis désespérée. La lettre ci-jointe et que j'ai promis de vous envoyer vous apprendra dans quelles dispositions j'ai trouvé Henriette. Tout ce qu'une mère peut dire à une fille dont elle voudrait, au prix de son sang, changer la résolution, je le lui ai dit. Tout a échoué. Nous partons après-demain pour Tunis, puis pour Alger. Avant mon départ j'aurai la force de vous rapporter le détail de notre dernier entretien et les raisons qu'elle m'a données d'une rupture que je m'obstine à ne pouvoir accepter comme irrévocable, pas plus que je ne peux me ranger aux idées que lui inspire une exaltation religieuse dont je me reproche d'appréhender l'excès. Ce sont d'autres nouvelles que j'espérais vous envoyer, et la pensée de ce que vous éprouverez au moment où celles-ci vous arriveront me donne une émotion qui ne me permet aujourd'hui de vous dire qu'un mot, mais il est bien vrai : tout mon cœur de mère est avec vous.*

« LOUISE S. »

Le jeune homme resta longtemps à prendre et à reprendre ces lignes si brèves, mais dans lesquelles il sentait réellement la vérité d'une affection qui devait s'être heurtée à une volonté bien inflexible pour n'avoir pas triomphé. Qu'allait-il trouver dans l'autre lettre qu'il n'osait pas ouvrir, tant il redoutait l'impression qu'allait lui donner encore, même dans son chagrin, l'évidence de la métamorphose des sentiments d'Henriette à son égard? N'allait-elle pas lui être rendue comme perceptible par la manière seule dont sa fiancée l'appellerait? Il finit par se décider cependant, et voici les pages dont la lecture acheva d'éteindre la faible lueur d'espérance qui aurait pu encore subsister en lui après le billet de la comtesse.

« Palerme, 11 janvier.

« *Je viens de demander à mon crucifix le courage d'écrire ce que je dois écrire à celui dont j'ai rêvé de porter le nom, à celui*

que j'ai aimé comme je n'aimerai jamais plus, et je veux qu'il sache que, séparée de lui par la plus irrévocable des résolutions, je ne cesserai pourtant pas de penser à lui comme à ce que j'ai de plus cher après ma mère. Je veux qu'il le sache, et qu'ayant été sa fiancée, je ne serai plus celle de personne ici-bas. Je lui garderai jusqu'au tombeau la foi que je lui ai jurée, quoique d'une manière qui n'est pas celle du monde. Mais je peux dire de moi-même ce que disait de ses disciples le divin ami, le consolateur dont j'ai l'image devant moi : « Je ne suis plus du monde. » Si je n'avais à remplir mon devoir envers ma sainte et douce mère, je pourrais dire ces mots avec plus de réalité encore, sinon avec plus de vérité. C'est dans cet esprit que j'essayerai d'écrire ces pages, et je désirerais qu'elles fussent lues ainsi par la personne à qui elles seront remises dans quelques heures, avec ce sentiment particulier qui rend le vœu d'une morte plus respectable et plus solennel. Peut-être ai-je le droit de demander qu'il en soit de la sorte, car, si c'est la souffrance qui donne à la mort ce caractère sacré pour tous, je crois que j'ai souffert autant qu'une créature humaine peut souffrir. Du moins je n'avais ni connu, ni seulement imaginé une telle douleur.

» *Quoiqu'une telle parole soit dure à entendre et bien dure à prononcer, il faut que j'y insiste, car je dois parler comme avec moi-même, comme je parle devant ma conscience. Oui, cette douleur a été affreuse, parce que j'ai été contrainte de reconnaître tout d'un coup et sans aucune préparation que je vivais depuis des mois dans une chimère, et que je ne connaissais rien du passé de celui que j'aimais, je peux presque dire rien de son caractère. Il avait eu, durant des années, des émotions, des joies, des chagrins dont j'ignorais tout. Il gardait en lui le souvenir d'actions dont je jugeais un honnête homme si incapable, qu'encore à l'heure présente, il me faut les tristes évidences dont je suis accablée pour être certaine que c'est bien vrai, que je n'ai pas été le jouet d'un monstrueux rêve. Je ne le juge pas. Je ne le condamne pas. J'ai compris, par les réponses de ma mère, que la jeunesse de la plupart des hommes cache des secrets pareils. Je n'ai pas cru qu'il fût pareil à la plupart des hommes. J'étais si fière de lui, si fière de sa noblesse*

d'âme, si persuadée que j'aurais pu tout savoir de sa vie, dans le passé comme dans le présent, heure par heure, minute par minute, — tout en savoir et trouver toujours dans chacune de ces révélations un motif de l'aimer, de l'estimer, de l'admirer davantage. Ah ! j'avais lu dans les livres auxquels j'aurais dû croire qu'il ne faut attendre des affections terrestres que tritesse et désolation, j'avais lu qu'il est insensé de mettre dans un autre que le Sauveur sa confiance et sa joie. Au lieu de m'appliquer ce conseil, je vous remerciais, mon Dieu, chaque jour, d'avoir rencontré uniquement dans mon existence de cœur des êtres en qui je pouvais avoir cette confiance, de qui je n'aurais jamais que de la joie. Mon cher bon Dieu, si c'était un aveuglement d'orgueil, que j'en ai été punie ! J'ai vu mentir celui que j'aimais, je l'ai vu me mentir! Je l'ai entendu confesser devant moi des actes dont la honte me poursuit avec obsession. J'ai su qu'il me trahissait depuis des semaines sans avoir même cette générosité de l'aveu qui m'eût épargné l'horreur de cette découverte. Il feignait de vivre de notre simple et paisible vie, tandis qu'à côté et en silence il en vivait une autre. Chacun de ses sourires, chacune de ses paroles, chacun de ses regards, pendant plus d'un mois, fut une hypocrisie. Quand il n'y aurait rien que cela entre nous, que la mémoire de ce rôle qu'il a pu soutenir des jours et des jours, remettre ma main dans la sienne comme auparavant me serait impossible. Ce n'est pas de jalousie que je souffre, quoiqu'il soit trop cruel de penser que la même bouche a dit les mêmes phrases à une autre, qu'une autre a été aimée comme l'on s'est crue aimée, et que rien, rien ne saurait effacer cela. Ma peine la plus profonde n'est pas celle-là. Elle est de ne plus estimer celui que je n'ai pas cessé d'aimer.

« *Si je me suis laissée aller à me plaindre de cette peine dans ces pages destinées à la personne qui l'a causée, ce n'est pas que je me révolte. J'ai accepté ma croix. C'est par la certitude que seule cette personne peut adoucir cette peine en se conduisant de manière que je pense à elle, sinon comme je pensais auparavant, du moins autrement que je ne pense aujourd'hui. Non, je ne me révolte pas contre ma souffrance, et je crois même que je la bénirais s'il doit en sortir un bien pour trois âmes, toutes trois en péril, celles de*

deux coupables et une autre qui est innocente. Quoique en reprenant ma liberté vis-à-vis de celui à qui j'étais engagée je lui aie rendu la sienne, quoiqu'il ait le droit de ne pas tenir compte de ce dernier soupir que j'aurai poussé vers lui, je sais cependant que tout n'a pas été mensonge dans la tendresse qu'il disait me porter, et je suis sûre qu'il ne le méprisera pas, ce dernier et profond souvir... Il y a pour lui une route à prendre qui n'est plus la même que la mienne, mais où je le suivrai, qu'il le sache bien, de tout mon cœur, de toutes mes prières. S'il a pu croire, lorsqu'il a voulu me donner sa vie, que cette vie lui appartenait, il ne peut ne plus le croire aujourd'hui. Il existe une pauvre et fragile enfant qui aurait le droit, si elle aussi savait tout, de réclamer son appui. Il existe un malheureux être dont il a été le bourreau. Il ne convient pas que j'en dise davantage ; mais si j'apprenais un jour que celui qui a été mon fiancé a réparé ce qu'il pouvait encore réparer de cet horrible passé, je le répète, je bénirais le coup qui, en nous séparant, l'aurait rendu à un absolu, à un inévitable devoir. J'ai trop de confiance dans la parole : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera donné », pour n'être pas sûre qu'il en sera ainsi, et que deux âmes qui se sont fait tant de mal seront sauvées par le sentiment de leur commune responsabilité envers une autre qui est leur épreuve et qui peut être leur rachat. Oui, j'ai prié pour qu'il en fût ainsi, malgré des obstacles qui semblaient infranchissables. Le seul qui dépendît de moi est désormais levé, puisque notre mariage est définitivement rompu. Les autres le seront, je n'en veux pas douter, et ce jour-là je ne regretterai pas mes larmes. J'en ai pourtant pleuré beaucoup et de bien amères. Mais l'on donne sa vie pour sauver celle de celui qu'on aime. Ne peut-on donner ses larmes avec une joie pareille, pour sauver ce qui est plus précieux que la vie qui passe si vite? Et c'est à ce salut que j'ai voulu que ma douleur servît. Voilà pourquoi j'ai cru qu'il me fallait écrire mes pensées et mes sentiments dans toute leur vérité. Je remercie Dieu d'en avoir eu la force.

« HENRIETTE SCILLY. »

Cette lettre naïve, où la pauvre enfant avait mis tout ce qu'elle pouvait mettre de son cœur, ressemblait si peu à ce que Francis attendait, qu'il dut s'y reprendre à deux fois pour se convaincre, lui aussi, qu'il n'était pas le jouet d'un songe. Mais non. C'était bien l'écriture d'Henriette, c'étaient bien ses façons de parler un peu gauches et embarrassées quand elle avait une idée à exprimer qui lui coûtait un effort. C'était sa façon de sentir surtout, cette délicatesse souffrante qui la rendait si froissable aux moindres nuances. — Elle n'avait employé la troisième personne que pour éviter au jeune homme ce changement d'appellation qu'il avait tant appréhendé. — C'était sa ferveur religieuse, exaltée par la souffrance jusqu'à cette folie de la croix, qui, mêlée chez elle à son amour brisé, l'avait conduite à cette conception follement romanesque, à cette idée d'un mariage entre celui qu'elle aimait et son ancienne maîtresse. Elle avait raison, que de larmes elle avait dû verser pour réaliser seulement l'imagination d'un pareil projet! Quelle tendresse aussi dans cet aveu de sa passion qu'elle laissait échapper de nouveau à l'instant même où elle renonçait pour toujours aux bonheurs que cette passion lui avait donnés et pouvait lui donner encore!... Pour toujours?... A la pensée que ces pages où se révélait le charme souverain de cette âme innocente et sublime étaient aussi des pages d'adieu, Francis fut envahi d'un accès de révolte désespérée comme nous en avons tous connu devant la mort. Une de ces indomptables frénésies s'empara de lui, qui précipitent un homme sur un bateau, sur un wagon, sur un cheval. Il faut qu'il aille, qu'il dévore l'espace et le temps, qu'il arrive auprès d'une certaine personne avant une certaine heure. On marcherait pieds nus et sur des charbons brûlants, dans ces moments-là, pour ne pas manquer cette occasion d'étreindre une main, de jeter ces mots : « Ne t'en va pas, ne me laisse pas!... » Cri stérile le plus souvent et qui n'empêche pas l'inévitable séparation! Mais on veut l'avoir poussé. Francis regarda sa montre. Il était près de midi. Le train qui va de

Messine à Palerme et qui s'arrête à Catane passait dans deux heures. Il serait au *Continental* à dix. Les dames Scilly partaient le lendemain matin. C'était encore de quoi livrer une dernière bataille... Qu'il les trouva longues ces deux heures, et lentes les roues du wagon quand il eut pris place dans cet express sicilien! Il eût voulu le train rapide comme le passage des oiseaux qu'il regardait voler dans le ciel par la fenêtre ouverte du compartiment où il se rongeait. Et surtout, quand, la nuit une fois tombée, il n'eut plus même le déroulement monotone du paysage pour distraire sa pensée, que de funestes pressentiments le tourmentèrent, jusqu'à s'imaginer que, la fatalité s'acharnant contre lui, le train déraillerait avant qu'il fût arrivé, que la voie serait interrompue! Cette espèce d'hallucination d'impatience devint si folle qu'il voulut voir un présage de réussite dans le fait seul de se retrouver sans accident sur le quai de la gare de Palerme. Enfin il était dans la même ville qu'Henriette, il allait la voir.

Il y a dans ces insensés voyages entrepris de la sorte, avec l'égarement d'une passion qui ne peut plus supporter l'absence, une minute toujours affreuse. C'est celle qui succède immédiatement à l'arrivée, alors qu'éperdus d'impatience, dévorés d'une ardeur qui touche au délire, nous nous heurtons à quelqu'un de ces petits obstacles matériels qui mettent encore une dernière et nouvelle distance entre nous et la personne vers laquelle l'amour nous précipita de cette course affolée. Pour Francis, l'énervement de ces derniers petits obstacles fut d'autant plus cruel que des subalternes s'y trouvaient mêlés. Ce fut d'abord le concierge du *Continental*, dont la surprise mal dissimulée fit comme une piqûre de plus dans la grande plaie saignante du cœur du jeune homme. Le drame de sa vie ne pouvait cependant avoir échappé tout entier aux serviteurs de cet hôtel, c'est-à-dire d'une maison ouverte de toutes parts aux curiosités et aux commentaires. Nayrac le savait d'avance, et il en souffrit. Et davantage de se retrouver devant Vincent qu'il fit appeler aussitôt pour le prier de re-

mettre à la comtesse un billet hâtivement griffonné. Durant ses longues et tendres fiançailles, il avait goûté une douceur intime à la familiarité de vieux domestique avec laquelle le traitait l'ancien soldat. La contrainte et l'étonnement qu'il lut sur cette physionomie du fidèle valet de chambre renouvelèrent son horrible sensation des choses les plus vivantes et les plus délicates de son cœur jetées en pâture à des racontars d'office. Et puis quel contraste entre ses habitudes d'autrefois, quand il entrait dans le salon de Mme Scilly comme si c'eût été le sien propre, et cette obligation aujourd'hui de s'y présenter comme un étranger! Il avait regagné sa chambre pour attendre la réponse à son billet. Tandis que la servante d'étage préparait son lit et que le garçon allumait le feu, il se rappela comment, au matin de sa première arrivée, quand il venait de Paris rejoindre sa fiancée, il avait trouvé cette chambre parée de fleurs, si gaie, si coquette dans la lumière bleue du matin. Qu'elle était triste à regarder maintenant à la lueur des bougies, dans le désordre de cette rentrée improvisée! Et pourquoi Vincent tardait-il tant à revenir? Enfin le brave homme retourna pour l'avertir que la comtesse l'attendait. Que n'eût pas donné Francis pour savoir si Henriette était là!... Il ne pouvait pas même poser cette question! Mais déjà la porte de l'antichambre s'ouvrait devant lui, puis celle du salon. Cette grande pièce vide lui serra le cœur de la même façon que tout à l'heure sa chambre, mais plus douloureusement encore. Une seule lampe en éclairait la nudité, affreuse à voir à cause de son luxe criard, maintenant qu'on en avait retiré la masse des petits objets féminins qui lui donnaient une physionomie vivante. Tout avait disparu : les étoffes qui voilaient de leurs nuances passées l'éclat battant neuf du meuble rouge, les portraits qui rendaient personnel le moindre coin de table ou de console, les bibelots qui rappelaient dans ce salon de hasard l'autre salon, celui du vrai *home,* les livres qui aidaient à charmer la longueur des veillées, les bouquets dont le rangement révélait seul le gracieux génie d'Henriette. Au milieu de ce qui était pour Francis un véritable désert, la

comtesse se tenait debout, mais seule, et le visage bouleversé d'inquiétude :

— « Ah! mon pauvre enfant », dit-elle en s'avançant vers le jeune homme, « vous n'avez donc pas reçu nos lettres ?... »

— « C'est parce que je les ai reçues que je suis venu », répondit-il. « Je veux parler à Mlle Scilly une fois encore. Je ne peux pas me séparer d'elle ainsi, et elle ne peut pas non plus ne pas penser qu'un accusé a pourtant le droit de se défendre... Je vous en supplie, faites qu'elle m'écoute, quand ce ne serait que cinq minutes, ici, devant vous... Ensuite, je vous en donne ma parole, quoi qu'elle ait décidé, je n'essayerai plus de la fléchir, mais par pitié, cette fois encore, cette dernière fois... »

— « Hélas! » répondit la mère en secouant la tête, « je viens d'essayer, moi, tout à l'heure, quand j'ai reçu votre petit mot... Vous ne savez pas contre quelle implacable résolution je me suis de nouveau brisée. Elle m'a déclaré qu'elle ne sortirait plus de sa chambre que pour aller au bateau. Je ne peux pourtant pas, moi non plus, la contraindre à vous parler, et vous êtes trop honnête homme pour vouloir l'aborder en public et malgré elle... Écoutez, Francis », continua-t-elle, « si j'ai vraiment été bonne pour vous comme vous me le disiez encore dans votre dernière lettre, si vous avez pour moi les sentiments de reconnaissance dont vous m'assuriez, c'est moi qui vous en supplie, laissez-nous partir sans tenter un effort pour la revoir, qui n'aboutirait qu'au plus inutile des scandales. Et j'ajoute au plus dangereux... Elle a été si souffrante! Elle est encore si nerveuse! — Ah! ne me la tuez pas, et pour rien, car je vous le jure, et j'ai le droit de vous demander de me croire, elle mourrait avant d'être revenue sur une volonté que le temps seul a quelque chance d'amollir... »

— « Mais, du moins », reprit le jeune homme, « m'autorisez-vous à lui écrire?... Puis-je obtenir que vous lui remettiez une lettre avant qu'elle s'en aille?... »

— « J'y ai pensé, croyez-le », dit la mère, « et je lui ai

demandé ce qu'elle ferait si elle recevait une lettre de vous. — « Je la brûlerais sans la lire » , a-t-elle répondu... »

— « Mon Dieu » , gémit-il en se laissant tomber sur une des chaises de ce salon où il avait été si heureux, « que devenir alors? Depuis ces douze jours j'ai cruellement souffert, mais je vivais d'espérance. Je n'acceptais pas cette idée que tout serait rompu entre nous, sans un seul mot, rien qu'un mot, un seul... »

— « Il faut espérer encore » , dit la mère, « espérer et avoir confiance en moi... »

XIII

L'AUTRE RIVAGE DE LA TERRE PROMISE

... Il y avait déjà cinq semaines qu'au lendemain de cet entretien la *Regina Margherita*, un des paquebots de la Compagnie sicilienne qui fait le service entre Naples et Palerme, puis Tunis, avait pris la mer, — une mer toute grise, à peine frissonnante, froide et comme morte, — emportant à son bord la comtesse Scilly et sa fille. Il y avait cinq semaines que Francis avait regardé, debout sur le môle, ce bateau passer, puis s'éloigner de ce mouvement uniforme et lent, comme les jours, comme les heures, et aussi cruellement irrévocable. Dieu! voir ce que l'on aime s'en aller ainsi, et sans lui avoir répété combien on l'aime, sans un serrement de main, sans une parole! Car Henriette avait tenu sa résolution, et c'était à cette silhouette d'un navire en marche, de plus en plus diminuée jusqu'à n'être qu'un point mouvant entre le vaste abîme des flots et l'immense abîme du ciel, c'était à ce flocon de fumée éparpillé dans le muet espace que le jeune homme avait dû dire un adieu désespéré qui était un adieu aussi à ses fiançailles bénies, à ce qu'il appelait sa Terre

promise, à ce paradis une fois aperçu!... Et, après cinq semaines, il se retrouvait accoudé à ce même parapet de la même jetée, regardant un même paquebot sortir du même port, de ce même mouvement uniforme et monotone... C'était le soir, le soir d'un jour splendide de février, qui commençait d'assombrir tout le lumineux paysage, et dans cette fin d'après-midi la rumeur des lames brisées contre la pierre du môle se faisait plus retentissante et plus morne, tandis que sur l'eau violette, d'un violet intense, presque noir, le bateau s'en allait, comme l'autre, éparpillant sa fumée dans le même taciturne espace. Mais à l'horizon l'or et la pourpre du soleil couchant déployaient la magnificence d'une féerie, — et quoique le regard dont le jeune homme accompagnait le paquebot révélât une émotion bien profonde, il y avait aussi dans le fond de ses prunelles comme un reflet de cette lointaine lumière de l'horizon, un mirage d'espérance dans une infinie mélancolie, — un peu de douceur dans ce frisson de la nuit où il allait être plongé avec la nature entière quand le jour serait tout à fait tombé et cette silhouette du bateau en marche tout à fait disparue...

Francis le regardait s'en aller, ce bateau, s'en aller toujours, comme il avait regardé l'autre, et il écoutait se plaindre les lames dont le sanglot s'accordait si bien au sanglot qui s'exhalait de ses pensées à lui devant ce nouveau départ, plus tragique encore que le premier. Car à bord de ce svelte vapeur qui détachait ainsi son fin gréement par le soir de ce glorieux jour de l'hiver achevé, il y avait sa fille, sa jolie et chère Adèle qu'il avait vue se tenir longtemps sur le pont, vêtue de noir, entre trois femmes, dont deux étaient les fidèles servantes de Mme Raffraye. Mais la troisième n'était pas Mme Raffraye, et il avait vu aussi, avant le départ, les hommes qui chargeaient le bateau hisser sur ce pont et descendre dans la cale un colis de forme sinistre que ne remarquait pas la petite fille retenue à cette minute dans une autre partie du bâtiment... C'était le cercueil de cette pauvre femme dont il avait été l'amant si malheureux, si coupable, par laquelle il

avait tant souffert et qu'il avait fait tant souffrir, de cette femme qu'il avait condamnée avec une cruauté si implacable pendant des années et retrouvée juste à temps pour l'entendre crier, du bord de la tombe, vers un peu de justice... Hélas! que pouvait-il parvenir de cette justice, maintenant à la morte, pour toujours immobile, silencieuse et sourde entre les planches de ce cercueil? Les lames enveloppaient le bateau qui l'emportait, de la même plainte douce et profonde que Francis écoutait gémir sous ses pieds. Mais cette plainte n'arrivait pas à la voyageuse qui retournait dormir son sommeil éternel dans le cimetière du pays natal, — pas plus que ne lui arriverait la voix de sa fille quand sa fille l'appellerait, — que le soupir de celui qui avait été son bourreau et qui, le front dans sa main, le cœur plein de remords, lui demandait à travers l'espace ce pardon qu'il lui avait tant refusé quand il la croyait perfide. Ah! pourquoi l'avait-il retrouvée si tard? Il avait, lui, à cette suprême rencontre, perdu son bonheur, et elle, qu'avait-il pu lui donner sinon un empoisonnement de ses derniers jours en lui renouvelant dans leur terrible scène tout le martyre d'autrefois? Certes, elle était morte vengée, puisqu'elle avait pu savoir que le mariage de son ancien amant était rompu d'une rupture irréparable. Mais était-ce de quoi effacer ces neuf ans passés à se dévorer le cœur dans la solitude de sa retraite? Était-ce de quoi compenser tant de douleurs, ces douleurs qui avaient peu à peu consumé sa vie au point de faire d'elle ce frémissant fantôme que Francis avait tenu entre ses bras, dont il croyait sentir encore le contact, en ce moment même où il lui disait de par delà les flots, toujours et toujours plus nombreux, cet impuissant adieu d'un inutile repentir?

Le bateau s'était éloigné encore; mais, au lieu de tourner comme avait fait l'autre, une fois arrivé en pleine mer, pour se diriger du côté de Trapani et de l'Afrique, il allait tout droit vers l'Italie et vers Naples, de plus en plus enveloppé par la pourpre du soleil couchant qui emplissait maintenant

la moitié de l'immense horizon. Le contraste entre cette splendeur immortelle et la funèbre image de ce cercueil de femme emporté ainsi sur les lames sombres ne noyait pas le cœur du jeune homme de la tristesse qu'il avait éprouvée cinq semaines auparavant... Non pas qu'il eût cessé de sentir la double et saignante blessure de ses fiançailles brisées et de son remords, mais une évolution s'était faite en lui qui lui permettait de se redresser en ce moment et de regarder en face cet horizon comme il regardait sa destinée. Cinq semaines plus tôt, quand il se tenait debout à cette même place, devant le paquebot qui lui enlevait Henriette, les plus violentes révoltes de l'amour mutilé grondaient en lui. Il méditait d'agir, de poursuivre sa fiancée, de lui écrire. Il espérait, malgré l'évidence. Aujourd'hui il avait compris, il avait accepté, comme une expiation de sa terrible injustice, cet abandon de l'être si vrai, si tendre, si jeune dont la lettre dernière était devenue son unique lecture depuis cette heure de séparation, — et il avait senti peu à peu une contagion de sacrifice émaner pour lui de ces pages sur lesquelles les purs yeux bleus de la jeune fille avaient tant pleuré... Il se souvenait. Après avoir vu la *Regina Margherita* disparaître derrière la pointe rouge du mont Pellegrino, il était rentré au *Continental,* où il avait donné l'ordre que tout fût prêt pour son départ à lui-même, décidé qu'il était à ne pas rester une journée de plus dans ce cadre de sa joie détruite. Il avait fait porter ses bagages dans un autre hôtel. Puis il avait voulu, avant de quitter Palerme, revoir du moins sa fille une dernière fois. Il était allé à la recherche de cette villa Cyané dont on lui avait donné le nom à la poste. Il avait eu tôt fait de la découvrir, cachée parmi les arbres, dans le fond du Jardin anglais, et il avait guetté dans une des allées de ce jardin, une heure, deux heures, trois heures, jusqu'à ce qu'il eût aperçu l'enfant. Elle sortait de la maison, tenant du bras droit sa grande poupée et donnant la main gauche à sa bonne. Il s'était dissimulé dans une petite allée transversale, d'où il avait pu, à travers un rideau de minces et murmurants bam-

bous, suivre le commencement de leur promenade. A la démarche absorbée de l'enfant qui n'avait pas sa vivacité de mouvements habituelle, au souci empreint sur le visage de la vieille Annette, il s'était dit : « La mère est-elle plus mal?... » A cette question il avait senti son cœur se serrer et cette même angoisse éprouvée durant la fatale soirée de l'arbre de Noël s'emparer de lui. L'idée que sa charmante et fragile Adèle allait peut-être perdre ici, à tant de lieues de son pays, la seule protection dont fût entourée son enfance, lui avait fait trop de mal, et il lui avait été impossible de partir le soir comme il l'avait résolu. Il était rentré dans son nouvel hôtel, et il avait relu la lettre de rupture de sa fiancée. Il lui avait semblé entendre la voix de celle dont il avait perdu l'estime, revoir de nouveau ses yeux, et il avait pris la résolution de rester, pour être là en cas de malheur, comme elle lui eût certainement ordonné de le faire.

Et il était resté, et les journées avaient succédé aux journées, plus étranges encore que celles de Catane. Il n'était plus soutenu, comme alors, par l'attente d'un rappel auprès de cette fiancée perdue. Les lettres qu'il continuait de recevoir de Mme Scilly achevaient de l'éclairer sur la profondeur de la résolution d'Henriette. Il comprenait qu'il se trouvait en présence d'un véritable vœu, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus invincible, de plus inébranlable dans une âme religieuse, et s'il ne se résignait pas à cette certitude d'une absolue séparation, il commençait d'interpréter cette épreuve dans le sens de cette lettre singulière dont il savait par cœur les moindres phrases. Lui aussi, quoiqu'il ne se haussât point jusqu'à la clarté purifiante du dogme catholique, il commençait de mêler un sentiment d'une mystérieuse indication providentielle à ce frisson de fatalité qui l'avait saisi dès la minute où il avait aperçu le nom de Pauline Raffraye sur la liste des étrangers dans le vestibule de l'hôtel, au retour de cette promenade traversée d'un trop funeste pressentiment. L'idée si fortement exprimée dans la lettre d'Henriette qu'il se devait d'abord et par-dessus tout à la pauvre petite fille, envahissait peu à peu

sa conscience. L'étroite allée du Jardin anglais, parmi les bambous, les mimosas et les rosiers, d'où il pouvait surveiller la porte de la villa Cyané sans être vu, était devenue maintenant le terme de toutes ses promenades. Il y allait dès le matin et il attendait, le cœur battant, que cette porte, — une grille de fer, revêtue à l'intérieur de volets mobiles en bois peint, — tournât sur ses gonds et que son Adèle parût. C'était chaque fois une nouvelle émotion à se demander : « Sa mère sera-t-elle avec elle?... » Il en avait peur. Car de revoir Pauline maintenant lui serait si dur!... Il le désirait. Car ce serait le signe qu'il y avait un moment de répit dans la terrible maladie, et puis son imagination, exaltée dans la solitude, constamment nourrie de la lettre d'Henriette, enveloppée par une atmosphère obsédante de remords et de mysticité, allait jusqu'à concevoir les songes les plus follement, les plus surhumainement romanesques. Oui, malgré les paroles échangées dans leur dernière entrevue, malgré tant d'inexprimables rancunes et d'inguérissables blessures, il concevait la possibilité que son ancienne maîtresse lui pardonnât, qu'elle consentît à l'épouser avant de mourir, pour lui laisser légalement leur fille, et il pourrait aller auprès d'Henriette avec l'enfant, purifié par cette acceptation de l'épreuve, libre enfin de s'abandonner aux tendresses qu'il sentait toujours vivantes en lui. Rêves de démence, alors qu'il ne lui était même pas permis de se montrer sur le passage de son enfant, de peur que Pauline ne sût cette rencontre et ne lui interdît jusqu'à cette pauvre caresse du regard, cette joie dernière, cette pâture chétive et passionnée de sa paternité...

Le bateau s'éloignait toujours... La plaintive mer s'assombrissait davantage, et Francis revivait en pensée les deux toutes dernières semaines. Il se revoyait rencontrant un jour devant la porte de la villa Cyané le professeur Teresi, appelé en consultation par son collègue, le médecin ordinaire de Pauline. Quel effort il lui avait fallu pour aborder cet homme qui s'était trouvé mêlé d'une manière si étroite aux dernières scènes du drame de ses fiançailles rompues! Il avait triomphé

pourtant de cette répugnance, et ç'avait été pour apprendre que le dénouement fatal approchait et que Mme Raffraye n'avait plus que quelques jours, quelques heures peut-être à vivre. Allait-elle mourir ainsi sans lui avoir pardonné? Que deviendraient ses rapports avec son enfant, avec cette fille que Pauline savait du moins être à lui? S'il pouvait lui parler une fois encore, la supplier, lui jurer qu'il donnerait toute sa vie à l'orpheline?... Mais comment être admis auprès d'une mourante quand il n'était même pas reçu à faire les visites de la plus banale politesse dans cette villa autour de laquelle il tournait maintenant, au risque d'être aperçu, des heures entières?... Il avait hasardé alors la seule tentative qui lui fût permise. A un moment, ayant vu sortir la vieille Annette, celle des deux femmes de chambre qui accompagnait Adèle lorsque la petite fille l'avait surpris au chevet du lit de Mme Raffraye, il l'avait abordée pour lui demander des nouvelles de la malade. La brave créature lui avait répondu avec des larmes, si bouleversée par l'agonie de sa maîtresse qu'elle ne lui avait même pas, de son côté, fait de questions sur Mme et Mlle Scilly... Quelle angoisse il avait éprouvée ensuite à se dire : « Pauline saura que j'ai causé avec cette domestique, et elle lui défendra de se laisser aborder désormais!... » Mais non. Il avait rencontré Annette de nouveau avec Adèle, il leur avait parlé à toutes deux cette fois, et l'enfant l'avait reconnu, et la vieille femme de chambre avait répondu à ses demandes. De quelle émotion il avait été remué en touchant, par un geste de complaisance qui était pour lui un geste d'amour, les cheveux bouclés et soyeux de l'enfant! Il avait voulu reconnaître une promesse de pardon dans le fait que la défense qu'il appréhendait n'eût pas eu lieu. Et c'était vrai qu'un changement s'était accompli à son égard dans le cœur de cette femme à la veille d'aller elle-même demander le pardon d'un autre Juge. Il en eut presque tout de suite une preuve, qui devait fixer dorénavant la direction de sa vie et lui donner ce renouveau d'une espérance qui faisait qu'accoudé sur le parapet du môle et regardant le bateau disparaître, il n'avait pas le cœur tout à fait brisé.

Il n'était plus, ce bateau, qu'un point dans l'espace. Mais en esprit Francis y était présent. Il voyait sa fille étendue sur la couchette de la grande cabine qu'il avait eu le droit de choisir pour elle. Pour la première fois, il lui avait rendu un de ces humbles services qu'il n'eût même pas osé concevoir comme possibles par ce matin d'il y a cinq semaines où il avait tant senti sa solitude... Et cela s'était fait bien simplement, bien tristement aussi! Quelques jours après avoir causé avec la vieille Annette et la petite fille, il avait su l'arrivée à Palerme de cette tante d'Adèle qui habitait Besançon. Il s'était demandé avec une angoisse où se résumaient toutes les autres : « Qui est-elle? » Il l'avait vue passer dans le Jardin anglais avec l'enfant, et il n'avait pu, tant son trouble était profond, juger de son caractère par sa physionomie. Mme de Raynal — tel était le nom de cette sœur aînée de Mme Raffraye — n'avait ni la sveltesse délicate, ni la beauté fine de la maîtresse torturée par Francis, mais un de ces visages unis, paisibles, presque vulgaires, qui dénoncent les lentes et longues habitudes d'une existence sans tempêtes. Derrière leurs rides honnêtes les pires étroitesses d'esprit peuvent se cacher, comme les plus rares magnificences du cœur, comme aussi une bonhomie innocente et simple. Heureusement pour l'avenir de la pauvre petite Adèle et heureusement aussi pour le jeune homme, ce dernier cas était celui de cette femme auprès de laquelle il avait osé essayer une suprême tentative aussitôt qu'il avait su la catastrophe, — la mort de Pauline arrivée enfin, après cette agonie affreuse de quinze interminables jours. Il était allé, durant cette dernière période, ne voyant plus sortir la petite fille, sonner plusieurs fois à la porte de la villa Cyané pour demander des nouvelles. Ces visites, qu'autorisait aux yeux des domestiques le service autrefois rendu à la malade dans son évanouissement, rendait légitime la démarche qu'il fit au lendemain du tragique événement. Il eût tant voulu à cette seconde, et maintenant que Pauline était morte, se précipiter vers sa maison, s'agenouiller au pied du lit où elle reposait, lui demander le pardon auquel tant de souffrances ainsi accep-

tées lui donnaient droit et emmener son enfant, la voler, la reprendre plutôt, — au lieu qu'il avait dû se contenter d'écrire à la sœur de la morte un billet de banale politesse, où il se mettait, en qualité de compatriote, à sa disposition pour l'assister dans les préparatifs compliqués où elle allait se trouver engagée dans ce coin perdu d'Italie. Que devint-il lorsque la réponse lui arriva qui commençait par ces mots : « *Je savais, Monsieur, par ma chère morte, que vous étiez le frère de cette pauvre Julie Archambault que j'ai trop peu connue...* » Quelles larmes il avait versées en lisant cette phrase si simple, mais qui lui apportait le pardon de celle qui n'était plus! Car le billet, comme il était naturel, se terminait par une prière de venir à la villa Cyané. Il allait pouvoir se rapprocher de sa fille ici d'abord, et plus tard encore, — et Pauline mourante l'avait permis...

C'était cette espérance de ne jamais perdre de vue tout à fait l'orpheline qui le soutenait par ce soir d'une nouvelle séparation. Dans le désarroi de ce départ et de ce deuil confondus, il avait pu être assez utile à la sœur de Pauline pour acquérir un droit à sa reconnaissance. D'elle-même Mme de Raynal avait manifesté le désir qu'il s'arrêtât quelque jour à Besançon afin que leurs relations n'en restassent pas là, d'elle-même elle lui avait demandé de surveiller l'expédition des bagages que, dans sa fuite précipitée, elle laissait derrière elle. Il lui avait été permis au dernier moment de mettre sur la joue pâlie de sa fille un baiser dont l'émotion ne l'avait pas trahi, et il apercevait au problème douloureux dont il était le criminel martyr cette solution suprême : l'unique objet de sa vie maintenant allait être de se rapprocher de plus en plus de la famille à qui se trouvait confiée Adèle. Il saurait s'en faire accepter lentement, discrètement, comme il convenait pour qu'aucun soupçon ne retombât jamais sur la mémoire de la morte. Il arriverait à déplacer son centre d'existence, puisqu'il était libre. Il s'installerait dans le voisinage de sa fille sous le couvert de quelque achat de campagne. Elle gran-

dirait, et il serait, lui, dans l'ombre, toujours prêt à la protéger d'une de ces protections cachées qui ne demandent rien que la joie d'être utiles... Ce ne serait pas le bonheur d'une famille avouée, — ce bonheur qu'il avait rêvé près d'Henriette. Ce ne serait pas le noble orgueil de la paternité, ni ses délices permises. C'était encore plus qu'il n'avait mérité... Et voici qu'en regardant le navire qui s'enfonçait plus loin, il lui sembla qu'à la ligne extrême de l'horizon coloré des derniers feux du soleil couchant, un rivage de lumière apparaissait, — comme une falaise d'or et de pourpre vers laquelle marchait ce bateau, et c'était le symbole du nouveau rivage, de cette autre Terre promise vers laquelle il allait marcher lui-même. L'héroïque sacrifice de la pure Henriette n'avait pas été perdu. L'homme de désir et d'émotion égoïste, celui qui ne vivait que pour sentir, fût-ce au prix de la misère des autres, achevait de mourir en lui, et, pressant sur ses lèvres la lettre reçue à Catane, qui lui avait été un talisman de rédemption, il murmura un merci du fond du cœur, avec piété, à cette créature de noblesse qui lui avait montré la voie. Il y avait dans ce baiser une espérance qu'elle consentirait peut-être un jour à l'aider de sa présence. Il y avait la certitude que si elle restait séparée de lui par son vœu, elle lui rendrait du moins l'estime dont il se sentait digne, aujourd'hui qu'il était devenu l'homme de responsabilité et de conscience, qui ne vivrait plus que pour réparer les douleurs qu'il avait causées.

Beaulieu, septembre 1891. — Rome, avril 1892.

COSMOPOLIS

AU COMTE JOSEPH PRIMOLI

Je vous envoie, mon cher ami, de par delà les Alpes, le roman de vie internationale, commencé en Italie presque sous vos yeux, auquel j'ai donné pour cadre cette vieille et noble Rome dont vous êtes un amoureux fervent. Certes, le drame de passion que détaille ce livre n'a rien de particulièrement romain, et rien n'a été plus loin de ma pensée que de tracer un tableau de cette société si locale, si traditionnelle, qui s'agite entre le Quirinal et le Vatican. Ce drame-ci n'est pas même italien, car s'il aurait pu, avec autant de vraisemblance, se dérouler à Venise et à Florence, Nice lui eût convenu également, et Saint-Moritz, Hombourg, voire Paris et Londres, les diverses villes enfin qui sont comme les quartiers disséminés à travers l'Europe de cette Cosmopolis *flottante, baptisée par Beyle :* Vengo adesso da Cosmopoli. *C'est le contraste entre les allures un peu incohérentes des errants de la haute vie et le caractère de pérennité empreint partout dans la grande cité des Césars et des papes qui m'a fait choisir ce lieu où les moindres coins parlent d'un passé séculaire pour y évoquer quelques représentants du genre d'existence le plus moderne, et aussi le plus arbitraire et le plus momentané. Vous qui connaissez mieux que personne ce monde bigarré des Cosmopolites, vous comprendrez pourquoi je me suis borné à n'en peindre ici qu'un fragment, comme j'ai dû, à son occasion, ne raconter qu'un épisode. Ce monde, en effet, n'a pas, il ne peut avoir ni des mœurs définies ni un caractère général. Il est tout en exceptions et en singularités. Nous sommes si naturellement des êtres de coutume, notre continuelle mobilité a un tel besoin de graviter autour d'un axe fixe,*

que des raisons d'un ordre très personnel peuvent seules nous déterminer à un habituel et volontaire exil hors du pays natal. C'est tantôt, pour un artiste, le méthodique souci de la culture et du renouvellement ; tantôt, chez un homme d'affaires, le besoin d'assurer l'oubli à quelque scandaleuse incorrection ; tantôt, chez un homme de plaisir, la recherche d'aventures nouvelles ; chez un autre, et qui souffre d'un préjugé de naissance, c'est le désir de rencontrer un milieu plus équitable ; chez un autre, la fuite de trop douloureux souvenirs. L'existence du Cosmopolite veut tout cacher sous la luxueuse banalité de ses fantaisies, depuis le snobisme en quête de relations plus hautes jusqu'à l'escroquerie en quête de vols plus faciles, en passant par les brillantes frivolités du sport, les sombres intrigues de la politique, — ou la tristesse d'une destinée manquée. Une pareille variété de causes rend à la fois très attrayante et presque inexécutable la tâche du romancier qui se pose comme modèle cette société mouvante, si pareille à elle-même dans les rites extérieurs de ses élégances, si réellement, si intimement complexe et composite dans ses éléments fondamentaux. L'écrivain en est réduit à prendre une série de cas particuliers, comme j'ai fait, en essayant de dégager à leur propos une loi qui les domine. Cette loi, dans le présent livre, est la permanence de la race. Si contradictoire que paraisse ce résultat, plus on fréquente les Cosmopolites, plus on constate que la donnée la plus irréductible en eux est cette force spéciale de l'hérédité qui sommeille sous l'uniforme monotonie des rapports superficiels, prête à se réveiller aussitôt que la passion remue l'arrière-fond du tempérament. Mais encore là une difficulté se rencontre, presque insoluble. Obligé de concentrer son action dans un nombre restreint de personnages, le romancier ne saurait non plus avoir la prétention d'incarner dans ces personnages cet ensemble confus de caractères que résume le mot vague de race. Pour prendre de nouveau le présent livre comme exemple, vous et moi, mon cher Primoli, nous connaissons quantité de Vénitiennes et d'Anglaises, de Polonais et de Romains, d'Américains et de Français qui n'ont rien de commun avec Mme Steno, Maud et Boleslas Gorka, le prince d'Ardea, le marquis Cibo, Lincoln Maitland, son beau-frère et le

marquis de Montfanon, de même qu'un Justus Hafner ne représente qu'une face entre vingt de l'aventurier européen, de qui on ne connaît ni la religion, ni la famille, ni l'éducation, ni le point de départ, ni le point d'arrivée, tant il a traversé de métiers et de milieux différents. Toute mon ambition serait satisfaite, si j'avais réussi à créer ici un groupe d'individus non pas représentatifs de toute la race à laquelle ils appartiennent, mais seulement possibles dans les données de cette race, — ou de ces races. — Car plusieurs d'entre eux, ce Justus Hafner précisément et sa fille Fanny, Alba Steno, Florent Chapron, Lydia Maitland, ont eux-mêmes dans leurs veines des gouttes d'un sang très mêlé. Puissent ces personnages vous intéresser, mon cher ami, et vous devenir aussi vivants qu'ils l'ont été pour moi pendant des jours, et accueillez-les dans votre palais de Tor di Nona, — tout près de l'auberge dell'Orso, où logea Montaigne, — comme de fidèles messagers qui vous portent les compliments de votre compagnon de cet hiver.

P. B.

Paris, 16 novembre 1892.

COSMOPOLIS

I

UN DILETTANTE ET UN CROYANT

Quoique l'étroite boutique, débordante de livres amoncelés et de papiers, laissât au visiteur juste la place de bouger, et quoique ce visiteur fût un de ses clients habituels, le vieux libraire ne daigna pas se déranger de l'escabeau où il était assis, en train d'écrire sur un pupitre mobile. A peine sa tête bizarre, dont les longs cheveux blancs débordaient un chapeau de feutre jadis noir et à larges bords, s'était-elle relevée au bruit de la porte ouverte et refermée. Il avait montré au nouveau venu une face décharnée et crispée de maniaque, où clignaient derrière des besicles rondes deux yeux bruns d'une malice sauvage. Puis le chapeau avait replongé sur le papier que les agiles doigts noueux aux ongles noirs couvraient de lignes raturées et inégales tracées avec une écriture digne d'un autre âge, et du torse mince, mais gigantesque, que drapait une souquenille aujourd'hui verdâtre, une voix éteinte, la voix d'un homme étranglé par une inguérissable laryngite, était sortie, prononçant pour toute excuse, avec un fort accent italien, cette phrase française :

— « Un moment, monsieur le marquis, mais la Muse n'attend pas... »

— « Eh bien ! j'attendrai, moi, qui ne suis pas la Muse...

Inspirez-vous, Ribalta, tout à votre aise... », répondit en riant celui que le vendeur de bouquins accueillait avec cet original sans-gêne. Il était visiblement accoutumé aux excentricités de cet étrange marchand. Mais à Rome, — car cette petite scène de mœurs avait pour théâtre un rez-de-chaussée au fond d'une des plus anciennes rues de la Ville Éternelle, à quelques pas de la place d'Espagne, si connue des voyageurs, — dans cette cité qui sert de confluent à tant de destinées venues de tous les points du monde, cette sensation de l'étrange ne s'abolit-elle point par la multiplicité même des types singuliers et anormaux, échoués ou abrités là ? Vous y trouverez des révolutionnaires comme ce rustre de Ribalta qui achèvent dans un paisible décor de bric-à-brac une existence plus accidentée que les plus accidentées du XVIe siècle. Issu d'une bonne famille de Corse, le personnage est venu à Rome tout jeune vers 1835, et il a d'abord été séminariste. Sur le point d'être ordonné prêtre, il s'est enfui pour ne reparaître qu'en 1849, républicain si forcené qu'il fut condamné à mort par contumace lors du rétablissement du gouvernement pontifical. Il servit alors de secrétaire à Mazzini, avec lequel il se brouilla pour des raisons qui ne paraissent pas avoir été à son honneur. Une passion pour une femme, morte depuis, l'aurait-elle entraîné à quelque indélicatesse d'argent ? Toujours est-il que, devenu de plus en plus radical et socialiste, il se retrouva parmi les Mille et dans les combattants de Mentana, sans que jamais Garibaldi ait pu vaincre à son égard une répugnance d'autant plus remarquée qu'elle était plus rare. Depuis 1870, Ribalta est rentré à Rome, où il a ouvert, si l'on peut appliquer un pareil terme à un pareil taudis, une boutique de libraire. Mais c'est un libraire amateur et qui vous refusera sa porte si vous lui déplaisez. Ayant hérité quelques petites rentes, il vend ou il ne vend pas, suivant sa fantaisie ou les besoins de ses propres achats, aujourd'hui vous demandant vingt francs d'une mauvaise gravure qu'il a payée dix sous, demain vous cédant à vil prix un livre précieux et dont il sait la valeur. Gallophobe enragé, il n'a pas plus pardonné à son ancien

général la campagne de Dijon qu'il n'a pardonné à Victor-Emmanuel d'avoir laissé le Vatican à Pie IX. « La maison de Savoie et la papauté », dit-il quand il est en confiance et avec sa voix malade, « sont deux œufs qu'il nous faudra manger dans le même plat... » Et il vous parle d'un certain pilier de Saint-Pierre évidé en escalier par le Bernin, où une cartouche de dynamite a sa place toute marquée. Si vous le poussez plus avant et si vous lui demandez pourquoi il s'est établi revendeur de livres, il vous priera de franchir une haie de papiers, de cartonnages et d'in-folio. Puis il vous montrera une chambre immense, un hangar plutôt, où des milliers de brochures s'empilent le long des murs et transversalement : « Ce sont ici les règles de tous les couvents supprimés d'Italie. J'écrirai leur histoire... » Alors il vous dévisage. Il appréhende que vous ne soyez un espion dépêché par le roi, à seule fin de savoir les projets de son plus dangereux ennemi, — un de ces espions dont il a si peur que personne ne sait depuis vingt ans où il couche, où il mange, où il se cache, lorsque, pendant des huit jours, les volets de sa boutique de la rue Borgognona sont fermés. Il a dû à son passé de redoutable démocrate et à ses manières clandestines d'être arrêté lors de l'attentat de Passanante comme un des membres de ces *Circoli Barsanti*, auxquels un caporal rebelle et fusillé en cette qualité a donné son nom. Mais en fouillant les poussiéreux cartons du farouche libraire, la police n'a rien découvert qu'une prodigieuse quantité de grotesques factums en vers dirigés contre les Piémontais tour à tour et les Français, contre les Allemands et la triple alliance, contre les républicains italiens et les ministres, contre Cavour et contre M. Crispi, contre l'Université de Rome et l'Inquisition, contre les moines et contre les capitalistes ! C'était sans doute une de ces pasquinades que son client, reçu d'une manière si brusque, le regardait achever en songeant, malgré l'habitude, combien Rome abonde en paradoxales rencontres. Car en 1867, ce même ancien garibaldien échangeait des coups de fusil à Mentana avec les zouaves du Pape, parmi lesquels le marquis de Montfanon — ainsi s'appelait le

visiteur — se trouvait lui-même. Vingt-trois ans avaient suffi pour faire, des deux soldats passionnés, deux maniaques inoffensifs et dont l'un vendait de vieux volumes à l'autre ! Et voilà encore une figure comme vous n'en trouverez guère ailleurs, que celle de ce gentilhomme français, retiré ici pour y mourir plus près de Saint-Pierre. Croiriez-vous même, à le voir chaussé de grosses bottes, vêtu d'une jaquette toute simple, un peu râpée, le chapeau rond coiffant sa vieille tête grisonnante, que vous avez devant vous un des célèbres élégants du Paris de 1864? Écoutez cette autre histoire : des scrupules de dévotion survenus à la suite d'une maladie mortelle jetèrent tout d'un coup l'habitué du Café Anglais et des joyeux soupers d'alors dans les rangs de ces zouaves pontificaux. Un premier séjour à Rome durant les quatre dernières années du gouvernement de Pie IX, dans cette ville incomparable à qui le pressentiment de la fin prochaine d'un État séculaire, l'approche du concile et l'occupation française donnaient encore un caractère plus particulier, fut un enchantement. Les germes latents de piété déposés dans le gentilhomme par l'éducation des Jésuites de Brugelette achevèrent de refleurir, pour une moisson de nobles vertus aux jours d'épreuve. Ils vinrent trop vite. Montfanon fit la campagne de France avec les autres zouaves, et la manche vide qui se replie à la place de son bras gauche atteste avec quel courage il se battit à Patay, lors de cette charge héroïque où le général de Sonis fit déployer la bannière du Sacré-Cœur. Il fut duelliste, sportsman, joueur, amoureux, et, pour ceux de ses anciens camarades de plaisir que le hasard amène à Rome, ce n'est plus qu'un dévot qui vit petitement, malgré qu'il garde les débris d'une grande fortune, entre des aumônes, des retraites, de la lecture et une collection, lui aussi. Tout le monde prend plus ou moins ce vice dans cette Rome qui est par elle-même le plus étonnant des musées d'histoire et d'art. — Montfanon amasse des documents pour écrire l'histoire de s rapports de la noblesse française et de l'Église. Ses maîtresses du temps où il était le rival des Gramont-Caderousse et des Demidoff ne le reconnaîtraient

certes pas plus qu'il ne les reconnaîtrait lui-même. Mais sont-elles aussi gaies qu'il semble l'être resté à travers son existence de renoncement? Il y a du rire dans ses yeux bleus, qui attestent sa pure origine germanique et qui éclairent son visage aux grands traits, un de ces visages de féodaux comme en montrent les portraits suspendus aux murs dans les prieurés de Malte, où la laideur a de la race. Une grosse moustache blanchissante, dans l'épaisseur de laquelle flotte un vague reflet d'or, cache à demi une cicatrice qui donnerait à cette face un peu rouge une physionomie terrible sans l'expression de ces yeux où la ferveur se mélange à la gaieté. Car Montfanon est aussi fanatique sur certains sujets qu'il est bonhomme et jovial sur d'autres. S'il avait le pouvoir, il ferait sans doute arrêter, juger et condamner Ribalta par exemple, pour crime de libre pensée, dans les vingt-quatre heures. Ne l'ayant pas, il s'en divertit, d'autant plus que le catholique vaincu et le socialiste mécontent ont quelques haines communes. Et ce matin encore, on a vu avec quelle indulgence il avait supporté le coup de boutoir du vieux libraire qu'il demeura bien dix minutes à regarder sans se fâcher davantage. Enfin le farouche révolutionnaire parut avoir trouvé la pointe de son épigramme, car, avec un mauvais rire silencieux, il plia soigneusement la feuille en quatre, il l'enferma dans un coffret de bois dont il serra la clef, et redressant son long et maigre corps :

— « Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur le marquis?... » demanda-t-il sans plus s'excuser.

— « Il y a d'abord que vous auriez pu me lire votre morceau, vieille chemise rouge », dit Montfanon, « quand ce ne serait que pour me récompenser d'avoir attendu votre bon plaisir plus patiemment qu'un ambassadeur. Voyons, qui injuriez-vous dans ces vers? Est-ce don Ciccio ou Sa Majesté?... Vous ne voulez pas répondre? Avez-vous peur que je ne vous dénonce au Quirinal?... »

— « *In bocca chiusa, non c'entra mosca* (1) », répondit l'an-

(1) Dans une bouche fermée, il n'entre pas de mouche.

cien conspirateur en justifiant ce proverbe par la manière dont il ferma sa bouche édentée où ne serait en effet entré en ce moment ni une mouche, ni même le plus petit grain de poussière.

— « Bon dicton », répliqua le marquis en riant, « et que je voudrais voir gravé sur la façade de tous les parlements modernes. Mais entre votre poésie et vos adages, avez-vous pris le temps d'écrire pour moi à ce bouquiniste de Vienne qui possède le dernier exemplaire de l'introuvable brochure sur le procès de ce bandit de Hafner?... »

— « Patience », répondit le marchand, « j'écrirai... »

— « Et mes pièces sur le siège de Rome par Bourbon, ces trois actes notariés que vous m'avez promis, me les avez-vous dénichées ?... »

— « Patience, patience », reprit le marchand, et il ajouta, montrant avec un geste comique d'ironie et de désespoir le désordre effroyable de sa boutique : « Comment voulez-vous que je me reconnaisse dans tout cela?... »

— « Patience, patience », répéta Montfanon, « il y a un mois que vous me serinez ce refrain... Si, au lieu de composer de méchants vers, vous vous occupiez de votre correspondance, et si, au lieu d'acheter toujours, vous classiez un peu ce fatras ?... D'ailleurs », fit-il en cessant de rire, avec un geste de brusquerie, « j'ai tort de vous les reprocher, vos achats, puisque je suis venu pour vous parler d'un des derniers. Le cardinal Guérillot m'a dit que vous lui aviez montré, l'autre jour, un livre d'heures intéressant, quoique en très mauvais état, que vous avez découvert en Toscane. Où est-il ?... »

— « Le voici », dit Ribalta, qui, franchissant plusieurs piles de volumes et écartant du pied un tas énorme de cartons, avisa le tiroir poudreux d'une armoire branlante. Dans ce tiroir, il prit, parmi un amas d'objets dépareillés : vieilles médailles et vieux clous, reliures vides et gravures décolorées, un assez gros étui de cuir, mangé aux vers, sur lequel se discernait un blason à demi effacé. Il ouvrit cet étui et il tendit à Montfanon un volume dont la reliure de bois, recouverte en

cuir aussi et cloutée, s'en allait par morceaux. Un des fermoirs était brisé, et quand le marquis se mit à feuilleter le livre, il put constater que l'intérieur n'avait pas été plus ménagé que l'extérieur. Des enluminures avaient primitivement orné le précieux ouvrage ; elles étaient presque toutes effacées. Le parchemin jauni avait été lacéré par places. Enfin, c'était un débris informe que le curieux gentilhomme examina cependant avec le plus grand soin, tandis que Ribalta se décidait cette fois à parler :

— « C'est une veuve de Montalcino, en Toscane, qui me l'a vendu... Elle m'en a demandé un prix énorme, et il le vaut, quoiqu'il soit un peu endommagé. Car ce sont des miniatures de Matteo da Siena, qui les avait faites pour le pape Pie II Piccolomini. Regardez celle où il y a le San Biagio (1) qui bénit les lions et les panthères. C'est la mieux conservée... Est-elle assez fine ?... »

— « Pourquoi essayez-vous de me tromper, Ribalta? » interrompit Montfanon avec un nouveau geste d'impatience. « Vous savez mieux que moi que ces miniatures sont très médiocres et qu'elles ne rappellent ni de près ni de loin le faire si serré de Matteo, et une autre preuve, c'est que le livre d'heures est daté... 1554. Tenez... » et de son unique main, très adroitement, il montrait les chiffres au marchand, « et comme j'ai quelque mémoire des dates et que je me suis occupé de Sienne, je n'ai pas oublié que Matteo est mort avant 1500... Moi, qui ne suis pas allé au collège chez Machiavel», continua-t-il avec la même brusquerie, « je vous dirai ce que le cardinal vous aurait dit si vous n'aviez pas prétendu l'embricoler de vos finasseries, comme moi tout à l'heure... Regardez cette signature à moitié effacée et que vous n'avez pas su lire... Je vais vous la déchiffrer, moi. Blaise de Mo... et puis un *c* avec quelques lettres qui manquent, juste trois... et cela fait Monluc, avec l'orthographe du temps, et le *b* tracé d'une écriture que vous auriez pu vérifier aux archives de

(1) Saint Blaise.

cette même Sienne, puisque vous en venez, un *b* minuscule, mais si large et si haut... Et maintenant, au tour de ce blason », et il referma le livre pour détailler à l'autre stupéfait les armoiries à peine visibles de cette couverture, « reconnaissez-vous un loup, qui primitivement à dû être d'or, et des tourteaux qui ont dû être de gueules? Ce sont les armes que Montluc a portées depuis cette année 1554, où il fut créé citoyen de Sienne pour l'avoir défendue si bravement contre le terrible marquis de Marignan... Quant à l'étui », et il le prit à son tour pour l'étudier, « ce sont bien les demi-lunes des Piccolomini... Mais qu'est-ce que cela prouve? Qu'après le siège, et justement quand il fallut se retirer à Montalcino, Montluc donna son livre d'heures, par façon de souvenir, à quelqu'un de cette famille. Et puis le volume aura été égaré, volé presque tout de suite, et enfin réduit à l'état où il se trouve... C'est encore la preuve, ce livre-ci, qu'un peu de sang français a coulé au service de l'Italie. Mais ceux qui l'ont vendu ont oublié cela comme Magenta et Solférino... Ici, vous n'avez de mémoire que pour la haine... Maintenant que vous savez pourquoi j'en ai envie, moi, de votre livre d'heures, voulez-vous me le céder pour cinq cents francs? »

Le libraire avait écouté ce discours avec vingt passages d'idées contradictoires sur sa figure. Il éprouvait d'habitude envers Montfanon une sorte de respect mélangé d'animosité qui lui rendait visiblement très pénible d'avoir été surpris en flagrant délit de mensonge. Il faut, pour être juste, ajouter qu'en parlant du grand peintre Matteo et du grand pape Pie II, à l'occasion de ce malheureux volume, il n'avait pas cru que le marquis, d'ordinaire très économe et qui restreignait ses achats au strict domaine de l'histoire ecclésiastique, eût la moindre envie de ce livre d'heures. Il avait magnifié l'objet en vue d'une légende à former et de quelque riche amateur ignorant à exploiter. D'autre part, si le nom de Montluc ne lui disait absolument rien, il n'en était pas de même de la directe et brutale allusion que son interlocuteur avait faite à la guerre de 1859. C'est l'épine toujours enfoncée dans le

cœur de ceux de nos voisins d'au delà des Alpes qui ne nous aiment pas. La fierté du garibaldien ne voulut pas être en retard sur la générosité de l'ancien zouave. Avec une brusquerie égale à celle de Montfanon, il reprit le volume, et il grommelait en le retournant avec ses doigts tachés d'encre :

— « Je ne le donnerais pas pour six cents francs... Non, pour six cents francs, je ne le donnerais pas... »

— « C'est une très grosse somme », reprit Montfanon.

— « Non », continua le bonhomme, « je ne le donnerais pas... » Puis, le tendant au marquis et avec une visible fureur : « Mais à vous, je vous le passerai pour quatre cents francs... »

— « Mais puisque je vous en offre cinq cents », dit l'acheteur interloqué. « Et vous savez que c'est déjà un prix très faible pour une pareille curiosité?... »

— « Prenez-le pour quatre », insista Ribalta, de plus en plus furieux, « pas un sou de moins, pas un sou de plus, c'est ce qu'il m'a coûté. Et vous aurez vos documents dans deux jours, et le dossier Hafner cette semaine. Mais ce Bourbon qui a saccagé Rome », continua-t-il, « était-ce un Français, celui-là?... Et ce Charles d'Anjou qui nous est tombé dessus pour se faire roi des Deux-Siciles? Et ce Charles VIII, qui est entré par la porte du Peuple? Étaient-ce des Français? Et Oudinot, était-ce un Français? Pourquoi venaient-ils se mêler de nos affaires? Ah! si l'on comptait bien, et tout ce que vous nous devez?... Est-ce que nous ne vous avons pas donné Mazarin, Masséna et Bonaparte, et tant d'autres qui sont allés mourir dans votre armée en Russie, en Espagne et ailleurs?... Et à Dijon? Est-ce que Garibaldi n'est pas venu se battre pour vous, stupidement, quoique vous lui eussiez pris Nice, sa patrie?... Nous sommes quittes pour les services, allez, allez... Mais emportez votre livre d'heures, et bonsoir, bonsoir... Vous me le payerez plus tard... »

Et il poussa littéralement le marquis hors de la boutique, en gesticulant et jetant les bouquins par terre de tous les côtés. Montfanon se trouva sur la chaussée de la rue Borgo-

gnona avant d'avoir pu tirer de sa poche l'argent qu'il avait préparé :

— « Quel braque ! Mon Dieu ! quel braque ! » se dit-il en riant. Il s'éloigna de la boutique d'un pied resté leste, et gaiement, avec le précieux livre sous son bras. Puis comme il connaissait, pour les avoir beaucoup fréquentées, ces natures méridionales, dans lesquelles l'escroquerie et la chevalerie se coudoient sans se faire tort : — des don Quichotte qui mettent leurs moulins en actions, — il se demanda : « Combien peut-il encore gagner après s'être payé les gants de faire le gentilhomme devant moi?... » Il ne devait jamais savoir à quel point sa question était justifiée, ni que Ribalta avait eu le rare volume dans un lot de papiers, de gravures et de bouquins, payés vingt-cinq francs le tout. D'ailleurs, deux rencontres qu'il fit au sortir de cette boutique l'empêchèrent de méditer sur ce problème de psychologie commerciale. Il s'était arrêté une minute au débouché de la rue pour jeter un coup d'œil à cette place d'Espagne qu'il aimait en sa qualité de vieux Romain, comme un des coins demeurés pareils à eux-mêmes depuis ces derniers trente ans. Par cette matinée des premiers jours de mai, la longue place au bord sinueux était en effet charmante de mouvement et de lumière, avec la couleur brune des maisons irrégulières qui la contournaient, déjà tout éveillées, avec le double escalier de la Trinité des Monts semé de paresseux, avec l'eau qui jaillissait de la grande vasque en forme de barque placée au centre, — un des innombrables caprices auxquels s'est divertie la fantaisie du Bernin, ce décorateur prestigieux qui eut le génie de la fontaine vivante où la nappe d'eau continue le frisson du bronze et du marbre. Et, à cette heure-ci et sous cette clarté, cette fontaine était aussi vivante en effet que les lestes maraudeurs qui couraient, tendant au bout de leurs bras dressés des corbeilles remplies de pâles roses, de blonds narcisses, de rouges anémones, de fragiles cyclamens, de sombres pensées. Pieds nus, une flamme noire aux yeux, la supplique aux lèvres, ils se glissaient entre les voitures qui filaient preste-

ment, moins nombreuses qu'en pleine saison, mais cependant nombreuses encore, car le printemps était venu très tard cette année, et il s'annonçait comme délicieux de fraîcheur. Ces fleuristes assiégeaient les passants pressés, comme ceux qui s'attardaient au réveil des étalages, et le catholique fervent qu'était Montfanon goûtait devant ce tableau pittoresque d'un joli matin sur la plus jolie place de sa ville préférée le plaisir d'achever cette impression d'une minute radieuse par une rêverie d'éternité. Il n'avait qu'à tourner son regard à droite vers le collège de la Propagande, séminaire de martyrs d'où partent toutes les missions du monde. Il était pourtant écrit que le passionné gentilhomme ne jouirait en paix ni du bibelot bibliographique obtenu à si bon compte et qu'il serrait sous son unique bras, ni de cette sensation si romaine : une soudaine échappée sur les choses d'en haut surprise au détour d'une rue, sur un angle de trottoir. Il suffit pour que ses prunelles claires perdissent leur sérénité qu'une voiture passât tout près de lui, admirablement attelée, malgré l'heure matinale, de deux chevaux bai clair, et dans laquelle causaient deux femmes. L'une était visiblement une inférieure, quelque dame de compagnie chargée de servir de chaperon à l'autre, une jeune fille d'une beauté presque sublime, avec de grands yeux noirs qui brûlaient dans un teint pâle, d'une pâleur chaude et vivante. Son profil d'une pureté orientale réalisait trop complètement le type de la beauté juive pour laisser un doute sur l'origine hébraïque de cette créature, véritable apparition qui semblait devoir, comme dit le poète, « traîner tous les cœurs derrière elle ». Mais non. La joviale et bienveillante physionomie du marquis s'était soudain assombrie d'une véritable crispation de méchanceté à suivre du regard cette jeune fille en train de tourner le coin de la rue, le temps d'échanger un salut avec un jeune homme très élégant, qui lui-même connaissait sans doute beaucoup l'ancien zouave pontifical, car il l'aborda familièrement en lui disant d'un ton goguenard et dans un français qui, celui-là, venait tout droit de France :

— « Eh bien! je vous y prends, monsieur le marquis Claude-François de Montfanon!... Elle a paru, vous avez vu, vous avez été vaincu... La dévoriez-vous des yeux, la divine Fanny Hafner!... Tremblez. Je vais vous dénoncer à Son Éminence le cardinal Guérillot; et quand vous lui direz du mal de sa charmante catéchiste, je serai là pour témoigner que je vous ai vu hypnotisé sur son passage, comme les Troyens par Hélène. Et je suis bien certain qu'Hélène n'avait pas cette grâce si moderne, cette âme dans la beauté, ce profil idéal, ce regard profond, cette bouche songeuse et ce sourire... Ah! qu'elle est belle!... Quand vous faites-vous présenter?... »

— « Si maître Julien Dorsenne », répondit Montfanon sur le même ton goguenard, « ne met pas plus d'observation dans son prochain roman qu'il n'en déploie à cette minute, je plains son éditeur... Venez ici », ajouta-t-il brusquement. Et il entraîna le jeune homme jusqu'à l'angle de la rue Borgognona. « Voyez-vous la victoria s'arrêter devant le 13, là?... Et la divine Fanny, comme vous l'appelez, en descendre, là?... Et elle entre dans la boutique de ce vieux coquin de Ribalta... Elle n'y restera pas longtemps, allez... Et elle en sort, là, tenez, et elle repart avec sa voiture... C'est dommage qu'elle ne repasse point de ce côté. Nous aurions eu la joie d'observer sa mine désappointée. Et voici ce qu'elle allait chercher », ajouta-t-il avec un rire gai, en montrant son emplette, « et qu'elle n'aura pas, quand elle devrait en offrir tous les millions que son honnête homme de père a volés aux gogos de Vienne... Hé! hé! » conclut-il en riant plus fort, « M. de Montfanon s'est levé le premier, et il n'a pas perdu sa matinée. Et vous, monsieur l'observateur, devinez un peu ce que j'ai soustrait au musée de cette cabotine, qui ne fera pas joujou du moins avec cet objet-ci... », ajouta-t-il en présentant le volume à son interlocuteur, qu'il regardait avec la plus comique moue de triomphe.

— « Je n'ai pas besoin de le regarder, votre volume », répondit Dorsenne. « Mais oui, mais oui », insista-t-il sur un

hochement de Montfanon, « en ma qualité de romancier et d'observateur, puisque vous me la jetez à la tête, je sais déjà ce que c'est... Que parions-nous? C'est un livre d'heures qui porte la signature du maréchal de Montluc et que le cardinal Guérillot a découvert. Est-ce exact?... Il en a parlé à Mlle Hafner, et il a cru désarmer votre animosité contre elle en vous racontant qu'elle en était enthousiaste et qu'elle voulait l'acheter. Est-ce exact de nouveau?... Et vous, vilain homme, vous n'avez eu qu'une idée, souffler ce bibelot à cette pauvre petite. Est-ce exact encore? Et je ne suis même pas sûr que vous y teniez vraiment, tandis qu'elle!... Avant-hier, nous avons passé la soirée ensemble chez la comtesse Steno, elle n'a fait que me dire sa joie d'avoir ce volume sur lequel a prié ce grand soldat, ce grand croyant. Enfin, elle m'a joué toute la guitare des convictions héroïques. Je croyais vous entendre, ma parole d'honneur! Et elle a dû y aller pour l'acheter dès hier. Mais la boutique était fermée, je l'ai remarqué en passant, et vous y êtes allé certainement, vous aussi. Est-ce exact?... Et maintenant que je vous ai conté votre histoire de point en point, m'expliquerez-vous comment, vous qui êtes un juste, vous poursuivez d'une antipathie aussi acharnée et presque puérile, passez-moi le mot, une innocente jeune fille qui n'a jamais fait de spéculations de bourse, elle, qui est charitable comme tout un couvent, elle, et en bon train de devenir presque aussi dévote que vous? N'était son père qui ne veut pas entendre parler de conversion avant le mariage, elle serait déjà catholique, et, tout protestants qu'ils sont — pour le quart d'heure, — elle ne va jamais qu'à l'église... Mais quand elle sera catholique tout à fait, et sous la protection d'une sainte Claudine et d'une sainte Françoise, comme vous sous celle de saint Claude et de saint François, il vous faudra bien rendre les armes, vieux ligueur, et reconnaître la sincérité des sentiments religieux de cette enfant qui ne vous a pourtant rien fait... »

— « Comment! Elle ne m'a rien fait?... » interrompit Montfanon. « Mais c'est tout naturel qu'un sceptique ne le

comprenne pas, ce qu'elle m'a fait, ce qu'elle me fait tous les jours, pas à ma personne, mais à mes idées. Quand on a comme vous appris l'acrobatie intellectuelle dans le cirque des Sainte-Beuve et des Renan, on doit trouver cela exquis que le catholicisme, cette très grande chose, serve de sport élégant à cette fille d'un pirate de bourse qui vise un mariage aristocratique. Cela peut divertir aussi votre ironie que mon saint ami, le cardinal Guérillot, soit la dupe de cette intrigante... Mais moi, monsieur, qui ai communié à côté d'un Sonis par des matins de bataille, je n'admets pas que l'on se serve de ce qui fut la foi de ce héros et de ce qui est la mienne pour se pousser dans le monde. Je n'admets pas qu'on fasse jouer un rôle de dupe et de complice à un vieillard que je vénère et que j'éclairerai, je vous en donne ma parole... Et quant à cette relique », insista-t-il en montrant de nouveau le volume, « vous pouvez trouver puéril que je n'aie pas voulu qu'on la mêlât à cette honteuse comédie. Mais moi, non. Et on ne l'y mê-le-ra pas. On ne montrera pas avec des phrases, des yeux noyés et des mines confites, ce bréviaire sur lequel a prié ce grand soldat, oui, monsieur, ce grand croyant qui vous eût branchés haut et court, vous et elle, et Ribalta avec, et il n'eût pas eu si tort... Elle ne m'a rien fait! » répéta-t-il en s'échauffant davantage, et son rouge visage s'empourprait de colère, « mais c'est la quintessence de ce que je déteste le plus, des gens comme elle et comme son père! C'est l'incarnation du monde moderne dans tout ce qu'il a de plus haïssable que ces aventuriers cosmopolites, qui jouent aux grands seigneurs avec des millions flibustés dans quelque coup de bourse. Ça n'a pas de patrie, d'abord. Qu'est-ce qu'il est, ce baron Justus Hafner, Allemand, Autrichien, Italien? Est-ce que vous le savez, vous?... Ça n'a pas de religion. Le nom, le masque du père, celui de la fille, tout les proclame Juifs, et ils sont protestants, — pour le quart d'heure, comme vous avez dit trop justement, en attendant qu'ils se fassent schismatiques, musulmans ou n'importe quoi. Pour le quart d'heure, quand il s'agit de Dieu!... Ça n'a pas de famille. Où a-t-il été élevé, ce

monsieur? Que faisaient son père, sa mère, ses frères, ses sœurs? Où a-t-il grandi? Où sont ses traditions? Où est son passé, tout ce qui constitue, tout ce qui établit l'homme moral?... Cherchez un peu. Tout est ténèbres dans ce personnage, excepté ceci qui est très clair : s'il y avait eu des juges à Vienne, lors du procès du *Crédit austro-dalmate*, en 1880, il serait au bagne au lieu d'être à Rome... Les faits sont là. Il y a eu d'innombrables ruines. J'en sais quelque chose. Mon pauvre cousin de Saint-Rémy, qui était auprès de Mgr le comte de Chambord, y a perdu le pain de sa vieillesse et la dot de sa fille. Il y a eu des suicides, et d'atroces : notamment celui d'un certain Schrœder, qui est devenu fou lors de ce krach et qui s'est tué, après avoir tué sa femme et ses deux enfants. Et M. le baron est sorti de là indemne. Il n'y a pas dix ans de cette affaire, et c'est oublié. Et quand il est venu s'établir à Rome, il a trouvé les portes ouvertes, les mains tendues, comme il les aurait trouvées à Madrid, à Londres et à Paris d'ailleurs, car toute l'Europe se vaut depuis 89. Et on va chez lui, et on le reçoit! Et vous voulez que je croie à la dévotion de la fille de cet homme?... Non, mille fois non, et vous-même, Dorsenne, avec votre manie du paradoxe et du sophisme, vous avez l'âme droite au fond, et ces gens vous font horreur, comme à moi... »

— « Mais pas le moins du monde », répliqua l'écrivain, qui avait regardé le marquis débiter sa tirade avec un visible intérêt, mais avec des sourires peu convaincus, et il répéta : « Mais pas le moins du monde... Vous m'avez traité d'acrobate, je ne m'en fâche pas, parce que c'est vous, et que je sais que vous m'aimez bien. Laissez-moi au moins en avoir la souplesse. D'abord, avant de porter un jugement sur une affaire financière, j'attendrai de m'y connaître. Hafner a été acquitté. Ça me suffit, et d'un. Il serait même le pire des forbans que cela n'empêcherait pas sa fille d'être un ange, et de deux. Enfin, quant à ce cosmopolitisme que vous lui reprochez, voyez comme nous n'avons pas le crâne fait de même, c'est justement ce qui m'intéresse en lui. Et de trois... Mais c'est-à-dire

que je ne croirais pas avoir perdu mes six mois de Rome quand je n'y aurais connu que lui. Ne me regardez pas comme si j'étais un des patrons du cirque, l'oncle Beuve ou ce pauvre M. Renan lui-même », continua-t-il en touchant le marquis à l'épaule, « je vous jure que je suis très sérieux. Il n'y a rien qui m'intéresse davantage que ces déplacements de milieux, que ces êtres qui ont traversé des deux, des trois, des quatre formes d'existence. C'est mon musée à moi que ces individus-là, et vous voudriez que je vous sacrifie une de mes plus belles pièces? Et puis, d'ailleurs... » et la malice de la taquinerie qu'il préparait fit briller les yeux du jeune homme. « Reprochez tout ce que vous voudrez au baron Hafner », insista-t-il, « traitez-le de voleur ou de snob, d'intrigant et de fourbe, comme il vous plaira. Mais quant à être un déraciné et qui ne vit pas où ont vécu ses pères, je vous répondrai comme le Bonhomet de mon confrère Villiers de l'Isle-Adam, lorsqu'il arrive au ciel et que Dieu lui dit : « Toujours fumiste, monsieur Bonhomet? » — « Et vous-même, Seigneur?... » Car enfin vous êtes né en Bourgogne, vous, monsieur de Montfanon, d'une vieille famille de Bourgogne, apparenté à toute la noblesse de Bourgogne, ayant un château en Bourgogne et des vignes en Bourgogne, — ce dont je vous félicite... — Et vous voici établi à Rome depuis tantôt vingt-quatre ans, autant dire dans cette *Cosmopolis* que vous maudissez. »

— « D'abord », répliqua le vieux soldat du pape, en montrant son bras mutilé, « je pourrais vous dire que je ne compte plus. Je ne vis pas, moi, j'achève de mourir... Et puis », son visage s'exalta de nouveau, et le fond vraiment rare de cette intelligence étroite, aveugle souvent, mais très haute, apparut tout d'un coup, « et puis ma Rome à moi, monsieur, n'a rien de commun avec celle de M. Hafner ni avec la vôtre, puisque vous venez, paraît-il, y poursuivre des études comparées de tératologie morale. Rome pour moi, ce n'est pas *Cosmopolis,* comme vous dites, c'est *Metropolis*, c'est la ville mère. Vous oubliez que je suis catholique comme je respire, et je suis chez moi ici, dans ma patrie d'âme. J'y suis encore parce que

je suis monarchiste, parce que je crois à la vieille France comme vous croyez au monde moderne, et je la sers, cette vieille France, à ma façon qui n'est pas bien efficace, mais c'en est une tout de même. Cette place d'administrateur de Saint-Louis, que j'ai acceptée de Corcelle, c'est ma faction à moi, et je la monte comme autrefois en guerre, le mieux que je peux... Ah ! la vieille France, comme on sent sa grandeur ici, et quelle part elle avait su se tailler dans la chrétienté!... C'est cette corde-là que je voudrais entendre vibrer dans un écrivain éloquent comme vous, et non pas ce paradoxe, toujours et toujours ce sophisme. Mais qu'est-ce que cela vous fait, à vous autres qui datez d'hier et qui vous en vantez », insista-t-il presque douloureusement, « qu'il tienne des siècles de votre histoire dans les moindres coins de cette ville? Est-ce que le cœur vous bat de voir sur la façade de cette église de Saint-Louis la salamandre de François Ier et les lis? Est-ce que vous savez seulement pourquoi cette rue Borgognona s'appelle ainsi et qu'il y a là à deux pas Saint-Claude des Bourguignons, notre église? Avez-vous visité, vous qui êtes des Vosges, celle de votre province, Saint-Nicolas des Lorrains? Et Saint-Yves des Bretons, le connaissez-vous?... Mais », et cette fois son accent redevint gai, « vous vous êtes payé ma tête, comme vous dites dans votre abominable argot de boulevardier, en me faisant charger à fond ce scélérat de Hafner. Je vous l'ai tendue sans la marchander, puisque je viens de vous parler, comme je sens, avec tout mon cœur, quand il ne s'agit pour vous que d'un badinage... Vous allez en être puni, car je ne vous lâche plus... Je vous y emmène, dans cette France d'autrefois. Vous déjeunerez avec moi, à midi, et d'ici là nous aurons fait le tour de ces églises que je viens de vous nommer. Pendant cette heure nous vivrons à cent cinquante ans en arrière, dans ce monde où il n'y avait ni cosmopolites, ni dilettantes, ni gentilshommes de coulisse non plus. — C'était le vieux monde, mais il était robuste, et la preuve, c'est qu'il a vieilli, c'est-à-dire duré, au lieu que votre société issue de la Révolution, regardez où elle en est

après cent ans, en France, en Italie, en Angleterre bientôt, grâce à ce Gladstone qui a tant de talent, mais dont l'orgueil fait un nouveau Nabuchodonosor... Elle est comme la Russie, cette société, d'après le seul beau mot de l'obscène Diderot, pourrie avant d'être mûre!... Allons, venez-vous? »

— « Ce ne serait pas de refus », répondit l'écrivain, « car vous vous trompez en croyant que je ne l'aime pas, votre vieille France, ce qui ne m'empêche pas de goûter beaucoup la nouvelle. On aime bien le bordeaux et le champagne à la fois. Mais je ne suis pas libre. Je dois visiter ce matin l'exposition du palais Castagna... »

— « Vous ne ferez pas cela », s'écria le fougueux Montfanon, dont le rude visage exprima derechef une de ces contrariétés qu'il soulageait par des tirades passionnées quand il était avec quelqu'un qu'il aimait comme il aimait Dorsenne. « Vous ne seriez pas allé voir assassiner le roi en 93, que diable? Et c'est presque aussi tragique, cette mise à l'encan de la vieille demeure du pape Urbain VII, le successeur de Sixte-Quint!... C'est le commencement de l'agonie de cette autre très grande chose qui fut la noblesse romaine... Je sais. Je sais. Ils ont tout mérité, puisqu'ils ne se sont pas fait tuer jusqu'au dernier sur les marches du Vatican quand les Italiens ont pris la ville. Nous l'eussions fait, nous qui n'avions pas de papes parmi nos grands-oncles, si nous n'eussions été occupés à nous battre ailleurs... Ce n'en est pas moins une pitié que de voir le marteau des commissaires-priseurs levés sur un palais où il tient des siècles d'histoire. Jour de ma vie! Si j'étais né prince d'Ardea, si j'avais hérité le sang, la maison, les titres des Castagna, et qu'il me fallût penser que je ne laisserai rien après moi de ce qu'avaient amassé mes pères, je vous le jure, Dorsenne, j'en mourrais de douleur. Et si vous songez que ce malheureux garçon est un enfant gâté de vingt-huit ans, entouré de flatteurs, sans parents, sans amis, sans conseillers, qu'il est allé jouer son patrimoine à la Bourse contre des bandits de la loyauté du sieur Hafner, que tous les trésors amassés par cette suite de papes, de cardinaux,

d'hommes de guerre, de diplomates, auront servi à enrichir des boursicotiers véreux et d'ignobles brasseurs d'affaires, eh bien, vous trouverez cette aventure trop lamentable pour vous y mêler, même comme spectateur... Allons, je vous emmène à Saint-Claude... »

— « Et moi, je vous répète que je suis attendu », répondit Dorsenne en dégageant son bras que son despotique ami avait déjà saisi de la main; « c'est même très plaisant que je vous aie rencontré sur la route, ayant le rendez-vous que j'ai. Moi qui raffole des contrastes, je n'aurai pas non plus perdu ma matinée. Avez-vous la patience d'écouter l'énumération des personnes que je m'en vais rejoindre de ce pas? Ce ne sera pas très long, mais ne m'interrompez plus. Vous vous indignerez ensuite, si vous survivez au coup que je vous porte... Ah! vous ne voulez pas que j'appelle votre Rome une *Cosmopolis*, et que direz-vous de la compagnie avec laquelle je visiterai, dans vingt minutes, le vieux palais d'Urbain VII?... Nous aurons votre belle ennemie Fanny Hafner d'abord et son baron de père pour représenter un peu d'Allemagne, un peu d'Autriche, un peu d'Italie et un peu de Hollande. Mais oui. Car il paraît que la mère du baron était de Rotterdam. N'interrompez pas. Nous aurons la comtesse Steno pour représenter Venise, et sa charmante fille Alba pour représenter un petit coin de Russie, car la chronique prétend que la comtesse l'a eue, non pas de feu Steno, mais de Werekiew, André, vous savez, celui qui s'est tué à Paris, il y a cinq ou six ans, en se jetant dans la Seine, peu aristocratiquement, du haut du pont de la Concorde? Nous aurons un peintre, le célèbre Lincoln Maitland, pour représenter l'Amérique. C'est l'amant actuel de la Steno, qu'il a soufflée à Gorka, pendant le voyage de ce dernier en Pologne. Nous aurons la femme de ce peintre, Lydia Maitland, et le frère de cette femme, Florent Chapron, pour représenter un peu de France, un peu d'Amérique et un peu d'Afrique. Car leur grand-père était ce fameux colonel Chapron dont il est parlé dans le *Mémorial*, et qui s'en est allé après 1815 faire le planteur dans l'Alabama. Ce vieux gro-

gnard sans préjugés a eu d'une mulâtresse un fils qu'il a reconnu et auquel il a laissé je ne sais combien de dollars. *Inde* Lydia et Florent. Ne souffrez pas trop, c'est presque fini. Nous aurons pour représenter l'Angleterre, catholique encore et mariée à la Pologne, Mme Gorka, la femme de Boleslas, et enfin Paris sous la forme de votre serviteur. C'est moi maintenant qui vais essayer de vous entraîner, car si vous vouliez vous joindre à notre troupe, vous, le féodal, ce serait complet... Venez-vous?... »

— « C'est pour le coup que vous vous la payeriez, ma pauvre tête grise, n'est-ce pas? » répliqua Montfanon. « Et il est quelqu'un, le malheureux », s'écria-t-il en parlant de Dorsenne comme si ce dernier n'eût pas été là, « et il a écrit dix pages sur Rhodes qui valent du Chateaubriand, et il a reçu de Dieu les plus beaux dons : la poésie, l'esprit, le sens de l'histoire, et voilà dans quelle société il se délecte!... Mais, là, voyons, une fois pour toutes, expliquez-moi le plaisir qu'un homme de votre valeur peut trouver à fréquenter cette bohème internationale plus ou moins dorée, chez laquelle il n'y a pas un être qui soit à sa place, dans sa tradition et dans son milieu. Je ne vous parle plus de ce forban de Hafner et de sa cabotine de fille, puisque vous avez pour elle, tout romancier d'analyse que vous êtes, les yeux de Mgr Guérillot. Mais cette comtesse Steno, à quarante ans qu'elle doit avoir, avec cette grande fille à côté d'elle, est-ce qu'elle ne devrait pas se tenir tranquille et vivre dans son palais de Venise, honnêtement, bravement, au lieu de tenir ici cette espèce de salon-passage où défilent tous les rastaquouères d'Europe, et de prendre amant sur amant, un Polonais après un Russe, un Américain après ce Polonais? Et ce Maitland, pourquoi n'a-t-il pas obéi au seul bon sentiment qu'ait son pays, à cette aversion pour le sang noir qui fait que vous ne trouveriez pas deux de ses compatriotes pour faire ce qu'il a fait, pour épouser cette octavone, avec dix fois plus de millions et une demi-douzaine de maréchaux de Bonaparte à la clef? Et cette jeune femme, si elle se sait trompée, elle aussi, c'est affreux, et c'est plus

affreux si elle ne le sait pas ! Et cette Mme Gorka, cette honnête créature, car je crois qu'elle l'est, et vraiment pieuse, qui ne s'est pas aperçue pendant deux ans que son mari était l'amant de la comtesse, et qui ne s'aperçoit sans doute pas davantage que c'est le tour du Maitland! Et cette pauvre Alba Steno, cette enfant de vingt ans que l'on promène à travers ces malpropres intrigues!... Et ce Florent Chapron, pourquoi ne met-il pas le holà aux adultères du mari de sa sœur? Je le connais, lui. Il est venu me voir à l'occasion d'un monument qu'il a fait élever à Saint-Louis en souvenir d'un sien cousin. Il respecte les morts, et cela m'avait plu. C'est une dupe encore dans cette sinistre comédie à laquelle vous assistez, vous qui savez tout, sans que le cœur vous lève... »

— « Mais, pardon, pardon », interrompit Dorsenne, « il ne s'agit pas de cela, homme inhabitable... Vous allez, vous allez, vous allez, et vous oubliez votre question... Quel plaisir je trouve à cette mosaïque humaine que je vous ai détaillée? Je vais vous le dire, et nous ne parlerons pas morale si vous le voulez bien, quand il s'agit uniquement d'intellect. Je ne me pique pas de juger la vie, moi, monsieur le ligueur, j'aime à la regarder et à la comprendre, et parmi tous les spectacles qu'elle peut donner, je n'en connais pas beaucoup de plus suggestifs, de plus particuliers et de plus modernes que celui-ci : vous vous trouvez dans un salon, à une table de dîner, à une partie comme celle où je vais ce matin. Vous êtes avec une dizaine de personnes qui toutes parlent la même langue, sont habillées par les mêmes fournisseurs, ont lu le même journal le matin, croient avoir les mêmes idées et les mêmes sentiments... Seulement ces personnes sont comme celles que je viens de vous énumérer, des créatures arrivées des points les plus divers du monde et de l'histoire. Vous les étudiez avec tout ce que vous savez de leur origine et de leurs hérédités, et, petit à petit, sous le vernis du cosmopolitisme, vous démêlez la race, l'irrésistible, l'indestructible race !... Sous la maîtresse de maison très élégante, très cultivée et très accueillante qu'est une Mme Steno, vous découvrez l'héritière des doges,

la patricienne du quinzième siècle, avec une physiologie de reine des mers, une énergie dans le désir et une candeur dans l'immoralité incomparables, tandis que chez un Florent Chapron ou chez une Lydia vous découvrez l'esclave primitif, le noir hypnotisé par le blanc, l'être inaffranchissable qu'ont fabriqué des siècles de servitude, — tandis que chez une Mme Gorka vous reconnaissez sous l'amabilité souriante le fanatisme de vérité qui a fait les puritains anglais, — tandis que derrière les raffinements d'artiste d'un Lincoln Maitland vous retrouvez le squatter invinciblement robuste et brutal, — comme dans Boleslas Gorka toute l'irritabilité nerveuse du Slave qui a ruiné la Pologne... Ces linéaments de la race sont à peine visibles dans le civilisé qui parle couramment trois ou quatre langues, qui a vécu à Paris, à Nice, à Florence, ici, de cette même vie élégante, si banale en apparence et si monotone. Mais que la passion donne son coup de pouce, que l'homme soit touché bien à fond, et c'est alors des conflits de caractères, presque d'espèces, d'autant plus étonnants lorsque les gens mis ainsi en face les uns des autres sont venus de plus loin. Ce sont des drames qui font tenir dans un angle de salon de véritables batailles de races... Et voilà pourquoi », conclut-il en riant, « j'ai passé six mois à Rome sans presque voir de Romains, tout occupé à observer ce petit clan qui vous révolte si fort. C'est le vingtième peut-être que j'étudie ainsi, et j'en étudierai sans doute vingt autres, car étant tous produits par le hasard des rencontres, aucun d'eux ne ressemble à un autre... Êtes-vous plus indulgent pour moi, maintenant que vous vous êtes, vous aussi, payé ma tête en me faisant disserter sur ce coin de place, comme un héros de roman russe?... Allons, adieu... »

Montfanon avait eu pour écouter ce petit discours une mine impayable. Dans la solitude pieuse où il achevait de mourir, comme il disait, nul plaisir n'était plus vif pour lui que les discussions d'idées. Mais il y apportait la flamme d'un homme qui sent avec une ardeur extrême, et quand il se heurtait au dilettantisme à moitié ironique de Dorsenne, il en restait

déconcerté parfois jusqu'à la souffrance, d'autant plus que l'écrivain et lui avaient quelques théories communes, notamment un souci extrême de l'hérédité et de la race. Mais ils en éprouvaient une émotion si différente que cette communauté de doctrine irritait le vieux gentilhomme autant qu'elle l'attirait. Une espèce de grimace mécontentée crispa son visage trop expressif. Il fit claquer sa langue avec une mauvaise humeur non dissimulée, et il dit :

— « Une question encore?... Et le résultat de tout cela, le but? Enfin, à quoi toute cette observation vous mène-t-elle?... »

— « A quoi voulez-vous qu'elle me mène? A comprendre, comme je vous ai dit », répondit Dorsenne.

— « Et ensuite? »

— « Il n'y a pas d'ensuite à la pensée », répliqua le jeune homme, « c'est une débauche comme une autre, et c'est la mienne... »

— « Mais parmi ces gens que vous regardez vivre ainsi », continua Montfanon après un silence, « il y en a pourtant que vous aimez et que vous haïssez, que vous méprisez et que vous estimez ? Vous n'avez pas l'idée qu'avec votre grande intelligence vous avez quelques devoirs envers eux, que vous pouvez les aider à valoir davantage?... »

— « Ça », dit Dorsenne, « c'est un autre sujet de discussion, que nous reprendrons un autre jour, car j'ai peur d'être en retard... Adieu. »

— « Adieu », dit le marquis avec un visible regret de se séparer de son interlocuteur. Puis brusquement : « Je ne sais pas pourquoi je vous aime tant, car au fond vous incarnez, vous aussi, un des vices d'esprit qui me font le plus d'horreur, ce dilettantisme, mis à la mode par les disciples de M. Renan et qui est le fond du fond de la décadence. Mais vous en guérirez, j'en ai bon espoir. Vous êtes si jeune!... » Puis, redevenu jovial et moqueur : « Amusez-vous bien dans votre descente de la Courtille, et puis j'oubliais que j'avais une commission à vous donner pour un des comparses de votre troupe. Voulez-vous dire à Gorka que j'ai déniché le livre qu'il m'avait

demandé avant son départ, sur la noblesse de son pays?... »

— « Gorka », répondit Julien, « mais il est à Varsovie depuis trois mois pour des affaires de famille. Je vous ai même conté comment ça lui avait coûté sa maîtresse, ce voyage-là. »

— « Comment », dit Montfanon, « à Varsovie? Je l'ai vu ce matin comme je vous vois, qui passait en fiacre devant la fontaine du Triton. Si je n'avais pas été si pressé d'arriver chez ce jacobin de Ribalta, à temps pour sauver le Montluc, je l'aurais arrêté, mais nous filions trop vite tous les deux. »

— « Vous êtes sûr que Gorka est à Rome, Boleslas Gorka?... » insista Dorsenne.

— « Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? » dit Montfanon, qui continuait à goguenarder. « C'est assez naturel cependant qu'il ne veuille pas rester longtemps absent d'une ville où il a sa femme et sa maîtresse, d'hier, d'aujourd'hui ou de demain. Je suppose qu'ils n'ont pas non plus de préjugés, votre Slave et votre Anglo-Saxon, et qu'ils se partagent leurs sensations vénitiennes avec un intellectualisme tout à fait moderne... Ce serait assez cosmopolite, cela... Allons, encore adieu... Transmettez-lui mon message si vous le voyez, et puis », et son visage exprima de nouveau l'enfantine joie du bon tour joué à quelqu'un qu'il n'aimait pas, « et puis ne manquez pas de dire à Mlle Hafner que la fille de son papa n'aura jamais, jamais ce volume. Ce n'est pas pour des cabotines et des intrigantes, cela, Blaise de Montluc, monsieur, M. de Montluc, l'homme de Sienne et de Rabastens!... » Et riant comme un écolier en escapade, il serra le livre sous son bras plus énergiquement encore en répétant : « Elle ne l'aura pas... Entendez-vous? dites-le-lui bien. Elle-ne-l'au-ra-pas !... »

II

LE COMMENCEMENT D'UN DRAME

— « Voilà pourtant un homme intelligent qui ne doute jamais de ses idées », se dit Dorsenne quand le marquis l'eut quitté. « C'est comme les socialistes de bonne foi, cela m'étonne toujours. M'en a-t-il servi, des tirades ! Mais quelle jeunesse d'âme dans cette vieille machine usée !... » Et il accompagna des yeux pendant une minute encore, avec un regard où il entrait au moins autant d'envie que de pitié, le mutilé de Patay en train de s'éloigner par la rue de la Propagande. Cette mutilation faisait encore ressortir la hauteur et la maigreur de la taille de Montfanon, qui marchait, en se redressant, de ce pas rapide propre aux maniaques. Ils suivent leurs idées au lieu de prendre garde aux objets. Cependant le soin que celui-ci avait eu d'éviter la ligne du soleil pour celle de l'ombre attestait l'instinct du vieux Romain qui sait le danger des premiers rayons du printemps sous ce ciel bleu, si aisément meurtrier. A une minute, Montfanon s'arrêta pour faire à un des nombreux mendiants qui foisonnent aux alentours de la place d'Espagne une aumône d'autant plus méritoire qu'avec son unique bras et chargé du livre d'heures, il lui fallait un véritable effort pour chercher dans sa poche. Dorsenne était assez lié avec cet original personnage pour savoir que jamais le gentilhomme n'avait pu dire « non » à qui lui demandait une charité petite ou grande. Grâce à ce système, cet ennemi de la belle Fanny Hafner se trouvait sans cesse gêné avec quarante mille francs de rente et l'existence la plus simple. Aussi l'achat coûteux de la relique de Montluc prouvait-il que cette antipathie conçue contre la charmante fille du baron Justus était devenue une espèce de passion. En toute autre circons-

tance, le romancier, qui se délectait à de telles remarques, n'eût pas manqué de méditer ironiquement sur cette nuance d'âme, assez facile d'ailleurs à expliquer. Il y entrait beaucoup plus d'instinct irraisonné que Montfanon ne le soupçonnait lui-même. Le vieux ligueur n'aurait pas été logique, s'il n'eût eu en matière de races une partialité d'inquisiteur, et le simple soupçon de l'origine juive l'eût déjà très mal disposé pour Fanny. Mais c'était un juste, comme le lui avait dit Dorsenne, et si la jeune fille avait été une Juive avouée, pratiquant sa religion avec ferveur, il l'eût estimée en l'évitant, et jamais il n'en eût parlé avec cette amertume. Le vrai motif de son antipathie, c'est qu'il aimait le cardinal Guérillot, comme il faisait toutes choses, avec passion et avec jalousie, et il ne pouvait pardonner à Mlle Hafner d'être entrée dans l'intimité de ce saint prélat malgré lui, Montfanon, qui avait vainement prémuni l'ancien évêque de Clermont contre celle qu'il considérait comme la plus dangereuse des intrigantes. Elle avait beau, depuis des mois, multiplier les preuves de sa vérité de cœur, et le cardinal les rapporter au terrible marquis, l'entêté personnage s'obstinait à ne pas y croire, et chaque nouvelle bonne action de son ennemie augmentait sa haine en exaspérant le malaise que lui donnait, malgré tout, un vague sentiment de son iniquité. Mais Dorsenne n'eut pas plus tôt commencé de marcher lui-même dans la direction du palais Castagna qu'il oublia vite et Mlle Hafner et les préjugés de Montfanon, pour ne plus penser qu'à une seule des phrases qu'avait prononcées ce dernier, à celle qui se rapportait au retour de Boleslas Gorka. Il fallait que cette nouvelle fût bien inattendue et qu'elle éveillât chez l'écrivain des préoccupations bien graves, car il ne jeta même pas un regard sur l'étalage du libraire français à l'angle du Corso, pour voir si l'étiquette désirée du « Quatorzième Mille » flamboyait enfin sur la couverture jaune de son dernier volume, de cette *Églogue mondaine* parue en automne avec un succès que son absence de Paris depuis six mois, loin de toute coterie, avait pourtant rogné et diminué. Il ne pensa pas davantage à constater si le

régime qu'il pratiquait, à l'imitation de lord Byron, contre l'embonpoint, lui conservait l'élégante silhouette dont sa fatuité de joli homme était fière, et cependant les glaces des devantures sont nombreuses sur la route qu'il suivit pour aller de la place d'Espagne au palais Castagna, lequel dresse sa masse sombre au bord du Tibre, à l'extrémité de la via Giulia et comme un pendant à l'admirable palais Sacchetti, ce chef-d'œuvre de Sangallo. Dorsenne ne s'amusa pas davantage à son plaisir accoutumé, à cette tapisserie bariolée de souvenirs que la promenade à travers les rues de Rome déploie dans la mémoire de tout homme qui a de la lecture. Et cependant il longea, durant les vingt minutes qu'il mit à gagner son rendez-vous, une suite d'édifices où il tenait des siècles d'histoire. Ce fut d'abord le vaste palais Borghèse, le piano des Borghèse, comme l'a fait surnommer la forme de clavecin adoptée par l'architecte, monument de splendeur qui devait, moins de deux ans plus tard, servir de théâtre à une exposition plus mélancolique encore que celle du palais Castagna et à une ruine qui, elle, n'était pas méritée comme celle du viveur cosmopolite qu'avait été Ardea. Toute la Rome papale ne s'évoquait-elle pas devant cette masse imposante baptisée au nom du pontife qui a terminé Saint-Pierre et inscrit sur le fronton, à côté du prince des Apôtres, son orgueilleux *Paulus V Burghesius Romanus?* Dorsenne n'eut même pas un coup d'œil distrait pour la somptueuse bâtisse, pas plus qu'il ne remarqua, dix minutes plus tard, la façade de Saint-Louis, objet du culte de Montfanon. Si l'écrivain ne professait pas pour cette relique de la vieille France la piété du marquis, il ne manquait jamais d'y entrer pour faire ses dévotions littéraires à la tombe de Mme de Beaumont, à ce *Quia non sunt* d'une épitaphe que Chateaubriand a inscrite sur la pierre de cette douce morte avec plus de vanité, hélas! que de tendresse. Pour la première fois Dorsenne n'y songea point; il oublia aussi de se réjouir les regards à la fontaine rococo de la place Navone, de cette place où Domitien avait son cirque et qui rappelle les fastes cruels de la Rome impériale, — comme, à deux pas, la statue tron-

quée qui fait l'angle du palais Braschi, ce Ménélas devenu par l'ironie du sort le Pasquin des Pasquinades, rappelle la conquête morale de Rome par les artistes hellènes, — comme, à deux autres pas, la grande artère du corso Victor-Emmanuel démontre l'effort de renaissance de la Rome actuelle, — comme, à deux pas encore, la masse du palais Farnèse rappelle tout ensemble les grandeurs de l'art moderne et la tragédie des monarchies contemporaines. La pensée de Michel-Ange ne semble-t-elle pas encore empreinte dans le sombre travertin de cet immense sarcophage, qui fut le refuge du dernier roi de Naples? Mais il faut avoir l'âme entièrement libre pour se livrer à ce charme du dilettantisme historique qui émane des villes construites de passé, et quoique Julien se piquât, non sans motif, d'être un intellectuel supérieur à l'émotion, quoiqu'il admirât par-dessus tout le mot de celui qui prétendait n'avoir jamais éprouvé de chagrin dont une heure de lecture ne l'eût consolé, il n'avait pas son indépendance habituelle d'esprit durant cette course à pied qui le conduisait vers sa « mosaïque humaine », comme il avait dit pittoresquement, et il tournait et retournait sans cesse les questions suivantes :

— « Boleslas Gorka revenu? Et il y a deux jours j'ai vu sa femme qui ne l'attendait pas avant le mois prochain. Montfanon n'est cependant pas un halluciné... Boleslas Gorka revenu? Et au moment où Mme Steno est réellement folle de Maitland, car elle en est folle. Avant-hier, chez elle, à dîner, elle le regardait! C'en était scandaleux. Gorka l'avait déjà pressenti cet hiver. Quand l'Américain a dû faire le portrait d'Alba une première fois, le Polonais a tout empêché. Il est bon, lui, Montfanon, lorsqu'il parle de partage entre ces deux hommes. Quand Boleslas est parti pour Varsovie, à peine si Maitland et la comtesse se connaissaient, et maintenant!... S'il est revenu ainsi, c'est qu'il aura su son remplacement. Quelqu'un l'aura averti, un ennemi de la comtesse, un confrère de Maitland. Ça se fait entre bons petits camarades, ces infamies-là... Que Gorka, qui tire le pistolet comme Casal, tue Maitland en duel,

cela fera quelques faux Velasquez de moins, et je m'en soucie comme de mon premier article. Qu'il se venge sur sa maîtresse de cette trahison, voilà qui me serait égal encore, car cette Catherine Steno est une trop grande coquine... Mais ma petite amie, ma pauvre charmante Alba, que va-t-elle devenir s'il y a un scandale, du sang peut-être autour des folies de sa terrible mère, elle qui, par moments, soupçonne tout déjà et à qui cela fait tant de peine?... Gorka revenu?... Et il ne me l'a pas écrit, à moi qui ai reçu plusieurs lettres de lui depuis qu'il est parti, à moi, qu'il était venu prendre l'automne dernier pour confident de ses jalousies, sous prétexte que je connais les femmes, et avec la jolie petite vanité du roman à m'inspirer!... Ce silence et ce retour, cela ne sent plus le roman, mais le drame, et avec un Slave aussi Slave que ce Slave-ci, on doit s'attendre à tout. Je saurai à quoi m'en tenir tout de suite, car il va être au palais Castagna. Il aura tenu à accompagner sa femme pour revoir son ancienne maîtresse une matinée plus tôt. Ancienne maîtresse?... Non. Ce n'est pas réglé, cette situation-là... Je l'aimerais mieux sur la Vistule, décidément. Il y était plus rassurant!... Pauvre charmante Alba!... »

Ce petit monologue intérieur n'était pas très différent de celui que se serait prononcé dans une circonstance analogue n'importe quel jeune homme intéressé par une jeune fille dont la mère se conduit mal. C'est une situation attendrissante, mais assez commune, et il n'était nul besoin que le romancier vînt l'étudier à Rome, tout un hiver et tout un printemps, au plus grand dam de ses ambitions littéraires. Si cet intérêt dépassait celui d'une étude, Dorsenne possédait un moyen très simple pour empêcher que « sa petite amie », comme il disait, ne fût malheureuse des déportements de cette mère que l'âge n'assagissait pas. Que ne demandait-il sa main? Il était riche d'un patrimoine que ses succès de librairie avaient encore augmenté. Car depuis le premier livre qui avait établi sa réputation, ces *Études de femmes* publiées en 1879, pas un seul de ses quinze romans ou recueils de nouvelles n'était resté ina-

perçu. Sa célébrité personnelle pouvait, à la rigueur, se parer d'une célébrité de famille, car son grand-père était le petit-cousin de ce brave général Dorsenne que Napoléon ne put remplacer à la tête de la garde que par Friant. C'est tout dire d'un mot. Quoique les héritiers du héros de l'Empire n'eussent jamais reconnu ce cousinage, Julien y croyait, et quand il lui arrivait de dire, en réponse à des compliments sur ses livres : « A mon âge, mon grand-oncle, le colonel de la garde, avait fait bien autre chose... », il était de bonne foi. Cette prétention douteuse n'était même pas nécessaire pour que, posé comme il l'était, la comtesse Steno, qui elle-même s'était vaguement déclassée par sa galanterie, l'acceptât pour gendre. Quant à se faire aimer de la jeune fille, avec sa belle physionomie, toute en intelligence et en finesse, et la tournure élégante qu'il gardait malgré ses trente-cinq ans, il y pouvait évidemment prétendre. Rien cependant n'était plus loin de sa pensée qu'un projet de cet ordre, car, en montant les marches de l'escalier du palais jadis habité par Urbain VII, il continuait en de tout autres termes le monologue poursuivi durant le chemin, cette espèce de *copie* involontaire qui s'écrit d'instinct dans le cerveau de l'homme de lettres, quand il a trop aimé la littérature. Elle prend par instants une forme presque rédigée, et c'est la plus marquée des déformations professionnelles, la plus inintelligible aussi aux illettrés, qui pensent flottant et qui ne subissent pas, heureusement pour eux, la continuelle servitude du mot trop précis et de l'idée trop consciente.

— « Oui, pauvre charmante Alba ! » se répétait-il. « Quel malheur que ce mariage avec le frère de la comtesse Gorka ne se soit pas arrangé il y a quatre mois !... C'était passablement immoral que cette entrée dans la famille de l'amant de sa mère. Mais elle aurait eu moins de chances encore de jamais rien savoir, et la combinaison commode par laquelle cette mère l'a liée d'amitié avec cette femme, afin de mieux les aveugler toutes deux, aurait abouti à un peu de bien. Alba serait lady Ardrahan aujourd'hui, prise dans cette forte exis-

tence anglaise, qui vous refait de la vie morale comme la montagne vous refait du sang, au lieu qu'on va la marier à un imbécile quelconque d'ici ou d'ailleurs. Puis elle le trompera comme sa mère a trompé feu Steno, avec moi peut-être, par souvenir de notre jolie et pure intimité de maintenant, — ce qui sera par trop mélancolique... Allons! n'y pensons pas!... C'est l'avenir dont nous ne savons point s'il existe, au lieu que le présent existe, lui, et il a tous les droits... Le présent, c'est que j'aurai dû à la contessina mes plus fines sensations de Rome, cette vision de sa jeunesse, pas très heureuse, dans ce décor d'un si grand passé. Et c'est une sensation encore qu'il faut savoir goûter, que celle-ci : visiter ce palais à l'encan avec cette adorable enfant sur qui pèse cette menace de drame. Que veut la *lo-gique*, comme aurait dit mon ami Beyle? Me réjouir que la comtesse Steno soit galante, car autrement la maison n'aurait pas ce ton, et je n'aurais jamais vécu dans la familiarité de la petite. Me réjouir qu'Ardea soit un viveur doublé d'un fou, qu'il ait perdu sa fortune à la Bourse et que le syndicat de ses créanciers, présidé par le sieur Ancona, ait fait main basse sur son palais. Car autrement je ne serais pas à monter les marches de cet escalier papal, ni à regarder ces débris de sarcophages grecs encastrés dans les murs, et ce jardin d'un vert si intense. — Quant à Gorka, il peut être revenu pour trente-six motifs autres que la jalousie, et Montfanon a raison, la Caterina est assez fine pour les rouler tous deux, le peintre et lui. Elle fera croire au Maitland qu'elle reçoit Gorka à cause de Mme Gorka, et pour l'empêcher de ruiner au jeu cette excellente femme. Elle racontera au Boleslas qu'il ne s'agit entre elle et Maitland que de dissertations platoniques sur les mérites comparés de Raphaël et de Pérugin... Et moi, je serais plus dupe que ces deux dupes en perdant cette visite-ci. Ce n'est pas tous les jours que l'on a la chance de voir vendre, comme un simple bohème, l'arrière-petit-neveu d'un pape... »

Cette seconde suite de réflexions ressemblait plus que la première au vrai Dorsenne, et à la sorte de dilettantisme rai-

sonné dont il avait livré à Montfanon une confession atténuée qui le rendait inexplicable même à ses meilleurs amis. Ce jeune homme aux grands yeux noirs, largement ouverts dans un visage aux traits délicats, avec un teint olivâtre de moine espagnol rongé d'ascétisme, n'avait jamais eu qu'une passion, trop exceptionnelle pour ne pas dérouter l'observateur ordinaire, et développée dans un sens si singulier qu'elle devait revêtir tour à tour pour les plus bienveillants les apparences d'une attitude presque outrageante ou bien celle d'un abominable égoïsme et d'une profonde corruption. Dorsenne l'avait dit avec sincérité, il aimait à comprendre, — pour comprendre, — comme le joueur aime à jouer, l'avare à entasser de l'argent, l'ambitieux à conquérir des places. Il y avait en lui cet appétit, ce goût, cette manie plutôt des idées qui fait le savant et le philosophe. Mais c'était un philosophe cousu par le caprice de la nature à un artiste, et par celui de la fortune et de l'éducation à un mondain et à un voyageur. Les spéculations abstraites du métaphysicien ne lui eussent pas suffi, non plus que la création continue, jaillissante et simple du conteur qui conte pour s'amuser de sa verve, non plus que l'ardeur à demi animale de l'homme de plaisir qui s'abandonne à la frénésie du vice. Il s'était inventé, un peu par instinct, un peu par méthode, un compromis entre ses tendances contradictoires qu'il formulait d'une façon assez pédantesque, quand il disait que son unique but était d' « intellectualiser des sensations vives » . En termes plus clairs, il rêvait d'éprouver de l'existence humaine le plus grand nombre des impressions qu'elle peut donner et de les penser après les avoir éprouvées. Il croyait, à tort ou à raison, démêler dans les deux écrivains qu'il appréciait le plus, Gœthe et Stendhal, une application d'un principe pareil. Sa constante étude avait donc consisté, depuis environ quatorze ans qu'il avait commencé de vivre et d'écrire, à traverser le plus de milieux différents qu'il lui avait été possible. Mais il les avait traversés en s'y prêtant sans jamais s'y donner, avec cette idée, toujours présente dans l'arrière-fond de son esprit, qu'il exis-

tait de par ailleurs d'autres mœurs à connaître, d'autres caractères à regarder, d'autres personnages à revêtir, d'autres sensations sous lesquelles vibrer. L'instant où il devait se renouveler lui était marqué par l'achèvement de chacun des livres qu'il composait de la sorte, persuadé qu'une fois écrite et traduite, une expérience sentimentale ou sociale ne vaut plus la peine d'être prolongée. Ainsi s'expliquent l'incohérence d'habitudes et les contrastes d'atmosphère, si l'on peut dire, qui font la marque de son œuvre. Prenez au hasard son premier recueil de nouvelles, ces *Études de femmes* qui l'ont fait connaître. Elles sont d'un sentimental qui a mal aimé et qui a perdu des heures après des heures à prendre au sérieux par excès de romanesque le demi-monde avoué ou déguisé. A côté de cela, *Sans Dieu*, ce récit d'un drame de conscience scientifique, atteste une fréquentation continue du Muséum, de la Sorbonne et du Collège de France, tandis que *Monsieur le Premier* demeure l'un des tableaux les plus ressemblants du monde politique contemporain et qui ne peut avoir été tracé que par un familier du Palais-Bourbon et des bureaux de journaux. Mais n'a-t-on pas appris à Paris, un beau matin, que Dorsenne était candidat à la députation, — où il a d'ailleurs échoué, — par réclame, ont dit ses ennemis, par caprice, ont dit ses amis, au lieu qu'il n'avait d'autre but que de se figurer la sensibilité spéciale à l'homme d'action ? D'autre part, les deux volumes de voyage assez prétentieusement dénommés *Tourisme*, les *Portraits d'étrangères*, et cette *Églogue mondaine* dont le cadre flotte entre Florence et Londres, La Maloja et Bayreuth, révèlent de longs séjours hors de France, une analyse sur le vif des mondes italien, anglais et allemand, enfin une connaissance superficielle, mais exacte, des langues, des histoires et des littératures qui ne s'accorde guère avec l'*odor di femmina* comme répandue sur toutes ces pages. Ces contrastes sont de ceux qui supposent une âme douée de qualités étrangement complexes, dominée par une volonté très ferme, et, il faut bien le dire, d'une sensibilité médiocre. Ce dernier point paraîtra inconciliable avec l'extrême et presque morbide déli-

catesse de certaines œuvres de Dorsenne. C'était ainsi cependant. Il avait très peu de cœur. En revanche, il avait beaucoup de nerfs, et si le cœur est nécessaire pour sentir véritablement jusqu'à ce don complet de soi qui ne recule même pas devant la mort, les nerfs et leur irritabilité souffrante suffisent à celui qui veut peindre les passions humaines, l'amour surtout, avec ses joies et ses douleurs que l'on tait lorsqu'on les éprouve à un certain degré. Quoique Julien n'ait jamais eu qu'une demi-gloire, le succès était venu le prendre trop jeune pour ne pas lui avoir donné l'occasion de quelques aventures. Il passait pour en avoir eu bien davantage, à cause du goût très vif qu'il avait toujours professé pour la conversation féminine. Dans chacun des milieux traversés au cours de son vagabondage sentimental, toujours il essayait de trouver une femme qui résumât dans son charme le charme épars de ce milieu. Il avait ébauché ainsi d'innombrables intimités. Quelques-unes avaient été franchement galantes. La plupart étaient demeurées platoniques. D'autres avaient consisté dans une simple coquetterie d'amitié, comme c'était le cas aujourd'hui avec Mlle Steno. Le jeune homme n'y avait jamais apporté plus d'amour-propre que d'entraînement. Toute femme, maîtresse ou amie, n'avait jamais été pour lui qu'une curiosité à satisfaire neuf fois sur dix, et cette dixième fois une volupté à goûter ou un parfum d'âme à respirer, puis un modèle à peindre. Mais comme il s'était sans cesse appliqué à ce que le modèle ne pût être reconnu à aucun signe extérieur, il n'avait jamais pensé qu'il fût coupable, en utilisant son prestige d'écrivain connu pour ce qu'il appelait « sa culture ». Il ne se doutait même pas de ce qu'il y avait de dépravé dans cet épicurisme cérébral fondé sur un constant abus de sa propre âme d'abord et de celle des autres. Il était capable de justice, la défense qu'il avait faite de Fanny Hafner à Montfanon l'avait prouvé ; d'admiration, son respect pour les nobles côtés de ce même Montfanon en faisait foi ; de pitié, car il n'aurait pas sans cela appréhendé tout de suite avec tant de sympathie le contre-coup que le retour du comte Gorka aurait sur la destinée de l'innocente Alba

Steno. Mais la volte-face soudaine qui s'était accomplie dans ses pensées, rien qu'à s'engager dans la cage du vaste escalier Castagna, s'accomplissait pour lui dans chaque circonstance analogue. L'excès de la réflexion venait sans cesse corrompre ou dissoudre sa sensibilité naturelle, et c'est ainsi qu'après avoir été vraiment bouleversé par cette nouvelle inattendue, par cette rentrée à Rome de l'amant que trompait Mme Steno, au point de se détailler, dans un quart d'heure de douloureuse inquiétude, tous les dangers que cette rentrée représentait pour Alba, il s'était repris en main avant même d'avoir revu la jeune fille. Et au lieu de s'empresser, comme il était naturel, pour savoir du moins à quoi s'en tenir, il s'était arrêté à une fenêtre et il griffonnait sur un mince cahier de notes tiré de sa poche, avec la pointe d'un crayon toujours à portée de ses doigts, d'une écriture ferme, précise et nette, comme il voulait que fussent son esprit et son art, cette petite note peu teintée de sentimentalisme :

— « 2 *mai* 90. — *Palais Castagna. Merveilleux escalier tournant construit par Balthazar Peruzzi, si large et si long, avec de doubles colonnettes de dix marches en dix marches, comme celui de Santa Colomba près de Sienne. Goûté surtout la vue d'un jardin intérieur si fermé, si encadré, si dessiné que les buissons rouges de fleurs, la sèche régularité des arbustes verts, les lignes nettes des allées sablées et grises, semblent autant de traits d'un visage. Idée du jardin* latin, *opposé au jardin* germanique *ou* anglo-saxon, *ce dernier respectant l'indéterminé de la nature, l'autre tout en ordre, tout en règle, humanisant et administrant jusqu'aux parterres. Soumettre la complexité de la vie à une pensée d'ensemble et très claire, marque constante de ce génie latin, pour un bouquet d'arbres comme pour tout un peuple, comme pour toute une religion. — Catholicisme. — C'est le contraire dans les races du Nord. — Protestantisme. — Profondeur du mot : les forêts ont appris à l'homme la liberté...* »

Il avait à peine fini d'écrire cette citation, si bizarrement interprétée, et il refermait le petit carnet qu'il appelait tantôt son « garde-manger », et tantôt, plus brutalement encore, son « crachoir », lorsque le son d'une voix qu'il connaissait très bien le fit se retourner subitement. Il n'avait pas entendu monter un personnage qui s'était amusé à le laisser écrire, et qui n'était autre qu'un des acteurs de sa « troupe », pour parler toujours comme lui-même, une des personnes avec lesquelles la partie de ce matin s'était organisée l'avant-veille chez Mme Steno, celle justement que l'intolérant marquis avait déchirée avec le plus d'ardeur, le père de la belle Fanny Hafner, le baron Justus lui-même. L'ancien écumeur des marchés de Berlin et de Vienne, le trop fameux fondateur du *Crédit austro-dalmate*, était un petit homme très maigre, avec des yeux bleus, d'une acuité presque insupportable, dans un visage d'un teint comme neutre et d'une physionomie comme éteinte. Son attitude toujours également courtoise, sa mise toujours également simple et soignée, sa parole toujours également sobre et retenue lui donnaient cette espèce de distinction effacée qui joue la supériorité chez les vieux diplomates. Mais le dangereux aventurier se trahissait par ce regard que Hafner n'était pas arrivé à voiler d'amabilité indifférente. L'homme du monde qu'il se piquait d'être devenu laissait transparaître, malgré tout, par des riens indéfinissables et surtout par ces prunelles, d'une inquiétude si singulière dans un personnage si riche, un énigmatique et amer passé de luttes obscures et contrastées, d'âpres convoitises, de froids calculs et d'indomptable énergie. Le fanatique Montfanon, qui se méprenait avec tant d'iniquité sur la fille, y voyait juste pour le père, — ou presque juste, car il y a plus de nuances et moins de parti pris même dans un type aussi complet de faiseur international que ce personnage qui n'a en effet ni religion, ni famille, ni patrie. Mais c'est la naissance qui l'a voulu. Fils d'un juif de Berlin et d'une Hollandaise protestante, Justus Hafner a été inscrit sur les registres de l'état civil comme appartenant au culte de sa mère. Seule-

ment il a perdu cette mère dès le plus bas âge, et il n'a été élevé dans aucune autre liturgie que celle de l'argent. Chez son père, petit joaillier très persévérant et très habile, mais trop prudent pour hasarder et gagner beaucoup, il apprit le commerce des pierres précieuses, auquel il adjoignait bientôt celui des dentelles, des tableaux, des vieilles étoffes, des tapisseries, des meubles rares. Un coup d'œil infaillible, une patience d'Allemand mâtiné d'Israélite et de Hollandais lui valurent vite un premier capital, que l'héritage du père vint augmenter. A vingt-sept ans, Justus n'avait pas moins de quatre cent mille marks. Deux opérations de Bourse imprudentes, entreprises pour forcer la chance et atteindre le premier million, dépouillèrent le trop audacieux courtier, qui recommença l'édifice de sa fortune en brocantant à nouveau des diamants et des bijoux. Il vint à Paris, et c'est là, dans un pauvre petit appartement de la rue Montmartre, qu'il reforma, en trois ans, son second capital. Il le manœuvra, cette fois, d'une manière si supérieure qu'en 1870 et à l'époque de la guerre il avait reconquis sa mise de fonds. L'armistice le trouva en Angleterre, où il s'était marié avec la fille d'un agent d'affaires viennois, venu à Londres afin de monter une vaste entreprise de ravitaillement pour les armées belligérantes. Les gains énormes faits par le beau-père et le gendre dans cette année-là les décidèrent à fonder une maison de banque qui eut son siège principal à Vienne et une succursale à Berlin. Justus Hafner, admirateur passionné de M. de Bismarck, commandita en outre un grand journal. Mais il faisait double emploi entre les mains du célèbre homme d'État, qui refusa d'aider l'ancien placier en pierres à satisfaire des ambitions politiques caressées dès le premier âge. Ce fut un cruel écroulement, tout moral celui-ci, dans la vie du laborieux personnage, qui, ayant jugé son avenir en Prusse, émigra définitivement à Vienne. La création du *Crédit austro-dalmate,* lancé avec une extraordinaire supériorité de réclame, lui permit de réaliser enfin une au moins de ses chimères. Sa fortune, sans égaler celle des puissants financiers de l'époque,

s'éleva avec une rapidité presque fantasmagorique à un chiffre assez haut pour lui permettre, dès 1879, ce luxe supérieur qui ne convient qu'aux cinq cent mille francs de rente. Contrairement aux habitudes des agioteurs de cette espèce, Hafner sut et put réaliser cette fortune à temps, et mettre ce prodigieux bénéfice en placements sûrs. Il se croyait donc à l'abri, lorsque le coup de foudre du procès de 1880 faillit détruire à jamais cet édifice si péniblement construit. Le *Crédit austro-dalmate* avait sombré d'une manière retentissante parmi d'innombrables désastres publics et privés, et des scandales tels que le suicide de la famille Schrœder. Des poursuites furent ordonnées contre un groupe de fondateurs, dont était Justus Hafner. Il fut parmi les acquittés, mais avec des considérants si cruels pour sa moralité financière, au milieu d'une telle indignation publique, qu'il abandonna l'Autriche pour l'Italie, et Vienne pour Rome. Là, sans se préoccuper des premières rebuffades, il entreprit de réaliser ce qui avait été le troisième grand objectif de sa vie : la conquête d'une situation mondaine. A la période de l'avidité avait succédé, comme il arrive chez ces redoutables manieurs d'argent, la période de la vanité. Devenu veuf, il prépara le mariage de sa fille avec une force de vouloir et une complication de combinaisons égales à son effort d'autrefois, et ce *struggle for high life* était déguisé sous le parti pris de haute politesse et de noble tenue le plus systématiquement adopté. Comment avait-il trouvé le moyen, à travers tant de luttes et si âpres, de se raffiner assez pour que le brocanteur primitif et le boursicotier véreux ne fussent pas trop reconnaissables chez le baron de cinquante-quatre ans, décoré de plusieurs ordres, installé dans un magnifique palais, père d'une charmante fille, et lui-même aimable causeur, cavalier courtois, élégant sportsman? C'est le secret de ces natures, taillées pour la conquête sociale comme un Napoléon pour la guerre et un Talleyrand pour la diplomatie. Cette question, Dorsenne se la posait sans cesse, et il ne la résolvait pas. Quoiqu'il se fût vanté de regarder le baron avec une curiosité tout intellectuelle, il ne parvenait pas non plus à se

défaire d'un frisson d'antipathie chaque fois qu'il rencontrait les terribles yeux de ce terrible homme. Et encore ce matin-là, dans ce tournant d'escalier, il lui fut parfaitement désagréable que ces yeux l'eussent vu en train de prendre sa note innocente, quoiqu'il y eût à peine une nuance de douce ironie mondaine, — celle d'un grand seigneur qui protège un grand artiste, — dans la manière dont Hafner l'interpella :

— « Ne vous dérangez pas pour moi, cher maître », lui disait-il. « Vous travaillez d'après nature, et vous avez bien raison... Je vois que votre prochain roman va rouler sur la ruine de notre pauvre prince d'Ardea... Ne soyez pas trop dur pour lui, ni pour nous... »

L'écrivain ne put s'empêcher de rougir à cette bénigne plaisanterie. Aucune ne l'affectait plus péniblement, parce qu'elle était à la fois très juste et très injuste. Comment expliquer l'espèce d'alchimie littéraire grâce à laquelle il avait le droit d'affirmer qu'il ne faisait jamais de portrait, quoique pas une ligne de ses quinze volumes ne fût tracée sans un modèle vivant? Aussi mit-il une certaine mauvaise humeur à répondre :

— « Vous vous trompez, mon cher baron. Je ne prends de notes sur personne, et je n'ai pas l'habitude d'écrire des livres à clef... »

— « Les auteurs disent tous cela », reprit le baron en haussant les épaules avec la bonhomie jouée dont il se départait si rarement, « et ils ont encore raison... En tout cas, c'est fort heureux que vous ayez eu ces quelques mots à écrire, car nous serons deux à arriver en retard à un rendez-vous où il y a des dames... Il est tout près d'onze heures et quart, et nous devions être là à onze heures précises... Moi, j'ai une excuse, j'ai attendu ma fille... »

— « Et elle ne vient pas?... » demanda Dorsenne.

— « Non », répondit Hafner, « au dernier moment elle n'a pu se décider... Elle a eu une petite contrariété ce matin, je ne sais quel vieux livre qu'elle voulait acheter. Un plus malin a su qu'elle en avait envie, et il le lui a soufflé. Elle en sera

quitte pour payer cette fantaisie vingt-cinq louis de plus... Mais ce n'est pas la vraie cause. La vraie cause, c'est qu'elle est trop sensible, et elle trouve cela si triste, cette mise en vente de tout le mobilier de cette vieille famille... Enfin, je n'ai pas insisté. Que serait-ce si elle avait connu feu la princesse Nicoletta, la mère de Peppino? Quand je suis venu à Rome en visite pour la première fois, vers 75, si vous saviez ce que c'était que ce salon et comme la princesse était princesse!... C'était une Condolmieri, elle, de la famille d'Eugène IV, un pape du plus pur quinzième... »

— « Comme la vanité rend sot l'homme le plus fin ! » songeait Julien tout en emboîtant le pas au baron. « Il voudrait me faire croire qu'il a été reçu chez cette femme qui a été la plus *noire* des *noires,* la plus difficile sur le recrutement de son salon... Mais aussi comme la vie est plus complexe que ne la voient les Montfanon, tout de même! Cette fille qui sent d'instinct ce que ce chouan de marquis sent par doctrine : la mélancolie de ces fins de noblesse, avec ce père qui laisse passer le bout de l'oreille du brocanteur et qui parle des papes du moyen âge comme d'un bibelot!... Le plus pur quinzième!... Pendant que nous sommes seuls, il faut que je lui demande, à ce vieux renard, ce qu'il sait du retour de Boleslas Gorka. Il est l'âme damnée de Mme Steno. Il doit être renseigné sur les faits et gestes du Polonais... » Précisément cette amitié de Hafner à l'égard de la comtesse, dont il était le conseiller financier, eût dû être pour Dorsenne une raison d'éviter à tout prix un sujet pareil, d'autant plus qu'il était très sûr de l'antipathie de cet homme. Le baron pouvait, par un seul mot perfidement répété, lui nuire beaucoup auprès de la mère d'Alba. Mais le romancier, pareil sur ce point à la plupart des observateurs professionnels, n'avait de puissance d'analyse que d'une façon rétrospective. Jamais sa pénétrante intelligence ne lui avait servi à éviter une de ces petites fautes de langage qui sont les grandes fautes de conduite sur le mesquin échiquier du monde. Heureusement pour lui, il ne nourrissait aucune sorte d'ambition, que de son plaisir et de son

art. Sans quoi il eût trouvé le moyen de se faire, et gratuitement, assez d'ennemis pour manquer toutes les académies et toutes les croix. Il choisit donc le moment où le baron, arrivé sur le palier du premier étage, respirait avec un peu d'essoufflement, et où l'agent de l'entrepreneur des ventes préposé au guichet vérifiait leur permis d'entrée à tous deux, pour dire à son compagnon :

— « Est-ce que vous avez vu Gorka depuis son arrivée? »

— « Comment? Boleslas est ici? » demanda Justus Hafner, qui ne manifesta d'ailleurs son étonnement d'aucune autre manière, sinon en ajoutant : « Je le croyais toujours en Pologne... »

— « Je ne l'ai pas vu moi-même », dit Dorsenne. Il regrettait déjà d'avoir parlé trop vite. Il est toujours plus prudent de ne pas colporter le premier certaines nouvelles. Mais l'ignorance où le meilleur ami de la comtesse Steno et qui la voyait presque tous les jours était de ce retour, avait frappé le jeune homme d'une surprise trop vive pour qu'il n'insistât point. « Quelqu'un l'a rencontré ce matin, de la véracité de qui je ne peux pas douter... » Puis, brusquement : « Cela ne vous fait pas peur, à vous, cette rentrée subite?... »

— « Peur? » répondit le baron. « Et pourquoi?... » Il avait regardé l'écrivain en prononçant cette phrase, avec cette même physionomie impassible qu'il avait toujours, et que démentait cependant un très petit indice, bien significatif pour qui le connaissait. Les deux hommes avaient passé, en échangeant ces quelques mots, dans la première salle de l'exposition des « objets d'art ayant appartenu à l'appartement de S. E. le prince d'Ardea », comme disait le catalogue, et le baron n'avait pas pris, comme c'était son geste habituel, le lorgnon d'or qu'il posait à la pointe de son nez devant le moindre étalage de bric-à-brac. Pour qu'il cheminât de son pied lent — un pied qui mesurait son pas avec une prudence de policier — à travers les bustes et les statues de cette première salle, dite « des Marbres » sur le catalogue, sans donner son coup d'œil d'ancien marchand aux tapisseries des Gobelins

pendues sur les murs, il fallait que lui-même considérât comme très grave la révélation du romancier. Ce dernier en avait trop dit pour ne pas continuer :

— « Eh bien! moi qui ne suis pas lié avec Mme Steno depuis des années comme vous, j'ai eu froid pour elle quand on m'a annoncé ce retour. Elle ne sait pas ce que c'est que Gorka jaloux, et ce dont il est capable... »

— « Jaloux? Et au nom de quoi?... » interrompit Hafner. « Ce n'est pas la première fois que j'entends prononcer le nom de ce pauvre Boleslas à propos de la comtesse... J'avoue que je n'ai jamais pris ces ragots au sérieux, et je n'aurais pas cru que vous, un habitué de son salon, un de ses amis, vous hésitiez là-dessus. Tranquillisez-vous... Gorka est amoureux de sa charmante femme, et il ne peut pas mieux choisir. La comtesse Caterina est une excellente personne, très Italienne, très en dehors. Elle s'intéresse à lui, comme à vous, comme à Maitland, comme à moi, avec son expansion naturelle ; à vous parce que vous écrivez de si beaux ouvrages, à Maitland parce qu'il peint comme nos meilleurs maîtres, à Boleslas à cause du chagrin qu'il a eu lors de la mort de son premier enfant, à moi parce que j'ai la charge si délicate de diriger une jeune fille... C'est mieux qu'une excellente personne ; c'est une femme vraiment supérieure, très supérieure... »

Il avait débité ce discours hypocrite avec une tranquillité si complète que Dorsenne en demeura abasourdi et en même temps irrité. Que Hafner ne pensât pas un mot de ce qu'il disait, le romancier en était sûr, lui qui, par les indiscrètes confidences de Gorka, savait à quoi s'en tenir sur les mœurs de la Vénitienne, et il connaissait le coup d'œil du baron! En tout autre instant, il eût admiré la politique du vieux routier, si dressé aux ménagements de la plus timorée circonspection, qu'il appréhendait de même avoir écouté ce dont il était plus sûr que n'importe qui. En ce moment, l'écrivain jugea cette réserve d'autant plus puérile qu'elle lui faisait jouer un rôle, assez ordinaire, mais peu élégant, celui d'un calomniateur qui déshonore une femme chez laquelle il a dîné l'avant-veille. Il

pressa donc le pas, autant que la politesse le lui permettait, afin de ne pas demeurer en tête à tête avec le baron et aussi pour rejoindre les personnes de leur partie arrivées déjà. Ils sortirent de cette première salle pour entrer dans une seconde, dite « des porcelaines », puis dans une troisième, dite « de la fresque de Pierin del Vaga », à cause du plafond où ce maître a peint une réplique de son vigoureux morceau de Gênes : *Jupiter foudroyant les Géants*, et enfin dans une quatrième, dite « des *Arazzi* », à cause des panneaux merveilleux dont elle est décorée. De rares visiteurs s'y promenaient, car la saison était un peu avancée, et le choix singulier qu'avait fait de cette date le sieur Ancona, pour procéder à l'exécution immobilière du prince, attestait ou bien le calcul d'une haine profonde ou bien la ruse adroite d'un syndicat de revendeurs. Les antiques magnificences du palais allaient être adjugées pour la moitié de la valeur qu'elles auraient eue quelques mois plus tôt ou plus tard. Ce petit nombre de curieux faisait encore ressortir, par le contraste, la profusion de meubles, d'étoffes, d'objets d'art de toute nature qui encombraient ces vastes pièces. C'était un résidu étonnant de cinq cents ans de puissance et de luxe, où des chefs-d'œuvre dignes des grands Médicis, et d'ailleurs exécutés de leur temps, alternaient avec des fanfreluches du dix-huitième siècle, des bronzes du premier Empire avec des bibelots d'argent commandés à Londres hier. Le baron Justus n'avait pu y tenir. Il avait enfin placé sur son nez busqué le fameux lorgnon, et il interpellait Dorsenne pour lui montrer un fauteuil curieux, la ciselure d'un cartel, la broderie d'une étoffe. Un regard lui suffisait pour juger sans se tromper. Si le romancier avait eu l'esprit capable d'observer, peut-être aurait-il aperçu, dans la connaissance minutieuse où le banquier était du catalogue, la trace d'une étude trop approfondie pour ne pas s'accorder à quelque projet mystérieux.

— « Il y a des trésors ici », disait-il. « Tenez, ces deux potiches à couvercle bombé, avec ce fond orange rehaussé de dorures ? Voilà des pièces qui ne se font plus en Chine. Le

secret en est perdu... Et ce tête-à-tête en vieux Saxe décoré de fleurs?... Et cette chape pluviale dans cette vitrine? Quelle merveille!... Cela vaut celle de Pie II qui est à Pienza et qu'on avait volée. J'ai failli l'acheter à l'époque pour quinze cents francs. Elle en vaut quinze mille, vingt mille, tout ce qu'on veut... Voilà maintenant de la faïence hispano-mauresque. Elle aura été rapportée d'Espagne lorsque le cardinal Castagna, depuis Urbain VII, est allé à Madrid et qu'il a remplacé Pie V comme parrain de l'infante Isabelle. Ah! que de richesses!... Mais vous allez comme le vent », ajouta-t-il, « et c'est peut-être mieux, car je m'arrêterais, et le cavalier Fossati, l'entrepreneur à qui ces terribles créanciers de Peppino ont confié sa vente, a des espions partout. Vous remarquez un objet, vous êtes connu pour être un *solider Mann*, comme on dit en Allemagne. Vous êtes noté. Je dois être sur sa liste... Je me suis tant laissé rouler par lui!... Hé! c'est un homme très fin... Mais, tenez, j'aperçois ces dames. Nous aurions dû penser qu'elles étaient là... »

Et en souriant, — mais de qui? de Fossati, de lui-même, ou de son compagnon? — il fit lire à ce dernier le cartouche suspendu à la porte d'entrée d'une chambre transversale, avec cette inscription : — « Salon des coffres de mariage. » — Il y avait, en effet, rangées le long des murs, une quinzaine de ces caisses de bois peint et sculpté, de ces *cassoni* où ce fut la mode autrefois, dans les grandes familles italiennes, d'enfermer les trousseaux destinés aux nouvelles épousées. Ceux de la famille Castagna attestaient, par leurs écussons, quelles alliances le dernier des petits-neveux d'Urbain VII, l'actuel prince d'Ardea, compromettait dans cette faillite de sa fortune héréditaire. Trois jeunes femmes très élégantes étaient occupées à les examiner, dans lesquelles Dorsenne reconnut aussitôt la blonde et frêle Alba Steno, Mme Gorka, avec sa haute taille, sa chevelure blonde aussi et son profil énergique d'Anglaise au menton trop fort, la jolie Mme Maitland et son teint comme doré qui semblait n'avoir pris du sang noir que juste de quoi bistrer son fin visage. Florent Chapron, le beau-

frère du peintre, était le seul homme qui tînt compagnie à ces trois dames. La comtesse Steno et Lincoln Maitland étaient absents, et l'on entendait la voix musicale d'Alba qui épelait les blasons sculptés sur les targes de ces coffres, jadis ouverts dans d'autres moments avec des frissons de curiosité tendre par des jeunes filles rieuses et rêveuses comme elle :

— « Regarde, Maud », disait-elle à Mme Gorka, « voilà le chêne des Della Rovere, et, tiens, les étoiles des Altieri... »

— « Et moi, j'ai trouvé la colonne des Colonna », répondait Maud Gorka.

— « Et vous, Lydia? » demandait Mlle Steno à Mme Maitland.

— « Et moi les abeilles des Barberini. »

— « Et moi les lis de Farnèse », dit à son tour Florent Chapron, qui, s'étant relevé le premier, aperçut les nouveaux venus. Il les salua gaiement de son bon rire qui découvrait ses dents si blanches et semblait illuminer jusqu'à la sclérotique de ses yeux, toute bleutée de blanc. « Nous ne vous attendions plus, messieurs. Tout le monde a fait faux bond à notre rendez-vous. Lincoln était en train, il n'a pas voulu quitter son atelier. Il paraît que Mlle Hafner s'est dégagée hier auprès de ces dames. La comtesse Steno a un peu de migraine. Nous ne comptions plus sur le baron, qui est connu pour n'être jamais arrivé cinq minutes trop tard... »

— « Moi, j'étais sûre que Dorsenne ne nous manquerait pas », fit Alba, en regardant le jeune homme avec ses larges prunelles d'un bleu aussi clair que celles de Mme Gorka étaient sombres. « Seulement je m'attendais que nous le rencontrerions dans l'escalier en nous en allant, et qu'il nous dirait avec stupeur : Comment? Je ne suis pas exact?... » Et elle continua : « Ne vous excusez pas, et répondez à l'examen d'histoire romaine que nous allons vous faire passer... C'est un véritable cours que nous venons de suivre ici, avec tous ces vieux bahuts... Quelles sont les armes de cette famille-ci? » insista-t-elle en invitant le jeune homme à se pencher sur la paroi d'un des coffres. « Vous ne savez pas?... Les Carafa, monsieur

l'homme célèbre. Et quel pape ont-ils eu? Vous ne savez pas non plus?... Paul IV, monsieur l'écrivain... Si jamais vous venez nous voir à Venise, c'est là que je vous étonnerai sur les Doges... »

Elle avait mis une grâce si affectueuse à ce petit discours, et elle était si visiblement dans une de ses heures — trop rares, hélas! — d'enfantine joie, que Dorsenne, préoccupé comme il venait de l'être à cause d'elle, en eut le cœur serré. Cette défection simultanée de Mme Steno et de Lincoln Maitland pouvait n'être que fortuite. Mais, persuadé comme l'était le jeune homme que la comtesse aimait Lincoln et ne doutant pas qu'elle ne fût sa maîtresse, cette double absence devait lui paraître singulièrement suspecte. Une pareille idée aurait suffi pour que l'innocente gaieté de la jeune fille lui fît un peu mal. Cette gaieté devenait tragique s'il était vrai que l'autre amant de la comtesse fût revenu à l'improviste, averti par quelque dénonciation. Aussi Dorsenne éprouvait-il une émotion véritable en demandant à Mme Gorka :

— « Comment se porte Boleslas?... »

— « Mais bien, je suppose », dit la jeune femme. « Je n'ai pas de lettre aujourd'hui... Est-ce que ce n'est pas un de vos proverbes : Pas de nouvelle, bonne nouvelle? »

Le baron Hafner se tenait à côté de Maud Gorka lorsqu'elle prononça cette phrase. Involontairement Dorsenne le regarda, et involontairement, si maître qu'il fût de lui-même, Hafner regarda Dorsenne. Il ne s'agissait plus, cette fois, d'une simple hypothèse. Que Boleslas Gorka fût revenu à Rome à l'insu de sa femme constituait, quand on savait ses relations avec Mme Steno et l'infidélité de cette dernière, un événement gros de trop redoutables conséquences pour que les deux hommes ne fussent pas saisis de la même pensée : est-il temps encore d'empêcher un malheur? Chacun d'eux devait, dans cette circonstance, comme il arrive dans les crises importantes de la vie, montrer le fond même de son caractère. Pas un muscle du visage de Hafner ne tressaillit. Il s'agissait

peut-être de rendre un service capital à une femme en danger, et qu'il aimait d'amitié autant qu'il pouvait aimer. Cette femme était la cheville ouvrière de sa situation mondaine à Rome. Elle était davantage encore. Tout un plan de mariage pour Fanny, encore secret, quoique sur le point d'aboutir, reposait sur Mme Steno. Mais il se trouvait ne pouvoir rendre ce service qu'après avoir passé une demi-heure dans les salles du palais Castagna, et il se mit en mesure d'employer cette demi-heure de la manière qui fût le plus profitable à ses achats possibles, — à moins qu'il n'eût encore un intérêt plus compliqué. Car il se retourna vers Mme Gorka, et il lui dit, avec sa politesse un peu soulignée :

— « Comtesse, si vous me permettez de vous donner un conseil, ne vous attardez pas devant ces coffres, tout intéressants qu'ils soient... D'abord, comme je le racontais à Dorsenne, le cavalier Fossati, l'entrepreneur de la vente, a sa police partout ici... Votre station, à vous quatre, est déjà remarquée, soyez-en sûrs, en sorte que, si la fantaisie vous prend d'un de ces bahuts, il le saura d'avance. Il s'arrangera pour que vous le payiez le double, le triple et au delà... Et puis, nous avons à voir tant d'autres richesses, notamment un carton de douze dessins de maîtres que d'Ardea ne soupçonnait même pas et que Fossati a découverts, le croiriez-vous? mangés aux vers dans une armoire d'un des greniers... »

— « Voilà qui intéresse votre collection », reprit Florent, « et celle de mon beau-frère. »

— « Allons », répondit Mme Gorka, avec sa bonne humeur habituelle, « il y a au moins deux de ces coffres dont je raffole et que je veux avoir... Je l'ai dit si haut que ce n'est plus la peine d'espérer que votre cavalier Fossati ne le sache pas, s'il a vraiment ce joli procédé d'espionnage... Mais quarante à cinquante livres de plus ne valent pas un mensonge, — ni même quarante mille... »

— « Hafner va te dire que ce ton n'est pas encore assez baissé », dit Alba Steno en riant, « et il ajoutera son grand mot : Vous ne serez jamais diplomate... Mais », ajouta la jeune

fille en se tournant vers Dorsenne, après s'être effacée devant la silencieuse Lydia Maitland, et s'arrangeant pour rester en arrière avec le jeune homme, « je viens de l'être, moi, un peu, diplomate, afin de savoir si vous avez quelque ennui... » Et son mobile visage avait changé d'expression pour regarder celui de Julien avec une véritable anxiété. « Oui », dit-elle, « je ne vous ai jamais vu préoccupé comme vous semblez l'être ce matin. Est-ce que vous ne vous sentez pas bien? Est-ce que vous avez reçu quelque mauvaise nouvelle de Paris? Enfin, qu'avez-vous?... »

— « Moi, préoccupé?... » répliqua Dorsenne. « Vous vous trompez, je n'ai absolument rien, je vous l'assure. » Il était impossible de mentir avec une maladresse plus évidente, et si quelqu'un méritait l'épigramme et le mépris du baron Hafner, c'était assurément lui. A peine Mme Gorka avait-elle parlé, qu'il avait, avec la rapidité des hommes d'imagination, vu en pensée la comtesse Steno et Maitland surpris par Gorka à cette minute même dans quelque appartement de rendez-vous, et une provocation, un meurtre immédiat peut-être. Et comme Alba continuait de rire de son rire clair, son impression du triste sort réservé à cette enfant s'était faite si forte que sa physionomie s'en était, en effet, comme voilée. Il se sentit ému à constater, quand elle le questionna, combien elle lui portait une amitié vivante et vraie. Son effort pour cacher cette émotion rendit sa voix si sèche, que la jeune fille reprit :

— « Je vous ai fâché en vous questionnant? »

— « Pas le moins du monde », répondit-il, sans pouvoir trouver une parole d'amitié. Il se sentait, en ce moment, incapable de causer, comme ils faisaient d'ordinaire, sur ce ton d'une intimité à moitié moqueuse, à moitié sentimentale, et il ajouta : « Je trouve seulement que cette exposition est un peu trop mélancolique, voilà tout... » Et avec un sourire : « Mais ne perdons pas l'occasion de nous la faire montrer par cet incomparable *cicerone* », et il la contraignit, en hâtant le pas, de regagner le groupe dirigé par Hafner parmi les magnificences de cet appartement presque désert. Et la promenade

continua, et l'on entendait tour à tour la voix assourdie du baron commenter la mise en scène que le commissaire-priseur avait su donner à toutes choses, puis les voix claires des visiteuses et des visiteurs qui l'interrogeaient.

— « Voyez », disait l'ancien brocanteur de Berlin et de Paris, — devenu, dans les comptes rendus mondains des journaux, un *amateur éclairé,* — « voyez comme ce charlatan de Fossati a eu soin de ne plus multiplier les bibelots maintenant que nous sommes dans les salons de réception... Ces fauteuils semblent attendre les invités. Ils sont connus. On les a publiés dans une Revue des arts décoratifs, à Paris... Et cette salle à manger à travers cette porte, avec toute la vaisselle plate dressée sur la table, ne croirait-on pas une fête préparée?... »

— « Baron », demandait Mme Gorka, « regardez donc cette étoffe; c'est du dix-huitième siècle, n'est-ce pas?... »

— « Baron », interrogeait Mme Maitland, « cette tasse à couvercle, c'est du Vieux-Vienne ou du Capodimonte?... »

— « Baron », disait Florent Chapron, « c'est un travail florentin ou milanais, cette dossière d'armure?... »

Et le lorgnon remuait sur le bout mince et mobile du nez du baron, et ses petits yeux aigus clignaient, ses lèvres minces se plissaient, et il répondait d'un mot aussi juste que s'il eût étudié par le menu les moindres détails du catalogue, et c'étaient des « mercis », aussitôt suivis d'autres questions auxquelles deux voix seulement ne se mêlaient pas, celle d'Alba Steno et celle de Dorsenne. Dans toute autre circonstance, ce dernier eût essayé de dissiper à son tour la tristesse grandissante de la jeune fille, qui ne lui parlait plus depuis qu'il avait repoussé son amicale inquiétude. D'ordinaire il s'en tourmentait plus qu'il ne se l'avouait lui-même. Ces passages d'une excessive gaieté à une dépression soudaine étaient certes habituels à la contessina, mais pourquoi les avait-elle surtout auprès de lui? Bien qu'ils fussent l'indiscutable indice d'un sentiment trop vif, le jeune homme n'y voulait voir qu'un signe de déséquilibre nerveux. Pourtant il s'en fût préoc-

cupé, s'il n'avait eu, ce matin-là, sa pensée trop absorbée d'un autre côté. Il se demandait si, à tout hasard, après la manière dont Mme Gorka avait parlé, il ne serait pas plus prudent de faire connaître à Lincoln Maitland le retour clandestin de son rival. Peut-être le drame n'avait-il pas encore eu lieu, et si seulement les deux personnes menacées savaient à quoi s'en tenir? Sans doute Hafner avertirait la comtesse Steno. Mais quand la verrait-il? Au lieu que lui, Dorsenne, pouvait annoncer tout de suite cette rentrée en scène de Gorka au beau-frère de Maitland, à ce Florent Chapron qu'il regardait en ce moment même promener sur tous les objets de cette exposition princière son beau regard tendre d'esclave dévoué. C'était une chose énorme que cette démarche et qui eût paru telle à tout autre que Julien. Mais ce dernier était en proie à cette sensation des heures comptées qui fait perdre tout sang-froid aux gens très nerveux et plus encore aux écrivains, habitués par leur métier à ne jamais bien distinguer le possible du réel. En outre, les relations de Florent Chapron et de Lincoln Maitland étaient d'une nature très spéciale et qui avaient trop intéressé le romancier pour que, dans cette minute d'extrême angoisse, il ne tînt pas compte de ses précédentes observations. Il savait que Florent, envoyé tout jeune chez les Jésuites de Beaumont en Angleterre par un père soucieux de lui éviter les humiliations que son sang lui réservait en Amérique, s'y était pris pour Lincoln, élève lui aussi de cette pension, d'une amitié exaltée. Il savait que cette amitié pour le camarade d'école s'était tournée en un enthousiasme égal pour l'artiste, quand le talent de son ancien camarade avait commencé de se révéler. Il savait que le mariage qui avait mis la fortune de Lydia au service de la gloire du peintre avait été l'œuvre de cet enthousiasme, à une époque où Maitland, ruiné par la mauvaise administration de sa mère et encore trop peu apprécié du public pour vivre de son pinceau, était tenté par le désespoir. Le caractère exceptionnel de ce mariage aurait étonné un homme moins soucieux des singularités morales que n'était Dorsenne. Celui-ci avait trop remarqué le silence

et l'effacement de cette sœur pour ne pas la considérer comme une sacrifiée. Il pensait que le culte pour la gloire de son beau-frère aveuglait Florent au point qu'il était le tout premier artisan de ce sacrifice.

— « Drame pour drame », se dit-il au moment où la visite approchait de sa fin et après un assez long débat intérieur, « j'aime mieux qu'il y en ait un dans cette famille-là que dans l'autre. Je me reprocherais toute ma vie de n'avoir pas tout tenté... » On était dans la dernière salle, et le baron Hafner achevait de renouer avec ses longs doigts agiles les cordons de l'album de dessins apporté par un des employés de la vente, lorsque cette résolution s'empara du jeune homme d'une manière définitive. Alba Steno, qui avait continué de se taire, le regardait de nouveau, avec des yeux qui révélaient le combat de son intérêt pour lui et de sa fierté froissée. Elle voulait sans doute, au moment où ils allaient se séparer, lui demander, suivant leur intime et charmante coutume, quand ils se reverraient. Il n'y prit pas garde, — non plus qu'à d'autres yeux qui lui disaient d'être très prudent et qui étaient ceux du baron, — non plus qu'à l'observation de Mme Gorka qui, remarquant enfin la mauvaise humeur d'Alba, en cherchait la cause où elle avait depuis longtemps deviné qu'était le cœur de la jeune fille, — non plus qu'à l'attitude de Mme Maitland dont les prunelles lançaient quelquefois des éclairs d'une perfidie égale à la douceur de son frère. Il attira ce dernier par le bras en lui disant tout haut :

— « Comme je voudrais avoir votre impression sur un petit portrait que j'ai remarqué dans l'autre pièce, mon cher Chapron... » Puis, arrêtés tout deux devant la toile quelconque qui avait servi de prétexte à cet aparté, il continua, d'une voix basse : « J'ai appris une nouvelle bien étrange. Imaginez-vous que Boleslas Gorka est à Rome à l'insu de sa femme... »

— « C'est bien étrange en effet », répondit le beau-frère de Maitland, qui ajouta simplement, après un silence : « Vous en êtes certain ?... »

— « Aussi certain que nous sommes ici », dit Dorsenne. « Un de mes amis, le marquis de Montfanon, l'a rencontré ce matin. »

Il y eut un nouveau silence entre les deux interlocuteurs, durant lequel Julien sentit que le bras sur lequel il appuyait le sien frémissait. Puis ils recommencèrent de marcher du côté des autres pendant que Florent disait, mais à voix haute : « C'est un excellent morceau de peinture malheureusement trop reverni... »

— « Que j'ai eu raison ! » pensa Julien. « Il m'a compris... »

III

BOLESLAS GORKA

Il n'y avait pas dix minutes que Dorsenne avait parlé à Florent Chapron, et déjà l'imprudent écrivain commençait de se demander s'il n'eût pas été plus raisonnable en ne se mêlant ni de près ni de loin à une aventure où son intervention était à tout le moins inutile. Cette appréhension d'un drame immédiat qui l'avait affolé, une première fois, après l'entretien avec Montfanon, et une seconde fois d'une manière plus forte en constatant l'ignorance de Mme Gorka au sujet du retour de son mari, — cette effrayante et irrésistible évocation d'une chambre clandestine, soudain pleine de sang, allait s'évanouir par le plus simple des événements. Les six visiteurs échangeaient leurs dernières impressions sur les mélancolies et les splendeurs de l'appartement Castagna, et ils achevaient de descendre ce vaste et svelte escalier à colonnettes, à travers les fenêtres duquel continuait de sourire sous le brûlant soleil, parmi les sombres verdures et les fleurs éclatantes, l'étroit jardin que Dorsenne avait comparé à un visage. Le jeune homme marchait un peu en avant auprès d'Alba Steno

dont il essayait maintenant, mais en vain, d'égayer à nouveau la physionomie hostile et fermée. Tout d'un coup, au dernier détour des larges et longues marches qui adoucissaient élégamment la pente, cette physionomie s'éclaira d'un étonnement et d'un plaisir. La contessina jeta un léger cri et elle dit : « Mais voilà ma mère!... » Et Julien aperçut cette Mme Steno qu'il avait vue, dans un accès presque insensé d'inquiétude, surprise, brutalisée, assassinée par un amant trahi. Elle se tenait debout sur la mosaïque grise et noire du péristyle, vêtue de la plus délicieuse et de la plus souple toilette du matin, en petit drap anglais. Ses cheveux toujours dorés étaient massés sous un grand chapeau à fleurs qu'enveloppait un voile blanc, sa main jouait avec la poignée d'argent ciselé d'une ombrelle blanche, et, dans le reflet de cette blancheur, avec son beau teint de blonde, avec ses beaux yeux bleus où la passion et l'intelligence éclataient, avec ses admirables dents qui brillaient dans son sourire, avec sa taille demeurée mince malgré l'opulence de son buste, elle semblait une créature si jeune, si vigoureuse, si peu touchée par la vie, que jamais un étranger ne l'aurait crue la mère de cette grande jeune fille qui était déjà auprès d'elle et qui lui disait :

— « Quelle imprudence! Souffrante comme tu étais ce matin, être sortie avec ce soleil, et pourquoi?... »

— « Mais pour venir te prendre et te ramener! » dit gaiement la comtesse. « J'ai eu honte de m'être écoutée. Je me suis levée, et me voici... Bonjour, Dorsenne. J'espère que vous avez ouvert les yeux tout grands là-haut. Il y a un roman à écrire avec cette affaire d'Ardea. Je vous le conterai... Bonjour, Maud. Que vous êtes gentille d'avoir fait faire un peu d'exercice à cette paresseuse d'Alba! Elle aurait un autre teint si elle employait ses matinées à marcher... Bonjour, Florent. Bonjour, Lydia. Et le Maître n'est pas là?... Et vous, vieil ami, qu'avez-vous fait de Fanny?... »

Elle avait eu, pour distribuer ces simples « bonjours », une grâce si nuancée, un sourire si particulier pour chacun, — tendre pour sa fille, spirituel pour l'écrivain, reconnaissant

pour Mme Gorka, amicalement étonné pour Chapron et Mme Maitland, — familier et confiant pour *Vieil Ami,* comme elle appelait le baron ; elle était si évidemment l'âme de cette petite société que sa seule présence avait comme allumé de la vie dans tous les yeux. Tous commencèrent de lui répondre à la fois, et elle répondait à chacun en marchant vers les voitures qui avaient attendu dans une cour d'honneur capable de contenir vingt carrosses de gala. Et, l'une après l'autre, ces voitures s'avancèrent : le duc de Hafner, le vis-à-vis de Mme Gorka, la victoria de Mme Maitland. Les chevaux piaffaient. Les harnais brillaient. Les valets de pied et les cochers se tenaient dans des livrées si correctes, le suisse du palais Castagna, avec sa longue redingote sur les boutons de laquelle se voyaient les châtaignes symboliques de la famille, avait sous son chapeau galonné une si magnifique prestance, que Julien se trouva soudain grotesque d'avoir imaginé un drame brutal et passionné à l'occasion de pareilles gens. Demeuré le dernier, et regardant ce départ, il éprouva une fois de plus cette âcre sensation, habituelle à ceux qui, connaissant le dessous des splendeurs du monde, en aperçoivent toute la misère morale et l'enfantillage, et avec une gaieté ironique tout ensemble et indulgente :

— « Vous venez d'être un grand sot, mon ami Dorsenne » , se disait-il en s'asseyant plus démocratiquement dans un de ces petits fiacres ouverts qu'on appelle à Rome une *botte*... « Avoir peur d'une aventure tragique pour cette femme-là et qui se possède à ce degré, c'est à peu près se jeter à l'eau pour empêcher un requin de se noyer... Si elle n'avait pas sur sa bouche les baisers de Maitland, je ne m'y connais pas, et dans les yeux toutes les flammes du plaisir!... Elle sortait de son rendez-vous. C'était écrit, pour moi, dans sa toilette commode, dans le rose de ses joues, dans ses petits souliers, faciles à enlever, qui n'avaient pas fait trente pas à pied. Et avec quelle *maestria* elle a jeté son filet de mensonges ! Sa fille, Mme Gorka, la Maitland, comme elle vous a ramassé ce fretin prestement! Voilà pourquoi je n'aime pas le théâtre. Où trouver une actrice

qui ait ce ton pour laisser tomber son : — Le Maître n'est pas là?... » Il se prit à rire tout haut, puis, comme il lui arrivait sans cesse d'imaginer des situations de caractères par delà les situations de sentiments que présente la réalité, sa rêverie affranchie de toute anxiété galopa sur ce nouveau chemin, et employant le mot familier aux cosmopolites d'origine allemande pour désigner une sottise de conduite : « J'ai fait une jolie *schlemylade* », songea-t-il, « comme dirait Hafner, en racontant à Florent l'arrivée imprévue de Gorka. Pourquoi ne pas lui annoncer en propres termes que Maitland est l'amant de la comtesse?... Voilà une conversation à laquelle je voudrais pourtant assister, celle qui va se tenir entre les deux beaux-frères. Serais-je bien surpris d'apprendre que ce nègre en disponibilité est le confident des adultères de son grand homme? C'est un sujet à peindre que celui-là, qui n'a jamais été bien traité : ces amitiés passionnées d'un Tattet pour un Musset, d'un Eckermann pour un Gœthe, d'un Asselineau pour un Baudelaire, cette totale absorption de l'admirateur dans l'admiré. Florent a trouvé que le génie de son grand peintre avait besoin d'une fortune, et il lui a donné celle de sa sœur. S'il trouve que ce génie a besoin d'une passion pour se développer plus encore, il s'entremettra avec délices... Ma parole d'honneur! il regardait la comtesse tout à l'heure avec reconnaissance. Pourquoi pas, après tout? Lincoln est un coloriste de premier ordre, quoique son désir d'être au courant l'ait égaré dans trop d'imitations. Mais c'est de sa race. La jeune Mme Maitland a de l'esprit comme une anse de panier; et Mme Steno est une de ces femmes extraordinaires, vraiment créées pour exalter la vitalité d'un artiste. Jamais celui-là n'avait rien fait comme le portrait d'Alba... J'entends le dialogue tout à l'heure : — Tu sais, le Polonais est revenu. — — Quel Polonais? — Celui de ta comtesse. — Comment? Tu crois à ces calomnies?... Maitland sera très beau en prononçant cette phrase inévitable... Ah! que de comédies on manque ici-bas!... Bon. Ce cocher a commis lui aussi sa schlemylade. Je lui ai dit rue Sistina, près de la Trinité des Monts, et le

voici qui prend par la place Barberini au lieu de couper par Capo le Case. C'est ma faute aussi. Je ne regarde plus rien quand la folle du logis se met en branle. Admirons du moins le Triton du Bernin qui souffle de l'eau dans sa conque. Quel sculpteur génial que ce grand homme, et il n'a jamais pensé à la nature que pour la fausser! Faites donc des esthétiques après cela... »

Ces incohérentes réflexions, durant lesquelles l'écrivain avait de nouveau traversé un tiers de Rome, se résumaient dans une bonne humeur décidément optimiste, comme on peut voir, lorsque le fiacre s'arrêta enfin devant l'adresse donnée. C'était celle d'un fort modeste restaurant décoré de cette enseigne toute toscane : « *Trattoria al Marzocco.* » Et le « *Marzocco* », le lion symbolique de Florence, figurait au-dessus de la porte, appuyant sa forte patte sur l'écusson orné du lis national. L'apparence de cette devanture ne justifiait guère le choix que l'élégant Dorsenne avait fait de cet endroit pour y manger chaque fois qu'il ne dînait pas dans le monde. Mais son dilettantisme n'adorait rien tant que ces sautes subites de sociétés, et le sieur Egiste Brancadori qui tenait le *Marzocco* était un de ces bouffons inconscients comme il allait en cherchant sans cesse dans la vie réelle, de ceux qu'il appelait ses « *Thébains* », par souvenir du roi Lear. « Je veux dire encore un mot à ce savant Thébain », s'écrie, on ne sait pourquoi, le prince devenu fou, lorsqu'il rencontre le pauvre Tom dans la lande. Pour que les amis parisiens de Dorsenne, les Casal, les Machault, les Vardes, ces habitués de la table du petit Cercle, ne le jugent pas trop sévèrement, il convient d'ajouter que ce Thébain, né à Florence, était en même temps un cuisinier de premier ordre et que le modeste restaurant avait sa légende. Elle divertissait toujours le paradoxal observateur qu'était Julien. Il disait souvent : « Qui osera jamais écrire les vérités de l'histoire? Celle-ci par exemple : le pape Pie IX ayant demandé à l'empereur Napoléon III de lui prêter quelques troupes pour protéger ses États, ce dernier y con-

sentit, occupation qui eut deux résultats, une haine féroce de la moitié de l'Italie contre la France et la fondation du *Marzocco* par Egiste Brancadori, dit le Thébain ou le Docteur. » C'était encore une plaisanterie du romancier, qui prétendait avoir guéri sa dyspepsie en Italie, grâce à la savante et saine cuisine dudit Egiste. Plus simplement, Brancadori était l'ancien chef d'un grand seigneur russe, d'un des Wérékiew, le propre cousin du véritable père de la jolie Alba Steno. Ce Wérékiew, renommé à Rome pour la délicatesse de ses dîners, était mort subitement en 1866. Quelques habitués de sa maison, conseillés par un officier français de l'armée d'occupation et lassés des clubs, des hôtels et des restaurants ordinaires, s'étaient avisés de se syndiquer et de commanditer à leur profit le cuisinier du défunt. Ils avaient fondé avec lui, dans un petit local, une popotte d'espèce supérieure, qu'ils auraient pu, avec un peu de vanité, décorer du nom de cercle culinaire. En lui assurant un minimum de seize repas à sept francs par tête, ils avaient eu pendant quatre années une table exquise à laquelle s'étaient assis tout ce que Rome comptait alors de voyageurs distingués. L'année 1870 avait dispersé cette petite société de gourmets et de causeurs, et le cercle fermé s'était métamorphosé en un restaurant, mais presque inconnu, sinon de quelques artistes ou des diplomates qu'attiraient la tradition des anciennes splendeurs de l'endroit et surtout la connaissance des talents du « docteur ». Il n'était pas rare que les trois petites salles qui composaient l'établissement fussent remplies, vers les huit heures, de cravates blanches, de gilets blancs et de fracs de soirée. Pour le cosmopolite Dorsenne, c'était un coup d'œil singulièrement divertissant que celui-là : un coin d'ambassade d'Angleterre ici, un coin d'ambassade russe plus loin, deux attachés allemands ailleurs, deux secrétaires français auprès du Saint-Siège, un autre auprès du Quirinal. Ce qui intéressait davantage encore le romancier, c'était la conversation du « docteur » lui-même, du génial Brancadori, qui ne savait ni lire ni écrire. Mais il avait gardé un souvenir vivant de tous ses anciens convives, et quand il se sentait

en confiance, debout au seuil de sa cuisine dont la propreté le rendait insolemment fier, il mimait des anecdotes de la Rome si curieuse de sa jeunesse. Ses gestes d'illettré si conformes à la physionomie des choses, son masque mobile et son parler toscan, ce fin parler qui adoucit en *h* tous les *c* durs entre deux voyelles, donnaient une saveur à ses récits dont un curieux de vérité locale devait raffoler. Le matin surtout, quand il n'y avait guère personne dans le restaurant, il abandonnait volontiers ses fourneaux pour bavarder, et si Dorsenne avait donné l'adresse du *Marzocco* à son cocher en sortant du palais Castagna, ç'avait été dans l'espoir que le vieux chef lui esquisserait à sa manière l'histoire de la ruine d'Ardea. Brancadori était justement debout auprès du comptoir où trônait sa nièce, la signorina Sabatina, charmant visage florentin au menton un peu long, au front un peu large, au nez un peu court, à la bouche sinueuse, aux grands yeux noirs dans un teint doré, avec des cheveux ondulés, qui rappelait d'une manière saisissante le type favori du premier Ghirlandajo.

— « Tenez, mon oncle », dit cette jeune fille aussitôt qu'elle eut aperçu Dorsenne, « où avez-vous mis la lettre que l'on a apportée pour le prince ?... » En Italie, tout étranger est prince ou comte, et la profonde bonhomie qui règne dans les mœurs donne à ces titres, dans la bouche de celui qui les décerne ainsi, une amabilité le plus souvent exempte de calcul. Il n'y a pas de pays au monde où règne une plus véritable et plus charmante familiarité de classe à classe, et Brancadori en donna une preuve tout de suite en traitant de « *caro lei* », c'est-à-dire de « mon cher », celui que sa nièce avait blasonné d'une couronne fermé, et il s'écriait, en fouillant dans les poches de la veste en alpaga qu'il portait par-dessus son tablier d'office :

— « *A testa bianca spesso cervello manca* (1) ... — Je l'avais mise dans la poche de mon habit, pour être plus sûr de ne pas l'oublier... Et j'ai changé d'habit parce qu'il faisait chaud. Je l'ai laissé avec la lettre à l'appartement... »

(1) A tête blanche souvent cervelle manque.

— « Vous l'enverrez chercher après le déjeuner », dit Dorsenne.

— « Non », reprit la jeune fille en se levant, « c'est à deux pas, et j'y cours. C'est le concierge du palais où habite Son Excellence qui l'a apportée lui-même en insistant pour qu'on la remette tout de suite... »

— « Eh bien, allez la chercher », répondit Julien, qui ne put, malgré l'habitude, s'empêcher de sourire de cet anoblissement de sa maison après celui de sa personne, « et moi, je resterai à causer avec mon docteur en attendant qu'il me donne son ordonnance de ce matin, c'est-à-dire son menu... Devinez d'où je viens, Brancadori ? », ajouta-t-il, sûr de provoquer la curiosité d'abord, puis le bavardage du cuisinier; « du palais Castagna, où l'on va tout vendre... »

— « Ah! per Bacco! » s'écria le Toscan avec une visible douleur sur le parchemin de son vieux visage roussi au feu de quarante ans de casseroles, « si défunt le prince Urbain voit cela de l'autre monde, le cœur lui en crève, je vous le jure... La dernière fois qu'il est venu dîner ici, c'était il y a dix ans, pour la Saint-Joseph ; il m'avait dit : « Vous me ferez des « beignets, Egiste, comme ceux que nous mangions autrefois « avec M. d'Epinay, M. Clairin, Fortuny et ce pauvre Henri « Regnault. » Et il était content! Il s'attardait à me parler : « Egiste », me disait-il, « je peux aller à mon destin ! Je n'ai « qu'un fils, mais je lui laisse six millions et le palais. Si c'était « Gigi, je serais moins tranquille, mais avec Peppino... » — Gigi, c'était l'autre, l'aîné, qui est mort, le gai, qui venait ici tous les jours, du temps de ces messieurs, un brave garçon, mais si mauvais sujet!... Il fallait l'entendre raconter sa visite chez Pie IX le jour où il eut converti un Anglais. Oui, Excellence, il l'avait converti, en lui prêtant par erreur un livre de piété au lieu d'un roman. Cet Anglais prend le livre, le lit, en lit un autre à la suite, un troisième. Il se fait catholique. Le Gigi, qui n'était pas très bien au Vatican, court se vanter de ce haut fait au Saint-Père... « Regarde un peu, mon « fils », dit Pie IX, « de quels moyens notre bon Seigneur

« Dieu va se servir !... » Ah ! celui-là les aurait du moins mangés en s'amusant, ces millions, au lieu que Peppino... ! Ils ont tous passé dans les signatures. Pensez donc, le prince d'Ardea, ce nom en valait, de l'argent ! Il joue à la Bourse, il perd, il rejoue, il perd encore, et le voilà à parafer des lettres de change après des lettres de change... Et je parafe, et je parafe, et chaque fois qu'il faisait ce petit geste, comme moi avec mon crayon, — seulement, moi, je ne sais pas signer mon nom, — c'étaient des cent mille, des deux cent mille francs qui couraient le monde... Et maintenant il va falloir qu'il quitte sa maison et qu'il quitte Rome... Qu'est-ce qu'il y ferait, Excellence, je vous le demande ? » Et secouant sa tête, il ajouta : « Il devra reconstruire sa fortune à l'étranger... Nous disons cela en Toscane : « Celui qui gaspille l'or avec les mains ira le « chercher avec les pieds... » Mais voilà Sabatina qui revient. Elle a fait la chose, leste comme un chat... »

L'impayable mimique du bonhomme, ses proverbes, le joli fond d'habitudes dessiné derrière son récit par le souvenir de cette fête de Saint-Joseph où toutes les boutiques de friture portent écrit le sacramentel : « Bignè », le mot du goguenard Pie IX reproduit avec l'accent du vieux pape, l'originale évocation de l'héritier des Castagna signant et signant toujours, cette explication grossière de sa ruine, très vraie au demeurant, — tout dans ce récit avait amusé Dorsenne. Il savait assez l'italien pour apprécier les intraduisibles finesses de langue de cet homme du peuple. — Mais est-on jamais du peuple quand on est de Florence ? — Il riait encore au moment où la madone en rupture de fresque, comme il appelait quelquefois la jeune fille, lui remit une enveloppe dont la suscription changea aussitôt son sourire en une moue de contrariété non dissimulée. Il repoussa de la main le menu du jour que lui présentait le vieux cuisinier et il dit avec brusquerie : « Je crains bien de ne pas rester à déjeuner... » Puis, ouvrant la lettre : « Non, je ne peux pas, adieu. » Et il sortit, d'une manière si évidemment troublée et précipitée que l'oncle et la nièce échangèrent un regard en souriant. Ces véritables

Méridionaux ne pouvaient croire chez un beau jeune homme tel que Dorsenne à d'autres soucis qu'à des soucis de cœur.

— « *Chi ha l'amor nel petto...* », dit la signorina Sabatina.

— « *Ha lo spron nei fianchi...* », répondit l'oncle.

Ce naïf adage, qui assimile au coup d'éperon donné dans les flancs du cheval la pointe aiguë que la passion nous enfonce dans la poitrine, n'était pas vrai de Dorsenne. L'application de ce proverbe à la circonstance n'était cependant pas entièrement fausse, et le romancier le commentait lui-même à sa façon, quoique sous une autre forme, en se répétant tout le long de la rue Sistina, pleine d'un soleil qui augmentait son énervement : « Non, pour ça, non, je ne veux pas me mêler de cette affaire-là. Je vais le lui dire haut et ferme... » Et il reprenait le billet dont la lecture lui avait soudain donné une crise d'inquiétude plus forte encore que les deux de la matinée. Il ne s'était pas trompé en reconnaissant sur l'enveloppe l'écriture de Boleslas Gorka, et voici en quels termes, effrayants de mystère dans la situation présente, ce court message était rédigé :

« *Je vous sais tellement mon ami, cher Julien, et j'ai pour votre caractère si chevaleresque et si français une telle estime que j'ai décidé de m'adresser à vous dans une circonstance de ma vie tout à fait tragique. J'ai besoin de vous voir* immédiatement, *et je vous attends chez vous. J'envoie un billet pareil au Cercle de la Chasse, un chez le libraire du Corso, un autre chez votre antiquaire. Où que mon appel vous trouve, quittez tout et venez. Vous me sauverez plus que la vie. Pour une raison que je vous dirai, mon retour est absolument secret.* Personne, *vous entendez, ne le connaît que vous. Je n'ai pas besoin d'en dire davantage à l'ami si sûr que vous êtes et que j'embrasse de cœur.*

« B. G. »

— « Il est parfait! » se répétait Dorsenne en froissant cette lettre avec une colère croissante. « Il m'embrasse de

cœur!... Je suis son plus sûr ami!... Je suis chevaleresque, Français, la seule personne qu'il estime!... Quelle commission va-t-il me prier de faire pour lui, affreusement désagréable? Dans quel guêpier va-t-il me demander de me jeter, à moins qu'il m'y ait jeté déjà?... Je la connais, cette école des gaffeurs à protestations. — C'est entre nous à la vie et à la mort, n'est-ce pas? Rendez-moi service!... — Et ils vous bouleversent vos habitudes, ils vous saccagent votre temps, ils vous embarquent dans des tragédies, et quand vous leur dites : Non, — là, carrément, — ils vous accusent d'égoïsme ou de trahison!... C'est ma faute aussi. Pourquoi ai-je écouté ses confidences? Est-ce que je ne sais pas cela depuis des années qu'un homme qui vous raconte ses amours, quand il ne vous connaît pas, car nous ne nous connaissions pas de huit jours, lui et moi, est une canaille, un cabotin ou un fou, les trois quelquefois? Et avec les canailles, les cabotins et les fous, il n'y a pas de relations possibles... Mais voilà. Il m'amusait, dans le commencement, quand il me détaillait son intrigue *sans me nommer la personne*, comme ils font tous. Il m'a encore amusé par son manège pour arriver à me la nommer sans manquer à ce que les gens du monde appellent l'honneur. Et dire que les femmes y croient, à cet honneur et à cette discrétion!... Et puis c'était le plus sûr moyen d'avoir mes grandes et petites entrées chez la Steno et d'approcher d'Alba... Je crois que je vais la payer cher, ma flirtation romaine... Nous allons bien voir. Si Gorka est Polonais, je suis Lorrain. Il y a un proverbe sur notre nom aussi, à nous autres, et l'héritier des Castellans ne me fera faire que ce qui me conviendra, pas un geste de plus. »

C'est avec cette mauvaise humeur et cette résolution que Julien s'engagea sous la porte de sa maison. Si cette demeure n'était pas le palais célébré par la signora Sabatina, elle n'était pas non plus la banale caserne moderne qui se multiplie aujourd'hui dans la Rome nouvelle, comme dans le Paris contemporain, comme dans le récent Berlin, comme dans certaines rues de Londres ouvertes ces temps derniers aux envi-

rons de Hyde Park. C'était une vieille bâtisse, dressée en promontoire sur la place de la Trinité des Monts, à l'angle des deux rues Sistina et Gregoriana. Quoiqu'elle se trouvât réduite à l'état de simple pension plus ou moins bourgeoise, cette maison a son surnom marqué dans certains guides, et comme tous les coins de la vieille Rome elle garde les traces d'une glorieuse légende artistique. Les petites colonnes du porche qui la précède la font appeler le *Tempietto*, ou petit temple, et plusieurs personnages chers aux artistes y ont habité, depuis le paysagiste Claude Lorrain. A deux pas de là, presque en face, a vécu Poussin, et l'un des plus grands parmi les lyriques anglais modernes, Keats, est mort tout auprès, ce John Keats dont le tombeau se voit à Rome aussi, dans le cimetière que domine la pyramide de Cestius, avec cette mélancolique épitaphe tracée par lui-même :

Here lies one whose name was writ on water...

Il était rare que Dorsenne revînt chez lui sans se répéter la traduction qu'il avait essayé de ce beau vers :

Ci-gît un dont le nom fut écrit sur de l'eau...

Cette fois ce fut d'une manière beaucoup plus prosaïque qu'il effectua son entrée. Car il s'adressa au concierge avec l'accent d'un mari jaloux ou d'un débiteur traqué par des créanciers :

— « Vous avez donc donné la clef à quelqu'un, Tonino?... » demanda-t-il.

— « Mais M. le comte Gorka a dit que Son Excellence l'avait prié de l'attendre chez lui », répondit le vieil homme avec une timidité rendue plus comique par la coupe formidable de sa moustache grise et de sa barbiche blanche qui faisaient de lui une caricature du feu roi Victor-Emmanuel. Il avait servi en 59 sous le *Galantuomo*, et il rendait ainsi son hommage de vétéran de Solférino à cette glorieuse mémoire. Avec cela, il était timide comme un petit enfant, et ses gros yeux toujours effarouchés roulaient avec épouvante sous des sour-

cils de grenadier au moindre embarras. Il répétait : « Oui, que Son Excellence l'avait prié de l'attendre... », tandis que Dorsenne montait quatre à quatre en disant lui-même tout haut :

— « De plus en plus parfait... Mais, cette fois, la familiarité passe les bornes, et c'est presque tant mieux. Je vais me montrer si étonné et si mécontent dès l'abord que je serai tout à mon aise pour refuser à cet indiscret ce qu'il me demandera... »

En se raidissant dans sa colère, l'écrivain se prémunissait à l'avance contre une faiblesse singulière qu'il se connaissait trop. Elle dérivait chez lui, non pas d'une volonté insuffisante, mais d'une perception trop vive des motifs et des mobiles auxquels obéissaient les personnes avec lesquelles il était en conflit. Il allait éprouver une fois de plus, la porte à peine ouverte, qu'il n'y a pas de pire dissolvant de la rancune que la curiosité intelligente. La sienne fut en effet éveillée aussitôt, quoi qu'il en eût, par un bien simple détail, mais qui achevait de prouver dans quelles conditions étranges le grand seigneur polonais avait voyagé : son nécessaire, son pardessus et son chapeau étaient posés sur la table de l'antichambre, encore blanchis de la poussière du train. Évidemment Gorka s'était abattu tout droit de Varsovie sur la place de la Trinité des Monts. En proie à quel délire de passion? Dorsenne n'eut pas plus le loisir de se le demander qu'il n'eut la présence d'esprit de se composer une attitude serrée qui coupât court à la familiarité de son étrange visiteur. Au bruit qu'avait fait en s'ouvrant la porte de l'antichambre, Boleslas s'était précipité. Et déjà il saisissait les deux mains de l'hôte dont il avait violé le domicile. Il les lui serrait. Il le contemplait avec des yeux de fièvre, de ces yeux qui n'ont pas dormi depuis des heures et des heures, et il balbutiait en l'entraînant dans le petit salon :

— « Vous voilà, Julien, vous voilà!... Ah! merci d'être venu à mon appel et tout de suite!... Laissez-moi vous regarder, que je sois bien sûr que j'ai un ami auprès de moi,

quelqu'un en qui croire, avec qui parler, sur qui m'appuyer... Si cette solitude avait duré, je vous le jure, je serais devenu fou... »

Quoique l'amant de Mme Steno appartînt à cette race des nerveux excitables qui outrent sans cesse l'expression de leurs sentiments les plus sincères par une inconsciente griserie de la parole et du geste, son visage portait la trace d'un trouble trop profond pour n'être pas saisissant. Julien, qui l'avait vu partir, trois mois auparavant, si radieux d'une beauté presque lumineuse, resta saisi de le retrouver changé à ce point par cette courte absence. C'était bien toujours le même Boleslas Gorka, célèbre comme joli homme, cet admirable animal humain si fin et si fort dans lequel il tenait des siècles d'aristocratie. — Les comtes de Gorka appartiennent à cette antique maison de Lodzia à laquelle se rattachent tant d'illustres familles polonaises, les Opalenice-Opalenski, les Bnin-Bninski, les Ponin-Poninski et beaucoup d'autres. — Seulement ses joues étaient maigres sous sa longue barbe brune à reflets fauves, une fatigue immense se lisait dans les paupières comme mâchurées de veilles, dans les méplats du masque creusé, dans les narines qui semblaient pincées, dans le teint dont la noble pâleur se fonçait en taches terreuses. Les traces de la souillure du voyage empreintes sur ce visage en accentuaient encore la cruelle altération. Et cependant l'élégance native de cette physionomie et de ce corps donnait de la grâce à cette lassitude. Boleslas, dans la vigoureuse et souple maturité de ses trente-quatre ans, réalisait un de ces types de beauté virile si accomplis qu'ils résistent aux plus dures épreuves. Les excès de l'émotion, comme ceux du libertinage, semblent parer seulement ces hommes-là d'un nouveau prestige ; et le fait est que dans le décor tout intellectuel de cette chambre d'écrivain, parmi cet amas de livres, de photographies, de gravures, de tableaux et de moulages, cette apparition d'une figure rongée par les âcres souffrances de la passion revêtait une poésie à laquelle Dorsenne ne pouvait demeurer entièrement insensible. L'atmosphère imprégnée de tabac russe et la vapeur

bleuâtre qui flottait dans cette chambre révélaient de quelle manière l'amant trahi avait trompé son impatience, et, au milieu du bureau, une coupe italo-grecque avec une bacchanale peinte en rouge sur fond noir, dont Julien était très fier, montrait les débris d'une trentaine de cigarettes presque aussitôt jetées qu'allumées. Les bouts de carton en avaient été mâchonnés avec un énervement qui se lisait dans l'être tout entier du jeune homme, pendant qu'il répétait d'un accent à faire trembler, tant il était sombre :

— « Oui, je serais devenu fou... »

— « Calmez-vous, mon cher Boleslas, je vous en supplie », répondait Dorsenne. Qu'était devenue sa mauvaise humeur de l'escalier? Mais comment la conserver en présence d'un personnage si évidemment hors de lui-même? Et Julien continuait, parlant à son compagnon comme on parle à un enfant malade : « Voyons, asseyez-vous... Soyez un peu plus tranquille, puisque je suis là. Vous avez eu raison de compter sur mon amitié... Confessez-vous. Expliquez-moi ce qui se passe. S'il y a un conseil à vous donner, je suis prêt. Un service à vous rendre, je suis prêt encore... Mon Dieu! dans quel état je vous retrouve!... »

— « N'est-ce pas? » dit l'autre avec une espèce d'ironique orgueil. Il suffisait qu'il eût un spectateur de ses chagrins, pour qu'il les étalât avec une secrète vanité, si réels fussent-ils. « N'est-ce pas », insista-t-il, « que l'on voit comme j'ai souffert?... Et là, ce n'est rien », il montra son visage d'un geste découragé. « C'est ici qu'il faudrait lire », et il se frappa la poitrine. Puis, passant ses mains sur son front et ses yeux, comme pour exorciser un cauchemar : « Mais vous avez raison. Il me faut du calme. Ou bien je suis perdu... » Et après un silence durant lequel il paraisssait avoir ramassé ses idées et pris de nouveau une pleine conscience de sa volonté, car sa voix s'était faite décidée et brève, il commença : « Vous savez que je suis ici à l'insu de tout le monde et même de ma femme?... »

— « Je le sais », répondit Dorsenne, « je quitte la com-

tesse à l'instant même. Nous avons visité ce matin le palais Castagna avec elle, Hafner, Mme Maitland, Florent Chapron. » Il prit un temps et il ajouta, pensant qu'il valait mieux ne pas mentir sur des points inutiles : « Il y avait aussi Mme Steno et Alba... »

— « Et personne d'autre? » interrogea Boleslas avec un regard si aigu que l'écrivain dut déployer toute sa force pour voiler lui-même le sien, et il répondit :

— « Personne d'autre. »

Il y eut un silence entre les deux hommes. Dorsenne venait de comprendre, à cette déconcertante interrogation, de quelle allure marcherait un entretien engagé de la sorte. Gorka, couché maintenant plutôt qu'assis sur le divan de l'étroite pièce, avait dans le reploiement de toute sa personne sur elle-même quelque chose d'une bête qui, dans une minute, bondira. Visiblement il était arrivé chez Julien en proie à cette folie de *savoir* qui est pour la jalousie ce qu'est la soif pour certains supplices. Quand on aura bu cette goutte d'eau amère de la certitude, on n'agonisera pas moins. Pourtant on marcherait vers elle, les pieds nus sur des pavés ardents, sans même sentir cette brûlure. Les motifs qui avaient décidé Boleslas à choisir l'écrivain français pour lui arracher une révélation étaient d'ordres très divers et démontraient que le caractère félin de sa physionomie ne trompait pas. Il connaissait Dorsenne beaucoup mieux que Dorsenne ne le soupçonnait. Il le savait étourdi et nerveux d'une part, et de l'autre assez perspicace. Si donc il y avait une intrigue entre Maitland et Mme Steno, Julien l'avait pénétrée certainement, et, attaqué d'une certaine manière, il se trahirait non moins certainement. En outre, — car cette nature de violence, de ruse et d'étalage abondait en complexités, — Boleslas, qui admirait passionnément le talent du romancier, éprouvait une sorte d'indéfinissable attrait à se montrer devant lui sous son jour d'amant frénétique et déchaîné. Il était de ces gens qui se feraient photographier sur leur lit de mort, tant ils attachent d'impor-

tance naïve à leur personne, — ce qui ne les empêche pas de mourir vraiment et quelquefois très bravement. Il se fût sans doute indigné, de la meilleure foi du monde, si l'auteur d'*Une églogue mondaine* l'eût portraituré vivant dans un livre, lui et ses amours avec la comtesse Steno, et cependant il ne s'était rapproché de l'écrivain cet hiver et il ne l'avait choisi pour confident qu'avec un vague désir de l'impressionner. Il avait rêvé de lui suggérer quelque création à sa ressemblance, tout en croyant céder simplement, et cédant en effet au besoin de se raconter dont on étouffe dans certaines crises morales. Oui, tout était complexe dans Gorka, car il ne se contentait pas de tromper sa femme avec la profondeur d'hypocrisie que supposait cette affreuse organisation de son adultère : cette noble et confiante créature liée d'amitié avec la fille de la maîtresse de son mari. Il prétendait la tromper avec remords, et n'avoir jamais cessé de lui porter une affection aussi douloureuse que respectueuse. C'était vrai aussi. Mais il fallait être Dorsenne pour admettre de pareilles anomalies, et cette sensation rare d'être compris dans les égarements les plus invraisemblables de son cœur achevait d'attacher le jeune comte à quelqu'un qui était tout ensemble un sûr confident, un peintre possible, un complice moral. Il s'agissait maintenant d'en faire, ce qui était moins facile, son policier involontaire.

— « Vous voyez », reprit-il tout d'un coup, « à quelles misérables enquêtes de détail j'en suis descendu, moi qui ai toujours eu horreur de l'espionnage comme d'un affreux avilissement. Je viens de vous questionner sans franchise, quand vous êtes mon ami!... C'est toute mon histoire, ces deux mouvements que j'ai eus devant vous depuis deux minutes. J'ai voulu ruser avec vous, et puis j'ai eu honte... La passion me prend. Elle me tord. N'importe quelle infamie se présente : tout à l'heure une vilenie, à un autre moment une action pire. Je m'y précipite, et puis j'ai peur. Oui, j'ai peur de moi!... Mais c'est que je viens de tant souffrir!... Vous ne comprenez pas? Eh bien! écoutez », continua-t-il en

enveloppant de nouveau Dorsenne d'un de ces regards dont l'avidité scrutatrice ne laisse pas échapper un geste, un mouvement de paupières chez celui que l'on observe ainsi, « et dites si vous avez jamais imaginé pour un de vos romans une situation pareille à la mienne... Vous vous rappelez les transes mortelles où j'ai vécu cet hiver, avec la présence de mon beau-frère chez moi, et ce danger continu qu'il ne se fît mon dénonciateur auprès de ma pauvre Maud, par sottise, par vertu britannique, par antipathie. Est-ce qu'on sait jamais?... Vous vous rappelez aussi comme ce voyage en Pologne m'a coûté, après ces longs mois d'angoisse? Cet embarras d'affaires et cette maladie de ma tante survenus juste à l'époque où j'étais délivré d'Ardrahan me donnèrent une funeste impression... J'ai toujours cru aux pressentiments. J'en avais un, comme au jeu. Je sentais la série noire. Je ne me trompais pas. Dès la première lettre que je reçus, — de qui, vous devinez, — je compris qu'il se passait à Rome quelque chose qui me menaçait dans ce que j'avais de plus cher au monde, dans cet amour auquel j'ai tout sacrifié, vers lequel j'ai marché en piétinant le plus noble cœur... Catherine allait-elle cesser de m'aimer? Quand on a enfermé deux années de vie dans une passion, — et quelles années! — on y tient par des fibres cruellement profondes... Je vous passe le récit de ces premières semaines employées à courir de-ci de-là, à faire des visites à des parents, à converser avec des hommes de loi, à soigner la vieille princesse malade, à remplir mon devoir envers mon fils enfin, puisque la moitié de cette fortune lui reviendra. Et toujours, toujours cette idée fixe: Catherine ne m'écrit plus comme autrefois, elle ne m'aime plus... Ah! si je pouvais vous les montrer, ses lettres des autres absences?... Vous avez bien du talent, Julien, vous n'en avez jamais composé de plus belles... »

Il se tut, comme si la partie de sa confession de laquelle il s'approchait lui coûtait un trop grand effort, et Dorsenne insista à son tour:

— « Un changement de ton dans une correspondance ne

suffit cependant pas à expliquer la fièvre où je vous vois... »

— « Non », reprit Gorka, « mais il n'y eut pas qu'un changement de ton. Je me plaignis. Pour la première fois ma plainte ne trouva pas d'écho. Je menaçai de cesser d'écrire. Elle ne me répondit pas. J'écrivis pour demander pardon. Comme on est lâche! Je reçus une lettre si froide que j'en écrivis une de rupture. Nouveau silence... Ah! Vous vous rendrez compte à présent du terrible effet que me produisit dans un trouble pareil une autre lettre, non signée, celle-là, que je reçus il y a quinze jours. Elle m'arriva un matin, toute seule. Elle portait le timbre de Rome. Je ne reconnais pas l'écriture. J'ouvre. Je vois deux feuilles de papier sur lesquelles étaient collés des mots imprimés, découpés à même un journal français. Je vous répète, pas de signature. C'était un billet anonyme... »

— « Et vous l'avez lu? » interrompit Dorsenne. « Quelle folie!... »

— « Et je l'ai lu », répondit le comte. « Il débutait par des phrases d'une effrayante exactitude sur ma propre situation... Que nos histoires, à nous, soient connues des autres, nous devrions le savoir puisque nous connaissons les leurs... Nous devrions penser, par conséquent, que nous sommes en proie à la férocité de leur indiscrétion, comme ils sont en proie à la nôtre. Cela fait cruellement mal pourtant, je vous le jure, de le constater. Mais ce qui rendait cette exactitude du début de ce billet vraiment infernale, c'est qu'elle servait de garantie et de preuve à l'exactitude de la fin. Et la fin, c'était le récit détaillé, minutieux, implacable, d'une intrigue que Mme Steno avait nourrie pendant mon absence, et avec qui? avec l'homme de qui je me suis toujours le plus défié, avec ce gâcheur de couleurs, qui a dû faire une première fois le portrait d'Alba, — et cette fois, je l'ai empêché, — cela m'a bien servi d'ailleurs! — avec ce drôle qui s'est abaissé à ce honteux mariage d'argent et qui se dit artiste, avec cet Américain de table d'hôte, avec Lincoln Maitland!...»

Quoique la haine enfantine et injuste des jaloux, — cette

haine qui nous dégrade en abaissant celui que l'on nous préfère, — empoisonnât de son flot amer le cœur de Gorka, comme elle empoisonnait cette fin de son discours, il n'avait pas cessé de surveiller Dorsenne. Il s'était levé du divan à moitié, et, appuyé sur ses poignets, il avait avancé la tête en prononçant le nom de son rival, comme pour envelopper l'écrivain de son observation. Ce dernier, par bonheur, avait été saisi d'indignation à la nouvelle de la lettre anonyme, et il répétait avec un étonnement qui ne permettait à son interlocuteur de rien deviner:

— « Quelle infamie! Mais quelle infamie!... »

— « Attendez », reprit Boleslas, « et ce n'était qu'un début... Le lendemain je recevais une autre lettre écrite et envoyée dans les mêmes conditions; le surlendemain une troisième. J'en ai douze, entendez-vous? — douze, — dans mon portefeuille, toutes composées avec cette même atroce connaissance du milieu où nous vivons qui m'avait affolé dès la première. Concevez-vous cela comme supplice? Je recevais en même temps des lettres de ma pauvre femme, et tout concordait, dans cette triste série, d'une concordance affreuse. La lettre anonyme me disait: « Aujourd'hui ils ont « eu un rendez-vous, de deux heures à quatre », et Maud m'écrivait: « Je n'ai pas pu sortir aujourd'hui, comme c'était « convenu avec Mme Steno, elle avait la migraine. » Et ce portrait d'Alba, que Catherine m'avait annoncé comme en courant? Les lettres anonymes m'en racontaient les péripéties, les prolongations de séance, de ces commodes séances, tandis que ma femme m'écrivait: « Nons sommes encore allés « voir le portrait d'Alba, hier. Le peintre a défait ce qu'il « avait fait... » Enfin, il m'a été impossible d'y tenir. Avec leur abominable précision de détails, les lettres anonymes m'avaient donné même l'adresse du lieu de leurs rendez-vous... Je suis parti. Je me suis dit: Si j'annonce mon arrivée à ma femme, ils la sauront, ils m'échapperont. Je voulais les surprendre. Je voulais... Est-ce que je le sais, ce que je voulais? Je voulais ne plus souffrir cette agonie d'incertitude.

Je monte dans le train, je ne m'arrête ni jour ni nuit. Je laisse mon valet de chambre hier à Florence. Et ce matin j'étais à Rome... Mon plan s'était dessiné en route. Je prenais un appartement en face du leur, dans la même rue, dans la même maison peut-être. Je les épiais, un jour, deux jours, une semaine. Et puis... Le croiriez-vous? C'est dans le fiacre qui me conduisait droit vers cette rue que j'ai vu clair soudain en moi, et que j'ai eu peur. J'avais ma main sur la crosse de ce revolver. » Et il tira l'arme de sa poche pour la jeter sur le canapé, comme s'il voulait repousser une nouvelle tentation. « Je m'aperçus aussi clairement que je vous vois, tuant ces deux êtres, si je les surprenais, comme deux bêtes... En même temps, je vis mon fils et ma femme... Entre l'assassinat et moi, il y avait peut-être juste la distance qui me séparait de cette fatale rue... Et j'ai senti qu'il fallait fuir tout de suite, fuir cette rue, fuir ces coupables, s'ils le sont vraiment, me fuir moi-même. Votre nom a traversé mon esprit, et je suis venu vous crier : Mon ami, voilà où j'en suis, je me noie, je suis perdu, sauvez-moi... »

— « Mais vous l'avez trouvé vous-même, le salut » , répondit Dorsenne. « C'est votre fils et c'est votre femme. Revoyez-les d'abord, et, si je ne vous promets pas que vous ne souffrirez plus, vous ne serez plus tenté par cette épouvantable idée... » Et il lui montra aussi le pistolet, dont le canon luisait sous le coup d'un rayon de soleil insinué par la croisée. Puis, comme la pitié très vraie dont l'avait secoué le récit de Boleslas n'abolissait pas plus l'auteur en lui que l'émotion n'avait aboli la finesse et la vanité chez le conteur lui-même, il ajouta : « Et vous l'aurez d'autant moins, cette idée, que vous aurez pu vérifier *de visu* ce que valent ces lettres anonymes. Douze lettres en quinze jours et composées avec ce procédé, du menu découpage de combien de journaux ! Et l'on prétend que nous inventons des noirceurs dans nos livres !... Si vous voulez, nous chercherons ensemble qui peut bien avoir élaboré cette jolie petite scélératesse. C'est Judas, Rodin, Iago, — ou Iaga... Mais ce n'est pas le moment

de nous perdre dans ces hypothèses... Êtes-vous sûr de votre valet de chambre? Oui, puisque vous l'avez emmené et laissé. Vous lui envoyez une dépêche, et dans cette dépêche la copie d'une autre dépêche adressée à Mme Gorka. Votre homme l'expédiera ce soir même. Vous annoncez votre arrivée pour demain en faisant allusion à une lettre soi-disant écrite de Varsovie et qui se sera perdue. Vous prenez ce soir ici le train pour Florence, d'où vous repartez cette nuit même. — Vous êtes à Rome demain matin, de nouveau et officiellement. Vous aurez évité, non pas le malheur de devenir un assassin, car vous n'auriez surpris personne, j'en suis bien sûr, mais celui beaucoup plus grave, pour l'avenir de votre ménage, d'éveiller les soupçons de Mme Gorka. — Est-ce promis?... » Et Dorsenne se leva pour préparer sur sa table une plume, du papier : « Allons, faites la dépêche tout de suite, et rendez grâce à votre bon génie qui vous a conduit chez un ami dont le métier consiste à imaginer le moyen de résoudre des situations insolubles... »

— « Vous avez raison », dit Boleslas après avoir pris en main la plume que lui tendait l'autre, « c'est le salut, la sagesse... » Puis, jetant cette plume comme il avait fait le revolver : « Je ne peux pas... Non, je ne peux pas, tant que j'ai ce doute en moi... Non. C'est trop horrible. Je les vois trop... Vous me parlez de ma femme. Mais vous oubliez qu'elle m'aime. Et au premier regard elle lira en moi, comme vous y lisez... Vous ne vous rendez pas compte de ce qu'il m'a fallu d'efforts depuis deux ans pour qu'elle ne devinât rien. J'étais heureux, et il est aisé de tromper quand on n'a rien à cacher que du bonheur... Aujourd'hui, nous ne serions pas ensemble depuis cinq minutes qu'elle chercherait, — et elle trouverait... Non. Non. Je ne veux pas. Autre chose. Il me faut autre chose... »

— « Mais, malheureux », répondit Julien, « je ne peux pas vous la donner, cette autre chose. Il n'y a point d'opium pour endormir des doutes comme celui que ces horribles lettres anonymes ont mis en vous. On ne fait pas aux gens des

piqûres de confiance, que diable! comme des piqûres de morphine... Seulement, si vous ne suivez pas mon conseil, ce n'est pas un doute qu'aura Mme Gorka, c'est une certitude. Il est déjà trop tard peut-être. Voulez-vous que je vous dise ce que je vous ai caché tout à l'heure, quand je vous ai vu si troublé? Vous n'avez pas employé beaucoup de temps pour venir de la gare chez moi, et, probablement, vous n'avez pas mis deux fois la tête hors de votre fiacre. Eh bien! on vous a rencontré. Qui? Montfanon. Et il me l'a dit ce matin presque sur le seuil du palais Castagna. Si je n'avais pas compris par une phrase de votre femme qu'elle ignorait votre présence à Rome, c'est moi, entendez-vous? moi qui la lui dénonçais... Jugez maintenant votre situation!... »

Il avait parlé avec un trouble qui n'était pas joué, tant il se sentait ému par l'évidence du danger que représentait l'obstination de Gorka. Ce dernier, qui avait recommencé de se replier sur lui-même, eut un éclair étrange dans ses yeux jaunes. Sans doute cet énervement de son interlocuteur marquait la minute qu'il attendait pour frapper un coup décisif. Il se leva d'un élan si brusque qu'il fit reculer Dorsenne. Il lui prit les deux mains comme tout à l'heure, avec une telle force que pas un tressaillement de celui qu'il serrait ainsi ne pût lui échapper :

— « Si, Julien, vous l'avez, ce moyen de me soulager, vous l'avez... », dit-il d'une voix devenue rauque par l'excès de l'anxiété.

— « Mais lequel? » demanda l'écrivain.

— « Lequel? — Vous êtes un honnête homme, Dorsenne, vous êtes un grand artiste, vous êtes mon ami, et un ami lié à moi d'un lien sacré, presque un frère d'armes, vous, le petit-neveu d'un héros qui a versé son sang à côté de mon grand-père à Somo-Sierra!... Donnez-moi votre parole d'honneur que vous êtes absolument certain que Mme Steno n'est pas la maîtresse de Maitland, que vous ne l'avez jamais ni pensé, ni entendu dire, et je vous croirai, et je vous obéirai. — Allons donc!... » continua-t-il en serrant les mains de l'écrivain avec

plus de fièvre encore. « Vous voyez bien que vous hésitez!... »

— « Non », dit Julien en se dégageant de cette farouche étreinte, « je n'hésite pas... Je vous plains. Quand je vous l'aurai donnée, cette parole, est-ce qu'elle aura cinq minutes de valeur pour vous?... Est-ce que vous ne serez pas persuadé tout de suite que je me parjure pour éviter un malheur?... »

— « Vous hésitez », interrompit Boleslas, qui répéta ces mots deux fois encore. « Vous hésitez... » Puis, avec un éclat de rire terrible, tant il y passait de férocité frémissante : « C'était donc vrai! D'ailleurs, j'aime mieux cela. C'est affreux de savoir, mais on souffre moins... De savoir!... Comme si je ne savais pas qu'elle a eu des amants avant moi, comme si ce n'était pas écrit dans tous les traits d'Alba qu'elle est la fille de Wérékiew, comme si je n'avais pas entendu raconter vingt fois avant de la connaître qu'elle avait eu Branciforte, Vitale, Strabane, dix autres. Avant, pendant ou après, quelle différence y a-t-il?... Ah! j'étais bien sûr qu'en frappant chez vous, à cette porte de l'honneur, j'aurais la vérité, que je la toucherais, comme je touche cet objet. » Et il saisit sur la table une tête de marbre que ses doigts palpèrent avec frénésie. « Vous voyez que je la supporte en homme, cette vérité. Vous pouvez me parler maintenant. Qui sait? C'est un grand amputeur de passions que le dégoût. Je vous écoute. Ne me ménagez pas!... »

— « Vous vous trompez, Gorka », répondit Dorsenne; « ce que je vous ai dit, je vous l'ai dit très simplement. — J'étais et je suis persuadé que dans un quart d'heure, mettons dans une heure, mettons demain, mettons après-demain, vous me prendrez pour un menteur ou pour un imbécile. Mais, puisque vous interprétez ainsi mon silence, mon devoir est en effet de parler, et je parle... Je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai jamais eu la moindre idée d'une aventure entre Mme Steno et Maitland, ni que leurs rapports m'aient paru avoir changé une seconde depuis votre absence. Je vous donne ma parole d'honneur que personne, entendez-

vous? personne n'en a parlé devant moi. Et maintenant, agissez comme vous voulez, pensez comme vous voulez. Je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire... »

L'écrivain avait prononcé ces mots avec une fiévreuse énergie qui provenait de l'horrible contrainte qu'il faisait à sa conscience. Mais le rire de Gorka l'avait d'autant plus épouvanté qu'au même instant la main libre du jaloux s'était, volontairement ou non, avancée du côté de l'arme qui continuait de luire, immobile, sur le canapé. Une vision nouvelle d'une catastrophe prochaine, immédiate, inévitable cette fois, s'était imposée à Julien. Sa bouche avait parlé, comme son bras se serait tendu, par un irrésistible instinct de sauver plusieurs vies humaines, et il avait fait ce faux serment, le premier et sans doute le dernier de son existence, sans plus réfléchir. Il ne l'eut pas plutôt proféré qu'il éprouva un tel accès de fureur intime qu'il eût presque mieux aimé à cette seconde-là ne pas être cru. Ce lui eût été un soulagement que son redoutable visiteur lui répondît par une de ces négations outrageantes qui permettent à un homme d'en souffleter un autre, tant son irritation de cette parole d'honneur ainsi arrachée était violente... Il vit au contraire la face de l'amant de Mme Steno se tourner vers lui avec une indicible expression de reconnaissance. Les lèvres de Boleslas tremblèrent, ses mains se joignirent, deux grosses larmes jaillirent de ses yeux brûlés et roulèrent sur ses joues creusées. Puis, quand il fut capable de parler à son tour :

— « Ah! mon ami », gémit-il, « que vous m'avez fait du bien! De quel cauchemar vous venez de me guérir! Ah! C'est maintement que je suis sauvé! Je vous crois, vous, je vous crois. Vous êtes de leur intimité. Vous les voyez presque chaque jour... S'il y avait entre eux quoi que ce fût, vous le sauriez. Vous l'auriez entendu raconter. Ah! Merci! Donnez-moi votre main que je vous remercie... Oubliez ce que je vous ai dit tout à l'heure, ces calomnies que j'ai répétées dans un accès de délire. Je sais si bien qu'elles sont fausses! Et tenez, laissez-moi vous embrasser comme je vous embras-

serais si j'avais vraiment risqué de me noyer et si vous m'aviez tiré de l'eau... Ah! mon ami, mon seul ami!... »

Et il s'élança pour serrer contre sa poitrine l'écrivain qui lui répondait les mots du commencement de leur entretien : « Calmez-vous, je vous en supplie, calmez-vous », et, en lui-même, l'homme très brave et très loyal qu'était Dorsenne se répétait : « Je ne pouvais pourtant pas agir autrement, mais que c'est dur!... »

IV

DANGER PROCHAIN

« Non, je ne pouvais pas agir autrement... », se répétait Dorsenne au soir de cette terrible journée. Il avait perdu tout son après-midi à soigner Gorka. Il l'avait fait déjeuner. Il l'avait fait se coucher. Il l'avait veillé. Il l'avait conduit en voiture fermée à la gare de Portonaccio, qui est la première halte sur la ligne de Florence. Enfin il s'était appliqué de toute manière à ne pas laisser seul une minute cet homme dont il avait plutôt suspendu qu'apaisé la frénésie, — au prix, hélas! de son propre repos. Car une fois rendu lui-même à la solitude et rentré dans cet appartement de la place de la Trinité, où vingt détails attestaient le passage du visiteur disparu, le poids de cette parole d'honneur faussement donnée commença d'être bien lourd à l'écrivain, d'autant plus lourd qu'il se rendit compte enfin du plan suivi par Boleslas. La pénétration tardive dont il était coutumier lui permit de dégager la ligne générale de leur entretien. Il comprit que pas une des phrases de son interlocuteur, même les plus exaltées, n'avait été prononcée au hasard. De réplique en réplique, de confi-

dence en confidence, il avait été, lui, Dorsenne, acculé à ce cruel dilemme qu'il n'avait su ni prévoir ni éviter : il avait dû ou bien accuser une femme, ou bien mentir d'un de ces mensonges qu'une conscience virile ne se pardonne pas facilement. Et il ne se le pardonnait pas.

— « C'est d'autant plus pénible », se disait-il, « que cela n'empêchera rien. Du moment qu'il existe, de par le monde, une personne assez scélérate pour avoir écrit ces lettres anonymes, cette personne ne s'en tiendra pas là. Elle trouvera vite le moyen de déchaîner de nouveau ce furieux... Mais ont-elles été écrites, ces lettres? C'est un passionné terriblement lucide et retors que Gorka, et fort capable d'avoir forgé ce noir roman, à lui tout seul, pour avoir le droit de me poser la question qu'il m'a posée... Et cependant, non. Il y a deux faits indiscutables, c'est son état de jalousie exaspérée, et c'est son extraordinaire retour. L'un et l'autre en supposent un troisième, un avertissement. — Mais donné par qui?... Faisons la part du côté slave. Il m'a parlé de douze lettres anonymes. Mettons qu'il en ait reçu une ou deux. Mais cette une ou ces deux, quel en est l'auteur?... »

Tout le développement immédiat du drame auquel Julien se trouvait mêlé tenait dans la réponse à cette question. Elle n'était pas aisée à formuler. Les Italiens ont un proverbe d'une singulière profondeur, dont l'écrivain français se souvint à ce moment même. Il en avait tant ri quand il l'avait entendu citer par le sentencieux Egiste Brancadori. Il se le redit tout d'un coup et il en comprit la portée. « *Chi non sa fingersi amico non sa essere nemico*... Qui ne sait pas feindre l'amitié ne sait pas haïr... » Dans le petit coin de société où se mouvaient la comtesse Steno, les Gorka et Lincoln Maitland, qui donc était assez hypocrite et assez haineux pour pratiquer ce conseil? Car une dénonciation vraiment positive et munie de faits précis avait pu seule toucher Boleslas au vif de sa jalousie, et de telles dénonciations supposent la familiarité quotidienne.

— « Ce n'est pourtant pas Mme Steno », songea Julien,

« qui s'est amusée à tout raconter elle-même à son amant, pour se donner des émotions?... J'ai connu le cas. Mais il s'agissait de Parisiennes détraquées et non pas de cette magnifique force amoureuse, de cette dogaresse du XVIe siècle, retrouvée intacte dans la Venise de nos jours, comme un sequin de cette époque-là qui aurait gardé sa fleur de coin. Éliminons-la... Éliminons aussi Mme Gorka, cette créature de vérité qui ne peut même pas condescendre au plus léger mensonge pour un bibelot qu'elle désire. C'est d'ailleurs ce qui la rend si facile à tromper. Quelle ironie!... Éliminons Florent. Il se ferait tuer au besoin comme un mameluk à la porte de la chambre où son génial beau-frère batifolerait avec sa comtesse... Éliminons l'Américain lui-même. J'ai encore rencontré ce cas : un amant fatigué d'une maîtresse et se dénonçant à qui de droit, afin d'être débarrassé d'une corvée d'amour. Mais c'étaient des roués, et ils n'avaient rien de commun avec ce butor, qui a du talent pour peindre comme les éléphants ont une trompe, — un outil de génialité cousu à un goujat. Quelle autre ironie! Il a pu épouser son octavonne pour avoir de l'argent, — et c'est déjà énorme! C'était une bassesse commise une fois pour toutes, qui l'affranchissait du commerce, et qui lui permettait de peindre tout ce qu'il voulait, et comme il voulait. Il se laisse aimer par la Steno, parce qu'elle est diablement belle, malgré ses quarante ans, et puis c'est une vraie grande dame, et qu'il soufflait à un vrai grand seigneur. Ça l'a flatté, ce Yankee. Il n'a pas pour un dollar de délicatesse morale dans le cœur. Mais de la rouerie, pas davantage... Éliminons aussi sa femme. En voilà une véritable esclave et que la présence seule d'un blanc annihile au point qu'elle n'ose pas regarder en face son négrier de mari... Ce n'est pas Hafner. Le subtil renard est capable de tout par finesse, même d'une bonne action. Mais d'une coquinerie inutile et dangereuse? Jamais... Fanny est une sainte échappée toute vive de la légende dorée, quoi qu'en pense Montfanon. Autre ironie!... J'ai bien passé en revue le cercle des tout proches... J'allais oublier Alba... Mais c'est

trop extravagant de même y penser... Trop extravagant? Pourquoi?... »

Dorsenne était, quand il se formula cette fantastique interrogation, sur le point de se mettre au lit. Il prit, comme d'habitude, un des livres préparés sur sa table, pour en méditer quelques pages, une fois couché. Il avait ainsi à portée de sa main les quelques ouvrages où il retrempait sans cesse sa doctrine d'intransigeant intellectualisme : c'étaient les *Mémoires* de Gœthe, le volume de la correspondance de George Sand où se trouvent les lettres à Flaubert, le *Discours de la Méthode* de Descartes et l'essai de Burckhardt sur la *Renaissance*. Mais après avoir, le coude sur son oreiller, feuilleté l'un de ces volumes, il le ferma sans en avoir lu vingt lignes. Il éteignit sa lampe et ne put dormir. L'étrange soupçon qui venait de traverser son esprit avait quelque chose de monstrueux, gratuitement appliqué à une jeune fille. Quel soupçon et quelle jeune fille! L'amie préférée de son hiver, celle à cause de qui le romancier prolongeait son séjour à Rome, parce qu'elle était la plus gracieuse apparition de délicatesse et de mélancolie dans ce cadre d'un tragique et solennel passé! Tout autre que Dorsenne n'aurait pas admis une pareille idée, fût-ce une seconde, sans se faire horreur à lui-même. Celui-ci, au contraire, se mit soudain à creuser cette sinistre hypothèse, à la pousser, à la justifier. Personne plus que lui ne souffrait d'une déformation morale que l'abus d'un certain travail littéraire inflige à quelques écrivains. Ils sont tellement habitués à combiner des caractères artificiels à propos des créations de leur fantaisie, qu'ils accomplissent sans cesse une besogne analogue à propos des individus qu'ils connaissent le mieux. Ils ont un ami qui leur est cher, qu'ils voient presque chaque jour, qui ne leur cache rien et auquel ils ne cachent rien. Puis, s'ils vous parlent de lui à un an de distance, vous demeurez surpris de constater que, tout en continuant de l'aimer, ils vous en tracent deux portraits contradictoires avec la même sincérité et la même probabilité. Ils ont une maîtresse, et cette femme les voit avec épouvante changer d'attitude vis-

à-vis d'elle qui a la conscience d'être demeurée la même, dans l'espace quelquefois d'un jour. C'est qu'ayant développée en eux à un degré très intense l'imagination de l'âme humaine, observer ne leur est jamais qu'un prétexte à construire. Cette maladive infirmité avait dominé la vie de Julien depuis sa première adolescence. Elle s'était rarement manifestée d'une manière plus inattendue qu'à l'occasion de cette charmante Alba Steno qui rêvait peut-être de lui, au moment même où, dans le grand silence de la nuit, il s'efforçait de se prouver qu'elle était capable de ce véritable parricide épistolaire :

— « Après tout », se répétait-il, non sans volupté, car il y a de l'iconoclaste dans les intellectuels excessifs, et ils aiment à détruire leurs plus chères idoles morales ou sentimentales, comme pour se prouver mieux leur force, « après tout, ai-je vraiment compris quoi que ce soit à ses rapports avec sa mère? Lorsque je suis arrivé à Rome en novembre, et quand j'ai dû être présenté à la comtesse, que m'a-t-on dit, non pas une personne, mais neuf ou dix? Mme Steno a une liaison affichée avec le mari de la meilleure amie de sa fille, et cette petite en meurt de chagrin. Je suis allé dans la maison. J'ai vu cette enfant. Elle était triste ce soir-là. Je lui ai trouvé la physionomie de cette situation, et j'ai eu la curiosité de lire dans son cœur... Or, il y a six longs mois de cela. Nous nous sommes rencontrés presque tous les jours, souvent deux fois par jour. Elle est si hermétiquement boutonnée que je suis un tout petit peu moins avancé qu'au premier de ces jours. Je l'ai vue qui regardait sa mère, comme ce matin, avec des yeux tout amour et tout admiration. Puis je l'ai vue qui souffrait d'un mot de cette mère, d'une attitude, au point d'en pâlir. Je l'ai vue qui embrassait Maud Gorka comme on embrasse une amie que l'on plaint d'une pitié profonde, et je l'ai vue qui jouait au tennis avec cette même amie, gaiement, enfantinement. Je l'ai vue qui ne pouvait pas supporter la présence de Maitland dans une chambre, et puis c'est elle qui a demandé que l'Américain fît son portrait... Est-ce une innocente? Est-ce une hypocrite? Ou bien est-elle tourmentée par le doute,

devinant, ne devinant pas, croyant à sa mère, n'y croyant pas?... Est-elle assez ténébreuse en tout cas, avec ses yeux de la couleur de l'eau? A-t-elle assez une âme ambiguë de Russe et d'Italienne à la fois?... Ce serait une solution au problème, cela, qu'elle fût une fille d'une énergie intérieure extraordinaire, et que, sachant les deux intrigues de sa mère, et les détestant d'une égale haine, elle eût imaginé de précipiter les deux hommes l'un sur l'autre... C'est égal. Pour une jeune fille, l'action est énorme... Avec cela que l'énorme n'est pas le quotidien de la vie passionnelle. Le moindre fait divers d'un journal n'est-il pas là pour nous montrer que le mot impossible ne doit jamais être prononcé quand il s'agit des aberrations du cœur?... J'irai chez la comtesse demain soir et je m'amuserai à retourner Alba, pour voir... Si elle est innocente, mon jeu sera bien inoffensif. Si par hasard elle ne l'était pas?... Ce serait un : — Quel dommage! — de plus à dire devant un visage de madone... J'en ai tant dit!... »

On a beau professer vis-à-vis de son propre cœur un complaisant dandysme de misanthropie, des réflexions pareilles laissent après elles un arrière-goût de remords, surtout lorsqu'elles sont, comme celles-ci, absolument fantaisistes et fondées sur un simple paradoxe de dilettante. Quoi qu'on en ait, on subit cette impression de la calomnie, si haïssable pour quiconque en a une fois souffert soit dans soi-même, soit dans un être aimé. On sent trop l'inhumanité de certains soupçons, fussent-ils à l'état de vague et flottante hypothèse. Aussi Dorsenne éprouva-t-il une véritable honte lorsqu'il se réveilla le lendemain matin et que, pensant au mystère des lettres anonymes reçues par Gorka, il se rappela quel criminel roman il avait édifié autour du charmant et tendre visage de sa petite amie. Heureusement pour ses nerfs qui se fussent exaspérés à retourner ce redoutable problème : « Si ce n'est personne de la société de la comtesse, qui donc les a écrites, ces lettres? » il reçut au saut du lit un volumineux paquet d'épreuves avec la suscription : « Urgentes. » Il se préparait à donner au public,

en guise de carte de visite, tout un recueil de ses premiers articles demeurés épars dans vingt-cinq numéros de journaux, sous ce titre dont il était enchanté : *Poussière d'idées*. C'était un vaillant ouvrier littéraire que Dorsenne, malgré la prétention de titres semblables, ce qui est rare, et malgré les dispersions de sa vie passionnelle ou mondaine, ce qui est plus rare encore. D'habitude les étiquettes compliquées servent à masquer, en librairie, des marchandises de pacotille, et quant aux romanciers ou aux auteurs dramatiques qui se piquent de vivre pour écrire et qui cherchent l'inspiration ailleurs que dans la régularité des habitudes et qu'à leur table de travail, leur œuvre est frappée de stérilité par avance. Obscur ou célèbre, riche ou pauvre, un artiste doit être d'abord un artisan et en pratiquer les vertus fécondes : l'application patiente, la technicité consciencieuse, l'absorption modeste dans la besogne. Quand il s'asseyait à son « établi », — c'est par cette métaphore de menuisier qu'il désignait son bureau, — Dorsenne était tout entier à son affaire. Il condamnait sa porte, il n'ouvrait ni lettres ni télégrammes, et il passait des dix heures d'affilée sans rien prendre que deux œufs et du café noir, comme il fit ce jour-là, repétrissant les essais de sa vingt-cinquième année avec le talent de la trente-cinquième, retouchant ici un mot, là une phrase, ailleurs rédigeant à nouveau la page entière, mécontent ici, là souriant à sa pensée. Et la plume allait, emportant avec elle toute la sensibilité de ce monstre intellectuel qui avait complètement oublié et Mme Steno, et Gorka, et Maitland, et la calomniée contessina, jusqu'à ce qu'il s'éveilla de cette ivresse lucide à la nuit tombante. Puis, comme il comptait, en rangeant les placards, le nombre des articles ainsi mis au point, il constata qu'ils étaient douze.

— « Comme les lettres de Gorka... », dit-il tout haut en riant. Il sentait maintenant circuler dans ses veines cette allégresse légère que connaissent tous les écrivains de race quand ils ont peiné sur un travail qu'ils croient bon. « J'ai gagné ma soirée », ajouta-t-il, toujours à voix haute. « Il

faut nous habiller et aller chez Mme Steno. Un bon dîner chez le docteur. Une petite demi-heure de marche ensuite par un beau chemin. La nuit promet d'être divine. Je saurai si l'on a des nouvelles du Palatin... », c'était le surnom qu'il donnait à Gorka dans ses instants de gaie humeur, « et je m'amuserai à imiter mon patron Hamlet quand il fit jouer le *trébuchet* devant son oncle. Je vais parler tout haut de lettres anonymes. Si l'auteur de celles qu'a reçues Boleslas est là, je serai aux premières loges pour m'amuser. Pourvu que ce ne soit pas Alba... Décidément, le — Quel dommage! — serait trop triste... »

Il était dix heures du soir quand le jeune homme, fidèle à ce programme, arriva devant la porte de la grande maison que Mme Steno occupait rue du Vingt-Septembre, à l'angle de la rue Porta-Salara. C'était une vaste construction moderne distribuée en deux portions distinctes : une bâtisse de rapport à gauche, et à droite un hôtel dans le style de ceux qui foisonnent aux alentours du parc Monceau. Cette villa Steno, comme disait l'inscription gravée en or sur le marbre noir de la porte, racontait l'histoire entière de la fortune de la comtesse, — cette fortune évaluée par la renommée avec le grossissement habituel, tantôt à vingt, tantôt à trente millions. Mme Steno avait en réalité deux cent cinquante mille francs de rente. Mais comme en 1873 le comte Michel, son mari, était mort en ne laissant que des dettes, un palais à Venise à moitié écroulé, et un lot de propriétés aussi mal affermées que fortement hypothéquées, ce chiffre de revenu justifiait le mot de « femme supérieure » appliqué par ses amis à la mère d'Alba. Ses amies ajoutaient : « Elle a été la maîtresse de Hafner qui l'a payée en conseils de finance... », atroce calomnie d'autant plus fausse qu'elle avait commencé de s'enrichir avant de même connaître de nom le baron. Voici comment : à la fin de 1873, comme la jeune veuve, retirée dans cette somptueuse et délabrée demeure sur le Grand Canal, luttait de son mieux avec les créanciers, un des plus grands banquiers de Rome était venu lui proposer une très

avantageuse affaire. Il s'agissait d'un vaste terrain que la succession Steno possédait à Rome, dans les faubourgs, entre la Porta Salara et la Porta Pia, sorte de villino à demi abandonné que le défunt cardinal Steno, l'oncle du comte Michel, avait commencé de planter. Lui disparu, le terrain avait été loué par pièces à des maraîchers et à des jardiniers. Il était estimé à ce que l'on appelle là-bas le prix de vigne, c'est-à-dire qu'il valait environ quarante centimes le mètre carré. Le financier en offrait quatre francs, sous le prétexte d'une usine à fonder sur cet emplacement. C'était une assez grosse somme d'argent, touchable aussitôt. La comtesse demanda vingt-quatre heures pour réfléchir, et elle refusa, ce qui lui acquit à jamais l'admiration des hommes d'affaires qui connurent ce refus. En 1882, moins de dix ans plus tard, elle vendait ce même terrain quatre-vingt-dix francs le mètre. Elle avait compris, en jetant les yeux sur un plan de Rome et en songeant à l'Italie moderne, d'abord que les nouveaux maîtres de la Ville Éternelle mettraient toute leur ambition à la rebâtir, puis que la partie comprise entre le Quirinal et les deux portes Salara et Pia serait un des points principaux de ce développement, enfin que l'agiotage lui vaudrait une plus-value énorme sur la première offre, si elle attendait. Et elle avait attendu, s'appliquant à surveiller l'administration de ses biens comme le plus sévère des intendants, améliorant les baux, se privant elle-même, bouchant des trous avec des bénéfices inespérés. — Elle avait ainsi vendu, en 1875, à la *National Gallery*, une suite de quatre panneaux de Carpaccio retrouvés dans une de ses maisons de campagne, cinq mille livres. — Enfin elle avait été aussi active et pratique dans sa vie matérielle que corrompue et audacieuse dans sa vie sentimentale ou plutôt galante. La légende qui voulait qu'elle eût trompé Steno avec Wérékiew, à Pétersbourg, où le diplomate était attaché, dès la première année de son mariage, fut confirmée par la légèreté de conduite dont elle fit preuve aussitôt libre. A Rome, où elle était venue habiter une partie de l'année après la vente de ses terrains sur lesquels elle s'était réservé de quoi se bâtir

cette double maison, elle avait continué de s'afficher comme à Venise, et de gérer sa fortune avec la même intelligence. Un placement très avantageux en *Acqua Marcia* lui avait permis de doubler en cinq ans l'énorme bénéfice de sa première opération. Et ce qui prouvera davantage encore la force singulière du bon sens dont cette femme était douée quand il ne s'agissait pas des choses de l'amour, elle s'était arrêtée sur ces deux gains, justement à l'époque où l'aristocratie romaine, possédée du délire de la Bourse, commençait de spéculer sur des valeurs montées à leur plus haut cours. Passer la soirée à la villa Steno, après avoir passé la matinée de la veille au palais Castagna, c'était réaliser un de ces paradoxes de sensations contradictoires comme les aimait Dorsenne, car le pauvre Ardea avait été ruiné pour avoir essayé quelques années plus tard ce que la comtesse Catherine avait fait au bon moment. Lui aussi avait espéré une plus-value de terrains. Seulement il les avait achetés, ces terrains, à soixante-dix francs le mètre, et en 90 ils n'en valaient plus vingt-cinq. Lui aussi avait calculé que Rome s'agrandirait, et, sur ces terrains payés si cher, il avait commencé de faire bâtir des rues tout entières, s'imaginant qu'il deviendrait, comme le duc de Westminster à Londres, un propriétaire d'immenses quartiers. Seulement les entrepreneurs l'avaient volé. Ses maisons achevées ne se louaient pas. Pour achever les autres, il avait emprunté. Il avait joué à la Bourse afin de payer ses dettes, perdu, puis fait de nouvelles dettes afin de payer les différences. Sa signature, comme avait grossièrement raconté le maître du Marzocco, s'était mise à courir le monde sous les formes variées que revêt la fatale, l'inexorable lettre de change. Le résultat était que sur tous les murs de Rome, y compris celui de la rue du Vingt-Septembre, qui touchait à la villa Steno, des affiches multicolores annonçaient la mise en vente, par les soins du cavalier Fossati, de la collection et des objets d'ameublement réunis au palais Castagna.

— « Prévoir, c'est pouvoir », se disait Dorsenne en sonnant à la porte de Mme Steno et résumant ainsi l'invincible asso-

ciation d'idées qui venait de lui rappeler le palais du prince romain ruiné, devant la villa de la Vénitienne triomphante : « Voilà le véritable alpha et oméga... Ils ont la manie ici de mettre ces deux lettres sur tous les bijoux. Ils devraient y joindre ce commentaire... »

Cette comparaison entre la destinée de Mme Steno et celle de l'héritier des Castagna avait déjà fait presque oublier à l'inconstant écrivain son projet d'enquête sur l'auteur des lettres anonymes. Elle devait s'imposer à son esprit davantage quand il entra dans le *hall* où la comtesse recevait chaque soir. Ardea lui-même s'y trouvait en effet, au milieu d'un groupe composé d'Alba Steno, de Mme Maitland, de Fanny Hafner et du richissime baron qui, seul debout, et appuyé contre une console, semblait un indulgent, un honorable vieillard sur le point de bénir toute cette jeunesse. Julien ne s'étonna pas de voir si peu de personnes dans ce vaste salon, pas plus qu'il ne s'étonna de l'aspect de cette pièce, encombrée de vieilles étoffes, de bibelots, de fleurs, de meubles de style, de divans garnis d'innombrables coussins. Il avait eu tout l'hiver pour observer, avec la conscience de tapissier qui distingue les romanciers modernes, cet intérieur pareil à des centaines d'autres à Vienne, à Madrid, à Florence, à Berlin, partout enfin où une maîtresse de maison plus ou moins cosmopolite s'applique à réaliser un idéal d'élégances parisiennes. Il s'était amusé, pendant des soirs innombrables, à démêler, dans ce décor presque international, les traits locaux, ceux qui distinguaient cette pièce de toutes les autres du même genre. Aucun être humain n'arrive à être absolument factice, ni dans son habitation, ni dans son écriture. L'écrivain avait ainsi noté que ce salon portait une date, celle du dernier voyage de la comtesse à Paris, en 1880. Elle en était encore à la peluche et à la soie coulissée des grands rideaux. La tonalité générale, où dominait le vert, impertinence assez égoïste chez une blonde au teint éclatant, avait une gamme trop chaude et qui trahissait l'Italie. L'Italie se re-

trouvait dans le plafond peint et dans la frise qui courait autour, comme dans les quelques tableaux distribués de part et d'autre et qui ne se rencontrent pas aux ventes de l'Hôtel Drouot ou des amateurs parisiens. Il y avait là deux panneaux du Moretto de Brescia, notamment, dans la seconde manière de ce maître, dite sa manière d'argent à cause de la fluidité tendre et transparente du coloris, un *Souper chez le pharisien* et un *Jésus ressuscité sur le rivage* qui ne pouvaient provenir que d'un très vieux palais d'une très vieille famille. Dorsenne savait tout cela. Il savait aussi pour quelles raisons il retrouvait presque vide, à ce moment de l'année, ce *hall* si animé pendant tout l'hiver et dans lequel il avait vu défiler un véritable carnaval de visiteurs de passage : — grands seigneurs, artistes, hommes politiques russes et autrichiens, anglais et français, — pêle-mêle. La comtesse était loin d'occuper à Rome la position mondaine qu'auraient dû lui assurer son intelligence, sa fortune et son nom. — Car, étant née une Navagero, elle unissait sur son blason la croix d'or de ce Sébastien Navagero qui monta le premier sur les murailles de Lépante à l'étoile du grand doge Michel. — Mais un trait de caractère particulier l'avait toujours empêchée de réussir de ce côté-là. Elle ne pouvait supporter ni l'ennui ni la contrainte d'une part, et de l'autre elle n'avait aucune vanité. Elle était positive et passionnée, à la manière de ces hommes d'argent auxquels leurs combinaisons réfléchies servent à mieux assurer les conditions de leurs plaisirs. Jamais Mme Steno n'avait su, par exemple, faire des frais pour quelqu'un qui lui déplaisait, sinon dans l'intérêt de ses passions. Jamais elle n'avait déployé de diplomatie dans les volte-face de ces passions elles-mêmes, et elles avaient été nombreuses avant l'avènement de Gorka auquel elle était demeurée fidèle deux ans, chose invraisemblable ! Jamais elle n'avait, sauf dans son intérieur immédiat, observé la moindre mesure lorsqu'il s'agissait pour elle d'aller vers l'objet de son désir. En outre, elle n'avait à Rome pour la soutenir aucun membre de cette grande famille à qui elle appartenait, et elle

ne s'était rattachée à aucune des deux coteries entre lesquelles se distribue depuis 1870 la société de cette ville. D'esprit trop moderne et de mœurs trop hardies pour s'affilier au monde noir, elle n'avait pas été acceptée par la femme admirable qui règne au Quirinal et qui a su imposer autour d'elle une atmosphère de si noble élévation. Ces diverses causes auraient amené une sorte de demi-ostracisme si la comtesse ne s'en était rendu compte à l'avance, et si elle ne s'était appliquée à se faire un salon à côté qui se recrutait presque uniquement parmi des étrangers. Le va-et-vient des nouveaux visages, l'imprévu des conversations, l'agrément des relations sans devoirs, tout de ce monde mouvant plaisait à la soif de divertissement qui s'unissait, dans cette nature puissante, spontanée, presque virilement immorale, à une vision très juste et très nette des réalités. Si Julien demeura une minute surpris à la porte du *hall*, ce ne fut donc pas de le retrouver, une fois de plus, dépeuplé par cette fin de saison ; ce fut d'y voir, parmi les personnes intimes, ce Peppino Ardea qu'il n'y avait pas rencontré de l'hiver. Et, véritablement, c'était une époque singulière pour se montrer dans des endroits nouveaux que celle où le marteau du commissaire-priseur était déjà levé sur tout ce qui avait été l'orgueil et la splendeur de son nom. Mais véritablement aussi l'arrière-petit-neveu d'Urbain VII, assis entre la sublime Fanny Hafner en bleu pâle et la jolie Alba Steno en rouge feu, en face de Mme Maitland si gracieuse dans sa toilette mauve, n'avait en aucune façon la physionomie d'un homme foudroyé par l'adversité. Le demi-jour savamment distribué des lampes hautes et basses éclairait d'un délicat reflet son fier et mâle profil, qui n'avait rien perdu de sa hauteur gaie. C'étaient les deux notes dominantes de ce visage, irrégulier et frappant, où il y avait de la fatuité jointe à de la bonhomie. Les yeux très noirs, très brillants et très mobiles, semblaient pouvoir, presque dans le même regard, mépriser et sourire, tandis que la bouche avait, sous le voile de la moustache brune, du dédain tout ensemble et de la gourmandise, un pli de dégoût à la fois et de sensualité. Le

menton rasé montrait des nuances bleuâtres qui achevaient de donner à la tonalité de tout le visage une expression de force, démentie par le corps un peu grêle et visiblement trop nerveux. L'héritier des Castagna était vêtu avec cette recherche d'anglomanie particulière à certains Italiens, et qui détonne toujours un peu, comme le salon de la comtesse. Celui-ci portait trop de bagues à ses doigts, un bouquet trop gros à sa boutonnière, et surtout il faisait trop de gestes et de trop vifs, pour permettre, avec son teint trop brun, une illusion d'une minute sur sa nationalité. Ce fut lui qui, de tout le groupe, aperçut le premier Julien, et il lui dit, ou plutôt il lui cria familièrement :

— « Tiens, Dorsenne ! Je vous croyais parti. On ne vous a pas vu au cercle depuis quinze jours... »

— « Il a travaillé », répondit Hafner, « à quelque nouveau chef-d'œuvre, à un roman qui se passe dans le monde romain, j'en suis sûr... Méfiez-vous, mon prince, et vous, mesdames, désarmez le portraitiste... »

— « Moi », reprit Ardea en riant de plus belle, « je lui donnerai des notes sur moi, s'il le veut, gros comme cela... Et je lui illustrerai son roman par-dessus le marché, avec les photographies que j'ai eu la rage de faire autrefois... Tenez, mademoiselle », ajouta-t-il en se tournant vers Fanny, « voilà encore comment on se ruine. J'avais la manie des instantanés. C'est un petit jeu très innocent, n'est-ce pas? Ça m'a coûté trente mille francs par an, pendant quatre ans... »

Dorsenne avait bien entendu dire que c'était un mot d'ordre entre Peppino Ardea et ses amis, de prendre légèrement le désastre qui frappait la famille Castagna dans son dernier et unique rejeton. Il ne soupçonnait pas une pareille désinvolture. Il en demeura si déconcerté qu'il négligea de relever l'épigramme du baron, comme il eût fait à tout autre moment. Jamais l'ancien fondateur du *Crédit austro-dalmate* ne manquait de manifester ainsi d'une manière quelconque sa profonde aversion pour le romancier. Les hommes de son espèce, profondément cyniques et calculateurs, redoutent et dé-

daignent à la fois une certaine littérature. Elle leur paraît énoncer des vérités tout ensemble dangereuses à écrire et très médiocres en regard des partis pris qu'ils professent eux-mêmes dans la pratique. Celui-ci, en outre, avait trop de tact pour ne pas sentir la répulsion instinctive qu'il inspirait à Julien. Mais pour Hafner, toute force sociale était tarifée, le succès littéraire autant qu'un autre. Aussi eut-il peur, comme la veille dans l'escalier du palais Castagna, d'être allé trop loin, et il reprit, en mettant familièrement sur l'épaule de l'écrivain sa main aux longs doigts souples, qui ne se donnait jamais tout entière, comme s'il lésinait même sur l'étreinte :

— « Voilà ce que j'admire en lui, c'est qu'il se laisse taquiner par des profanes comme nous, sans jamais se fâcher. C'est le seul auteur célèbre qui soit aussi simple... Mais c'est mieux qu'un auteur. C'est un véritable homme du monde... »

— « La comtesse n'est pas là ?... » demanda Dorsenne en s'adressant à Alba Steno et sans plus répondre à la courtoisie si involontairement insultante du baron qu'il n'avait fait à sa malice et à l'offre bouffonne du prince. L'absence de Mme Steno lui avait de nouveau infligé une appréhension que la jeune fille dissipa en répliquant :

— « Ma mère est sur la terrasse. Nous avons eu peur qu'il ne fît trop frais pour Fanny... » C'était une phrase très simple que la contessina avait prononcée tout simplement, en s'éventant avec un grand éventail de blanches plumes souples et frisées. Chaque battement faisait comme s'envoler en auréole les mèches de ses cheveux blonds qu'elle portait bouclées sur son front un peu haut. Julien la connaissait trop pour ne pas se rendre compte cependant que sa voix, son geste, son regard, tout son être enfin trahissaient une nervosité poussée, à cette minute, jusqu'à la douleur. Était-elle encore sous l'impression de la bouderie de la veille, ou bien se trouvait-elle en proie à un de ces inexplicables passages qui avaient amené Dorsenne dans sa méditation de cette nuit à de si étranges soupçons? Ils lui revinrent, ces soupçons, avec le sentiment que, de toutes les personnes ici présentes, Alba était la seule

dont l'aspect parût traduire une conscience du drame qui se préparait sans doute. Il se promit de chercher tout à l'heure, et une fois de plus, le mot de la vivante énigme qu'était cette singulière fille. Qu'elle lui semblait belle, ce soir, avec celle de ses deux expressions qui lui donnait un masque presque tragique! Les coins de sa bouche tombaient un peu, sa lèvre d'en haut, presque trop courte, découvrait ses dents serrées, et c'était dans ce bas de son mince visage une amertume si précocement douloureuse! — Pourquoi? — Ce n'était pas le moment de procéder à cette enquête. Il fallait d'abord que le jeune homme allât saluer Mme Steno sur cette terrasse qui terminait, en un paradis de volupté italienne, le salon meublé à l'imitation de Paris. Des arbustes y frémissaient dans de grandes urnes de terre cuite ornementées de stucs. Des bustes s'y dessinaient sur la balustrade, et, au delà, les pins parasols de la villa Bonaparte découpaient leurs noires ombelles sur un ciel d'un bleu de velours, brodé de larges étoiles. Un vague arome d'acacias, venu d'un jardin tout rapproché, flottait dans l'air qui avait comme la souplesse d'une étoffe, tant il était léger et caressant, subtil et tiède. Cette atmosphère, douce jusqu'à en être moelleuse, suffisait à convaincre de mensonge la contessina qui avait évidemment voulu justifier le tête-à-tête de sa mère et de Maitland. Les deux amants étaient en effet auprès l'un de l'autre dans le parfum, le mystère et la solitude de cette obscure et paisible terrasse. Dorsenne, qui arrivait de la pleine lumière du salon, mit une minute à distinguer, dans la pénombre, les traits de la comtesse qui, toute vêtue de blanc, était étendue sur une chaise longue en paille garnie de coussins de soie molle. Elle fumait une cigarette dont le petit point de feu, à chaque aspiration nouvelle, l'éclairait assez pour montrer que, malgré la fraîcheur de la nuit, son beau cou long et flexible, où se tordait un collier de perles, était nu, nue la naissance de sa gorge et de ses blondes épaules, nu son bras admirable qui apparaissait, chargé de bracelets, hors de la grande manche flottante. En s'approchant, Julien reconnut,

à travers les senteurs végétales de cette nuit de printemps, l'odeur très particulière du tabac de Virginie, dont usait Mme Steno depuis qu'elle s'était éprise de Maitland, au lieu des « papyros » russes auxquels Gorka l'avait habituée. C'est à des traits de cette insignifiance que se reconnaissent les femmes amoureuses d'un amour profondément, insatiablement sensuel, le seul dont la Vénitienne fût capable. Leur passionné besoin de se donner toujours davantage veut qu'elles épousent, pour ainsi dire, les moindres habitudes de l'homme qu'elles aiment de la sorte. Ainsi s'expliquent ces métamorphoses de goûts, d'idées, d'apparence même, si totales, qu'à six mois, qu'à trois mois de distance elle sont une autre personne. Auprès de ce gracieux et souple fantôme, Lincoln Maitland se tenait assis, sur une chaise trop basse pour que l'on pût mesurer la hauteur de sa taille. Mais ses larges épaules, que le frac de soirée dégageait dans leur amplitude, attestaient qu'avant d'avoir étudié l'Art, — *Art !* il fallait l'entendre prononcer ce mot à l'américaine, — et même en l'étudiant, il n'avait pas cessé de pratiquer les sports les plus athlétiques de son éducation tout anglaise. C'était ce terme de large qui s'évoquait aussitôt qu'il était question de lui. Il montrait en effet au-dessus de ce large torse un large visage un peu rouge, coupé en deux par une large moustache rousse qui découvrait, dans de larges rires, les larges palettes blanches de ses fortes dents. De larges bagues brillaient sur ses larges mains. Enfin, il présentait le type exactement contraire à celui de Boleslas Gorka. Si le petit-fils des Castellans polonais rappelait la dangereuse finesse d'un félin, d'une mince et jolie panthère, Maitland pouvait être comparé à quelque brutal et puissant molosse, à un de ces dogues de la légende, d'une mâchoire et d'une musculature assez fortes pour étrangler des lions. Le peintre, en lui, résidait uniquement dans l'œil et dans la main, par suite d'un don aussi physique que la conformation du gosier chez un ténor. Mais cet instinct presque animal avait été développé, cultivé, fécondé à outrance par cette énergie de volonté dans le raffi-

nement, trait si marqué des Anglo-Saxons du Nouveau Monde, lorsqu'ils s'éprennent de l'Europe au lieu de la détester. Pour l'heure actuelle, ce désir de raffinement paraissait réduit à la respiration passionnée de cette divine rose d'amour qu'était Mme Steno, — blonde rose presque trop épanouie et que l'automne de la quarantaine allait commencer de faner. Mais qu'elle était délicieuse encore, et comme Maitland semblait peu se soucier que sa femme fût dans la pièce à côté, dont les portes-fenêtres projetaient une clarté qui faisait mieux ressortir l'ombre propice de la voluptueuse terrasse ! Il tenait dans sa main la main de sa maîtresse qu'il abandonna quand il aperçut Dorsenne, lequel avait eu grand soin de déranger assez bruyamment une chaise en s'approchant du couple, et de dire à voix très haute avec un rire gai :

— « J'aurais fait un bien mauvais abbé galant du siècle dernier, car, la nuit, je n'y vois vraiment plus rien. Si votre cigarette ne m'avait pas servi de phare, comtesse, j'aurais donné droit sur la balustrade... »

— « Ah ! c'est vous, Dorsenne » , répondit Mme Steno avec une sécheresse qui démentait trop son amabilité habituelle pour que le romancier n'en tirât pas une double conclusion, d'abord qu'il était le *Terzo Incommodo* des comédies classiques, puis que Hafner avait rapporté ses propos inconsidérés de la veille. « Tant pis ! » songea-t-il. « Je l'aurai prévenue... A la réflexion elle m'en saura gré. Il est vrai qu'il ne s'agit guère de réflexion en ce moment-ci... » Tout en se prononçant cette petite phrase à voix basse et pour lui-même, il en prononçait d'autres, à haute voix, sur la température de la journée, sur les probabilités du temps pour le lendemain, sur la bonne humeur d'Ardea... Enfin ce furent vingt propos inutiles, afin de gagner le moment où il s'en irait de la terrasse et rendrait les amoureux à leur tête-à-tête, sans que sa discrétion eût cette hâte indiscrète, aussi désagréable que l'insistance.

— « Quand pourra-t-on retourner voir le portrait fini dans votre atelier, Maitland ?... » demanda-t-il, tout en continuant à rester debout pour se ménager sa sortie.

— « Fini !... » s'écria la comtesse, qui ajouta en se servant d'un diminutif qu'elle donnait à son ami, depuis ces dernières semaines : « Vous ne savez donc pas que Linco a de nouveau effacé toute la tête?... »

— « Toute la tête, non », dit le peintre, « mais c'est vrai que le profil est à reprendre... Vous vous rappelez, Dorsenne, ces deux toiles par Pier della Francesca qui sont à Florence : le duc Federigo d'Urbino et sa femme Battista Sforza?... Vous ne les voyez pas, dans la même salle que la Calomnie de Botticelli, avec un paysage dans le fond?... C'est dessiné, comme ceci », et il fit un geste du pouce, « avec un clou de fresque... Et ça y est. Ah ! comme ça y est!... Voilà ce que je cherche, cette ligne nécessaire, ce profil dans lequel tiennent tous les profils... Ce peintre-là, voyez-vous, Fra Carnevale et Melozzo, il n'y a rien de mieux en Italie... »

— « Et Titien, et Raphaël? » interrompit Mme Steno.

— « Et les Siennois, et les Lorenzetti dont vous raffoliez autrefois? Vous m'en avez écrit, à propos de mon article sur votre exposition de 86, vous ne vous souvenez pas?» continua l'écrivain.

— « Raphaël?... » répliqua Maitland. « Au fond, voulez-vous que je vous dise ce que c'était que Raphaël? Un sublime entrepreneur. Et Titien? Un sublime tapissier... Les Siennois, c'est vrai, je les ai bien aimés », ajouta-t-il en se tournant vers Dorsenne, « j'ai passé un mois à copier le Simone Martini du municipe, ce Guido Riccio qui chevauche entre deux places fortes dans une lande grise, où il ne se dresse pas un arbre, pas une maison, mais seulement des lances et des tours. — Et ce Lorenzetti, si je me le rappelle ! Surtout cette fresque à San Francesco où le saint François présente son ordre au pape. C'est ce qu'il a fait de mieux... Il y a là un cardinal qui met son pouce sur sa bouche, comme cela!...» et un nouveau geste. « Eh bien! j'en suis revenu, parce que, voyez-vous, c'est de l'anecdote. C'est du reportage sur une muraille. — Oh ! du grand reportage ! — Mais sans le sujet?... Flutt...» et il fit avec ses lèvres un petit sifflement, « au lieu

que Pier della Francesca, Carnevale, Melozzo... » il s'arrêta pour chercher un mot qui résumât l'idée très compliquée qui s'agitait dans sa tête, et il conclut : « C'est de la peinture !... »

— « Pourtant l'*Assunta* de Titien et la *Transfiguration* de Raphaël? » reprit la comtesse, qui ajouta en italien avec un accent d'enthousiasme : « *Ah! Che bellezza.* »

— « Ne vous tourmentez pas, comtesse », dit Dorsenne en riant de plus en plus, « c'est des opinions d'artiste... Tel que vous me voyez, j'ai imprimé, il y a dix ans, que Victor Hugo était un amateur et Alfred de Musset un bourgeois. Ils ne s'en portent pas plus mal, ni moi non plus... Mais », ajouta-t-il, « comme je ne descends ni des doges ni des *Pilgrim Fathers*, moi, pauvre Gallo-Romain dégénéré, j'ai peur de l'humidité pour mes rhumatismes et je vais vous demander la permission de rentrer... » Puis, tandis qu'il repassait la porte du salon : « Raphaël : un entrepreneur ! Titien : un tapissier ! Lorenzetti : un reporter ! » se répétait-il. «Et la dogaresse qui écoute ces discours sérieusement, elle dont l'Idéal doit être une bonne madone en chromo ! C'est de premier ordre !... Quant à Gorka, s'il ne m'avait pas fait perdre toute ma journée d'hier, je croirais que j'ai rêvé, tant il en est peu question... Et Ardea qui continue à blaguer sa ruine. Ce n'est pas mal pour un Italien. Mais il va tomber dans le mauvais goût et en parler trop !... » Comme il se dirigeait vers le groupe réuni dans l'angle du salon, juste au-dessous d'un des Moretto, il entendait en effet le prince raconter cette anecdote sur ce cavalier Fossati à qui se trouvait confié le soin de sa vente :

— « Combien pensez-vous gagner sur le tout? » ai-je fini par lui demander. — « Oh ! » m'a-t-il répondu, « peu de chose... Mais « un peu, et encore un peu, ça finit par faire beaucoup. » — Et avec quel air il a ajouté : « *E già il moschino è conte!* Et déjà « le moucheron est comte !... » Ce moucheron, c'était lui. On l'appelait ainsi quand il faisait le brocanteur sur les routes d'Ombrie. — « Encore quelques ventes comme la vôtre, mon « prince, et mon fils, des comtes Fossati, a le demi-million, il

« entre au club et vous dit : tu, en jouant comme vous au goffo. »
— « Voilà ce qu'il y avait dans ce *già!*... Ma parole d'honneur, je ne me suis jamais autant amusé que depuis que je n'ai plus le sou... »

— « C'est que vous êtes optimiste, mon prince », dit Hafner, « et quoi que prétende notre ami Dorsenne ici présent, il faut être optimiste dans la vie... »

— « Vous allez encore l'attaquer, mon père?... » interrompit Fanny d'un ton de respectueux reproche.

— « Lui, non », reprit le baron, « mais ses idées, oui, et surtout celles de son école... Mais oui, mais oui », insista-t-il, soit qu'il voulût détourner la conversation qu'Ardea s'obstinait à mettre sur sa ruine, soit que, trouvant très bien organisé un monde où des coups comme celui du *Crédit austro-dalmate* sont possibles, il éprouvât réellement une aversion profonde pour la mélancolie et le pessimisme, un peu factices d'ailleurs, dont les œuvres de Julien sont teintées. Et il continuait : « En vous écoutant, Ardea, tout à l'heure, et voyant s'approcher ce grand écrivain-là, je pensais par contraste à cette mode qu'ils ont aujourd'hui de voir la vie en noir... »

— « Vous la trouvez très gaie, vous?... » demanda brusquement Alba.

— « Bon », répondit Hafner, « j'étais sûr qu'en parlant contre le pessimisme, je ferais causer la contessina... Très gaie ? non », continua-t-il ; « mais quand je pense aux malheurs qui auraient pu nous arriver à tous ici, par exemple, je la trouve très, mais très tolérable... Rien que de naître dans une autre époque, par exemple. Vous voyez-vous, il y a cent cinquante ans, vous, contessina, à Venise, et exposée à être arrêtée tous les jours sur une dénonciation au Conseil des Dix? Et vous, Dorsenne, exposé à être bâtonné, comme M. de Voltaire, par quelque grand seigneur jaloux? Et le prince d'Ardea risquant d'être assassiné ou dépouillé à chaque changement de pape? Et moi-même, en ma qualité de protestant, chassé de France, persécuté en Autriche, inquiété en Italie, brûlé en Espagne?... »

Comme on voit, il avait soin de choisir entre ses deux hérédités. Il l'avait fait avec une bonhomie énigmatique qui était presque de l'ironie. Il s'arrêta pour ne pas mentionner ce qu'aurait pu être Mme Maitland avant la suppression de l'esclavage. Il savait que cette très jolie et très élégante jeune femme partageait les pires préjugés de ses compatriotes américains contre le sang noir et qu'elle s'employait de toute sa force à cacher cette tare originelle au point de ne jamais quitter ses gants. Il est juste d'ajouter qu'à peine si la nuance doucement dorée de son teint, ses cheveux légèrement crêpelés et un vague reflet bleuâtre dans le blanc de ses yeux pouvaient révéler le mélange de la race. Elle ne parut pas avoir compris le silence du baron, mais elle disposa d'un air distrait les plis de sa robe mauve, tandis que Dorsenne répliquait :

— « C'est un beau raisonnement et spécieux. Il n'a d'autre tort que de n'avoir pas beaucoup de sens. Car je vous défie bien de vous imaginer ce que vous auriez été dans cette époque dont vous parlez... On dit toujours cela : Si j'avais vécu il y a cent ans... Et l'on oublie qu'il y a cent ans on n'aurait pas été le même, que l'on n'aurait eu ni les mêmes idées, ni les mêmes goûts, ni les mêmes besoins. C'est à peu près comme si vous aviez la prétention de vous imaginer ce que vous penseriez comme oiseau ou comme serpent... »

— « On peut toujours bien s'imaginer ce que ce serait que de n'être jamais née... », interrompit Alba Steno. Elle avait dit cette phrase d'une manière si étrange que la petite discussion soulevée par Hafner en tomba du coup. Les paroles trop senties produisent cet effet dans ces causeries d'oisifs qui ne tiennent qu'à moitié aux idées qu'ils émettent. Et quoiqu'il y ait toujours un paradoxe à condamner l'existence dans un décor de luxe et quand on n'a pas plus de vingt ans, la contessina était évidemment sincère. D'où venait cette sincérité ? De quel coin de son jeune cœur blessé jusqu'à l'ulcération ? Dorsenne fut le seul à se le demander, car l'entretien tourna tout de suite, Lydia Maitland ayant montré de son éventail la manchette d'Alba, qui était à deux places d'elle, pour lui

poser cette question d'une ironie aussi charmante, après le mot de la jeune fille, que certes involontaire :

— « C'est de la mousseline de soie, n'est-ce pas ?... »

— « Oui », répondit la contessina qui se leva, en cambrant sa taille, et elle tendit à la curiosité de sa jolie voisine son bras qui apparaissait frêle, nerveux et duveté de blond, à travers la transparence de la molle étoffe rouge qu'un nœud de ruban de la même couleur nouait sur sa mince épaule et sur son poignet gracile. Et l'on entendait Ardea, penché du côté de Fanny, qui disait à la fille du baron Justus, plus belle que jamais ce soir-là, dans sa pâleur teintée d'un peu de rose par quelque secret intérêt :

— « Vous avez visité mon palais hier, mademoiselle?... »

— « Non », répondit-elle.

— « Demandez-lui pourquoi, mon prince... », dit Hafner.

— « Mon père!... » dit Fanny avec une supplication dans ses yeux noirs, à laquelle Ardea eut la délicatesse d'obéir en reprenant :

— « C'est dommage. Tout y est très ordinaire. Mais vous eussiez été intéressée par la chapelle. Au fond, c'est ce que j'en regretterai le plus, des objets devant lesquels les miens ont prié si longtemps et qui finissent numéros dans un catalogue!... Jusqu'au reliquaire qu'ils m'ont pris, parce qu'il était d'Ugolino da Siena!... J'en rachèterai le plus que je pourrai... Votre père vante mon courage. Je ne crois pas que j'aurai celui de me séparer de ces objets-là sans un vrai chagrin... »

— « C'est le sentiment qu'elle a pour tout le palais... », dit le baron.

— « Mon père!... » interrompit de nouveau Fanny.

— « Allons, tranquillise-toi, je ne te trahirai pas... », reprit Hafner tandis qu'Alba, profitant de ce qu'elle était debout, sortait du petit cercle des causeurs. Elle marcha vers une table dressée à l'autre extrémité de la pièce et chargée d'un appareil du plus pur style anglais pour le thé et les boissons glacées, en interpellant Julien qui la suivait :

— « Voulez-vous que je vous prépare votre soda et votre eau-de-vie, Dorsenne ?... »

— « Qu'avez-vous, contessina ? » demanda le jeune homme à mi-voix, quand ils furent tous deux auprès de ce grand plateau où le cristal à facettes des verres et la monture des objets d'argent brillaient d'un éclat si blanc et si neuf sur le fond intense de la pièce... « Oui », insista-t-il, « qu'avez-vous ? Êtes-vous toujours fâchée contre moi ?... »

— « Contre vous ? » dit-elle. « Mais je ne l'ai jamais été. Pourquoi l'aurais-je été ? » répéta-t-elle. « Vous ne m'avez jamais rien fait, vous... »

— « Quelqu'un vous a donc fait quelque chose ? » interrogea Julien. Il voyait qu'elle était de bonne foi et qu'elle se rappelait à peine la mauvaise humeur de la veille. « Ce n'est pas un ami tel que moi que vous pouvez tromper », continua-t-il. « Rien qu'à vous voir vous éventer, j'ai compris que c'était à votre tour d'avoir un ennui. Allez, je vous connais si bien !... »

— « Je n'ai aucun ennui », répondit-elle avec un froncement impatienté de ses longs et soyeux sourcils dont la fin mettait comme une ombre d'or à ses tempes. « Je ne peux pas supporter d'entendre mentir d'une certaine manière. Voilà tout !... »

— « Et qui a menti ? » reprit Dorsenne.

— « Vous n'avez donc pas écouté Ardea parler de sa chapelle tout à l'heure, lui qui croit en Dieu à peu près autant que Hafner, dont personne n'a jamais su s'il était juif ou chrétien ?... Vous n'avez pas regardé cette pauvre Fanny le regarder pendant ce temps-là ? Et vous n'avez pas remarqué avec quel tact le baron a fait cette allusion à la délicatesse qui avait empêché sa fille de visiter avec nous le palais Castagna ? Et cette comédie de ces deux hommes ne vous a rien donné à penser ?... »

— « Voilà donc pourquoi Peppino est ici ? » dit Julien. « Alors il y aurait projet de mariage entre l'héritière des millions du papa Hafner et l'arrière-petit-neveu du pape Urbain VII... Voilà qui va me faire un joli sujet de causerie

avec quelqu'un de ma connaissance !... » Et la seule idée de Montfanon apprenant une pareille nouvelle lui donna un accès de fou rire tandis qu'il continuait : « Ne me regardez pas avec indignation, chère contessina... Mais je ne peux pas trouver matière à grande mélancolie dans toute cette histoire. Fanny épousant Peppino? Et pourquoi pas? Vous-même vous m'avez déjà conté qu'elle est à moitié catholique, et que son père veut seulement qu'elle attende son mariage pour se faire baptiser. Elle sera donc heureuse. Ardea gardera le beau palais que nous avons vu hier, et le baron couronnera sa carrière en rendant à un gogo ruiné à la Bourse, sous forme de dot, ce qu'il aura pris à d'autres. Les gendres des bandits de finance, c'est la revanche de l'actionnaire... »

— « Taisez-vous », dit la jeune fille d'une voix plus sombre, « vous allez me faire horreur. — Qu'Ardea ait perdu tout scrupule et qu'il veuille vendre son nom de prince romain le plus cher possible à n'importe quel acheteur, voilà qui m'est d'autant plus égal que nous autres Vénitiens, nous ne nous en laissons pas imposer par la noblesse de Rome. Nous avions tous eu des doges dans nos familles, quand les pères de ces gens-là faisaient encore les bandits dans la campagne en attendant qu'un pauvre moine de leur nom devînt pape. Que M. le baron Hafner place sa fille comme on prétend qu'il a placé des bijoux en doublé dans sa jeunesse, voilà qui m'est bien égal aussi... Mais elle, vous ne la connaissez pas... Vous ne savez pas quel être charmant et enthousiaste, et simple, et sincère, et qui jamais, jamais ne se doutera, d'abord que son père est un voleur, et puis qu'il la brocante comme un bibelot pour avoir des petits-fils qui soient en même temps arrière-petits-neveux de pape, et enfin que ce Peppino ne l'aime pas, qu'il veut sa dot, et qu'il aura pour elle à peu près les sentiments que l'on a pour celle-ci... » Et elle montra Mme Maitland du regard. — « C'est encore plus affreux que je ne vous le dis... », fit-elle énigmatiquement, comme quelqu'un qui se sent emporté par sa propre parole et qui en a presque peur.

— « Oui », dit Julien, « ce serait bien triste, mais êtes-

vous sûre que vous n'exagérez pas? Il n'y a pas tant de calcul dans la vie, allez... C'est plus médiocre et plus facile... Peut-être le prince et le baron ont-ils un vague projet... »

— « Un vague projet!... » interrompit Alba en crispant ses minces épaules. « Il n'y a jamais rien de vague avec Hafner, sachez-le... Et si je vous disais que je suis sûre, entendez-vous, sûre, que c'est lui qui tient entre les doigts toutes les créances du prince et qui le fait vendre par cet Ancona pour lui mettre le marché à la main?... »

— « C'est impossible! » s'écria Dorsenne. « Vous l'avez vu hier vous-même qui méditait d'acheter tel ou tel objet... »

— « Ne me faites pas parler davantage », fit Alba en passant sur son front et sur ses yeux, à deux ou trois reprises, sa main, où ne brillait la pierre d'aucune bague, cette main très souple et très blanche dont les mouvements trahissaient son extrême nervosité. « Je vous en ai déjà trop dit... Ce ne sont pas mes affaires, et la pauvre Fanny n'est pour moi qu'une amie toute récente, quoique je la trouve si touchante et si tendre... Je pense qu'elle est sur le point d'engager toute sa vie et qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir personne pour lui crier : On vous ment!... Cela me fait une excessive pitié... Voilà tout... C'est enfantin!... »

Il est toujours cruellement pénible de constater chez un être jeune cette vision exacte des dessous sinistres de la vie, qui, une fois entrée dans un esprit et dans un cœur, ne permet jamais plus l'insouciance si naturelle à la vingtième année. Cette impression d'un précoce désenchantement, Alba Steno l'avait donnée bien des fois à Dorsenne. Ç'avait même été son principal attrait pour ce curieux de nature féminine, qui encore à cette minute demeura saisi devant la terrible absence d'illusion que révélait un pareil coup d'œil et si âprement net sur les projets du père de Fanny. D'où les savait-elle? Évidemment de Mme Steno elle-même, soit que le baron et la comtesse eussent parlé devant la jeune fille trop ouvertement pour lui permettre un doute, soit qu'elle eût deviné les intentions qu'on ne lui disait pas, derrière et par-dessous les

mots qu'on lui disait. En la voyant ainsi, la bouche amère, les yeux aigus, si visiblement en proie à une sourde fièvre de révolte intérieure, de nouveau Dorsenne eut l'intuition, qu'il avait eue déjà si souvent, de sa complète perspicacité. Elle ne pouvait pas n'avoir pas appliqué la même force de pensée à la conduite de sa mère. Il lui sembla que tout en remontant, comme elle était en train de le faire, la mèche de la lampe d'argent sous la grande théière, elle regardait du côté de la terrasse où l'extrémité de la robe blanche de la comtesse s'entrevoyait à travers l'ombre. Tout d'un coup les folles idées qui l'avaient tant agité la veille lui revinrent à la mémoire, et ce projet d'imiter son patron Hamlet, comme il avait dit, en jouant dans le salon de Mme Steno le jeu du prince danois devant son oncle. Distraitement, avec l'air de son indifférence habituelle, il releva la fin de la phrase que venait de jeter la jeune fille, et il reprit :

— « Soyez tranquille, Ardea ne manque pas d'ennemis. Hafner en a davantage. Il se trouvera bien quelqu'un pour dénoncer leur petit manège, s'il y a manège, à la belle Fanny... Une lettre anonyme est si vite écrite... »

Il n'eut pas plus tôt prononcé ces mots qu'il s'interrompit, avec le saisissement d'un homme qui manie une arme qu'il croit déchargée et qui entend soudain la balle partir. C'était, au fond, par acquit de conscience vis-à-vis de son propre scepticisme qu'il avait parlé de la sorte, et il ne s'attendait pas à voir un nouveau nuage de douleur passer sur le fier et mobile visage d'Alba. Elle eut dans le pli de sa bouche une expression plus dégoûtée, ses yeux traduisirent plus de sombre mépris, en même temps que ses mains, occupées à la besogne du thé, tremblèrent davantage, et elle dit, d'un accent trop ému pour ne pas faire regretter à son ami ce jeu d'une cruelle curiosité :

— « Ah! ne lui souhaitez pas cela! Ce serait pire encore que son ignorance présente. Au moins, maintenant elle ne sait rien du tout, et si quelque misérable faisait ce que vous venez de dire, elle saurait à moitié, sans être sûre... Mais

comment pouvez-vous sourire à des suppositions pareilles?... Non! Pauvre douce Fanny! J'espère qu'elle ne recevra pas de lettres anonymes. C'est si lâche, et cela fait si mal!... »

— « Je vous demande pardon si je vous ai froissée », répondit Dorsenne. Il venait de toucher, il le sentait, à une plaie saignante de ce cœur, et de comprendre avec épouvante que non seulement Alba Steno n'avait pas écrit les lettres anonymes adressées à Gorka, mais qu'au contraire elle en avait, elle-même, reçu. Et de qui? Quel était le mystérieux dénonciateur qui avertissait de cette manière abominable la fille de Mme Steno après l'amant? Julien en frissonna jusque dans les moelles, et il continuait : « Si j'ai souri, c'est que je crois Mlle Hafner, au cas où ce malheur lui arriverait, assez intelligente pour traiter de semblables avis comme ils le méritent. Une lettre anonyme, ça ne doit même pas se lire. Quelqu'un d'assez infâme pour se servir d'armes de cette sorte ne mérite pas qu'on lui fasse l'honneur de seulement regarder ce qu'il écrit... »

— « N'est-ce pas? » dit la jeune fille. Elle avait eu dans ses prunelles, soudain dilatées, un éclair d'une véritable reconnaissance qui acheva de convaincre son interlocuteur que cette fois il avait vu juste. Il venait de prononcer précisément la parole dont elle avait besoin. Il eut soudain, devant cette évidence, un accès de honte et de pitié, — de honte, parce qu'il avait fait dans ses pensées une si gratuite insulte à cette malheureuse créature; de pitié, parce qu'elle devait avoir subi un coup bien meurtrier si, vraiment, on lui avait dénoncé sa mère. Et il ne pouvait pas plus le lui demander qu'elle-même n'avait pu montrer la lettre infâme à cette mère qui disait souvent : « J'élève ma fille d'après les principes anglais, dans la plus complète indépendance... » Elle avait d'heureux résultats, cette indépendance qui permettait qu'un billet de cet ordre arrivât droit à la pauvre petite! C'était dans l'après-midi de la veille ou ce matin qu'elle avait dû recevoir l'horrible lettre, car, dans la visite au palais Castagna, elle avait été gaie tour à tour et boudeuse, mais si enfantinement, au

lieu que ce soir, ce n'était plus l'enfant qui souffrait, c'était la femme. Et Dorsenne insista :

— « Vous comprenez si nous autres écrivains nous y sommes exposés, à ces abominations... Un livre qui réussit, une pièce qui plaît, un article que l'on vante, et les envieux de se mettre à la besogne pour nous insulter sans signer, ou nous-mêmes, ou ceux que nous aimons... Dans ce cas-là, je vous le répète, je brûle sans lire, et si jamais dans la vie pareille misère vous arrive, croyez-moi, petite comtesse, suivez la recette de votre ami Dorsenne. Car il est votre ami, vous le sentez, n'est-ce pas? Votre vrai ami?... »

— « Moi?... » fit vivement la jeune fille. « Pourquoi voulez-vous que l'on m'écrive des lettres anonymes? Je n'ai pas de gloire, moi, ni de beauté, ni de millions, et pas d'envieux... » Et comme Dorsenne la regardait avec le regret d'en avoir trop dit puisqu'elle se repliait de nouveau devant lui, elle força sa bouche amère à sourire, et elle reprit : « Si vous êtes vraiment mon ami, au lieu de me faire perdre mon temps à des conseils dont je pense bien n'avoir jamais besoin, à moins que je ne devienne un grand écrivain, aidez-moi à servir le thé, voulez-vous?... Il doit être prêt... » Et elle souleva de ses doigts minces le couvercle de la bouilloire qu'elle pencha ensuite sur la théière en ajoutant : « Allez demander à Mme Maitland si elle en prend ce soir, et aussi à Fanny... Ardea, lui, est un homme à grogs, et le baron un homme à eaux minérales... Il faut même sonner pour qu'on lui apporte son verre de Vichy... Bon... Vous m'avez mise en retard. Voici une nouvelle visite, et rien ne sera prêt... Tiens », s'écria-t-elle, « c'est Maud... » tout de suite, avec une stupeur qui lui arracha une demi-exclamation, « et son mari !... »

Les deux battants de la porte du *hall* venaient en effet de s'ouvrir et de donner passage à Maud Gorka. Toujours belle, de cette beauté britannique si grande et si forte, elle rayonnait de bonheur dans sa robe de crêpe de Chine noire avec des nœuds orange, qui faisait ressortir sa fraîche et ferme carna-

tion. Derrière elle était apparu Boleslas. Mais ce n'était plus le voyageur qui, trente-six heures auparavant, débarquait place de la Trinité des Monts, fou d'inquiétude, frénétique de jalousie, souillé de la poussière du wagon, les cheveux épars, les cils poudreux, les mains noires. C'était, un peu amaigri, mais à peine lassé, le comte Gorka élégant que Dorsenne connaissait, mince et musqué dans son frac de soirée, une orchidée à la boutonnière, la bouche souriante, et portant beau. Pour l'écrivain, et sachant ce qu'il savait, ce sourire et ce sang-froid avaient quelque chose de plus terrible que la colère de la veille. Il le comprit à la manière dont le Polonais lui donna la main. Une nuit et un jour de réflexion avaient détruit son œuvre, et si Boleslas avait joué la comédie au point d'endormir la défiance de sa femme et de la décider à cette visite de ce soir, c'est qu'il était résolu à ne plus consulter personne et à mener lui-même son enquête. Il réussissait du premier coup d'ailleurs. Son regard fauve avait certainement aperçu la robe blanche de Mme Steno sur la terrasse, tandis que l'heureuse Maud expliquait ce retour inattendu avec sa noble ingénuité :

— « Voilà ce que c'est que de donner à un père qui n'est pas raisonnable de mauvaises nouvelles de notre *boy*... Je lui écris que Luc a un peu de fièvre l'autre jour. Il me répond pour me demander ce qui en est. Je ne reçois pas sa lettre... Il s'affole, et le voici... »

— « Je vais prévenir maman », dit Alba qui passa en effet sur la terrasse, avec un empressement trop lent encore au gré de Dorsenne. Il avait un tel sentiment du danger qu'il ne pensa pas à sourire, comme il eût fait en toute autre occasion, devant la réussite absolue du mensonge assez grossier qu'ils avaient, Boleslas et lui, imaginé la veille, et dont le comte avait dit avec une fatuité trop justifiée : « Maud sera si heureuse de me revoir, qu'elle croira tout. » — C'était une scène à la fois simple et tragique, — de ce tragique mondain où les événements sont d'autant plus effrayants qu'ils s'accomplissent sans un éclat de voix, sans un geste, parmi des phrases de convention et dans un décor de fête. Deux des spectateurs au

moins, outre Julien, en comprenaient l'importance : Ardea et Hafner. Car ni l'un ni l'autre ne se faisait certes la moindre illusion sur les rapports présents de Mme Steno et de Maitland, non plus que sur sa situation passée vis-à-vis de Gorka. L'écrivain, le grand seigneur et l'homme d'affaires avaient, malgré les différences d'âge et de milieu, une grande expérience de circonstances analogues. Ils savaient de quelle présence d'esprit une femme courageuse est capable, quand elle est surprise comme l'était la Vénitienne. Tous les trois ont souvent déclaré depuis qu'ils n'avaient jamais imaginé un plus admirable sang-froid, une sérénité plus superbement audacieuse que celle dont Mme Steno fit preuve à ce moment décisif. Elle parut sur le seuil de la porte-fenêtre étonnée et ravie, — juste dans la mesure où il convenait qu'elle le fût. Son teint de blonde, que les moindres émotions devaient empourprer de sang, resta aussi délicieusement rose. Pas un battement de ses longues paupières d'une grâce turque ne voila ses profonds yeux bleus, qu'un rayonnement intérieur continua d'illuminer. Avec son sourire qui découvrait ses belles dents de la couleur des grosses perles dont était paré son cou, avec les émeraudes mêlées à ses cheveux blonds, avec ses puissantes épaules apparues dans les échancrures de son blanc corsage, avec sa taille opulente et fine, avec la splendeur de ses bras dont elle avait enlevé les gants pour se caresser aux baisers de Maitland et qu'éclairaient d'autres émeraudes, avec sa démarche empreinte d'une certitude altière, elle était véritablement une femme d'un autre âge, la sœur de ces radieuses princesses que les peintres de sa Venise évoquent sous des portiques de marbre, parmi des apôtres et des martyrs qui sont des magnifiques et des matelots. Elle alla droit à Maud Gorka qu'elle embrassa tendrement, puis, serrant la main de Boleslas, elle dit de sa voix chaude où il y avait par instants comme des passages de contralto, adoucis par l'habitude du dialecte caressant de la lagune :

— « Mais quelle bonne surprise!... Et vous ne pouviez pas venir dîner avec nous?... Voyons, asseyez-vous là tous deux et racontez-moi l'odyssée du voyageur... » Et se tournant vers

Maitland qui l'avait suivie dans le salon avec la double et insolente tranquillité du géant et de l'homme aimé : « Soyez gentil, mon petit Linco, et allez me chercher mon éventail et mes gants que j'ai oubliés sur l'appui de la chaise longue... »

A cette seconde, Dorsenne, qui n'avait plus qu'une peur, celle de rencontrer les yeux de Gorka, — il ne les aurait pas supportés, — se trouvait de nouveau près d'Alba Steno. Le visage de la jeune fille tout à l'heure si fermé, comme serré d'angoisse, était maintenant illuminé. Il semblait qu'un poids immense eût été enlevé à la pensée de la jolie contessina.

— « Pauvre enfant! » songea le romancier. « Elle ne peut pas croire que sa mère aurait ce calme si elle était coupable. C'est la réponse à la lettre anonyme que l'attitude de la comtesse. On lui avait donc tout écrit?... Mon Dieu! Qui cela peut-il être? Que va-t-il sortir du drame engagé maintenant de cette manière?... »

Et il tomba dans une rêverie profonde que n'interrompit point le bruit des conversations auxquelles il ne se mêla plus. Il lui aurait suffi d'observer au lieu de méditer, pour que la vérité sur l'auteur des lettres anonymes lui apparût, claire comme le courage de Mme Steno à affronter le danger, — comme la confiance aveugle de Mme Gorka, — comme l'imperturbabilité dédaigneuse de Maitland devant son rival et la rage contenue de ce rival, — comme la finesse de Hafner à soutenir la conversation générale, — comme l'assiduité d'Ardea auprès de la riche Fanny et l'émotion de cette dernière, — claire enfin comme la joie délivrée d'Alba. Tous ces visages, à l'entrée de Boleslas, avaient traduit des sentiments différents. Un seul avait, pendant quelques minutes, exprimé la joie du crime et l'avidité de la haine satisfaite. Mais comme c'était celui de cette petite Mme Maitland, de cette silencieuse, traitée si couramment par lui de sotte et d'insignifiante, Dorsenne n'y prit pas plus garde que les autres témoins de cette réapparition foudroyante de l'amant trahi. Toutes les nations ont une métaphore pour exprimer cette idée qu'il n'est pire

eau que l'eau dormante. Les eaux tranquilles roulent profondes, — disent les Anglais, et les Italiens : — Les eaux tranquilles ruinent les ponts. — Ces divers adages ne seraient pas exacts si on ne les oubliait pas dans la pratique, et l'analyste professionnel du cœur féminin les avait parfaitement oubliés ce soir-là.

V

LA COMTESSE STENO

Pour une femme moins courageuse que la comtesse, moins capable de regarder en face une situation et de marcher droit sur elle, une pareille soirée eût marqué le prélude d'une de ces nuits d'insomnie où l'imagination, affolée, épuise à l'avance les pires angoisses d'un danger seulement probable. Ces crises de terreur aboutissent d'ordinaire à ces résolutions de ruse, à ces partis pris d'un mensonge presque acharné, objet de l'indignation de l'homme qui ne comprend pas que l'hypocrisie est la seule force de l'être faible. La comtesse Steno, elle, ne savait pas ce que c'était que la faiblesse et que la peur. Créature d'énergie et d'action, qui se sentait d'avance à la hauteur de tous les dangers, elle n'attachait pas de sens au mot inquiétude. Aussi dormit-elle, durant la nuit qui suivit cette soirée, d'un sommeil aussi profond, aussi réparateur que si Gorka n'était jamais revenu, la vengeance au cœur, la menace aux yeux. Vers les dix heures, le lendemain matin, elle se trouvait dans le petit salon, ou mieux le bureau attenant à sa chambre à coucher, en train de vérifier des comptes apportés par un de ses hommes d'affaires. Levée à sept heures, suivant son habitude, elle avait pris le bain glacé dans lequel, été comme hiver, elle fouettait chaque jour son magnifique sang de blonde vigoureuse. Elle avait déjeuné à l'anglaise,

suivant le principe auquel elle prétendait devoir la conservation de son estomac, d'œufs, de viande froide et de thé. Elle avait fait une toilette compliquée de jolie femme, passé chez sa fille pour savoir comment la petite avait dormi, écrit cinq lettres, — car son salon cosmopolite l'astreignait à la corvée d'une immense correspondance, qui rayonnait entre le Caire et New-York, Saint-Pétersbourg et Bombay, en passant par Munich, Londres et Madère, et elle était aussi fidèle en amitié qu'elle était inconstante en amour. Sa grande et haute écriture, si élégante dans sa correction apprise, avait couvert des pages et des pages sans qu'elle nourrît, à l'égard de son ancien amant, d'autres préoccupations que celle-ci : « J'ai rendez-vous chez Maitland à onze heures. Ardea doit être ici à dix pour causer de son mariage. J'ai les comptes de Finoli à vérifier. Pourvu que Gorka n'ait pas l'idée de venir, lui aussi, ce matin... » Les personnes chez qui la sensation de l'amour est très complète, mais très physique, sont ainsi. Elles se donnent et elles se reprennent tout entières. La comtesse n'éprouvait pas plus de pitié que de peur en pensant à l'amant trahi. Elle était décidée à lui dire : « Je ne vous aime plus », franchement, nettement, carrément, et à lui offrir le choix entre la brouille définitive et une solide amitié. Son unique contrariété portait sur l'instant de cette explication, qu'elle souhaitait voir reculée jusqu'à l'après-midi, où elle serait libre, — contrariété qui ne l'empêchait pas d'ailleurs de refaire, avec sa certitude accoutumée, les additions et les multiplications de l'intendant. Il se tenait debout, montrant une de ces larges faces bronzées à ossature puissante et à bajoues tombantes, comme Bonifazio en donne à ses pharisiens et à ses mauvais riches. Il administrait les sept cents hectares de la terre de Piove, près de Padoue, celle de ses propriétés que Mme Steno préférait. Elle en avait décuplé le revenu par le desséchement d'une lagune stérile et souvent fiévreuse, dont le fond, situé d'un mètre au-dessous du niveau de la mer, s'était trouvé d'une fertilité surprenante, et elle discutait les opérations probables des semaines à venir, avec cette connaissance détaillée et précise de l'exploitation

rurale, qui reste le véritable trait de l'aristocratie italienne et la raison permanente de sa vitalité. Toute noblesse dure, même sans privilèges légaux, quand elle demeure profondément historique et terrienne :

— « Alors tu estimes la récolte des vers à soie à environ cinquante kilos de cocons par once?... »

— « Oui, Excellence », répondit l'intendant.

— « Cent onces de jaunes : cent fois cinquante font cinq mille... », reprit la comtesse. « Et à quatre francs cinquante?... »

— « Peut-être cinq, Excellence », reprit l'intendant.

— « Mettons vingt-deux mille cinq cents », dit la comtesse, « et autant pour les Japonais... Cela nous ferait rentrer dans nos dépenses de bâtisses... »

— « Oui, Excellence. Et pour le vin? »

— « Je suis d'avis, après ce que tu m'as dit de la vigne, que tu vendes au plus vite à l'agent des Kauffmann tout ce qui reste de la récolte passée, mais pas à moins de six francs la Brentina. Tu sais qu'il faut que nos fûts soient débarrassés et réparés dès le mois d'août... Si nous en manquions cette fois, pour la première année où nous fabriquons notre vin avec la nouvelle machine, ce serait trop déraisonnable... »

— « Oui, Excellence. Et pour les chevaux? »

— « Je crois que c'est une occasion à ne pas laisser échapper non plus. Mon avis est que tu prennes l'express de Florence, aujourd'hui même, à deux heures. Tu es à Vérone demain matin. Tu conclus l'affaire. Les chevaux seront rendus à Piove le soir même... Nous avons fini juste à temps... », conclut-elle en rangeant les papiers de l'intendant. Elle les mit elle-même dans leur enveloppe, qu'elle lui rendit. Elle avait une ouïe d'une finesse extrême, et elle venait d'entendre ouvrir la porte de l'antichambre. Il semblait que le gros administrateur emportât, dans son gros portefeuille, toutes les préoccupations de cette femme extraordinaire. Car, après avoir conclu par des chiffres et des ordres de cette précision cet entretien, ou plutôt ce monologue, elle eut son

plus clair et son plus léger sourire pour recevoir le nouvel arrivant, qui était heureusement le prince d'Ardea. Elle dit au domestique :

— « J'ai à causer avec le prince. Si on me demande, ne recevez pas et ne renvoyez pas non plus. Apportez la carte... » Puis se tournant vers le jeune homme : « Eh bien! *Simpaticone?...* » C'était le gentil surnom qu'elle lui donnait. « Comment avez-vous achevé votre soirée d'hier?... »

— « Vous allez ne pas y croire », répondit Peppino Ardea en riant, « moi qui n'ai plus rien à moi, pas même mon lit bientôt!... Je suis allé au cercle et j'ai joué... Je me suis mis en banque, et pour la première fois de ma vie j'ai gagné... »

Il était si gai en racontant cette enfantine équipée, il gaminait de nouveau si sincèrement avec sa ruine, que la comtesse le regarda presque avec stupeur, comme lui-même l'avait regardée, elle, en entrant. On se connaît si peu soi-même, et l'on se rend si peu compte de ses propres singularités de caractère, que chacun d'eux s'étonnait à part soi de trouver l'autre si calme. Ardea ne comprenait pas que Mme Steno ne fût pas au moins inquiète du retour de Gorka et des conséquences qui en pouvaient résulter. Elle admirait, elle, que dans le désastre de sa fortune, cet étrange garçon trouvât cette jovialité à son service. Il avait visiblement pioché sa toilette du matin avec autant de complaisance que s'il n'eût pas eu à tenter une démarche capitale pour son avenir, et son veston à carreaux joliment contrariés, la couleur de sa chemise, celle de sa cravate, ses bottines jaunes, la fleur de sa boutonnière, tout s'harmonisait pour faire de lui une aimable et incorrigible poupée de frivolité spirituelle. Il avait payé si cher cette irréflexion que la comtesse se mit tout d'un coup à le plaindre. Elle éprouva ce besoin que les êtres robustes ont devant les êtres désarmés, celui d'agir pour cet enfant, de le secouer malgré lui, et elle attaqua aussitôt la question du mariage avec Fanny Hafner. Dans son solide bon sens et avec son instinct de toujours tout arranger, Mme Steno apercevait dans cette union tant d'avantages pour chacun, qu'elle avait une

hâte de la conclure aussi vive que s'il se fût agi d'une affaire personnelle. Ce mariage convenait au baron qui lui en parlait depuis des mois. Il convenait à Fanny qui se convertirait au catholicisme avec le consentement de son père. Il convenait au prince qui, du coup, serait tiré de tous ses ennuis. Il convenait enfin au nom de Castagna. Quoique Peppino en fût le seul représentant en ce moment, et que, par une vieille tradition de famille, il portât un titre différent du titre patronymique du pape Urbain VII, cette vente à l'encan du célèbre palais produisait, dans la presse et l'opinion, un scandale qu'il était décent de faire cesser. La comtesse oubliait qu'elle avait assisté sans protester aux dessous ténébreux de cette mise en vente. N'avait-elle pas su autrefois par Hafner qu'il se trouvait avoir acheté à vil prix un lot énorme de lettres de change du prince? Ne connaissait-elle pas assez le baron pour être sûre que le sieur Noé Ancona, le créancier implacable qui faisait vendre le palais, n'était que l'homme de paille de son terrible ami? Dans un mouvement de mauvaise humeur contre le baron, ne l'avait-elle pas, elle-même, accusé auprès d'Alba de ce plan très simple : acculer Ardea à la catastrophe définitive pour lui offrir le salut sous la forme de l'union avec Fanny, et pour exécuter en même temps une excellente opération? Car une fois débarrassés des hypothèques qui les grevaient, et pour peu que l'on pût attendre, les terrains du prince et leurs constructions reprendraient leur vraie valeur, et l'imprudent spéculateur se retrouverait de nouveau tout aussi riche, peut-être davantage. N'était-ce pas encore une raison de plus pour vaincre au plus tôt les dernières hésitations du jeune homme devant ce mariage sauveur?

— « Voyons », lui dit-elle après un instant de silence et sans autre préambule, « il s'agit maintenant de parler affaires... Vous avez dîné à côté de ma petite amie, hier, vous avez eu toute la soirée pour l'étudier... Répondez-moi franchement : ne ferait-elle pas la plus jolie princesse romaine qui soit allée s'agenouiller dans sa robe de noces au tombeau des apôtres? Vous ne la voyez pas, dans sa toilette

blanche et sous son voile, descendant, devant cet admirable escalier de Saint-Pierre, du huit-ressorts attelé de superbes chevaux que lui aura donné son père? Fermez les yeux et regardez-la en pensée... Serait-elle jolie? Le serait-elle?... »

— « Très jolie », répondit Ardea en souriant à la vision tentatrice que Mme Steno venait d'évoquer, « bien qu'elle ne soit pas blonde. Et vous savez, pour moi, une femme qui n'est pas blonde... Ah! comtesse! Quel dommage qu'à Venise, il y a cinq ans, un certain soir... Vous vous rappelez?... »

— « Comme ça vous ressemble! » interrompit-elle en riant très haut de son rire sonore et clair. « Vous venez me voir ce matin pour me parler d'un mariage, inespéré avec votre réputation de joueur, de soupeur et de mauvais sujet, d'un mariage qui remplit des conditions presque folles tant elles sont complètes : beauté, jeunesse, intelligence, fortune, et même, chose invraisemblable, si j'ai bien regardé ma petite amie, commencement d'intérêt, d'un très vif intérêt... Et pour un peu, c'est à moi que vous allez faire une déclaration... Allons, allons! » Et elle lui tendit à baiser sa belle main où brillaient de glorieuses émeraudes. « Vous êtes pardonné. Mais répondez par oui ou par non... Faut-il que je fasse la demande? Si c'est oui, je vais vers les deux heures au palais Savorelli. Je parle à mon ami Hafner. Il parle à sa fille, et il ne dépendra pas de moi que vous n'ayez leur réponse à eux ce soir ou demain. Est-ce oui? Est-ce non?... »

— « Ce soir!... Demain!... » s'écria le prince en secouant la tête avec le geste du plus comique effarement. « Mais je ne peux pas me décider comme ça. C'est un guet-apens! J'arrive pour causer, pour vous consulter... »

— « Et sur quoi? » fit observer Mme Steno, avec une vivacité presque impatientée. « Qu'est-ce que je peux bien vous dire que vous ne sachiez déjà? Dans vingt-quatre heures, dans quarante-huit, dans six mois, qu'y aura-t-il de changé, je vous prie? Il faut voir les choses telles qu'elles sont, cependant. Demain, après-demain, les jours suivants, serez-vous moins ruiné?... »

— « Non », dit le prince. « Mais... »

— « Il n'y a pas de mais », reprit-elle sans plus le laisser parler qu'elle n'avait laissé parler son intendant. Le despotisme naturel aux personnalités puissantes dédaignait de se déguiser chez elle, quand il s'agissait de décisions pratiques sur lesquelles elle avait pris parti. « La seule objection sérieuse que vous m'ayez faite quand je vous ai parlé de ce mariage, il y a six mois, c'était que Fanny ne fût pas catholique. Je sais aujourd'hui qu'elle ne demande qu'à se convertir. N'en parlons donc point... »

— « Non », dit le prince. « Mais... »

— « Quant à Hafner », reprit la comtesse, « vous me direz que c'est mon ami et que je suis partiale ; mais cette partialité même est une opinion... C'est précisément le beau-père qu'il vous faut... Ne hochez pas la tête... Il vous réparera tout ce qui peut être réparé de votre fortune... Vous avez été volé, mon pauvre Peppino, comme dans un bois. Vous me le racontiez vous-même... Devenez le gendre du baron, et vous me direz des nouvelles de vos voleurs... Je sais... Il y a ses origines et le procès d'il y a dix ans avec tous les *pettegolezzi* auxquels il a donné lieu. Tout cela n'a pas le sens commun. Hafner a eu des commencements rudes. Il était d'une famille juive d'origine, — vous voyez, je ne vous prends pas en traître, — mais convertie depuis deux générations, en sorte que l'histoire de son changement de religion depuis qu'il habite l'Italie est une calomnie comme le reste. Il a eu un procès dont il est sorti acquitté. Vous ne voulez pas être plus juste que la justice, n'est-ce pas?... »

— « Non, mais... »

— « Qu'attendez-vous alors ? » conclut Mme Steno. « Que ce soit trop tard? Comme pour vos terrains?... »

— « Hé! Laissez-moi souffler, respirer, m'éventer », dit Ardea, qui prit en effet l'éventail de la comtesse sur le bureau. « Moi qui n'ai jamais su le matin ce que je ferais le soir, moi qui ai toujours vécu comme on voyage, suivant ma fantaisie, vous me demandez de prendre, en cinq minutes, la résolution de me lier pour toujours!... »

— « Je vous demande de savoir ce que vous voulez » , reprit la comtesse. « C'est très amusant d'être un fantaisiste, quand on voyage, justement. Quand il s'agit d'arranger sa vie, ces enfantillages-là sont trop dangereux. Je ne connais qu'une chose, moi : voir son but et y marcher tout droit. Le vôtre est très net : sortir de ce désastre. La route n'est pas moins nette : c'est le mariage avec une fille qui a cinq millions de dot. — Oui ou non, voulez-vous la prendre?... Ah? » fit-elle tout d'un coup en s'interrompant, « je n'aurai pas une minute à moi ce matin, et j'ai rendez-vous à onze heures! » Elle regarda la pendule de voyage posée sur sa table, qui marquait dix heures vingt-cinq. Elle avait entendu la porte s'ouvrir. C'était le valet de pied qui se tenait déjà devant elle et qui lui présentait une carte sur un plateau. Elle prit cette carte, la regarda, fronça la barre de ses beaux sourcils blonds, regarda de nouveau la pendule, parut hésiter, puis : « Faites attendre dans le petit salon rond et dites que je viens tout de suite » , reprit-elle, et se retournant vers Ardea : « Vous vous croyez sauvé. Vous ne l'êtes pas. Je ne vous permets pas de vous en aller avant que je revienne. J'en ai pour un petit quart d'heure... Voulez-vous des journaux? En voici... Des livres? En voilà... Du tabac? Cette boîte est pleine de cigarettes... Dans un quart d'heure je suis là et j'aurai votre réponse. Je la veux, entendez-vous? Je la veux... » Et sur le seuil, avec un nouveau sourire, employant cette fois un petit terme de patois usuel dans l'Italie du nord et qui n'est qu'une corruption de *schiavo* ou serviteur : « *Ciaó, Simpaticone...* »

— « Quelle femme!... » se dit Peppino Ardea quand la porte se fut refermée sur la robe claire de la comtesse. « Quelle femme! Oui, quel dommage qu'à Venise, il y a cinq ans, je n'aie pas été libre!... Qui sait? Si j'avais osé quand elle m'a reconduit à mon hôtel dans sa gondole?... Elle venait de quitter Vitale. Elle n'avait pas encore Boleslas... Elle m'aurait conseillé, dirigé. J'aurais joué à la Bourse, comme elle, avec les conseils de Hafner. Mais pas en qualité de gendre! Je n'en serais pas acculé au rastaquouérisme conjugal... Et elle

n'aurait pas d'aussi mauvais tabac... » Il venait d'allumer une des cigarettes de Virginie, présent de Maitland. Il la jeta en faisant la grimace avec son sans-façon d'enfant peu élevé, au risque de brûler la natte mince qui couvrait le marbre frais du sol, et il passa dans l'antichambre, afin de prendre son étui à lui, dans la poche du léger pardessus avec lequel il était prudemment sorti dès huit heures. Tout en allumant une des cigarettes de cet étui, rempli d'un soi-disant tabac égyptien, mêlé d'opium et de salpêtre, que la mode lui rendait préférable au tabac très authentique de l'Américain, il jeta les yeux machinalement sur le plateau que le domestique avait reposé au sortir de la chambre. La carte du visiteur inconnu pour lequel Mme Steno l'avait quitté s'y voyait encore. Ardea y lut, avec un étonnement qui confinait à la stupeur, ces mots : « Comte Boleslas Gorka... »

— « Elle est plus admirable que je ne croyais », songea-t-il en rentrant dans le bureau désert. « Elle n'avait pas besoin de me demander de ne pas m'en aller. Je le crois bien, que je resterai pour la revoir au sortir de cette conversation-là !... »

C'était en effet Boleslas que la comtesse avait retrouvé dans le salon rond qu'elle avait choisi aussitôt comme la pièce la plus propice à l'orageuse explication qu'elle prévoyait. Il était isolé à une des extrémités du *hall*, et faisait comme pendant à la terrasse. C'était, avec la salle à manger, tout le rez-de-chaussée, ou mieux l'entresol de l'hôtel. L'appartement de Mme Steno, ainsi que l'autre petit salon où se tenait Peppino, étaient au premier, de même que les chambres réservées à la contessina et à sa gouvernante allemande Fraulein Weber, pour le moment en voyage. La comtesse ne s'y était pas trompée. Au premier coup d'œil échangé la veille avec Gorka, elle avait deviné qu'il savait tout. Elle s'en était d'ailleurs bien doutée lorsque Hafner lui avait transmis les quelques mots de l'indiscret Dorsenne sur la présence clandestine du Polonais à Rome. Elle ne se méprit pas davantage cette fois aux intentions de Boleslas, et elle ne l'eut pas plus tôt regardé en face, qu'elle

se sentit en péril. Quand un homme a été l'amant d'une femme comme cet homme avait été le sien, avec une vibrante communion de volupté renouvelée sans cesse pendant deux années, cette femme garde à son égard une sorte d'instinct physiologique et quasi animal. Un geste de lui, l'accent d'une parole, un souffle, une rougeur, une pâleur, sont des signes pour elle que son intuition traduit aussitôt avec une infaillible certitude. Comment et pourquoi cet instinct divinatoire s'accompagne-t-il de l'oubli absolu des anciennes caresses? C'est un cas particulier de cet autre insoluble et mélancolique problème : la naissance et la mort de l'amour. Mme Steno, elle, n'avait aucune sorte de goût pour des réflexions de cet ordre. Comme toutes les créatures très vigoureuses et très simples, elle se constatait et elle s'acceptait. De même que la veille, elle se rendit compte que la présence de son ancien amant ne remuait plus dans son être cette corde intime qui l'avait rendue si faible pour lui pendant vingt-cinq mois, si indulgente à ses moindres caprices. Elle demeurait aussi froide que le marbre du bas-relief de Mino da Fiesole encastré dans le mur juste au-dessus du haut fauteuil au dossier duquel il s'appuyait. Et lui-même, malgré la crise de fureur lucide qu'il subissait en ce moment et qui le rendait capable des pires violences, il eut l'intuition de cette complète insensibilité où sa présence la laissait. Il l'avait vue si souvent, au cours de leur longue liaison, lui arriver à des rendez-vous du matin, vers cette heure-ci, dans des toilettes semblables, si fraîche, si souple, si jeune dans sa maturité, si gourmande de baisers, si frémissante de désir. Elle avait maintenant dans ses yeux bleus, dans son sourire, dans toute sa personne, ce je ne sais quoi de gracieux et d'inaccessible à la fois qui donne à un amant abandonné la frénésie de brutaliser, de frapper, de meurtrir une femme qui lui sourit de ce sourire-là, pour qu'elle sente du moins par lui, quand ce serait de la douleur. En même temps elle était si belle, dans la radieuse lumière tamisée par les stores baissés, qu'elle lui inspirait une égale envie de la prendre dans ses bras, qu'elle le voulût ou non. Il avait reconnu, dès qu'elle était

entrée dans la pièce, le violent arome d'une composition ambrée dont elle se servait pour son bain, et ce rien avait achevé d'exaspérer sa passion, d'autant plus que, le domestique lui ayant d'abord répondu que Mme Steno avait une visite, il s'était demandé si elle n'était pas en conversation avec Maitland. Ces sentiments passionnés, mais encore contenus, frémissaient dans l'accent de la phrase bien simple avec laquelle il l'accueillit. A de certaines minutes, les mots ne sont rien, c'est le ton qui est tout. Et pour la comtesse, celui du jeune homme était terrible :

— « Je vous dérange? » dit-il en s'inclinant et sans prendre que du bout des doigts la main qu'elle lui avait tendue en entrant. « Excusez-moi, je vous croyais seule. Et si vous voulez me fixer un autre moment pour le petit entretien que je prends la liberté de vous demander?... »

— « Mais non, mais non », répondit-elle sans lui permettre de finir sa phrase; « j'étais avec Peppino Ardea qui m'attendra, qui nous attendra », reprit-elle gentiment. « D'ailleurs, vous me connaissez, en toutes choses je suis pour le tout de suite. Quand on a quelque chose à se dire, il faut se le dire, un, deux, trois... D'abord ce ne n'est plus à dire, et puis c'est mieux dit. Il n'est rien de tel que d'attendre et de se taire pour rendre les plus faciles explications difficiles et brouiller les meilleurs amis... »

— « Je suis très heureux de vous trouver dans des dispositions pareilles », répliqua Boleslas avec une ironie qui crispa son beau visage dans un sourire de haine atroce. La bonne humeur tranquille et simple qu'elle venait d'étaler lui perçait le cœur, et il continua, déjà moins maître de lui : « C'est en effet une explication que j'ai cru avoir le droit de vous réclamer et que je viens vous réclamer... »

— « Réclamez, mon cher », dit la comtesse en le regardant bien en face et sans baisser ses yeux fiers où ce mot impératif avait allumé une flamme. Si elle avait été admirable la veille, en affrontant, comme elle avait fait, le retour de son ancien amant au sortir de son tête-à-tête avec le nouveau, peut-être

le fut-elle davantage à cette seconde où elle n'avait plus, pour la soutenir, la galerie de ses intimes. Elle n'était pas bien sûre que le forcené à qui elle tenait tête ne fût pas armé, et elle le croyait parfaitement capable de la tuer, là, sans qu'elle pût se défendre. Mais c'était une partie à jouer, ou plus tôt, ou plus tard; et elle la jouait sans trembler. Elle n'avait pas menti en disant tout à l'heure à Peppino Ardea : « Je ne connais qu'une chose, voir son but et y marcher droit... » Elle voulait une rupture définitive avec Boleslas. Pourquoi eût-elle hésité sur le moyen? Lui s'était tu, cherchant ses mots. Il reprit :

— « Me permettrez-vous de remonter à près de trois mois en arrière, quoique ce soit, paraît-il, un long espace de temps pour une mémoire de femme? Je ne sais si vous vous rappelez notre dernière entrevue. Pardon. Je veux dire notre avant-dernière, puisque nous nous sommes revus hier au soir. Conviendrez-vous que la façon dont nous nous sommes quittés alors ne paraissait pas annoncer la façon dont nous nous sommes retrouvés?... »

— « J'en conviendrai », dit la comtesse avec un nouvel éclair d'orgueil blessé dans ses yeux, « quoique je ne goûte pas beaucoup cette manière de vous exprimer. C'est la seconde fois que vous me parlez comme un accusateur, et si vous preniez cette attitude, il serait inutile de continuer... »

— « Catherine!... » Ce cri du jeune homme, chez qui la colère grandissait, acheva de décider celle qu'il interpellait ainsi à brusquer le dénouement d'un entretien où chaque réplique devait être un éclat nouveau de rancune.

— « Eh bien?... » interrogea-t-elle en croisant ses bras dans un geste si impérieux qu'il s'arrêta de sa menace, et elle reprit : « Écoutez, Boleslas, voici dix minutes que nous nous parlons pour ne rien nous dire, parce que nous n'avons ni l'un ni l'autre le courage de poser la question entre nous, telle qu'elle est, telle que nous la savons et la sentons. Au lieu de m'écrire, comme vous m'avez écrit des lettres qui m'ont rendu les réponses impossibles, au lieu de revenir à Rome comme un malfaiteur en vous cachant, au lieu d'arriver chez moi, hier

au soir, avec ce visage de menace, au lieu de m'aborder ce matin avec la solennité d'un juge, pourquoi ne m'avez-vous pas questionnée simplement, franchement, comme quelqu'un qui sait que je l'ai beaucoup, beaucoup aimé?... Avoir été amants, c'est donc une raison pour se détester quand on cesse de l'être?... »

— « Quand on cesse de l'être !... » répondit Gorka. « Ainsi, vous ne m'aimez plus? Ah! je le savais, je l'avais deviné dès la première semaine de cette fatale absence!... Mais de croire que vous me le diriez un jour, comme cela, de cette voix tranquille qui est un blasphème horrible pour tout notre cher passé, non, je ne l'ai pas cru. Je ne le crois pas encore, même en l'entendant... Ah! C'est trop, c'est trop infâme... »

— « Et pourquoi? » interrompit la comtesse en redressant sa tête avec plus de hauteur encore. « Il n'y a qu'une chose infâme en amour, c'est le mensonge... Hé ! Je le sais, vous autres hommes, vous n'êtes pas habitués à rencontrer des femmes vraies, et qui aient le respect, la religion de leur sentiment. Mais je l'ai, moi, ce respect. Je la pratique, moi, cette religion. Je vous répète que je vous ai beaucoup aimé, Boleslas. Je ne vous l'ai pas caché autrefois. Je ne me suis pas disputée à vous. J'ai été loyale avec vous, comme la vérité même... J'ai la conscience de l'être encore en me reprenant et en vous offrant, comme je le fais, une amitié solide, une amitié d'homme à homme qui ne demande qu'à vous prouver la sincérité de son dévouement. »

— « Moi, une amitié avec vous! Moi! Moi! Moi!... » s'écria Boleslas. « Ai-je eu assez de patience en vous écoutant comme je vous ai écoutée?... Je vous regardais me mentir et flétrir le mensonge dans la même haleine!... Et pourquoi ne me demandez-vous pas d'avoir aussi de l'amitié pour celui par qui vous m'avez remplacé?... Ah çà ! vous me prenez donc pour un aveugle, et vous vous imaginez que je n'ai pas vu hier ce Maitland auprès de vous, et que je n'ai pas su au premier coup d'œil quel rôle il jouait dans votre intimité? Vous n'avez donc pas compris que je devais avoir une raison capitale pour revenir comme je suis revenu? Vous ne savez donc pas que l'on

ne joue point avec quelqu'un qui vous aime comme je vous aime?... Ce n'est pas vrai. Vous n'avez pas été loyale avec moi, puisque vous avez pris cet homme pour amant quand vous étiez encore ma maîtresse. Et vous n'en aviez pas le droit; non, non, non, vous ne l'aviez pas!... Et quel homme! Si c'était Ardea, Dorsenne, n'importe qui dont je n'eusse pas à rougir pour vous?... Mais cette brute, ce drôle qui n'a rien, rien pour lui, ni beauté, ni naissance, ni élégance, ni esprit, ni talent; car il n'a point de talent, il n'en a pas!... Il n'a rien, que son encolure de taureau! — C'est comme si vous m'aviez trompé avec un laquais... Non. C'est trop hideux. Ah! Catherine, jure-moi que ce n'est pas vrai. Dis-moi que tu ne m'aimes plus, je me soumettrai, je m'en irai. Tout, j'accepterai tout, pourvu que tu me jures que tu n'aimes pas cet homme... Mais jure, jure donc... » ajouta-t-il, en lui prenant la main d'une étreinte si violente qu'elle jeta un petit cri et se dégagea en lui disant :

— « Laissez-moi, vous me faites mal. » Et elle continua : « Vous êtes fou, Gorka, et c'est votre seule excuse... Je n'ai rien à vous jurer. Ce que je sens, ce que je pense, ce que je fais ne vous regarde plus après ce que je vous ai dit... Croyez ce qu'il vous conviendra de croire... Mais », et l'irritation de la femme amoureuse, blessée dans l'homme qu'elle adore, la remuait tout entière, « vous ne me parlerez pas deux fois d'un de mes amis comme vous venez de vous le permettre... Vous m'avez manqué gravement, et je ne vous le pardonnerai pas... Au lieu de cette amitié que je vous offrais si honnêtement, nous n'aurons plus ensemble que des rapports de monde... Voilà ce que vous avez voulu... Tâchez de ne pas vous les rendre impossibles à vous-même. Soyez correct, au moins dans la forme. Souvenez-vous que vous avez une femme, que j'ai une fille, et que nous leur devons de leur épargner le contre-coup de cette triste rupture... Dieu m'est témoin que je l'aurais voulue tellement autre!... »

— « Ma femme? Votre fille?... » dit le jeune homme avec une amertume affreuse. « C'est bien l'heure en effet de vous en souvenir et de les mettre entre vous et ma juste ven-

geance!... Elles ne vous ont pas gênée autrefois, les deux pauvres créatures, quand vous avez commencé de vous faire aimer de moi?... Cela vous était commode alors qu'elles fussent amies. Et je m'y suis prêté!... Et j'ai accepté cette bassesse, — pour que vous veniez aujourd'hui vous abriter derrière ces deux innocentes!... Non, cela non plus ne sera pas. Non, vous ne me quitterez pas ainsi. Puisque c'est l'unique point où je puisse vous frapper, je vous y frapperai. Je vous tiens par là, entendez-vous? et je vous garde. Ou bien vous mettrez cet homme à la porte, ou je ne respecte plus rien. Ma femme saura tout... Hé! Tant mieux! Il y a trop longtemps que j'étouffe de mentir... Votre fille saura tout... Elle vous jugera plus tôt comme elle doit vous juger un jour... »

Il avait marché sur elle en parlant de la sorte avec un geste si cruel qu'elle avait dû reculer. Encore quelques minutes, et cet homme réalisait sa menace. Il allait la frapper, briser les objets autour de lui, provoquer un scandale affreux. Elle eut assez de présence d'esprit pour couper court à ce danger par une audace plus courageuse encore. Un bouton de sonnette électrique se trouvait à la portée de sa main. Elle le pressa tandis que Gorka lui disait avec un rire de mépris :

— « Il ne vous restait plus que cet affront à me faire : appeler vos domestiques pour vous défendre... »

— « Vous vous trompez », répondit-elle, « je n'ai pas peur. Je vous répète que vous êtes fou et je veux seulement vous le prouver en vous rappelant à la réalité de votre situation... Priez Mlle Alba de descendre », dit-elle à l'homme que son coup de sonnette avait fait venir. Ce fut, cette petite phrase, la goutte d'eau froide qui brise soudain un jet furieux de vapeur. Elle avait trouvé le seul moyen d'arrêter net cette terrible scène. Malgré la menace de tout à l'heure, elle savait que le mari de Maud reculerait toujours devant la jeune fille, amie de sa femme, et dont il connaissait si bien la délicatesse et la sensibilité. Gorka était capable des plus redoutables égarements et des plus cruels dans un accès de passion encore exaspéré par

la vanité. Il y avait en lui un élément chevaleresque qui devait paralyser toute sa frénésie devant Alba. Quant à l'immoralité de cette combinaison de défense qui mêlait sa fille à sa rupture avec un amant vindicatif, la comtesse n'y songea point. Elle disait souvent : « C'est ma camarade, c'est mon amie... » Et elle le pensait. S'appuyer sur elle dans ce moment de crise lui fut aussi naturel que de prêter elle-même son épaule à la main de son enfant lorsqu'elles nageaient toutes deux en été, au Lido, et qu'elles allaient un peu trop loin en pleine mer. Dans la tempête d'indignation qui secouait Gorka, ce subit appel à l'innocente Alba devait lui paraître et lui parut un suprême degré de cynisme. Durant le court espace de temps qui sépara la sortie du valet de pied et l'arrivée de la jeune fille, il ne prononça plus que ces mots répétés en se promenant de long en large tandis que son ancienne maîtresse le défiait de son regard :

— « Je vous méprise... Je vous méprise... Ah! que je vous méprise!... » Puis, quand il entendit la porte s'ouvrir : « Nous reprendrons cette conversation, madame... »

— « Quand vous voudrez », répondit Catherine Steno ; et à sa fille qui entrait : « Tu sais que la voiture nous attend pour onze heures moins dix et qu'il est déjà moins le quart. Es-tu prête?... »

— « Tu vois », dit la jeune fille en montrant à ses mains des gants gris perle à côtes noires qu'elle achevait de boutonner, et, sur sa tête, un large chapeau de tulle noir qui faisait comme une grande auréole obscure et transparente à ses cheveux blonds. Son buste mince était serré dans le corsage très ajusté que Maitland avait choisi pour son portrait, sorte de cuirasse d'une serge d'un bleu noir, qui s'achevait à son cou et à ses poignets par des bandes de velours d'une nuance plus sombre. La ligne blanche d'un petit col et de manchettes d'homme achevait de donner à cette frêle silhouette une grâce d'adolescence plus jeune que son âge. Elle était visiblement descendue, sur l'invitation de sa mère, avec la hâte et le sourire de cet âge. Puis de voir l'expression de Gorka et l'éclat fiévreux des prunelles de la comtesse lui avait de nouveau

donné ce qu'elle appelait, d'un terme bizarre, mais trop juste, la sensation de « l'aiguille au cœur », d'une pointe aiguë et fine qui lui traversait la poitrine à gauche. Elle avait dormi d'un sommeil si profond, elle aussi, après cette soirée de la veille où elle avait cru trouver dans l'attitude de sa mère entre le comte polonais et le peintre américain une preuve si certaine d'innocence. Elle l'admirait tant, cette mère, elle la trouvait si intelligente, si belle, si bonne, que de douter d'elle lui était un supplice à ne pas le supporter ! Et il y avait des mois qu'elle en doutait. Une conversation affreuse sur la comtesse, surprise dans un bal entre deux femmes qui ne savaient pas Alba derrière elles, avait été le principe de ce doute, qui, tour à tour, avait grandi et diminué, qui l'avait abandonnée ou terrassée suivant des signes aussi peu décisifs que la tranquillité de Mme Steno la veille ou que son trouble ce matin. Ce ne fut qu'une impression, toute rapide, tout instantanée, vraiment ce passage d'une aiguille qui ne laisse après elle qu'une gouttelette de sang, et elle avait encore son sourire de l'entrée pour demander à Boleslas : — « Comment Maud a-t-elle reposé? Comment va-t-elle ce matin? Et mon petit ami Luc?... »

— « Mais ils vont très bien », répondit Gorka. Le dernier frémissement de sa colère, arrêtée du coup par la présence de la jeune fille, se manifesta, mais pour la comtesse seulement, par cette phrase pourtant bien simple, à laquelle sa voix et son regard donnèrent une amertume extrême : « Je les ai retrouvés comme je les avais quittés, eux... Ah! Ils m'aiment beaucoup... Je vous rends à Peppino, comtesse », ajouta-t-il en marchant vers la porte. « Et vous, mademoiselle, je ferai vos amitiés à Maud... » Il avait reconquis, pour s'en aller ainsi, toute la gentilhommerie qu'une longue ascendance de grands seigneurs sauvages, mais de grands seigneurs tout de même, avait déposée en lui. S'il fut correct dans son salut à Mme Steno, il sut mettre une grâce spéciale dans l'inclination plus profonde qu'il eut pour prendre congé de la contessina. Ce n'était qu'un rien, mais que la comtesse était trop fine pour ne pas sentir. Elle en fut remuée, elle que les

désespoirs, les fureurs et les menaces avaient trouvée si impassible ou si courroucée. Toute la souplesse de cette nature slave qui l'avait si longtemps charmée n'était-elle pas dans la volte-face qu'il avait eu le tact d'exécuter sans la moindre apparence de contrainte ? Pendant un instant, elle demeura vaguement humiliée du succès remporté sur cet homme, qu'elle aurait volontiers, cinq minutes plus tôt, fait jeter à la porte par ses gens. Elle se taisait, oubliant jusqu'à la présence de sa fille, quand celle-ci la rendit à la sensation de la réalité en lui disant :

— « Alors je remonte prendre mon voile et mon ombrelle ?... »

— « Et tu me rejoins dans le petit bureau, où je vais finir de causer avec Ardea », répondit la mère, qui ajouta : « J'aurai peut-être une nouvelle à t'annoncer en voiture, qui te fera plaisir !... » Elle avait retrouvé son vaillant sourire, et elle ne se doutait pas, tandis qu'elle reprenait elle-même sa conversation avec Peppino, que la pauvre Alba, aussitôt rentrée dans sa chambre, avait essuyé sur ses joues pâles deux grosses larmes et qu'elle avait rouvert, pour la relire, l'infâme lettre anonyme reçue la veille. Elle en savait cependant par cœur toutes les perfides phrases !... Fallait-il que l'esprit qui les avait composées fût infernalement égaré par la vengeance, pour n'avoir pas craint de faire tenir à cette innocente enfant une dénonciation ainsi rédigée : « *Un ami véritable de Mlle S... la prévient qu'elle se compromet plus qu'il ne convient à une jeune fille encore à marier, en jouant auprès de M. Maitland le rôle qu'elle a déjà joué auprès de M. Gorka. Il y a des aveuglements si volontaires qu'ils deviennent des complicités...* » Ces mots, énigmatiques pour tout autre, mais pour la contessina d'une horrible clarté, avaient été, comme ceux des lettres dont Boleslas parlait à Dorsenne, découpés à même un journal, mis ensemble, puis collés sur une feuille de papier trop impersonnel pour permettre aucune recherche. Le raffinement d'une haine acharnée se reconnaissait à la difficulté que le Judas avait dû vaincre pour découvrir les noms propres im-

primés, sans doute dans quelque compte rendu d'une fête mondaine. Dieu ! Comme Alba avait tremblé de tout son corps la veille au matin, en lisant ce billet, d'une émotion redoublée par l'horreur de sentir planer sur elle et sur sa mère une pareille cruauté de scélératesse ! Comme ensuite les quelques paroles échangées avec Dorsenne lui avaient fait du bien, et surtout cette sérénité de la comtesse à l'entrée de Boleslas Gorka ! Fragile paix et qui s'en était allée rien qu'à voir sa mère et le mari de sa meilleure amie vis-à-vis l'un de l'autre, avec les traces dans leurs yeux, dans leurs gestes, sur leur visage, de cette effroyable scène. Cette idée : « Pourquoi étaient-ils ainsi ? Que se sont-ils dit ? » lui faisait trop mal de nouveau. Tout d'un coup elle froissa dans sa main, avec violence, cette maudite lettre anonyme qui donnait comme une forme concrète à sa douleur et à son soupçon, et, allumant une bougie, elle en approcha le papier que la flamme eut bien vite transformé en un débris noir. Elle le broya, ce débris, elle le roula entre ses petites mains jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une poignée de cendres, qu'elle dispersa au vent par la fenêtre. Puis elle regarda ses gants, d'un gris si tendre tout à l'heure et maintenant flétris de cette poussière couleur de fumée. C'était le symbole, ce résidu de souillure, de la tache que cette lettre, même brûlée, devait laisser sur sa pensée. Eux aussi, ces gants, lui firent horreur. Elle se les arracha des doigts plutôt qu'elle ne les quitta, et, quand elle descendit pour rejoindre Mme Steno, il n'était pas plus possible de saisir sur ses mains, gantées à nouveau, les traces de ce tragique enfantillage, qu'il n'était pas possible de discerner sous le grand voile qu'elle avait noué autour de son chapeau la trace des larmes de ses yeux. Elle trouva cette mère, dont elle souffrait tant, coiffée elle aussi d'un large chapeau de soleil, mais clair, avec un voile blanc, à l'intérieur duquel ses cheveux blonds, ses yeux bleus et son teint rose mettaient comme une lumière, la taille prise dans une robe de couturier, d'une étoffe et d'une coupe plus jeunes que celle de sa fille, et, rayonnante de plaisir maintenant :

— « Eh bien ! » disait-elle à Peppino Ardea, « je vous félicite d'avoir pris votre parti. La démarche sera faite aujourd'hui même, et vous me remercierez toutes les heures de votre vie. »

— « En attendant », répondit le jeune homme, « je me connais. Je vais regretter ma résolution tout l'après-midi... Il est vrai », ajouta-t-il philosophiquement, « que je regretterais tout autant de ne pas l'avoir prise... »

— « Tu as deviné qu'il s'agit du mariage de Fanny », disait Mme Steno à sa fille quelques minutes plus tard, toutes les deux assises, comme deux sœurs, dans la victoria qui les emportait vers l'atelier de Maitland.

— « Alors », demanda la contessina, « tu penses que cela se fera ? »

— « C'est fait », répondit Mme Steno. « Je suis chargée de la demande... Vont-ils être heureux tous les trois !... Ce diable de Hafner a-t-il visé cela longtemps ! Quand je pense qu'en 1880, après son procès, tu m'entends, il est venu me voir à Venise, — vous jouiez, Fanny et toi, sur le balcon du palais, — il me questionna beaucoup sur le Quirinal, sur le Vatican, sur le monde noir et sur l'autre... Puis il conclut en me montrant sa fille : « Je ferai de la petite une princesse « romaine !... »

La Dogaresse était si heureuse à la pensée du succès de sa négociation, si heureuse aussi d'aller, comme elle y allait, à l'atelier de Maitland au trot de ses deux cobs anglais qui marchaient si vite qu'elle n'aperçut pas du tout sur le trottoir Boleslas Gorka qui la regardait passer. Alba était de son côté si troublée par cette nouvelle preuve, et indiscutable celle-là, de l'inconscience de sa mère, qu'elle ne remarqua pas non plus le mari de Maud. Ce qui lui avait rendu presque insupportable la veille l'attitude du baron Hafner et du prince d'Ardea vis-à-vis de Fanny, ç'avait été de pressentir, sans se l'avouer, une douloureuse analogie entre l'atmosphère de

mensonge où vivait la pauvre fille et l'atmosphère où elle croyait parfois vivre elle-même. Cette analogie la ressaisit, et elle sentit de nouveau « l'aiguille au cœur » à se souvenir de ce qu'elle avait appris autrefois par la comtesse sur l'intrigue dont le baron Justus Hafner avait en effet enlacé son futur gendre. Elle eut un accès d'infinie mélancolie, et elle tomba dans un de ses silences accoutumés, tandis que la comtesse racontait, en riant toujours, les indécisions de Peppino. Que lui importaient les fureurs de Boleslas en ce moment ? Et que pouvait-il contre elle ? Cette insouciance absolue de la scène qui venait d'avoir lieu entre eux, Gorka s'en était rendu compte, rien qu'à voir passer la victoria. Longtemps il resta immobile sur le trottoir, à suivre du regard le grand chapeau clair et le grand chapeau sombre qui descendaient dans le fourmillement de la large rue du Vingt-Septembre. Une idée s'empara de lui tout d'un coup : Mme Steno et sa fille allaient ainsi à l'atelier du peintre Maitland !... Il n'eut pas plus tôt conçu ce cruel soupçon qu'il lui devint impossible de ne pas le vérifier sur l'heure. Il s'élança dans un fiacre qui passait, juste au moment où Ardea, sorti de la villa Steno après lui, le rejoignait en lui disant :

— « Où vas-tu ? Peux-tu me prendre avec toi, que nous causions ?... »

— « Impossible », répondit-il, « j'ai un rendez-vous très pressé ; mais dans une heure j'aurai peut-être besoin de te demander un service... Où seras-tu ?... »

— « Chez moi », dit Peppino. « Viens déjeuner. »

— « C'est entendu », reprit Gorka, et, se dressant, il dit à l'oreille du cocher, trop bas pour que son ami pût l'entendre : « Un louis de bonne main pour toi si tu me mets en cinq minutes au coin de la rue Napoléon III et de la place Victor-Emmanuel... » Le cocher ramassa ses guides, et, par la souveraine magie de la *mancia*, la rosse éreintée qui traînait la *botte* se trouva transformée en un bon et solide cheval de race romaine, la *botte* elle-même en une voiture légère comme la plus rapide des *carrozzelle* toscanes, et le tout disparut par une

ruelle transversale, tandis que le sage Peppino se disait à part lui :

— « Voilà un brave garçon qui ferait beaucoup mieux de rester avec son ami Ardea, au lieu de courir où il court. Cette histoire-là finira par quelque duel... Si je n'avais pas cette sottise à liquider », et il se montrait à lui-même avec la pointe de sa canne une affiche de vente de son propre palais, « je m'amuserais à leur prendre la Caterina à tous les deux... Mais c'est pour après mon mariage, ces petites fêtes. En ce moment, *opera seria* sur toute l'affiche. »

Comme on l'a vu, le fin matois qu'était le prince ne s'était point trompé sur la direction du fiacre hélé par Gorka. C'était bien du côté de l'atelier occupé par Maitland que courait l'amant délaissé. L'insensé voulait se démontrer à lui-même que la mise à nu de sa douleur n'avait servi de rien, et qu'à peine débarrassée de lui, Mme Steno s'était rendue chez l'autre. A quoi cela lui servirait-il de le savoir, et que prouverait cette évidence ? La comtesse s'était-elle cachée de ces séances, — de ces commodes séances, — comme le jaloux avait dit à Dorsenne ? Leur seule image brûlait ses veines d'un feu plus fiévreux que l'image des autres rendez-vous. Car de ces derniers, malgré les lettres dénonciatrices, malgré le tête-à-tête de la terrasse, malgré l'insolent *Linco* qu'elle avait proféré devant lui, malgré la scène de tout à l'heure, il pouvait douter encore, au lieu que les longues intimités de l'atelier lui étaient certaines. Elles l'affolaient, et, en même temps, par cette étrange contradiction, signe commun de toutes les jalousies, il avait comme faim et comme soif de se les rendre plus présentes. Il était donc descendu de sa voiture au coin qu'il avait indiqué à son cocher et d'où il pouvait fouiller du regard la rue Leopardi où se trouvait la maison de son rival. C'était une grande bâtisse du style moresque construite par le célèbre artiste espagnol Juan Santigosa, qui avait dû tout vendre cinq ans auparavant, maison, atelier, chevaux, tableaux finis, ébauches commencées, pour acquitter d'im-

menses pertes de jeu. Florent Chapron avait acheté à ce moment-là ce faux Alhambra aux portes cintrées dont il louait une partie à son beau-frère. Pendant les quelques minutes qu'il attendit sur cet angle de trottoir, Boleslas Gorka se souvint d'avoir visité cet hôtel l'année précédente, au cours d'une de ces tournées d'atelier dont les femmes du monde sont si friandes, à Rome aussi bien qu'à Paris, en compagnie de Mme Steno, d'Alba, de Maud et de Hafner. Un instinct irraisonné lui avait rendu le peintre et sa peinture antipathiques dès cette première rencontre. Avait-il eu assez raison ?... Tout d'un coup, en se penchant un peu de manière à voir sans être vu, il aperçut une victoria qui entrait dans cette longue rue Leopardi, puis dans cette victoria le chapeau noir de Mlle Steno et le chapeau éclatant de sa mère. Encore deux minutes, et l'élégante voiture s'arrêta devant la maison moresque dont la blancheur brillait au milieu des autres bâtisses de cette rue, pour la plupart inachevées, avec une insolente somptuosité. Les deux femmes descendirent, et elles disparurent derrière la porte qui se referma, tandis que le cocher faisait repartir ses chevaux au pas de bêtes qui vont rentrer à l'écurie. Il les contenait pour qu'ils ne s'échauffent point, et les braves *cobs* s'actionnaient d'impatience dans leurs harnais qu'ils avaient besoin de baigner d'écume. Évidemment la comtesse et Alba étaient dans l'atelier pour une longue séance. Qu'avait appris Boleslas qu'il ne sût déjà ? Était-il assez ridicule sur le trottoir de ce square au centre duquel se dresse la ruine d'un réservoir antique appelée, pour une raison plus que douteuse : le trophée de Marius ? D'un regard le jeune homme enveloppa ce tableau : la victoria vide qui tournait en sens inverse, la vaste place, cette ruine, la ligne des hautes maisons, son fiacre. Il s'apparut à lui-même comme si grotesque d'être ici à espionner ce dont il était trop sûr, qu'il éclata d'un rire nerveux, et il remonta dans sa voiture en donnant sa propre adresse au cocher : « Palazzetto Doria. Place de Venise. » Le fiacre s'ébranla lentement cette fois, car l'homme avait compris que la frénésie d'arriver vite

ne bouleversait plus son client. Par une nouvelle métamorphose, le rapide cheval romain était redevenu une vulgaire rosse, et le véhicule une pesante, une sordide machine qui roulait le long des rues, à la grâce de Dieu. Boleslas s'abandonnait lui-même à cet affaissement, réaction inévitable après l'accès de violence qu'il venait de traverser. Ce calme ne devait pas, ne pouvait pas durer. La vision de l'atelier dans lequel se trouvait maintenant Mme Steno recommença de se préciser pour le jaloux avec plus de netteté à mesure qu'il s'éloignait. Il aperçut en pensée son ancienne maîtresse qui se promenait dans ce décor de tapisseries, d'armures, d'études commencées, comme il l'avait vue si souvent se promener dans son fumoir, à lui, avec le sourire de la femme amoureuse en train de toucher aux objets parmi lesquels vit son amant. Il aperçut Alba immobile et qui servait de chaperon à cette nouvelle intrigue de sa mère, avec la même naïveté qu'elle avait mise autrefois à protéger leur liaison. Il aperçut Maitland et son regard indifférent de la veille, ce regard de l'homme préféré, si sûr de son triomphe qu'il n'éprouve même pas cette jalousie du passé, seule consolation pour l'orgueil d'un prédécesseur outragé. Cette tranquillité souveraine de celui qui nous remplace auprès d'une maîtresse infidèle augmente encore notre fureur, si nous avons le ridicule et le malheur de traverser une crise comme celle que traversait Gorka. A un moment cette évocation de son rival lui devint, à la lettre, impossible à supporter. Il était tout près de sa propre maison, car il venait de doubler cette admirable place encombrée de débris de basiliques, ce forum de Trajan que domine la statue de saint Pierre dressée au faîte de la célèbre colonne. Autour du fût de marbre sculpté les légions montent pour aboutir là-haut au triomphe de l'humble pêcheur galiléen qui débarqua au port du Tibre, voici dix-huit cents ans, inconnu, persécuté, mendiant peut-être. Quel symbole et quel conseil de dire comme l'apôtre : « Où irions-nous, Seigneur ? Vous seul avez des paroles de vie éternelle !... » Mais Gorka n'était ni un Montfanon ni un Dorsenne pour écouter

dans son cœur et dans son esprit l'écho de pareils enseignements. C'était un homme de passion et d'action, qui ne voyait que sa passion et que son action dans le cadre où le hasard le jetait. Un accès nouveau de sa fureur le reprit à l'idée de l'attitude que Maitland avait eue la veille. Cette fois il ne fut plus maître de se dompter. Il tira violemment le cocher stupéfié par la manche de son habit, et il lui cria l'adresse de la rue Leopardi d'un ton si impératif que le cheval recommença aussitôt de trotter comme dans la première course, et la voiture de filer lestement dans le dédale des rues. Une vague de volonté tragique roulait sur le cœur du jeune homme. Non. Il ne tolérerait pas cet affront davantage. Il était trop cruellement atteint dans les cordes les plus vivantes et les plus intimes de son être, dans son amour aussi bien que dans son orgueil. L'un et l'autre saignaient en lui, et un autre instinct encore le poussait à la folle démarche qu'il allait tenter. Le vieux sang des Palatins, à propos desquels Dorsenne le plaisantait toujours, bouillonnait dans ses veines. Si les Polonais ont fourni tant de héros aux drames et romans modernes, c'est qu'ils demeurent, à travers des défauts payés bien cher, la race la plus chevaleresquement, la plus follement brave d'Europe. Quand ces hommes d'une excitabilité si déréglée et si complexe sont touchés à une certaine profondeur, ils pensent à se battre aussi naturellement que le descendant d'une lignée de suicidés pense à se tuer. Le joyeux Ardea, avec son coup d'œil infaillible, avait aperçu aussitôt le terme où le caractère de Gorka devait l'entraîner. C'était un duel qu'il fallait à cet amant trahi pour qu'il pût supporter cette trahison. Ou bien il blesserait, il tuerait peut-être son rival, et sa passion serait satisfaite ; ou bien il risquait d'être tué lui-même, et le courage qu'il déploierait à braver la mort lui permettrait de se relever à ses propres yeux. Une idée folle s'était emparée de lui et qui le précipitait vers la rue Leopardi : provoquer son rival tout de suite et devant Mme Steno. — Dieu ! qu'il aurait de joie à la voir trembler, car il faudrait bien qu'elle tremblât quand elle le verrait

entrer dans l'atelier ! — Mais il serait correct, comme elle le lui avait si insolemment demandé. Il arriverait soi-disant pour voir le portrait commencé d'Alba. Il dissimulerait, puis il saurait bien trouver un prétexte à discussion. Il est si aisé d'en faire sortir un de la plus simple causerie d'art, et d'une discussion une querelle est sitôt née ! Tout prétexte lui serait bon, la première étude venue qui lui déplairait. Il parlerait de manière que Maitland dût lui répondre. Le reste suivrait. Mais Alba Steno serait présente ? Hé ! tant mieux ! Il en serait plus à l'aise, si l'altercation prenait naissance devant elle, pour abuser ensuite sa propre femme sur la véritable raison de ce duel. Ah ! il l'aurait coûte que coûte, sa dispute, et dès l'instant qu'il y aurait eu échange de témoins il faudrait bien que l'Américain marchât. Sinon Boleslas saurait s'arranger de manière à rendre impossible à ce drôle un plus long séjour à Rome. D'ailleurs, si le personnage avait un peu de cœur, il comprendrait dès le début les intentions de son visiteur, et alors l'affaire se déciderait vite. Le jeune homme était exalté à ce point par le roman de cette provocation et de ce duel qu'il en éprouvait un apaisement, cette sensation de délivrance dont s'accompagnent les volontés extrêmes quand elles terminent de longues, de fiévreuses journées d'incertitude et de rongement intérieur.

— « Que cela rafraîchit le sang de se venger d'un drôle et d'une drôlesse! » se disait-il en descendant de son fiacre et en sonnant à la porte de la maison moresque. — « M. Maitland?... » demanda-t-il au valet de pied qui dissipa du coup son exaltation en lui répondant cette simple phrase, la seule à laquelle il ne se fût pas attendu, dans sa crise de frénésie :

— « Monsieur n'y est pas. »

— « Il y sera pour moi », reprit Boleslas; « j'ai rendez-vous avec Mme et Mlle Steno qui m'attendent. »

— « C'est que les ordres de monsieur sont formels... », répondit le domestique. Habitué, comme tous les serviteurs chargés de défendre le travail d'un artiste, à une certaine rigueur de consigne, il hésitait néanmoins devant le men-

songe qu'avait subitement imaginé Gorka, et il allait céder à une nouvelle insistance lorsque quelqu'un parut sur le palier de l'entresol, qui n'était autre que Florent Chapron. Le hasard avait voulu que ce dernier eût envoyé lui-même chercher une voiture quelques minutes auparavant pour aller déjeuner en ville, et que cette voiture tardât. Au bruit des roues qui s'étaient arrêtées devant la porte, il avait regardé par une des fenêtres de son appartement qui donnait sur la rue. Il avait vu descendre Gorka. Une pareille visite à une pareille heure, avec les personnes qui étaient dans l'atelier, lui avait semblé si menaçante qu'il accourait aussitôt. Il avait pris son chapeau et sa canne afin de justifier sa présence dans le vestibule par le prétexte tout naturel de sa propre sortie. Il se trouva au milieu de l'escalier juste à temps pour arrêter le domestique qui s'était décidé à « aller voir », et, saluant Boleslas avec plus de raideur que d'habitude :

— « Mon beau-frère n'y est pas, monsieur », dit-il, et il ajouta, en se tournant vers le valet de pied, afin d'éloigner ce témoin s'il devait y avoir un échange de mots un peu vifs entre l'importun visiteur et lui : « Nereo, courez me chercher un mouchoir dans ma chambre. J'ai oublié le mien. »

— « Cette consigne ne saurait être pour moi, monsieur », insista Boleslas. « M. Maitland m'a donné rendez-vous pour ce matin, pas plus tard que hier soir, chez Mme Steno, afin de voir le portrait d'Alba... »

— « Ce n'est pas une consigne », répondit Florent. « Je vous répète que mon beau-frère est sorti. L'atelier est fermé, et il m'est d'autant plus impossible de prendre sur moi de vous le faire ouvrir pour vous montrer ce portrait que je n'en ai pas la clef. Quant à Mme et Mlle Steno, elles ne sont pas venues depuis plusieurs jours, la pose ayant été interrompue... »

— « Voilà qui est d'autant plus extraordinaire, monsieur », reprit l'autre, « que je les ai vues de mes yeux, il y a cinq minutes, entrer ici, et leur voiture s'en aller... » Il sentait sa colère grandir de nouveau et se porter tout entière contre ce

chien de garde soudain dressé au seuil de la maison du rival. Florent, de son côté, commençait à perdre patience. Il avait lui-même de ce sang noir qu'il n'avouait pas, mais qui teintait de brun les profondeurs de son teint, l'irritabilité violente. L'attitude de l'ancien amant de Mme Steno lui paraissait si exorbitante qu'il répondit très sèchement en faisant le geste d'ouvrir la porte, afin d'obliger l'autre à sortir :

— « Vous vous serez trompé, monsieur, voilà tout. »

— « Savez-vous, monsieur », répondit Boleslas, « que vous venez de me parler sur un ton qui n'est pas absolument celui que j'ai le droit d'attendre de vous?... Quand on se charge de certains métiers, il faut au moins y mettre la forme... »

— « Et moi, monsieur », reprit Chapron, « je vous serais très obligé de vouloir bien, quand vous me parlez, me parler autrement que par énigmes... Je ne sais pas ce que vous voulez dire avec vos certains métiers, mais je sais que c'en est un parfaitement indigne d'un gentilhomme que de se conduire comme vous le faites à la porte d'une maison qui n'est pas la vôtre et pour des raisons que je ne comprends pas... »

— « Vous les comprenez fort bien, monsieur », dit Boleslas décidément hors de lui, « et vous ne vous êtes pas fait sans motifs le nègre de monsieur votre beau-frère... »

Il n'avait pas plus tôt dit cette phrase, que Florent, incapable, lui aussi, de se contenir davantage, leva sa canne dans un geste de menace que le comte polonais arrêta juste à temps en saisissant la badine de sa main droite. Ce fut l'éclair d'une seconde, et les deux hommes étaient de nouveau face à face, pâles de fureur, prêts à se colleter sans doute ignoblement, lorsque le bruit d'une porte refermée au-dessus de leurs têtes les rappela au sentiment de leur dignité. Le domestique descendait. Chapron retrouva le premier tout son sang-froid, et il dit à Boleslas, d'une voix assez basse pour n'être entendu que de lui :

— « Pas de scandale, monsieur, n'est-ce pas ? J'aurai l'honneur de vous envoyer deux de mes amis... »

— « C'est moi, monsieur », répondit Gorka, « qui vous

enverrai deux des miens. Vous me payerez votre geste, je vous le jure. »

— « Hé ! ce que vous voudrez », fit l'autre ; « j'accepte d'avance toutes vos conditions... Je vous demande pourtant une chose », ajouta-t-il : « qu'aucun nom ne soit prononcé. Il y aurait trop de personnes atteintes. — Convenons que nous avons eu une discussion dans la rue, que nous nous sommes mal parlé l'un à l'autre, et que je vous ai menacé. »

— « Soit », dit Boleslas après un silence, « vous avez ma parole. »

— « Voilà un homme, celui-là », se disait-il, cinq minutes plus tard, en roulant de nouveau avec son fiacre le long des rues, après avoir donné au cocher l'adresse du palais Castagna cette fois. « Oui, c'est un homme... Il a été très crâne, tout à l'heure, et moi, j'ai manqué de sang-froid. J'avais trop mal aux nerfs... C'est égal, j'aurais du regret de donner un mauvais coup à ce garçon. Patience, l'autre ne perdra rien pour attendre... »

VI

LES INCONSÉQUENCES D'UN VIEUX CHOUAN

Tandis que cet insensé de Boleslas courait chez Ardea lui demander avec une espèce de joie sauvage son assistance dans la plus déraisonnable des rencontres, Florent Chapron n'était préoccupé que d'un seul souci, empêcher à tout prix que son beau-frère ne soupçonnât sa querelle avec l'amant éconduit de Mme Steno et le combat qui allait en résulter. Son amitié passionnée pour Lincoln était si forte qu'elle le préserva de l'énervement qui précède d'ordinaire un premier duel, surtout lorsque celui qui débute sur le terrain a négligé toute sa vie de manier l'épée ou le pistolet. Pour un escrimeur, même

faible, et pour un habitué de tir, même médiocre, une rencontre se traduit par des images de détail qui enlèvent au danger son je ne sais quoi d'indéterminé, d'aveugle et partant de presque absurde. L'homme conçoit la possibilité de la lutte, d'une action à bravement accomplir. Il pense à une parade, à une manière de presser la gâchette de son arme. C'en est assez pour lui rendre un sang-froid que l'ignorance absolue ne saurait garder, à moins qu'elle ne soit soutenue par un de ces sentiments profonds et plus forts en nous que la chair et que le sang. C'était le cas pour Florent. Cet instinctif de Dorsenne, avec un flair presque physique des choses du cœur, ne s'y était pas mépris : le peintre avait dans le frère de sa femme un dévouement d'une abnégation entière. Il pouvait tout exiger de ce mameluk ou plutôt de cet esclave, car c'était bien le sang des esclaves, ses ancêtres, qui se manifestait dans Chapron par une absorption si totale de sa personnalité. L'atavisme de la servitude a ces deux effets qui ne sont contradictoires qu'en apparence : il produit des capacités insondables de sacrifice ou de perfidie. L'une et l'autre de ces dispositions morales se trouvaient incarnées dans le frère et dans la sœur. Ils s'étaient, comme il arrive quelquefois, distribué le double caractère de leur race : l'un en avait hérité toute la vertu d'immolation, l'autre toute la puissance d'hypocrisie. Mais le drame provoqué par la galanterie de Mme Steno et déchaîné définitivement par la frénésie de Gorka devait seul amener à la lumière des états moraux que Dorsenne pressentait sans les bien comprendre. Il ignorait trop complètement les circonstances où Florent s'était développé, celles où Maitland et lui s'étaient rencontrés, comment Maitland s'était décidé à épouser Lydia, enfin une exceptionnelle et longue histoire qu'il est nécessaire d'esquisser au moins ici pour éclairer de leur vrai jour les relations prodigieusement anormales de ces trois êtres.

Comme on l'a vu, l'allusion faite brutalement par Boleslas au sang noir avait marqué la minute où Florent avait perdu toute patience, au point de lever sa canne sur son insolent

interlocuteur. C'est qu'aussi bien cette tache originelle, cachée avec le soin le plus jaloux, représentait pour le jeune homme ce qu'elle avait représenté pour son père, le point vital de l'amour-propre, la secrète et constante humiliation. Elle était bien faible, cette dose de sang noir qui coulait dans leurs veines, si faible qu'il fallait en être averti pour y penser. Elle avait suffi pour que le séjour de l'Amérique leur devînt d'autant plus intolérable à tous les deux, qu'ils avaient la grande et légitime fierté de leur nom, un nom que l'Empereur a mentionné à Sainte-Hélène comme celui d'un de ses plus braves officiers. Le grand-père de Florent n'était autre que ce colonel Chapron qui, devant le Dniéper, et comme Napoléon désirait un renseignement, passa le fleuve à la nage avec son cheval, poursuivit un Cosaque sur l'autre rive, le força comme un cerf, le coucha terrifié au travers de sa selle et le rapporta au camp français. Quand l'Empire tomba, ce héros, qui s'était compromis d'une manière irréparable dans l'armée de la Loire, quitta son pays, et, accompagné d'une poignée de ses anciens soldats, il vint fonder au sud des États-Unis, dans l'Alabama, une colonie agricole à laquelle ces braves donnèrent le nom — qu'elle conserve encore — d'Arcola, mélancolique et naïf hommage à la fabuleuse épopée qui avait été leur vie réelle cependant. Qu'elle était loin déjà en 1820 ! Qui aurait reconnu le brillant colonel entré à côté de Montbrun au cœur de la Grande Redoute, dans le planteur de quarante-cinq ans, préoccupé de ses cotons et de ses cannes à sucre, qui fit d'ailleurs fortune en très peu de temps à force d'énergie et de bon sens ? Cette réussite, connue en France, fut la cause indirecte de cette autre émigration conduite au Texas par le général Lallemand et qui se termina si mal. Le colonel Chapron n'avait pas, comme on pense, acquis en courant l'Europe des notions très scrupuleuses sur les rapports des sexes entre eux. Cependant, ayant rendu mère une très jolie et très douce mulâtresse qu'il avait rencontrée dans un petit voyage à la Nouvelle-Orléans et ramenée à Arcola, il s'attacha profondément à ce pauvre charmant être et à son fils, d'autant plus

qu'avec une simple différence de teint et de cheveux, cet enfant était son portrait à lui, un de ces portraits d'une ressemblance si saisissante que la paternité en est doublée. Bref, en mourant, l'ancien homme de guerre, et qui ne tenait plus à personne dans son pays natal, laissa toute sa fortune à ce fils qu'il avait baptisé, comme il convient, Napoléon. Lui vivant, personne parmi les voisins n'avait osé traiter le jeune homme autrement que ne le traitait son père. Il n'en alla plus de même quand le prestige du soldat de l'Empereur ne fut plus là pour protéger ce garçon contre cette aversion de race qui est, moralement, un préjugé ; mais, socialement, elle traduit un instinct de conservation d'une infaillible sûreté. Les États-Unis n'ont grandi qu'à cette condition. Le mélange des sangs y eût dissous cette admirable énergie anglo-saxonne que la lutte contre une nature à la fois très riche et très rebelle a exaltée pour de si étonnantes splendeurs. Il ne faut pas demander à ceux qui sont les victimes d'un instinct semblable d'en comprendre la légitime injustice. Ils n'en sentent que la férocité. Napoléon Chapron, repoussé dans plusieurs tentatives de mariage, contrecarré dans son exploitation, humilié dans vingt petites circonstances par les anciens compagnons mêmes du colonel, devint une espèce de misanthrope. Il ne vécut plus que soutenu par une double volonté : accroître démesurément sa fortune d'une part, et de l'autre épouser une femme blanche. Ce n'est qu'à l'âge de trente-cinq ans, en 1857, qu'il réalisa le second de ces deux projets. Au cours d'un voyage en Europe, il s'intéressa sur le bateau à une jeune institutrice anglaise qui revenait du Canada, rappelée par de grands malheurs de famille. Il la revit à Londres. Il fut à même de l'aider avec tant de délicatesse qu'il la toucha, et elle consentit à devenir sa femme. De cette union naquirent, à un an de distance, Florent et Lydia. Cette dernière avait coûté la vie à sa mère, juste au moment où la guerre de sécession compromettait la fortune de Chapron, qui, fort heureusement pour lui, avait, dans son désir de s'enrichir vite, hasardé son argent de plusieurs côtés. Il ne se trouva ruiné qu'à moitié.

Seulement cette demi-ruine l'empêcha de retourner en Europe comme il avait rêvé de le faire. Il dut rester dans l'Alabama pour réparer ce désastre, et il y réussit, car à sa mort, survenue en 1880, ses deux enfants héritèrent chacun plus de quatre cent mille dollars. Ce n'était pas à cette construction d'une grande fortune que s'était borné le dévouement de ce père incomparable. Il avait eu le courage de se priver de la présence de ces deux êtres qu'il adorait, pour leur éviter les humiliations d'une école américaine, et il les avait envoyés dès la douzième année en Angleterre, le fils chez les Jésuites de Beaumont, la fille chez les religieuses du Sacré-Cœur à Roehampton. Après quatre ans de séjour dans ces deux maisons, il les avait fait passer à Paris, Florent à Vaugirard, Lydia rue de Varenne, et c'est juste au moment où, ayant réalisé ses quatre millions, il se préparait à revenir vivre auprès d'eux dans un pays sans préjugés, qu'un coup d'apoplexie l'avait frappé, encore bien jeune. La double usure du travail et du chagrin avait eu raison d'un de ces organismes comme le croisement de la race noire et de la race blanche en produit souvent, athlétiques d'apparence, mais d'une sensibilité trop vive et chez qui la résistance vitale n'est pas en proportion avec la vigueur musculaire. Celui-là avait à peine soixante ans.

Quelque soin que cet homme, si intimement et continûment blessé par la tare de sa naissance, eût apporté à préserver ses enfants d'une épreuve semblable, il n'avait pu l'empêcher, et bien avant l'entrée à Beaumont cette épreuve avait commencé pour son fils. Les quelques petits garçons avec lesquels Florent s'était trouvé en rapport, dans des hôtels simplement ou dans des promenades, durant son séjour en Amérique, lui avaient déjà fait sentir cette humiliation du sang dont le père avait tant souffert. L'écolier de douze ans, silencieux et follement sensible, lui aussi, qui fit son apparition sur le *lawn* du paisible collège anglais par un matin voilé d'automne, y apportait un amour-propre déjà saignant et pour qui ce fut une surprise délicieuse de se trouver au milieu de cama-

rades de son âge qui ne parurent même pas se douter qu'une différence les séparât de lui. Il fallait le coup d'œil d'un Yankee pour discerner sous les ongles de ce bel adolescent un peu bruni la toute petite goutte de ce sang noir déjà si lointain. Entre un octavon et un créole, jamais un Européen n'a pu faire de différence. Florent avait été présenté pour ce qu'il était réellement, le petit-fils d'un des meilleurs officiers de l'Empereur. Son père avait eu soin de le donner comme Français, et ses compagnons n'avaient vu en lui qu'un écolier comme eux, venant par hasard de l'Alabama, c'est-à-dire d'un pays aussi chimérique à peu près que le Japon ou que la Chine. Tous ceux qui dans la première jeunesse ont connu les ombrageuses tortures de l'appréhension jugeront quelle fut l'angoisse de ce pauvre enfant lorsque, après quatre mois d'une vie en commun épanouie à la chaleur de sympathies sans arrière-pensées, un des pères Jésuites qui dirigeaient le collège lui annonça, croyant lui être agréable, la prochaine arrivée d'un Américain, du jeune Lincoln Maitland. Ce fut pour Florent une secousse si violente qu'il en eut réellement la fièvre pendant quarante-huit heures. A des années de distance, il se rappelait quelles idées intenses l'avaient assiégé le jour où, ayant su la venue du nouveau, il descendit de sa chambre vers le réfectoire commun, sûr qu'aussitôt en face de ce camarade il recevrait ce coup d'œil dédaigneux subi si souvent aux États-Unis. Nul doute pour lui qu'une fois son origine découverte, l'atmosphère de bienveillance amicale où il se mouvait avec tant d'étonnement ne fût aussitôt changée en hostilité. Il se revoyait traversant le préau, appelé soudain par le père Roberts, — c'était le maître qui l'avait averti, — et sa surprise quand Lincoln Maitland lui avait donné la vigoureuse poignée de main d'un demi-compatriote qui en retrouve un autre. Il devait comprendre plus tard que cet accueil était tout naturel venant du fils d'une Anglaise, élevé uniquement par sa mère et emmené de New-York en Europe avant sa cinquième année, pour y vivre dans un milieu aussi peu américain que possible. Chapron ne raisonna pas de la sorte. Il avait

le cœur infiniment tendre. La reconnaissance y entra du coup, aussi passionnée qu'avait été son enfantine épouvante. Une semaine après, Lincoln Maitland et lui étaient amis, et amis aussi intimes que s'ils ne se fussent jamais quittés depuis les douze ans qu'ils avaient déjà vécu.

Cette affection, qui n'aurait été pour la nature indifférente de Maitland qu'un banal épisode de collège, devait devenir pour Florent le sentiment le plus sérieux, le plus complet de sa vie. Ces fraternités d'élection, la plus belle fleur et la plus délicate du cœur de l'homme, éclosent d'ordinaire dans l'adolescence. C'est l'âge idéal de l'amitié passionnée que cette période qui va de dix à seize ans, lorsque l'âme est si pure, si fraîche, si vierge encore, si féconde en généreux projets d'avenir. On les forme à deux, ces projets. On rêve d'un compagnonnage presque mystique avec l'ami pour lequel on n'a aucun secret, dont on voit le caractère sous une telle lumière de noblesse, à l'estime de qui l'on tient comme à la plus sûre récompense, à qui l'on souhaite naïvement de ressembler. Enfin ce sont, entre de pauvres bambins innocents qui peinent côte à côte sur un problème de géométrie ou une leçon d'histoire, de véritables poèmes de tendresse dont l'homme fait sourira plus tard, en retrouvant si éloigné de lui par tous les goûts, par toutes les idées, par l'être de son être en un mot, celui qu'il a souhaité d'avoir pour frère. Il arrive pourtant que dans certaines natures, d'une sensibilité particulièrement précoce et fidèle à la fois, cet éveil de la vie affective est trop fort, trop envahissant, et cette amitié passionnée persiste, d'abord à travers cet autre éveil, celui de la sensualité, si meurtrier à toutes les délicatesses, puis à travers le premier tumulte de l'expérience sociale, non moins meurtrier à notre idéal d'adolescent. Ce fut le cas pour Florent Chapron, soit que son caractère, à la fois un peu farouche et cependant soumis, le rendît plus propre à cette abdication de notre personnalité que suppose l'amitié, — soit qu'éloigné de son père et de sa sœur et n'ayant plus sa mère, son cœur aimant eût be-

soin de s'attacher à quelqu'un qui lui tînt lieu de famille, — soit enfin que Maitland exerçât sur lui un prestige spécial par des qualités contraires aux siennes. Fragile et un peu souffreteux, fut-il séduit par la force et l'adresse que son ami apportait à tous les exercices? Timide et volontiers taciturne, fut-il dominé par l'aplomb de cet athlète aux gros rires, à l'énergie invincible? Les étonnantes dispositions pour les arts que l'autre déploya dès ces années le conquirent-elles, et aussi la sympathie pour des malheurs dont il reçut la confidence et qui le touchèrent plus qu'ils ne touchaient celui qui les éprouvait? Gordon Maitland, le père de Lincoln, d'une excellente famille de New-York, s'était fait tuer fort bravement à la bataille de Chancellorsville, pendant cette même guerre qui avait failli ruiner le père de Florent. Mrs Maitland, pauvre fille d'un petit recteur d'une église presbytérienne de Newport et qui n'avait épousé son mari que pour sa fortune, n'eut plus, une fois veuve, qu'une seule idée, *to go abroad*, comme ils disent là-bas, — s'en aller. Où ? En Europe, lieu vague et fascinateur, où elle s'imaginait devoir marquer par son esprit et sa beauté. Elle était jolie, vaniteuse et sotte, et ce voyage à la poursuite d'un rôle indéterminé à jouer dans le vieux monde se réduisit à passer deux ans d'hôtel en hôtel. Après quoi, elle épousa le second fils d'un pauvre pair d'Irlande, avec cette nouvelle chimère d'une entrée dans cet Olympe de l'aristocratie britannique dont elle avait tant rêvé. Elle s'était faite catholique, et son fils avec elle, pour obtenir ce beau résultat qui lui coûta cher. Car non seulement le grand seigneur ruiné qui lui avait donné son nom était brutal, ivrogne et cruel, mais il joignait à tous ces défauts celui d'être un des joueurs les plus acharnés de tout le Royaume-Uni. Il tint son beau-fils hors de chez lui, battit sa femme, qu'il ne présenta nulle part, et mourut vers 1880 après avoir mangé la fortune de la pauvre créature et presque toute celle de Lincoln. En ce moment-là ce dernier, que son beau-père avait naturellement laissé se développer à sa guise, et qui, depuis sa sortie de Beaumont, travaillait la peinture un peu partout, à Venise, à Rome et à Paris,

se trouvait dans cette dernière ville et l'un des premiers élèves de l'atelier de Bonnat. Voyant sa mère ruinée, à quarante-quatre ans, persuadé lui-même de son glorieux avenir, il avait eu un de ces mouvements magnifiques comme en a la jeunesse et qui prouvent beaucoup moins la générosité que l'orgueil de la vie. Sur les quinze mille francs de rente qui lui restaient, il en avait cédé douze mille cinq cents à sa mère. Il convient d'ajouter que moins d'un an après il épousait la sœur de son ami de collège et quatre cent mille dollars. Il avait vu la misère et il en avait eu peur. Sa bonne action vis-à-vis de sa mère lui servit à justifier devant ses propres yeux le caractère purement intéressé de cette combinaison qui affranchissait à jamais son pinceau. Il y a d'ailleurs des consciences d'artistes ainsi faites. Celui-là ne se serait jamais pardonné une concession d'art. Il considérait comme des scélérats les peintres qui mendient le succès par des compromis dans leur manière, et il trouvait naturel de prendre les deux millions de Mlle Chapron, qu'il n'aimait pas, et pour laquelle, maintenant qu'il avait grandi et connu quelques-uns de ses compatriotes, il n'était pas loin d'éprouver lui aussi le préjugé de race. La gloire du colonel de l'Empire et l'amitié pour « ce bon Florent », comme il disait, achevèrent de couvrir le tout.

Pauvre et bon Florent, en effet! Ce fut pour lui, ce mariage, le roman réalisé de sa jeunesse. Il le désirait depuis la première semaine où Maitland lui avait donné cette cordiale poignée de main qui les avait liés. Vivre dans l'ombre de son ami devenu à la fois son beau-frère et son grand homme, il ne rêvait pas d'autre solution à sa propre destinée. Les défauts de Maitland développés dans leur plénitude par l'âge, la fortune et le succès, — on se rappelle le triomphe de sa *Femme en violet et en jaune* au Salon en 1884, — trouvèrent Florent aussi aveugle qu'à l'époque où les deux écoliers jouaient ensemble au cricket sur les prairies de Beaumont. Dorsenne avait très justement diagnostiqué là un de ces hypnotismes d'admiration, comme les artistes, grands ou petits, en inspirent souvent autour d'eux. Seulement le romancier, qui généralisait

trop vite, n'avait pas compris que l'admirateur chez Florent était greffé sur un ami digne d'être peint par La Fontaine ou par Balzac, les deux poètes de l'amitié, l'un dans son sublime et tragique *Cousin Pons,* l'autre dans cette courte fable, mais divine, où se trouve ce vers, un des plus tendres de la langue :

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu...

Florent n'aimait pas Lincoln parce qu'il l'admirait. Il l'admirait parce qu'il l'aimait. Il n'avait pas tort de considérer le peintre comme un des mieux doués qui aient paru depuis trente ans. Mais Lincoln n'aurait eu ni l'élégance hardie de son dessin, ni la force éclatante de son coloris, ni les finesses ingénieuses de son imagination, que l'autre ne s'en serait pas mis avec moins d'ardeur au service de son travail et de sa gloire. Quand Lincoln avait voulu voyager, il avait trouvé dans son beau-frère le plus diligent des courriers. Quand il avait besoin d'un modèle, il n'avait qu'une parole à dire, et Florent de se mettre aussitôt à la recherche. Lincoln exposait-il à Paris ou à Londres ? Florent se chargeait de toutes les démarches comme de tous les emballages : voyant les journalistes et les marchands de tableaux, composant jusqu'aux lettres de remerciements pour les articles, d'une écriture devenue si pareille à celle du peintre, que ce dernier n'avait plus qu'à signer. Lincoln avait désiré revenir à Rome. Florent avait déniché la maison de la rue Leopardi, et il l'avait installée avant même que Maitland, alors en Égypte, eût fini une grande étude commencée au moment du départ de cet autre lui-même. Car Florent en était arrivé, à force d'affection pour ce frère qu'il s'était donné, à comprendre la peinture comme le peintre lui-même. Ce mot dira tout pour ceux qui ont fréquenté de près des artistes et qui savent quelle distance les sépare de l'amateur le plus éclairé. L'amateur peut juger et sentir. L'artiste seul, et qui a manié l'outil, sait, devant un tableau, comment il est fait, quel coup de pinceau a été donné et pourquoi, enfin la trituration de la matière par l'ouvrier. C'en est assez pour

que l'opinion du plus ingénieux dilettante soit nulle à ses yeux. Florent avait tant regardé Maitland travailler, il lui avait rendu tant de petits services effectifs dans l'atelier, que chacune des toiles de son beau-frère était vivante pour lui jusque dans les touches les plus légères. Quand il les voyait sur un mur de galerie, elles lui racontaient une intimité qui était à la fois sa plus grande joie et son plus fier orgueil. Enfin l'absorption de sa personnalité dans celle de son ancien camarade était si totale qu'elle l'avait conduit à cette anomalie que Dorsenne lui-même, malgré son indulgence pour les singularités psychologiques, n'avait pu s'empêcher de trouver presque monstrueuse. Florent était le beau-frère de Lincoln, et il semblait trouver parfaitement naturel que ce dernier eût des aventures en dehors de son mariage, si les émotions de ces aventures devaient être utiles à son talent !

Peut-être cette longue et pourtant incomplète analyse permettra-t-elle de mieux comprendre quelles émotions agitaient le jeune homme tandis qu'il remontait l'escalier de sa maison, — de leur maison, à Lincoln et à lui, — après sa dispute inattendue avec Boleslas Gorka. Elle atténuera du moins à son égard la sévérité des consciences simples. Toute passion a pour premier effet, quand elle se développe dans un cœur, d'étioler autour d'elle la vigueur des autres instincts. Chapron était un ami trop fanatique pour être un frère très équitable. Il lui paraissait très simple et très légitime que sa sœur fût au service du génie de Lincoln, comme il y était lui-même. D'ailleurs, si depuis ce mariage avec l'ami de son frère cette sœur avait été traversée elle-même par la tempête d'une tragédie morale, Florent ne le soupçonnait pas. Où aurait-il appris à connaître Lydia, cette silencieuse, cette concentrée, sur laquelle il s'était formé une opinion une fois pour toutes, comme c'est l'usage presque constant de parent à parent ? Ceux qui nous ont vus jeunes sont comme ceux qui nous voient chaque jour. L'image qu'ils se tracent de nous reproduit toujours ce que nous fûmes à un certain moment, presque jamais ce que

nous sommes. Florent considérait sa sœur comme très bonne, parce qu'il l'avait éprouvée telle autrefois; comme très douce, parce qu'elle ne lui avait jamais tenu tête; comme peu intelligente, parce qu'elle ne s'intéressait pas suffisamment à l'œuvre du peintre ; comme assez vaniteuse et futile, parce qu'elle sortait volontiers. Quant au martyre et à la révolte cachés de cette créature prise, opprimée, broyée entre son aveugle partialité, à lui, et l'égoïsme d'un mari méprisant, il ne les soupçonnait même pas, et pas davantage les résolutions terribles desquelles cette apparente résignation était capable ! S'il avait eu peur quand Mme Steno avait commencé de s'intéresser à Lincoln, ç'avait été uniquement pour le travail de ce dernier, d'autant plus que depuis un an il constatait non pas une décadence, mais comme un trouble dans la peinture de cet artiste, trop volontaire pour n'être pas inégal. Il n'y a de constant en nous que ce qui s'accomplit par instinct et avec une certaine inconscience. Puis Florent avait vu, au contraire, la verve de Maitland se rajeunir à la chaleur de cette intrigue. Le portrait d'Alba s'annonçait comme une magnifique étude, digne d'être mise à côté de la fameuse *Femme en violet et en jaune* que les envieux de Lincoln rappelaient toujours. En outre le peintre avait achevé avec un entrain sans pareil deux grandes compositions à demi abandonnées. Devant cette évidence d'une fièvre de production de plus en plus active, comment Florent n'aurait-il pas béni Mme Steno, au lieu de la maudire, d'autant plus qu'il lui suffisait de fermer les yeux et de ne rien savoir pour que sa conscience fût en repos vis-à-vis de sa sœur? Il savait tout néanmoins. La preuve en était son frisson lorsque Dorsenne lui avait annoncé l'arrivée clandestine à Rome de l'autre amant de Mme Steno, et une preuve plus certaine encore, l'élan qui l'avait précipité au-devant de Boleslas en train de parlementer avec le domestique. Et maintenant c'était lui qui se trouvait avoir accepté le duel qu'un rival exaspéré était certainement venu proposer à son cher Lincoln, et il ne pensait qu'à ce dernier.

— « Il faut qu'il ne sache rien qu'après... Sans cela, il vou-

drait prendre l'affaire pour lui, et j'ai la chance de le tuer, moi, ce Gorka, de le blesser au moins. En tout cas, je m'arrangerai pour qu'un second duel soit rendu difficile à cet aliéné... D'abord, assurons-nous que nous n'avons pas parlé trop fort et que l'on n'a pas entendu là-haut les éclats de voix du malotru... »

C'est en ces termes qu'il qualifiait de bonne foi son adversaire du lendemain. Encore un peu, il aurait jugé Gorka impardonnable de ne pas remercier Lincoln qui lui avait fait le grand honneur de lui succéder auprès de la comtesse! En attendant, il s'agissait de jeter un coup d'œil à l'atelier. Lorsque cet ami, dévoué jusqu'à la complicité, mais aussi jusqu'à l'héroïsme, entra dans la vaste pièce, il put constater au premier regard qu'il avait calomnié les éclats de voix du jaloux et qu'aucun bruit n'était monté d'en bas à ce paisible asile du travail. Cet atelier du peintre américain était meublé avec la somptuosité harmonieuse que les vrais artistes, une fois riches, savent déployer autour d'eux. Le grand morceau de ciel aperçu à travers la baie vitrée éclairait un coin véritablement romain, — de cette Rome d'aujourd'hui qui atteste un effort arrêté vers une ville nouvelle à côté de la ville ancienne. On apercevait un angle du vieux jardin évidemment mutilé par une construction récente et le fragment d'un édifice antique, avec un clocher d'église un peu au delà. C'était sur ce fond d'azur, de verdure et de ruines, dans un horizon plus large et plus lointain, mais composé des mêmes éléments, que devait s'enlever le profil de la jeune fille dessiné d'après la manière tout ensemble si sèche et si modelée de ce Pier della Francesca dont Maitland était préoccupé depuis six mois jusqu'à en être obsédé. Tous les grands producteurs, d'une originalité plus composite que géniale, ont de ces engouements grâce auxquels ils renouvellent leur point de vue et leur faire lui-même. Celui-ci était à son chevalet, vêtu avec cette élégance correcte qui est la marque presque constante des artistes anglo-saxons, fussent-ils les plus épris de fantaisie. Avec ses petits souliers vernis, ses fines chaussettes noires ponctuées de rouge, sa

jaquette de soie piquée, la perle de sa cravate claire et la pureté de son linge, il avait l'air d'un *gentleman* appliqué à une besogne d'amateur et non pas du patient et laborieux manœuvre d'art qu'il était réellement. Mais ses toiles et ses études appendues de tous côtés, parmi les tapisseries, les armes et les bibelots, racontaient ce patient labeur. C'était l'histoire d'une énergie acharnée à l'acquisition d'une personnalité toujours fuyante. Maitland manifestait à un suprême degré ce trait commun à presque tous les hommes de son pays, même venus très tôt en Europe, ce désir très intense de ne pas manquer la civilisation, qui s'explique trop bien par cet autre fait que l'Américain est un être tout neuf, doué d'une activité incomparable et dépourvu de saturation traditionnelle. Il n'est pas né cultivé, mûri, déjà façonné virtuellement si l'on peut dire, comme un enfant du Vieux Monde. Il doit se créer lui-même de toutes pièces, à coups de volonté. Avec des dons supérieurs, mais tout physiques, Maitland était un *self made man* de l'art, comme son grand-père avait été un *self made man* de l'argent, comme son père avait été un *self made man* de la guerre. Il avait eu dans sa main et dans son œil deux merveilleux outils de peinture, et dans sa persévérance à se développer un outil plus merveilleux encore. Il devait toujours lui manquer ce je ne sais quoi de nécessaire et de local qui donne à certains peintres très inférieurs l'inexprimable supériorité d'une saveur de terroir. On ne pouvait pas dire qu'il ne fût pas inventif et nouveau, et cependant on éprouvait à voir n'importe lequel de ses tableaux que c'était un être tout de culture et d'acquisition. Les études ainsi éparses dans cet atelier montraient d'abord l'influence de son premier maître, du solide et simple Bonnat. Puis il avait été tenté par les préraphaëlites anglais, et une belle copie du fameux *Chant d'amour* de Burne Jones attestait cette réaction du côté d'un art plus subtil, plus pénétré de cette poésie que les peintres professionnels traitent dédaigneusement de littéraire. Mais Lincoln était trop vigoureux pour les rigueurs d'un pareil Idéal, et il était bien vite revenu à d'autres enseignements.

L'Espagne l'avait conquis et Velasquez, ce coloriste d'une fantaisie si particulière qu'après une visite au musée du Prado on emporte l'impression que l'on vient de voir la seule peinture digne de ce nom. La fougue du grand Espagnol, ce coup de brosse despotique, et qui semble puiser la couleur à même dans le fond du tableau pour la faire saillir en des rehauts presque solides, son absence absolue d'intentions abstraites et sa nouveauté qui affecte d'ignorer entièrement le passé, tout dans cette formule d'art convenait au tempérament de Maitland. Aussi lui avait-il dû son chef-d'œuvre, cette *Femme en violet et en jaune*, dont une réduction par lui-même éclairait encore l'atelier d'un éclat qui éteignait le reste. L'inquiet chercheur ne s'était pas tenu à ce point de perfection. L'Italie l'avait repris et les Florentins, ceux justement qui sont les plus opposés à Velasquez, les peintres mêlés de sculpture et qui confinent aux orfèvres : les Pollajuoli, Andrea del Castagno, Paolo Uccelo, et, par ce dernier, Pier della Francesca. Peut-être le succès du délicat et fort John Sargent, le seul de ses rivaux que Maitland redoutât vraiment, avait-il exaspéré en lui ce désir de renouveler sa facture. Jamais on n'aurait cru que la même main qui avait fouetté d'une brosse si libre la couleur de la *Femme en violet* fût aussi celle qui serrait le contour du portrait d'Alba avec un dessin si sévère, presque rigide. A l'instant où Florent entra dans l'atelier, ce travail absorbait si complètement l'attention du peintre qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir, non plus que Mme Steno qui fumait des cigarettes, couchée paresseusement sur le divan et si heureuse, avec ses yeux mi-clos fixés sur l'homme qu'elle aimait. Lincoln ne devina une présence nouvelle qu'à un changement de la physionomie d'Alba. — Dieu! était-elle pâle ce matin-là, assise dans l'immobilité de la pose sur un grand fauteuil héraldique à dossier de bois sculpté, ses mains comme crispées sur les griffons des bras, et la bouche amère, les yeux profonds dans leur regard fixe!... Devinait-elle ce qu'elle ne pouvait pourtant pas savoir, que sa destinée se rapprochait d'elle avec le visiteur qui entrait, et qui, sorti de

l'atelier un quart d'heure auparavant, dut justifier son retour par un prétexte ?

— « C'est moi qui reviens », dit-il ; « j'ai oublié de te demander si tu veux définitivement acheter ces trois dessins d'Ardea au prix qu'on les offre... »

— « Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé hier, mon petit Linco? » interrompit la comtesse. « J'ai revu Peppino encore ce matin. J'aurais su de lui son dernier vrai chiffre... »

— « Il ne manquerait plus que cela », répondit Maitland en riant très haut. « Mais il ne les avoue pas, ces dessins, chère Dogaresse... Ils font partie de la série des bibelots qu'il a soigneusement soustraits à l'inventaire de ses créanciers et déposés un peu partout... Il y en a chez sept ou huit antiquaires, et nous pouvons nous attendre à ce que pendant dix ans tous les cockneys de mon pays soient empaumés par cette phrase fatidique : Cela vient du palais Castagna. Je l'ai eu par un petit arrangement... Et quels rossignols cette annonce, prononcée avec un certain clignement d'yeux, fera passer!... » Il cligna de l'œil lui-même en contrefaisant un des plus célèbres marchands de bric-à-brac de Rome, avec cet incomparable don d'imitation physique qui distingue tous les anciens habitués des ateliers parisiens. « Pour le moment ces trois dessins-là sont chez un regrattier du Babuino, et bien authentiques... »

— « Sauf qu'on les donne pour des Vinci », dit Florent, « quand Léonard était gaucher, et que leurs hachures sont faites de gauche à droite... »

— « Et vous croyez qu'Ardea n'en conviendrait pas avec moi?... » reprit la comtesse.

— « Pas même avec vous... », dit le peintre. « Il a eu le front, comme je les mentionnais devant lui, de me demander l'adresse pour aller les voir... »

— « Mais alors, comment avez-vous su leur provenance? » interrogea Mme Steno.

— « Adressez-vous ici », dit le peintre en montrant Chapron de la pointe de son pinceau. « Quand il s'agit d'enrichir la

collection de son vieux Maitland, il devient plus marchand que les marchands. Vinci ou non Vinci, c'est de la pure manière lombarde. Achète-les. Ils me manquent... »

— « On y passera donc », répondit Florent. « Comtesse... Contessina... »

Et il salua Mme Steno et la jeune fille. La mère lui sourit de son meilleur sourire. Elle n'était pas de ces maîtresses pour qui les intimes amis de leur amant sont toujours des ennemis. Elle les enveloppait au contraire dans l'opulente et heureuse sympathie que l'amour éveillait chez elle. Et puis elle était trop fine pour ne pas sentir que Florent, si invraisemblable que fût cette complaisance, approuvait son amour. En revanche, l'intense aversion d'Alba pour les intrigues soupçonnées de sa mère fut empreinte dans la sécheresse avec laquelle elle inclina sa tête maussade. Le jeune homme n'y prit pas garde. Il était trop heureux d'avoir constaté que la dispute n'avait pas été entendue.

— « D'ici à demain », songeait-il en redescendant l'escalier, « il n'y aura personne pour prévenir Lincoln... Cet achat de dessins est une idée de génie pour démontrer ma tranquillité... Maintenant il me faut trouver deux témoins discrets... »

C'était un homme très réfléchi que Florent, et il trouvait à son service une parfaite justesse d'esprit, chaque fois qu'il ne s'agissait pas de son amitié exaltée pour son beau-frère. Il avait cette force d'observation habituelle aux personnes dont l'amour-propre blessable a dû beaucoup se garder. Il remit donc à plus tard ce choix difficile et il alla déjeuner, comme si de rien n'était, au restaurant où il était attendu. Certes son amphitryon, un diplomate français installé à Munich et de passage à Rome, ne se doutait pas, en répondant aux questions de son convive sur les plus récents portraits de Lenbach, que ce jeune homme, si calme, si souriant, avait sur les bras une affaire peut-être mortelle. Ce fut seulement au sortir de ce déjeuner que Florent, après avoir mentalement passé en re-

vue une dizaine de ses connaissances, résolut de tenter une première démarche auprès de Dorsenne. Il se souvint de l'avis mystérieux que lui avait donné le romancier dont la sympathie pour Maitland s'était d'ailleurs affichée par un éloquent article. En outre, il le croyait éperdument amoureux d'Alba Steno. C'était une probabilité de plus en faveur de sa discrétion. Dorsenne se tairait sur une rencontre au sujet de laquelle, si elle était sue, le nom de la comtesse serait prononcé inévitablement. Il était trop clair que Gorka et Chapron n'avaient aucune raison personnelle pour se disputer et pour se battre. Tous ces motifs firent que vers deux heures et demie, c'est-à-dire trois heures pleines après la déraisonnable altercation du vestibule, Florent sonnait à la porte de l'appartement de Julien. Ce dernier était chez lui, occupé aux dernières corrections des épreuves de *Poussière d'idées.* La confidence de son visiteur le bouleversa au point que ses mains tremblaient en rangeant ses papiers épars. Il se souvenait de la présence de Boleslas sur ce même canapé, à ce même moment de la journée, quarante-huit heures auparavant. Comme le drame allait marcher si ce forcené y allait de ce train! Il sentait trop que le beau-frère de Maitland ne lui disait pas du tout.

— « Mais c'est absurde », s'écria-t-il, « c'est de la sauvagerie et de la folie!... Voyons, vous n'allez pas vous battre pour une discussion comme celle que vous me racontez? Vous vous dites quelques mots un peu vifs, et puis là, tout de suite, des témoins, un duel... Allons donc! C'est insensé!... »

— « Vous oubliez que j'ai commis la grosse faute de lever ma canne sur lui », interrompit Florent, « et puisqu'il veut une réparation, je la lui dois... »

— « Et vous croyez », dit l'écrivain, « que la galerie, elle, se contentera de ces raisons-là? Vous vous imaginez que l'on ne cherchera pas de secrets mobiles à cette rencontre? Est-ce que je sais, moi, quelque histoire de femme?... Remarquez que je ne vous interroge pas. Je m'en tiens à ce que vous me

confiez. Mais le monde est le monde, et vous n'échapperez pas à ses commentaires... »

— « C'est précisément pour cela que je vous ai demandé une discrétion absolue », répondit Florent, « et pour cela aussi que je suis venu vous prier de me servir de témoin... Il n'y a personne en qui j'aie confiance autant qu'en vous. C'est la seule excuse de ma démarche... »

— « Je vous en remercie... », dit Dorsenne. Il hésita une minute. Puis l'image d'Alba, qui le poursuivait depuis la veille, se présenta soudain à sa pensée. Il se souvint de la sombre angoisse surprise dans les yeux de la jeune fille, puis de son soulagement quand sa mère avait souri à la fois à Gorka et à Maitland. Il se rappela les lettres anonymes, et cette haine mystérieuse qui planait sur Mme Steno. Si la querelle entre Boleslas et Florent était connue, nul doute qu'on ne racontât partout que Florent se battait pour son beau-frère à cause de la comtesse. Nul doute non plus que le racontar ne fût rapporté à la pauvre contessina. C'en fut assez pour que l'écrivain reprît : « Eh bien! j'accepte. Je vous servirai de témoin. Ne me remerciez pas, vous, à votre tour. Nous perdrions un temps précieux. Il vous faut un autre témoin. A qui avez-vous pensé?... »

— « A personne », répondit Florent. » J'avoue que j'ai compté sur vous pour m'y aider... »

— « Dressons une liste », dit Julien, « c'est le meilleur moyen, et échenillons-la... »

Dorsenne écrivit un certain nombre de noms, et ils les échenillèrent en effet, suivant son expression, si bien qu'après un examen minutieux, il les avait tous rejetés. Ils en étaient là, aussi embarrassés que devant, lorsque les yeux du romancier brillèrent. Il poussa un petit cri, et brusquement :

— « Quelle idée! Mais oui, c'est une idée! Connaissez-vous le marquis de Montfanon?... » demanda-t-il à Florent.

— « Le manchot?... » répondit l'autre. « Je l'ai vu une fois à propos d'un petit monument que j'ai fait élever à Saint-Louis des Français... »

— « Il m'en a parlé », dit Dorsenne. « Pour un de vos parents, n'est-ce pas?... »

— « Oh! un petit-cousin », reprit Florent, « un capitaine Chapron tué, en 49, dans la tranchée devant Rome... »

— « Voilà notre affaire », s'écria Dorsenne en se frottant les mains. « C'est Montfanon qui doit être votre témoin. — D'abord c'est un ancien duelliste, tandis que je ne suis jamais allé sur le terrain. C'est très important, cela. Vous connaissez le mot célèbre : ce ne sont ni les épées ni les pistolets qui tuent, ce sont les témoins... Et puis, s'il y a lieu d'arranger l'affaire, il aura un autre prestige que votre serviteur... »

— « C'est impossible », dit Chapron, « le marquis de Montfanon!... Il ne voudra jamais. Je n'existe pas pour lui... »

— « Ça me regarde », s'écria Dorsenne. « Laissez-moi faire la démarche en mon nom, et puis, s'il consent, vous la ferez au vôtre propre... Seulement, nous n'avons pas de temps à perdre. Ne bougez pas de chez vous jusqu'à six heures. D'ici là je saurai à quoi m'en tenir... »

Si l'écrivain avait montré au premier moment une grande confiance dans l'issue de son étrange tentative auprès de son vieil ami, cette confiance était déjà tournée en une appréhension absolument contraire lorsqu'il se trouva, une demi-heure plus tard, devant la maison que le marquis Claude-François occupait dans un des plus vénérables endroits de Rome, sur le Capitole même, à l'angle qui domine la rue de la Consolation, avec un belvédère d'où il découvrait toute l'admirable vue du Forum antique. Que de fois Julien était venu là depuis six mois, auprès de ce résigné de la vie, qui plongeait, qui noyait sans cesse ses mélancolies dans le sentiment profond du passé, contempler le panorama tragique et splendide de cet horizon d'histoire! A la voix du solitaire les colonnes brisées se redressaient, les temples écroulés se reconstruisaient, la voie triomphale se nettoyait de son gazon. Il parlait, et la formidable épopée de la légende romaine s'évoquait, interprétée par ce fervent chrétien dans ce sens

mystique et providentiel que tout proclame sur cette place, où la prison Mamertine raconte le procès de saint Pierre, où le portique du temple de Faustine sert de fronton à l'église Saint-Laurent in Miranda, où Sainte-Marie Libératrice s'élève sur l'emplacement du temple de Vesta, — « *Sancta Maria, libera nos a pœnis inferni* », — ajoutait toujours Montfanon quand il en parlait, et il montrait l'arc de Titus qui raconte l'accomplissement des prophéties de Notre-Seigneur contre Jérusalem, comme la basilique de Constantin proclame le triomphe de la Croix, tandis qu'en face, les bosquets du Palatin laissent apparaître la silhouette d'un couvent de femmes par-dessus les ruines des habitations des Césars persécuteurs. Et là-bas, au fond, la courbe du Colisée se dessine, remémorant les quatre-vingt-dix mille spectateurs venus pour voir souffrir les martyrs... Telles étaient les visions au milieu desquelles vieillissait l'ancien zouave pontifical, et, tout en pressant sur le timbre de la porte du troisième étage, Julien se disait :

— « Je suis un fou de venir proposer à un pareil homme ce que je viens lui proposer. Pourtant il ne s'agit pas d'être témoin dans un duel ordinaire, mais d'arrêter net une aventure qui peut coûter la vie à deux hommes d'abord, l'honneur à Mme Steno ensuite, le repos enfin à trois innocentes, à Mme Gorka, à Mme Maitland et à ma petite amie Alba... Il n'y a que lui qui ait assez d'autorité pour tout arranger. C'est une charité comme une autre... Pourvu qu'il soit à la maison seulement », conclut-il en entendant le bruit du pas du domestique qui reconnut le visiteur et qui devança toute question :

— « M. le marquis est sorti ce matin avant huit heures. Il ne rentrera que pour dîner... »

— « Et vous ne savez pas où il est allé?... »

— « Mais entendre la messe dans une catacombe et assister à une procession », répondit le valet de chambre, qui prit la carte de Dorsenne en ajoutant : « Les trappistes de Saint-Calixte savent certainement où est M. le marquis. Il a déjeuné chez eux... »

— « Essayons cependant », se dit le jeune homme, passablement découragé. Sa voiture commença de rouler dans la direction de la porte Saint-Sébastien, près de laquelle se trouvent la catacombe et la pauvre ferme attenante, — dernier morceau du domaine papal gardé par de pauvres moines. « Montfanon aura communié ce matin », pensait-il, « et au seul mot de duel il ne voudra plus rien entendre. Il faut cependant que cette affaire s'arrange. *Il le faut*... Que ne donnerais-je pas pour savoir la vérité sur la scène Gorka et Florent? Par quel étrange et diabolique ricochet le Palatin est-il venu se heurter à ce dernier quand il en avait au beau-frère?... Va-t-il être furieux que je sois le témoin de son adversaire!... Bah! Après notre conversation de l'autre jour, nous sommes brouillés... Bon, me voici déjà à cette petite église du *Domine, quò vadis* (1)?... Et moi, je pourrais me dire aussi : *Juliane, quò vadis?*... Mais faire une action un peu meilleure que la plupart des miennes », se répondit-il. Cette âme légère et qui vibrait au moindre contact venait d'être touchée, comme il lui arrivait toujours, par le souvenir d'une des innombrables légendes pieuses que dix-neuf siècles de catholicisme ont suspendues, couronnes d'impérissables roses, à tous les coins de Rome et de sa campagne. Il s'était rappelé cette touchante histoire de saint Pierre fuyant la persécution et rencontrant Notre-Seigneur : « Seigneur, où allez-vous? » demanda l'apôtre. « Me faire crucifier une seconde fois », lui répondit le Sauveur, et Pierre, honteux de sa faiblesse, revint au martyre. Montfanon lui-même avait raconté cet épisode sublime au romancier, qui se perdit de nouveau en réflexions sur le caractère du marquis et sur le meilleur moyen de l'aborder. Il oubliait de regarder la vaste solitude de la banlieue romaine déjà développée devant lui, et il faillit, tant sa rêverie était profonde, dépasser sans même s'en apercevoir le but de son expédition. D'ailleurs, un nouveau contretemps l'attendait à cette première étape de son voyage d'explo-

(1) Seigneur, où allez-vous?

ration. Le moine qui vint à son coup de cloche ouvrir la porte de l'enclos attenant à Saint-Calixte lui apprit que celui qu'il cherchait était parti une demi-heure auparavant :

— « Vous le trouverez à la basilique de Saint-Nérée et de Saint-Achillée », ajouta le trappiste; « c'est la fête de ces deux saints, et à cinq heures il y a une procession dans leur catacombe... C'est à un quart d'heure d'ici, près de la tour Marancia, sur la via Ardeatina... »

— « Vais-je le manquer une troisième fois? » songea Dorsenne. Descendu enfin de voiture, il gagnait à pied, à travers le gazon déjà brûlé, l'ouverture par où l'on accède à cette nécropole souterraine dédiée aux deux saints, qui furent les eunuques de Domitilla, la propre nièce de l'empereur Vespasien. Quelques ruines et une pauvre maison marquent seules la place où se dressait l'opulente villa de cette pieuse princesse. La grille était ouverte, et, personne ne se rencontrant pour lui donner une indication, le jeune homme fit quelques pas dans le souterrain. Il s'aperçut que la longue galerie était éclairée. Il s'y engagea, en se disant que la ligne des bougies, allumées ainsi de dix pas en dix pas, marquait assurément le chemin que suivrait la procession et qui conduisait à la basilique centrale. Quoique son anxiété sur l'issue de sa démarche fût extrême, il ne put s'empêcher d'être saisi par la majesté du spectacle que présentait la catacombe illuminée. Les niches inégales réservées à des morts endormis dans la paix du Seigneur depuis tant de siècles trouaient les parois des galeries et leur donnaient un aspect solennel et tragique. Des inscriptions s'y voyaient, tracées sur la pierre. Toutes parlaient de la grande espérance dont s'étaient nourris ces premiers chrétiens, la même dont se nourrissent les croyants de nos jours. Julien savait assez de symbolique pour comprendre la signification des images derrière lesquelles ces persécutés de la primitive Église cachaient leur foi. Elles sont si touchantes et si simples ! C'est l'ancre qui représente le salut dans la tempête, la douce colombe et la douce brebis, figures de l'âme qui s'envole et de celle qui cherche son pas-

teur, le phénix dont les ailes annoncent la résurrection, le pain et la vigne, le rameau d'olivier, la palme, et le poisson, l'Ἰχθὺς naïvement formé d'après les premières lettres des titres de Notre-Seigneur : « Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur (1). » Ce qui achevait d'emplir d'un charme presque fantastique ce silencieux cimetière de martyrs, c'était le vague arome d'encens que Dorsenne respirait depuis son entrée. La grand'messe célébrée le matin avait laissé pour toute la journée ce parfum sacré comme épars autour de ces ossements, engagés autrefois dans des corps vivants qui s'étaient agenouillés parmi le même saint arome. Le contraste était si fort entre cet endroit où tout parlait des choses éternelles et le drame de passion mondaine et coupable dont sa démarche était un épisode, que l'écrivain en fut lui-même tout remué. Il se fit à l'instant l'effet d'un profanateur, quoiqu'il obéît au plus généreux mobile et au plus humain. Aussi éprouva-t-il une sensation de soulagement, lorsque à un détour d'une galerie prise après beaucoup d'autres, il se trouva face à face avec un prêtre qui tenait à la main une corbeille pleine de pétales destinés sans doute à la procession. Il lui demanda le chemin de la basilique en italien, et, comme l'autre lui avait répondu dans le meilleur français :

— « Vous connaissez peut-être M. le marquis de Montfanon, mon père? » interrogea-t-il.

— « Je suis un des chapelains de Saint-Louis », dit le prêtre en souriant, et il ajouta : « Vous le trouverez dans la basilique même. »

— « Allons, le moment est venu », songea Dorsenne. « Soyons subtil... Après tout, c'est une charité que je vais le supplier d'accomplir... M'y voici... Je reconnais l'escalier et la grande ouverture au-dessus... »

Un coin de ciel apparaissait en effet, par où tombait une pleine lumière d'en haut, qui permit bien vite à l'écrivain de distinguer celui qu'il cherchait parmi les quelques personnes

(1) Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ.

réunies dans cette chapelle en ruine, la plus vénérable par son antiquité de toutes celles qui entourent ainsi Rome d'une ceinture cachée de sanctuaires. Montfanon, trop reconnaissable, hélas! à la manche vide de sa redingote noire repliée contre le moignon mutilé de son bras, se tenait assis sur une chaise, pas très loin de l'autel où brûlaient de grands cierges à la flamme mouvante. Des prêtres et des moines disposaient des paniers remplis de pétales, pareils à celui du chapelain que Dorsenne avait rencontré tout à l'heure. Un groupe de trois curieux commentait à mi-voix des peintures, à peine visibles sur le stuc décoloré de la voûte. Montfanon, lui, était absorbé tout entier dans le livre que tenait son unique main. Les grands traits de son visage, ennoblis et comme transfigurés par l'ardeur de la dévotion, lui donnaient une expression admirable de vieux soldat chrétien. — *Bonus miles Christi*, a-t-on écrit sur le tombeau du chef derrière lequel il s'était fait blesser à Patay. — On eût dit un gardien laïque du tombeau des martyrs, capable de confesser sa foi comme eux, jusqu'au sang. Et quand Julien se décida à l'aborder en le touchant doucement à l'épaule, il vit que, dans ces clairs yeux bleus de gentilhomme, d'ordinaire si gais et quelquefois si colères, brillait l'humidité de larmes à demi répandues. Sa voix aussi, cette voix volontiers mordante, était comme adoucie par l'émotion des pensées que la lecture, le lieu, l'heure, l'emploi de sa journée avaient éveillées en lui.

— « Ah! vous voilà », dit-il à son jeune ami, sans étonnement. « Vous êtes venu pour la procession. C'est bien. Vous entendrez chanter les belles strophes : *Hi sunt quos fatuè mundus abhorruit.* » Il prononçait *ou* pour *u*, à l'italienne, car son éducation liturgique s'était faite tout entière à Rome. « La saison est bonne pour ces cérémonies. Les touristes sont partis. Il n'y aura que des gens qui prient ou qui sentent, comme vous. Et sentir, c'est la moitié de prier. L'autre moitié, c'est croire... Vous finirez avec nous, je vous l'ai toujours prédit. Il n'y a de paix que là... »

— « Je voudrais bien n'être venu que pour cette proces-

sion », répondit Dorsenne, « mais ma visite a un autre motif, cher ami... », dit-il d'un ton plus bas encore. « Je vous cherche depuis plus d'une heure pour que vous m'aidiez à rendre un immense service à plusieurs personnes, empêcher peut-être un très grand malheur... »

— « Un très grand malheur?... » répéta Montfanon. « Et que je peux vous aider à empêcher?... »

— « Oui », reprit Dorsenne; « mais ce n'est pas ici le lieu de vous expliquer le détail de cette longue et terrible aventure... A quelle heure est la cérémonie? Je vous attendrai, voilà tout, et je vous parlerai en vous ramenant. J'ai un fiacre... »

— « C'est qu'elle ne commence qu'à cinq heures, cinq heures et demie », dit Montfanon en regardant sa montre, « et il en est quatre un quart... Sortons de la catacombe, si vous voulez bien, et vous me raconterez votre histoire là-haut, en faisant les cent pas... Un très grand malheur?... Eh bien! » ajouta-t-il en serrant la main du jeune homme, dont il aimait la personne autant qu'il en détestait les idées, depuis des années qu'ils s'étaient rencontrés chez leur commun ami, le regretté comte de Gobineau, l'apôtre de la théorie des races, « rassurez-vous, mon cher enfant, on l'empêchera... »

Il y avait dans la manière dont il prononça ces mots la belle tranquillité d'une conscience qui ne connaît pas l'inquiétude, celle d'un croyant qui se sait assuré de faire toujours tout ce qu'il peut de tout ce qu'il doit. Il n'aurait pas été Montfanon, c'est-à-dire une espèce de visionnaire et qui adorait discuter avec Dorsenne parce qu'il s'en savait malgré tout compris, s'il n'eût pas continué, tandis qu'ils remontaient vers le jour, le long des galeries illuminées : « C'est égal, vous, monsieur l'apologiste du monde moderne, je suis assez content de vous tenir ici et de vous demander, là, franchement : Ne vous sentez-vous pas plus contemporain de tous les morts qui dorment dans ces murs que d'un électeur radical ou d'un député franc-maçon?...

N'avez-vous pas l'impression que si ces martyrs n'étaient pas venu prier sous ces voûtes il y a dix-huit cents ans, le meilleur de votre âme n'existerait point?... Où trouveriez-vous une poésie plus attendrissante que celle de ces symboles et des épitaphes? Cet admirable de Rossi m'en a montré une à Saint-Calixte l'année dernière. Les larmes m'en viennent quand j'y songe : *Pete pro Phœbe et pro virginio ejus...* Prie pour Phœbe et pour... Mais comment traduire ce mot, ce *virginius*, l'époux qui n'a connu qu'une seule femme, l'homme vierge qui a possédé son épouse vierge?... Votre jeunesse passera, Dorsenne. Vous sentirez un jour ce que je sens, le bonheur manqué à cause des anciennes souillures, et vous comprendrez qu'il n'était que là, dans le mariage chrétien, dont toute la sublimité tient dans cette prière : *Pro virginio ejus...* Vous serez comme moi alors, et vous trouverez encore dans ce livre », et il montra l'*Eucologe* qu'il tenait dans sa main, « de quoi offrir à Dieu vos remords et vos regrets... Connaissez-vous l'hymne au Saint Sacrement, *Adoro te, dévotè?...* Non... Et vous êtes pourtant digne de sentir ce qu'il y a dans ces strophes. Écoutez celle-ci. Rien que l'expression ravira l'artiste en vous... Il s'agit de rendre cette idée : que sur la croix on ne voyait que l'homme et non le Dieu, que dans l'hostie on ne voit même plus l'homme et que cependant on croit à la présence réelle :

In cruce latebat sola Deitas.
At hic latet simul et humanitus,
Ambo tamen credens atque confitens...

Et maintenant ce dernier vers :

Peto quod petivit latro pœnitens ! (1)

Quel cri! Ah! que c'est beau! Que c'est beau! Quelle parole à dire en mourant! » Et il reprit : « *Peto quod petivit latro pœnitens...* Et que demanda-t-il, ce pauvre voleur, ce Dixmas dont

(1) Je demande ce qu'a demandé le larron repentant.

l'Église a fait un saint pour ce seul appel : « Souvenez-vous de moi, Seigneur, dans votre royaume!... » Mais nous sommes arrivés... Baissez-vous pour ne pas trop gâter votre chapeau... Allons, maintenant, que voulez-vous de moi?... Vous connaissez la devise des Montfanon : *Excelsior et firmior.* — Toujours plus haut et plus fermement... On n'a jamais trop de bonnes actions à faire... Si c'est possible, présent, comme nous disions à l'appel... »

Ce singulier mélange de ferveur et de bonne humeur, d'éloquence exaltée et de fanatisme politique ou religieux, c'était Montfanon tout entier. La bonne humeur disparut vite de sa physionomie à la fois si altière et si simple, à mesure que se déroula le récit, d'ailleurs très habilement composé, de Dorsenne. L'écrivain ne commit pas la faute de formuler aussitôt sa proposition. Il avait trop compris qu'il n'y aurait pas à la discuter avec l'ancien zouave pontifical. Ou bien ce dernier la jugerait monstrueuse et absurde, ou bien il y verrait un devoir de charité à accomplir, et alors, quelque ennui que la chose lui causât, il accepterait, comme il faisait l'aumône. C'était cette corde de générosité que Julien, devenu diplomate pour la première fois de sa vie, essaya de toucher par sa confidence. S'autorisant de leur conversation de l'avant-veille, il raconta ce qu'il pouvait raconter de la visite de Gorka, — en se taisant sur cette parole d'honneur faussement donnée qui lui pesait toujours d'un poids mortel. Il dit comment il avait calmé ce furieux, comment il l'avait reconduit à la gare, puis la rencontre des deux rivaux vingt-quatre heures après. Il insista sur l'attitude d'Alba dans cette soirée et sur l'infamie des lettres anonymes, écrites, par une scélératesse inouïe, à la fille et à l'ancien amant de Mme Steno. Et après avoir rapporté la mystérieuse querelle soudain survenue entre Gorka et Chapron :

— « J'ai donc accepté d'être son témoin », conclut-il, « parce que je crois qu'il est de mon devoir absolu de tout essayer pour que ce duel n'ait pas lieu... Pensez-y donc. S'il a

lieu, et que l'un des deux soit tué ou blessé, comment cacher la chose dans cette ville de bavardages qu'est Rome ? Et quels commentaires!... Trop évidemment ces deux hommes ne se sont querellés qu'à cause de l'histoire de Mme Steno avec Maitland. Par quel bizarre détour? Cela, je n'en sais rien. Mais il n'y aura pas un doute dans l'opinion. Et voyez-vous d'ici les nouvelles lettres anonymes écrites à Alba, à Mme Gorka, à Mme Maitland ?... Eux, je m'en moque... Deux sur trois méritent que tout leur arrive. Mais ces innocentes créatures, n'est-ce pas affreux ?... »

— « Affreux, en effet », répondit Montfanon. « C'est cela qui rend ces aventures d'adultère si hideuses. Il y a trop de gens qu'elles atteignent en dehors et à côté des coupables... Vous le voyez, vous qui trouviez cette société si plaisante avant-hier, si raffinée, si intéressante?... Mais il ne sert à rien de récriminer. Je comprends. Vous êtes venu me demander de vous conseiller sur votre rôle de témoin. Mes folies de jeunesse auront eu ceci de bon que je pourrai vous diriger... La correction dans le moindre détail et pas de nerfs, tout est là quand on veut arranger une affaire... Ah! vous aurez du mal. Gorka est un fou en ce moment. Je connais les Polonais. Ils ont de terribles défauts, mais ils sont braves. Dieu ! qu'ils sont braves! Et ce petit Chapron, je le connais aussi, c'est une de ces natures de doux entêtés qui se font trouer la poitrine sans dire « ouf » plutôt que de reculer. Et un amour-propre!... Il a du bon sang de soldat dans les veines, cet enfant-là, malgré le métissage. Et avec le métissage, voyez quel héros ç'a été que le premier des trois Dumas, le général mulâtre ?... Oui. Vous avez là une rude corvée, mon bon Dorsenne... Il vous faudrait un autre témoin, pour vous assister, qui eût les mêmes intentions que vous, et, pardonnez-moi, plus d'expérience peut-être?... »

— « Eh bien, marquis », reprit Julien dont la voix tremblait d'anxiété, « il n'y a qu'une personne à Rome qui soit assez respectée, assez vénérée de tous, y compris Gorka, pour que son intervention dans cette dangereuse affaire soit déci-

sive, qu'une personne qui puisse dicter à Chapron des excuses ou en obtenir de l'autre... Enfin il n'y a qu'une personne qui ait l'autorité d'un héros devant qui l'on se tait lorsqu'il parle d'honneur, et cette personne, c'est vous... »

— « Moi », s'écria Montfanon, « moi, vous voudriez que je sois...? »

— « Un des témoins de Chapron », interrompit Dorsenne. « Oui... C'est vrai. Je viens de sa part et pour cela... Ne me dites pas ce que je sais, que votre situation ne comporte pas de pareilles démarches. C'est parce qu'elle est ce qu'elle est, cette situation, que j'ai eu l'idée d'accourir à vous. Ne me dites pas non plus que vos principes religieux sont contraires au duel. C'est pour qu'il n'y ait pas de duel justement que je vous conjure d'accepter... Il ne faut pas que cette affaire ait lieu. Je vous le jure, il y va de la paix de trop de personnes innocentes... »

Et il continua, déployant au service du décisif appel qu'il tentait en ce moment toute la souplesse d'intelligence et aussi tout le talent de parole dont il était capable. Il pouvait suivre sur le visage de l'ancien bretteur, devenu le plus passionné des catholiques pratiquants et le plus maniaque des vieux garçons, vingt impressions diverses et contradictoires. Enfin Montfanon posa sa main avec une véritable solennité sur le bras de son interlocuteur qu'il étreignit fortement, et lui dit :

— « Écoutez, Dorsenne, ne m'en racontez pas davantage... Je consens à ce que vous me demandez, mais à deux conditions, entendons-nous bien. La première, c'est que M. Chapron s'en référera d'une manière absolue à ma décision, quelle qu'elle soit. La seconde, c'est que vous vous retirerez avec moi, si ces messieurs se mettent à vouloir faire les petits jeunes gens... J'accepte de vous aider à remplir une mission de charité et pas autre chose, je vous le répète, pas autre chose... Avant d'amener chez moi M. Chapron, vous lui rapporterez mes paroles, textuellement... »

— « Textuellement », répondit l'écrivain, qui ajouta : « Il attend chez lui le résultat de ma démarche... »

— « Alors », dit le marquis, « je rentre à Rome avec vous tout de suite... Il a déjà dû recevoir les témoins de Gorka, et si l'on veut arranger vraiment une affaire, la règle est de ne pas traîner, quand ce ne serait que pour couper court aux potinages probables et aux crises d'amour-propre qui en résultent... Je n'aurai pas ma procession, mais empêcher le mal, c'est faire le bien, et c'est encore une manière de prier Dieu... »

— « Laissez-moi vous serrer la main, mon grand ami », dit Dorsenne ; « jamais je n'ai mieux compris ce que c'est qu'un vrai brave homme... »

Quand l'écrivain descendait, trois quarts d'heure plus tard, à la maison de la rue Leopardi après avoir reconduit Montfanon, il se sentait soutenu par un tel appui moral qu'il en était presque joyeux. Il trouva Florent dans son espèce de salon-fumoir, en train de ranger des papiers avec le flegme méthodique qu'annonçaient ses yeux noirs toujours si lents dans son teint vaguement bruni.

— « Il accepte », fut le premier mot que les jeunes gens prononcèrent presque à la fois, et Dorsenne répéta les paroles qu'il avait promis de répéter.

— « Je m'en rapporte absolument à vous deux », répondit l'autre. « Je n'ai aucunement soif du sang de M. le comte Gorka... Encore faut-il que ce monsieur ne puisse pas accuser de lâcheté le petit-fils du colonel Chapron... Je compte pour cela sur le parent du général Dorsenne et sur l'ancien soldat de Charette... »

— « Cela va de soi », dit Julien à qui Florent tendait une lettre et qui demanda : « Qu'est ceci ? »

— « Ceci », reprit Florent, « c'est un billet qu'a écrit à votre adresse, sur cette table même, il y a une demi-heure, le baron Hafner... Car il faut que je vous tienne au courant. Il y a du nouveau. J'ai reçu les témoins de mon adversaire. Le baron est un des deux, l'autre est Ardea... »

— « Le baron Hafner !... » s'écria Dorsenne. « Quel singulier choix !... » Il s'arrêta et ils échangèrent un regard, Flo-

rent et lui. Tous les deux venaient de se comprendre sans se parler. Boleslas n'avait pas trouvé de moyen plus sûr pour faire savoir à Mme Steno quel procédé il entendait employer dans sa vengeance, — ou dans ses vengeances. D'autre part, le dévouement connu du baron à la comtesse donnait une chance de plus à une solution pacifique, en même temps que le fanatisme de Montfanon faisait de la confrontation avec le père de Fanny un épisode de comédie jeté soudain à travers le drame violent des jalousies de Gorka. Aussi Julien reprit-il en souriant : « Vous allez voir la tête de Montfanon, lorsque nous lui annoncerons ces deux témoins-là. C'est un homme du quinzième siècle, vous savez, un Montluc, un duc d'Albe, un Philippe II. Je ne sais pas lesquels il déteste le plus des francs-maçons, des libres penseurs, des protestants, des juifs et des Allemands. Et comme cet obscur et tortueux Hafner est un peu tout cela, il lui a voué une de ces haines !... Sans compter qu'il le soupçonne par moments d'être un agent secret au service de la triple alliance... Mais voyons la lettre... » Il l'ouvrit, et la parcourant d'un coup d'œil : « Ça sert tout de même à quelque chose, la finesse, et ça équivaut presque à la bonté... Il a senti, lui aussi, qu'il fallait en finir tout de suite avec votre affaire, ce baron, ne fût-ce que pour éviter les mauvais propos. Il nous donne rendez-vous chez lui entre six heures et sept heures, à moi et à votre autre témoin... Allons, le temps presse. Il vous faut venir avec moi chez le marquis, pour lui faire officiellement votre demande. Commencez par là. Ayez sa promesse avant de prononcer le nom du citoyen Hafner. Je le connais. Il ne reviendra pas sur parole. Mais, c'est tout juste... »

Les deux amis trouvèrent Montfanon qui les attendait dans son bureau, vaste pièce garnie de livres et dont la vue dominait ce panorama du Forum, plus majestueux encore par cette fin d'un pur après-midi, où l'ombre des colonnes et des arcs commençait de s'allonger sur le pavé presque blanc. Cette grande cellule carrelée et passée au rouge n'avait d'autre confort qu'un tapis sous le large bureau encombré de papiers, —

sans doute les fragments du fameux ouvrage sur les rapports de la noblesse française et de l'Église. — Un crucifix droit était posé sur ce bureau. Au mur, deux portraits gravés, celui de Mgr Pie, le célèbre évêque de Poitiers, et celui du général de Sonis, en pied, avec sa jambe de bois, se faisaient pendants aux deux côtés d'une assez belle toile, dans la manière forte, représentant un saint François, le patron du maître du logis. Telle était la seule décoration artistique de ce modeste réduit. Le gentilhomme disait souvent : « Je me suis affranchi de la tyrannie de l'objet... » Mais avec ce fond merveilleux de ruines grandioses et ce lambeau de ciel, cet endroit si simple était un asile incomparable où finir dans la méditation et dans le renoncement une vie jadis remuée par les tempêtes des sens et du monde. L'ermite de cette thébaïde se leva pour saluer ses deux visiteurs, et, désignant à Chapron un volume ouvert sur sa table :

— « Je m'occupais de vous », lui dit-il ; « c'est le livre de Châteauvillars sur le duel. Il y a là un code qui n'est pas très complet. Je vous le recommande pourtant, si jamais vous devez remplir une mission comme la nôtre. » Il montra Dorsenne et se montra lui-même, d'un geste qui constituait la plus amicale des acceptations. « Il paraît que vous avez failli avoir la main un peu vive... Hé! hé! Ne nous en défendez point. Tel que vous me voyez, à vingt et un ans, j'ai jeté une assiette à la figure d'un monsieur qui daubait Mgr le comte de Chambord devant une galerie de jacobins en liesse, dans une table d'hôte de province. Tenez », continua-t-il en relevant sa moustache blanchissante et découvrant une balafre, « voilà le souvenir. Ce lascar-là était un ancien officier de dragons qui proposa le sabre. J'acceptai et j'ai failli y rester, mais il a perdu deux doigts... Voilà qui ne vous arrivera pas, cette fois du moins... Dorsenne vous a posé nos conditions?... »

— « Et je lui ai répondu que j'étais sûr de ne pouvoir confier mon honneur en de meilleures mains... », répondit Florent.

— « Touchez là », reprit Montfanon, avec un geste de con-

tentement. « Pas de phrases. C'est bien... D'ailleurs, je vous ai jugé, monsieur, dès le premier jour où vous m'avez parlé à Saint-Louis. Vous honorez vos morts. Pour moi qui crois que l'homme ne vaut que par le passé, cela me suffit. Voilà pourquoi je serai heureux, très heureux de vous être utile. Maintenant refaites-moi, bien clairement, bien posément, le récit que vous avez fait à Dorsenne... »

Quand Florent eut raconté en quelques mots ce dont il était convenu avec Gorka, c'est-à-dire leur discussion et sa vivacité, en omettant avec soin les détails où le nom de son beau-frère se serait trouvé mêlé :

— « Diantre », dit familièrement Montfanon, « l'affaire se présente mal, très mal... Voyons, un témoin est un confesseur... Vous avez eu une discussion dans la rue avec M. Gorka, mais sur quoi?... Vous ne pouvez pas répondre? Que vous a-t-il dit, pour que vous vous soyez emporté au point de vouloir le frapper? C'est la première clef de la position, cela... »

— « Je ne peux pas répondre », dit Florent.

— « Alors », reprit le marquis après un silence, « il ne reste d'établi nettement qu'un geste de votre part, comment dirai-je? irréfléchi et en définitive inachevé. C'est la seconde clef de la position, ceci... Vous n'avez pas de raison particulière d'en vouloir à M. Gorka? »

— « Aucune. »

— « Et lui de vous en vouloir, à vous? »

— « Aucune. »

— « L'affaire se présente mieux », dit Montfanon, qui se tut de nouveau pour reprendre, de la voix d'un homme qui se parle à lui-même. « M. le comte Gorka se considère comme offensé?... Offensé? Mais y a-t-il offense? C'est là-dessus que nous devrons discuter... La voie de fait ou la menace de voie de fait ne donneraient lieu à aucun arrangement... Mais un geste esquissé, réprimé aussitôt, puisque l'on n'est pas allé jusqu'au bout... Ne m'interrompez pas », insista-t-il. « J'essaye de déblayer et d'y voir clair... Nous devons arriver à une solution... Il nous faudra exprimer des regrets, en laissant le

champ ouvert à une autre réparation, si Gorka l'exige... Et il ne l'exigera pas. Tout le problème repose sur le choix de ses témoins, à lui, maintenant... Qui va-t-il prendre?... »

— « J'ai déjà reçu leur visite », dit Florent, « il y a une demi-heure. L'un est le prince d'Ardea... »

— « C'est un gentilhomme », répondit Montfanon, « on pourra s'entendre. Je ne suis même pas fâché de le voir pour lui dire mon sentiment sur cette vente publique de son palais à laquelle il n'aurait jamais dû se laisser acculer... Et l'autre?... »

— « L'autre? » interrompit Dorsenne. « Préparez-vous à un coup... Je vous jure que je ne savais pas son nom quand je suis allé vous chercher aux catacombes. C'est... Enfin... C'est le baron Hafner... »

— « Le baron Hafner! » s'écria Montfanon, « Boleslas Gorka, le descendant des Gorka, de ce grand Luc Gorka qui fut palatin de Posen et évêque de Cujavie, a pris pour témoin M. Justus Hafner, ce voleur, ce forban, qui a eu cet abominable procès!... Non, Dorsenne, ne me dites pas cela, ce n'est pas possible... » Puis, avec un air de combattant : « Nous le récuserons, voilà tout, pour manque d'honorabilité. Je m'en charge, moi, et de dire son fait à votre Boleslas. Nous passerons là un joyeux quart d'heure, je vous en réponds... »

— « Vous ne ferez pas cela », dit vivement Dorsenne. « D'abord, en matière d'honorabilité officielle, il n'y a que la loi, n'est-ce pas? Hafner a été acquitté et ses adversaires condamnés aux dépens. C'est vous-même qui me le répétiez l'autre jour... Et puis, vous oubliez la conversation que nous venons d'avoir... »

— « Pardon », interrompit à son tour Florent. « M. de Montfanon, en acceptant de m'assister, m'a fait un grand honneur que je n'oublierai jamais... S'il devait en résulter pour lui la plus légère contrariété, j'en serais désolé, et je suis tout prêt à lui rendre sa parole... »

— « Non », dit le marquis, après un nouveau silence, « je ne la reprends pas... » Il était si généreux quand il ne s'agis-

sait pas de ses deux ou trois manies que la moindre délicatesse éveillait un écho en lui. Il tendit de nouveau la main à Chapron, et il continua, mais avec un accent dont l'âpreté trahissait une irritation contenue : « Cela ne nous regarde pas, après tout, si M. Gorka a jugé bon de se faire représenter dans un débat d'honneur par quelqu'un qu'il ne devrait seulement pas saluer... Vous allez donc donner nos deux noms à ces deux messieurs, et, Dorsenne et moi, nous les attendrons, comme c'est la règle. C'est à eux de venir, puisqu'ils sont les mandataires de l'offensé... »

— « Ils ont déjà arrangé un rendez-vous pour ce soir », répondit Chapron.

— « Comment? Arrangé? Et avec qui? Et pour qui? » s'écria Montfanon, en proie à un nouvel accès de colère. « Avec vous? Pour nous? Ah! que je n'aime pas cela, ces bonhomies et ces à peu près, quand il s'agit de choses graves! Le code est absolu là-dessus... Une fois leur appel porté, auquel vous aviez, vous, monsieur Chapron, à répondre par oui ou par non, ces messieurs devaient se retirer, et tout de suite... Ce n'est pas votre faute, c'est celle d'Ardea qui a laissé ce tripoteur de faux dividendes faire sa besogne d'intrigant et de coulissier... Mais nous allons tout rectifier, nous autres, à la bonne manière, qui est la française... Et quel est-il, ce rendez-vous?... »

— « Je vais vous lire le billet que le baron a laissé pour moi à Florent », dit Dorsenne, qui lut en effet la lettre fort courtoise que Hafner lui avait écrite, en s'excusant de choisir sa propre maison comme lieu de rendez-vous pour les quatre témoins. « On ne peut pourtant pas laisser sans réponse un mot aussi poli?... »

— « Il y a trop de cher maître et de compliments », dit avec brusquerie Montfanon. « Asseyez-vous là », insista-t-il en cédant son fauteuil à Florent, « et annoncez-leur notre nom à tous deux et notre adresse, en ajoutant que nous nous tenons à leur disposition, sans mentionner cette première incorrection de leur part. Mais qu'ils n'y reviennent pas!... Et vous, Dorsenne, puisque vous avez peur de froisser ce monsieur, je ne

vous empêche pas d'aller chez lui, — personnellement, entendez-vous? — le prévenir que M. Chapron, ici présent, a choisi comme premier témoin un mauvais coucheur, un ancien duelliste, tout ce que vous voudrez, mais qui veut des formes strictes, et, d'abord, une démarche en règle faite auprès de nous deux en leur nom à tous deux, à cette fin de fixer un rendez-vous officiellement... »

— « Qu'est-ce que je vous avais dit? » fit Dorsenne lorsqu'il se retrouva dans l'escalier de Montfanon avec Florent; « c'est un autre homme depuis que vous lui avez nommé le baron... La discussion entre eux va être à payer sa place... Pourvu qu'il n'embrouille pas tout avec sa folie. Ma parole d'honneur, si j'avais pu deviner qui Gorka s'en irait choisir, jamais je ne vous aurais indiqué le vieux ligueur, comme je l'appelle... »

— « Et moi, quand M. de Montfanon devrait me faire battre à cinq pas, au visé », répondit Chapron en riant, « je vous remercierais de m'avoir remis en rapport avec lui. C'est un homme tout d'une pièce, comme mon pauvre père, comme Maitland. J'adore ces gens-là... »

— « Il n'y a donc pas moyen d'avoir à la fois du cœur et de la tête? » se dit Julien en gagnant le palais Savorelli où habitait Hafner. Il songeait aux colères du marquis d'une part, et de l'autre aux illusions sur cet égoïste de Maitland que venaient de révéler une fois de plus les derniers mots de Florent. Il avait retrouvé toutes ses appréhensions de l'après-midi et plus fortes encore, tant il savait Montfanon irritable sur certains points, et un de ces points allait être blessé au vif par les rapports forcés avec les témoins de Gorka. « Je ne compte plus que sur Hafner lui-même », songea-t-il. « Si ce dangereux finaud a accepté cette mission absolument contraire à ses goûts, à sa position, à ses habitudes, presque à son âge, ce doit être de connivence avec son futur gendre et pour tout concilier. Sans compter que le mariage est peut-être conclu à l'heure présente?... J'espère que non. Le marquis en serait si furieux qu'il exigerait le duel au mouchoir!... »

Le jeune homme ne croyait pas toucher si juste. Le hasard, qui se complaît parfois à accumuler événement sur événement, avait voulu qu'Ardea, au moment même où il délibérait avec Gorka sur le choix d'un second témoin, et très ennuyé lui-même de la corvée à laquelle il avait cependant consenti, reçût un billet de Mme Steno qui contenait simplement ces mots : « *Votre demande est faite*, *et c'est oui. Que je sois la première à vous embrasser*, *Simpaticone*... » Une idée de génie lui était venue : faire arranger par son futur beau-père cette querelle qu'il jugeait à la fois absurde, inutile et dangereuse. L'empressement que Gorka avait mis à accepter le nom de Hafner provenait, comme l'avaient aperçu aussitôt Dorsenne et Florent, du désir que sa perfide maîtresse fût informée de ses faits et gestes. Quant au baron, il avait consenti lui-même, — ô ironie des coïncidences ! — en prononçant à Peppino Ardea des phrases identiques à celles que Montfanon avait prononcées à Dorsenne :

— « Nous allons rédiger d'avance un procès-verbal de conciliation, et, si l'affaire ne s'arrange pas, nous nous retirons... »

C'est dans ces termes que s'était conclu ce mémorable entretien, vraiment digne de la *combinazione* que représentait le mariage de la pauvre Fanny. Il y avait été question moins encore de ce mariage lui-même que du service à rendre aux amours deux fois adultères de la grande dame qui présidait à ce triste trafic. Est-il besoin d'ajouter que ni Ardea ni son futur beau-père n'avaient fait l'ombre de l'ombre d'une allusion aux dessous vrais de l'affaire ? Peut-être, en tout autre moment, la profonde prudence innée au baron et son méticuleux souci de ne jamais se compromettre l'eussent-ils détourné des tracas possibles que comportait cette intrusion dans l'aventure brutale d'un amant évincé et exaspéré. Mais sa joie à l'idée que sa fille allait être princesse romaine, — et de quel nom ! — lui avait réellement tourné la tête. Il avait eu, pourtant, le bon sens de dire à l'étourdi Ardea :

— « Que Mme Steno n'en sache rien, au moins jusqu'à

nouvel ordre. Elle ne manquerait pas d'avertir Mme Gorka, et Dieu sait ce dont celle-ci serait capable... »

En réalité, les deux compères se rendaient trop compte qu'il fallait, directement ou indirectement, se garder surtout d'avertir Maitland. Ils avaient employé la fin de leur après-midi à faire leur visite à Florent, puis à envoyer télégrammes sur télégrammes pour annoncer des fiançailles dont la charmante Fanny paraissait d'autant plus heureuse que le cardinal Guérillot avait consenti, sur un simple mot d'elle, à présider à son baptême. Le baron, lui, devant ce contentement, ne se possédait plus de joie. Il aimait sa fille, l'étrange homme, un peu à la manière dont un éleveur aime un cheval favori qui lui fait gagner le Grand Prix. C'est une sincérité encore qu'une affection semblable. Aussi, quand Dorsenne arriva, porteur du billet de Chapron et du message de Montfanon, fut-il accueilli par une cordialité et une complaisance qui l'éclairèrent aussitôt sur le résultat de l'intrigue matrimoniale dont lui avait parlé Alba :

— « Tout ce que votre ami voudra, mon cher maître... N'est-ce pas, Peppino ? » dit le baron en s'asseyant à sa table. « Voulez-vous dicter la lettre vous-même, Dorsenne ? Non... Tenez, est-ce bien comme cela ?... Vous comprendrez tout de suite dans quels sentiments nous avons accepté cette mission, quand vous saurez que Fanny est fiancée au prince d'Ardea ici présent... La nouvelle date de trois heures. Ainsi vous êtes le premier à la savoir, n'est-ce pas, Peppino ?... » Il ne s'était pas expédié dans la maison moins de deux cents dépêches !... « Revenez quand vous voudrez avec le marquis. Je vous demande seulement, vu la circonstance, que l'entrevue ait lieu ici, et, si c'était possible, entre six et sept, ou entre neuf et dix, pour ne pas gâter notre petit dîner de famille ! »

— « Mettons neuf heures », dit Dorsenne. « M. de Montfanon est un peu formaliste. Il voudra vous avoir répondu par une lettre. »

— « Le prince d'Ardea épouse Mlle Hafner ! » Ce cri qu'ar-

racha à Montfanon la nouvelle apportée par Julien fut si douloureux, que le jeune homme ne pensa pas à en rire. Il avait cru devoir prévenir son irascible ami, de peur que le baron ne fît quelque allusion au grand événement dans le cours de l'entretien et que l'autre n'éclatât. « Quand je vous disais que le catholicisme de cette jeune fille n'était qu'une comédie ! Quand je le disais à Mgr Guérillot! Voilà ce qu'elle visait, depuis des années, avec cette perfection d'hypocrisie. C'était le palais Castagna. Et elle va y rentrer en maîtresse?... Elle va y apporter le déshonneur de cet or piraté sur lequel il y a du sang?... Qu'ils ne m'en parlent pas, surtout, prévenez-les, ou je ne réponds pas de moi... Témoin d'un Gorka, beau-père d'un Ardea, il triomphe, ce voleur, qui serait occupé à des chaussons de lisière s'il y avait des juges... Mais voyons. Tous les autres princes romains qui n'ont pas de tache sur leur blason, eux, les Orsini, les Colonna, les Odescalchi, les Borghèse, les Rospigliosi ne vont-ils pas empêcher cette monstruosité?... Heureusement la noblesse est comme l'amour : ceux qui achètent ces choses sacrées les avilissent en les payant, et ce qu'on leur livre n'est plus que de la boue... Princesse d'Ardea !... Cette créature !... Ah ! quelle honte !... Mais il faut penser à notre engagement vis-à-vis de ce brave Chapron. Ce garçon me plaît, d'abord parce que très probablement il se bat pour quelqu'un d'autre et par un dévouement que je ne comprends pas bien. C'est un dévouement tout de même et c'est de la chevalerie!... Il aura voulu empêcher ce malheureux Gorka de provoquer un esclandre qui aurait donné l'éveil à sa sœur... Et puis, comme je le lui ai dit, il a le respect des morts... Voyons. Je n'ai plus ma tête, tant cette nouvelle m'a secoué... Princesse d'Ardea !... Enfin, écrivez que nous irons chez ce M. Hafner à neuf heures. Je ne veux pas de ces gens-là chez moi. Chez vous, ce ne serait pas correct, vous êtes trop jeune. Et j'aime encore mieux aller chez le beau-père que chez le gendre. Il fait son métier, ce scélérat, en achetant ce qu'il achète, avec ses millions volés. Mais l'autre?... Et son arrière-grand-oncle aurait été Sixte-Quint, Jules II, Pie V,

Hildebrand, il aurait tout vendu de même!... Et il ne peut pas se faire illusion! Il a entendu parler du procès de cet homme! Il sait d'où lui viennent ces millions! Il a bien fallu qu'ils causassent de leurs familles, de leur vie!... Et cela ne lui a pas donné une horreur profonde d'accepter l'or de cet aventurier. Il ne sait donc pas ce que c'est qu'un nom?... Notre nom! Mais c'est nous-même, c'est notre honneur dans la bouche et dans la pensée des autres! Que je suis heureux, Dorsenne, d'avoir cinquante-deux ans du mois dernier! Je m'en irai avant d'avoir vu ce que vous verrez : l'agonie de toutes les aristocraties et de toutes les royautés. Si c'était seulement dans le sang qu'elles tombaient. Mais elles ne tombent pas. Hélas! elles se fichent par terre, ce qui est la tristesse des tristesses... Qu'importe, d'ailleurs? La monarchie, la noblesse et l'Église sont éternelles. Les peuples qui les méconnaissent mourront, voilà tout... Allons, écrivez votre lettre que je signerai. Faites-la porter, et vous dînerez avec moi. Il s'agit d'aller dans ce repaire, munis d'une argumentation qui empêche ce duel, en conservant un beau rôle à notre client... Il lui faut un arrangement que j'accepterais pour moi-même... Il me plaît, je vous le répète. Il me repose des autres. »

Cette exaltation, qui commençait à effrayer Dorsenne, ne fit qu'augmenter pendant le dîner, d'autant plus qu'en discutant les conditions de cet arrangement qu'il comptait encore soutenir, les récurrences de sa terrible jeunesse affluaient dans la pensée et dans les discours de l'ancien duelliste. Était-ce bien le même personnage qui récitait les vers d'une hymne pieuse dans les catacombes, quelques heures auparavant? Il avait suffi que le féodal qui était en lui fût réveillé pour le transformer. Et puis, l'éclat de ses yeux et le pourpre de son visage le disaient assez, cette aventure de duel où il avait cru de bonne foi s'engager par charité, le grisait pour son propre compte. C'était le vieil amateur, le friand de la lame, très peu maniable, qui remuait dans cet homme de croyance dont les passions avaient été brûlantes et qui avait aimé toutes les

émotions, y compris celle du danger et des épées nues, comme il aimait aujourd'hui ses idées, comme il avait aimé son drapeau, — d'une manière effrénée. Il ne s'agissait plus des trois pauvres femmes à qui épargner des soupçons, ni d'une bonne action à ne pas manquer. Il revoyait tous ses anciens amis et leur talent de bretteurs, les cartons de celui-ci, la manière que cet autre avait d'attaquer par des coups droits, le sang-froid d'un troisième, et le même refrain coupait sans cesse cette conversation de peu pacifiques anecdotes : « Mais pourquoi diable Gorka a-t-il été prendre ce Hafner comme témoin ? C'est tellement dégradant que c'en est inconcevable... » jusqu'à ce qu'en montant dans la voiture qui devait les mener à leur entrevue, il entendît Dorsenne dire au cocher : « Palais Savorelli. »

— « C'est le dernier coup » , fit-il en levant son bras et crispant son poing. « Cet aventurier habite la maison du Prétendant, la maison des Stuarts... » Il répéta : « La maison des Stuarts !... » Et il tomba dans un silence que l'écrivain sentit plus gros d'orage encore que les déclamations de tout à l'heure. Il n'en sortit qu'une fois introduit dans le salon du courtier en bibelots devenu grand seigneur, — dans un des salons, plutôt, car l'appartement en comptait cinq. Là Montfanon commença de tout regarder autour de lui d'une mine si dégoûtée et si rogue que, malgré son angoisse, Dorsenne ne put s'empêcher de rire et de le taquiner en lui disant :

— « Vous ne prétendrez pas qu'il n'y a pas de belles choses, ici ? Ces deux peintures de Moroni, par exemple?... »

— « Rien qui soit à sa place » , répondit Montfanon. « Oui, ce sont deux magnifiques portraits d'ancêtres, et ce monsieur n'a pas d'ancêtres !... Voilà des armes dans cette vitrine, et il n'a jamais touché une épée ! Et voilà une tapisserie qui représente le miracle de la multiplication des pains, ce qui est d'une audace !... Vous ne me croirez pas, Dorsenne, cela me fait physiquement mal d'être ici. Je songe à ce qu'il tient de travail humain, d'âme humaine aussi dans tous ces objets, et pour aboutir à ce capharnaüm, payé comment ? Possédé par

qui ? Fermez les yeux et pensez aux Schrœder et aux autres que vous ne connaissez pas. Voyez des galetas où il n'y a plus ni meubles, ni bois, ni pain. Et puis, ouvrez les yeux et regardez... »

— « Et vous, mon brave ami », répliqua le romancier, « je vous en conjure, pensez à notre conversation des catacombes, pensez aux trois femmes au nom desquelles je vous ai supplié d'assister Florent!... »

— « Je vous remercie », dit Montfanon qui passa sa main sur son front; « je vous promets d'être calme... »

Il avait à peine prononcé ces mots, que la porte s'ouvrit, laissant voir une autre pièce, éclairée aussi, et qui devait, à en juger par le bruit des conversations, contenir plusieurs personnes,—sans doute Mme Steno et Alba, songea Julien,— et le baron entrait, accompagné de Peppino Ardea. Tout en faisant les présentations, l'écrivain demeura saisi du contraste qu'offraient entre eux ses trois compagnons. Hafner et Ardea en frac de soirée, la boutonnière fleurie, avaient la physionomie ouverte et heureuse de deux braves bourgeois qui n'ont rien sur la conscience. Le teint d'ordinaire si fané de l'homme d'affaires était animé, son œil si dur était attendri. Quant au prince, la même admirable inconscience d'enfant gâté éclairait son jovial visage, au lieu que le héros de Patay, chaussé de grosses bottes, son large torse serré dans une redingote un peu râpée, montrait une face si contractée qu'on l'eût cru bourrelé de remords. Un intendant infidèle, obligé de rendre ses comptes à des maîtres généreux et confiants, n'a pas la face plus sombre et plus rongée de souci. Il avait d'ailleurs mis son unique bras derrière son dos d'une façon si raide que ni l'un ni l'autre des nouveaux venus ne lui tendit la main. Cette apparition était sans doute peu en harmonie avec ce qu'attendaient le père et le fiancé de Fanny; car il y eut, quand les quatre hommes se furent assis, un moment de silence que le baron rompit le premier. Il commença de sa voix posée, mesurée, une voix qui traite les mots comme la balance

d'un usurier traite les pièces d'or, en les pesant à un milligramme près :

— « Messieurs, je crois correspondre à notre sentiment commun en établissant tout d'abord un point qui doit dominer notre réunion... Nous sommes ici, c'est bien entendu, pour faire œuvre de conciliation entre deux hommes, deux *gentlemen* que nous connaissons, que nous estimons, je dirai mieux, que nous aimons également... » Il s'était tourné successivement, en prononçant ces paroles, vers chacun de ses trois interlocuteurs, qui s'étaient tous inclinés, à l'exception du marquis. Hafner prit un temps devant cette abstention. Il regarda le gentilhomme de son regard habitué à lire jusqu'au fond des consciences pour deviner ce qu'elles peuvent coûter. Il pensa que le premier témoin de Chapron était un faiseur d'embarras, et il continua : « Cela posé, je vous demanderai de vous lire le petit papier que voici. » Il avait sorti de sa poche une feuille pliée en quatre et assuré sur la pointe de son nez son fameux lorgnon d'or : « C'est très peu de chose, une de ces *directives,* comme disait M. de Moltke, qui servent à guider les opérations, un projet de procès-verbal, que nous modifierons après discussion... Enfin c'est un premier jalon, de quoi ne pas nous lancer dans le vide... »

— « Pardon, monsieur », interrompit Montfanon qui avait froncé plus fortement ses sourcils broussailleux au rappel du célèbre feld-maréchal, et arrêtant d'un geste le lecteur qui, dans sa surprise, laissa son lorgnon tomber sur la table où il était accoudé : « Je regrette », continua-t-il, « beaucoup d'être obligé de vous dire que nous ne saurions absolument, M. Dorsenne et moi », et il se tourna vers Dorsenne qui esquissa un geste d'homme très contrarié, « que nous ne saurions, je le répète, admettre le point de vue auquel vous vous placez... Vous prétendez que nous sommes ici pour faire œuvre de conciliation?... C'est possible... Je vous accorde que c'est désirable... Mais je n'en sais rien, et, permettez-moi de vous le dire, vous n'en savez rien non plus. Je suis ici, nous sommes ici, M. Dorsenne et moi », et il se retourna vers Julien qui

refit son geste équivoque, « pour écouter les griefs que M. le comte Gorka vous a chargés de formuler aux mandataires de M. Florent Chapron. Formulez-nous ces griefs, et nous les discuterons. Formulez-nous les réparations que vous prétendez au nom de votre client, et nous les discuterons. Les petits papiers viendront ensuite, s'ils viennent, et, encore un coup, ni vous, ni nous, ne savons ce que sera l'issue de cet entretien, ni ne devons le savoir avant d'avoir établi les faits... »

— « Il y a eu un malentendu, monsieur », dit Ardea que ce discours de Montfanon avait un peu agacé. Il ne pouvait, pas plus que Hafner, comprendre le caractère très simple, mais très singulier, du marquis, et il ajouta : « J'ai été mêlé à plusieurs rencontres, — quatre fois comme témoin et une fois autrement, — et j'ai vu employer sans discussion le procédé que M. le baron Hafner vient de vous proposer, et qui n'est lui-même qu'un moyen plus expéditif peut-être pour arriver à ce que vous appelez, fort correctement d'ailleurs, l'établissement des faits... »

— « J'ignorais le nombre de vos affaires, monsieur », reprit Montfanon, plus nerveux encore depuis que le futur gendre de Hafner s'était mêlé à la discussion; « mais puisqu'il vous a plu de nous l'apprendre, je me permettrai de vous dire aussi que je me suis battu sept fois et que j'ai été témoin à peu près quatorze... Il est vrai que c'était à une époque où le chef de votre maison était monsieur votre père, si j'ai bonne mémoire, le défunt prince Urbain que j'ai eu l'honneur de connaître auprès de Sa Sainteté quand je servais dans les zouaves. C'était une belle figure de gentilhomme romain, monsieur, et qui portait fièrement son nom... Ce que je vous en dis est pour vous prouver que j'ai quelque compétence en matière de duel... Eh bien! nous avons toujours considéré que les témoins étaient créés et mis au monde pour arranger les affaires arrangeables, mais aussi pour faire régler comme il convient les affaires inarrangeables. Voyons donc l'affaire, nous sommes ici pour cela et rien que pour cela... »

— « Ces messieurs sont de cet avis? » demanda d'une voix

conciliante Hafner qui consulta d'un signe de tête Dorsenne d'abord, puis Ardea. « Je ne tiens aucunement à ma méthode », continua-t-il en repliant son papier. Il le glissa dans son gilet et il reprit : « Établissons donc les faits, comme vous dites. M. le comte Gorka, notre ami, se trouve avoir été offensé, gravement, très gravement, par M. Florent Chapron, au cours d'une discussion dans un endroit public. M. Chapron s'est emporté comme vous le savez, messieurs, jusqu'à une... comment dirai-je? vivacité, qui n'a pas été suivie de conséquences, grâce à la présence d'esprit de M. Gorka... Mais enfin, effectuée ou non, la menace est là. M. Gorka a été offensé et il lui faut une satisfaction... Je ne crois pas qu'il y ait un doute quelconque sur ce point de départ qui est l'origine même de l'affaire, ou plutôt toute l'affaire... »

— « Je vous demande encore pardon, monsieur », répondit sèchement Montfanon, qui ne se donnait plus la peine de dissimuler son humeur, « M. Dorsenne et moi, nous ne pouvons accepter votre manière de poser la question... Vous admettez que la vivacité de M. Chapron n'a pas été suivie de conséquences à cause de la présence d'esprit de M. Gorka. Nous prétendons, nous, qu'il n'y a eu de la part de M. Chapron qu'un geste à peine indiqué et dont il s'est rendu maître. Par conséquent, vous attribuez à M. le comte Gorka la qualité d'offensé; vous allez trop vite. Il n'est que le demandeur, jusqu'ici. C'est fort différent. »

— « Mais il l'est de droit, l'offensé », interrompit Ardea. « Réprimé ou non, le simple geste constitue une menace de voie de fait. Je n'ai pas prétendu faire le bretteur, en vous rappelant mon unique duel... Mais c'est l'A b c du *Codice cavalleresco*, cela : si l'injure est suivie d'une voie de fait, c'est celui qui a reçu le coup qui est l'offensé, et la menace d'une voie de fait équivaut à une voie de fait. Or l'offensé avec voie de fait a le choix du duel, des armes et des conditions... Consultez vos auteurs et les nôtres, Châteauvillars et Du Verger, Angelini et Gelli, tous sont d'accord... »

— « Je le regrette pour eux », fit Montfanon, et il regarda

le prince avec un froncement de sourcils presque menaçant, « car c'est une opinion qui ne se soutient ni en général, ni dans le cas particulier... La preuve, c'est qu'un bretteur, comme vous venez de le dire », sa voix tremblait en soulignant l'insolence voulue de l'autre, « un *bravo*, pour prendre le mot de votre pays, n'aurait pour accomplir un assassinat légitime qu'à insulter celui qu'il vise, en paroles atroces. L'insulté réplique par un geste irréfléchi et contenu, sur la signification duquel on peut se méprendre, et vous admettez que le *bravo* est l'offensé, et qu'il a le choix des armes?... »

— « Mais enfin, monsieur le marquis », reprit Hafner avec une visible souffrance, tant les arguties et la mauvaise volonté du gentilhomme irritaient en lui le sens de l'arrangement pratique et facile, « où voulez-vous en venir? Croyez-vous que ce soit en soulevant des chicanes de ce genre...? »

— « Comment? des chicanes!... » s'écria Montfanon en se levant à demi.

— « Montfanon! » supplia Dorsenne en se levant à son tour tout à fait et forçant le terrible homme à se rasseoir.

— « Je retire le mot », dit le baron, « s'il vous a blessé... Rien n'était plus loin de ma pensée... Je vous répète que je vous présente toutes mes excuses, monsieur le marquis... Mais, voyons, dites-nous ce que vous voulez pour votre client, là, c'est bien simple... Et puis nous ferons tout pour mettre vos exigences d'accord avec celles de notre client à nous... C'est une petite cote mal taillée à établir... »

— « Non, monsieur, » reprit Montfanon avec une sévérité insolente, « c'est une justice à rendre, ce qui est très différent aussi... Ce que nous voulons, M. Dorsenne et moi », continua-t-il d'une voix dure, « le voici : M. le comte Gorka a insulté gravement M. Chapron... Laissez-moi finir... », insista-t-il sur un geste simultané d'Ardea et de Hafner. « Oui, messieurs, il faut qu'il l'ait insulté gravement pour que M. Chapron, connu de nous tous pour sa parfaite courtoisie, ait même eu le petit mouvement incorrect dont on parlait tout à l'heure... Or il a été convenu entre ces deux messieurs, pour des raisons de

délicatesse qu'il nous faut accepter comme ils nous les donnent, il a été convenu, dis-je, que la nature de l'insulte faite par M. Gorka à M. Chapron ne serait pas divulguée... Mais nous avons le droit, et, j'ajoute, le devoir de mesurer la gravité de cette insulte à l'excès de la colère soulevée chez M. Chapron... J'en conclus que, pour être équitable, le procès-verbal de conciliation, si nous le dressons, doit contenir des concessions réciproques. M. le comte Gorka déclarera retirer ses paroles et M. Chapron regretter sa vivacité... »

— « Mais c'est impossible », s'écria le prince; « jamais Gorka n'acceptera cela... »

— « Vous voulez donc absolument les faire battre? » gémit Hafner.

— « Et pourquoi pas? » dit Montfanon exaspéré. « Cela vaudrait mieux que de garder, l'un ses injures, l'autre son coup de canne... »

— « Eh bien! messieurs », répondit le baron en se levant après le silence qui suivit cette imprudente boutade d'un homme hors de lui, « nous conférerons de nouveau avec notre client. Si vous le voulez bien, nous reprendrons cet entretien demain, à dix heures, par exemple, ici ou dans tel endroit à votre commodité... Vous nous excuserez, monsieur le marquis, Dorsenne a dû vous dire dans quelles circonstances particulières... »

— « Oui. Il me les a dites », interrompit Montfanon qui regarda de nouveau le prince et d'une façon si triste que ce dernier se sentit rougir sous cet étrange regard, dont il était cependant impossible de se fâcher. Dorsenne n'eut que le temps de couper court à toute explication, en répondant lui-même à Justus Hafner :

— « Voulez-vous que ce rendez-vous soit chez moi? Nous aurons plus de chance d'éviter les commentaires... »

— « Vous avez bien fait de changer l'endroit, » disait Montfanon, cinq minutes plus tard, en remontant en voiture avec son jeune ami. Ils avaient descendu l'escalier sans se parler, tant le brave et peu raisonnable personnage qu'était le mar-

quis se sentait aux regrets maintenant de son attitude si étrangement provocante de tout à l'heure. « Que voulez-vous? » ajouta-t-il. « Ce palais profané, le luxe insolent de ce voleur, ce prince qui vend sa famille, ce baron dont le passé est sinistre, je ne me possédais plus! Ce baron, surtout, avec ses *directives!* Des mots à citer, quand on est Allemand, à un soldat français qui s'est battu en 70, que ceux de M. de Moltke! Et sa cote mal taillée, ces termes de Bourse appliqués à l'honneur, et cette politesse affreuse où il y a de la servilité et de l'insolence!... Enfin, je ne suis pas content de moi, je ne suis pas content du tout... »

Il y avait dans sa voix tant de bonhomie, un si visible remords de ne pas s'être dominé dans une circonstance si grave, que Dorsenne lui serra la main au lieu de lui faire des reproches, en lui disant :

— « Ce sera pour demain... Nous rarrangerons tout, ce n'est que partie remise... »

— « Vous dites cela pour me consoler », fit le marquis, « mais je m'y connais, cela va mal, très mal... Et c'est ma faute! Peut-être n'aurons-nous plus d'autre service à rendre à notre brave Chapron, que de lui ménager une rencontre dans des conditions pas trop dangereuses... Ah! Que je viens de me mettre en colère mal à propos!... Mais aussi, pourquoi Gorka a-t-il été choisir un pareil témoin? C'est inconcevable!... L'avez-vous entendu, prononçant ce mot cabalistique de *gentleman*, qui signifie pour ces gaillards-là : Volez, trahissez, assassinez, mais ayez des voitures bien attelées, une maison élégante, des dîners bien servis et de la tenue, — de la tenue!... Non, j'ai trop souffert! Ah! Ce n'est pas bien, et dans quelle journée encore?... Dieu! que le vieil homme est dur à mourir!... » ajouta-t-il d'une voix si basse que son compagnon ne l'entendit point.

VII

UNE PETITE COUSINE D'IAGO

Le remords que Montfanon exprimait si naïvement, une fois rendu à lui-même, devait s'accroître bien vite dans ce cœur d'honnête homme. Il avait eu raison de dire, dès le début, que l'affaire s'annonçait mal. Une querelle compliquée de voie de fait ou d'une tentative de voie de fait, comme il l'avait remarqué lui-même dès les premiers mots de Chapron, ne se règle à l'amiable que malaisément. Il y faut des prodiges de diplomatie. La moindre perte de sang-froid de la part des témoins équivaut alors à une catastrophe. Comme il arrive dans de pareilles circonstances, les événements se précipitèrent, et les prévisions pessimistes de l'irritable marquis se trouvèrent vérifiées presque en même temps qu'il les énonçait. Dorsenne et lui avaient à peine quitté le palais Savorelli, que Gorka, convoqué par le baron pour dix heures, y arrivait de son côté. L'énergie avec laquelle il repoussa la proposition d'un arrangement qui comportât des excuses de sa part, servit pour le prudent Hafner et le non moins prudent Ardea de signal à une retraite définitive. Il fut trop évident pour ces deux hommes qu'aucune conciliation ne sortirait du choc d'un pareil forcené avec un personnage aussi difficultueux que s'était montré le plus autorisé des mandataires de Florent. Ils demandèrent donc à Gorka, d'un commun accord, qu'il les relevât de leur mission. Ils avaient un prétexte trop légitime dans les fiançailles de Fanny pour que Boleslas ne leur rendît point leur parole. Cette retraite fut une seconde catastrophe. Dans son impatience de trouver d'autres témoins et qui parlassent haut et ferme, Gorka courut au Cercle de la Chasse. Le hasard voulut qu'il tombât sur deux de ses cama-

rades : un marquis Cibo, Romain, et un prince Pietrapertosa, Napolitain, qui étaient assurément les mieux choisis pour pousser l'affaire la plus simple à ses pires conséquences. Ces deux jeunes gens, de la meilleure noblesse d'Italie, tous deux très intelligents, très loyaux et très bons, appartenaient à cette classe particulière qui se rencontre à Vienne, à Madrid, à Pétersbourg comme à Milan et comme à Rome, de *clubmen* étrangers hypnotisés par Paris. Et quel Paris! Celui de la fête élégante et retentissante, qui passe le matin à pratiquer le sport à la mode, l'après-midi à courir le turf, à hanter les salles d'armes et les petits hôtels interlopes, le soir au théâtre et la nuit au jeu! Ce Paris qui émigre tour à tour, suivant la date, à Monte-Carlo pour le tir aux pigeons, à Deauville pour la semaine des courses, à Aix-les-Bains pour la saison du baccara, possède ses mœurs à lui, son langage à lui, sa chronique à lui, et jusqu'à son cosmopolitisme à lui, car il exerce sur certaines imaginations, à travers l'Europe, un si despotique empire, que Cibo, par exemple, et son ami Pietrapertosa n'ouvraient jamais un journal français qui ne fût du boulevard. Ils y cherchaient d'abord les entrefilets où se trouvent racontés, par le menu, les pendaisons de crémaillères dans le demi-monde, le dernier souper donné par un viveur en renom, le détail des grandes parties dans tel ou tel cercle à la mode, le résultat d'un match au pistolet chez Gastinne, et celui d'un assaut entre tireurs célèbres. C'était entre eux l'objet de conversations infinies de savoir si la spirituelle Gladys Harvey est plus élégante que Leona d'Asti, si Machault prend des « contres » plus vites que ceux du général Garnier, si le petit Lautrec tiendra ou ne tiendra pas au jeu qu'il joue. Emprisonnés à Rome par l'exiguïté de leurs ressources et aussi par la volonté, l'un de son oncle, l'autre de son grand-père dont ils doivent hériter, toute leur année est suspendue au mois qu'ils arrivent à passer en hiver à Nice et au voyage qu'ils entreprennent à Paris vers l'époque du Grand Prix, pour six semaines. Jaloux l'un de l'autre à se disputer, avec la plus comique rivalité, le moindre échappé du Cercle des Champs-

Élysées ou de la rue Royale qui passe dans la Ville Éternelle, ils affectent, vis-à-vis de leurs collègues de la Chasse, d'impayables attitudes d'augures, quand le télégraphe leur apporte l'aubaine d'un grand procès d'adultère parisien à commenter. Cette inoffensive manie, qui avait fait du gros et rouge Cibo et du long et hâve Pietrapertosa deux fantoches délicieux à observer pour Dorsenne pendant son hiver romain, devait faire et fit d'eux les plus terribles mandataires au service de la vengeance de Gorka. Avec quelle joie et quel sérieux ils acceptèrent cette mission, tous ceux qui ont de près ou de loin étudié des hommes d'épée le comprendront d'après ce simple crayonnage, et aussi avec quelle rigueur et quelle correction, dès les neuf heures du matin, ils se présentèrent pour conférer avec les témoins de l'adversaire de leur client. Bref, à midi et demi la rencontre était arrêtée en son moindre détail. L'énergie déployée par Montfanon, dans une discussion de trois mortelles heures, n'avait abouti qu'à adoucir un peu les conditions : quatre balles devaient être échangées à vingt-cinq pas, au commandement. Le duel était fixé pour le lendemain matin dans un enclos que Cibo possédait avec une auberge attenante, en pleine campagne romaine, pas très loin du classique tombeau de Cæcilia Metella. Il avait fallu pour obtenir cette distance et l'emploi d'armes neuves le prestige dont le marquis s'était soudain revêtu aux yeux des témoins de Gorka en prononçant le nom, encore légendaire en province et à l'étranger, de Gramont-Caderousse. — *Sic transit gloria mundi!* — Au sortir de cette séance, l'excellent homme avait réellement des larmes au bord des paupières.

— « Et c'est ma faute », gémissait-il, « c'est ma faute. Avec cet Hafner nous aurions obtenu un si gentil procès-verbal en y mettant un peu du nôtre ! Il nous l'offrait de lui-même... Brave Chapron ! C'est moi qui l'ai mis dans l'embarras. Je lui devais de ne pas l'y abandonner et de le suivre jusqu'au bout. Et me revoici assistant à un duel, comme témoin, à mon âge !... Avez-vous vu comme ces jeunes snobs ont baissé le ton lorsque j'ai parlé de ma rencontre à moi avec ce pauvre

Cadcrousse?... Cinquante-deux ans et un mois, et ne pas savoir encore se conduire!... Courons rue Leopardi. Je veux demander pardon à notre client, vous m'entendez, et lui donner quelques conseils. Nous l'emmènerons chez un de mes vieux amis qui a un jardin près de la villa Pamphili, tout à fait désert. Nous passerons la fin de l'après-midi à le faire tirer... Ah! Maudite colère! Oui, c'était si simple d'accepter le projet de l'autre, hier. Avec deux ou trois mots changés, je suis sûr que c'était décent... »

— « Consolez-vous, marquis », répondit Florent, lorsque le désolé gentilhomme lui eut exposé le déplorable résultat des négociations. « J'aime mieux cela. M. Gorka avait besoin d'une correction. Je n'ai qu'un regret, celui de ne pas la lui avoir donnée plus complète... Puisque je me serais battu de même, j'en aurais eu du moins pour mon argent!... »

— « Et vous n'avez jamais travaillé le pistolet? » interrogea Montfanon.

— « Bah! j'ai beaucoup chassé, et je me crois un assez bon second fusil... »

— « C'est la nuit et le jour », interrompit le marquis. « Tenez-vous prêt. A trois heures, venez me prendre, et j'irai vous donner une leçon... Et puis il y a un bon Dieu pour les braves!... »

Quoique Florent méritât cet éloge par la gaieté dont sa réponse avait fait preuve, les premiers moments qu'il passa seul après le départ de ses deux témoins furent très pénibles. Le maréchal Ney, qui s'y connaît, a jeté un mot d'une brutalité sublime dans la bouche d'un héros qui n'avait, lors de la fameuse marche sur Orcha, proféré que cette plainte : « Nous ne sommes pas bien... » Il faut toujours le citer parce qu'il est toujours vrai de la même vérité humaine : « Quel est donc le j... f... qui prétend n'avoir jamais eu peur?... » Ce que Chapron éprouva pendant ces quelques minutes n'était qu'une angoisse trop légitime, l'énervement de regarder la pendule et de se dire : « Dans vingt-quatre heures l'aiguille sera sur ce

point du cadran. Et moi, vivrai-je encore?... » Mais c'était une nature virile et qui savait prendre son parti. Il essaya de lutter contre cette impression de faiblesse, et, en attendant d'aller rejoindre ses amis, il résolut d'écrire ses dernières volontés. Depuis des années son intention était de laisser à son beau-frère toute sa fortune. Il minuta donc son testament dans ce sens, d'une plume un peu tremblante d'abord, puis très ferme. Ce testament clos, il eut encore le courage d'écrire deux lettres adressées, l'une à ce beau-frère, l'autre à sa sœur. Quand il eut achevé ces préparatifs, la pendule marquait deux heures quarante.

— « Encore dix-sept heures et demie d'attente », dit-il, « mais je crois que j'ai vaincu les nerfs. Un peu de marche finira de les briser... »

Il résolut donc de gagner à pied le rendez-vous fixé par Montfanon. Il avait soigneusement serré les trois enveloppes dans le tiroir de son bureau. Il constata en passant que Lincoln ne se trouvait pas à son atelier, puis il demanda au valet de pied si Mme Maitland était chez elle. On lui répondit qu'elle finissait de s'habiller, et qu'elle avait commandé sa voiture pour trois heures.

— « Bon », dit-il, « ni l'un ni l'autre n'a le moindre soupçon, je suis sauvé... » Comme il eût été étonné, s'il avait pu, tandis que sa démarche, toujours un peu indolente, l'emportait du côté du Capitole, revenir en pensée dans le fumoir qu'il venait de quitter! Il aurait vu une femme se glisser, sans bruit, par la porte ouverte clandestinement, avec des précautions de malfaiteur. Il l'aurait vue qui remuait, sans les déranger, tous les papiers épars sur la table. Elle fronça le sourcil devant la carte de Dorsenne et celle du marquis. Elle secoua ensuite le buvard et elle en emporta les feuilles devant la glace pour y essayer d'y lire l'empreinte laissée à rebours par les adresses. Il l'aurait vue enfin, cette femme, qui tirait de sa poche un trousseau de clefs. Elle en essaya une au tiroir que Florent venait de refermer si attentivement lui-même, et elle prit les trois enveloppes qu'il y avait

déposées sans les cacheter... Et cette femme qui lisait ainsi, le visage contracté par l'angoisse, ces papiers découverts de la sorte, grâce à une ruse dont l'abominable indélicatesse attestait de honteuses habitudes d'espionnage, c'était sa propre sœur, cette Lydia qu'il croyait si douce et si simple, à laquelle il avait écrit un adieu si tendre pour le cas où il serait tué, cette Lydia qui l'eût épouvanté, s'il l'avait ainsi aperçue, tant la passion défigurait cette physionomie, d'une joliesse qui passait pour insignifiante. Elle-même, l'audacieuse espionne, elle tremblait comme si elle allait tomber. Ses yeux se dilataient, son sein palpitait, ses dents se serraient, tant elle était bouleversée par la terreur de ce qu'elle apprenait et dont elle était la cause. N'était-ce pas elle qui avait écrit les lettres anonymes à Gorka pour lui dénoncer l'intrigue de Lincoln avec Mme Steno? N'était-ce pas elle qui avait choisi, pour mieux empoisonner ces terribles lettres, les phrases les plus capables de frapper l'amant trahi à la place la plus malade de son amour-propre? Elle qui avait précipité ce retour du jaloux avec la certitude d'attirer ainsi une vengeance tragique sur les têtes abhorrées de son mari et de la Vénitienne? Elle éclatait, en effet, cette vengeance. Mais contre qui? contre la seule personne que Lydia aimât au monde, contre ce frère qu'elle voyait en danger par sa faute, et cette idée lui fut si douloureuse, qu'elle se laissa tomber sur le fauteuil où Florent était assis un quart d'heure plus tôt, en répétant avec l'accent de la folie :

— « Il va se battre. C'est lui qui va se battre, lui à la place de l'autre!... »

Toute l'histoire morale de cette âme violente et ténébreuse se résumait dans ce cri où l'anxiété passionnée pour son frère se doublait d'une haine féroce à l'égard de son mari. Cette haine elle-même était l'aboutissement d'une adolescence et d'une enfance, sans le récit desquelles une si criminelle duplicité chez un être si jeune serait inintelligible. Elles eussent fait présager dès lors, cette adolescence et cette enfance, ce

dont Lydia serait un jour capable. Mais qui se trouvait là pour redresser aussitôt cette nature dans laquelle l'hérédité d'une race opprimée se manifestait, comme on l'a marqué déjà, par ses deux dispositions les plus détestables : l'hypocrisie et la perfidie? Qui se souvient d'ailleurs, devant les enfants, de cette vérité aussi négligée dans la pratique qu'elle est banale en théorie : à savoir que les défauts de la dixième année seront les vices de la trentième? Toute petite fille, Lydia inventait des mensonges aussi naturellement que son frère disait la vérité. Qui l'eût observée aurait constaté que ces mensonges étaient tous destinés à la peindre dans un beau rôle et sous un jour favorable à ses précoces prétentions. Le germe d'un autre défaut pointait chez elle en même temps : une jalousie instinctive, irraisonnée, presque maladive. Elle ne pouvait voir entre les mains de Florent un jouet nouveau sans bouder immédiatement. Elle ne supportait pas que ce frère embrassât leur père sans se jeter entre leurs caresses et pas davantage qu'il s'amusât sans elle avec des camarades. Si Napoléon Chapron eût été préoccupé des problèmes de caractère comme il l'était de ses cotons, de ses cannes à sucre et de leur vente, il aurait démêlé, avec effroi, ces premiers linéaments d'une personnalité mauvaise. Mais semblable sur ce point à son fils, c'était un de ces hommes simples, qui ne jugent pas quand ils aiment. D'ailleurs Lydia et Florent représentaient, pour sa sensibilité blessée de demi-paria, le seul coin doux, la fraîche et jeune consolation de son veuvage et de sa misanthropie. Il les chérissait avec cette idolâtrie des grands travailleurs pour leurs enfants, qui est une des formes les plus dangereuses de la tendresse paternelle, quand la lucidité de la mère n'en corrige pas les faiblesses. Les vices naissants de Lydia furent, pour le planteur, de délicieuses fantaisies. Mentait-elle? L'excellent homme s'écriait : « Comme elle a de l'esprit!... » Était-elle jalouse? Il soupirait en serrant ce petit corps contre sa large poitrine : « Comme elle est sensible!... » Il résulta de cet égoïste aveuglement, — car aimer ainsi ses enfants, c'est les aimer pour soi et non pour eux, — que la petite fille était

déjà, lors de son entrée à Roehampton, une créature profondément, intimement gâtée dans les portions les plus essentielles de son cœur. Mais elle était si jolie, elle devait, au mélange singulier de trois sangs qui était en elle, une originalité de grâce si séduisante que le coup d'œil d'une éducatrice de génie aurait seul discerné, sous cette apparence exquise, les lignes marquées déjà de son vrai caractère. De telles éducatrices sont rares, moins assurément dans les couvents qu'ailleurs. Il n'y en avait pas à Roehampton, lorsque Lydia entra dans cette pieuse maison qui devait lui être très funeste, par une raison précisément contraire à celle qui transforma pour Florent les pelouses du paisible Beaumont en un radieux paradis d'amitié.

Parmi les pensionnaires au milieu desquelles Lydia devait finir de se développer, se trouvèrent en effet quatre jeunes filles de Philadelphie, plus âgées que la nouvelle venue de deux ans à peine et qui, elles aussi, quittaient l'Amérique pour la première fois. Elles en apportaient les invincibles préjugés contre le sang noir, et cette prodigieuse perspicacité à le découvrir même à des doses infinitésimales, qui distingue les véritables Yankees. La petite Chapron ayant été inscrite comme Française, elles hésitèrent d'abord devant un soupçon qui se changea très vite en une certitude, et cette certitude en une aversion qu'elles ne dissimulèrent point. Elles n'eussent pas été des enfants si elles n'avaient pas été féroces. Elles commencèrent donc d'infliger à la pauvre Lydia mille avanies de détail, sans toutefois parvenir à propager le dédain qu'elles affichaient pour elle. Les couvents et les collèges ressemblent aux autres sociétés humaines. Là aussi, l'injuste mépris est pareil à ce « furet du bois joli » qui court de main en main et qui revient sans cesse à son point de départ. Tous les dédaigneux sont eux-mêmes les dédaignés de quelqu'un, — châtiment mérité qui ne corrige d'ailleurs pas plus notre orgueil que les autres punitions dont foisonne la vie ne guérissent nos autres défauts. Les persécutrices de Lydia étaient elles-mêmes l'objet des outrages de leurs camarades nées en Angleterre, à

cause de certaines particularités de tours dans leurs phrases et pour le nasillement de leur prononciation. Leur animosité contre la jolie petite Française valut à cette dernière un véritable parti. Ce drame de couvent se borna, comme bien on pense, à une série de menus épisodes insignifiants et dont les surveillantes ne surprirent qu'un demi-écho. Les enfants nourrissent des passions aussi vives que les nôtres, mais toujours si coupées par le jeu et si rapides, qu'il est impossible d'en mesurer la force exactement, ni de les décrire, sinon par leurs effets, en général très lointains. L'amour-propre de Lydia fut blessé d'une manière inguérissable par cette révélation de la singularité originelle. Certains incidents de sa vie américaine lui revinrent, qu'elle comprit mieux. Elle se rappela le portrait de sa grand'mère, le teint, les mains, les cheveux de son père, et elle éprouva cette vilaine honte de sa naissance et de sa famille, beaucoup plus fréquente chez les enfants que ne l'imagine notre optimisme, et, parmi les ferments de démoralisation intime, un des pires. Les parents d'humble origine qui font donner à leurs fils une éducation libérale les y exposent toujours, et que de haines sociales datent ainsi de l'heure où un garçon de douze ans a rougi devant lui-même de la condition des siens! Chez Lydia, si instinctivement jalouse et menteuse, c'est encore en jalousies et en mensonges que se tournèrent aussitôt ces ulcérations premières. La supériorité même la plus légère, remarquée chez une de ses compagnes, lui devint un principe de souffrance, et elle entreprit de compenser par des triomphes personnels cette différence de sang qui, une fois constatée, fait aussitôt plaie dans une nature vaniteuse. Pour se les assurer, ces triomphes, elle voulut séduire toutes les personnes qui l'approchaient, maîtresses et camarades, et elle commença de pratiquer cette constante comédie d'attitudes et de sentiments où nous conduit vite le fatal désir de plaire, charmante, mais dangereuse disposition qui confine beaucoup moins à la bonté qu'à la fausseté. Mieux vaut encore infliger aux autres les duretés d'un égoïsme avoué que de se modeler sans cesse, pour leur agréer, une

âme à la ressemblance de leurs exigences. A dix-huit ans, et soumise de la sorte à cette constante école de cabotinage, Lydia était, sous les dehors les plus gracieux, un être profondément, quoique inconsciemment pervers, très peu capable d'affection, — elle n'aimait d'une amité vraie que son frère, — et toute prête à l'envahissement des passions de haine qui sont la naturelle moisson des âmes orgueilleuses, sèches et fausses. Or ce fut une de ces passions, la plus meurtrière de toutes, que le mariage acheva de développer en elle : — l'Envie.

Ce vice hideux, un de ceux qui mènent le monde, a été si mal étudié par les moralistes, comme trop déshonorant sans doute pour le cœur de l'homme, que ce fait paraîtra invraisemblable : Mme Maitland était, depuis des années, envieuse de son mari, mais envieuse comme un des rivaux de l'artiste pouvait l'être, envieuse comme une jolie femme l'est d'une autre femme, comme un banquier l'est d'un autre banquier, un politicien de son adversaire, de cette envie féroce, implacable, qui se tord d'une douleur physique devant le succès, qui se pâme d'une joie sensuelle devant les désastres. C'est à grand tort que l'on borne les ravages de cette coupable passion au domaine de l'émulation professionnelle. Quand elle est profonde, elle ne s'attaque pas seulement aux qualités de la personne, elle en veut à la personne même, et c'est ainsi que Lydia enviait Lincoln. Peut-être l'analyse de ce sentiment très subtil dans sa laideur expliquera-t-elle tristement à ceux qui en suivront la genèse quelques-unes des antipathies auxquelles ils se sont heurtés eux-mêmes parmi leurs proches. Car ce n'est pas seulement entre époux que se rencontrent de ces envies inavouées, c'est d'amant à maîtresse, d'ami à ami, de frère à frère, quelquefois, hélas! de père à fils, et de mère à fille. Lydia s'était laissé marier à Lincoln Maitland un peu par obéissance aux désirs de son frère, beaucoup par vanité, parce que le jeune homme était un Américain des États-Unis. C'était là une espèce de victoire remportée sur ce préjugé de race auquel elle pensait toujours

sans en parler jamais. Il ne lui fallut pas trois mois de vie commune pour s'apercevoir que Maitland ne se pardonnait pas à lui-même ce mariage. Quoiqu'il affectât de mépriser ses compatriotes et qu'au fond il ne partageât aucune des idées d'un pays où il n'avait plus remis les pieds depuis sa cinquième année, il ne supporta pas sans en souffrir quelques commentaires faits à New-York sur ce mariage, et dont l'écho lui arriva de plusieurs côtés. Il en voulut à Lydia de cette humiliation, et elle le sentit. La naissance d'un enfant eût sans doute modifié cette première impression, et, sinon transformé, au moins attendri le cœur si âcre de la jeune femme. Ils n'en eurent point. Ils n'étaient pas revenus de leur voyage de noces, durant lequel Florent les avait accompagnés, que leur existence roulait déjà sur cette convention de silence qui fait la base des ménages posés à faux, de tous ceux où les époux, suivant une magnifique et simple expression du peuple, ne vivent pas cœur à cœur. Dès ce voyage à travers l'Espagne qui aurait dû être un enchantement continu, la jeune femme s'était prise à jalouser la préférence évidente que Florent donnait à Maitland sur elle. Pour la première fois, elle se rendit compte de la place que cette amitié passionnée occupait dans le cœur de son frère. Il l'aimait aussi, elle, mais en seconde ligne. Cette comparaison lui fut un picotement de tous les jours, de toutes les heures, qui ne tarda pas à s'envenimer en une véritable blessure. Revenus à Paris, où ils passèrent près de trois ans, cette blessure s'agrandit par le seul fait que la puissante individualité du peintre relégua aussitôt dans l'ombre l'individualité de sa femme, simplement, presque mécaniquement, comme un grand arbre qui pousse à côté d'un plus petit vole à ce dernier le soleil et l'air. La société composite d'amateurs, d'artistes et d'écrivains qui venait chez Lincoln n'y venait que pour lui. La maison qu'ils avaient louée n'était installée que pour lui. Les quelques déplacements qu'ils firent n'étaient organisés que pour lui. Bref, Lydia était emportée, comme Florent, dans l'orbite de la force la plus despotique qui soit au monde, celle d'un talent célèbre. Un

livre entier serait nécessaire pour peindre dans leur vérité quotidienne les humiliations continues qui amenèrent la jeune femme à détester ce talent et cette célébrité avec autant d'ardeur que Florent en apportait à les adorer. Elle resta pourtant honnête au sens où ce terme est pris par le monde, qui fait consister tout le déshonneur de la femme dans les fautes de l'amour. Elle vivait sur un fonds d'hystérie, comme la plupart des comédiennes de naissance, et, par suite, d'inéveillable froideur. En revanche, elle laissa de plus en plus grandir en elle les instincts d'un très malhonnête homme. Elle finit par haïr Lincoln d'une aversion qui allait de l'animalité physique aux choses de l'intelligence, en passant par les plus vulgaires détails de leur existence commune. Elle le détesta de ce pur sang blanc qui faisait de ce grand et robuste garçon blond un si admirable type de la beauté anglo-saxonne, à côté d'elle, maigriote et comme desséchée, malgré la grâce de son joli visage brouillé. Elle le détesta de son goût, de cette élégance originale dont il savait parer les endroits où il habitait, tandis qu'elle gardait en elle un instinct et une maladresse de barbare pour le moindre arrangement d'étoffes et de couleurs. Quand il lui fallait constater un progrès du peintre, une poche de fiel lui crevait sur le cœur. Lorsqu'il se plaignait de son travail et qu'elle le voyait en proie aux affres douloureuses de l'artiste qui doute de lui-même, elle en éprouvait une joie profonde, que gâtait seule l'évidence de la tristesse où ces luttes de Lincoln jetaient Florent. Jamais elle n'avait rencontré les yeux de Chapron fixés sur Maitland avec ce regard d'un bon chien qui jouit de la gaieté de son maître ou qui souffre de sa tristesse sans qu'elle subît, elle aussi, comme Alba Steno, la sensation de « l'aiguille au cœur ». Ce culte idolâtre de son frère pour le peintre la faisait d'autant plus souffrir qu'elle en comprenait, avec la perspicacité infaillible de l'antipathie, l'immense duperie. Elle lisait jusqu'au fond de l'âme des deux anciens camarades de Beaumont. Elle savait que dans cette amitié, comme il arrive presque toujours, un seul donnait tout pour ne recevoir en échange que

la plus brutale des reconnaissances, celle dont un chasseur ou un propriétaire gratifie en effet un chien fidèle. Quant à éclairer Florent sur le caractère de Lincoln, elle l'avait vainement essayé par ces fines et perfides insinuations où excellent les femmes. Elle n'avait fait que reconnaître son impuissance, et des milliers d'impressions haineuses s'étaient ainsi accumulées dans son cœur pour se résumer en une de ces frénésies de taciturne rancune qui éclatent à la première occasion avec une énergie effrayante au regard de quiconque n'en a pas suivi le lent et irrésistible progrès. Notre ignorance prononce alors les mots d'inconscience, d'aberration ou de monstruosité. Il n'y a pas plus de monstre absolu dans la nature morale que dans la nature physique. Le crime lui-même a ses lois de développement. Entre la jolie petite fille qui pleurait de voir un nouveau jouet aux mains de son frère et la Lydia Maitland forceuse de serrures, envoyeuse de lettres anonymes, affamée de vengeance jusqu'à la scélératesse, il ne s'était produit aucune dramatique révolution de caractère. La suite logique des jours avait suffi.

Cette occasion de satisfaire cette profonde et mortelle envie en atteignant Lincoln dans quelque place vraiment sensible, combien Lydia l'avait cherchée de fois sans la découvrir, avant que Mme Steno s'éprît du peintre! Elle en avait été réduite à ces mesquineries des animosités féminines : s'arranger comme maladroitement pour que son mari lût tous les articles un peu désagréables écrits sur ses tableaux, louer comme ingénument devant lui les rivaux qui lui portaient ombrage, lui rapporter avec un air de gaucherie les moindres critiques énoncées sur une de ses expositions ; — toutes misères qui avaient surtout pour résultat d'irriter Florent. Car Maitland était un de ces ouvriers d'art trop réjouis par l'emploi de leur activité, pour que le jugement d'autrui les préoccupe beaucoup. D'autre part, avant ce coup de foudre de passion dont il fut frappé par la Dogaresse, il n'avait jamais aimé. Beaucoup de peintres sont ainsi, satisfaisant avec de magnifiques modèles une fougue de tempérament qui ne leur monte

pas des sens au cœur. Habitués à regarder le corps humain sous un angle particulier, ils trouvent dans une beauté qui nous paraîtrait simplement animale des principes d'émotion plastique qui suffisent parfois à toute leur exigence amoureuse. Ils n'en sont que plus profondément atteints lorsqu'à cette ivresse un peu grossière se joignent, chez la femme qui la leur inspire, les grâces raffinées de l'esprit, les jolies délicatesses de l'élégance et les subtilités du sentiment. C'était le cas pour Mme Steno, qui inspira tout de suite au peintre une passion aussi complète qu'un premier amour. C'en était réellement un. La comtesse, qui avait le génie de la volupté, ne s'y trompa guère. Lydia, elle, qui avait le génie de la haine, ne s'y trompa point non plus. Elle sut à quoi s'en tenir dès le premier jour, d'abord parce qu'elle était aussi observatrice que dissimulée, puis grâce à l'emploi des moyens moins hypothétiques que la divination. Elle avait toujours eu l'habitude de ces procédés d'enquêtes abominables qui sont naturels, osons l'avouer, à neuf femmes sur dix. Et combien d'hommes sont femmes aussi sur ce point, comme disait le fabuliste! A la pension, Lydia était de ces petites filles qui remontent au dortoir ou qui rentrent en étude pour fouiller les tiroirs ou les malles ouvertes de leurs compagnes. Devenue grande, jamais une lettre fermée ne lui avait passé par les mains sans qu'elle s'ingéniât à lire à travers l'enveloppe, ou tout au moins à deviner par le timbre, le cachet, l'écriture de l'adresse, quel en était l'auteur. Cet instinct de curiosité était si fort qu'elle ne pouvait se retenir, à un guichet de télégraphe, de regarder par-dessus l'épaule des personnes qui attendaient devant elle, pour savoir le contenu de leur dépêche. Elle ne se faisait ni coiffer ni habiller sans interroger minutieusement sa femme de chambre sur les propos de l'office et de l'antichambre. C'est par un racontar de cette sorte qu'elle avait connu l'altercation de Florent et Gorka dans le vestibule, — ce qui prouve, entre parenthèses, que ces espionnages par l'intermédiaire des domestiques sont souvent efficaces. Mais ils décèlent chez un caractère une bassesse native qui ne reculera, dans une crise, devant aucune

vilenie. Quand Lydia Maitland soupçonna la liaison de Mme Steno et de son mari, elle n'hésita pas plus à ouvrir le secrétaire de ce dernier qu'elle ne devait hésiter à ouvrir plus tard celui de son frère. La correspondance qu'elle lut ainsi était de nature à exaspérer son désir de vengeance jusqu'à la fureur. Car non seulement elle y acquit l'évidence d'un bonheur partagé qui humiliait en elle la femme stérile de toutes manières, demeurée étrangère à la volupté comme à la maternité, mais elle y put recueillir des preuves multiples que la comtesse nourrissait à son égard des mépris de race aussi absolus que si Venise eût été une ville des États-Unis. Ce fond de l'Adriatique abonde en préjugés de sang, comme tous les pays limitrophes et qui ont servi de confluent à des mélanges de trop de peuples. Il suffit, pour s'en convaincre, d'avoir entendu un Vénitien traiter les Slaves de *Cziavoni* et les Levantins de *Gregugni*. Mme Steno, dans ces lettres qu'elle écrivait, comme elle parlait, et sans la moindre surveillance de sa plume, avec tous les tutoiements et toutes les libertés de la passion, n'appelait jamais Lydia que la *Morettina*, et par un illogisme bien naturel jamais le nom du frère de cette *Morettina* n'était mentionné sans une formule d'amitié. Pour que la maîtresse traitât Florent de la sorte, il fallait qu'elle n'appréhendât aucune hostilité de sa part. Lydia le comprit trop, et quel signe nouveau des sentiments de Florent pour Lincoln ! Une fois de plus il donnait le pas à l'ami sur la sœur, et à quelle occasion ! Ainsi les plus secrètes blessures de son être intime saignèrent à la fois dans cette lecture. La réussite du portrait d'Alba, qui promettait d'être un chef-d'œuvre, finit de la précipiter à une action abominable et féroce. Elle résolut de dénoncer les nouvelles amours de Mme Steno à l'amant trahi, et elle écrivit les douze lettres savamment calculées et graduées, qui avaient déterminé le retour de Gorka. Ce retour avait même trop tardé au gré de cette petite cousine d'Iago qui s'était décidée à viser Mme Steno à travers Alba par une dénonciation plus criminelle. De quel nom en effet flétrir ce billet anonyme envoyé à une fille pour lui révéler la double intrigue de sa mère? Mais

Lydia était dans une de ces périodes de malfaisance exaspérée où les armes les plus viles paraissent les meilleures, et elle enveloppait l'innocente Alba dans sa haine pour Maitland, à cause du portrait, — détour de sentiment qui montrera que c'était bien l'envie dont cette âme obscure était surtout empoisonnée... Ah! quelles âcres délices le succès simultané de cette double infamie lui avait procurées! Quelle sauvage joie, mêlée d'amertume et d'extase, comme tous les assouvissements de nos mortelles rancunes, avait été la sienne l'avant-veille, à constater l'énervement de la pauvre Alba et la colère contenue de Boleslas! Elle avait vu en pensée Maitland provoqué par ce rival qu'elle savait rompu à tous les exercices de sport et aussi adroit à l'épée qu'au pistolet. Elle n'eût pas été l'arrière-petite-fille d'une esclave de la Louisiane si elle n'avait pas joint à l'énergie naturelle de ses haines une dose considérable de superstition. Une diseuse de bonne aventure lui avait annoncé autrefois, d'après les lignes de sa main, qu'elle causerait la mort violente de quelqu'un. « Ce sera lui », avait-elle pensé en regardant son mari avec un horrible frisson d'espérance... Et voici qu'elle tenait la preuve cette fois, l'indiscutable preuve, que cette machination de vengeance aboutissait au danger d'un autre, et de quel autre? Voici que ces lettres et ce testament de Florent lui montraient cette menace d'un duel fatal suspendue sur la tête qui lui était la plus chère. Voici qu'elle avait acculé à une rencontre tragique le seul être qu'elle aimât... La déception de ce cœur, où palpitaient les farouches énergies d'un atavisme bestial, fut si soudaine, si vive, si douloureuse, qu'elle poussait des cris inarticulés, accoudée à ce bureau de son frère, et, devant ces feuillets révélateurs, elle répétait :

— « Il va se battre! Lui!... Et c'est moi qui en suis la cause!... » Puis, remettant les lettres et le testament dans le tiroir, elle le referma, et elle se releva en disant tout haut : « Non. Cela ne sera pas. Je l'empêcherai, quand je devrais aller me jeter entre eux. Je ne le veux pas! Je ne le veux pas!... »

Il était facile de prononcer de semblables paroles. L'exécu-

tion était moins aisée. Lydia le sentit, car elle n'eut pas plus tôt proféré ce serment qu'elle tordit ses mains de désespoir, — ces mains frêles que Mme Steno comparait dans un de ses billets à des pattes de singe, tant les doigts en étaient souples, comme désarticulés, et un peu trop longs, — et elle jeta cet appel désespéré vers l'impossible, ce « Mais comment?... » que tant de criminels ont poussé devant l'issue, inattendue et funeste pour eux-mêmes, de leurs plus raffinés calculs. Le poète l'a dit dans des vers qui racontent l'histoire de toutes nos fautes, légères ou graves :

The Gods are just, and of our pleasant vices
Make instruments to plague us...

« Les Dieux sont justes, et des vices où nous nous plaisons, — ils font des outils à nous torturer... » Il faut que cette croyance à l'équité d'un incompréhensible juge soit bien ancrée en nous, car les âmes les plus fortes sont frappées d'une appréhension sinistre, lorsqu'elles ont à braver la chance d'un malheur absolument mérité. Le souvenir de la prédiction de la chiromancienne se présenta tout d'un coup à Lydia. Elle jeta un autre cri en se frottant les mains d'un geste de somnambule. Elle y voyait, cette fois, le sang de son frère... Non! Ce duel n'aurait pas lieu! Mais comment l'empêcher? « Comment? Comment?... » répétait-elle. Florent n'était pas là. Elle ne pouvait donc pas le supplier. Quand il rentrerait, serait-il temps encore?... Lincoln n'était pas là. Où se trouvait-il? Peut-être à un rendez-vous avec la Steno. L'image de cette admirable créature d'amour, pâmée entre les bras du peintre, noyée, abîmée dans cette ivresse que décrivaient si complaisamment ses ardentes lettres, s'offrit à l'esprit de la femme envieuse. Quelle ironie que d'apercevoir ainsi, dans un éclair, ces deux amants qu'elle avait voulu frapper, avec l'extase de la félicité dans leurs yeux! Lydia aurait voulu les leur arracher, ces yeux, à lui comme à elle, et en écraser les globes sous ses talons. Un nouveau flot de haine s'extravasa dans son cœur. Dieu! qu'elle les haïssait, et de quelle haine

toujours impuissante! Mais elle retrouverait son moment. Une autre besogne pressait. Empêcher cette rencontre du lendemain, sauver son frère. A qui s'adresser cependant? A Dorsenne? A Montfanon? Au baron Hafner? A Peppino Ardea? Elle songea tour à tour aux quatre personnages dont les visites presque simultanées lui faisaient deviner que c'étaient là les témoins probables des deux champions. Elle les rejeta l'un après l'autre, en comprenant qu'aucun ne possédait assez d'autorité pour arranger l'affaire. Sa pensée se fixa enfin sur l'adversaire même de Florent, sur ce Boleslas Gorka, dont la femme était son amie et qu'elle avait toujours trouvé si courtois. Si elle allait le supplier d'épargner son frère, cependant? Ce n'était pas à Florent que l'amant congédié en voulait. Ne se laisserait-il pas toucher par ses larmes? Ne lui dirait-il pas ce qui avait motivé la querelle, et quelle démarche elle devait demander à son frère pour que cette querelle fût apaisée? A la rigueur, n'obtiendrait-elle pas de lui la promesse de décharger son arme en l'air, si le duel était au pistolet, ou, si c'était à l'épée, de désarmer simplement son ennemi? Pareille en cela à tous les ignorants, elle croyait aux infaillibles escrimeurs, aux tireurs qui ne manquent jamais leur but, et elle avait aussi de son sexe les idées profondément, absolument inexactes sur les rapports d'un homme avec un homme en matière d'insulte. Mais comment les femmes admettraient-elles cette inflexible rigueur dans certains partis pris, qui fait le fond des relations viriles, lorsqu'elles-mêmes ne rencontrent une semblable rigueur ni dans leurs discussions avec les hommes, ni dans leurs discussions entre elles? Habituées à toujours en appeler de la convention à l'instinct, et de la raison au sentiment, elles sont, vis-à-vis des divers codes, que ce soit celui de la justice ou celui de l'honneur, dans un état d'incompréhension pire que l'ignorance. Un duel, par exemple, leur apparaît comme un drame arbitraire que la volonté d'un des combattants change à sa guise. Il n'y a probablement pas de mot plus exceptionnel, parmi les cris applaudis au théâtre, que le fameux : « A présent, va te

battre », de l'héroïne d'Augier. Devant une telle perspective, une femme sur cent prononcerait peut-être cette phrase, encore avec l'espérance de n'être pas écoutée. Les quatre-vingt-dix-neuf autres auraient la même idée que Lydia Maitland : courir chez l'adversaire de l'homme qui leur tient au cœur, et demander, implorer sa vie. Ajoutons vite que la plupart n'exécuteraient pas cette démarche. Elles se borneraient à coudre en pleurant quelque médaille bénite dans le gilet de leur protégé, en le recommandant à la Providence, qui, pour elles, est encore le favoritisme du ciel. Lydia eut bien le sentiment que si jamais Florent apprenait cette démarche auprès de Gorka, il en bondirait d'indignation. Qui la lui dirait? Elle était remuée d'une fièvre d'épouvante et de remords trop aiguë pour ne pas agir, coûte que coûte. On vint lui annoncer sa voiture, et elle y monta en donnant l'adresse du palazzetto Doria. Dans quels termes aborderait-elle l'homme à qui elle allait faire cette audacieuse et folle visite? Que lui importait? La circonstance l'inspirerait. Sa volonté de couper court à ce duel était si forte qu'elle ne doutait pas du succès. Aussi lui fut-ce un coup terrible lorsque le portier galonné du palais lui répondit que le comte était sorti, tandis qu'au même moment une voix l'interpellait avec un rire gai. C'était la comtesse Maud Gorka qui, rentrant d'une promenade avec son petit garçon, reconnaissait le coupé de Lydia et qui lui disait :

— « Quelle bonne idée j'ai eue de revenir un peu plus tôt ! Je vois que vous avez eu peur de l'orage, comme nous, puisque vous êtes sortie en voiture fermée. Vous allez monter un moment?... » Et s'apercevant que la jeune femme, à qui elle avait pris la main, était toute tremblante : « Mais qu'avez-vous? on dirait que vous souffrez? vous ne vous sentez pas bien?... Mon Dieu! Qu'a-t-elle? Elle se trouve mal... Luc », ajouta-t-elle en s'adressant à son fils, « cours à l'appartement et fais-moi descendre par Rose le gros flacon de sels anglais... Vite. Va vite... »

— « Ce n'est rien », répondit Lydia, qui avait en effet

fermé les yeux comme si elle allait s'évanouir. « Voyez, je suis déjà mieux... Je crois que je vais rentrer, ce sera plus sage. »

— « Je ne vous quitte pas », dit Maud, qui prit place effectivement dans la voiture ; et comme on lui donnait le flacon de sels, elle le fit respirer à Mme Maitland, à qui elle parlait ainsi qu'à une enfant malade : « Pauvre petite ! Comme elle a les joues brûlantes !... Et vous allez faire des visites dans cet état-là !... Est-ce assez peu raisonnable !... Rue Leopardi », cria-t-elle au cocher, « et rapidement... »

La voiture partit, et Mme Gorka continuait de serrer les petites mains de Lydia, à qui elle donnait ce tendre nom, bien ironique dans la circonstance, de : « Pauvre petite !... » Maud était une de ces femmes comme l'Angleterre en produit beaucoup, pour l'honneur de cette saine et forte civilisation britannique, qui sont à la fois tout énergie et toute bonté. Aussi grande et robuste que Lydia était mince et presque chétive, elle l'aurait plutôt portée jusqu'à son lit dans ses bras vigoureux de joueuse de *golf* que de l'abandonner dans l'état de trouble où elle l'avait surprise. Non moins pratique et, comme disent ses compatriotes, aussi *matter of fact* qu'elle était charitable, elle commençait de questionner sa malade sur les symptômes qui avaient précédé cette crise, lorsqu'elle vit tout d'un coup avec stupeur cette physionomie déjà altérée se contracter, les larmes jaillir de ses yeux tout à l'heure fermés, ce fragile corps se tordre dans un sanglot. Lydia avait une véritable attaque de nerfs causée par l'anxiété, la nouvelle déception que lui causait l'absence de Boleslas, et sans doute aussi par la douceur avec laquelle lui parlait Maud, et, déchirant son mouchoir avec ses dents blanches, elle gémissait :

— « Non, je ne suis pas malade... Mais c'est cette idée que je ne peux pas supporter... Non, je ne le peux pas... Ah ! C'est à en devenir folle !... » Et se retournant vers sa compagne, elle lui serra les mains à son tour en lui disant : « Mais vous ne savez donc rien ? Vous ne soupçonnez donc rien ?... C'est cela qui finit de m'affoler, quand je vous vois là, tran-

quille, calme, heureuse, comme si les minutes ne comptaient pas triple et quadruple, aujourd'hui, pour vous comme pour moi... Car, enfin, si l'un est mon frère, l'autre est votre mari.... Et vous l'aimez. Il faut bien que vous l'aimiez, pour lui avoir pardonné ce que vous lui avez pardonné... »

Elle avait parlé dans la sorte d'ivresse qui lui infligeait son extrême surexcitation nerveuse, et elle avait dit, elle si dissimulée d'habitude, le fond du fond de sa pensée. Elle n'avait cru rien apprendre à Mme Gorka par cette allusion si directe à la liaison de Boleslas avec Mme Steno. Elle était persuadée, comme tout Rome d'ailleurs, que Maud savait à quoi s'en tenir sur les infidélités de son mari, et qu'elle les tolérait par un de ces héroïques sacrifices que la maternité justifie. Que de femmes ont immolé ainsi leur orgueil d'épouse au maintien d'un foyer que le père ne déserte pas du moins officiellement! Tout Rome se trompait, et Lydia Maitland allait en avoir une preuve bien inattendue. Jamais le soupçon qu'une pareille intrigue pût unir son mari à la mère de sa meilleure amie n'avait même effleuré la pensée de la femme de Boleslas. Mais pour s'en rendre compte il aurait fallu admettre aussi et comprendre la profondeur de naïveté que gardait, malgré ses vingt-six ans passés, cette belle et saine Anglaise, avec ses yeux si clairs, si candides. Elle était de ces très honnêtes personnes qui imposent le respect aux plus hardis d'entre les hommes, et devant qui les femmes les plus dévergondées de propos s'observent soigneusement. Jamais elle n'avait reçu de ces confidences vraies qui, par analogie, éclairent les arrière-fonds malpropres de tant d'existences correctes. Elle avait pu traverser le milieu très libre de Mme Steno sans y perdre cette fleur d'illusion, anomalie qui tenait beaucoup à la nature spéciale de son intelligence. Elle n'avait de goût que pour les connaissances et les conversations positives. Elle était très instruite, mais totalement dépourvue de la curiosité des caractères. Dorsenne disait d'elle, avec plus de justesse qu'il ne croyait : « Mme Gorka est mariée à un homme qui ne lui a jamais été présenté... », signifiant par là, au rebours de

l'opinion courante, qu'elle n'avait aucune idée du caractère de son époux d'abord, et ensuite des trahisons dont elle était la victime. Le romancier n'avait pas tout à fait raison. L'insincérité de Boleslas était trop constante pour que la créature passionnément, religieusement loyale qu'était sa femme n'en eût pas souffert. Mais il y a un abîme entre de pareilles souffrances et l'intuition d'un fait déterminé comme celui que Lydia venait de dénoncer, et un semblable soupçon était si éloigné de l'esprit de Maud, que les phrases de sa compagne n'éveillèrent en elle que l'étonnement effrayé devant le mystérieux danger dont le trouble de Lydia était une preuve plus éloquente encore que ses paroles.

— « Votre frère? Mon mari? » dit-elle. « Je ne vous comprends pas... »

— « Naturellement », répondit Lydia, « il vous a tout caché, comme Florent m'a tout caché, à moi... Eh bien! ils se battent en duel l'un contre l'autre, et demain matin... Ne tremblez pas, à votre tour », continua-t-elle, en enlaçant Maud Gorka dans ses bras. « Nous serons deux à empêcher cette horrible chose, et nous l'empêcherons. »

— « En duel? Demain matin?... » répéta Maud avec égarement. « Boleslas se bat demain avec votre frère?... Non, c'est impossible. Qui vous l'a dit? Comment le savez-vous?... »

— « J'en ai lu la preuve de mes yeux », reprit Lydia. « J'ai lu le testament de Florent. J'ai lu les lettres qu'il a préparées pour Maitland et pour moi en cas de malheur... Mais est-ce que je serais dans l'état où vous me voyez, si ce n'était pas vrai?... »

— « Oh! Je vous crois! » s'écria Maud en serrant ses mains contre ses paupières, comme pour comprimer, pour étouffer une vision sinistre. « Mais où se sont-ils vus? Boleslas est ici depuis deux jours à peine. Qu'ont-ils eu entre eux? Que se sont-ils dit? On ne risque cependant pas sa vie pour rien quand on a, comme Boleslas, une femme et un fils?... Répondez-moi. Je vous en conjure. Dites-moi tout. Je veux tout savoir. Qu'y a-t-il au fond de ce duel?... »

— « Et que voulez-vous qu'il y ait, sinon cette femme? » interrompit Lydia, qui mit dans ces derniers mots plus de sauvage mépris que si elle eût craché publiquement au visage de Caterina Steno. Mais ce nouvel accès de sa colère tomba devant la surprise que lui causa la réplique de Mme Gorka :

— « Quelle femme? Je vous comprends encore moins que tout à l'heure... »

— « Quand nous serons chez moi, je vous parlerai... », repartit Lydia après avoir regardé l'autre d'un regard de stupeur qui était à lui seul le plus terrible commentaire pour celle qui se sentait regardée ainsi. Le coupé tournait à cette seconde l'angle de la rue Leopardi. Les deux femmes se turent. C'était Maud qui maintenant aurait eu besoin qu'une charitable amitié s'inquiétât d'elle, tant les mots prononcés par Lydia la bouleversaient jusqu'à la racine de son être. Cette compagne, dont le bras frôlait le sien dans cette voiture rapide et qui lui avait fait une telle pitié un quart d'heure plus tôt, lui faisait peur à présent. Dans cette créature, dont les narines minces palpitaient de passion, dont la bouche se crispait en un pli amer, dont les yeux étincelaient de fureur, elle ne reconnaissait plus la petite Mme Maitland, si taciturne, si réservée qu'elle passait pour insignifiante. Qu'allait lui apprendre cette voix si musicale d'habitude, si âprement dure depuis quelques minutes et qui lui avait déjà révélé le grand danger suspendu sur Boleslas? A quelle femme avait fait allusion cette redoutable voix, et que signifiait cette réticence soudaine? Lydia, elle, se rendait trop compte du trouble extraordinaire où elle venait de jeter Maud sans la moindre préméditation, certes, et avec une absolue inconscience. Pendant une minute, elle eut l'idée que d'en dire plus long à une femme aussi évidemment abusée était un nouveau crime. Mais elle aperçut en même temps dans une révélation complète deux résultats certains : en désillusionnant Mme Gorka, elle donnait une mortelle ennemie à la Steno, et, d'autre part, jamais cette femme, profondément amoureuse de son mari, ne le laisserait aller se battre pour une ancienne maî-

tresse. Aussi, quand elles entrèrent toutes deux dans le petit salon de l'hôtel moresque, la résolution de Lydia était prise. Elle était décidée à ne rien cacher de ce qu'elle savait à la malheureuse Maud, qui lui demanda, le cœur battant et d'un accent étouffé d'émotion :

— « Et maintenant, m'expliquerez-vous ce que vous avez voulu me dire?... »

— « Interrogez-moi », fit l'autre, « je vous répondrai. Je me suis trop avancée pour reculer... »

— « Vous avez prétendu qu'une femme était la cause de ce duel entre votre frère et mon mari?... »

— « J'en suis sûre », répondit Lydia.

— « Cette femme, quel est son nom?... »

— « Mme Steno. »

— « Mme Steno », répéta Maud. « Catherine Steno est la cause de ce duel? Et comment?... »

— « Parce qu'elle est la maîtresse de mon mari », répliqua Lydia brutalement, « comme elle a été la maîtresse du vôtre; parce que Gorka est venu ici, affolé de jalousie, provoquer Lincoln, et qu'il s'est heurté à mon frère, qui l'a empêché d'entrer... Ils se sont querellés, je ne sais pas dans quels termes. Mais je sais que voilà le motif de ce duel... Avais-je le droit, oui ou non, de vous dire qu'ils se battaient pour cette femme?... »

— « La maîtresse de mon mari?... » s'écria Maud. « Vous dites que Mme Steno a été la maîtresse de mon mari?... Non, ce n'est pas vrai. Vous mentez! Vous mentez! Vous mentez! Je ne vous crois pas!... »

— « Vous ne me croyez pas?... » dit Lydia en haussant ses minces épaules. « Comme si j'avais le moindre intérêt à vous tromper, comme si l'on mentait lorsqu'il s'agit de la vie du seul être que l'on chérisse au monde! Car je n'ai que mon frère, moi, et demain peut-être je ne l'aurai plus... Mais vous me croirez. Je veux que nous soyons deux à haïr cette femme, deux à nous venger, comme nous sommes deux à ne pas vouloir ce duel, dont je vous répète qu'elle est la cause, l'unique

cause... Vous ne me croyez pas? Et savez-vous qui l'a fait revenir, votre mari? Car vous ne l'attendiez pas, avouez-le... C'est moi, entendez-vous? c'est moi, en lui écrivant des lettres anonymes où je lui disais ce que la Steno et Lincoln faisaient, journée par journée, et leur amour, et leurs rendez-vous, et leur bonheur... Ah! J'étais sûre de ne pas frapper à vide. Et il est revenu. Il a traversé toute l'Europe pour se venger... Est-ce une preuve?... »

— « Vous n'avez pas fait cela? » s'écria Mme Gorka en reculant d'horreur. « C'est une trop grande infamie. »

— « Oui, j'ai fait cela », repartit Lydia avec un farouche orgueil, « et pourquoi non? C'était bien mon droit quand elle venait me prendre mon homme chez moi. Vous n'avez qu'à rentrer et à chercher dans l'endroit où Gorka enferme ses lettres. Vous y trouverez celle-là certainement, et d'autres encore, je vous l'affirme, de cette femme. Car la gueuse a la manie d'écrire. Me croirez-vous ensuite, ou répéterez-vous encore que j'ai menti?... »

— « Jamais », reprit Maud avec une indignation douloureuse sur son beau visage loyal, « non, jamais je ne descendrai à cette bassesse. »

— « Eh bien! j'y descendrai pour vous, moi », dit Lydia. « Ce que vous n'osez pas, je l'oserai, et c'est vous qui me demanderez de vous aider à vous venger... Venez... » Et, prenant la main de l'autre, stupéfaite, elle l'entraîna dans l'atelier de Lincoln, vide en ce moment. Elle avisa un de ces meubles espagnols au coloris arabe, que l'on appelle des *bargeños*, et elle en rabattit la tablette peinte de pourpre et d'or. Elle fit jouer deux petits panneaux qui découvrirent un tiroir secret dans lequel se trouvait un paquet de lettres qu'elle saisit. Maud Gorka la regardait se livrer à cette besogne de Judas avec la même horreur épouvantée que si elle avait vu quelqu'un tuer et voler. Tout, dans cette âme de droiture, se révoltait contre cette hideuse scène dont sa seule présence la faisait la demi-complice. Mais en même temps elle était la proie, comme son mari quelques jours auparavant, de ce fré-

nétique appétit de savoir la vérité, qui devient, dans certaines crises aiguës de doute, un besoin physique, comme un cri de notre nature sentimentale, aussi impérieux que la faim ou que la soif, et elle écoutait la terrible sœur de Florent parler :

— « Et sera-ce une preuve, quand vous l'aurez vue, la chose, écrite de sa propre main, à elle?... Oui! » continua-t-elle avec une cruelle ironie. « Elle aime la correspondance, notre heureuse rivale. Il faut lui rendre la justice qu'elle ne marchande pas les aveux dans ses lettres... Elle écrit comme elle sent... Il paraît que le successeur avait été jaloux du prédécesseur... Tenez, en est-ce une preuve, cette fois?... » Et, après avoir feuilleté les premières lettres comme une personne habituée à étudier cette liasse, elle tendit un de ces papiers à Maud, qui n'eut pas le courage de détourner les yeux. Ce qu'elle vit écrit sur cette feuille lui arracha un cri d'agonie. Elle n'avait lu pourtant que dix lignes, lesquelles prouvaient, entre parenthèses, combien le psychologue Dorsenne avait eu tort de croire que Maitland ignorait les anciennes relations de sa maîtresse avec Gorka. La grandeur de la comtesse Steno, ce qui en faisait une femme courageuse dans ses passions jusqu'à l'héroïsme, c'était une sincérité absolue et un profond dégoût pour les petitesses habituelles à la galanterie. Il lui eût répugné de disputer, pied à pied et mensonge à mensonge, à un nouvel amant la connaissance de son passé, et les demi-aveux, si habituels à la race féminine, lui eussent semblé une lâcheté pire encore. Elle n'avait pas essayé de cacher à Maitland quelle liaison elle rompait pour lui, et c'était sur une des phrases où elle en parlait ouvertement que tombait le regard de Mme Gorka : « *Tu seras content de moi* », y était-il dit, « *et je ne verrai plus dans tes chers yeux bleus que je baise, comme je les aime,* à notre manière, *cette lueur de défiance qui me fait mal. J'ai coupé même la correspondance avec G... Si tu l'exiges, j'irai jusqu'à me brouiller avec Maud, malgré la raison que tu sais et qui me le rend difficile. Mais comment serais-tu encore jaloux?... Ma franchise sur cette liaison n'est-elle pas la plus sûre garantie*

qu'elle est bien finie? Va, ne sois pas jaloux. Sache un peu ce que je sais si bien, qu'avant toi j'ai cru aimer, et que ma vie a commencé seulement le jour où tu m'as prise dans tes bras. La femme que tu as éveillée en moi, personne ne l'avait connue... »

— « Elle écrit bien, n'est-il pas vrai ? » dit Lydia avec l'éclat d'un sauvage triomphe dans ses prunelles. « Vous me croyez, à présent?... Comprenez-vous que nous n'avons plus qu'un même intérêt aujourd'hui, un commun affront à venger? Et nous le vengerons... Comprenez-vous aussi que vous ne pouvez pas laisser votre mari se battre avec mon frère? Vous me devez cela, à moi, qui vous ai donné cette arme avec laquelle vous le tenez... Menacez-le du divorce. La fortune est à vous. On vous laisserait l'enfant. Je vous répète que vous le tenez, et solidement. Mais vous empêcherez le duel, vous me le promettez?... »

— « Ah ! Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse à présent qu'il se batte ou non?... » dit Maud. « Du moment qu'il m'a trahie ainsi pendant tant de jours, est-ce que je ne suis pas veuve ?... Ne m'approchez plus », ajouta-t-elle en regardant Lydia avec des prunelles hagardes, et un frémissement de répulsion la remuait tout entière. « Ne me parlez plus. J'ai autant d'horreur pour vous que pour lui... Laissez-moi partir, m'en aller d'ici... Rien que de me sentir dans la même pièce que vous me fait trop de mal... Ah ! quelle honte !... »

Elle avait reculé jusqu'à la porte en fixant sur la dénonciatrice des yeux que l'autre soutint, malgré le mépris qui en jaillissait, avec le sombre orgueil du défi. Elle sortit en répétant : « Quelle honte !... » sans que Lydia lui parlât en effet, tant la surprise de ce résultat contraire à toute son attente l'avait comme paralysée. Mais la redoutable créature n'en était pas à se perdre dans les regrets ou dans les repentirs. Elle resta quelques minutes à songer. Puis, tordant de ses mains nerveuses la lettre qu'elle avait montrée à Maud, au risque d'être dénoncée elle-même plus tard à son mari par ce papier froissé, elle dit tout haut :

— « Lâche ! Dieu ! comme elle est lâche !... Elle aime. Elle pardonnera... Il n'y aura donc personne pour m'aider ? Personne pour les frapper dans leur insolent bonheur?... » Et après une nouvelle méditation, le visage plus contracté encore, elle rejeta les lettres dans le tiroir, qu'elle referma, et, une demi-heure plus tard, elle demandait un commissionnaire à qui elle remettait une lettre avec ordre de la porter immédiatement, et cette lettre était adressée à l'inspecteur de police du quartier. Elle le prévenait du duel du lendemain en lui donnant le nom des deux adversaires et des quatre témoins. Si elle n'avait pas eu peur de son frère, elle eût signé cette fois sans hésiter.

— « J'aurais dû commencer par là », se dit-elle quand la porte de son petit salon se fut refermée derrière son messager, à qui elle avait tenu à parler elle-même. « Les gendarmes sauront bien les empêcher de se battre, même si je n'arrive à rien en suppliant Florent... Quant à lui... » Et elle regardait un portrait de Maitland posé sur le bureau où elle venait d'écrire. « Si je lui racontais ce qui se passe, cependant... Non, je ne lui demanderai rien. Je le hais trop... » Et elle conclut avec un sourire féroce, qui découvrit ses dents aux coins de sa bouche mince : « C'est égal. Il faudra bien que Maud Gorka travaille avec moi, même malgré elle. Il y a toujours quelqu'un à qui elle ne pardonnera pas, c'est la Steno... » Et, malgré son atroce inquiétude, cette âme cruelle se sentit frémir de joie à l'idée de son œuvre.

VIII

SUR LE TERRAIN

Quand Maud Gorka fut sortie de l'hôtel de la rue Leopardi, elle marcha d'abord droit devant elle, rapidement, aveuglé-

ment, sans rien voir, sans rien entendre, à la manière d'une bête blessée qu'une balle frappe au gîte, et qui dévale le long des halliers pour fuir le danger, pour fuir sa blessure, pour se fuir. Certaines surprises de la douleur morale ressemblent dans leur effet immédiat à ces surprises de la douleur animale. C'est, dans l'un et dans l'autre cas, le sursaut de la vie touchée à sa place la plus profonde et qui tressaille d'un spasme presque frénétique. Il était un peu plus de trois heures et demie quand la malheureuse femme s'échappa de l'atelier, incapable de supporter auprès d'elle la présence de Lydia Maitland, de cette sinistre ouvrière de vengeance qui venait de lui révéler si cruellement, avec de si indiscutables preuves, la chose atroce, la longue, l'infâme, l'inexpiable trahison. Il en était près de six lorsqu'elle reprit réellement conscience d'elle-même. Une sensation très vulgaire la réveilla de ce somnambulisme de souffrance où elle marchait depuis ces deux heures. L'orage qui menaçait depuis midi avait éclaté enfin. Maud, qui s'était à peine aperçue des premières larges gouttes, dut chercher un abri quand les nuages crevèrent tout d'un coup en trombe, et elle se trouva s'être réfugiée à l'extrémité droite de la colonnade de Saint-Pierre. Comment était-elle arrivée jusque-là?... Elle ne le savait pas elle-même précisément. Elle se rappela d'une manière vague qu'elle avait erré dans un lacis de petites rues, — traversé le Tibre, sans doute sur le pont Garibaldi, — parcouru un vaste jardin, sans doute le Janicule, — puis qu'elle avait longé un morceau des remparts. Elle avait dû sortir de la ville par la porte de Saint-Pancrace et suivre jusqu'à celle de Cavallegieri la ligne sinueuse des beaux murs urbains. Ce coin de Rome, avec son échappée de vue sur les pins parasols de la villa Pamphili d'une part, et d'autre part sur les derrières du Vatican, sert de promenoir habituel, durant l'hiver, à quelques cardinaux qui viennent chercher le soleil d'après-midi, certains de ne croiser là qu'un petit nombre d'étrangers. Au mois de mai, c'est un désert brûlé déjà du soleil. Il ronge la brique, roussie par deux siècles de cette implacable lumière, et il caresse les écailles

des lézards verts ou grisâtres en train de courir entre les abeilles du blason du pape Urbain VIII, de la famille Barberini. L'instinct de Mme Gorka l'avait du moins servie en la précipitant sur une route où elle n'avait fait aucune rencontre... Maintenant, le sentiment de la réalité la reprenait. Elle reconnaissait les objets autour d'elle et ce cadre si familier à sa piété de fervente catholique : la vaste place, l'obélisque de Sixte-Quint au centre, les fontaines, le portique circulaire couronné de statues d'évêques et de martyrs, le palais du Vatican à l'angle, et, là-bas, la façade de la grande cathédrale papale, avec le Sauveur et les apôtres debout sur l'auguste fronton. En toute autre occasion la pieuse jeune femme aurait vu dans le hasard qui l'avait conduite là, presque inconsciemment, une influence d'en haut, une invitation à entrer dans l'église pour y demander la force de souffrir au Dieu qui a dit : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il marche!... » Mais elle était dans cette première crise aiguë du malheur, où il est impossible de prier, tant la révolte de la nature crie en nous. Plus tard, nous saurons reconnaître la main de la Providence dans l'épreuve qui nous fut imposée. Nous n'y voyons que l'injustice affreuse du sort, et c'est un tremblement de notre être jusque dans son plus intime repli, une rébellion des plus profondes énergies de notre âme contre le coup dont elle saigne. Un détail rendait cette rébellion plus invincible et plus fougueuse chez Maud : la foudroyante soudaineté de ce coup meurtrier. Tous les jours une honnête femme, comme elle, acquiert la preuve de la trahison d'un mari qu'elle n'a pas cessé d'aimer. D'ordinaire, cette preuve indiscutable est précédée d'un long travail de soupçon. L'infidèle a négligé son foyer. Un changement s'est produit dans ses habitudes journalières. D'indéfinissables nuances ont révélé à l'épouse outragée cette trace d'une rivale que la jalousie féminine démêle avec le flair d'un chien qui trouve un étranger dans la maison. Enfin, quoiqu'il y ait dans le passage du doute à la certitude un déchirement total du cœur, c'est du moins le déchirement d'un cœur

préparé. Cette préparation, cette adaptation, pour ainsi dire, de son âme à l'horrible vérité, Maud en avait été privée. Le soin pris par Mme Steno de la lier avec Alba avait supprimé ces menus indices. Boleslas n'avait eu besoin de changer quoi que ce fût à sa vie de famille pour voir sa maîtresse à sa convenance et dans une intimité provoquée, entretenue par sa femme elle-même. Aussi cette dernière avait-elle été trompée totalement, absolument. Elle avait assisté à l'adultère de son mari avec une de ces illusions si complètes qu'elles en paraissent invraisemblables aux indifférents et aux étrangers. Ils ne se rendent pas compte de l'insensible accoutumance qui a produit ce résultat. Le réveil de ces illusions est le plus terrible. Tel homme que toute sa société jugeait un mari complaisant, telle femme qui passait pour une épouse indulgente, se trouvent soudain avoir commis un meurtre ou un suicide pour le plus grand étonnement du monde, qui, même alors, hésite à reconnaître dans cet accès de folie la preuve de ce coup de foudre, plus redoutable, plus instantané dans ses ravages que ceux de l'amour : la désillusion subite. Quand ce désastre intérieur ne se traduit pas au dehors par des actes de violence, c'est une irréparable destruction de notre dernière jeunesse d'âme, c'est l'idée installée en nous à jamais que tout peut trahir, puisque nous avons été trahis de la sorte. C'est pour des années, pour toute la vie quelquefois, cette impuissance à s'attendrir, à espérer, à croire, qui faisait que Maud Gorka restait, par cette fin d'après-midi, appuyée contre un piédestal de colonne à regarder tomber la pluie, indéfiniment, au lieu de remonter vers la Basilique universelle, où des confessionnaux de toutes les langues offrent le pardon à tous les péchés et le remède à toutes les douleurs. Hélas! c'est déjà être consolé que de s'y agenouiller, et la pauvre femme n'en était qu'à la première station du Calvaire.

Elle regardait tomber la pluie, et elle trouvait un sauvage soulagement à cette formidable cataracte d'orage qui semblait un cataclysme de la nature, tant la lueur des éclairs et le fracas du tonnerre s'y mêlaient au retentissement de la vaste

place sous les coups de fouet de l'eau balayée par le vent. Les images commençaient à se classer de nouveau dans son esprit, après ce tourbillon d'aveugle souffrance où elle s'était sentie emportée dès le premier regard jeté sur la page dénonciatrice. Chaque mot de cette page était là devant ses yeux, brûlant à les lui faire fermer de douleur. Les deux dernières années de sa vie, qui étaient celles où elle s'était liée avec la comtesse Steno, lui revenaient à la pensée, illuminées d'une clarté qui lui arrachait sans cesse ces mots qu'elle prononçait en gémissant : « Comment a-t-il pu?... » Elle revoyait Venise et leur séjour dans cette ville où Boleslas l'avait conduite après la mort de leur fille, afin qu'elle y calmât dans la reposante atmosphère de la lagune la crise aiguë de sa peine. Que Mme Steno avait été bonne à cette époque, du moins qu'elle lui avait semblé bonne, et délicate, et la comprenant, et la plaignant! Leurs relations superficielles de Rome s'étaient peu à peu changées en amitié. Ç'avait été là sans doute le commencement de la trahison. La voleuse d'amour s'était introduite sous le couvert de cette pitié, à laquelle Maud avait tant cru. Voyant la comtesse si généreuse, elle avait traité de calomnies les médisances du monde sur une personne capable de cette touchante charité du cœur. Et c'était le moment où la coquine lui prenait Boleslas! Mille détails se représentaient qu'elle n'avait pas compris alors : les promenades des deux amants en gondole qu'elle n'avait pas même songé à incriminer; — une visite que Boleslas avait faite à Piove et d'où il n'était revenu que le lendemain matin, sous prétexte d'un train manqué; — des apartés sur le balcon du palais Steno, la nuit, tandis qu'elle-même causait avec Alba. Oui, c'était à Venise que leur adultère s'était noué devant elle, qui n'avait rien deviné, à Venise, tandis qu'elle avait le cœur tout plein de l'inconsolable regret de leur ange envolée! « Ah! comment a-t-il pu?... » gémissait-elle de nouveau, et les images se multipliaient. Il se faisait, dans son intelligence, comme l'ouverture soudaine et tragiquement douloureuse de toutes les fenêtres que la perfidie de Gorka et de la comtesse avait murées avec tant de

soin. Elle revoyait les mois qui avaient suivi le retour à Rome et ses habitudes d'existence si commodes pour les deux complices. Que de fois elle s'était chargée de promener Alba, débarrassant ainsi la mère de la seule surveillance qui lui fût gênante, débarrassant son mari de sa propre présence! Que faisaient les amants pendant ces heures-là? Que de fois, en rentrant au palazzetto Doria, elle avait trouvé Catherine Steno dans la bibliothèque, assise sur le divan auprès de Boleslas, et elle ne s'était pas doutée que cette femme était venue, pendant son absence, embrasser cet homme, lui parler d'amour, se donner à lui sans doute avec l'attrait de la scélératesse et du danger! Elle revoyait l'épisode de leur rencontre à Bayreuth l'été dernier, lorsqu'elle était allée, elle, en Angleterre, seule avec son fils, et que son mari s'était chargé de conduire de Rome en Bavière Alba et la comtesse. Ils avaient tous pris un rendez-vous à Nuremberg. L'appartement d'hôtel où ils s'étaient retrouvés se peignit tout d'un coup dans le souvenir de Maud, et la chambre à coucher de Mme Steno voisine de celle de Boleslas. La vision de leurs caresses, prolongées dans la liberté de la nuit, tandis que l'innocente Alba dormait à côté, et qu'elle-même roulait dans un wagon avec le petit Luc, lui arracha de nouveau son cri : « Ah! comment a-t-il pu?... » Et tout de suite, cette image d'un train rapide éveillant en elle le souvenir du récent retour de son mari, elle le vit traversant l'Europe sur une dénonciation anonyme, pour arriver vingt-quatre heures plus tôt auprès de cette femme. Quelle preuve de passion que cette frénésie qui n'avait pas permis à cet homme de supporter plus longtemps le doute et l'absence! Fallait-il qu'il aimât cette maîtresse, qui ne l'aimait même pas, puisqu'elle le trompait avec Maitland! Et il allait se battre pour elle!... La jalousie tordit à cette minute ce cœur de femme d'une souffrance encore plus forte que n'avait fait l'indignation. Elle, l'Anglaise, si grande, si robuste, presque virile par la construction de son corps aux membres puissants, mais lourds, elle se compara mentalement à cette souple Italienne, avec sa taille si ronde, avec ses gestes

si souples, ses mains si fines, ses pieds si minces, à cette créature de désir dont chaque mouvement projetait un secret effluve de volupté, et elle cessa de gémir son : « Comment a-t-il pu?... » de tout à l'heure. Elle venait d'avoir la lucide intuition de la puissance de sa rivale. C'est la suprême agonie, pour une honnête femme qui aime, de se sentir ainsi souillée par la seule pensée des ivresses que son mari a goûtées dans des bras plus beaux, plus caressants, plus enlaçants que les siens. Ce fut aussi le signal d'une reprise de sa volonté chez cette âme torturée, mais fière. Un dégoût la saisit, si violent, si profond, si complet, pour cette atmosphère de mensonge et de luxure où Boleslas avait vécu deux ans, qu'elle se redressa, redevenue soudain forte et implacable. Bravant la pluie, elle recommença de marcher dans la direction de sa demeure, avec cette résolution devant son esprit aussi nette et aussi ferme que si elle eût délibéré des mois et des mois :

— « Je ne resterai pas un jour de plus auprès de cet homme. Demain je serai partie pour l'Angleterre avec mon fils... »

Que d'autres femmes les ont prononcés dans une situation semblable, ces serments d'affranchissement, pour les renier aussitôt qu'elles se sont trouvées en face de l'homme qui les a trahies et qu'elles aiment! Malgré sa passion, Maud n'était pas de cette race. Certes elle l'aimait, elle aussi, jusque dans l'être de son être, ce séduisant Boleslas épousé contre la volonté de ses parents, ce perfide à qui elle avait tout sacrifié, habitant loin de son pays et de sa famille depuis des années, parce qu'il le désirait, ne vivant, ne respirant que pour lui et que pour leur fils. Mais il y avait en elle, — comme le révélaient son menton un peu long et carré, son nez coupé un peu court et l'énergie de son front, — cette force particulière d'inflexibilité qui se rencontre dans les caractères d'une droiture absolue. L'amour, chez elle, devait être étouffé par le dégoût, ou du moins — car nous ne sommes les maîtres que de nos actes — elle devait considérer comme une bassesse le fait de continuer à aimer quelqu'un qu'elle méprisait, et,

en ce moment, c'était cet irrémédiable mépris qui dominait dans son cœur. Elle avait, au plus haut degré, la grande vertu qui se retrouve partout où il y a de la noblesse intime, et dont les Anglais font la base même de leur éducation morale : la religion, le fanatisme de la loyauté. Elle avait toujours souffert à constater les parties ondoyantes de la nature de Boleslas. Mais si elle avait observé en lui avec douleur des exagérations de langage, des facticités de sentiments, une souplesse dangereuse de conscience, elle lui avait pardonné ces défauts avec la magnanimité de l'amour, en les attribuant à une mauvaise éducation. — Gorka s'était trouvé pris tout jeune dans un drame de famille, sa mère et son père vivant séparés sans que ni l'un ni l'autre eût la direction exclusive de l'enfant. — Comment trouver, par contre, de l'indulgence pour cette honteuse hypocrisie de deux années, pour la scélératesse de cette trahison installée au foyer domestique, pour cette déloyauté continue, réfléchie, volontaire, de chaque jour et de chaque heure? Aussi Maud éprouvait-elle, à travers son désespoir, l'apaisement que donne la certitude d'un inébranlable et juste parti pris, lorsqu'elle rentra enfin au palazzetto Doria, — quel drame pourtant s'était joué dans son cœur depuis sa sortie! — et c'est d'une voix presque aussi calme qu'à l'ordinaire qu'elle demanda :

— « M. le comte est-il chez lui? »

Que devint-elle lorsque le domestique, après avoir répondu affirmativement, ajouta : « Il y a aussi Mme et Mlle Steno qui attendent madame au salon... » A l'idée que la femme qui lui avait enlevé son mari était là, l'épouse trahie sentit tout son sang, suivant la vulgaire, mais énergique expression du peuple, ne faire qu'un tour. C'était bien naturel que la mère d'Alba fût venue lui rendre visite à son habitude. C'était encore plus naturel qu'elle y fût venue aujourd'hui. Très probablement un écho du duel du lendemain était arrivé jusqu'à elle. Cette présence pourtant, et à cette minute, souleva dans Maud un mouvement d'indignation passionnée. Son premier instinct fut d'entrer, de chasser la maîtresse de Boleslas

comme on chasse une domestique surprise à voler. Tout d'un coup l'image d'Alba s'offrit à sa pensée, de cette douce et pure Alba, à l'âme blanche comme son nom, et dont elle était la plus chère amie. Dans le va-et-vient de ses pensées depuis la funeste révélation, elle avait plusieurs fois songé à la jeune fille. Mais son chagrin trop fort ayant absorbé toutes les puissances de son âme, elle n'avait pu sentir, vivante en elle, cette amitié pour cette délicate et jolie enfant. Au moment d'exécuter sa rivale, comme elle en avait le droit, presque le devoir, ce sentiment remua soudain en elle. Une étrange pitié inonda son cœur qui la fit s'arrêter au milieu du grand vestibule, orné de statues et de colonnettes, qu'elle était en train de traverser pour gagner le salon. Elle rappela le domestique juste à la seconde où ce dernier allait mettre la main sur le bouton de la porte. L'analogie de sa situation morale et de celle d'Alba venait de la saisir trop amèrement. Elle avait éprouvé, dans l'éclair d'un instant, cette impression qu'Alba elle-même éprouvait si souvent à propos de Fanny, la sympathie pour une douleur trop pareille à la sienne. Elle ne pouvait physiquement pas donner la main à Mme Steno après ce qu'elle savait, ni lui parler autrement que pour la mettre dehors. Et dire devant Alba une seule phrase, faire un seul geste qui procurât à la pauvre petite une déception sur sa mère et de cette nature, non, ce serait une trop implacable, une trop inique vengeance! Elle se détourna pour prendre la porte qui conduisait à son appartement particulier en donnant l'ordre qu'on priât son mari d'y passer. Elle venait d'imaginer le moyen de satisfaire sa juste colère sans toucher au cœur de sa toujours chère amie, qui n'était cependant pas responsable si les deux infâmes s'étaient abrités derrière son innocence. A peine entrée dans le petit boudoir qui précédait sa chambre à coucher, elle s'assit devant son bureau sur lequel se trouvait un portrait de Mme Steno, dans un groupe formé par Boleslas, par Alba et par elle-même. Ce portrait souriait d'un sourire de superbe insolence qui rendit à la femme outragée sa frénésie de rancune interrompue, sus-

pendue plutôt, quelques instants, par la pitié. Elle prit le cadre entre ses mains, et elle le jeta par terre, en broyant le verre sous ses pieds, puis elle commença d'écrire, sur la première feuille blanche que ses doigts tremblants rencontrèrent, un de ces billets comme la passion seule sait en oser, qui ne reculent devant aucun mot : — « *Je sais tout. Il y a deux ans que vous êtes la maîtresse de mon mari. Ne niez pas. J'en ai lu l'aveu écrit de votre main. Je ne veux plus vous parler ni vous voir. Arrangez-vous pour ne jamais remettre les pieds chez moi. Si je ne vous chasse pas aujourd'hui moi-même, c'est à cause de votre fille. Une seconde fois je ne reculerai plus.* » Et elle était en train de signer courageusement : « *Maud Gorka* », lorsque le bruit de la porte ouverte, puis refermée, la fit se retourner. Boleslas était devant elle. Il avait sur son visage une expression ambiguë qui acheva d'exaspérer la malheureuse femme. Rentré depuis plus d'une heure, il avait su que Maud avait accompagné jusqu'à la rue Leopardi Mme Maitland souffrante, et il avait attendu son retour avec une cruelle impatience, tout remué à la pensée que la sœur de Florent était sans doute malade à cause du duel du lendemain, et que, dans ce cas-là, Maud aussi savait tout. Il y a des conversations et surtout des adieux qu'un homme qui va se battre aime toujours mieux éviter. Quoiqu'il se contraignît à sourire, celui-ci n'avait plus guère d'hésitation. Le trouble évident de sa femme ne s'expliquait point par une autre cause. Pouvait-il deviner qu'elle avait appris non seulement ce duel, mais encore une intrigue aujourd'hui finie et qu'elle avait ignorée deux ans? Comme elle se taisait et que ce silence l'embarrassait de sa menace, il voulut, pour se donner une contenance, lui prendre la main et la lui baiser, ainsi qu'il faisait d'ordinaire. Elle le repoussa avec un regard qu'il ne lui connaissait pas, et elle lui dit, en lui tendant la feuille de papier qu'elle avait devant elle :

— « Voulez-vous lire ce billet avant que je le fasse remettre à Mme Steno, qui attend avec sa fille, dans le salon?... »

Boleslas prit la lettre. Il parcourut ces terribles lignes et il devint livide. Son saisissement fut tel, qu'il rendit le papier à sa femme, sans répondre un mot, sans essayer d'empêcher, comme c'était son devoir, cette insulte infligée à l'ancienne maîtresse qu'il aimait encore au point de risquer sa vie pour elle. Cet homme, si brave et si souple à la fois, était anéanti par une de ces surprises qui mettent en désarroi toutes les puissances de l'âme, et il regardait Maud glisser le papier dans une enveloppe, écrire l'adresse, sonner. Il l'entendait dire au domestique :

— « Vous remettrez ce billet à la comtesse Steno, et vous m'excuserez auprès de ces dames... Je me sens trop mal pour recevoir n'importe qui. Si elles insistent, vous répondrez que j'ai absolument défendu ma porte. Vous entendez, absolument... »

L'homme avait déjà pris la lettre. Il était sorti de la chambre et il avait sans doute accompli son message que les époux étaient encore là, en face l'un de l'autre, sans qu'aucun des deux eût rompu ce nouveau et formidable silence. Ils sentaient trop que l'heure était solennelle. Jamais, depuis le jour où le cardinal Manning avait uni leurs destinées dans la vieille chapelle d'Ardrahan Castle, ils ne s'étaient trouvés engagés dans une crise aussi tragique. De pareils moments mettent à nu le fond même des caractères. La courageuse et noble Maud ne pensait pas à peser ses paroles. Elle ne tenait ni à repaître sa jalousie de nouveaux détails, ni à aiguiser plus cruellement la pointe de l'outrage qu'elle avait le droit de lancer à cet homme avec qui elle était, ce matin encore, si confiante, si abandonnée, si tendre. La bassesse et la cruauté devaient rester jusqu'au bout étrangères à cette femme qui n'hésitait pas non plus sur la fière résolution qu'elle avait prise. Non. Ce qu'elle attendait de cet homme qu'elle avait tant aimé, qu'elle avait mis si haut, qu'elle venait de voir tombé si bas, c'était un cri de vérité, un aveu où elle retrouvât la palpitation d'un dernier reste d'honneur. Et si lui-même se taisait, ce n'était pas qu'il se préparât à nier. La

teneur du billet de Maud ne lui avait pas permis un doute sur la qualité des preuves qu'elle avait eues entre les mains, qu'elle y avait sans doute encore. Comment? Il ne se posait pas cette question, dominé par un phénomène où se révélait à plein la complexité singulière de sa nature. Ce qui caractérise peut-être les Slaves de la façon la plus spéciale, c'est une prodigieuse puissance nerveuse d'instantanéité, s'il est permis d'employer une formule aussi étrange pour un fait moral, plus étrange encore à notre regard d'Occidentaux et de Latins. Il semble que ces êtres au cœur incertain aient comme une faculté d'amplifier en eux, jusqu'à y absorber ce cœur tout entier, des états d'émotion partiels, passagers, et pourtant sincères. L'intensité de leur excitation momentanée fait ainsi d'eux des comédiens de bonne foi, qui vous parlent comme s'ils ressentaient certains sentiments d'une façon exclusive, — quitte à en ressentir de contradictoires le jour d'après, avec la même ardeur, — avec le même mensonge, disent injustement les victimes de ces natures, d'autant plus décevantes qu'elles sont plus vibrantes. Boleslas venait de véritablement souffrir, en constatant que Maud était initiée à sa criminelle intrigue, et d'en souffrir pour elle autant que pour lui. Cela suffisait pour que cette souffrance occupât pendant quelques minutes, ou pendant quelques heures, le champ entier de son optique intime. Il allait revêtir, sans fourberie, le personnage du mari passionné et faible qui aime sa femme en la trahissant. Il y avait bien un peu de cette nuance dans son aventure, — mais si peu! — Et cependant, il ne croyait pas mentir, il ne mentait pas, quand il rompit enfin ce silence pour dire à celle qu'il avait si longtemps trompée :

— « Vous venez de vous venger avec bien de la dureté, Maud, mais vous en aviez le droit... J'ignore qui vous a dénoncé un égarement qui fut bien coupable, bien indigne, bien malheureux aussi... Je sais que j'ai quelque part, à Rome, des ennemis acharnés à ma perte, et je suis sûr qu'ils ne m'ont pas laissé le moyen de me défendre... Ils me l'auraient laissé d'ailleurs que je ne m'en servirais pas. Je vous ai trop menti

et j'en ai trop souffert... » Il s'arrêta après ces mots prononcés avec un frémissement de conviction qui n'était pas joué. Il avait oublié que dix minutes plus tôt il entrait dans la chambre avec la volonté bien fixe de cacher son duel et les causes de ce duel à cette femme, au pardon de laquelle il eût sacrifié sa vie en ce moment, sans hésiter. Il continua, d'une voix assourdie par la tendresse : « Quoi qu'on vous ait dit, quoi que vous ayez lu, je vous le jure, vous ne savez pas tout!... »

— « J'en sais assez », interrompit Maud, « puisque je sais que vous avez été l'amant de cette femme, de la mère de ma meilleure amie, à côté de moi, sous mes yeux... Si vous aviez souffert de ce mensonge, comme vous me le dites, vous n'auriez pas attendu, pour tout m'avouer, que j'eusse tenu dans ces mains la preuve irrécusable de votre infamie... Vous avez jeté le masque, ou plutôt je vous l'ai arraché. Je n'en voulais pas davantage... Quant aux détails de cette ignoble histoire, épargnez-les-moi. Ce n'est pas pour les entendre que je suis rentrée dans une maison dont tous les coins me rappellent assez que j'ai cru en vous naïvement, profondément, aveuglément, et que vous m'avez trahie, et non pas un jour, mais tous les jours, que vous me trahissiez encore avant-hier, hier, ce matin, il y a une heure... Je vous le répète, cela me suffit... »

— « Mais cela ne me suffit pas, à moi!... » s'écria Boleslas. « Oui, tout ce que vous venez de dire est vrai, et j'ai mérité que vous me le disiez. Mais ce que vous n'avez pas pu lire dans les papiers qu'on vous a livrés, ce que je garde depuis ces deux ans au fond de mon cœur et qui doit en sortir, c'est qu'à travers ces funestes entraînements, je n'ai jamais cessé de vous aimer... Ah! ne vous reculez pas de moi, ne me regardez pas avec ce regard... Je viens de le sentir une fois de plus, au déchirement que j'ai éprouvé tandis que vous me parliez, il y a quelque chose en moi qui n'a jamais cessé d'être à vous. Cette femme a pu être mon aberration. Elle a pu avoir ma folie, mes sens, ma passion, tous les mauvais instincts de mon être...

Vous êtes restée mon culte, ma tendresse, ma religion... Si je vous ai menti, ç'a été parce que je me rendais trop compte que le jour où vous sauriez ma faute, je vous verrais là, devant moi, désespérée et implacable, comme vous êtes, comme je ne peux pas supporter que vous soyez... Jugez-moi, condamnez-moi, maudissez-moi, mais sachez, mais sentez que, malgré tout, je vous ai aimée, que je vous aime... »

Il avait de nouveau parlé avec une exaltation qui n'était pas feinte. Trahi comme il venait de l'être, et si douloureusement, il comprenait trop bien le prix de la créature de loyauté qu'il avait devant lui et qu'il risquait de perdre. S'il ne lui touchait pas le cœur en ce moment, à la veille d'aller se battre, quand le toucherait-il ? Aussi s'était-il approché d'elle avec les mêmes gestes d'adoration suppliante et passionnée qu'il avait autrefois, lorsque, aux premiers temps de leur mariage et avant sa trahison, il lui disait son amour. Sans doute ce ressouvenir s'imposa à Maud et la révolta, car ce fut avec une véritable horreur qu'elle se recula davantage en répondant :

— « Taisez-vous. Ce mensonge-là est plus hideux encore que les autres. Il me fait plus de mal. J'ai trop honte, pour vous, de voir que vous n'avez même pas le courage de votre faute. Dieu m'en est témoin, j'aurais trouvé encore de quoi vous estimer si vous m'aviez dit : « J'ai cessé de vous aimer. « J'ai pris une maîtresse. Il m'était commode de vous mentir. « Je vous ai menti. J'ai tout sacrifié à ma passion, tout, mon « honneur, mes devoirs, mes serments et vous avec. » Ah ! parlez-moi de la sorte, que j'aie enfin avec vous le sentiment de la vérité... Mais que vous osiez me répéter des mots de tendresse après ce que vous m'avez fait, cela me donne pour vous trop de répulsion, et c'est trop amer... »

— « Oui », dit Boleslas, « vous devez penser ainsi. Vraie et simple comme vous l'êtes, où auriez-vous appris à comprendre ce que c'est qu'une volonté faible qui veut et qui ne veut pas, qui se relève et qui retombe ? Et cependant, si je ne vous aimais pas, dans quel intérêt vous mentirais-je ? Est-ce que j'ai quelque chose à ménager maintenant ? Ah ! si vous

saviez dans quel moment je me trouve, à la veille de quel jour je vous supplie de croire au moins que le meilleur de moi-même n'a jamais cessé d'être à vous!... » C'était la tentative la plus forte qu'il pût hasarder pour ramener ce cœur d'épouse si profondément blessé que cette allusion à son duel. Car si elle ne lui en avait pas parlé, c'était sans doute qu'elle l'ignorait encore. Aussi fut-il bouleversé à nouveau de ce qu'elle lui répondit et qui lui prouvait à quel degré l'indignation avait tout paralysé en elle, même l'amour. Il répéta : « Si vous le saviez?... »

— « Que vous vous battez en duel demain, je le sais », dit-elle, « et pour votre maîtresse, je le sais aussi... »

— « Mais ce n'est pas vrai », s'écria-t-il, « ce n'est pas pour elle... »

— « Comment! » reprit Maud avec une énergie croissante. « Ce n'est pas à cause d'elle que vous êtes allé rue Leopardi provoquer votre rival? Car elle ne vous est même pas fidèle, et c'est justice. Ce n'est pas à cause d'elle que vous avez voulu entrer dans la maison, malgré le beau-frère de ce rival, et qu'une discussion est née entre vous, puis ce duel? Ce n'est pas à cause d'elle et pour vous venger que vous êtes revenu de Varsovie, parce que vous avez reçu des lettres anonymes qui vous ont tout appris? Et de tout savoir ne vous a pas dégoûté à jamais de cette créature!... Mais si elle avait daigné vous mentir, elle vous aurait encore à ses pieds, et vous osez me dire que vous m'aimez, quand vous n'avez même pas su m'épargner l'affront de savoir toutes ces vilenies, toutes ces bassesses, toutes ces hontes par quelqu'un d'autre?... »

— « Et qui donc? » demanda-t-il. « Nommez-moi du moins ce Judas... »

— « Ne prononcez pas ce mot », interrompit Maud amèrement, « vous en avez perdu le droit... Et puis ne cherchez pas si loin. Je n'ai vu aujourd'hui que Mme Maitland... »

— « Mme Maitland? » répéta Boleslas. « C'est Mme Maitland qui m'a dénoncé à vous? Mme Maitland qui a écrit les lettres anonymes? »

— « Elle a voulu se venger », répondit Maud qui ajouta : « Elle en avait le droit, puisque votre maîtresse lui avait pris son mari... »

— « Eh bien ! moi aussi, je me vengerai », s'écria le jeune homme. « Je le lui tuerai, ce mari, puisqu'elle y tient, après lui avoir tué son frère. Je les lui tuerai tous les deux, l'un après l'autre... » Son visage mobile, qui avait exprimé tout à l'heure la plus passionnée des supplications, n'exprimait plus maintenant que la haine et que la fureur, et le même changement s'était accompli dans sa sensibilité désordonnée. « A quoi bon ménager quoi que ce soit », continua-t-il, « aujourd'hui que je n'ai plus à vous ménager, vous qui seule me reteniez?... Je le vois trop, tout est fini entre nous. Votre orgueil et votre rancune sont plus forts que votre amour. S'il en était autrement, vous m'auriez supplié de ne pas aller me battre, et vous ne m'auriez fait qu'ensuite les reproches que vous m'avez faits d'abord, que vous aviez le droit de me faire, je ne le nie pas... Mais du moment que vous-même vous ne m'aimez plus, malheur à qui se trouvera sur mon chemin ! Malheur à Mme Maitland et à ceux qu'elle aime !... »

— « Cette fois du moins vous êtes sincère », répondit Maud avec un renouveau d'amertume. « Vous trouvez que je n'ai pas subi assez d'humiliations ? Vous voudriez que je vous suppliasse, moi, votre femme, de ne pas vous battre pour cette créature ? Et vous ne sentez pas l'outrage suprême qu'est pour moi cette rencontre?... D'ailleurs », continua-t-elle avec une solennité tragique, « je ne vous ai pas prié de venir pour avoir avec vous un entretien aussi douloureux qu'inutile, mais pour vous dire ma résolution... J'espère que vous ne m'obligerez pas à recourir, pour l'exécuter, aux moyens que la loi met en mon pouvoir?... »

— « Je n'ai pas mérité que vous me parliez ainsi », fit Boleslas hautainement.

— « Je coucherai encore ici cette nuit », reprit Maud sans relever cette réponse, « pour la dernière fois, et demain soir je partirai pour l'Angleterre. »

— « Vous êtes libre », dit-il en s'inclinant.

— « Et j'emmènerai mon fils », continua-t-elle.

— « Notre fils », rectifia-t-il, avec le sang-froid d'un homme repoussé dans un élan de tendresse et qui se reprend. « Cela, non. Je refuse. »

— « Vous refusez ? » dit-elle. « Eh bien, nous plaiderons !... Je le savais bien », ajouta-t-elle, hautaine à son tour, « que vous me forceriez d'avoir recours aux tribunaux. Mais je ne reculerai, moi non plus, devant rien. En me trahissant comme vous l'avez fait, vous avez trahi aussi votre enfant. Je ne vous le laisserai pas. Vous n'en êtes plus digne... »

— « Écoutez, Maud », reprit Boleslas, après un silence et douloureusement : « pensez que c'est la dernière fois peut-être que nous nous voyons... Demain, si j'ai succombé, vous ferez ce que vous voudrez... Si je vis, je vous promets de consentir à tout arrangement qui sera juste... Ce que je vous demande, et j'en ai le droit, malgré mes fautes, au nom de nos premières années, au nom de ce fils lui-même, c'est de me quitter sur un autre adieu, d'avoir un mouvement, je ne dis pas de pardon, mais de pitié... »

— « En avez-vous eu pour moi », répondit-elle, « quand il s'est agi de courir vers votre passion par-dessus mon cœur ?... Non ! » Et elle marcha devant lui pour gagner la porte, en le fixant d'un regard si altier qu'il baissa les yeux. « Vous n'avez plus de femme et je n'ai plus de mari... Je ne suis pas une madame Maitland, moi ; je ne me venge pas par des lettres anonymes ni par des dénonciations. Mais vous pardonner ?... Jamais, entendez-vous ? jamais !... »

Et elle sortit sur ce mot, où elle avait su mettre toute l'indomptable énergie de son caractère. Boleslas n'essaya pas de la retenir. Quand, une heure après cette horrible conversation, son valet de chambre vint l'avertir que le dîner était servi, le malheureux homme se tenait toujours à la même place, le coude sur la tablette de la cheminée et le front dans sa main. Il connaissait trop bien Maud pour espérer qu'elle changeât de volonté, et il y avait en lui-même, malgré ses

fautes, ses folies et ses complications, trop de véritable gentilhommerie pour employer des moyens de violence et la retenir malgré elle, quand il lui avait manqué si gravement. Ainsi elle allait partir ! S'il avait exagéré, tout à l'heure, l'expression de ses sentiments en disant, en s'imaginant plutôt qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer, c'était vrai qu'à travers tant de défaillances il lui gardait une affection toute particulière, faite de reconnaissance, de remords, d'estime et, il faut bien le dire, d'égoïsme. Il chérissait en elle un cœur du dévouement duquel il était absolument sûr, et puis, comme beaucoup de maris qui trompent une épouse irréprochable, il en était fier, tout en lui étant infidèle. Elle lui apparaissait à la fois comme la dignité et comme la charité de sa vie. Elle était demeurée à ses yeux celle à qui l'on doit revenir toujours, l'amie assurée des instants d'épreuve, le port après la tempête, la paix morale quand il serait lassé des troubles de la passion. Quelle existence aurait-il maintenant, lorsqu'elle l'aurait quitté? Car elle le quitterait. Cette résolution était irrévocable. Tout s'écroulait à la fois autour de lui. Cette maîtresse, à laquelle il avait sacrifié le plus noble cœur et le plus aimant, il l'avait perdue dans des conditions si abjectes que leurs deux années de passion en étaient déshonorées. Sa femme allait partir, et arriverait-il à garder son fils? Il était revenu pour se venger, et il n'avait même pas réussi à joindre son rival. Cet être, tout en impressions, avait éprouvé alors devant tant de coups répétés un découragement de la vie si absolu qu'il trouva douce la perspective de s'exposer demain comme il allait faire, en même temps qu'un flot plus âcre de rancune lui jaillissait de l'âme à l'idée de toutes les personnes mêlées à son aventure. Il eût voulu pouvoir briser de ses mains Mme Steno et Maitland, Lydia et Florent, Dorsenne aussi, pour lui avoir donné cette fausse parole d'honneur qui avait encore exaspéré sa soif de vengeance en l'abusant quelques heures. Ce tumulte de pensées ne fit que s'accroître quand il fut seul assis avec son fils à la table du dîner. Ce matin encore, il avait en face de lui le sourire et les yeux de sa femme. La suppression de

cette présence, dont il sentait la valeur unique à cette minute, lui fut si profondément douloureuse qu'il voulut hasarder une dernière tentative, et après le repas il pria le petit Luc d'aller voir si sa mère pouvait les recevoir tous les deux. L'enfant revint avec une réponse négative.

— « Maman repose. Elle a demandé qu'on ne la réveillât pas... »

Ainsi la chose était irrémissible. Elle ne reverrait pas son mari avant le lendemain, — s'il vivait. Car Boleslas avait eu beau se convaincre cet après-midi qu'il n'avait rien perdu de son habileté au pistolet en s'exerçant sous les regards admiratifs de ses témoins, un duel est toujours une loterie. Il pouvait y rester, et si cette possibilité d'une éternelle séparation n'avait pas fléchi cette femme blessée, quelle prière la fléchirait? Il l'aperçut en pensée qui en ce moment même, tous volets clos, toute lumière éteinte, souffrait dans les ténèbres de cette souffrance qui maudit et ne pardonne pas. Que cette image lui fut de nouveau cruelle! Et pour qu'elle sût du moins combien il souffrait, lui aussi, par un témoignage dont elle ne douterait pas, il prit leur fils entre ses bras et il le serra contre sa poitrine en lui disant:

— « Si tu vois ta mère avant moi, tu lui raconteras que nous avons passé sans elle une soirée bien triste, n'est-ce pas?... »

— « Mais qu'as-tu? » s'écria l'enfant. « Tu m'as mouillé toute la joue. Tu pleures? »

— « Tu lui raconteras cela encore, tu me le promets », répondit le père, « pour qu'elle se soigne bien en voyant comme nous l'aimons... »

— « Mais », fit le petit garçon, « elle n'était pas malade quand nous nous sommes promenés ensemble après le déjeuner. Elle était si gaie... »

— « Aussi je pense que ce ne sera rien », reprit Gorka. Il lui fallut renvoyer son fils et sortir. Il se sentait si horriblement triste qu'il eut physiquement peur de rester seul à la maison. Mais où aller? Machinalement il se rendit au cercle,

quoiqu'il fût trop tôt pour y rencontrer nombreuse compagnie. Il y tomba sur Pietrapertosa et Cibo qui avaient dîné là, et qui, abandonnés sur des divans, conféraient à mi-voix avec le sérieux de deux ambassadeurs qui discutent la question de la Bulgarie ou celle de l'Égypte.

— « Tu as l'air tout nerveux », dirent-ils à Boleslas, « toi qui étais si bien en forme cet après-midi... »

— « Oui », insista Cibo, « tu aurais dû dîner avec nous comme nous te l'avions demandé... »

— « Quand on se bat le lendemain », continua Pietrapertosa sentencieusement, « il ne faut voir ni sa femme ni sa maîtresse. Mme Gorka ne soupçonne rien, j'espère?... »

— « Absolument rien », répondit Boleslas; « mais vous avez raison. J'aurais mieux fait de ne pas vous quitter. Enfin, me voici. Nous allons tuer les idées noires en jouant et en soupant... »

— « Jouer et souper!... » s'écria Pietrapertosa. « Et ta main? Songe à ta main. Tu trembleras et tu manqueras ton homme... J'ai vu Casal, chez Gastinne, au visé, ne pas faire une mouche sur cinquante balles, parce qu'il s'était mis en banque la nuit précédente... »

— « Léger dîner », dit Cibo, « coucher à dix heures, lever à six, et tout de suite deux œufs à la coque avec un verre de vieux porto, c'est la recette de Machault que je te donne... »

— « Et que je ne suivrai point », dit Boleslas, qui ajouta: « Je vous donne ma parole que si je n'avais pas d'autre sujet de souci que ce duel, vous ne me verriez pas dans cet état... »

Il avait prononcé cette phrase avec une voix tragique où les deux Italiens sentirent la sincérité. Ils se regardèrent l'un l'autre sans insister. Ils étaient trop fins et trop avertis des moindres racontars du grand village qui est Rome, pour ne pas avoir deviné la cause véritable de la rencontre entre Florent et Boleslas. D'autre part, ils connaissaient trop ce dernier pour ne pas se méfier toujours un peu de ses attitudes. Cependant il y avait une si simple émotion dans son accent

qu'ils le plaignirent spontanément, et, sans s'être donné le mot, ils ne soulevèrent plus aucune objection aux caprices de leur fantasque client, qu'ils ne quittèrent qu'à deux heures du matin. Et bien leur en prit. Car Boleslas s'étant avisé de se mettre en banque vers les minuit, malgré le spectre évoqué des mauvais cartons de Casal, et leur ayant offert un tant pour cent dans son jeu, ils se trouvèrent, à la fin d'une partie poussée follement à coups de tirages extraordinaires, avoir gagné chacun deux ou trois cents louis. C'étaient quelques jours de plus à Paris dans le prochain voyage. Aussi eurent-ils un vrai mérite à regretter la chance de leur ami, comme ils firent en se séparant :

— « J'ai bien peur pour lui », dit Cibo. « Cette veine au jeu la veille d'un duel, mauvais signe, très mauvais signe... »

— « D'autant plus que *quelqu'un* était là », répondit Pietrapertosa, en faisant avec ses doigts le signe qui conjure la *jettatura*. Pour rien au monde il n'aurait nommé le personnage contre le mauvais œil duquel il se prémunissait de la sorte. Mais Cibo le comprit, et, tirant de la poche de son pantalon sa montre qu'il attachait ainsi à l'anglaise avec une chaîne de sûreté accrochée elle-même dans sa ceinture, il montra parmi les breloques une petite corne d'or :

— « Je ne l'ai pas lâchée de la soirée », dit-il. « Le pire, c'est que Gorka ne dormira pas, et alors, la main?... »

Le premier de ces deux pronostics devait seul se vérifier. Parmi les faits singuliers qui s'observent dans les crises de surexcitation nerveuse, il faut ranger cette infatigabilité où s'usent les réserves profondes de la vie, mais qui, sur le moment, semble tenir du miracle. Rentré à cette heure follement tardive, Boleslas ne se coucha même pas. Il employa le reste de la nuit à écrire une longue lettre à sa femme, une à son fils pour lui être remise lors de ses dix-huit ans, le tout en cas de malheur. Puis il passa la revue de ses papiers et il tomba sur le paquet des lettres de Mme Steno. D'en relire seulement quelques-unes et de regarder les portraits de cette infidèle maîtresse exalta encore sa colère,

au point qu'il enferma le tout dans une grande enveloppe à l'adresse de Lincoln Maitland. Il ne l'eut pas plus tôt cachetée qu'il haussa les épaules en disant: « A quoi bon? » Il enleva la pièce d'étoffe qui bouchait le trou de la cheminée, et, posant cette enveloppe sur les chenets, il y mit le feu. L'aube le surprit qui secouait avec des pincettes ces débris de ce qui avait été la plus ardente, la plus complète passion de sa vie, et il rallumait encore la flamme sous les morceaux de papier demeurés intacts. Ce déraisonnable emploi d'une nuit qui pouvait être sa dernière avait à peine pâli son visage. Pourtant ses amis, qui le connaissaient bien, tressaillirent de lui voir ce masque d'une impassibilité sinistre lorsqu'il descendit de son phaéton, vers les huit heures, devant l'auberge fixée pour le rendez-vous. Il avait commandé cette voiture la veille, afin de tromper les soupçons de sa femme par l'apparence d'une de ces sorties matinales qui lui étaient habituelles. Dans son désarroi moral, il avait oublié de donner un contre-ordre, et ce hasard fit qu'il échappa aux deux policiers chargés par la questure de surveiller le palazzetto Doria, sur la dénonciation de Lydia Maitland. La victoria de louage que prirent ces agents eut bientôt perdu la trace de la fringante jument anglaise, menée comme un homme de ce caractère et de cette situation morale pouvait mener. La précaution de la sœur de Chapron se trouva donc déjouée de ce côté-là, et elle ne réussit pas davantage à l'égard de son frère, qui, pour éviter une explication avec Lincoln, avait pris le parti, sous le prétexte d'une visite à la campagne, d'aller dîner et coucher à l'hôtel. C'est là que Montfanon et Dorsenne étaient venus le chercher pour le conduire au rendez-vous dans le classique landau. A peu près vers la hauteur du cirque de Maxence, sur la voie Appienne, ils avaient été dépassés par le phaéton de Boleslas :

— « Vous pouvez être bien tranquille », avait dit Montfanon à Florent, « comment voulez-vous qu'on vise juste après s'être fatigué les bras de la sorte? »

Ç'avait été la seule allusion au duel faite entre les trois

hommes pendant le trajet qui avait duré environ une heure. Florent avait causé comme il causait d'habitude, en posant toutes sortes de questions de détail qui attestaient son souci de minutieux renseignements, — la plupart capables d'être utilisés par son beau-frère; — et le marquis avait répondu en évoquant, d'après son érudition ordinaire, quelques-uns des souvenirs qui peuplent cette immense campagne semée de tombeaux, d'aqueducs mutilés, de villas écroulées, avec l'admirable ligne des Monts Albains pour la fermer là-bas. Dorsenne, lui, était resté silencieux. C'était la première affaire à laquelle il assistait, et son angoisse nerveuse était extrême. Des pressentiments tragiques lui serraient le cœur, et, en même temps, il appréhendait à chaque minute que les scrupules religieux de Montfanon se réveillant, il ne fallût chercher un autre témoin et remettre encore une solution du moins toute proche. Pourtant la lutte qui se livrait dans le cœur du « vieux ligueur », entre le gentilhomme et le chrétien, ne se traduisit, durant cette route, que par un geste presque imperceptible. Au moment où la voiture avait passé devant l'entrée des catacombes de Saint-Calixte, l'ancien soldat du Pape avait détourné la tête. Puis il avait repris la conversation avec un redoublement de verve pour se taire à son tour, cependant, lorsque le landau prit, un peu après le tombeau de Cæcilia, un chemin transversal dans la direction de la voie Ardéatine. C'était là que se trouvait l'*Osteria del tempo perso,* construite sur le terrain appartenant à Cibo, où devait avoir lieu le combat. Devant cette bicoque dont l'enseigne était surmontée par le blason du pape Innocent VIII, trois voitures attendaient déjà : le phaéton de Gorka, puis un landau qui avait dû amener Cibo, Pietrapertosa et le médecin, enfin une simple *botte* dans laquelle était venu un chargeur. Cet insolite rassemblement de véhicules risquait bien d'attirer l'attention de quelques carabiniers en tournée, mais Cibo garantissait la discrétion de l'aubergiste, lequel portait en effet à son maître cette dévotion de vassal à seigneur encore fréquente en Italie. Aussi les trois nouveaux venus n'eurent-

ils pas à donner la moindre explication. A peine descendus de voiture, la fille de service les conduisit à travers la salle commune où se trouvaient en ce moment deux chasseurs qui déjeunaient, leurs fusils entre leurs jambes, et qui, en vrais Romains de Rome, daignèrent à peine regarder les étrangers. Ceux-ci passèrent de cette salle commune dans une petite cour, puis de cette cour, à travers un hangar, dans un vaste enclos fermé de planches et planté, çà et là, de quelques pins parasols. Cette espèce de terrain vague avait servi autrefois de poulinière à Cibo. Il avait essayé d'augmenter son assez maigre revenu en achetant à très bon compte des chevaux de hasard, destinés à être engraissés dans le repos, puis revendus à des cochers de fiacre, moyennant un faible bénéfice. Cette spéculation ayant avorté, l'endroit demeurait inculte et inoccupé, sauf dans des circonstances pareilles à celle de cette matinée.

— « Nous arrivons les derniers », dit Montfanon qui regarda sa montre, « nous sommes tout de même de cinq minutes en avance... Souvenez-vous », ajouta-t-il tout bas en s'adressant à Florent, « bien effacer le corps. Après avoir tiré, l'avant-bras replié tout de suite dans la ligne haute... Et surtout pas de coup de doigt... »

— « Merci », répondit Florent qui regarda le marquis et Dorsenne avec des yeux qu'il n'avait ordinairement que pour Lincoln, « et vous savez, quoi qu'il arrive, c'est merci pour tout, et du fond du cœur... »

Le jeune homme avait mis tant de grâce à cet adieu, son courage était si simple, son sacrifice à son beau-frère si magnanime et si naturel; enfin, depuis ces deux jours, les deux témoins avaient pu si bien apprécier le charme de cette admirable nature, absolument dépourvue de retour personnel, qu'ils lui serrèrent la main l'un et l'autre avec une émotion de vrais amis. Ils furent d'ailleurs pris eux-mêmes et tout de suite dans cette série de préparatifs sans lesquels le rôle d'assistant serait physiquement insupportable à des personnes douées d'un peu de sensibilité. Entre gens expérimentés comme

l'étaient Montfanon, Cibo et Pietrapertosa, ces préliminaires sont vite réglés. Le code en est précis comme la marche d'un ballet. Vingt minutes après l'entrée des derniers arrivants, les deux adversaires étaient en face l'un de l'autre. Le signal était donné. Les deux coups de pistolet partaient simultanément, et Florent s'affaissait sur l'herbe qui, déjà roussie, tapissait tout l'enclos. Il avait une balle dans la cuisse. Dorsenne a raconté souvent depuis lors, comme un trait singulier de la manie littéraire, qu'à la seconde où le blessé était tombé, lui-même, malgré l'anxiété qui l'étreignait, avait regardé Montfanon pour l'étudier. Il ajoute que jamais il n'a vu un visage exprimer la piété douloureuse comme celui de cet homme qui, dédaignant le respect humain, faisait en ce moment le signe de la croix. C'était le dévot des catacombes, parti de l'autel des martyrs pour accomplir une œuvre de charité, puis égaré par la colère jusqu'à se mettre dans la nécessité de participer à un duel, qui demandait pardon à Dieu. Quels remords s'agitaient dans le cœur de ce chrétien fervent, presque mystique, et si étrangement mêlé à une aventure devenue sanglante? Il eut du moins ce soulagement qu'après un premier examen, et quand on eut emporté Florent dans une chambre préparée à tout hasard par les soins de Cibo, le médecin déclara qu'il répondait du blessé. La balle allait même pouvoir être enlevée sur-le-champ, et comme ni l'os ni les muscles essentiels n'étaient lésés, c'est une affaire de quelques semaines au plus.

« Il ne nous reste », conclut Cibo, qui avait rapporté cette réponse, « qu'à rédiger notre procès-verbal. »

A cet instant, et comme les témoins se préparaient à rentrer dans la maisonnette pour cette dernière et rassurante formalité, un incident se produisit, absolument inattendu, qui devait transformer cette rencontre jusque-là banale en un de ces duels mémorables dont il est indéfiniment question devant les cheminées des clubs et dans les salles d'armes. Si Pietrapertosa et Cibo n'ont pas cessé, depuis ce matin-là, de croire à la *jettatura* du « quelqu'un » que ni l'un ni l'autre n'avaient nommé, il faut convenir qu'ils sont bien injustes, car le bon-

heur d'avoir gagné de quoi grossir leur bourse parisienne n'était certes rien à côté de cet autre : avoir à discuter avec les Casal, les Machault et autres professionnels, le cas presque unique où ils se trouvèrent mêlés. Boleslas Gorka, qui, une fois son adversaire tombé, s'était promené de long en large, sans paraître se soucier du plus ou moins de gravité de la blessure, s'avança tout d'un coup vers le groupe formé par les quatre hommes, et d'un ton de voix qui ne permettait pas de présager l'incroyable agression à laquelle il allait se livrer :

— « Je vous demande une minute, messieurs », fit-il. « Je désirerais dire quelques mots en votre présence à M. Dorsenne... »

— « Je suis à votre disposition, Gorka », répondit Julien, qui, lui, ne se méprit pas sur l'intention hostile de son ancien ami. Il ne devinait pas la forme qu'allait prendre cette hostilité, mais il avait toujours sur la conscience sa parole d'honneur faussement donnée, et il était prêt à en rendre raison.

— « Ce ne sera pas long, monsieur », reprit Boleslas, toujours avec la même politesse insolemment cérémonieuse; « vous savez que nous avons un compte à régler ensemble... Or comme j'ai quelque motif de ne pas croire à la validité de votre honneur, je désirerais vous enlever tout prétexte à faux-fuyants. » Et avant que personne pût s'opposer à cet inouï procédé, il avait levé son gant et frappé Dorsenne au visage. Pendant que Gorka parlait, l'écrivain avait pâli d'une manière affreuse. Il n'eut pas le temps de répondre à l'outrage atroce qu'il venait de recevoir par un outrage semblable, car les trois spectateurs de cette scène s'étaient jetés entre lui et son agresseur. Il les écarta d'un geste de résolution :

— « Prenez garde, messieurs », dit-il. « En m'empêchant d'infliger à M. Gorka la correction qu'il mérite, vous vous engagez à me faire obtenir une autre réparation. Et je la veux immédiate... Je ne quitterai pas cet endroit », continua-t-il, « sans l'avoir obtenue. »

— « Et moi sans vous l'avoir donnée », répondit Boleslas. « C'est tout ce que je demande. »

— « Non, Dorsenne », s'écria Montfanon, qui avait été le premier à retenir le bras déjà levé de l'écrivain, « vous ne vous battrez pas ainsi... Vous n'en avez pas le droit, d'abord. Il faut au moins vingt-quatre heures entre ce qui fait l'objet d'une rencontre et cette rencontre... Et vous, messieurs, vous n'allez pas accepter de servir de témoins à M. Gorka, après qu'il vient de manquer d'une manière si grave à toutes les règles du terrain... Si vous vous y prêtez, c'est de la barbarie, de la folie, tout ce que vous voudrez. Ce n'est plus du duel... »

— « Je vous répète, Montfanon », reprit Dorsenne, « que je ne m'en irai pas d'ici et que M. Gorka n'en sortira pas avant que j'aie obtenu la réparation à laquelle, moi, je sens que j'ai droit tout de suite... »

— « Et moi, je répète que je suis aux ordres de M. Dorsenne, tout de suite aussi », reprit Boleslas.

— « Fort bien, messieurs », dit Montfanon. « Il ne nous reste plus qu'à vous laisser vous arranger l'un avec l'autre comme vous l'entendrez, et à nous retirer... N'est-ce pas votre avis? » continua-t-il en s'adressant à Cibo et à Pietrapertosa, qui ne répondirent pas directement.

— « Certainement », fit l'un, « le cas est difficile... »

— « Il y a pourtant des précédents », insinua l'autre.

— « Oui », reprit Cibo, « quand ce ne serait que les deux duels successifs de Henry de Pène... »

— « Voilà qui me paraît pourtant faire autorité », conclut Pietrapertosa.

— « Il n'y a pas d'autorité qui tienne », s'écria de nouveau Montfanon. « Je ne suis pas venu assister ici à une boucherie, et je n'y assisterai pas... Je pars, messieurs, et je compte bien que vous en ferez autant, car je ne suppose pas que vous alliez prendre des cochers pour jouer le rôle de témoins... Adieu, Dorsenne... Vous ne doutez pas de mon amitié pour vous. Je crois vous en donner une preuve vraie en ne vous permettant pas de vous battre dans des conditions pareilles... »

Quand le vieux gentilhomme fut rentré dans l'auberge, il attendit dix minutes, persuadé que son départ déterminerait

celui de Cibo et de Pietrapertosa, et que cette nouvelle affaire, si étrangement greffée sur l'autre, serait remise au lendemain. Il n'avait pas menti. C'était sa vive amitié pour Julien qui lui avait fait appréhender un duel organisé de la sorte, sous le coup d'une trop juste fureur. L'inqualifiable violence de Gorka ne permettait certes point d'éviter cette seconde rencontre. Mais plus l'insulte avait été outrageuse, plus il importait que les conditions du combat fussent fixées froidement, après une discussion sévère. Pour tromper son impatience de voir reparaître les quatre jeunes gens, Montfanon demanda à l'aubergiste de lui indiquer où l'on avait porté Florent, et il monta au premier étage de la maison, dans l'étroite chambre où le médecin achevait de panser la jambe du blessé.

— « Vous voyez », dit ce dernier avec un sourire souffrant, mais tranquille, « j'en aurai pour un mois à boiter un peu... Et Dorsenne?... »

— « Il va venir, j'espère », répondit Montfanon, qui ajouta avec une mauvaise humeur exaspérée : « Dorsenne est un fou. Voilà ce que c'est que Dorsenne, et Gorka une bête fauve qu'il faudrait abattre comme un loup enragé. Voilà ce que c'est que Gorka... » Et il raconta l'épisode du soufflet aux deux hommes si stupéfiés que le docteur s'arrêta dans son pansement, la bande de linge à la main. « Et ils voulaient se battre là, tout de suite, comme des Peaux-Rouges. Pourquoi ne pas se scalper pendant qu'ils y sont?... Et ce Cibo, et ce Pietrapertosa qui auraient consenti à ce duel si je n'y avais mis le holà!... Il leur manque deux témoins heureusement, et ce n'est pas facile à trouver en battant la campagne romaine, deux braves témoins qui sachent signer un procès-verbal, puisque c'est leur méthode aujourd'hui d'en venir toujours à ces chiffons de papier... Nous en avons eu deux témoins de cette espèce, un de mes amis et moi, à vingt francs pièce. Mais c'était à Paris, en 62... » Et il s'engagea dans le récit de cette lointaine affaire, pour tromper une inquiétude qui éclata de nouveau en propos entrecoupés : « Il paraît qu'ils ne se décident pas vite à se séparer... Ce n'est pourtant pas possible

qu'ils se battent... Est-ce qu'on pourrait les voir d'ici?... » Et il s'approcha de la fenêtre qui ouvrait en effet sur l'enclos. Le spectacle que ses yeux rencontrèrent finit de bouleverser l'excellent homme, qui balbutia : « Les malheureux!... Mais c'est une monstruosité. Mais ils sont tous fous. Ils les ont trouvés, ces témoins... Et qui ont-ils pris? Ces deux chasseurs d'en bas!... Ah! Mon Dieu! Mon Dieu!... » Il ne put continuer. Le médecin s'était précipité à la fenêtre, lui aussi, pour voir ce qui allait se passer, sans prendre garde que Florent s'y traînait de son côté. Demeurèrent-ils là quelques minutes, un quart d'heure ou plus longtemps? Ils n'ont jamais pu s'en rendre compte, tant leur inexprimable émotion les paralysa de terreur. Comme Montfanon l'avait pressenti, les conditions du duel étaient devenues aussitôt terribles. Pietrapertosa, qui paraissait diriger le combat, après avoir mesuré un espace assez long, d'environ cinquante pas, était en train de tracer au milieu deux lignes distantes l'une de l'autre d'à peine dix ou douze mètres.

— « Ils ont choisi le duel à marche interrompue... », gémit l'ancien bretteur que sa connaissance du terrain ne trompait point. Dorsenne et Gorka, une fois mis en face l'un de l'autre, commencèrent en effet d'avancer, tantôt levant, tantôt abaissant leur arme avec la lenteur effrayante de deux adversaires bien résolus à ne pas se manquer. Un premier coup partit. C'était celui de Boleslas. Dorsenne n'était pas touché. Il avait encore quelques pas à faire pour arriver à la limite, il les fit, et il s'arrêta pour viser l'autre, avec une si évidente intention de le tuer que l'on entendit distinctement Cibo crier :

— « Tirez donc, pour Dieu! Tirez donc... »

Julien pressa la gâchette comme s'il eût obéi instinctivement à cet ordre, incorrect, mais trop naturel pour être même remarqué. Le coup partit, et ce fut de la part des trois spectateurs penchés à la fenêtre de la chambre trois exclamations simultanées en voyant le bras de Gorka s'abaisser, et sa main laisser échapper le pistolet sans que l'homme lui-même tombât.

— « Ce n'est rien », s'écria le médecin, « ce n'est qu'un bras cassé... »

— « Le bon Dieu a été meilleur pour nous que nous ne le méritions... », dit le marquis.

— « Voilà au moins ce furieux en repos... Brave Dorsenne !... » dit Florent qui pensait à son beau-frère ; il ajouta avec gaieté, en s'appuyant sur Montfanon et le médecin pour regagner le canapé : « Finissez vite, docteur ; on va avoir besoin de vous tout de suite en bas.. »

IX

ALBA LUCIDE

Le coup d'œil du chirurgien avait diagnostiqué juste. La balle de Dorsenne avait frappé Gorka au-dessous du poignet. Deux centimètres de plus à droite ou à gauche, et sans doute Boleslas était tué du coup. Il en serait quitte pour une fracture de l'avant-bras qui allait le tenir quelques jours dans la chambre, puis le condamner quelques semaines à l'ennui d'un appareil. Cette bénigne solution était celle que cet homme, passionné jusqu'à la fureur, devait le plus abhorrer. Aussi, lorsqu'on l'eut ramené chez lui et que son médecin personnel, appelé en toute hâte, lui eut fait un pansement définitif, en lui prescrivant pour ces premières heures de fièvre le lit et le repos, il éprouva une nouvelle crise de rage impuissante qui dépassa encore celles de la veille et du matin. Toutes les portions vives de son âme, les plus hautes et les plus mesquines, saignaient à la fois et le faisaient souffrir d'une pire souffrance que son bras blessé. Était-il assez atteint d'abord dans son amour-propre, dans ce besoin presque maladif, et d'ailleurs justifié, de figurer au regard de ceux qui le connaissaient un personnage extraordinaire? Il avait fondu de Varsovie à travers l'Europe comme un vengeur de son

amour trahi, et il avait commencé par manquer son rival. Au lieu de le provoquer sur-le-champ dans le salon de la villa Steno, il avait attendu, et un autre avait eu le temps de se substituer à celui qu'il voulait châtier. Cet autre, dont la mort eût du moins donné une tragique issue à cette absurde aventure, à peine Boleslas l'avait-il touché. Il avait voulu, en frappant Dorsenne, exécuter du moins un félon, qu'il considérait comme s'étant joué de la plus sacrée des confiances. Il n'avait abouti qu'à fournir à ce faux ami une occasion de l'humilier atrocement, sans compter qu'il s'était mis dans l'impossibilité de se battre à nouveau pour bien des jours. Aucune des personnes qui l'avaient outragé ne serait punie avant longtemps, ni son grossier et lâche rival, ni sa perfide maîtresse, ni ce monstre de Lydia Maitland dont il venait de découvrir l'infamie. Ils étaient tous heureux et triomphants, par ce beau jour radieux de mai, tandis qu'il gémissait, lui, sur cette couche de douleur. C'est ce que lui prouvèrent trop clairement cet après-midi même ses deux témoins, les seuls visiteurs pour lesquels il n'eût pas consigné sa porte, et qui vinrent le voir vers les cinq heures. Ils arrivaient des courses de Tor di Quinto qui avaient lieu ce jour-là.

— « Tout va bien », commença Cibo, « je réponds que personne n'a parlé... Je te l'ai déjà dit, je suis sûr de mon aubergiste, et nous avons payé les témoins et les cochers en conséquence... »

— « Mme Steno et sa fille étaient là ? » demanda soudain Boleslas.

— « Oui », répondit le Romain que la brusquerie de cette question surprit trop vivement pour que sa diplomatie habituelle esquivât la réponse.

— « Et avec qui ? » demanda de nouveau le blessé.

— « Mais toutes seules », répliqua cette fois Cibo avec un empressement où Boleslas distingua une intention de le tromper.

— « Et Mme Maitland ? »

— « Elle était là aussi avec son mari », dit Pietrapertosa

sans rien comprendre aux coups d'œil de Cibo, « et tout Rome d'ailleurs. » Puis, préoccupé uniquement de la grande nouvelle : « Tu sais, le mariage entre Ardea et la petite Hafner est officiel? Ils étaient là aussi tous trois, les fiancés et le père, et si heureux! Je te jure que c'était gentil. C'est le cardinal Guérillot qui baptise la belle Fanny... »

— « Et Dorsenne? » interrogea encore le malade.

— « Il se promenait, plus poseur que jamais », reprit Cibo. « Je vais t'amuser en te racontant l'étonnante réponse qu'il a osé nous servir. Nous lui avons demandé comment il avait fait, lui si nerveux, — tu l'as vu jouer, — pour te viser comme il t'a visé, sans trembler. Car il n'y a pas à dire, il ne tremblait pas... Et devine ce qu'il m'a répondu... Qu'il s'était rappelé une recette de son maître Stendhal : réciter de mémoire quatre vers latins avant de lâcher son coup. — « Et peut-on « savoir lesquels vous avez choisis? » lui ai-je demandé. — « Comment donc! » a-t-il dit, et il m'a déclamé : *Tityre, tu patulæ recubans...* »

— « C'est le cas ou jamais », interrompit Pietrapertosa, « de rappeler le mot de Casal, quand ce *snob* de Figon nous vantait au petit club son vernis fabriqué d'après une recette du valet de chambre du prince de Galles... Si ce jeune homme ne se fiche pas de nous, je le plains beaucoup... »

Quoique les deux confrères en manie parisienne se fussent cité l'un à l'autre une centaine de fois cette médiocre plaisanterie, fort gratuitement attribuée au plus spirituel des viveurs d'aujourd'hui, ils en rirent de leur haut rire sonore qui acheva d'énerver le blessé. Il prétexta son besoin de repos pour renvoyer ces braves garçons, de la sympathie desquels il était sûr, qu'il venait d'éprouver loyaux et dévoués, mais ils lui faisaient trop mal en lui évoquant, sur ses questions d'ailleurs, les silhouettes ironiquement rayonnantes de ses ennemis. Quand on souffre d'une certaine sorte de souffrance, des propos comme ceux qu'échangeaient naïvement les deux imitateurs romains de Casal sont, à la lettre, intolérables. On veut être seul pour se repaître du moins en paix de cette

amère nourriture, de cette rancune, exaspérée et inefficace, contre les gens et contre le sort, dont Gorka se sentait en ce moment le cœur rempli. La présence de son ancienne maî tresse aux courses, et par cet après-midi, l'ulcérait plus cruellement que le reste. Il ne doutait pas qu'elle ne sût par Maitland, lui-même renseigné certainement par Chapron, et le double duel et sa blessure. Ainsi c'était à cause d'elle qu'il s'était battu, et, le jour même, elle allait se montrer, sourire, coqueter, comme si deux ans de passion n'avaient pas mêlé leurs existences, comme s'il n'était pour elle qu'une connaissance du monde, un invité quelconque de ses dîners et de ses soirées! Il savait si bien ses habitudes, et comme elle savourait avidement, quand elle aimait, la présence de celui qu'elle aimait. Sans doute elle avait donné rendez-vous sur ce champ de courses à Maitland; comme elle lui donnait rendez-vous autrefois à lui-même, et le peintre y était allé, lui aussi, quand il avait un blessé sur qui veiller, ce courageux, ce noble beau-frère qu'il avait laissé se battre pour lui. Que cet Américain égoïste et brutal était bien le digne amant de cette vile créature! L'image de ce couple heureux torturait le blessé de la plus âcre jalousie, celle où se mélange le dégoût, et, par contraste, il pensait à sa propre femme, à cette fière et tendre Maud qu'il avait perdue comme il avait perdu Catherine Steno. Il se revoyait dans d'autres indispositions, avec cette douce, cette sainte garde-malade au pied de son lit. Il revoyait les yeux sincères avec lesquels cette épouse si abominablement trahie le regardait, les gestes de ses mains loyales qui ne cédaient à personne le soin de le servir. Aujourd'hui elle l'avait laissé partir pour un combat peut-être mortel, sans le revoir. Il était rentré. Elle ne s'était même pas informée de sa blessure. Le médecin l'avait pansé sans qu'elle fût là, et il ne savait rien d'elle, sinon ce que lui avait rapporté leur fils. Car il demanda l'enfant à un moment donné. Il lui expliqua son bras cassé, comme il avait été convenu avec ses amis, par une chute dans l'escalier, et le petit Luc répondit :

— « Mais quand pourras-tu nous rejoindre, alors? Maman

a dit que nous partions pour l'Angleterre ce soir ou demain. Toutes les malles sont déjà presque finies... »

Ce soir ou demain? Ainsi, Maud exécutait sa menace. Elle s'en allait pour toujours et sans une explication. Il ne pourrait même pas plaider sa cause une fois encore auprès de cette femme qui ne répondrait certes pas à un appel nouveau, puisqu'elle avait trouvé dans son orgueil outragé la force de lui tenir rigueur même quand il courait un danger de mort. Devant eette évidence d'un pareil écroulement de toutes choses autour de lui, Boleslas subit un de ces accès de découragement profonds, absolus, irrémédiables, dans lesquels on n'espère, on ne désire plus rien que de s'endormir à jamais. Il en était là, à se demander indéfiniment : « Si j'essayais pourtant une démarche encore?... » et à se répondre : « Elle ne voudra pas... », lorsque son valet de chambre vint lui dire que la comtesse demandait à lui parler. La démence de ses idées était si complète qu'il s'imagina une seconde qu'il s'agissait de la comtesse Steno, et il demeura presque épouvanté de voir entrer sa femme. Certes les émotions traversées, durant ces quelques jours et parmi ce tumulte d'événements, avaient été bien extrêmes. Il n'en avait pas éprouvé de plus violente, même sous le pistolet levé de Dorsenne, qu'à voir s'approcher de son lit cette figure de son vivant remords. Le visage de Maud, ce jeune et frais visage où rayonnait d'ordinaire la beauté d'un sang renouvelé sans cesse par l'habitude anglaise du grand air et de l'exercice quotidien, montrait les traces indéniables des larmes, de la douleur et de l'insomnie. La pâleur des joues, le bistre des paupières, la sécheresse des lèvres et leur pli amer, la fièvre surtout des prunelles racontaient, plus éloquemment que des paroles, la terrible secousse dont cet être si équilibré était la victime. Ces vingt-quatre heures avaient agi sur elle comme certaines longues maladies où il semble que l'essence même de l'organisme soit altérée. Elle était une autre personne. Cette rapidité de métamorphose, si tragique et si saisissante, fit oublier à Boleslas ses propres angoisses. Il ne ressentit plus qu'un

immense regret, qui redevint de l'épouvante lorsque cette femme visiblement rongée de chagrin se fut assise et qu'il eut retrouvé dans ses yeux ce regard d'une implacabilité froide à travers la fièvre, devant lequel il avait déjà reculé la veille. Cependant elle était là, et cette présence inespérée fut pour le jeune homme, même dans ces conditions sinistres, une infinie douceur, et il le dit avec la grâce souple et à demi enfantine qu'il savait avoir quand il voulait plaire :

— « Vous avez compris que ce serait trop cruel de vous en aller sans m'avoir revu. Je n'aurais pas osé vous le demander, et pourtant c'était la seule joie que je pusse recevoir... Je vous remercie de me l'avoir donnée... »

— « Ne me remerciez pas », répondit Maud en secouant la tête, « ce n'est pas à cause de vous que je suis ici. C'est par devoir... Laissez-moi parler », insista-t-elle en arrêtant d'un geste une réplique du blessé, « vous me répondrez ensuite... S'il ne s'agissait que de vous et de moi, je vous le répète, je ne vous aurais pas revu... Mais, comme je vous l'ai dit hier, nous avons un fils... »

— « Ah ! » s'écria douloureusement Boleslas. « C'est pour me faire plus mal encore que vous êtes venue... Vous auriez dû penser cependant que je n'étais pas en état de discuter avec vous cette question si cruelle... Je croyais vous avoir dit, moi aussi, que je ne méconnaîtrais pas vos droits, à condition que vous ne méconnaissiez pas les miens. »

— « Ce n'est pas de mes droits que je veux vous parler, ni des vôtres », interrompit Maud ; « c'est des siens, les seuls qui comptent. Quand je vous ai quitté hier, je souffrais trop pour rien sentir que ma peine. C'est alors que, dans cette agonie morale, je me suis rappelé un mot que répétait mon père : — Quand on souffre, il faut regarder sa douleur en face ; elle vous apprend toujours quelque chose. — J'ai eu honte de ma faiblesse, et je l'ai regardée en face, cette douleur. Elle m'a appris d'abord à l'accepter, comme un juste châtiment d'avoir voulu me marier contre les conseils et les idées de ce pauvre père... »

— « Ne reniez pas notre passé », s'écria le jeune homme, « ce passé qui m'est resté si cher à moi, à travers tout... »

— « Non, je ne le renie pas », reprit Maud, « car c'est en y revenant, c'est en me reportant à mes impressions d'alors que j'ai pu trouver non pas une excuse, mais une explication à votre conduite... Je me suis rappelé ce que vous me racontiez, les malheurs de votre enfance et de votre jeunesse, et comment vous aviez grandi entre votre père et votre mère, passant six mois auprès de l'un, six mois auprès de l'autre, ne voulant, ne pouvant juger ni l'un ni l'autre, obligé de cacher à l'un vos sentiments pour l'autre. J'ai compris pour la première fois que cette séparation de vos parents n'a pas fait que vous endolorir le cœur à cette époque. C'est elle qui vous a faussé le caractère... Et j'ai lu d'avance l'histoire de Luc dans la vôtre. Écoutez, Boleslas, je vous parle comme je parlerais devant Dieu. Mon premier sentiment quand cette idée s'est présentée à mon esprit n'a pas été de reprendre la vie avec vous. Cette vie me sera trop cruelle désormais. Non, ç'a été de me dire : « J'aurai mon fils à moi seule. Il ne sentira que « mon influence... » J'en étais là ce matin quand je vous ai vu partir, — partir, me faire cela encore, me sacrifier une fois de plus ! Si vous vous étiez vraiment repenti, est-ce que vous m'auriez infligé ce dernier affront ? Et puis, quand vous êtes rentré, quand on est venu me dire que vous aviez le bras cassé, j'ai voulu moi-même annoncer au petit que vous étiez malade... J'ai vu combien il vous aimait, j'ai mesuré quelle place vous occupiez déjà dans son cœur, et j'ai compris que même si la loi me le donnait, comme je sais qu'elle me le donnerait, son enfance serait encore pareille à votre enfance, sa jeunesse pareille à votre jeunesse... Et alors », continua-t-elle avec un accent où l'émotion palpitait à travers l'orgueil, « puisque vous parlez de droit, je ne me suis pas reconnu celui de toucher à cela, à ce respect si tendre, à ce culte qu'il a pour vous, et je suis venue vous dire : — Vous m'avez fait bien du mal. Vous avez tué en moi quelque chose qui ne renaîtra jamais. Je sens que je porterai pendant des années un

poids sur l'esprit et sur le cœur à la pensée que vous avez pu me trahir comme vous m'avez trahie. Mais je sens aussi que pour notre fils cette séparation à laquelle je m'étais résolue est trop périlleuse. Je sens que je trouverai, dans cette certitude d'un danger moral à lui éviter, la force de continuer l'existence commune, et je la continuerai... Mais la nature humaine est la nature humaine, et cette force, je ne puis l'avoir qu'à une condition... »

— « Laquelle? » dit Boleslas. Le discours de Maud — car c'était bien un discours réfléchi et dont chaque phrase avait été pesée par cette scrupuleuse conscience — contrastait trop par sa lucidité raisonneuse avec l'état d'exaltation nerveuse où il vivait depuis ces quelques journées. Il en avait été plus vivement peiné qu'il ne l'eût été de reproches passionnés. Certaines de ces phrases, celle par exemple où elle avait parlé de son caractère faussé, l'avaient touché comme nous touchent des vérités que nous ne nous avouons pas, quoique nous les sachions trop vraies, à la place la plus sensible de son amour-propre. En même temps il avait été remué par le souvenir évoqué de la tendresse de son fils, et il avait senti que, s'il ne se réconciliait pas avec Maud à ce moment-ci, c'en était fait pour toujours de son avenir de famille. Il y avait un peu de tout cela dans les quelques mots qu'il ajouta à son interrogation : « Oui. Laquelle?... Quoique vous m'ayez parlé bien durement et que vous eussiez pu me dire les mêmes choses avec d'autres termes, quoique surtout il me soit très amer que vous condamniez tout mon caractère sur un seul égarement, je vous aime, j'aime mon fils, et je souscris d'avance à vos conditions. J'estime trop votre caractère, moi, pour douter qu'elles ne soient conciliables avec ma dignité. Quant au duel de ce matin », ajouta-t-il, « vous savez bien qu'il était trop tard pour reculer sans déshonneur... »

— « Je voudrais avoir votre promesse d'abord », répondit Mme Gorka qui ne releva point ces derniers mots, « que durant tout le temps où vous garderez la chambre, votre porte sera condamnée, comme la mienne... Je ne suppor-

terais ni cette créature chez moi, ni personne qui m'en parle ou qui vous en parle... »

— « Je vous le promets », dit le jeune homme, qui eut un flot de chaleur dans l'âme à cette première preuve que la jalousie de l'amante était si vivante encore sous la rancune de l'épouse, et il eut un sourire pour ajouter : « Ce ne sera pas un grand sacrifice... Ensuite?... »

— « Ensuite?... Aussitôt que le médecin le permettra, nous partirons pour mon pays. Nous laisserons des ordres afin qu'on déménage pendant notre absence. Nous nous établirons l'hiver prochain où vous voudrez, mais jamais plus dans cette maison, jamais plus dans cette ville... »

— « C'est promis encore », dit Boleslas, « et ce ne sera pas non plus un sacrifice. Et ensuite?... »

— « Ensuite? » dit-elle à voix basse comme si elle avait honte d'elle-même. « Jamais vous ne lui écrirez, jamais vous ne chercherez à savoir ce qu'elle devient... »

— « Je vous en donne ma parole », répondit Boleslas qui lui prit la main en insistant : « Et ensuite? »

— « Il n'y a pas d'ensuite », fit-elle en retirant sa main, mais doucement. Et elle commença de réaliser elle-même sa promesse de pardon, car elle disposa sous la tête du blessé un oreiller qui s'était dérangé tandis qu'il reprenait :

— « Si, ma noble Maud, il y a un ensuite. Il y a que je vous prouverai combien je vous disais vrai hier, en vous assurant que je vous aime malgré mes fautes. C'est la mère qui me revient aujourd'hui. Mais je veux ma femme, ma chère femme, et je la reconquerrai... »

Elle ne répondit plus. Elle avait éprouvé, en le regardant prononcer ces derniers mots avec une physionomie transfigurée, une émotion qui ne devait plus la quitter. Elle avait acquis, sous le coup de sa grande douleur, une intuition trop profonde de la nature de son mari, et cette souplesse slave qui la charmait autrefois en l'inquiétant allait désormais lui faire horreur. Cet homme à la conscience mobile et complaisante s'était déjà pardonné. Il lui avait suffi de concevoir ce

projet d'une réparation de longues années, pour revêtir en pensée le personnage de ce grand devoir et pour s'en estimer comme s'il eût réellement suffi à cette tâche difficile. Du moins pendant les huit jours qui séparèrent cette conversation de leur départ, observa-t-il strictement la parole qu'il avait donnée à sa femme. En vain Cibo, tour à tour, Pietrapertosa, Hafner, Ardea tentèrent-ils de pénétrer jusqu'à lui, et quand le train qui les emportait du côté de Florence et du Nord s'ébranla, il put demander à sa femme avec un orgueil cette fois justifié par les faits :

— « Êtes-vous contente de moi?... »

— « Je suis contente que nous ayons quitté Rome », dit-elle évasivement, et c'était vrai deux fois. D'abord elle ne se faisait pas d'illusion sur cette reprise d'énergie morale dont Boleslas était si fier. Elle savait que cette volonté instable était à la merci de la première sensation. Puis, elle ne l'avouait pas à son mari, mais la douleur d'une amitié brisée s'ajoutait en elle à la douleur de l'épouse trahie. La subite découverte des infamies de la mère d'Alba n'avait pas tué en elle son affection si forte pour la jeune fille, et durant toute cette semaine, occupée à ces préparatifs d'un départ définitif, elle n'avait cessé d'avoir dans le cœur la pointe de cette inquiétude : « Que pense-t-elle de mon silence?... Que lui a dit sa mère?... Qu'a-t-elle compris?... » — Elle n'était pas sortie une fois de chez elle sans se demander : « Si je la rencontrais ? » Elle n'avait pas reçu un courrier sans trembler de voir sur une enveloppe l'écriture d'Alba, cette irrégulière et nerveuse écriture où se devinait le déséquilibre caché de cette étrange enfant. Elle avait tant chéri la « pauvre petite âme », comme elle appelait la contessina, avec un joli terme anglais. Elle lui avait voué cette amitié particulière aux jeunes femmes pour les jeunes filles, — sentiment très fort et très délicat, qui ressemble, par sa nuance de tendresse, au dévouement d'une sœur aînée pour une sœur plus jeune. Il y entre un peu de naïve protection et un peu aussi de romanesque et gracieuse mélancolie. L'amie plus âgée est sévère et grondeuse.

Elle essaye d'assagir, en les enviant, les excessifs enthousiasmes de l'amie plus jeune. Elle reçoit, elle provoque ses confidences avec la touchante gravité d'une conseillère dont l'expérience aurait elle-même tant besoin d'être conseillée. L'amie plus jeune est curieuse et admirative. Elle se montre dans toute la vérité de ce gracieux éveil d'idées et d'émotions dont s'accompagnent les dernières années avant le mariage. Et quand il y a, comme c'était le cas pour Alba Steno, un certain désaccord d'âme entre cette amie plus jeune et sa mère, cette tendresse pour la sœur d'élection devient si profonde qu'elle ne saurait être rompue sans un déchirement de l'une et de l'autre part. C'est pour cela qu'en s'éloignant de Rome, la fidèle et noble Maud éprouvait tout à la fois une délivrance et une peine : — une délivrance, parce qu'elle n'était plus exposée à s'expliquer avec Alba ; — une peine, parce qu'il lui était si amer de penser que jamais elle ne pourrait justifier son cœur vis-à-vis de son amie, jamais non plus l'aider à sortir des difficultés de sa vie, jamais enfin l'aimer ouvertement comme elle l'aimait secrètement. Et elle se disait, en regardant la ville disparaître au loin dans la nuit avec les cordons de ses lumières :

— « Qu'elle me juge mal, mais qu'elle ne devine rien !... Qui l'empêchera maintenant de se livrer à son sentiment pour ce dangereux et perfide Dorsenne ? Qui la consolera quand elle sera triste ? Qui la défendra contre sa mère ?... J'ai peut-être eu tort d'écrire à cette femme, comme j'ai fait, cette lettre qu'on lui a remise devant sa fille... Pauvre chère petite âme !... Que Dieu te garde !... »

Elle se retourna alors vers son fils, dont elle caressa les cheveux, comme pour chasser par l'évidence du devoir présent cette nostalgie qui venait de l'étreindre à l'idée d'une affection pour toujours sacrifiée. C'était une nature trop active, trop habituée à cette vertu britannique du *self-command* pour se complaire dans la langueur des émotions vaines. Et pourtant, encore aujourd'hui, et après que des mois et des mois ont passé sur le sinistre événement que suivit de si près ce départ,

elle ne peut se défendre d'un frisson quand elle se rappelle ce coin silencieux d'un wagon rapide, et l'intuition qu'elle eut là, d'une catastrophe suspendue sur cette innocente Alba. Les deux personnes auxquelles avait pensé son amitié, maintenant impuissante, étaient bien, pour des raisons diverses, les deux fatals instruments du sort de la « pauvre petite âme », et l'obscur remords que Maud éprouvait elle-même du terrible billet remis à Mme Steno devant la jeune fille était trop juste aussi. Quand le domestique avait donné cette lettre à la comtesse en disant que Mme Gorka s'excusait de ne pas recevoir à cause de son état de souffrance, le premier geste d'Alba Steno avait été de passer dans la chambre de son amie :

— « Je vais l'embrasser et voir si elle n'a besoin de rien », avait-elle dit.

— « C'est que Mme la comtesse a tout à fait condamné sa porte », avait répondu le valet de pied avec embarras, et, au même moment, Mme Steno, qui venait d'ouvrir le billet, disait, d'une voix qui saisit la jeune fille par son altération :

— « Allons-nous-en. Moi non plus, je ne me sens pas bien... »

Cette femme si orgueilleuse, si habituée à tout ployer devant sa volonté, venait en effet de frémir d'une manière trop douloureuse, sous l'atroce injure de ces phrases qui la chassaient, elle, la Caterina Steno, avec cette ignominie! Elle en avait pâli jusque dans la racine de ses beaux cheveux blonds, son visage s'était décomposé, et pour la première et la dernière fois Alba put la voir trembler de tout son corps. Ce ne fut qu'un passage de quelques minutes. Dès le bas de l'escalier, l'énergie avait repris le dessus dans ce caractère courageux, si fait pour les secousses des émotions fortes et pour les volte-face instantanées de l'action. Mais si rapide qu'eût été ce passage, il avait suffi pour que la jeune fille en demeurât elle-même bouleversée. Pas un instant elle ne douta que le billet ne fût la cause de cette métamorphose dans l'aspect et dans l'attitude de la comtesse. Le fait que Maud ne voulût pas la recevoir, elle, son amie, dans sa chambre, n'était

pas moins extraordinaire. Que se passait-il? Que contenait cette lettre? Que lui cachait-on? Si elle avait eu, la veille, la sensation de l'aiguille au cœur rien qu'à deviner une scène de violente explication entre sa mère et Boleslas Gorka, comment n'eût-elle pas été inquiète jusqu'à l'angoisse de constater l'état où quelques lignes de la femme de Boleslas avaient jeté cette mère? La dénonciation anonyme lui revint, et avec elle tous les soupçons qu'elle refoulait en vain depuis des mois. Certaines hypothèses s'adaptent quelquefois si exactement à certains faits, que les concevoir, c'est les admettre. Celle qui traversa aussitôt l'esprit d'Alba était, hélas! de cette sorte. Elle pensa qu'un hasard quelconque, peut-être l'infamie d'une dénonciation pareille, avait éclairé Maud sur les rapports de Mme Steno et de Boleslas, et que c'était le secret de la terreur où ce billet jetait la comtesse. Quoique cette dernière ignorât qu'il se jouait depuis des mois dans sa fille un drame moral dont cette scène formait un épisode décisif, elle était trop fine pour ne pas comprendre que son émotion avait été très imprudente et qu'elle devait l'expliquer. D'ailleurs la rupture avec Maud était irréparable, et il fallait y associer Alba. Cette mère à la fois si coupable et si dévouée, si aveugle et si avisée, n'eut pas plus tôt entrevu cette nécessité que sa décision fut prise et la fausse explication inventée :

— « Devine ce que Maud vient de m'écrire... », dit-elle brusquement à sa fille quand elles furent assises l'une à côté de l'autre dans leur voiture. Dieu ! quel baume cette simple phrase insinua dans le cœur d'Alba : sa mère allait lui montrer le billet! Cette joie ne fut pas longue. Le billet demeura où la comtesse l'avait glissé, après l'avoir plié nerveusement, dans l'échancrure de son gant. Et elle continuait : « Elle m'accuse d'être la cause d'un duel entre son mari et Florent Chapron, et elle se brouille avec moi par lettre, sans m'avoir revue, sans m'avoir parlé !... »

— « Boleslas Gorka se bat en duel avec Florent Chapron ?... » répéta la jeune fille.

— « Oui », répondit la mère, « je le savais par Hafner. Je

ne t'en ai pas parlé pour que tu ne te tourmentes pas au sujet de Maud, et je ne l'ai attendue, elle, si longtemps que pour la remonter au cas où je l'eusse trouvée trop inquiète. Et voilà comme elle me récompense de mon amitié !... Il paraît que Gorka s'est froissé d'un mot de Chapron sur les Polonais, un de ces mots innocents et stupides comme on en fait tous les jours sur un peuple quelconque, sur nous autres Italiens, sur les Français, sur les Anglais, sur les Allemands, sur les Juifs, et qui ne prouvent rien... Je répète ce mot à Gorka en plaisantant... Je t'en fais juge. Est-ce ma faute, si, au lieu d'en rire, ce garçon est allé insulter ce pauvre Florent et s'il en résulte cette absurde rencontre? Et Maud qui m'écrit qu'elle ne me pardonnera jamais, que je suis une mauvaise amie, que je l'ai fait exprès pour exaspérer son mari !... Hé ! qu'elle le surveille, son mari, qu'elle l'enferme, s'il est fou ! Et moi qui les ai reçus comme je les ai reçus, moi qui leur ai fait leur situation à Rome, moi qui n'avais encore de pensée que pour elle tout à l'heure !... Tu entends », ajouta-t-elle en serrant la main de sa fille avec une fureur qui était du moins sincère, si les paroles étaient menteuses : « Je te défends de la revoir et de lui écrire. Si elle ne m'envoie pas des excuses de son inqualifiable billet, je ne veux plus la connaître. On est trop dupe d'être si bonne !... »

Pour la première fois, en écoutant ce récit, Alba eut la certitude que sa mère lui mentait. Depuis que le soupçon était entré dans son cœur à l'égard de cet être, l'objet jusque-là d'une admiration et d'une tendresse uniques, elle avait traversé bien des crises de défiance. De causer avec la comtesse les avait toujours dissipées. Cela tenait à ce que Mme Steno, en dehors de son immoralité amoureuse, était une nature de franchise et de vérité. On ne pouvait vivre dans son atmosphère sans subir cette impression qu'elle était la moins comédienne des femmes. Son habituelle audace et l'espèce de sérénité qu'elle déployait en marchant vers ses passions lui donnaient cette grande allure, même dans les fourberies nécessaires, qui impose la foi comme un magnétisme.

D'ailleurs, elle ne mentait qu'à la dernière extrémité. Sa répugnance aux petitesses lui faisait préférer le silence, qui reste en effet le procédé le plus sûr pour tromper. Quand il lui fallait absolument se tirer d'une difficulté par un mensonge positif, elle avait soin d'en inventer un qui fût très simple et très proche de la vérité, comme celui qu'elle venait de formuler. C'était en effet une manie du brave Florent de citer sans cesse de ces bons mots tout faits, qui abondent en épigrammes nationales, aussi médiocres qu'iniques. Alba pouvait se rappeler non pas une, mais vingt circonstances où cet excellent homme avait ainsi débité des plaisanteries faciles dont, à la rigueur, un caractère susceptible pouvait s'offenser. Elle n'aurait donc trouvé rien d'absolument impossible à ce qu'une rencontre entre Gorka et Chapron fût provoquée par un incident de cet ordre. Mais précisément ce Chapron était le beau-frère de Maitland, de l'ami nouveau dont s'était engouée Mme Steno pendant l'absence du comte polonais, — et quel beau-frère? celui dont Dorsenne disait : « Il brûlerait Rome pour faire cuire un œuf au mari de sa sœur... » Quand Mme Steno avait annoncé ce duel à sa fille, une invincible et immédiate déduction s'était donc imposée à la pauvre enfant : « Florent se bat pour son beau-frère !... » Et à cause de qui, sinon de Mme Steno? Cette idée n'eût pourtant pas tenu une seconde devant la très plausible explication de la comtesse si Alba n'avait eu dans son cœur une preuve trop certaine que sa mère ne lui disait pas la vérité. La jeune fille aimait Maud Gorka autant qu'elle en était aimée. Elle connaissait la sensibilité de cette fidèle et délicate amie, comme cette amie connaissait la sienne. Pour que Maud lui eût fait cela, d'écrire à sa mère une lettre qui produisît cette nécessité d'une brouille immédiate, il fallait qu'elle eût eu une raison grave jusqu'à en être terrible. Une autre preuve toute matérielle se joignit aussitôt à cette preuve morale. Étant donné le caractère de la comtesse et ses habitudes, si elle n'avait pas montré cette lettre à Maud à sa fille, là, sur-le-champ, c'est que cette lettre n'était pas montrable... Vaine-

ment Alba se reprocha-t-elle ce nouvel accès de doute. Vainement s'efforça-t-elle de se persuader que le soir, le lendemain, le surlendemain, elle aurait de son amie, elle aussi, un billet, qui vînt à l'appui de l'explication donnée par sa mère. Ce qu'elle apprit, le lendemain, ce fut la scène du duel, racontée par Maitland à Mme Steno, la sauvage agression de Gorka contre Dorsenne, le sang-froid de ce dernier et l'issue relativement inoffensive de la double rencontre.

— « Tu vois bien », lui dit sa mère, « que j'avais raison de prétendre que Gorka est fou... Il paraît qu'il a eu une crise de fureur après ce duel, tout blessé qu'il fût, et qu'on le garde à vue sans le laisser voir à personne... Comprends-tu maintenant comment Maud a pu me tenir responsable de cet accès de démence qui est, paraît-il, héréditaire dans la famille des Gorka?... »

Telle était en effet la fable que la Vénitienne et ses amis Hafner, Ardea, d'autres encore, répandaient partout dans Rome pour diminuer le scandale. Cette accusation de folie est un procédé assez commun aux femmes qui ont exaspéré la passion d'un homme jusqu'au paroxysme, lorsqu'elles veulent enlever toute portée aux actes ou aux discours de cet homme. Dans le cas actuel, la frénésie de Boleslas et ses deux duels à un quart d'heure de distance, sans que l'on pût discerner le vrai motif de sa colère contre Florent Chapron d'abord, puis contre Dorsenne, justifiaient trop cette calomnie. Quand on sut dans la ville que le palazzetto Doria était strictement fermé, que Maud Gorka ne recevait plus personne, enfin qu'elle emmenait son mari de cette manière qui ressemblait à une fuite, il n'y eut aucun doute sur le naufrage de la raison du jeune homme. De Mme Steno et de ses amours avec ce malheureux, il ne fut plus question, que pour la plaindre du danger qu'elle eût évidemment couru si cette folie avait éclaté chez elle. En revanche, l'opinion devint très sévère pour les témoins qui s'étaient prêtés, malgré cette folie déclarée, à l'irrégularité de la double rencontre. Ce fut un tumulte de discussions si violent que l'autorité faillit s'en émouvoir, et

sans la haute influence d'un parent de Pietrapertosa, qui occupait une place prépondérante dans le cabinet d'alors, les héros de cette aventure eussent bel et bien passé devant les tribunaux. En attendant, ils remplissaient les moindres causeries, au point que les étonnantes fiançailles d'Ardea, le baptême de Fanny Hafner, le rachat du palais Castagna, tous événements par eux-mêmes bien plus importants pour la société romaine, passaient en seconde ligne. Deux personnes gagnèrent à ces commérages, dont la première origine resta mystérieuse, vu les précautions prises par le prudent Cibo. L'une fut l'aubergiste du *Tempo perso,* dont la simple *bettola* devint pendant ces quelques jours un véritable lieu de pèlerinage, et qui vendit un nombre inouï jusque-là de carafons de vin d'Albano et de paniers d'œufs frais pondus. L'autre fut l'éditeur de Dorsenne à qui les libraires de Rome commandèrent plusieurs centaines de volumes.

— « Si j'avais eu cette affaire à Paris », disait l'écrivain à Mlle Steno en lui racontant ce résultat imprévu, « peut-être aurais-je connu enfin les enivrements du trentième mille... »

C'était quelques jours après le départ des Gorka qu'il plaisantait ainsi, au sortir d'un grand dîner de vingt-quatre couverts donné à la villa Steno en l'honneur de Peppino Ardea et de Fanny Hafner. Rentré tout à fait en grâce auprès de la comtesse depuis son duel, il était redevenu un familier de la maison, et d'autant plus assidu que la mélancolie grandissante d'Alba l'intéressait tous les jours un peu davantage. L'énigme de ce caractère de jeune fille redoublait cet intérêt à chaque visite, tellement que malgré les chaleurs déjà commençantes du dangereux été romain, il remettait sans cesse au lendemain son retour à Paris, sans cesse annoncé. Qu'avait-elle deviné à la suite de cette rencontre dont elle lui avait demandé le récit avec une émotion à peine cachée dans ses yeux d'un bleu si clair, si transparent, si impénétrable à la fois, comme l'eau de certains lacs des Alpes au pied des glaciers ? Il avait cru bien faire en corroborant de toute sa force cette légende

de la folie de Boleslas Gorka, qu'il savait mieux que personne être si fausse. Mais n'était-ce pas le plus sûr moyen de mettre Mme Steno entièrement hors de cause ? Pourquoi avait-il vu, au cours de ce récit, ces beaux yeux pâles d'Alba se voiler d'une tristesse plus inexplicable, comme s'il venait de lui porter un nouveau coup? Il ne se rendait pas compte que depuis le jour où ce mot de folie avait été prononcé devant elle à propos du mari de Maud, la contessina était la victime d'un raisonnement aussi simple qu'irréfutable : « Si Boleslas est fou, comme tous s'accordent à le dire, pourquoi Maud, que je sais si juste et qui m'aime tant, attribue-t-elle à ma mère la responsabilité de ce duel, au point de se brouiller avec moi ainsi, et de s'en aller sans une ligne d'explication?... Non. C'est qu'il y a autre chose... » Cet « autre chose », la jeune fille n'avait qu'à se rappeler le visage de sa mère lisant la lettre de Maud, pour en comprendre la nature. Depuis dix jours que cette scène avait eu lieu, toujours elle le revoyait, ce visage, et l'épouvante empreinte sur ces traits d'ordinaire si fermes, si hautains. Ah! pauvre petite âme, en effet, et qui n'arrivait plus à secouer cette idée fixe : « Ma mère n'est pas une honnête femme... » Idée d'autant plus affreuse qu'Alba n'avait plus l'ignorance d'une jeune fille, si elle en avait l'innocence. Habituée aux conversations quelquefois trop hardies du salon de la comtesse, éclairée par des lectures de romans poussées au hasard, les mots d'amant et de maîtresse avaient pour elle une signification d'intimité physique assez précise, pour que ce lui fût un supplice presque intolérable de les associer aux rapports de sa mère avec Gorka d'abord, puis avec Maitland. Ce supplice, elle venait de le subir pendant tout ce dîner, au sortir duquel Dorsenne essayait de bavarder un peu gaiement avec elle. Elle s'était trouvée à table à côté du peintre, et la seule respiration de cet homme, ses gestes, le son de sa voix, sa manière de boire et de manger, la réalité enfin de son corps, toute voisine, lui avaient causé une souffrance si aiguë qu'il lui avait été impossible de prendre autre chose que des grands verres d'eau glacée pour ne pas se trouver mal. A plusieurs

reprises, pendant ce cruel dîner prolongé parmi les étincellements mêlés de la somptueuse argenterie et des magnifiques cristaux de Venise, parmi la délicatesse des fleurs et les feux des pierreries, elle avait saisi le regard de Maitland fixé sur la comtesse, avec une expression dont elle eût crié, tant son instinct y devinait de sensualité passionnée, et à un moment elle avait cru voir sa mère y répondre. Elle avait alors senti, avec une horrible netteté, ce qu'elle sentait d'habitude d'une manière confuse, l'impudique caractère de la beauté de cette mère. Des perles dans ses cheveux blonds, la gorge et les bras nus dans un corsage dont la nuance vert pâle faisait ressortir l'incomparable splendeur de sa peau, la bouche un peu mouillée, les yeux voluptueux entre leurs longues paupières, la Dogaresse apparaissait au centre de cette table comme une impératrice tout ensemble et comme une courtisane. Elle était pareille à cette Caterina Cornaro, à cette reine galante de l'île de Chypre, peinte d'un pinceau brûlant par Titien, et dont elle portait dignement le nom. Pendant des années, Alba avait été si fière de ce rayonnement de séduction projeté par la comtesse, si fière de ces bras de statue, si fière de la superbe de ce port, de ce visage qui défiait le temps, de cette fleur de vie opulente qu'était cette glorieuse créature. Pendant ce dîner elle en avait été presque honteuse. Elle avait souffert aussi de voir Mme Maitland assise à quelques places plus loin, avec un front et des yeux, une bouche et des joues comme serrés, comme noués par une pensée de douleur. Elle avait pensé : « Lydia les soupçonne donc aussi ? » Était-il possible cependant que sa mère, qu'elle connaissait si généreuse, si magnanime, si bonne, eût ce sourire d'une tranquillité souveraine avec de pareils secrets dans le cœur ? Était-il possible qu'elle eût trahi Maud pendant des mois et des mois avec la même lumière de joie dans ses prunelles ? Et quand, afin de chasser un soupçon si monstrueux qu'il l'opprimait comme un remords, Alba avait fait du regard le tour de la longue table, ç'avait été pour voir Peppino et la charmante Fanny l'un à côté de l'autre, et le baron, un peu plus loin, qui se carrait sous la brochette de

ses décorations. Autres visages, autres mensonges ! Le prince souriait à sa fiancée comme s'il l'aimait, et il l'épousait, après s'être débattu ignoblement pendant des mois contre cette mésalliance, afin de payer, avec un argent qu'il savait volé, des dettes contractées pour soutenir une existence de viveur imbécile ! Le père, lui aussi, souriait tendrement à sa fille, et il la vendait par vanité ! Telles étaient les douloureuses pensées dont Dorsenne avait pu suivre l'ombre autour des lèvres et dans les yeux de sa petite amie, sans en rien savoir que cette ombre, et il essayait de la distraire après ce dîner, tandis que, le café une fois servi, le brouhaha des conversations leur donnait un peu de solitude à deux dans un coin du hall déjà rempli de monde.

— « Allons », s'interrompit-il tout d'un coup au milieu d'un discours où il avait, à propos d'éditions et de réclames, raconté deux ou trois anecdotes de la boutique littéraire, « voilà qu'au lieu d'écouter votre ami Dorsenne, petite comtesse, vous êtes en train de suivre quelques *blue devils* qui volent à travers la chambre... »

— « Ils voleraient à moins », répondit Alba, qui, montrant Fanny Hafner et le prince d'Ardea assis sur un canapé, continua : « Ce que je vous avais dit l'autre semaine s'est-il assez réalisé ? Et vous n'en connaissez pas toute l'ironie. Vous n'avez pas assisté comme moi, avant-hier, au baptême de la pauvre fille. »

— « C'est vrai », fit Julien, « vous étiez marraine... J'avais rêvé Léon XIII comme parrain, avec une princesse de la maison de Bourbon pour commère... Le triomphe de Hafner eût été plus somptueux... »

— « Il a dû se contenter de son ambassadeur et de votre servante », répondit Alba avec un rire énervé qui se changea tout d'un coup en un pli amer. « Êtes-vous content de votre élève ? » ajouta-t-elle. « Je fais des progrès. Je commence à rire quand j'ai envie de pleurer... Mais vous-même, vous n'auriez pas ri si vous aviez vu la ferveur de cette charmante Fanny... C'était l'image de la foi heureuse... Ne vous moquez pas. »

— « Et où la cérémonie se passait-elle ? » demanda Dorsenne en obéissant à cette presque suppliante injonction.

— « Dans la chapelle des Dames du Cénacle. »

— « Je connais l'endroit », interrompit l'écrivain, « un des plus jolis coins de Rome ! C'est dans l'ancien palais Pianciani, cette grande maison presque en face de la chalcographie royale où l'on vend les fantastiques eaux-fortes du grand Piranese, des cachots et des ruines d'une si intense poésie.... C'est le Goya de la pierre... Il y a un jardin sur la terrasse du haut, qui fait comme une bordure de fleurs et de feuillages au toit... Et puis, pour monter à la chapelle, on suit un escalier tournant, une pente sans marches, et l'on rencontre des religieuses en robe noire, en camail violet, avec des visages si fins dans un blanc encadrement de bonnets tuyautés et de guimpes brodées. Enfin une vraie retraite pour une de mes héroïnes... C'est mon vieil ami Montfanon qui m'y a mené. Comme nous montions dans cette tour, il y a six semaines, voilà que nous entendîmes une dizaine de voix de petites filles, des voix toutes minces, toutes frêles, toutes grêles, qui chantaient : *Questo Cuor, tu lo vedrai...* (1). C'était une procession de petites catéchistes qui venaient en sens inverse avec des cierges, dont les sveltes flammes pâles tremblaient dans un reste de jour clair... C'était exquis... C'est égal, permettez-moi de rire maintenant à l'idée de la colère de Montfanon quand je lui raconterai ce baptême. Si je savais où le prendre, le vieux ligueur? Mais il se cache depuis notre duel. Il est dans quelque retraite à faire pénitence. Je vous ai dit que le monde pour lui n'a pas bougé depuis François de Guise. Il n'admet, pour les protestants et pour les juifs, que le droit au bûcher... Aussi, quand Mgr Guérillot lui parle des aspirations religieuses de Fanny, c'est des coups de boutoir à droite et à gauche... Elle se ferait jeter aux lions comme sainte Blandine, qu'il crierait encore au sacrilège et au cabotinage... »

(1) Ce cœur de Jésus, tu le verras.

— « Il ne l'a pas vue avant-hier », dit Alba, « ni l'expression de son visage quand elle a récité le *Credo*... Je ne suis pas suspecte de mysticisme, vous le savez, et j'ai bien des moments de doute. Il y a des heures où je ne peux plus croire à rien, tant la vie me paraît une chose vilaine et triste... Mais je n'oublierai jamais cette expression-là. Elle voyait Dieu !... Quelques-unes de ces dames étaient là avec de bien touchantes figures et de bien pieuses. Le vieux cardinal est très vénérable... Tous étaient, à côté de Fanny, comme les saintes et les saints autour de la Madone dans les tableaux des primitifs que vous m'avez appris à aimer, et quand le baptême a été fait, devinez ce qu'elle m'a dit : « Allons prier pour mon « bon père, et pour sa conversion... » Est-ce assez mélancolique d'aveuglement ?... »

— « Le fait est », dit Dorsenne en bouffonnant de nouveau, « que, dans le dictionnaire du père, ce mot a un autre sens : Conversion, substantif féminin, ne se dit que de la rente... Mais raisonnons un peu, petite comtesse ; pourquoi trouvez-vous cela vilain et triste que cette fille voie son père d'après son caractère à elle? Vous devriez vous en réjouir, au contraire... Et pourquoi trouvez-vous mélancolique que cette adorable sainte soit la fille d'un affreux voleur ?... Que je voudrais que vous fussiez vraiment mon élève, et qu'il ne fût pas trop ridicule de vous donner ici, dans cet angle de *hall*, une leçon d'intellectualité !... Je vous dirais : Quand vous voyez une de ces anomalies qui vous indignent, pensez aux causes. C'est si facile. Quoique protestante, Fanny est d'origine juive, c'est-à-dire la descendante d'une race persécutée, et où, par conséquent, il a dû se développer, à côté des défauts inhérents aux peuples proscrits, les vertus correspondantes : c'est l'esprit de famille, c'est le dévouement, c'est l'abnégation émue de la femme qui sent qu'elle est la grâce d'un foyer menacé, la douce fleur qui parfume la sombre prison. Voilà pour l'amour à l'égard de son père. Et pour sa piété, c'est bien simple aussi. Laissez-moi être pédant, ma profession me le permet, et employer le gros vilain mot

d'atavisme. C'est la réapparition, comme vous savez ou ne savez pas, d'un ancêtre en nous après cent ans, cinq cents ans, deux mille ans. Rappelez-vous la Bible maintenant et cette suite de figures de femmes si pieuses, Rébecca, Ruth, Esther, Marianne, Élisabeth, les deux Maries et cette Véronique qui essuya la face de Jésus... C'est une d'elles qui revit dans la fille de Hafner, comme le poète du *Cantique des cantiques* revivait dans Henri Heine, comme un des prophètes revivait dans Spinoza, comme un Iscariote quelconque revit dans ce brigand de Hafner lui-même... Quand vous regardez la vie sous cet angle-là, tous les personnages qui vous entourent vous apparaissent comme ceux-ci... » et il montrait une tapisserie qui drapait le mur au-dessus de leurs têtes : « Ce n'est que cela, le monde, une occasion de suspendre, dans notre pensée, des tapisseries bariolées, avec une admiration toujours renouvelée pour ce vaste métier de la nature qui ne finit jamais d'en tisser de plus curieuses les unes que les autres... Et voilà mon cours fini, que vous êtes trop gentille d'avoir écouté sans me bâiller au nez... »

— « Tout cela est bel et bon », répondit Alba très sérieusement. Elle s'était comme suspendue aux lèvres de Dorsenne, pendant qu'il parlait, avec ce goût instinctif pour les idées de cet ordre qui prouvait, mieux que les racontars du monde, sa véritable origine et son sang russe. « Mais vous ne tenez pas compte de la douleur. Voilà ce que l'on ne peut pas regarder comme une tapisserie cependant, comme un tableau, comme une chose, c'est la créature qui n'a pas demandé à vivre et qui souffre. Vous qui avez du cœur, que devient votre théorie, quand vous voyez pleurer ?... »

— « Mais qui donc a envie de pleurer ici ? » reprit l'écrivain. « Ce n'est pas Hafner, puisqu'un prince va être son gendre. Ce n'est pas ce prince, puisqu'un baron dix fois millionnaire va devenir son beau-père. Ce n'est pas Fanny, puisqu'elle croit comme on ne croit plus et qu'elle vient d'être baptisée... » Et d'une voix caressante : « Il n'y a que vous, petite comtesse », ajouta-t-il, « qui jouez à ce jeu dangereux

de verser pour les autres les larmes qu'ils verseraient, s'ils sentaient des malheurs qu'ils ne sentent pas. »

— « C'est que je prévois le jour où Fanny le sentira, son malheur », répondit la jeune fille. « Je ne sais pas quand elle jugera son père, mais qu'elle commence déjà à juger Ardea, hélas! j'en suis trop sûre... Observez-la en ce moment, je vous prie. »

Dorsenne regarda en effet du côté des deux fiancés. Fanny écoutait parler le prince, mais avec un passage de souffrance sur son beau visage, d'une ligne si pure que la noblesse en était idéale. Lui riait du rire d'un causeur en train de raconter une anecdote qu'il juge très spirituelle et qui froisse une corde de délicatesse chez la personne à laquelle il s'adresse, sans s'en douter ou s'en soucier. Ce n'était déjà plus le couple qui dans les premiers jours des fiançailles avait donné à Julien le sentiment d'une illusion complète chez la jeune fille sur son futur mari :

— « Vous avez raison, contessina », dit-il, « la décristallisation a commencé. C'est un peu tôt. »

— « Oui, c'est un peu tôt », répondit Alba, « et pourtant c'est trop tard. Croiriez-vous qu'il y a des moments où je me demande s'il ne serait pas de mon devoir de lui dire la vérité sur son mariage, telle que je la sais, avec l'histoire de l'homme de paille, de la vente forcée et du marchandage d'Ardea ? »

— « Vous ne le ferez pas », dit vivement Dorsenne. « Et d'ailleurs, pourquoi? Celui-ci ou un autre, l'homme qui l'épousera n'en voudra qu'à son argent, soyez tranquille. Il faut bien que les millions se payent ici-bas, et c'est une de leurs rançons... Mais je vais vous faire gronder par votre mère, car je vous accapare, et j'ai encore moi-même la corvée de deux visites ce soir... »

— « Eh bien! remettez-les », dit Alba, chez qui le sérieux presque tragique de tout à l'heure céda soudain la place à la mutinerie; « je vous le demande, ne partez pas !... »

— « Il le faut », reprit Julien, « c'est le dernier mercredi

de la vieille duchesse Pietrapertosa d'abord, et après les récentes gentillesses de son petit-fils... »

— « Elle est si laide », dit Alba, « vous n'allez pas me sacrifier à elle ?... »

— « Et puis j'ai ma compatriote qui s'en va demain, et dont je dois prendre congé ce soir, Mme de Sauve, avec qui vous m'avez rencontré au musée du Capitole... Vous ne direz pas qu'elle est trop laide, celle-là ?... »

— « Oui », dit Alba qui déjà était redevenue rêveuse, « elle est bien jolie... » Elle eut une nouvelle prière sur les lèvres, qu'elle ne formula pas. Puis, avec un regard suppliant : « Revenez du moins. Promettez-moi que vous reviendrez après vos deux courses. Vous aurez bien fini en une heure et demie. Il ne sera pas minuit... Vous savez que l'on ne s'en va jamais avant une heure et quelquefois deux... Vous reviendrez ?... »

— « Si c'est possible, oui. Mais en tout cas à demain, à l'atelier, pour voir le portrait. »

— « Alors, adieu », fit la jeune fille d'une voix étouffée.

X

COMMUNE MISÈRE

Alba Steno l'avait prononcé, cet adieu, avec un accent si particulier que Dorsenne en était tout troublé, tandis qu'il descendait l'escalier cinq minutes plus tard. Il se disait à lui-même : « Prenez garde à vous, maître Julien... Elle était vraiment trop jolie ce soir, avec ses épaules un peu maigres dans le frisson de son corsage blanc, avec son teint pâle, avec sa bouche rouge et ses yeux clairs, trop jolie et trop troublante !... Encore quelques conversations de ce genre, et nous serons tout près de la *Sottise*... » C'était sa manière peu révé-

rencieuse de désigner le mariage. « Et cela, non, non, non... Rappelons-nous la devise de la bague... » Et il pressa sur sa bouche le saphir d'un large anneau qu'il portait au petit doigt. Il y avait fait graver les cinq lettres *M. H. U. D. P.* Ce n'étaient pas d'amoureuses initiales, comme la jalousie d'Alba l'eût certainement supposé, si la pauvre enfant avait pu examiner cet étrange talisman de célibat. Dans un des accès d'enfantillage qui le prenaient quelquefois, cet artiste singulier avait voulu donner comme devise à sa vie une formule célèbre de l'Écriture appliquée au plus inconstant et au plus systématique à la fois des bohémianismes : *Memoria hospitis unius diei prætereuntis.* Le souvenir d'un hôte d'un jour et qui passe, — voilà ce que signifiait l'inscription de la bague et ce qu'il rêvait de laisser après lui dans toutes les amitiés et dans tous les amours. Lui que ses rivaux accusaient d'être fat, il l'était si peu, qu'il oubliait de se demander, en sortant de la villa Steno par la belle nuit de mai, quelle impression il avait faite ce soir encore sur la jeune fille. Il avait pourtant parlé de jeu dangereux, et il ne voyait pas que s'il risquait encore à celui-là son indépendance de garçon, Alba risquait, elle, tout son cœur, — un cœur si malade que c'était pitié de s'en amuser. Hélas! l'œuvre de séduction entreprise avec une volontaire inconscience par cet homme si insensible à la fois et si curieux de regarder sentir, était plus d'à moitié accomplie. L'âme de proie avait déjà lié la pauvre petite âme, comme l'araignée lie un insecte ailé qui s'est pris dans sa toile, d'un fil où la bestiole palpite sans pouvoir le briser. Quand Dorsenne eut quitté le salon, la contessina éprouva une fois de plus, malgré les nombreuses personnes qui le remplissaient de mouvement, cette froide impression de solitude qu'elle avait toujours après des causeries pareilles. Julien était le seul être au monde capable de suspendre en elle pendant quelques minutes, par la magie de sa présence, le martyre de l'idée fixe dont elle était dévorée. Il était célèbre. Il avait l'art de toujours lui parler comme s'il comprenait ses peines intimes, sans presque jamais lui faire mal par excès de lucidité. Il venait de joindre au pres-

tige de son esprit et de sa renommée celui d'une bravoure romanesque dans son extraordinaire duel avec Boleslas Gorka. Enfin, et c'était un élément d'intérêt dont l'écrivain était du moins innocent, la raillerie habituelle de sa parole contrastait trop avec le pathétique subtil de ses livres pour qu'il ne donnât pas à la malheureuse enfant l'idée qu'il cachait, lui aussi, de douloureux secrets sous un masque de scepticisme. Un seul de ces motifs aurait suffi pour qu'une autre mère interdît absolument à sa fille toute familiarité avec un personnage si capable de troubler une imagination de vingt ans. Mais la comtesse pensait d'autant moins à de pareilles surveillances qu'elle s'était formé, comme presque tous les parents, une conviction sur le caractère d'Alba : « Celui qui lui donnera de l'enthousiasme », disait-elle en riant, « n'est pas né encore... » La nature de la contessina était trop différente de la sienne pour qu'elle comprît ce cœur, d'autant moins ouvert qu'il était plus ému, au lieu qu'émotion était synonyme d'expansion chez l'opulente et spontanée Vénitienne. Ce soir encore, elle n'avait même pas remarqué la rêverie d'Alba, une fois Dorsenne parti, et il fallut que Hafner lui en fît l'observation. Pour le rusé baron, l'assiduité de l'écrivain auprès de la jeune fille avait certainement pour but de capter une dot considérable pour n'importe qui, en particulier pour un bourgeois français seulement à son aise. Les vingt-cinq mille francs de rente de Julien, c'était l'indépendance. Les deux cent cinquante mille qu'aurait Alba à la mort de sa mère, c'était la très grande fortune. Aussi Hafner crut-il mériter une fois de plus son surnom de « vieil ami » en prenant Mme Steno à part pour lui dire :

— « Ne trouvez-vous pas qu'Alba est un peu étrange depuis quelques jours?... »

— « Elle l'a toujours été », répondit la comtesse. « C'est la jeunesse d'aujourd'hui, qui n'a plus rien de jeune. »

— « Ne croyez-vous pas », insista le baron, « qu'il y aurait peut-être une autre cause à cette tristesse?... Quelque intérêt trop vif pour quelqu'un, par exemple?... »

— « Alba! » s'écria la mère. « Et pour qui? »

— « Pour Dorsenne », reprit Hafner en baissant encore la voix; « il vient de partir voici cinq minutes, et observez comme elle ne prend plus garde à rien ni à personne... »

— « Vrai! J'en serais trop contente », dit Mme Steno en riant. « Il est joli garçon, il a du talent, de la fortune. Il est le petit-cousin d'un héros, ce qui équivaut à de la vieille noblesse, avec mes idées. Mais Alba n'y songe guère. Je vous le promets. Elle me l'aurait dit d'abord, elle me dit tout. Nous sommes deux amies, presque deux camarades, et elle sait que je la laisserai absolument libre pour son mariage... Non, vieil ami, je connais ma fille. Ni Dorsenne ni personne ne l'intéresse, malheureusement. Elle s'amuserait au moins, au lieu que tout l'ennuie, tout l'énerve. Je crains quelquefois qu'elle ne prenne une maladie de langueur, comme sa cousine Andryana Navagero, à qui elle ressemble tant... Mais je vais la remonter. Ce ne sera pas long... »

— « Un Dorsenne comme gendre! » se dit Hafner en regardant la comtesse marcher vers Alba à travers les groupes de ses invités, et il hocha sa tête en tournant ses yeux avec satisfaction du côté de son futur gendre à lui : « Voilà ce que c'est que de ne pas suivre de tout près ses enfants. On arrive à croire les connaître jusqu'à ce que quelque folie vous ouvre les yeux... Et c'est trop tard... Enfin je l'ai avertie, et ce ne sont pas mes affaires... »

Ce profond observateur ne se doutait pas, en continuant à caresser d'un regard complaisant le groupe formé par Peppino Ardea et par Fanny, que lui-même ne connaissait pas davantage cette fille dont il avait fait la fiancée d'un prince romain, pour le plus grand triomphe de ses ambitions mondaines. Parmi les hommes et les femmes réunis dans le salon et sur la terrasse, y compris la pénétrante Lydia Maitland en quête d'une nouvelle vengeance, Alba seule soupçonnait la vérité, mais elle la soupçonnait seulement. Elle ne s'était pas trompée en croyant remarquer un début de désillusion chez sa jeune amie à laquelle, depuis le départ de Maud, elle s'attachait de

plus en plus par la tendre sympathie d'une cruelle identité de destinées, et elle avait eu raison de juger que la conversation du prince déplaisait singulièrement à sa fiancée. Ce n'était cependant, cette conversation, qu'une très innocente suite de plaisanteries sur le Souverain Pontife, comme il s'en débite tous les jours à Rome, dans le monde noir plus encore que dans l'autre. Alba put s'en convaincre quand, sermonnée par sa mère, elle s'approcha du couple afin de faire son métier de fille de la maison. Ardea s'amusait, malgré la contrariété croissante de Fanny, à lui raconter sur l'intérieur du Vatican des anecdotes plus ou moins exactes. Il s'essayait ainsi à rabattre un peu une exaltation catholique dont il prenait déjà ombrage. Son sens du ridicule et celui de son intérêt social lui faisaient comprendre quelle absurdité ce serait que de retourner en pleine coterie cléricale, après avoir pris pour femme une millionnaire convertie de la veille. Pour être juste, il convient d'ajouter que le champagne sec de la comtesse n'était pas absolument étranger à l'obstination avec laquelle il taquinait sa fiancée sur sa naïveté religieuse. Ce n'était pas la première fois qu'il retournait à cette demi-ivrognerie qui avait été un des péchés mignons de sa jeunesse, moins rare dans les pays du soleil que ne l'imagine la modestie du Nord.

— « Vous arrivez bien, contessina », dit-il, quand Mlle Steno se fut assise sur le canapé à côté d'eux. « Votre amie est toute scandalisée d'une historiette que je viens de lui raconter... Vous savez, celle du garde-noble qui utilisait le téléphone du Vatican cet hiver pour donner des rendez-vous à la Giulia Rezzonico sans éveiller la jalousie de Ugolino... Mais ce n'est rien encore. J'ai failli me brouiller avec Fanny pour lui avoir révélé que le Saint-Père répétait ses bénédictions dans la chapelle Sixtine, toute vide, avec un maître de chant, comme une simple prima donna... »

— « Je vous ai déjà dit que je ne goûtais pas ces plaisanteries », dit Fanny avec une visible irritation, que sa patience dominait cependant; « si vous les voulez continuer, je me lèverai et je vous laisserai causer avec Alba. »

— « Puisque vous voyez que vous la froissez », dit cette dernière au prince, « changez de sujet. »

— « Ah! contessina », répondit Peppino en secouant la tête, « vous la soutenez déjà. Que sera-ce plus tard?... Eh bien, je fais amende honorable de mes innocentes épigrammes sur Sa Sainteté en robe de chambre. » Et il continua en riant : « C'est dommage, car j'avais encore deux ou trois petits détails bien gais, notamment une histoire d'un coffre plein de pièces d'or, qu'un fidèle avait légué au pape. Et ce pauvre cher homme était en train de les compter quand le coffre glissa, et voilà tout le trésor par terre, et le pape et un cardinal à quatre pattes qui courent après les napoléons, quand un domestique entre... Tableau!... Je vous jure que l'autre, le bon Pie IX, était le premier à rire avec nous de tous les potins vaticanesques. Celui-ci n'est pas autant *alla mano*. Mais c'est un saint homme tout de même. Ne croyez pas que je ne lui rende pas justice. Seulement ce saint homme est un homme. Voilà ce que vous ne voulez pas voir... »

— « Où vas-tu? » dit Alba à Fanny qui s'était levée comme elle en avait menacé Ardea.

— « Causer avec mon père, à qui j'ai deux mots à dire... »

— « Je vous avais bien prévenu de changer de sujet », reprit Alba quand le prince et elle furent seuls l'un en face de l'autre. Ardea, un peu penaud, haussa les épaules avec un joli rire :

— « Vous avouerez que c'est assez piquant, cette situation-là, petite comtesse... Vous verrez qu'elle me défendra d'aller au Quirinal... Il ne manquerait plus qu'une chose, c'est que le père Hafner se découvrît lui aussi des scrupules religieux qui l'empêchassent de saluer le roi... Mais il faut apaiser Fanny... »

— « Mon Dieu! » se dit Alba en voyant se lever à son tour le jeune homme. « Je crois qu'il est un peu ivre. Quelle pitié!... »

Même s'il n'eût pas dégusté quelques verres de trop d'un *extra dry monopole* de marque renommée, le très moderne héritier du successeur de Sixte-Quint n'aurait pas pris au

sérieux l'indignation catholique de sa fiancée. Sans connaître le machiavélisme du plan par lequel le baron Justus s'était servi du sieur Noé Ancona, un des pires agents d'affaires de Rome, pour l'acculer à ce mariage, il ne se faisait aucune illusion sur le caractère mercantile de cette alliance. Ajoutons, pour la décharge ou la condamnation de cet aimable sceptique, — c'est une question de point de vue, — qu'il n'y attachait pas grande importance. S'il était fier de son nom par instinct, il avait assez de sens positif pour considérer que la noblesse sans privilèges est une valeur très douteuse, et il avait le sentiment que, dans cette affaire de son mariage, c'était lui qui jouait le rôle de l'exploiteur vis-à-vis du financier. L'évident respect dont Hafner entourait le blason des Castagna paraissait de l'excellente comédie au descendant de cette noble famille, et le snobisme clérical de la néophyte Fanny achevait de le rendre très joyeux. Peut-être y avait-il là un détour très particulier de cet orgueil nobiliaire qui se manifeste de mille façons. Le mépris où un grand seigneur tient la distinction toute nominale que vous admirez tant chez lui est une de ces façons-là. A coup sûr, le prince y voyait très juste avec le baron, et il s'abusait cruellement à l'égard de Fanny. Mais où eût-il recueilli des documents pour comprendre la nature de la jeune fille et son histoire religieuse, qui vaudrait la peine d'être racontée, au moins dans ses grandes lignes, même si elle n'avait pas été mêlée d'une façon étroite au dénouement tragique du drame engagé dans le cœur de la pauvre Alba? Une conversion sincère n'est-elle pas le plus passionnant des problèmes moraux? D'ailleurs, ni la petite scène de cette soirée ni celles qui suivirent ne seraient intelligibles sans cette courte analyse qu'un Romain tel qu'Ardea était plus incapable qu'un autre de seulement soupçonner. La question religieuse avait toujours été mêlée de trop près pour lui à des affaires locales, voire municipales, et à la politique quotidienne du pays. Il n'aurait pas manqué, en passant devant les confessionnaux de Saint-Pierre, de s'agenouiller pour tendre sa tête à l'un des prêtres et rece-

voir avec un coup de baguette sur les cheveux la rémission de ses péchés véniels. Il était de bonne foi pourtant en considérant le Saint-Père, comme la noblesse de la Ville Éternelle a toujours fait, avec une ironie qui n'excluait pas la vénération. Mais pour Fanny, qui, la veille, avait reçu la communion du pape lui-même, le contraste était trop fort entre cette émotion sacrée et le ton badin d'Ardea. Tous ceux qui ont eu la fortune d'entendre Léon XIII célébrer une de ses messes privées savent combien la transfiguration du Pontife par la ferveur du sacrifice est un spectacle de magnificence plus étonnant que les pompes de la Sixtine. Cette voix profonde et qui ne laisse pas tomber une syllabe des prières sans la soutenir, sans la pénétrer d'âme, — ce corps consumé où il reste juste assez de matière pour suffire au feu invisible de la pensée, — ce geste, si simple et si grand, d'une bénédiction qui, par delà les quelques dévots agenouillés dans l'étroite chapelle, descend sur toute la chrétienté, — ces yeux du successeur de saint Pierre si emplis de clarté qu'ils montrent comme un reflet du ciel contemplé par avance, — toute cette poésie reste inoubliable, même pour le témoin qui ne croit pas entièrement, s'il a gardé le pouvoir de tressaillir au contact des grandes choses de l'âme. Mais pour une fille de l'âge de Fanny, baptisée de la veille, vraiment croyante, et qui communiait pour la première fois, quelle minute que celle où le vieux pontife avait prononcé les admirables paroles : « ... *Corpus Domini nostri*... » et où de sa vénérable et pâle main presque diaphane il lui avait donné l'hostie !... Fallait-il que la finesse de Peppino Ardea fût celle d'un maquignon de club, étranger à toute intelligence de la vie morale, pour qu'il ne se rendît pas compte que laisser tomber la moindre raillerie sur une pareille impression, c'était commettre une faute irréparable ! Et songer qu'il s'était cru habile en se prémunissant contre ce qu'il qualifiait d'attitude puérile et, pour un peu, de cabotinage !

Comme presque toutes les révolutions de cet ordre, le tra-

vail de christianisme accompli depuis des années dans Fanny avait eu pour principe un exemple. Le véritable instrument de propagande n'est ni la doctrine, ni le raisonnement, c'est le contact d'une âme avec une autre. La foi ne s'enseigne ni ne s'impose, elle se communique par une vertu de réversibilité et de contagion qui en montre bien l'essence mystérieuse et humainement indéfinissable. Fanny, très jeune, — elle avait alors dix-sept ans, — orpheline de mère et très abandonnée moralement, quoique très comblée matériellement par son père, s'était liée d'une amitié très vive avec une demoiselle de Sallach, la fille d'un des plus grands seigneurs de Styrie, poitrinaire et venue à Rome pour y mourir. Le baron avait favorisé cette liaison par vanité, sans se rendre compte, lui non plus, de l'influence à laquelle il soumettait son enfant. Mathilde de Sallach était en effet une de ces créatures presque surnaturelles par la délicatesse de leur piété, et si fervente qu'elle eut bien vite acquis sur une amie aux convictions flottantes un empire d'idées presque absolu. Le masque de Fanny ne mentait pas. Elle avait pris, de l'hérédité un peu confuse qui faisait d'elle et de son père des êtres si complexes, seulement l'élément israélite. Or, ce qui distingue l'âme juive plus que tous les autres caractères critiqués ou vantés par les adversaires ou les partisans de cette invincible race, c'est une force singulière dans l'embrassement de ce qu'elle veut et une violence dans le désir qui ne se lasse et ne recule jamais. Appliquées à la vie des affaires, ces énergies créent les fortunes que l'on sait. Appliquées aux triomphes sociaux, elles exécutent ces étonnants tours de force mondains par lesquels un Hafner arrive, dix ans après un scandaleux procès, à marier sa fille dans la première noblesse d'Europe sans que cette alliance fasse trop crier. Tournées vers les choses d'en haut, ces mêmes énergies s'exaltent jusqu'à produire de véritables miracles moraux, comme fut cette illumination subite du Père Ratisbonne dans une des chapelles de Saint-André lors des préparatifs des obsèques de M. de la Ferronnays. Quand Fanny eut lu avec Mlle de Sallach le *Nouveau Testament* d'abord, puis

l'*Imitation*, puis la *Vie dévote*, puis les *Méditations sur l'Évangile*, elle se donna aux idées qui font la moelle de ces beaux livres avec cette même intense absorption de tout son être que son implacable père avait apportée à ses affaires. Elle eut soif et faim du catholicisme, comme il avait eu, comme il avait soif et faim de millions et de titres. La mort de Mathilde, qui fut un de ces spectacles sublimes que donne l'agonie des vrais croyants, acheva de déterminer sa foi. Elle vit la malade recevoir les sacrements, et l'ineffable joie du salut sur ce visage d'une agonisante de vingt ans, illuminé par l'extase. Elle l'entendit qui lui disait avec un sourire d'une ineffable certitude :

— « Je vais te demander à Notre-Seigneur Jésus-Christ... »

Comment eût-elle résisté à un pareil cri et à une pareille vision? Aussi le lendemain même de cette mort implorait-elle de son père la permission d'être baptisée, ce qui lui valut du baron une réplique trop significative pour n'être pas rapportée ici :

— « Sans doute », lui avait répondu cet homme étonnant qui portait à la place du cœur une cote de Bourse où tout était tarifé, même Dieu, « sans doute je suis touché, très touché et très heureux, de voir que les choses religieuses te préoccupent à ce degré. La religion est utile, très utile, je dirai plus, indispensable. Pour le peuple, c'est un frein nécessaire, et pour nous autres, cela va avec un certain rang, un certain milieu, une certaine tenue, je dirai presque une certaine table... J'ajoute qu'une personne appelée comme toi à vivre en Autriche et en Italie doit être catholique... Il faut penser cependant au cas où tu épouserais quelqu'un d'un autre culte... Ne te récrie pas. Je suis ton père. Je dois tout prévoir. Tu sais que tu ne te marieras que selon ton cœur. Attends donc qu'il ait parlé pour régler cette question... Si tu aimes un catholique, tu auras là une occasion de faire à ton fiancé, en adoptant sa foi, une gracieuseté à laquelle il sera très sensible... Je ne t'empêche pas d'ici là de suivre les cérémonies qui te plaisent. Celles de la liturgie romaine comptent, assurément, parmi les plus belles, et, moi-même, il m'est arrivé autrefois

d'entrer à Saint-Pierre, au temps du gouvernement pontifical. Ce goût, cette magnificence, ces chants, tout cela m'a remué... Seulement, pour prendre un parti définitif, irréparable, je te le répète, tu dois attendre. Ton état actuel de protestante a cette grande supériorité d'être plus neutre, moins défini... »

Quelles phrases à écouter pour un cœur déjà touché de l'attrait de la grâce et par la nostalgie de la vie éternelle ! Mais ce cœur était celui d'une jeune fille très pure et très tendre. Juger son père lui était impossible, et l'effroyable positivisme du baron l'avait consternée sans qu'elle en conclût rien, sinon qu'il fallait obéir à son ordre et prier pour qu'il fût éclairé. Elle avait donc attendu en espérant, soutenue et dirigée dans cette attente par le cardinal Guérillot, qui devait plus tard la baptiser et lui obtenir cette faveur d'approcher pour la première fois de la sainte table à la messe du pape. Ce prélat, une des plus hautes figures dont se soit enorgueilli l'épiscopat français depuis Mgr Pie, était un de ces grands chrétiens pour qui la main de Dieu est aussi visible dans la direction des choses humaines, qu'elle reste invisible aux âmes de doute. Quand Fanny, déjà dévouée depuis longtemps à ses charités, lui avait confié les graves troubles de sa conscience et le désaccord survenu entre elle et son père sur ce point si essentiel de son baptême, le cardinal lui avait répondu : « Ayez confiance en Dieu. Il vous donnera un signe quand ce sera votre heure... » Et il avait prononcé cette parole avec un accent dont la conviction avait pénétré la jeune fille d'une certitude qui ne l'avait point quittée. Plus de deux années avaient passé dans cette espérance. Ce fait ne paraîtra pas surprenant aux personnes qui connaissent les mirages intimes dont la foi est coutumière. Il faut ajouter que le contraste était trop fort entre le décor extérieur où se mouvait la vie de cette enfant gâtée et cette disposition particulière, pour qu'un autre que Mgr Guérillot ne s'y méprît point. C'était, comme on a vu, le cas de Montfanon, et ce fut aussi le cas d'Ardea. Environnée des excessifs raffinements d'un luxe presque insolent de brutalité, obligée non seulement de

participer à ce luxe, mais de le diriger, puisqu'elle présidait aux fastueux dîners de son père, toujours parée comme une poupée de la mode, Fanny figurait l'image même de la frivolité mondaine, pour qui la voyait passer au Pincio ou à la villa Pamphili, dans une voiture traînée par des chevaux dont le moindre valait six mille francs. Hafner, qui était vaniteux comme on est débauché, joueur ou avare, avec passion, voulait que sa fille tînt à Rome le sceptre incontesté de l'élégance. Qui donc eût deviné que cette élégante jeune fille, au profil si pâle et si pur, se prêtait à cette volonté du baron par esprit de sacrifice, d'obéissance, presque d'humilité? Qui donc eût soupçonné qu'à travers le va-et-vient d'une existence toute en sorties et en réceptions, elle s'endormait chaque soir et se réveillait chaque matin sur l'attente d'un véritable miracle, de ce signe annoncé par Mgr Guérillot? Comment un étranger, même exempt des préjugés qui aveuglaient l'irritable marquis, eût-il admis que cette rencontre avec un Peppino Ardea pût être interprétée par cette âme mystique dans ce sens miraculeux? Oui, cette ruine de l'héritier du pape Urbain VII, victime de spéculations inintelligentes, le désastre mérité de ce viveur présomptueux, étourdi et avide, ses entreprises insensées, ses emprunts absurbes, sa vente forcée, tous les épisodes, petits ou grands, de cette banale et triste histoire avaient été présentés par le baron à sa fille sous un jour de martyre, sans qu'elle songeât à s'en défier. Elle avait reconnu un dessein providentiel dans l'abominable intrigue qui allait consommer, aux dépens de son bonheur, les basses convoitises aristocratiques du pirate de Bourse dont elle portait le nom, et redorer avec des millions volés les châtaignes symboliques étalées sur le blason des Ardea. Cette occasion de son baptême lui était apparue comme le résultat des prières faites là-haut par l'ange de piété qui lui avait laissé dans son agonie cette promesse de la sauver, et voici qui paraîtra plus invraisemblable encore et qui est trop vrai pourtant, le cardinal Guérillot partageait ses illusions. Malgré ses soixante-dix ans, malgré l'expérience de la confession, malgré celle,

plus désenchantante, de la lutte soutenue contre la franc-maçonnerie de son diocèse français, qui avait causé son exil à Rome, le saint vieillard apercevait le mariage de Fanny sous ce même angle de surnaturel. Beaucoup de prêtres sont ainsi, capables d'une naïveté qui, en dernière analyse, se trouve souvent avoir eu raison. Mais sur le moment, l'antithèse entre la réalité constatable et ce qu'ils en pensent constitue une ironie presque folle. Quand il eut baptisé Fanny, l'ancien évêque de Clermont se sentit saisi d'une joie si profonde qu'il dit à la chère enfant, avec le détour d'une citation, pour lui exprimer plus délicatement le tendre respect de son amitié :

— « Je peux maintenant parler comme sainte Monique, après le baptême de saint Augustin : *Cur hic sim nescio, jam consumptâ spe hujus sæculi*. Je ne sais pourquoi je reste ici-bas. Tout mon espoir du siècle est consommé... Et je peux encore ajouter comme elle : La seule chose qui me faisait désirer de demeurer encore un peu dans la vie, c'était de vous voir catholique avant de mourir. Le voyageur attardé n'a plus qu'à partir. Il a cueilli la dernière et la plus belle fleur... »

Noble et confiant apôtre qui devait en effet s'en aller si peu de temps après, en méritant que l'on dît de lui ce que l'évêque africain dit encore de sa mère : « Cette âme religieuse fut enfin déliée de son corps... » Il ne se doutait pas qu'il allait la payer tout de suite bien cher, — cette dernière réalisation de son dernier vœu ! Il ne prévoyait pas que celle qu'il appelait ingénument sa plus belle fleur allait lui devenir le principe d'une très cruelle tristesse. Pauvre grand cardinal ! Ce fut la dernière épreuve de sa vie, la suprême goutte amère du calice, que d'assister au désenchantement qui suivit de si près chez sa douce néophyte l'ivresse de la première initiation. A qui, sinon à lui, serait-elle venue demander conseil, dans les doutes torturants qu'elle commença d'avoir tout de suite sur ses sentiments à l'égard de son fiancé ? C'est ainsi qu'au lendemain du soir où l'imprudent Ardea l'avait plaisantée avec tant de mesquine insistance sur ce sujet pour elle sacré, elle sonnait à la porte de l'appartement que Mgr Guérillot occupait

dans la vaste maison de la rue des Quatre-Fontaines, où se trouve la procure de Saint-Sulpice. Il ne s'agissait pas pour elle d'incriminer le plus ou moins d'esprit de ces plaisanteries, ni de raconter ses humiliantes observations sur le peu de sobriété du prince. Non. Elle voulait éclairer sa conscience sur qui pesait une ombre douloureuse. Elle avait cru au premier moment de ses fiançailles aimer Ardea d'amour, tant l'émotion de sa vie religieuse enfin délivrée lui avait donné de reconnaissance pour celui qui n'était pourtant que le prétexte de cet affranchissement. Elle tremblait aujourd'hui non seulement de ne plus l'aimer, mais de le haïr, et surtout elle se sentait en proie à cette répugnance pour les inutiles soucis du monde, à cette lassitude des passagères espérances, à cette nostalgie du repos en Dieu, indices indéniables des vraies vocations. A l'idée qu'elle pourrait un jour, si elle survivait à son père et si elle restait libre, se retirer parmi les Dames du Cénacle, elle éprouvait, contre son si prochain mariage, une révolte intérieure, qu'augmentait encore l'évidence du triste caractère de son futur mari. Avait-elle le droit de s'engager dans des liens indénouables avec de pareilles dispositions? Serait-il loyal de rompre, sans faits nouveaux, ces fiançailles qui avaient été entre elle et son père la condition de son baptême? Elle en était déjà là, après si peu de jours! Et sa plainte s'était faite plus gémissante au lendemain de cette soirée où elle avait été plus blessée :

— « Il vous est permis de vous retirer », répondit Mgr Guérillot, « mais il ne vous est pas permis de manquer de charité dans votre jugement... »

Il y avait dans Fanny trop de sincérité, sa foi était trop simple et trop profonde pour qu'elle ne prît pas ce conseil au pied de la lettre, et elle s'y conforma aussitôt en paroles comme en intention. Car devant faire une promenade dans l'après-midi avec Alba, elle mit ses soins les plus empressés à détruire la trace que la petite scène de la veille avait pu laisser dans l'esprit de son amie. Son effort alla plus loin. Elle voulut demander pardon à son fiancé... Pardon! Et

de quoi? D'avoir été froissée par lui, atteinte au plus vif de sa sensibilité? Rien qu'à la manière dont fut accueillie l'une et l'autre démarche, elle éprouva combien cette charité du jugement, recommandée par le pieux cardinal, est une vertu difficile. Elle exige une discipline de tout le cœur, peut-être inconciliable avec la lucidité de l'intelligence. Alba regarda son amie d'un regard rempli d'un étonnement presque douloureux, et elle l'embrassa en lui disant, — elles se tutoyaient depuis la cérémonie du baptême :

— « Peppino n'est pas digne de seulement baiser la poussière où tu marches, voilà mon opinion, et s'il n'emploie pas toute sa vie à essayer de te mériter, ce sera un bien grand coupable et un bien grand sot... »

Quant au prince lui-même, les mouvements d'âme qui dictaient à sa fiancée des paroles d'excuse quand il avait tous les torts, lui étaient aussi profondément inintelligibles qu'ils l'eussent été à Hafner. Il pensa que ce dernier avait sermonné la jeune fille, et il s'applaudit d'avoir coupé court tout de suite à cette petite comédie de cléricalisme outré.

— « Laissons cela », fit-il avec condescendance, « c'est moi qui vous ai manqué dans la forme. Car pour le fond, vous savez que vous me trouverez toujours respectueux de ce que les miens ont toujours respecté. Mais les temps ont marché, et de certains fanatismes ne sont plus de mise, même avec notre nom. Voilà tout ce que j'avais voulu vous dire, d'une manière que vous n'avez pas eu tort de blâmer. »

Et il baisa galamment la petite main de Fanny, sans deviner qu'il venait de redoubler la mélancolie de cette trop généreuse enfant. Le désaccord continuait d'être excessif entre l'univers d'idées où elle se mouvait et celui où respirait le viveur ruiné. Comme disent avec tant de profondeur les mystiques, ils n'étaient pas du même ciel. Ou plutôt, car ce mot de ciel appliqué à un personnage aussi dépourvu d'idéal que cet aimable prince serait vraiment à en trop sourire, Ardea était, lui, tout chair et tout sang, et Mlle Hafner était, elle, tout esprit et tout cœur. Chaque nouveau rapport

entre eux, et à mesure que Peppino découvrait davantage son réel caractère, devait faire saillir ce désaccord. Ce furent donc pour Fanny, pendant les deux dernières semaines de ce beau mois de mai qui semblait envelopper de rayonnement le bonheur de ses fiançailles, une suite de petites désillusions quotidiennes, une évidence sans cesse repoussée et sans cesse imposée que ce mariage, accepté d'abord avec une si fière espérance, allait être pour elle un constant sacrifice. Cependant cette mise à nu de plus en plus lucide de la misère morale et sentimentale de son fiancé n'eût pas suffi à déterminer chez elle une volonté de rupture. Que Peppino, élevé dans l'oisiveté, corrompu par le double orgueil de la naissance et de la fortune, fût à vingt-huit ans très frivole à la fois et très cynique, qu'il joignît la finesse d'un Italien madré à l'absolue sécheresse d'un clubman parisien, que tous ses projets sur son futur ménage se résumassent dans une reprise plus installée de vie élégante et de vanités satisfaites, qu'il lui arrivât trop souvent de quitter la table, l'œil trop brillant, la lèvre trop humide, le rire trop gai, — c'était certes de quoi souffrir pour une jeune fille qui avait cru de bonne foi, en se fiançant, réparer une grande injustice du sort, rendre son lustre antique à une maison vénérable, sauver du désespoir un imprudent magnanime, enfin se rapprocher de Dieu à travers un amour permis. De toute cette chimère qui avait duré quelques heures, Dieu seul restait. Il suffisait pour que la noble créature se dît : « Mon père est heureux. Je ne lui gâterai pas ce contentement. Je ferai mon devoir vis-à-vis de mon mari. Je serai une si bonne femme que je le transformerai. Il a gardé de la religion. Il a du cœur. Ce sera mon rôle d'en faire un vrai chrétien. Et puis j'aurai mes enfants et les pauvres… » Telles étaient les rêveries que roulait sous son front si blanc parmi ses admirables cheveux noirs cette fiancée enviée dont les journaux commençaient à décrire les robes déjà préparées, pour qui travaillait un peuple de couturières, de lingères, de modistes, de joailliers, qui aurait sur son contrat les mêmes signatures qu'une princesse du sang, qui allait être princesse

elle-même et affiliée à l'une des plus glorieuses aristocraties du monde. Telles étaient les pensées qu'elle promènerait sans doute toute sa vie dans le jardin du palais Castagna, qui allait être le sien, — ce jardin historique, dans lequel on entretient encore une allée de poiriers, à la place où Sixte-Quint, tout près de mourir, ramassa un fruit. Il le goûta et dit au cardinal Castagna, en jouant sur leurs deux noms, — lui-même s'appelait Peretti : — « Les poires sont gâtées. Les Romains en ont assez. Ils mangeront bientôt des châtaignes. » Cette anecdote de famille, qui ne prouve pas, entre parenthèses, un tour d'esprit à la Rivarol chez le plus grand pape de la fin du seizième siècle, enchantait Justus Hafner. Elle lui paraissait empreinte du plus délicieux humour. Il ne se lassait pas de la raconter à ses collègues du cercle, à ses fournisseurs, à n'importe qui, sans se ressouvenir qu'il en avait déjà, deux jours auparavant, assassiné son interlocuteur. Il en oubliait même de se défier de l'ironie de Dorsenne.

— « Il s'imite par trop lui-même », disait ce dernier à Alba en riant, par une des soirées de la fin du mois; « je l'ai rencontré ce matin dans le Corso, et j'ai eu ma troisième édition de la mauvaise plaisanterie du vaudevilliste papal sur les poires et les châtaignes ! Et puis, comme nous faisions quelques pas ensemble, il a eu, pour me montrer le palais Bonaparte, un cri sublime : « Nous avons aussi ceux-là... » — Ce qui signifiait qu'un petit-neveu de l'empereur a épousé une petite-cousine de Peppino... Il se croit parent de Napoléon, je vous le jure. Il n'en est même pas très fier. Les Bonaparte, petite musique quand il s'agit de noblesse!... J'attends le moment où il en rougira... »

— « Et moi, celui où il sera puni comme il le mérite », répondit Alba Steno d'une voix sombre. « Il a le triomphe trop insolent... Mais non. Tout lui réussit. S'il est vrai que sa fortune soit une immense volerie, pensez à ceux qu'il a ruinés. A quoi peuvent-ils croire devant son infâme bonheur?... »

— « S'ils sont philosophes », reprit Dorsenne en riant plus gaiement encore, « ce spectacle doit les faire méditer sur le

mot assez vulgaire, mais bien juste, qu'a trouvé un impie de mes amis : il n'y a pas moyen de douter du doigt de Dieu, car il se l'est mis dans l'œil indiscutablement en créant le monde... Et puis, ces gens qu'il a ruinés n'avaient qu'à ne pas jouer à la Bourse contre lui. Et d'un. Et puis, y a-t-il une propriété qui n'ait pour origine le vol? Et de deux. Et puis, pourquoi voulez-vous que la Providence, qui ne s'est pas manifestée pour empêcher Jeanne d'Arc d'être brûlée vive et tant de coquins de mourir paisiblement de leur belle mort, se mette en campagne pour punir M. Hafner d'avoir flibusté à des bourgeois égoïstes ou à des nobles incapables quelques millions de florins?... Mais laissons ce personnage, moitié vautour et moitié paon, pour sa charmante fille, à qui vous allez avoir un message agréable à transmettre. Vous vous rappelez un certain livre d'heures de Montluc?... »

— « Celui que votre ami Montfanon avait acheté pour vexer la pauvre petite?... »

— « Précisément. Le vieux ligueur l'a rendu à Ribalta, m'a dit ce dernier chez lequel j'ai passé hier. Sans doute par esprit de mortification... Je dis sans doute, car je n'ai pas pu joindre le pauvre cher homme depuis ce duel que son impatience envers Ardea et Hafner a rendu inévitable. Il est allé en retraite je ne sais combien de jours au couvent du mont Olivet, près de Sienne. Il a là un ami, un certain abbé de Negro dont il parle toujours comme d'un saint. J'ai appris par Ribalta qu'il est revenu, mais invisible. J'essayerai de forcer sa porte... Enfin le volume est de nouveau dans la boutique du pétroleur de la rue Borgognona, et si Mlle Hafner le veut toujours... »

L'écrivain ne se doutait pas qu'au moment même où il s'amusait à blasphémer la grande et redoutable idée de la Providence, en digne enfant d'un siècle aveuglé de sophismes et hébété de fausses analyses, il servait lui-même d'instrument involontaire à cette justice mystérieuse toujours prête à nous atteindre dans nos criminelles victoires et à déjouer nos plus assurés calculs. Cette conversation avait eu lieu à deux

heures. A quatre, Alba devait prendre Fanny pour faire ensemble quelques courses et finir l'après-midi dans le jardin de cette délicieuse villa Cœlimontana que la nouvelle chrétienne aimait particulièrement à cause de l'allée de chênes verts à l'extrémité de laquelle se trouve une grotte décorée de cette inscription : « Ici, saint Philippe de Néri, entouré de ses disciples, venait discourir des choses de Dieu. » Le premier soin de la contessina fut, comme il était naturel, de communiquer à son amie la nouvelle rapportée par Dorsenne et comment le livre d'heures tant désiré se trouvait être revenu dans la boutique de l'ancien garibaldien.

— « Quel bonheur! » s'écria Fanny avec une flamme de joie dans les yeux. « Moi qui ne savais pas quel cadeau offrir à mon cher cardinal... Veux-tu que nous courions faire cet achat tout de suite?... »

— « Le livre d'heures de Montluc? » répondit le vieux Ribalta quand les deux jeunes filles furent descendues de voiture devant son étroite boutique, plus poussiéreuse encore, plus encombrée de brochures et où il se tenait avec une face encore plus maigre, plus hâve et plus rogue, sous son long chapeau qu'il n'enleva pas. « Et comment savez-vous qu'il est revenu? Qui vous l'a dit? Il y a donc des espions partout?... »

— « Mais c'est M. Dorsenne, un des amis de M. de Montfanon, qui nous a prévenues, tout simplement », dit Fanny de sa voix douce.

— « *Sarà, sarà* (1) », reprit le marchand avec son insolence habituelle, et, ouvrant le tiroir du bahut où il enfouissait les plus disparates de ses trésors, il en tira le précieux volume qu'il tendit aux deux visiteuses sans le leur donner. Puis il entama, de sa lèvre bougonne et dégoûtée, un boniment qui reproduisait les détails donnés par Montfanon lui-même. « Hé! c'est une pièce très authentique, une pièce unique. Il y a là une signature tronquée, mais indiscutable. Je l'ai comparée à celle qui se conserve aux archives de Sienne... C'est

(1) Ce sera ainsi. C'est possible.

bien l'écriture de Montluc, et voici son blason avec ses tourteaux. Voici encore les demi-lunes des Piccolomini... Il a toute une légende, ce livre d'heures. Le maréchal l'a donné, après le fameux siège, à l'un des membres de cette illustre famille. Et c'est pour le compte d'un des descendants que je me suis chargé de le vendre... On ne le cédera pas à moins de deux mille francs... »

— « Quel voleur! » dit Alba en anglais à sa compagne. « Dorsenne m'a raconté que M. de Montfanon l'avait eu pour quatre cents... »

— « Tu en es sûre? » demanda Fanny, qui, sur une réponse affirmative, s'adressa au libraire avec la même douceur. Cependant un reproche passait dans son accent pour dire : « Deux mille francs, monsieur Ribalta? Mais c'est un prix qui n'est pas juste, puisque vous le cédiez à M. de Montfanon pour le cinquième de cette somme... »

— « Alors je suis un menteur et un voleur », répliqua brutalement le vieillard. « Un voleur et un menteur! » répéta-t-il. « Quatre cents francs?... Vous voudriez avoir ce livre d'heures pour quatre cents francs?... Je voudrais, moi, que M. de Montfanon fût ici pour vous dire combien je lui en ai demandé... Un voleur et un menteur!... » Il eut un rire cruel en replaçant le livre d'heures dans le tiroir, auquel il donna un tour de clef, et, se tournant vers les deux jeunes filles, dont la fine beauté relevée par leurs fines toilettes contrastait si délicieusement avec le sordide entourage, il les enveloppa d'un regard si haineux qu'elles en eurent un petit frisson et qu'elles se serrèrent instinctivement l'une contre l'autre. Puis le libraire reprit, d'une voix plus enrouée, presque basse et coupée d'un sifflement sinistre : « Si vous voulez dépenser quatre cents francs, j'ai là un volume qui les vaut et que je me proposais de porter au palais Savorelli un de ces jours... Hé! hé! Ce doit être un des tout derniers, car M. le baron a tout racheté. » En prononçant, en glapissant plutôt ces paroles énigmatiques, il avait ouvert le placard qui formait le dessous du bahut et avisé sur une des planches un livre enveloppé d'un journal

parmi beaucoup d'autres, preuve qu'il savait s'y reconnaître bien vite dans l'apparent désordre de sa boutique. Il déplia ce journal, et serrant le volume de son énorme main aux ongles noircis, il découvrit le titre aux deux jeunes filles : « *Hafner et sa bande. — Quelques réflexions sur un acquittement scandaleux, par un actionnaire.* » C'était un pamphlet, aujourd'hui oublié, mais qui fit quelque bruit à l'époque dans les cercles financiers de Paris, de Londres et de Berlin, ayant été imprimé à la fois en trois langues : en français, en allemand et en anglais, au lendemain du retentissant procès du *Crédit austro-dalmate*. Pour être juste, même envers un homme très injuste, il convient d'ajouter que cet opuscule fourmillait d'inexactitudes, comme la plupart des ouvrages de ce genre. Les seules pages vraiment terribles, parce qu'elles étaient indiscutables comme un fait, reproduisaient *in extenso* le compte rendu du procès lui-même et l'arrêt avec ses considérants aussi honteux pour Hafner qu'une condamnation : « Vu la limite indécise qui sépare ici la mauvaise administration de la fraude... » telle était la plus douce des phrases qui motivaient un acquittement si scandaleux, en effet, que le baron passait pour avoir dépensé des sommes énormes afin d'en modifier la teneur, sans y réussir. C'était bien là-dessus qu'avait compté l'auteur de la brochure qui était venu, son pamphlet rédigé, en offrir un exemplaire à l'intéressé en lui proposant de lui vendre toute l'édition en bloc.

— « Pourquoi voulez-vous », avait simplement répondu Hafner, « que je paye quarante mille francs cinq cents exemplaires qu'une agence de librairie me procurera dans deux ans à cinquante kreutzers l'un dans l'autre?... »

De fait, il avait patiemment racheté et détruit le plus grand nombre des volumes, et auprès de qui les autres lui eussent-ils fait du tort? Ce profond réaliste savait trop bien l'opinion que professaient à son égard les consciences scrupuleuses. Il en méprisait la niaiserie comme il méprisait la lâcheté des autres. Il savait que la lettre imprimée n'a aucune valeur, passé le premier instant de surprise, même quand les révéla-

tions qu'elle apporte sont exactes. Les journaux ne se sont-ils pas chargés, par l'abondance des calomnies qu'ils accueillent, de rendre inoffensives jusqu'aux plus indiscutables vérités? Aussi Ribalta s'abusait-il, en conservant avec un tel soin cet inutile outil de chantage, comme il s'abusait en croyant que la pauvre Fanny était trop initiée aux affaires de son père pour ne pas connaître l'existence de l'injurieux pamphlet. Il eût d'ailleurs su la vérité, c'est-à-dire dans quelle ignorance absolue se trouvait Mlle Hafner sur la réputation du baron, qu'il lui eût encore montré le redoutable volume. Il y avait, dans cet homme de révolution qui achevait, parmi les bouquins de cette misérable boutique, son impuissante existence, un fond terrible de cruauté envieuse. Y a-t-il jamais autre chose dans l'âme des fauteurs de sanglantes revendications sociales? Ses petits yeux marron clignaient d'une joie véritablement féroce, tandis qu'il tendait le volume sans le lâcher et qu'il répétait :

— « Il les vaut, celui-là, les quatre cents francs?... »

— « Ne regarde pas ce livre, Fanny », dit vivement Alba, après avoir lu le titre de l'ouvrage et en employant de nouveau l'anglais; « c'est une de ces vilenies dont il ne faut même pas souiller sa pensée. » Elle s'était mise entre son amie et le marchand, tout en parlant, et elle continua, sublime d'indignation et de dégoût : « Vous pouvez garder ce livre, monsieur, puisque vous vous faites le complice de ceux qui l'ont écrit, en spéculant sur la peur que vous croyez qu'il inspire. Mlle Hafner le connaît depuis longtemps, et ni elle ni son père n'en donneraient un centime... »

— « Allons! tant mieux, tant mieux », fit Ribalta en repliant son volume; « dites toujours à monsieur votre père que je le tiens à sa disposition... »

— « Ah! le misérable! » dit Alba quand Fanny et elle furent sorties de la boutique et remontées en voiture. « Oser te montrer ce livre, à toi! Et il n'y a pas de tribunaux pour poursuivre des actions pareilles! »

— « Tu as vu », répondit Fanny, « j'ai été si saisie que je

n'ai pas pu articuler un mot... Que cet homme m'offrît cet infâme ouvrage, c'était bien triste. Mais c'est un pauvre homme et qui a besoin d'argent sans doute. Seulement, qu'il se soit trouvé quelqu'un pour l'écrire contre mon père, voilà qui est trop horrible !... Mon père? Tu ne peux pas savoir sa délicatesse en affaires. C'est l'honneur de sa profession. Il n'y a pas un souverain en Europe qui ne lui ait rendu témoignage. Tu as vu toutes ses croix! Quand il a eu ce procès où il a dû lutter contre tous les envieux que lui avait faits sa fortune, j'étais une petite fille alors. Je me rappelle comme il était remué. Pense donc, on touchait à son nom!... Et ces lâches ont continué, même après que les juges ont prononcé un arrêt qui glorifiait sa probité, paraît-il, une des plus éclatantes justifications d'honnête homme qu'il y ait eu... Heureusement il l'ignore... »

Cette protestation passionnée était si touchante, l'illusion où vivait la généreuse enfant était si sincère qu'Alba lui serra la main avec une tendresse plus émue encore. Elles ne continuèrent pas à parler de ce douloureux sujet, ayant retrouvé presque tout de suite, dans un des magasins de la place d'Espagne, la demoiselle de compagnie qui devait les chaperonner. Mais tous les mots, tous les gestes, tous les regards de la contessina durant la promenade furent des caresses à la peine qu'éprouvait son amie, sa sœur de destinée, — plus heureuse qu'elle puisque l'heure de la défiance n'avait même pas sonné. Quand elle se retrouva le soir avec Dorsenne qui dînait de nouveau chez Mme Steno, elle le prit à part pour lui raconter cette scène tragique et le questionner :

— « Vous connaissez cette brochure? »

— « D'aujourd'hui », fit l'écrivain; « Montfanon, que j'ai enfin pu joindre, vient d'acheter un des deux exemplaires que Ribalta a reçus ces temps derniers. Le vieux ligueur croit à tout, vous savez, quand il s'agit d'un Hafner... Moi, je suis plus sceptique dans le mal comme dans le bien... Il n'y a que le compte rendu du procès qui m'ait produit de l'impression, car là ce sont des réalités, et l'arrêt!... Ah! quel arrêt! Il faut

avouer qu'en le lisant, on se sent heureux de n'être pas fils d'un pareil père... »

— « Il a été acquitté pourtant? »

— « Oui », répondit Dorsenne, « mais il n'en reste pas moins avéré qu'il a ruiné des centaines et des centaines de personnes... Autant que j'ai compris cette ténébreuse histoire, il avait obtenu pour son *Crédit austro-dalmate* une concession de chemin de fer assez importante. Il s'agissait de desservir un tas de pays en *rie* et en *tie*, Illyrie, Croatie, Dalmatie, Styrie. Comment le baron et ses amis ont porté les titres de deux cent vingt-cinq francs à cinq cents, à sept cents, à mille, je ne vous l'expliquerai pas, ni comment s'est produite la débâcle sur toute la ligne. C'est l'histoire des innombrables entreprises qui ne réussissent qu'à drainer la petite épargne au profit de quelques loups-cerviers du genre de Hafner. Car ce qui est bien établi, c'est qu'il a fait lui-même la hausse et la baisse. Encore une fois ne me demandez pas le procédé... Je n'ai pas étudié la Bourse. C'est un tort de la part d'un romancier qui veut peindre le monde moderne. J'aurais dû entrer dans la coulisse pour deux ou trois mois... Tant il y a que notre ami a très certainement raflé aux gogos une somme énorme, en frisant le Code de si près que, pour un cheveu de plus, il était pris. Le cheveu n'y était pas, ou bien messire Justus — quelle épigramme que ce nom! — a payé pour qu'on ne l'y vît pas, et les obligataires n'ont pas pu le faire condamner... »

— « Enfin pour vous il est clair, par le compte rendu de ce procès, que c'est un voleur ? » interrompit Alba.

— « Clair comme vous êtes là, contessina », répondit Dorsenne, « si toutefois c'est voler que de détrousser son prochain en échappant à la justice. Mais ce ne serait rien. Le coin sinistre dans cette affaire, c'est le suicide d'un certain Schrœder, un brave bourgeois de Vienne qui connaissait notre baron intimement, et qui avait mis, sur les conseils de son excellent ami, toute sa fortune, trois cent mille florins, dans cette affaire. Il les a perdus, et, de désespoir, il s'est tué, et avec lui sa femme et leurs trois enfants. On a lu à l'audience

une lettre de cet homme à Justus Hafner... Ouf! Quelle lettre !... »

— « Mon Dieu ! » dit Alba en joignant les mains. « Et Fanny aurait lu cette lettre dans ce livre... »

— « Oui », reprit Julien, « et tout le reste, avec preuves à l'appui. Mais rassurez-vous, elle n'aura pas le volume. Je passerai demain chez cet anarchiste de Ribalta et je rachèterai ce dernier exemplaire si Hafner ne s'en est pas occupé déjà. En temps ordinaire, il serait homme à en rire. En ce moment il y a ce mariage. Il doit redouter la presse, et tenir à supprimer tout ce qui donnerait lieu à quelque chronique sur cette page peu brillante de sa vie. La déposition du frère de ce Schrœder, je m'en souviens, est encore plus effrayante que la lettre... »

Malgré ses affectations continuelles d'ironie et son parti pris d'égotisme intellectuel, Julien était obligeant. Il n'hésitait jamais devant un service à rendre. Il n'avait pas menti à sa petite amie en lui promettant de racheter le dangereux ouvrage, et, à tout hasard, il se dirigea le lendemain matin vers la boutique de la rue Borgognona, muni des vingt louis demandés par le libraire. Que devint-il lorsque ce dernier lui répondit :

— « C'est trop tard, monsieur Dorsenne. La jeune demoiselle est déjà venue hier au soir. Elle avait fait semblant de ne pas tenir au volume devant l'autre. C'était pour marchander sans doute. Hé ! hé ! Mais elle a dû payer le vrai prix... J'aurais demandé davantage au père. On doit des égards à une jeune fille... »

— « Malheureux ! » s'écria le jeune homme. « Et vous plaisantez après avoir commis cette action de Judas ? Aller apprendre à une fille les fautes de son père quand elle les ignorait ?... Jamais, entendez-vous? jamais plus ni M. de Montfanon ni moi ne mettrons les pieds chez vous, ni Mgr Guérillot, ni aucune des personnes que je connais... Je raconterai à tout le monde votre infamie, je l'écrirai, et

elle paraîtra dans tous les journaux de Rome. Je vous ruinerai, entendez-vous? je vous forcerai à fermer cette immonde boutique... »

— « Patience! Patience! » répondit le vieillard sans se fâcher de cette virulente sortie. « Vous serez bien heureux un jour de réclamer la protection du père Ribalta, si vous vous trouvez ici quand se fera la grande liquidation des capitalistes. Et vous regretterez alors ce petit accès de *furia* française... Allez », continua-t-il avec une âpreté de haine qui disait assez combien peu il se repentait de son hideux marché, « je ne lui ai rien appris, à la fille du Tedesco... Et, quand je lui aurais tout appris, est-ce que ce ne serait pas juste ?... Je l'ai lu aussi, moi, ce livre. Et les deux petites Schrœder qui sont mortes à cause de ce Hafner, est-ce qu'elles étaient moins innocentes que sa fille à lui ? Et tant d'autres filles qui sont devenues des prostituées, parce que leurs parents ont perdu leur fortune, toujours à cause de ce monsieur ?... C'est à la guillotine que je voudrais les envoyer tous deux, le père et la fille, comme on eût fait en 93... Voilà des hommes ! Voilà une époque ! Mais, patience! Patience ! Ça recommencera, et de plus belle. En attendant, s'il est vrai que ce bouquin puisse les avoir brouillés, sa fille et lui, c'est autant de fait... Hé ! hé ! hé ! »

Dorsenne s'enfuit sans répondre, saisi d'horreur devant cette explosion de gaieté barbare. Ribalta venait de lui apparaître comme l'incarnation de ce qu'il haïssait le plus en sa qualité d'intellectuel passionné : le révolutionnaire moderne qui n'a plus qu'un programme, détruire. Lui qui avait pris comme devise en politique la parole de Gœthe empêchant l'exécution populaire d'un voleur au siège de Mayence : « J'aime mieux l'injustice que le désordre... », il aurait, en temps ordinaire, haussé les épaules aux déclamations du garibaldien. Dans la circonstance, cet homme, devenu l'aveugle instrument d'une équité vengeresse, le paralysa d'épouvante. Il se rappela les phrases moqueuses qu'il avait prononcées la veille à l'endroit du dogme de la Providence,

et il eut un frisson à constater ce coup de foudre subit dans le ciel bleu du bonheur de Hafner, cette dénonciation de son passé faite à sa fille dans un pareil moment et par cette voie si détournée à la fois et si naturelle. Un verset de la Bible que Montfanon citait sans cesse dans leurs interminables discussions sur les races, lui revint tout d'un coup à la mémoire : « *Propter peccata patrum filii affligentur*... Les fils seront punis pour les péchés des pères. » Si Fanny avait lu le livre acheté ainsi, comme c'était certain, elle devait traverser à cet instant la même crise aiguë de troubles affreux qu'Alba avait subie le soir de la lettre anonyme. Pendant toute la journée, Dorsenne essaya vainement de secouer le poids de mélancolie que cette visite chez le brigand de la rue Borgognona lui avait laissé sur le cœur. La pensée de l'effroyable coup dont avait dû être frappée Fanny le navrait de pitié, et en même temps il appréhendait l'influence qu'aurait sur Alba cette ressemblance dans le chagrin. La sensation d'une commune misère allait-elle exalter, allait-elle adoucir le malheur des deux jeunes filles? Aussi, en franchissant à neuf heures le seuil de la villa Steno pour rendre compte de sa mission à la contessina, était-il singulièrement remué lui-même. Il n'y avait là personne que les Maitland et deux voyageurs de passage, deux diplomates anglais, en route pour un poste de l'Extrême-Orient.

— « Je vous attendais », dit Alba à son ami, aussitôt qu'elle put causer avec lui dans un coin du salon. « J'ai besoin que vous me donniez un conseil.... Il s'est passé hier soir chez les Hafner un incident tragique... »

— « Cela devait être », répondit Dorsenne. « Fanny a acheté le livre de Ribalta... »

— « Elle a acheté le livre ? » fit Alba qui changea de visage et qui se mit à trembler de tout son corps. « Ah ! la malheureuse ! L'autre chose ne suffisait pas !... »

— « Quelle autre chose ? » interrogea Julien.

— « Vous vous rappelez », dit la jeune fille, « que je vous avais parlé de cet équivoque Noé Ancona, de cet agent d'af-

faires véreux qui a servi de prête-nom à Hafner pour vendre Ardea et forcer ainsi le mariage? Eh bien! il paraît que ce personnage ne s'est pas trouvé suffisamment payé de sa complicité. Il a réclamé au baron une forte somme, une commandite pour fonder quelque grosse maison de vol, que ce dernier a refusée net. L'autre l'a menacé de raconter leur petite opération à Ardea, et il l'a racontée. »

— « Et Peppino a été indigné ? » fit Dorsenne en hochant la tête. « Cela ne lui ressemble pas !... »

— « Indigné ou non », reprit Alba, « il est arrivé hier soir au palais Savorelli pour faire à son futur beau-père une scène terrible... »

— « Et obtenir un supplément de dot », interrompit l'écrivain.

— « Il a été bien maladroit alors », dit Alba, « car même la présence de Fanny, qui est arrivée au milieu de cette affreuse discussion, ne l'a pas arrêté. Peut-être avait-il bu un peu plus que de raison, comme c'est de nouveau son habitude... Mais voyez-vous cette pauvre enfant initiée à cet abominable marchandage de son avenir, de son bonheur, et si elle a lu le livre par-dessus le marché ?... Non, c'est trop horrible !... »

— « Quelle scène de famille ! » s'écria Dorsenne. « Enfin le mariage est-il rompu ? »

— « Officiellement, non. Fanny est au lit malade d'émotion. Ardea est venu dès ce matin voir ma mère, qui a vu aussi Hafner. Elle les a mis d'accord en leur démontrant, ce qu'elle croit vrai, qu'ils ont un égal intérêt à éviter tout scandale et à s'arranger. Mais il reste la chère petite. Maman désirait que j'y allasse, dès cet après-midi, la supplier de revenir sur sa résolution. Car elle a déclaré à son père qu'elle ne voulait plus entendre parler du prince. J'ai refusé. Maman insiste... N'est-ce pas que j'ai raison ?... »

— « Qui sait ? » répondit Julien. « Quelle va être sa vie en tête à tête avec son père, maintenant qu'elle n'aura plus d'illusions sur lui ?... »

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Leur causerie trop animée avait attiré l'attention de la comtesse. Elle appréhenda sans doute que sa fille ne racontât prématurément au jeune homme la rupture imminente, mais non définitive encore, du mariage Hafner. Elle s'approcha de leur groupe, suivie de Maitland, qui d'une main tenait un petit verre plein d'eau-de-vie, de l'autre un fort cigare, et elle interpella Julien de sa voix sonore :

— « Dites donc, Dorsenne, je commence à croire que Vieil Ami a deviné juste et que vous prenez des notes sur ma fillette pour votre prochain roman. »

— « Ce n'est pas l'envie qui m'en manque », repartit l'écrivain sur le même ton de badinage, « mais la contessina est trop compliquée, trop difficile... Il faut avoir le pinceau de Léonard pour peindre une Joconde... »

Il s'était tourné du côté de Lincoln Maitland pour débiter ce compliment, qui chatouilla d'une manière délicieuse l'amour-propre de l'artiste américain. Après avoir ri de son gros rire d'athlète heureux, il répondit, s'adressant à sa maîtresse :

— « C'est lui que je voudrais peindre, et pas d'aujourd'hui... Serait-il intéressant à chercher, hein, dans une note olivâtre, presque verdâtre ?... Mais il n'a jamais consenti à poser... Vous devriez le forcer à venir à Piove avec nous ?... »

— « Quelle bonne idée ! » s'écria la comtesse. « Eh bien, voulez-vous, Dorsenne ? » Et elle regardait Julien de ses beaux yeux bleus qu'éclairait l'unique désir de plaire à ce nouveau caprice de son amant, exprimé d'une manière si peu cérémonieuse. « Nous partons dans huit ou dix jours, si Dieu permet... Je vous donne un pavillon où vous serez tout seul pour écrire, avec une bibliothèque immense : celle de mon arrière-grand-père, l'ami de votre Stendhal et de lord Byron... Nous avons la brise de l'Adriatique le matin et le soir, et il ne fait jamais trop chaud. Linco m'a promis de rester jusqu'à la fin de juillet. A ce moment nous nous transportons à Venise pour prendre les bains. Vous verrez ce que c'est que notre existence de campagne dans le Veneto. »

— « Le peintre est étonnant », se disait Dorsenne une heure plus tard en revenant à pied le long du trottoir de la rue du Vingt-Septembre, par le plus doux des clairs de lune de ce ciel de Rome qui en a de si doux ; « il fait les invitations à la campagne, maintenant. Encore un peu, il se mettra en face de la comtesse à table. Voilà une jolie perspective d'été pour ma pauvre petite amie, que ce séjour à Piove. Il est positif que la mère avait envie que je vienne. Est-ce qu'elle aurait l'idée que je suis un mari possible ?... Allons, allons ! Il n'est que temps d'imiter les dix mille Grecs et de m'illustrer par ma retraite, — pas avant d'avoir su le résultat de l'entretien des deux pauvres enfants... Quels regards et quelles paroles vont-elles échanger ? Voilà un dialogue qui serait pathétique à noter ! Mais il n'y a jamais de témoin pour les entretiens les plus passionnants. Il faut les imaginer. C'est pour cela que l'art est toujours inférieur à la vie... »

Elle devait en effet avoir lieu le lendemain, cette scène émouvante, et moins de vingt-quatre heures après que le romancier s'était exprimé ainsi à lui-même le regret de n'y pas assister. Seulement il se méprenait sur la teneur du dialogue, d'une manière qui prouvait une fois de plus que la subtilité d'intelligence ne devinera jamais la simplicité du cœur. Les tragédies morales les plus douloureuses se nouent et se dénouent le plus souvent par des silences. Ce fut dans l'après-midi, vers les six heures, qu'un domestique vint annoncer la visite de Mlle Hafner à la contessina, occupée en ce moment à relire pour la dixième fois la décevante *Églogue mondaine*, ce tendre récit de l'aride Dorsenne. Quand Fanny fut entrée dans la chambre, Alba put constater quelle épreuve sa filleule ravie de l'autre semaine venait de traverser, à l'étonnante et si rapide altération de cet expressif et noble visage. Elle lui prit la main sans lui parler d'abord, puis, comme si elle eût ignoré absolument la cause réelle de l'indisposition de son amie :

— « Que je suis contente de te voir !... » dit-elle. « Tu vas mieux ?... »

— « Je n'ai jamais été malade », répondit Fanny, qui ne savait pas mentir. « J'ai eu de la peine, voilà tout... » Et regardant Alba, comme pour la supplier de ne pas lui demander d'explications, elle ajouta : « Je suis venue pour te dire adieu... »

— « Tu pars ? » demanda la contessina.

— « Oui », fit Fanny. « Je vais passer l'été dans une de nos terres, en Styrie. » Et à voix basse : « Ta mère t'a dit que mon mariage est rompu ?... »

— « Oui », dit Alba, et toutes deux se turent de nouveau. Ce fut Fanny qui interrogea l'autre, après quelques minutes, la première :

— « Et toi ? que fais-tu de ton été ? » demanda-t-elle.

— « Nous allons à Piove, comme toujours », répondit Alba. « Il y aura peut-être Dorsenne avec nous, et certainement les Maitland... »

Il se fit entre elles un troisième passage de silence. Elles se regardèrent, et voici que, sans prononcer un mot de plus, elles lurent distinctement dans le cœur l'une de l'autre. Le martyre qu'elles subissaient était si pareil, elles le savaient toutes deux si pareil, qu'elles sentirent à la même minute une même pitié les envahir. Obligées de condamner, de la plus irrévocable condamnation, l'une son père, l'autre sa mère, chacune eut un mouvement de tout son être vers son amie malheureuse comme elle. Et, tombant dans les bras l'une de l'autre, elles éclatèrent en sanglots.

XI

LE LAC DE PORTO

Elles avaient fait du bien au cœur triste d'Alba, ces larmes de son amie, tant qu'elle avait tenu cette amie entre ses bras,

palpitante de douleur et de pitié. Mais lorsque l'autre fut partie et que la fille de Mme Steno se retrouva seule, en face de sa pensée, une détresse plus grande la terrassa. Cette pitié que lui avait montrée sa compagne de misère, n'était-ce pas une preuve de plus qu'elle ne devait pas croire en sa mère? Ni le travail de ses propres observations sur les manières d'être de la comtesse, ni la dénonciation de la lettre anonyme, ni le duel de Boleslas, ni le billet de Maud, ni ce départ trop significatif n'avaient abouti pour elle à la certitude absolue qui ne laisse plus une chance au doute... Entre cette évidence totale et les demi-évidences des hypothèses même les plus vraisemblables, il y a place pour tant d'étapes! Alba les avait toutes franchies, et chaque incident nouveau l'avait empoisonnée d'un nouveau soupçon. Ce qu'elle venait de discerner à travers les larmes de Fanny Hafner ne pouvait qu'accroître l'oppression de ce malaise. Que savait cette récente et déjà si tendre amie? Pourquoi et comment la plaignait-elle, même dans une crise si violente de malheur personnel? La réponse à ces questions était trop claire, et la jeune fille la sentit si cruelle qu'elle mit les mains sur son cœur comme pour arracher de son sein cette invisible aiguille dont la pointe la déchirait, et elle gémissait tout haut :

— « Ah! si je me trompe, que je le sache, du moins!... Et si je ne me trompe pas, que je le sache encore!... Je souffrirais moins!... »

Hélas! la misérable enfant ne devinait pas, tandis qu'elle jetait vers la destinée cet appel de désespoir, qu'il y avait à Rome et dans son entourage immédiat une créature occupée à réaliser ce vœu insensé. Et cette créature était la même qui n'avait pas reculé devant l'infamie de la lettre anonyme, cette jolie et sinistre Lydia Maitland, cette fine, cette silencieuse jeune femme, aux grands yeux bruns toujours souriants, toujours impénétrables dans ce teint lisse et mat qu'aucune émotion, semblait-il, n'avait jamais effleuré. L'insuccès de sa première tentative avait exaspéré sa haine contre son mari et contre la comtesse jusqu'à la fureur, mais une fureur con-

centrée, ramassée, repliée sur elle-même comme un serpent qui se lance, — une fureur qui guettait une nouvelle occasion de frapper, depuis des semaines, patiemment, obscurément. Elle avait cru si bien tenir sa vengeance lors du retour affolé de Gorka, et à quoi avait-elle abouti ? A débarrasser Lincoln d'un rival dangereux et à mettre en péril la vie du seul être à qui elle tînt ici-bas. Elle venait de passer de longues heures au chevet du frère dont elle était passionnément jalouse, avec un dévouement qui eût été sublime s'il n'avait servi à cette âme bourrelée d'une quotidienne pâture de haine. Elle avait constaté là, de nouveau, dans cette chambre de malade, à chaque heure, presque à chaque minute, la profondeur de l'amitié que le blessé portait à celui pour lequel il s'était battu. — Florent était reconnaissant à Lincoln d'avoir pu risquer sa propre vie en son lieu et place ! Quand Lydia lui avait appris le départ de Gorka, quel éclair de joie dans ses yeux ! Quel éclair encore quand la comtesse leur avait communiqué son projet d'une longue villégiature à Piove, puis d'une fin d'été à Venise, tous ensemble ! Ce séjour dans la campagne de la maîtresse de son mari achevait d'exaspérer la colère cachée de Lydia. Elle souffrait à en jeter des cris, comme une bête emprisonnée et qui se heurte aux barreaux, quand sa pensée impuissante se meurtrissait à l'image du bonheur que les deux amants goûteraient dans l'intimité de la villa, avec les splendeurs autour d'eux des paysages de la Vénétie. Lincoln les lui rendait présents à l'avance, ces paysages, en les décrivant devant elle avec sa mémoire de peintre, d'après les tableaux où Giorgione, Titien et Bonifazio en ont fixé la poésie, l'opulente verdure, les molles ondulations, les lointains bleuâtres. Dans l'atelier, une copie ancienne d'une des fêtes champêtres, attribuée tour à tour à chacun de ces trois artistes, montrait une courtisane nue auprès d'un puits ; et avec sa magnifique poitrine, avec son geste lent, ses cheveux blonds emmêlés de perles, sa bouche humide et sensuelle, ses souples hanches, on eût dit une sœur de Caterina Steno, tandis qu'un des seigneurs qui jouait de la viole auprès de cette créature de

désir avait les épaules, la carrure et l'insolente placidité de l'Américain. La nerveuse et sèche Lydia sentait le fiel lui crever sur le cœur chaque fois qu'elle regardait cette toile qui lui représentait cette perspective d'une joie qu'elle ne pouvait plus empêcher. Quelle arme avait-elle, entre ses mains aux doigts si souples qui n'avaient pas craint de se déshonorer au honteux travail de tant de dénonciations clandestines? Composer de nouvelles lettres anonymes? A quoi bon? Elle en avait, depuis le duel, envoyé une à la Vénitienne qui avait plaisanté tout haut de cette infamie avec sa gaieté insolente. Qu'avait-elle obtenu en avertissant Alba? Une inutile tristesse, puisque la contessina n'en continuait pas moins à poser et à couvrir de son innocence les désordres de sa mère. Sans doute l'épouse trahie gardait une pleine facilité de provoquer un scandale et un divorce, grâce à des preuves aussi indiscutables que celles dont elle avait accablé Maud. Il lui suffisait de porter chez un homme de loi la correspondance qui dormait dans le meuble espagnol. A quoi bon encore? Elle ne se vengerait pas de son mari à qui ce divorce serait indifférent aujourd'hui qu'il gagnait autant d'argent qu'il en désirait, et elle perdrait son frère. Si évidents que fussent les torts de Lincoln, elle était trop sûre que Florent le lui préférerait, et c'était justement cette préférence certaine qui excitait en elle cette âpreté enragée de rancune. Elle passait en revue toutes les personnes et tous les moyens, et son instinct, cette espèce de double vue animale, comme une divination d'une bête venimeuse et féroce, finissait toujours par ramener sa pensée vers Alba. Durant les séances interminables que l'acharnement du peintre passionné autour de son modèle renouvelait et prolongeait sans cesse, elle étudiait, elle aussi, le pâle et mince visage de la jeune fille. Elle devinait dans ces yeux bleus, dont les paupières battaient si nerveusement, un indéfinissable mystère de révolte. Elle examinait cette bouche à demi ouverte dont les coins tombaient dans un pli amer. Elle suivait du regard cette visible consomption d'une adolescence rongée par l'idée fixe. Non, ce n'était ni l'attitude ni le masque d'une

complice, et ce n'était pas non plus l'aspect d'une personne qui sait. Lydia avait beau se répéter que, avertie comme Alba l'avait été par sa lettre, le doute sur l'inconduite de Mme Steno ne lui était plus possible, elle se convainquait à d'innombrables menus signes que la contessina doutait encore, et alors elle concluait :

— « C'est bien là qu'il faut frapper... Mais comment?... »

Oui, comment? Il y avait au service de la haine, chez cette frêle femme, en apparence perdue de mondanités, cette énergie virile dans la décision qui se retrouve dans toutes les familles d'origine vraiment militaire. Le sang du colonel Chapron remuait en elle et lui donnait un besoin d'agir. Que risquait-elle en tournant cette action du côté d'Alba? Si la jeune fille était éclairée sur sa mère, une preuve de plus ne lui apprendrait rien. Il n'y avait non plus aucun risque à la lui donner. Si au contraire la contessina n'était pas arrivée à la certitude, cette preuve de plus, mais décisive, n'amènerait-elle pas un éclat? Pour audacieuse que fût la Vénitienne, il lui serait pourtant difficile d'emmener à la fois son amant et sa fille à Piove, une fois convaincue d'être la maîtresse de cet amant aux yeux de cette fille et devant témoins. A force de tourner et de retourner ces raisonnements, Lydia finit par élaborer un de ces plans d'une simplicité abominable où se révèle ce qu'il faut bien appeler le génie du mal, tant ils supposent de lucidité dans la conception et de scélératesse dans l'exécution. Elle se dit qu'il ne fallait pas chercher d'autre théâtre que l'atelier pour la scène décisive qu'elle méditait. Elle connaissait trop la fureur d'amour dont Mme Steno était possédée pour douter que, aussitôt seule avec Lincoln, elle ne lui prodiguât ces baisers affolés dont parlait leur correspondance. Le piège à tendre devenait très simple. Il suffisait qu'Alba et Lydia se trouvassent dans un poste d'observation pendant que les deux amants se croiraient en tête à tête, ne fût-ce que pour une minute. La disposition des lieux fournit à la redoutable femme le moyen de se créer cette place

d'espionnage en toute sécurité. Ménagé dans la hauteur de deux étages, l'atelier occupait la moitié de l'épaisseur de la maison. Le mur qui le fermait du côté des appartements s'achevait par une cloison de verres de couleur à travers lesquels il était impossible de voir. Ce vitrage suffisait à éclairer d'un peu de jour un corridor très sombre, attenant lui-même à une lingerie. Lydia employa plusieurs heures de plusieurs nuits à découper avec le diamant d'une bague un trou de la largeur d'une pièce de cinquante centimes dans un de ces carreaux dépolis. Elle eut soin d'exécuter cette opération, digne d'un forçat, debout sur un tabouret, de telle façon que, même ce judas d'un nouveau genre une fois découvert, sa petite taille la défendît du soupçon d'avoir pu travailler à ce travail minutieux, difficile à une telle hauteur. Elle y atteignait pourtant à condition de se hausser sur la pointe des pieds. Car il fallait qu'elle pût regarder par cette ouverture, elle aussi. La minutie de son calcul était allée jusqu'à ce détail. Ces préparatifs étaient achevés depuis plusieurs jours, et, malgré son absence de scrupule dans l'assouvissement de ses haines, elle hésitait encore à employer ce procédé de vengeance, tant il y avait de cruauté atroce à faire espionner ainsi une mère par sa fille. Ce fut Alba elle-même qui se chargea d'éteindre la dernière flamme d'humanité dont s'éclairait cette conscience ténébreuse, et cela par la plus innocente des conversations. C'était le soir même de l'après-midi où elle avait échangé ce triste adieu avec Fanny Hafner. Elle était plus énervée encore que d'habitude, et elle parlait avec Dorsenne dans ce coin du hall de la villa Steno témoin de tant de causeries pareilles, l'unique consolation de sa détresse. Il y avait très peu de monde en ce moment dans le salon, et les deux jeunes gens avaient baissé la voix d'abord pour n'être pas entendus. Puis, comme il arrive, ils étaient revenus, sans même s'en apercevoir, à leur ton naturel. Peu à peu, préoccupés uniquement de ce qu'ils se disaient, ils n'avaient pas pris garde que Lydia se rapprochait d'eux par un simple changement de fauteuil qui lui permettait, en causant elle-

même avec un visiteur quelconque, de tendre l'oreille aux phrases prononcées par la contessina. Elle n'aurait pas tourné autour de cette dernière, comme elle faisait depuis des semaines, qu'elle eût encore guetté cet aparté, d'après le même instinct qui la poussait à lire les moindres lettres tombées entre ses mains, à interroger les domestiques, à espionner enfin sous toutes les formes et dans toutes les circonstances. Et voici les mots qu'elle surprit à une minute. En les prononçant, la pauvre Alba outrait de beaucoup sa pensée, elle toute générosité et toute justice. Mais elle souffrait, et elle soulageait sa souffrance en parlant avec amertume de quelqu'un dont l'image s'associait trop étroitement au souvenir de son pire bourreau. C'était du brave Florent Chapron qu'il s'agissait, et elle répondait à Dorsenne qui lui en faisait l'éloge :

— « Que voulez-vous? C'est vrai que j'ai presque une répulsion pour lui... C'est pour moi comme un être d'une autre espèce... Son amitié pour son beau-frère?... Oui, elle est très belle, très touchante... Eh bien, elle ne me touche pas. C'est un dévouement qui n'est pas humain. C'est trop instinctif et trop aveugle... Enfin, je sais que j'ai tort... Il y a ce préjugé de race que je ne vaincrai jamais tout à fait... »

Dorsenne lui avait touché les doigts en ce moment-là, sous le prétexte de lui prendre son éventail, en réalité pour l'avertir, et il lui avait dit, à voix très basse cette fois :

— « Allons un peu plus loin, Lydia Maitland est trop près... »

Il avait cru surprendre un tressaillement dans la sœur de Florent, sur laquelle il avait jeté les yeux par hasard, tandis que sa trop sensible interlocutrice ne se surveillait plus. Mais comme le joli rire clair de Lydia s'était élevé à la même seconde, l'imprudente Alba avait pu lui répondre :

— « Heureusement elle n'a rien entendu. Et voyez comme on peut causer du chagrin sans s'en douter!... Je viens d'être inique », continua-t-elle, « car ce n'est pas leur faute, ni à Florent ni à elle, s'il y a un peu de sang noir dans leurs veines,

d'autant plus qu'il est corrigé par du sang de héros, et qu'ils sont tous les deux parfaitement élevés, et ce qui est mieux, parfaitement bons, et puis je sais bien que s'il y a une grande idée dans ce siècle-ci, c'est d'avoir proclamé que vraiment tous les hommes sont frères... Mais je me sens si nerveuse ce soir... La peine de Fanny m'a trop impressionnée, et quand on est blessée, on devient vite mauvaise... Causons d'autre chose, voulez-vous? De votre ami Montfanon, par exemple, que je voudrais tant connaître. S'est-il enfin pardonné d'avoir assisté à votre duel? Maintenant que le mariage est rompu, va-t-il pardonner aussi à la pauvre Fanny?... »

Elle avait parlé d'un accent plus assourdi que celui de Dorsenne cette fois, mais trop tard. D'ailleurs, même si la sœur de Florent eût entendu ces nouvelles paroles, elles n'eussent pas suffi à guérir la blessure que les premières lui avaient faite à la place la plus ulcérée de son amour-propre intime.

— « Et moi qui hésitais », se dit-elle, « moi qui pensais à la ménager!... »

Cet adieu au remords devait marquer et marqua le moment d'en finir pour cette âme vigoureuse et qui possédait, en les appliquant à de scélérates satisfactions de rancune, quelques-unes des qualités propres aux grandes intrigantes de la politique et du monde. Elle n'attendit pas vingt-quatre heures pour exécuter le funeste projet qui devait consommer le malheur d'une pauvre enfant sans défense. Le lendemain matin vers les midi, elle se trouvait à l'atelier, assise à côté de Mme Steno, tandis que Lincoln donnait au portrait, enfin presque achevé, les derniers coups d'un pinceau trop chercheur, et qu'Alba posait, droite sur le grand fauteuil, absorbée et pâle à son habitude. Florent Chapron, après avoir, lui aussi, assisté à une partie de cette séance, venait de se retirer, appuyé sur la béquille dont il se servait encore par précaution. Cette absence parut si propice à Lydia, qu'elle résolut aussitôt de ne pas laisser échapper une pareille occasion, et comme si une fatalité s'était mêlée de lui rendre son œuvre d'infamie plus aisée, Mme Steno l'y aida en interrompant tout d'un coup

le labeur du peintre qui, après avoir travaillé sans parler pendant une demi-heure, s'arrêtait pour essuyer son front sur lequel perlaient des gouttes de sueur, tant l'effort de tout son organisme tendu à sa besogne venait d'être violent :

— « Voyons, mon petit Linco », dit-elle avec sa sollicitude affectueuse de maîtresse plus âgée, « il faut vous reposer. Voilà deux heures que vous n'avez pas cessé de peindre, et des choses si minutieuses... Je me fatiguais rien qu'à vous regarder, comme le Sybarite... »

— « Et moi, je ne suis pas fatigué », répondit Maitland qui posa pourtant sa palette et son pinceau, et, roulant une cigarette, il l'allumait ; et il continua avec un sourire de fierté : « Nous n'avons que cela de bon, nous autres Américains, mais nous l'avons, une puissance de nous appliquer que le Vieux Monde ne connaît plus... C'est pour cela qu'il y a des métiers où nous n'avons plus de rivaux... Voulez-vous que pour vous fatiguer davantage et vous divertir en même temps je vous raconte la vie du docteur Peyton, le dentiste de la rue Condotti ?... Imaginez-vous qu'il a un autre cabinet à Londres qui s'ouvre le 1er juin à dix heures exactement, et qui se ferme le 31 octobre à quatre heures, non moins exactement... Et vous savez ou ne savez pas que son cabinet de Rome ferme toujours aussi exactement le 20 mai à quatre heures, pour rouvrir le 10 novembre à dix. Et depuis vingt-deux ans, il n'a pas manqué une seule de ces dates. Le voyage lui représente ses vacances !... Ce n'est rien... Il se fait payer cinq dollars le quart d'heure, et il lui arrive couramment de gagner cent cinquante dollars à sa journée. Calculez ce que cela fait d'heures et de quelle besogne, — celle d'un horloger qui réparerait des montres sensibles !... Et maintenant, devinez ce qu'il m'a répondu comme je le plaignais de passer sa vie à paver d'or toutes les molaires malades de la Grande-Bretagne et de l'Italie : *I like my work*. J'aime mon ouvrage !... Trouvez-moi un Européen qui ait conservé cette puissance nerveuse... »

— « Et en attendant », répondit Lydia, « vous avez pris

Alba pour une Bostonienne ou une New-Yorkaise, et vous l'avez fait poser si longtemps qu'elle en est toute pâle... Il faut la distraire et la détendre... Venez avec moi, chérie. Je vais vous montrer le costume que l'on m'a envoyé de Paris et que je mettrai cet après-midi à la garden-party de l'ambassadrice d'Angleterre. Il faut que je vous consulte sur un dernier petit arrangement... »

Elle avait forcé Alba Steno à se lever du fauteuil de pose en lui disant ces mots, puis elle lui avait enlacé la taille pour l'entraîner et elle l'avait embrassée. Ah! si jamais une caresse mérita d'être comparée à la hideuse flatterie de l'Iscariote, ce fut celle-là, et la jeune fille aurait pu répondre, elle aussi, le mot sublime : « Ami, pourquoi m'as-tu trahi dans un baiser?... » Hélas! elle y crut, à la sincérité de cette preuve d'affection, et elle rendit son baiser à sa fausse amie avec une reconnaissance qui n'attendrit pas cette âme saturée de haine, car cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que Lydia avait mis à exécution son monstrueux projet. Sous le prétexte d'arriver plus vite à la lingerie, elle avait pris un escalier de service qui aboutissait à ce couloir vitré, le long duquel était ménagée l'ouverture destinée à regarder dans l'atelier.

— « Voilà qui est bien étrange », dit-elle en s'arrêtant tout d'un coup. Et, montrant à son innocente compagne le petit jour rond qui rompait de son vide la teneur unie du panneau : « Ce sera quelque domestique qui aura voulu espionner... Mais quoi?... Vous qui êtes grande, examinez donc de près comment a pu être fait ce travail et où donne ce jour... Si c'est un trou découpé exprès, je saurai bien qui est le coupable, et il partira, dussé-je renvoyer toute la maison... »

Alba obéit à cette perfide demande, distraitement, et elle appliqua son œil à la portion trouée de la vitre. L'envoyeuse de lettres anonymes avait trop bien choisi son moment. Aussitôt la porte de l'atelier refermée, la comtesse s'était levée pour se rapprocher de Lincoln. Elle avait mis au cou du jeune homme ses bras nus sous la batiste transparente des manches de sa robe d'été, et elle avait commencé de lui dévorer, de

ses lèvres gourmandes, les yeux et la bouche. Lydia, qui avait gardé une des mains de la jeune fille dans la sienne, sentit cette main s'agiter d'un tremblement convulsif. Un chasseur à l'affût qui entend frémir les feuillages du hallier où doit passer la proie qu'il guette n'éprouve pas une joie plus intense. Son piège avait réussi. Elle dit à sa malheureuse victime :

— « Mais qu'avez-vous? Comme vous tremblez!... »

Et elle essaya de la repousser pour se mettre à sa place. Alba, que la vue de sa mère embrassant Lincoln de ce baiser passionné bouleversait en ce moment-là d'une horreur inexprimable, eut cependant assez de lucidité à travers sa souffrance pour comprendre le danger que courait cette mère qu'elle venait de surprendre ainsi, serrant entre ses bras de coupable amoureuse, — qui?... le mari même de la femme qui lui parlait, qui lui demandait pourquoi elle tressaillait d'épouvante, qui allait regarder par ce même judas, voir ce même tableau!... Afin d'empêcher ce qu'elle croyait de voir être pour Lydia une révélation terrible, la courageuse enfant eut une de ces idées désespérées comme un péril immédiat en inspire. Elle donna de sa main libre un coup si violent dans le panneau de verre qu'il se brisa avec fracas en lui déchirant les doigts et le poignet. Puis elle se rejeta sur sa compagne à son tour avec un cri de douleur. Était-ce la blessure de sa main ensanglantée, était-ce celle de son cœur percé par l'horrible vision, qui se soulageait dans ce gémissement? L'autre y répondit par une parole de colère :

— « Vous l'avez fait exprès, malheureuse!... »

La féroce créature s'était précipitée, en disant ces mots, vers la large baie maintenant ouverte dans le carreau, — trop tard! Elle avait vu seulement Lincoln debout au milieu de l'atelier, qui regardait du côté où le vitrage avait été cassé, tandis que la comtesse, debout elle aussi à quelques pas de lui, s'écriait :

— « Ma fille! Qu'est-il arrivé à ma fille? J'ai reconnu sa voix!... »

— « Ne vous inquiétez pas », répondit Lydia avec une ironie atroce. « C'est Alba qui a frappé sur le carreau pour vous faire un signe... »

— « Mais elle s'est blessée?... » interrogea la mère.

— « C'est peu de chose », répondit avec le même accent d'ironie l'implacable femme, et elle se retourna vers la contessina pour la regarder avec tant de rancune que, même dans l'état de bouleversement où cette dernière se trouvait plongée par ce qu'elle avait surpris, ce regard la glaça d'épouvante. Elle éprouva la sorte de frisson qui avait saisi sa chère amie Maud dans ce même atelier, devant les horribles abîmes de cette âme sinistre soudain découverts. Elle n'eut d'ailleurs pas le temps de préciser cette impression, ni d'en prendre une pleine conscience. Car déjà sa mère était auprès d'elle, la serrant dans ses bras, — ces mêmes bras qu'Alba venait de voir noués au cou d'un amant, — lui donnant des baisers, avec cette même bouche... La secousse morale fut si forte que la jeune fille s'évanouit. Que ne lui fut-il donné de passer ainsi, dans ce spasme d'une douleur suprême, avant d'être entraînée par cette douleur aux tragiques folies qu'elle expie peut-être aujourd'hui, — quoiqu'il doive y avoir, dans le monde de l'éternelle et impeccable justice, un lieu de repos et de pardon pour des créatures comme elle, victimes des fautes que d'autres ont commises et qui n'ont pas eu les épaules à porter leur croix!... Mais non. Elle revint à elle et presque tout de suite. Elle vit sa mère aussi affolée d'inquiétude qu'elle l'avait vue tout à l'heure frémissante de joie et d'amour. Elle vit de nouveau les yeux de Lydia Maitland fixés sur elles deux avec une expression trop significative maintenant. Et, comme elle avait eu la présence d'esprit de sauver cette coupable mère, elle trouva dans sa tendresse la force de lui sourire, de lui mentir, de l'aveugler à jamais sur la vérité de la hideuse scène qui venait de se jouer dans ce tournant de couloir et devant ce vitrage brisé :

— « J'ai eu peur de la vue de mon propre sang », dit-elle avec sa grâce frémissante, « et cependant je crois que ce n'est

que de toutes petites coupures. Regarde. Je remue ma main sans qu'elle me fasse mal... »

Elle avait raison, et quand le docteur, appelé en toute hâte, eut constaté qu'il n'était resté dans les déchirures aucun éclat de verre, la comtesse se trouva si rassurée qu'elle reprit toute sa gaieté. Jamais elle n'avait été d'humeur plus charmante que dans la voiture qui les ramenait à la villa Steno, puis durant le déjeuner que la mère et la fille prirent en tête à tête. Et saisissant le bras d'Alba pour sortir de la salle à manger, elle lui dit, avec une gaminerie de grande sœur :

— « Tu vas être tout à fait intéressante à la garden-party de l'ambassade... »

— « Je n'irai pas », répondit vivement la contessina, qui ajouta : « Tu sais, ce saisissement m'a rendue un peu nerveuse... Il me serait pénible de voir du monde... »

— « Comme tu voudras », répondit Mme Steno, qui secoua dans un rire sonore sa belle tête blonde. « Et l'on parle d'hérédité!... Moi, quand il m'est arrivé de courir un petit danger, cela me monte... Je n'ai jamais dansé avec autant de plaisir que le jour où j'ai failli être tuée dans un déraillement... Je te l'ai raconté, tu te rappelles? Entre Padoue et Mestre... Et pourtant, c'est vrai que j'avais vu la mort de bien près... Mais je n'insiste pas. Chacun a son caractère. Tu sais ma devise : Vivre, et laisser vivre! »

Pour une âme obligée par l'évidence d'en condamner une autre sans cesser de l'aimer, il n'y a pas de pire douleur que de constater l'inconscience absolue de cette autre âme et sa sérénité dans la faute. Mais lorsqu'il s'agit d'une mère, c'est-à-dire d'un être que nous ne pouvons pas juger, même criminel, sans commettre un véritable parricide moral, cette douleur s'exalte jusqu'au supplice. Obsédée par la vision ineffaçable de la matinée qui lui navrait la pensée de nouveau à toutes les secondes, Alba n'eût été préservée du désespoir que par l'évidence parallèle d'un trouble chez la coupable, d'une lutte, d'un remords, d'un regret. De la retrouver si

paisible, si gaiement occupée à l'espérance d'une partie de plaisir, contrastait d'une manière trop forte avec le tragique de l'épreuve que subissait la jeune fille. Elle se sentit accablée par une tristesse plus lourde, plus déprimante encore, et qui devint matériellement insupportable quand, vers les deux heures et demie, sa mère lui dit adieu, quoique la fête de l'ambassade anglaise ne commençât qu'à cinq heures.

— « J'ai promis au pauvre Hafner d'aller le voir aujourd'hui... Tu sais qu'il est malade de chagrin... Je voudrais encore essayer de tout arranger... Je te renverrai la voiture si tu veux sortir un peu. J'ai téléphoné à Lydia de m'attendre chez elle à quatre heures. Elle me mènera... »

Elle avait, pour détailler cet emploi si naturel de son après-midi, des yeux trop brillants, un sourire trop heureux. Elle était trop jeune dans sa toilette claire. Ses pieds frémissaient d'une impatience trop nerveuse dans le vernis souple de ses petits souliers. Comment Alba n'eût-elle pas senti qu'elle lui mentait? L'enfant désabusée eut l'intuition que cette visite au père de Fanny n'était qu'un prétexte. Ce n'était pas la première fois que la comtesse employait, pour s'affranchir d'une surveillance incommode, ce procédé du renvoi de la voiture officielle qui, à Rome comme à Paris, est toujours le signe probable d'aventures clandestines chez les femmes de son rang. Ce n'était pas la première fois non plus qu'Alba se sentait envahie par le soupçon devant certaines disparitions mystérieuses de sa mère. D'ordinaire elle opposait à ce soupçon une force de confiance volontaire qu'elle ne trouva plus en elle après la révélation indiscutable de la matinée. Elle se mit à la fenêtre pour voir partir la victoria. Les deux chevaux piaffèrent, et la Vénitienne, relevant sa gracieuse tête, envoya par-dessous son ombrelle rose un sourire à la jeune fille qui la regardait partir. Comme elle aurait été surprise si elle avait pu deviner ce que disait ce regard, cette supplication éperdue de rester, d'être là pour calmer par sa présence un tel délire de douleur, de ne pas aller où elle allait! Car c'était vrai qu'elle avait avec Lincoln un rendez-vous à leur

appartement secret. Elle en savourait d'avance les fiévreuses délices tandis que ses chevaux descendaient du côté du palais Savorelli, où elle ne perdrait que cinq minutes, — juste le temps de justifier son alibi. — Là elle renverrait sa voiture. Elle monterait dans un fiacre quelconque, puis elle irait dans une église, où elle ferait malgré tout une prière pour demander pardon du doux péché qu'elle courrait commettre ensuite! Elle s'abandonnait en pensée à cette attente du plaisir certain qui, dans certaines natures puissantes comme était la sienne, confine déjà à la volupté. Elle ne se doutait pas que la pauvre Alba, son Alba, cette enfant tendrement aimée malgré tout, subissait, à cette même seconde et à cause d'elle, la plus terrible des tentations... Quand la voiture avait disparu, les yeux fixes de la jeune fille s'étaient reportés sur le pavé clair, et voici qu'elle avait senti naître en elle une envie subite, instinctive, presque irrésistible, d'en finir avec la souffrance morale dont elle était dévorée. C'était si simple, il suffisait d'en finir avec la vie!... Un geste, qu'elle fît un geste seulement, — un si petit geste, — qu'elle se penchât par-dessus la balustrade contre laquelle son bras s'appuyait, d'une certaine manière, comme cela, un peu plus en avant, un peu plus encore... Et cette souffrance était terminée. Elle ne reverrait plus jamais le visage détesté de Lincoln à côté du visage de sa mère. Elle ne rencontrerait plus jamais les yeux de Lydia Maitland, ces yeux qui savaient la honte de cette mère. Elle ne partirait pas pour Piove. Elle n'aurait pas à y passer des semaines et des semaines dans cette société dont la simple idée lui faisait mal, physiquement, jusqu'à l'extrémité de ses mains et de ses pieds. Souvent déjà elle avait éprouvé ce désir de la mort qui, chez les enfants des suicidés, s'élève des profondeurs les plus mystérieuses de l'être. Ils sont, comme l'a dit avec énergie un médecin philosophe, des prédisposés en quête d'occasion, et l'hérédité se reconnaît en eux à ce trait singulier : cette pensée de la mort volontaire n'est pas pour eux un aboutissement, le produit d'un lent travail de leur faculté raisonneuse. La plus légère

épreuve découvre cette pensée dans ces âmes, qui sont, pour ainsi dire, nées avec une plaie toujours prête à saigner. Mais entre ce désir instinctif de la mort et la mise à exécution, il y a, pour continuer d'employer les termes de la science, une largeur psychologique, une distance plus ou moins grande que beaucoup de ces héréditaires ne franchissent jamais, ce qui permet de considérer la disposition impulsive au suicide comme une maladie guérissable. En revanche, lorsque cette largeur est épuisée et cette distance franchie, l'impulsion devient si puissante qu'elle revêt un caractère de fatalité inéluctable, rapide comme un foudroiement. C'était le cas pour Alba qui, à la minute du départ de sa mère, souffrait autant qu'il est possible de souffrir, mais elle ne songeait pas à la mort. Maintenant, penchée sur l'appui de la fenêtre ouverte, et mesurant des yeux la distance des deux étages, elle se sentait attirée vers cet espace vide d'un attrait à la fois fiévreux, épouvanté et presque doux. Oui. C'était si simple... Elle se vit couchée sur ce pavé clair, les membres brisés, la tête brisée, morte... morte, — délivrée! A cette seconde, elle fut saisie par l'espèce de joie délirante dont l'exécution de ces sortes de suicides s'accompagne. Elle éclata d'un rire nerveux. Elle se pencha davantage, et elle allait se précipiter, lorsque la rencontre que fit son regard d'une personne qui marchait sur le trottoir, la réveilla soudain de ce vertige dont le charme étrange venait de l'enlacer si puissamment. Elle se rejeta en arrière. Elle frotta ses yeux avec ses mains, et elle qui n'était guère habituée à ces exaltations mystiques, elle dit tout haut :

— « Mon Dieu! C'est vous qui me l'envoyez!... Je suis sauvée... » Et elle sonna le valet de pied pour lui ordonner que si M. Dorsenne la demandait, on l'introduisît dans le petit salon de Mme Steno. « Je n'y suis pour aucune autre personne... », ajouta-t-elle.

C'était en effet Julien qu'elle avait vu s'approcher de la maison, à cet instant même où elle n'était plus séparée de

l'abîme que par ce dernier tressaillement de répugnance animale qui se retrouve jusque dans les suicides les plus mêlés de manie. Les fous eux-mêmes ne choisissent-ils pas de périr d'une manière plutôt que d'une autre? Elle demeura quelques minutes à reprendre ses esprits, immobile. Les forces les plus profondes de son être se concentraient sur une résolution qui rendit à son charmant visage, contracté tout à l'heure d'un pli presque sinistre, sinon une sérénité, du moins l'expression d'une espérance. Elle ne s'était point trompée en pensant que le jeune homme se dirigeait vers la porte de la maison. Il lui était arrivé plusieurs fois — étant donné les étranges principes de sa mère en matière d'éducation — de recevoir la visite de Julien en tête à tête; mais pour qu'elle fût allée jusqu'à interdire sa porte à tout autre, il fallait qu'elle se proposât d'avoir avec lui un entretien d'une importance singulière. Quand on fut venu lui annoncer qu'il l'attendait dans le petit salon, suivant ses ordres, elle parut encore hésiter.

— « Non », se dit-elle enfin. « C'est le salut, le seul salut. Je vais savoir s'il m'aime vraiment... Et, s'il ne m'aime pas?... »

Elle regarda de nouveau par la fenêtre, afin de s'assurer à elle-même qu'au cas où cette conversation ne se terminerait pas comme elle le désirait, le tragique et simple moyen de tout à l'heure demeurait à sa disposition pour l'affranchir de cette vie infâme qu'elle ne pouvait décidément plus accepter. Dans cette heure unique où tout son être intime vibrait du frémissement d'une crise suprême, les deux individualités fondues dans la sienne se débattaient en elle. C'était l'âme de son vrai père, de ce tragique et malheureux Wérékiew, qui l'avait inclinée sur l'appui de la croisée ouverte et invitée à mourir. C'était l'âme énergique de sa mère qui, maintenant, la précipitait à l'audacieuse démarche qu'elle méditait pour sortir de son angoisse par une autre porte que celle de la mort, et cette influence de l'hérédité maternelle était si dominante en ce moment que, pour la première fois peut-être depuis

qu'il la connaissait, Dorsenne trouva, lorsqu'elle entra dans le petit salon, qu'elle ressemblait à Mme Steno. Qui sait, — car dans ces instants où nous nous trouvons à l'un des carrefours de notre destinée, les moindres impressions déterminent nos volontés hésitantes, — qui sait si cette ressemblance, soudainement évoquée, ne fut pas la cause de la réponse qu'il fit à la jeune fille quand elle lui parla enfin avec la solennité passionnée de son âme en détresse? Qui sait si l'inconscient ressouvenir des déportements de la maîtresse de Lincoln ne souilla pas à ses yeux l'innocente et sublime confiance de cette adorable créature, — fantôme torturant de son inconsolable regret d'aujourd'hui, quand elle aurait pu être l'enchantement de sa seconde jeunesse, l'exquise et tendre fleur greffée à l'arbre si tristement nu de la quarantième année? Ah! que Julien voudrait être encore au début de cette causerie commencée sur son ton habituel de sentimentalisme railleur, et si vite transformée en un dialogue de drame! Il pensait bien, en arrivant à la villa Steno, qu'il marchait vers son dernier tête-à-tête avec sa jolie et intéressante petite amie. Car il s'était enfin décidé à partir, et pour être plus sûr de ne pas défaillir, il avait passé au bureau des wagons-lits et il avait retenu sa place pour le soir même. Oui, il était venu pour un adieu, mais pas pour cet adieu-là, pas pour cette séparation dont il se souviendra tant qu'il sera lui-même de ce monde où l'on peut faire tant de mal, en riant, et s'en presque s'en douter. Il avait tant badiné avec l'amour que le célèbre proverbe lui semblait ne devoir jamais s'appliquer à lui, et ce fut par un badinage encore qu'il entra en matière, lorsque, ayant voulu prendre la main d'Alba pour y mettre un baiser, il vit qu'elle était bandée de linge :

— « Que vous est-il donc arrivé, petite comtesse?... Est-ce que mes lauriers ou ceux de Florent Chapron vous ont empêchée de dormir, que vous voici avec le poignet classique du duelliste?... Sérieusement, où vous êtes-vous blessée?... »

— « Je me suis appuyée à un châssis vitré qui a cédé, et les éclats m'ont un peu déchiré les doigts... », répondit la

jeune fille, qui ajouta avec un demi-sourire : « Ce n'est rien. »

— « Quelle imprudente enfant vous faites!... » dit Dorsenne sur un ton d'amicale gronderie. « Savez-vous que vous risquiez de vous couper une artère, tout simplement, et de provoquer une hémorragie très grave, peut-être mortelle?... »

— « Il n'y aurait pas grand mal à cela », répondit Alba en hochant sa jolie tête, avec un pli si amer cette fois autour de sa bouche que le jeune homme cessa de sourire.

— « Ne me parlez pas sur ce ton », fit-il, « ou bien je croirai que vous l'avez fait exprès... »

— « Fait exprès? » répéta la jeune fille. « Fait exprès? Pourquoi l'aurais-je fait exprès?... »

Et elle rougit, et elle se prit à rire du même rire énervé qu'elle avait eu toute seule un quart d'heure plus tôt, lorsqu'elle se penchait sur la rue. Dorsenne la sentit trop souffrir, et son cœur se serra. Le trouble contre lequel il luttait depuis ces derniers jours avec l'énergie d'un artiste indépendant et qui a depuis longtemps systématisé son célibat l'envahit de nouveau. Il pensa qu'il fallait vraiment mettre entre la « sottise » et lui l'irréparable de sa résolution catégorique. Aussi répondit-il à sa petite amie avec sa douceur habituelle, mais sur un ton de fermeté qui annonçait son parti pris :

— « Je vous ai encore froissée, contessina, et vous venez de me regarder avec vos yeux de nos heures de dispute... Il ne faut pas les avoir pour moi, mais les autres, ceux de notre amitié... Vous regretteriez plus tard d'avoir été méchante aujourd'hui... »

Comme il prononçait ces mots énigmatiques, elle vit qu'il avait dans ses yeux lui-même et dans son sourire quelque chose d'un peu différent et de très indéfinissable. Il fallait qu'elle l'aimât plus encore qu'elle ne le croyait elle-même, car elle en oublia, pour une seconde, et sa propre peine et sa propre résolution, et elle lui demanda vivement :

— « Vous avez un chagrin?... Vous souffrez?... Que se passe-t-il?... »

— « Non », répondit Dorsenne, « il ne se passe rien. Mais

c'est l'heure qui passe, ce sont les minutes qui s'en vont, et pas seulement les minutes. Il y a une vieille et charmante odelette française que vous ne connaissez pas et qui commence :

Le temps s'en va, le temps s'en va, madame.
Las, le temps? Non. Mais nous nous en allons...

Ce qui signifie, petite comtesse, en simple prose, que c'est sans doute la dernière causerie que nous aurons ensemble cette saison, et que ce serait vilain de trop me la gâter, cette dernière visite... »

— « Est-ce que je vous comprends bien? » dit Alba. Elle aussi connaissait trop les habitudes de conversation de Julien pour ne pas savoir que ce marivaudage, à demi moqueur, à demi sentimental, lui servait toujours à préparer des phrases plus graves et contre l'émotion desquelles sa peur de paraître dupe se garait par avance. Elle croisa ses bras sur sa poitrine, et après un silence elle continua, d'une voix grave : « Vous partez?... »

— « Oui », répondit-il, et de la poche de sa jaquette il tira à moitié son coupon de route : « Et vous voyez que j'ai fait comme les poltrons qui se jettent à l'eau. Mon billet est pris, et je ne me tiendrai plus à moi-même le petit discours que je me tiens depuis des mois, ce : — Monsieur le bourreau, encore un moment, — de la Du Barry... Je vous ai conté ce mot. Dans toute cette ineptie sanglante de notre grande Révolution, c'est le seul qui me touche un peu... Il est si sincère! »

— « Vous partez? » répéta la jeune fille, qui ne parut pas avoir fait attention à la plaisanterie par laquelle Julien avait déguisé son propre trouble devant l'effet de ce départ si brusquement annoncé. « Je ne vous verrai plus!... Et si je vous demandais pourtant de ne pas vous en aller encore?... » continua-t-elle. « Vous m'avez parlé de notre amitié. Si je vous priais, si je vous suppliais, au nom de cette amitié, de ne pas m'en priver à cet instant où je n'ai plus personne, où je suis si seule, si horriblement seule, est-ce que vous me répondriez non?... Vous me l'avez dit souvent, que vous étiez mon ami,

mon véritable ami ?... Si c'est vrai, ne vous en allez pas. Je vous le répète, je suis trop seule, et j'en ai peur... »

— « Voyons, petite comtesse », répondit Dorsenne, que l'exaltation si subite de la jeune fille commençait d'effrayer, « ce n'est pourtant pas raisonnable de vous mettre dans de pareils états, parce que vous avez eu hier à soutenir un entretien très triste avec cette pauvre Fanny ! D'abord il m'est tout à fait impossible de remettre encore mon départ. Vous me forcez à vous donner des raisons bien grossières, presque commerciales... Mais mon livre va paraître, et il faut que je sois là pour cette mise en train de la vente dont je vous ai trop parlé... Et puis vous allez vous-même vous en aller. Vous aurez toutes les distractions de la campagne, vos amis de Venise, quelque *patito* que vous devez me cacher, et en tout cas cette charmante Lydia Maitland... »

— « Ne prononcez pas ce nom », interrompit Alba dont les traits s'étaient décomposés devant cette allusion au séjour de Piove. « Vous ne savez pas le mal que vous me faites, ni ce que c'est que cette femme, quel monstre de cruauté et de perfidie !... Ne m'interrogez pas non plus. Je ne vous dirais rien... Mais », reprit-elle en joignant ses mains cette fois, ses pauvres mains amaigries qui tremblaient de l'angoisse des phrases qu'elle osait formuler, « est-ce que vous ne comprenez pas que si je vous parle comme je vous parle, c'est que j'ai besoin de vous pour vivre... » puis d'une voix presque basse, tant elle était étouffée d'émotion : « c'est que je vous aime !... » Toutes les pudeurs naturelles à une enfant de vingt ans montèrent à son pâle visage en un flot de pourpre quand elle eut jeté cet aveu. « Oui, je vous aime ! » répéta-t-elle d'un accent aussi profond, mais plus ferme. « Ce n'est pourtant pas une chose si commune dans cet affreux monde qu'un vrai dévouement, qu'un être qui ne demande qu'à vous servir, qu'à vous être utile, qu'à vivre dans votre ombre... Vous le voyez, je n'ai pas de coquetterie avec vous, je n'ai pas de fierté... Si vous ne m'aimez pas, tout est fini pour moi, et alors, que m'importe cette fierté ?... Si vous m'aimez, ah ! si vous

m'aimez!... » et elle ferma les yeux, comme si cette idée lui eût fait mal encore à force de douceur, « alors, vous comprendrez que pour avoir le droit de vous donner ma vie, de porter votre nom, d'être votre femme, de vous suivre, j'ai senti tout haut devant vous au moment où j'allais vous perdre. Vous me pardonnerez si j'ai manqué à ma modestie pour la première, pour la dernière fois... Mais j'ai trop souffert... »

Elle se tut. Jamais la pureté absolue de cette charmante créature, née et grandie dans une atmosphère de corruption en y demeurant si intacte, si noble, si franche, n'avait éclaté comme dans cette minute. Toute son âme virginale et malheureuse était dans ses yeux qui imploraient Julien, sur ses lèvres qui tremblaient d'avoir ainsi parlé, sur son front autour duquel flottait comme une auréole de petits cheveux blonds soulevés par la brise qui soufflait de la croisée ouverte. Elle avait trouvé le moyen d'oser cette prodigieuse démarche, la plus téméraire que puisse se permettre une femme, à plus forte raison une jeune fille, avec une si chaste simplicité, qu'à cette minute Dorsenne n'eût pas osé toucher seulement la main de cette enfant qui se confiait à lui si follement, si loyalement aussi. Elle-même, malgré la rougeur dont ses joues un peu creusées continuaient d'être empourprées, elle n'éprouvait à aucun degré le sentiment de honte. Il y avait dans son aveu trop de droiture, elle avait été conduite à cette extrémité, comme elle le disait, par trop de douleur. Et surtout, elle espérait. Elle avait foi dans la sympathie de Julien, mieux que cela, dans son amour. Elle avait, à maintes reprises, cet hiver et ce printemps, pensé que le jeune homme ne la demandait pas en mariage parce qu'elle était trop riche. Hélas! c'était bien vrai qu'il subissait auprès d'elle les émotions les plus vives dont il fût capable. Mais c'était plus vrai encore que cette sympathie émue n'avait jamais envahi, n'envahirait jamais les portions lucides et froides de son être si rebelle à l'abandon. C'était vrai qu'elle lui plaisait avec sa beauté particulière de Slave italianisée, à un tel point que, s'il n'eût pas été un très honnête homme par certains côtés, il fût devenu son amant

avec délices. Mais c'était plus vrai encore qu'il s'intéressait surtout à elle par une curiosité sans entraînement et contre laquelle il était déjà en réaction, de peur de renoncer à cette indépendance de passant intellectuel, volupté souveraine de cette nature aussi volontaire que mobile ! Aussi ce touchant discours, où frémissait une détresse si tendre et dont chaque mot devait plus tard le faire pleurer de regrets, lui produisit-il sur le moment une impression de peur plus encore que de pitié. Oui, il eut peur de la flamme qui brûlait dans les yeux de la jeune fille, il eut peur de l'émotion qui le gagnait lui-même, il eut peur de cette force étrange que déployait soudain cette enfant, peur de se sentir entraîné, malgré lui, dans l'atmosphère des passions complètes, exclusives et violentes, lui qui ne se complaisait qu'au monde indécis des nuances, des demi-bonheurs et des demi-malheurs, des émotions atténuées et artificielles. Elle s'était tue, et il ne répondait pas. Quand enfin il rompit ce silence cruel, rien que le son de sa voix révéla du coup à la malheureuse l'inutilité de cet appel suprême adressé par elle à la vie. Elle n'avait gardé, pour exorciser le démon du suicide, que son espoir dans le cœur de cet homme, et ce cœur vers qui elle s'était précipitée avec un élan si effréné se retirait au lieu de se donner.

— « Apaisez-vous, je vous en supplie », lui disait-il. « Vous devez comprendre que je suis tout ému, tout étonné de ce que j'entends... J'étais si loin d'y penser!... Mon Dieu ! comme je vous vois troublée!... Et cependant », continua-t-il avec plus de fermeté, « je me mépriserais profondément de vous mentir... Vous venez d'être si loyale avec moi. Je ne peux reconnaître cette confiance qu'en pensant, moi aussi, tout haut... Vous épouser? Ah! ce serait le plus charmant rêve de bonheur, si ce rêve ne m'était pas interdit par l'honnêteté. Pour accepter la vie d'une jeune fille telle que vous, il faut pouvoir, sincèrement, honnêtement, lui promettre sa vie à soi, tout entière. Et cette promesse, elle m'est interdite, parce que je ne la tiendrais point. Pauvre enfant!... » Et sa voix se fit presque amère pour prononcer ces mots : « Vous ne me

connaissez pas. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un écrivain de ma race, et comme d'unir votre destinée à la mienne serait pour vous un martyre plus dur que votre solitude morale d'aujourd'hui? Voyez, je venais chez vous avec tant de joie, parce que j'étais libre, parce qu'à chaque fois je pouvais me dire que je n'y reviendrais plus. Ce n'est pas romanesque, cet aveu. Mais c'est ainsi... Que cela devienne un lien, une obligation, un cadre fixe où me mouvoir, un cercle d'habitudes où m'emprisonner, et je n'aurai qu'une idée, celle de m'enfuir... Un engagement de toute ma vie?... Non. Non. Je ne le supporterais pas... Il y a des âmes de passage comme il y a des oiseaux voyageurs, et j'en suis une. Et vous-même, vous le comprendrez demain, tout à l'heure, et vous vous rappellerez que je vous ai parlé comme un homme d'honneur qui serait désespéré s'il devait croire que vraiment il a augmenté, sans le vouloir, les tristesses de votre destinée, quand il n'aurait souhaité que de les adoucir... Mon Dieu! que faire? » s'écria-t-il en voyant, tandis qu'il parlait, jaillir des yeux de la jeune fille deux larmes qu'elle n'essuya pas. Ce n'étaient plus les longs et tendres sanglots de la veille quand elle tombait dans les bras de Fanny Hafner, de sa compagne de misère, avec la douceur dans sa peine d'une compassion reçue et accordée. Non. Ces grosses et lourdes larmes qui roulaient sur ses joues brûlantes sans un cri, sans un soupir, c'étaient les gouttes d'une sueur d'agonie arrachées par le désespoir absolu, total, irrémédiable. C'était l'adieu à la vie d'une âme jeune et qui, n'ayant pas trouvé d'écho pour son cri d'agonie, pleure une dernière fois, pleure cette jeunesse condamnée, se pleure. Et comme Julien épouvanté répétait : « Que faire?... »

— « Vous en aller », lui répondit-elle, « me laisser... Je ne vous en veux pas. Je vous suis reconnaissante plutôt de ne pas m'avoir menti... Mais votre présence m'est trop cruelle... J'ai honte de vous avoir parlé, maintenant que je sais que vous ne m'aimez pas... Vous avez raison de quitter Rome... Vous auriez dû partir plus tôt... Ne vous défendez point... »,

continua-t-elle en l'empêchant d'interrompre, « je ne vous accuse de rien... Vous ne m'avez jamais menti, jamais donné le droit de croire que vous aviez pour moi autre chose que cette amitié légère... J'ai été folle... Ne m'en punissez pas en restant davantage... Après la conversation que nous venons d'avoir, mon honneur, à moi, veut que nous ne nous parlions plus jamais... »

— « Vous avez raison », dit Julien, après un nouveau silence. Il prit son chapeau qu'il avait posé sur une table au commencement de cette visite, si rapide et terminée soudain par une explosion de sentiments si étranges. Les deux jeunes gens se regardèrent encore une fois. Qu'il devait souvent la revoir ainsi, blanche maintenant comme une morte, la bouche douloureuse, le visage encore humide de ses larmes qui ne coulaient plus, rigide et tragique dans sa toilette claire de printemps, ses bras croisés comme tout à l'heure sur sa mince poitrine, afin de ne pas lui donner la main! Il ne lui tendit pas la sienne. Il comprit que la misérable enfant lui avait dit vrai. Si elle avait avoué sans honte ses émotions quand elle les croyait partagées, de les savoir connues l'accablait maintenant de confusion. Il lui dit : « Allons, adieu... » Elle inclina sa blonde tête sans répondre. Pauvre fantôme de la plus douce des victimes et de la plus innocente, celui que tu regardais s'en aller de ce regard, l'oubliera-t-il jamais?...

La porte s'était refermée. Alba Steno était de nouveau seule. Une demi-heure après, quand le valet de pied vint lui demander les ordres au sujet de la voiture que la comtesse avait renvoyée, suivant sa promesse, il l'a trouva immobile, debout à la fenêtre, où elle s'était accoudée pour voir partir Dorsenne. Là elle avait été reprise par la tentation du suicide. Elle avait de nouveau senti avec une force irrésistible la magnétique attirance de la mort. La vie lui était apparue, une fois de plus, comme quelque chose de trop vil, de trop inutile, de trop insupportable pour l'accepter davantage. Elle ne pourrait plus désormais embrasser sa mère sans un frisson d'horreur. De ses deux amies, l'une était pour toujours séparée d'elle,

l'autre aussi misérable qu'elle. Elle venait d'éprouver cette impression si dure que l'homme sur lequel elle avait reposé sa dernière et folle espérance n'avait pas de cœur, du moins qu'il n'en avait pas pour elle. Ce qu'elle avait lu dans le diabolique esprit de Lydia achevait de lui rendre la perspective du séjour à Piove si odieux, que d'y penser seulement la paralysait d'horreur. La tendance héréditaire, manifestée par l'impulsion de tout à l'heure, s'était déjà installée dans cette âme, saignante d'une blessure inguérissable, sous la forme d'une volonté raisonnée. C'est le second moment et le plus dangereux dans la marche de cette maladie morale que représente le suicide. Elle procède par des accès si aigus quand les circonstances s'accordent avec la prédisposition native. Alba s'était dit, non plus comme tout à l'heure : « Qu'il serait doux de mourir ! » mais : « Je veux mourir !... » Puis, penchée sur sa fenêtre, deux souvenirs s'étaient offerts à sa pensée : — celui d'une jeune fille de Naples, une de ses compagnes de tennis que Dorsenne appelait la petite Hérodiade, à cause de sa ressemblance avec les figures de Luini, et qui, dans un accès de fièvre chaude, s'était précipitée ainsi d'une fenêtre, ce même hiver. C'était à cinq heures du matin. Le pauvre corps avait été reconnu par des maraîchers. On avait sonné, afin de le couvrir tout de suite, à la porte d'un hôtel du voisinage, si bien que cette créature d'une beauté délicieuse et d'une adorable finesse d'élégance avait eu pour premier linceul une des nappes tachées de la table d'hôte. Alba, qui avait aimé cette enfant de dix-huit ans, se rappela quelles larmes la mère de cette infortunée, — une noble et délicate femme, celle-là, — avait versées, et comme le détail de cette agonie dans la rue avait ajouté un caractère brutal à cet épisode déjà si horrible. En regard, l'image s'évoqua pour Alba d'une autre amie, une baronne allemande établie en Italie et qui s'était, elle aussi, tuée deux ans auparavant... en s'élançant d'une barque dans l'eau d'un petit lac de la campagne romaine, — le lac de Porto. Elle avait été retrouvée flottante comme une Ophélie, n'ayant subi aucune déformation,

endormie sur le lit mouvant de la vague, et des mains pieuses l'avaient emportée sans qu'aucune profanation se fût mêlée pour cette désespérée au charme consolateur de la mort. De semblables images suffisent quand la folie du suicide envahit tout un être pour déterminer la nature du moyen qu'il emploiera, surtout lorsque la forme même de ce suicide est comme dessinée à l'avance dans le mystère de son hérédité. Ainsi s'expliquent ces étranges imitations contagieuses qui ont rendu célèbres d'une funèbre célébrité certains endroits, notamment cette guérite du camp de Boulogne que l'empereur dut faire brûler. Plusieurs soldats s'y étaient tués l'un après l'autre. Un ensorcellement pareil s'empara de la jeune fille. La voiture était à sa disposition. Par la porte Portese et le long du Tibre, il fallait, avec les fringants chevaux de la comtesse, une heure et demie pour gagner le petit lac. Elle avait en outre ce prétexte, pour éviter la curiosité des domestiques, qu'une des grandes dames romaines de sa connaissance, la princesse Torlonia, possède une villa isolée sur les bords de cet étang. — Elle monta en hâte mettre un chapeau sur ses cheveux. Et sans écrire un mot d'adieu pour personne, sans même jeter un regard aux objets parmi lesquels elle avait grandi et souffert, — tant elle était en proie déjà au vertige de la tombe, — elle descendit l'escalier en courant, et jetant au cocher le nom de cette villa :

— « Fais vite », insista-t-elle, « je suis déjà en retard. »

Le lac de Porto n'est, comme l'indique son nom, que le port de l'ancien Tibre, — celui par lequel l'empereur Trajan avait voulu remplacer Ostie déjà presque comblée, au temps d'Auguste, par les alluvions. La route qui sort du Transtevere longe le fleuve qui roule, à travers une plaine semée de ruines et bossuées de collines nues, son eau saumâtre, jaune des sables et des boues de l'Apennin. Une fois l'église de Saint-Paul disparue, le désert commence, plus désolé encore que le paysage dans lequel avait eu lieu le double duel de Gorka avec Florent Chapron et Dorsenne, car ici la ligne bleuâtre des

monts Albains ne se dresse plus pour enclore de grâce l'immense campagne solitaire. A ce moment de l'année, les troupeaux sont déjà remontés sur les hauteurs à cause de la fièvre qui va régner en maîtresse sur ce sol tout mélangé d'infiltrations marines et comme pourri d'eaux stagnantes, que le plus énergique travail n'a pu encore assainir qu'à moitié. Des bouquets d'eucalyptus de-ci de-là, des groupes de pins parasols au-dessus de quelques murs écroulés, voilà toute la végétation que rencontrait le regard d'Alba Steno. Cet horizon s'accordait trop à la dévastation morale qu'elle portait en elle pour que ce navrement des choses autour de sa dernière promenade ne lui fût pas un bienfait. D'ailleurs, elle éprouvait, depuis la minute où la voiture avait commencé de rouler, cette sorte de calme étrange, presque de sérénité, dont s'accompagne si souvent le suicide, surtout lorsqu'il marque le terme d'une longue maladie d'esprit, d'une de ces mélancolies anxieuses qui, pendant des mois et des mois, nous ont entouré d'un cercle torturant d'idées fixes. Il semble que l'âme n'ait, comme le corps, qu'une certaine force de souffrir, et que, cette limite une fois dépassée, elle arrive à une anesthésie momentanée où elle ne sent même plus la vérité des chagrins qui pourtant la décident à mourir. Les divers personnages qui avaient traversé le drame de sa vie pour l'acculer de scène en scène à la résolution tragique vers laquelle l'emportait le trot des deux chevaux apparaissaient à la mourante comme reculés à une distance singulière. Que le brutal Lincoln et la perfide Lydia Maitland étaient loin, et loin la loyale Maud Gorka et la pieuse Fanny Hafner ! Jusqu'à sa mère et jusqu'à Dorsenne ne lui étaient plus réels, quoique si peu d'heures, presque si peu de minutes, la séparassent de l'instant où elle avait été frappée par eux du coup qui avait consommé son malheur. Ce n'était pas le somnambulisme lucide dont ont parlé quelques criminels, non, mais une détente intime qui allait jusqu'à la douceur, et qui lui mettait à de certaines secondes, sur ses lèvres enfin moins frémissantes, un sourire d'apaisement. Cette sensation qu'elle approchait de l'irrévocable paix, du

sommeil définitif et où elle ne souffrirait plus, augmenta quand elle fut descendue de voiture et qu'ayant contourné le jardin de la villa Torlonia, elle se trouva devant le petit lac, si grandiose dans sa petitesse par la sauvagerie de son paysage, et, immobile, étonnée même à ce suprême instant par la magie de cette vision subite, elle s'arrêta parmi les roseaux fleuris de leurs aigrettes roses, entre les lames tordues de deux aloès, pour regarder cet étang qui allait devenir sa tombe, et elle murmura :

— « Comme c'est beau !... »

La surface du lac se développait, en effet, si parfaitement paisible qu'à peine, par intervalles, une ride lente et silencieuse plissait l'eau noire, comme épaissie, comme alourdie, que des joncs envahissaient et sur laquelle des plantes aquatiques étalaient la verdure sombre de leurs larges feuilles. Et c'était partout autour de la jeune fille une floraison énorme, comme une forêt de ces gigantesques roseaux roses, tandis que de l'autre côté les pins d'Italie se profilaient, étageant, aplatissant leurs bouquets noirs sur le ciel d'un bleu d'outremer où le soleil commençait de s'abaisser, car il était déjà plus de cinq heures, et une brume vague floconnait sur le lac, — une brume, non, — une buée, une vapeur de vapeur, de quoi fondre et comme ouater ce que l'eau morte aurait eu de trop métallique. Pas un souffle de vent ne faisait trembler les minces roseaux à travers les tiges desquels montaient les innombrables coassements des rainettes cachées dans les herbes. Quelquefois une de ces bêtes plongeait dans le lac. Le bruit d'une pierre qui tombe à l'eau, un clapotement, le frisson d'une ride plus profonde, — et le miroir du vaste étang reprenait son aspect d'un charme à la fois délicieux et sinistre. A d'autres moments, des corbeaux s'envolaient dans le ciel avec de grands cris. Ils allaient se poser sur une prairie à gauche, vers laquelle se dirigeait une allée bordée de roses, par laquelle Alba était arrivée, et elle avait cueilli machinalement quelques-unes de ces fleurs dont elle avait paré son corsage, par un dernier instinct de jeunesse et de coquetterie

même dans la mort !... Cette fin d'après-midi si pure, ce lac presque fantastiquement immobile, cet horizon tragique avec un je ne sais quel caractère irrémédiable répandu sur toutes choses, — tout le mélancolique décor de cette minute suprême s'harmonisait avec les pensées de la jeune fille et d'une façon si complète, qu'elle en demeura comme ravie. Il y avait dans l'atmosphère humide qui peu à peu la pénétrait un charme de mortel endormement auquel elle s'abandonna toute songeuse, presque avec une volupté physique, la volonté abolie, buvant par tout son être les effluves fiévreux de cet endroit, un des plus funestes à cette époque et à cette heure de cette dangereuse côte, jusqu'à ce qu'un frisson de froid la secouât tout d'un coup sous la mince étoffe de son corsage d'été. Ses épaules se ramassèrent, ses dents se serrèrent, et cette impression de malaise subit lui fut comme un signal d'agir. Elle reprit une autre allée de rosiers en fleur pour gagner un point de la berge, nettoyé de végétation, où se dessinait la forme d'une barque. Elle eut tôt fait de la détacher, et, manœuvrant les lourds avirons de ses mains délicates, elle s'avança jusqu'au milieu du lac.

Quand elle fut dans l'endroit qu'elle croyait le plus profond et le plus apte à son dessein, elle cessa de ramer. Là, par un soin enfantin qui la fit sourire elle-même, tant il trahissait d'ordre instinctif et puéril à un si solennel instant, elle rangea son chapeau, son ombrelle et ses gants sur une des planches transversales du bateau. Elle avait, pour remuer les lourds avirons, fait un grand effort, en sorte qu'elle se trouvait tout en nage. Un second frisson la saisit, comme elle disposait ces menus objets, si aigu, si glacé, si profond cette fois, qu'elle s'arrêta de son geste. Elle demeura immobile à rêver indéfiniment, les yeux fixés sur l'eau dont les ondulations frémissaient, de plus en plus amorties et lentes, autour de la barque. Au dernier moment elle se sentait revenir au cœur, non pas l'amour de la vie, mais la tendresse pour sa mère. Le détail des menus événements qui allaient suivre son

suicide se peignait maintenant devant sa pensée. Elle se voyait s'élançant dans cette eau profonde qui se refermerait sur sa tête. Tout serait fini pour sa souffrance à elle, mais pour Mme Steno ?... Elle voyait le cocher s'inquiétant de son absence, sonnant à la porte de la villa Torlonia, les domestiques en quête. Le bateau détaché raconterait assez où il fallait la chercher et son action. La comtesse saurait qu'elle s'était tuée ? Elle voudrait savoir aussi la cause de cette fin désespérée. La terrible physionomie de Lydia Maitland apparut à la jeune fille. Elle comprit que cette femme haïssait trop son ennemie pour ne pas l'éclairer sur les affreuses circonstances qui avaient précédé ce suicide. Le cri si simple et d'une signification si effrayante, tant il avait été glapi d'un accent féroce : « Vous l'avait fait exprès !... » revint à la mémoire d'Alba. Elle vit sa mère apprenant que sa fille avait tout deviné, tout su. Elle l'avait tant admirée, cette mère, elle en avait été si gâtée, si caressée ! Elle la chérissait tant encore ! De même qu'elle n'avait pu supporter l'idée de continuer à vivre dans l'intimité des Maitland, après ce qu'elle avait regardé de ses yeux à travers le judas du panneau vitré, elle ne put supporter non plus de seulement penser au poids de remords que son suicide ainsi commenté mettrait sur la conscience de cette mère adorée... Le souvenir de Dorsenne lui revint au même instant, et l'idée de ce que le jeune homme sentirait lui aussi à la nouvelle de ce suicide, qui aurait succédé si vite à leur entretien. Il s'en croirait seul responsable, et ce ne serait pas juste... — Alors, comme un troisième frisson de froid l'avait parcourue des pieds à la tête, Alba se prit à penser qu'elle avait là une autre chance, et aussi certaine, de mourir sans que personne au monde pût soupçonner que sa mort fût volontaire. Elle se rappela qu'elle se trouvait dans un des coins les plus redoutés de la campagne romaine. Combien elle avait déjà connu de personnes enlevées en quelques jours par la fièvre pernicieuse contractée ainsi à des endroits semblables, à cette heure et dans cette saison, notamment un de ses amis préférés, un des Bonaparte éta-

blis à Rome, emporté si vite pour être venu chasser ici tout en sueur ! Si elle essayait, elle, de prendre exprès ce même mal ?... Et voici qu'elle rama de nouveau pour s'échauffer davantage. Puis, quand elle sentit son front moite de ce second effort, elle défit sa jaquette et sa chemisette, elle mit à nu son cou, sa jeune poitrine, sa gorge virginale, et elle s'étendit sur le bateau, laissant l'air humide l'envelopper, la baigner, la glacer, implorant l'entrée dans son sang du germe funeste et libérateur, possédée d'un enivrement à la fois et d'un alanguissement. Combien de temps demeura-t-elle ainsi, à demi évanouie, comme pâmée dans cette atmosphère de plus en plus chargée de miasmes à mesure que le soleil tombait ? La fuite des minutes n'était marquée pour elle que par le frisson de plus en plus répété qui se changeait en un froid intense, et elle sentait avec un obscur et douloureux délire que son vœu était exaucé et que la terrible fièvre s'insinuait en elle. Un cri qu'elle entendit la fit se relever toute glacée et reprendre les rames. C'était le cocher qui, ne la voyant pas revenir, était descendu de la voiture, et il hélait la barque à tout hasard. Lorsqu'elle descendit sur la berge et qu'il la vit si pâle, cet homme, qui était au service de la comtesse depuis des années, ne put s'empêcher de lui dire avec la familiarité d'un serviteur italien :

— « Vous avez pris froid, mademoiselle, et cet endroit-ci est tellement malsain... »

— « En effet », répondit-elle, « j'ai eu un petit frisson... Ce ne sera rien. Rentrons vite. Surtout ne raconte pas que je suis montée en barque. Tu me ferais trop gronder... »

XII

ÉPILOGUE

. . . .

— « Et c'est tout de suite après cette conversation que la pauvre enfant est partie pour sa promenade à Porto où elle a pris cette fièvre pernicieuse ?... » demanda Montfanon.

— « Tout de suite », répondit Dorsenne, « et ce qu'il y a d'horrible pour moi, c'est que je ne peux pas douter qu'elle ne soit allée là exprès... J'avais été si troublé de notre entretien que je ne me sentis pas la force de quitter Rome le soir même, comme je le lui avais annoncé... Après beaucoup d'hésitations, — vous les comprendrez maintenant que je vous ai tout raconté, — je retournai à la villa Steno vers les six heures. Pour lui parler, mais de quoi ? Est-ce que je savais ?... C'était bien fou. Car son innocent aveu ne comportait que deux réponses, ou celle que je lui avais faite, ou une demande en mariage... Ah ! je ne raisonnais pas tant. J'avais peur... De quoi encore ? Je ne savais pas davantage... J'arrive donc à la villa, où je trouve la comtesse, gaie et rayonnante comme à son habitude, et en tête à tête avec son Américain. « Voilà bien ma fille », me dit-elle à ma première question. « Elle a refusé de venir à l'ambassade d'Angle-« terre où elle se serait amusée, et elle est allée se pro-« mener toute seule et rêvasser dans la campagne... Si vous « voulez l'attendre ?... » Et j'ai attendu jusqu'à plus de sept heures et demie, occupé à causer comme un visiteur ordinaire, quand j'avais l'envie, presque le besoin, de crier à cette inconsciente qui ne s'apercevait même pas comme le temps passait : « Mais, malheureuse, ton enfant souffre à « cause de toi et de ton amant... Elle fuit sa maison pour « vous fuir, et tu ne t'en doutes même pas !... » Enfin elle

commença de s'inquiéter tout de même, et moi, ne voyant personne revenir, je pris congé, le cœur si serré que c'est à croire aux pressentiments... La voiture d'Alba s'arrêtait devant la porte juste au moment où je sortais... Elle était pâle, d'une pâleur sinistre, presque verte, qui me fit lui dire en l'abordant : « D'où venez-vous ? » comme si j'en avais eu le droit. Sa bouche, déjà décolorée, frémit pour me répondre. Quand je sus où elle avait passé cette heure du coucher du soleil, et près de quel lac, le plus malsain peut-être des environs : « Mais quelle imprudence !... » lui dis-je... Je verrai toute ma vie le regard qu'elle eut à cette minute pour me répondre : « Dites quelle sagesse, et souhaitez-moi d'avoir « pris la fièvre et d'en mourir... » Vous savez le reste, et comment son vœu s'est trop exactement réalisé. Elle l'avait prise en effet, cette fièvre, et si aiguë qu'elle a été emportée en moins de six jours... Et je ne peux pas avoir de doute là-dessus, après ce dernier mot. C'est un suicide. Elle a poussé vers moi, avant de mourir, un dernier appel... Je ne l'ai pas compris, et elle est allée chercher la seule forme de mort qui ne permît pas au monde et surtout à sa mère de deviner la vérité... Je pouvais l'empêcher, et je ne l'ai pas fait... »

— « Et cette mère », demanda Montfanon, « a-t-elle enfin compris? »

— « Absolument rien », répondit Dorsenne. « C'est inconcevable, mais c'est ainsi. Ah! elle est vraiment la digne amie de ce brigand de Hafner à qui la rupture du mariage de sa fille n'a pas fait perdre le nord, malgré sa déconvenue. Car j'oubliais de vous dire qu'il vient de vendre le palais Castagna à une société anonyme, pour en faire un hôtel meublé!... Je ris », continua-t-il avec une âcreté singulière, « pour ne pas pleurer, car j'arrive au plus navrant... Savez-vous où j'aurai vu ce pauvre visage d'Alba Steno pour la dernière fois? C'était il y a trois jours, le lendemain de sa mort, et à cette heure-ci. J'étais allé prendre des nouvelles de la comtesse. Elle recevait!... « Voulez-vous lui dire adieu? » me demanda-t-elle. « Ce bon Lincoln est en train de lui mouler la figure pour me

« la garder. » Et je suis entré dans la chambre où la morte reposait. Elle avait les yeux fermés, les joues creusées et tirées, son joli nez un peu pincé, et autour de son front et dans le pli de sa bouche un mélange d'amertume et de repos que je ne peux pas vous décrire. Et je ne peux pas vous exprimer non plus ce que c'était pour moi que de penser : « Si tu l'avais voulu cepen- « dant, il y a seulement six fois vingt-quatre heures, elle vivrait, « elle sourirait, elle t'aimerait!... » L'Américain était auprès du lit qui gâchait son plâtre, tandis que Florent Chapron, toujours fidèle et inconscient, préparait de l'huile pour enduire le visage de la morte, et que cette sinistre Lydia Maitland regardait cette scène avec des yeux qui m'ont fait frissonner en me souvenant de ce que j'ai deviné lors de ma dernière conversation avec Alba... Si elle ne se charge pas de remplacer la Némésis antique et de tout apprendre à la comtesse, je ne m'y connais pas en physionomies. Pour le moment, elle se taisait encore, et devinez le seul mot que la mère ait trouvé quand son amant, celui à cause de qui sa fille avait tant souffert, s'est approché de leur commune victime : « Surtout ne lui « cassez pas ses beaux cils !... » C'est affreux d'ironie, n'est-ce pas ?... Affreux!... »

Le jeune homme se laissa tomber sur un banc en jetant ce cri de détresse et de remords que Montfanon répéta machinalement, comme atterré de la tragique confidence qu'il venait de recevoir : « Oui, c'est affreux!... » Cette causerie, si différente de celle qu'ils tenaient quelques semaines auparavant par une claire matinée du début de mai, à l'angle de la rue Borgognona et de la place d'Espagne, avait lieu dans une allée écartée des jardins du Vatican. Montfanon, qui avait reçu le matin la visite de Dorsenne, de nouveau sur le point de retourner à Paris, et définitivement cette fois, avait trouvé l'écrivain si triste qu'il l'avait retenu à déjeuner, puis il l'avait accompagné dans ses courses et conduit enfin dans cet endroit très particulier et très difficile d'accès, avec l'espérance de le relever d'une prostration vraiment effrayante en amusant sa

curiosité. Vingt fois durant l'hiver, Julien lui avait demandé la faveur de cette visite, et vingt fois l'ancien zouave, à qui ses relations avec la cour pontificale permettaient pourtant d'entrer dans ces jardins à sa fantaisie, avait décliné la responsabilité d'y introduire un étranger. Il fallait qu'il aimât beaucoup Dorsenne d'une part, et que de l'autre il en fût bien inquiet, pour avoir dérogé à ce scrupule. Cette promenade-ci n'avait d'ailleurs eu d'autre résultat que de lui valoir le tragique récit de la mort d'Alba Steno avec tous les détails que le romancier connaissait seul, et quoiqu'ils ne fussent qu'une portion de la réalité, ils suffisaient pour que le très brave et très tendre cœur du vieux gentilhomme fût remué jusqu'au fond. Il aurait voulu trouver des paroles capables de consoler son ami. Que lui dire, quand il le jugeait si criminel d'avoir imprudemment joué, par épicurisme sentimental, avec l'âme malade de la pauvre Alba? Puis sa conscience de fervent chrétien ne s'était pas consolée du rôle qu'il avait lui-même accepté dans le duel entre Gorka et Chapron. Il se rendait compte que cette rencontre, en déterminant le départ de Boleslas et de sa femme, avait contribué, par contrecoup, à éclairer la fille de Mme Steno, en sorte que lui aussi, Montfanon, pour une part infiniment petite, mais une part tout de même, était mêlé à ce suicide. Et il se taisait. Peut-être aussi l'un et l'autre, le croyant et le sceptique, étaient-ils gagnés par la mélancolique atmosphère de l'endroit où ils venaient d'évoquer en causant le cruel dénouement de la tragédie dont ils avaient été, à un degré divers, deux des acteurs. Les massifs de sombres chênes verts, cerclés d'énormes buis taillés uniformément en bordures, frémissaient autour d'eux. Aucune rumeur autre que celle de ces feuillages, mélangée à la plainte monotone d'une fontaine toute proche, ne remplissait cet enclos que cernent les anciens murs de Rome d'un côté, et que surplombe de l'autre l'immobile coupole de Saint-Pierre. Les seuls hôtes du jardin pontifical paraissaient être, avec les promeneurs, les Dieux de marbre épars dans ces bosquets, débris de l'art païen placés là comme sous l'ombre de la grande

Basilique par la fantaisie des papes de la Renaissance, peut-être sur l'ordre de ce Léon X qui tint dans ces jardins sa cour de poètes délicats et de glorieux artistes. Sous l'implacable et déjà torride azur de l'après-midi de juin, ce peuple de blanches statues ajoutait à cette solitude la solennité qui se dégage d'un passé grandiose et ruiné. Ces images des Dieux n'avaient-elles pas assisté autrefois à la chute de leur Olympe et de leur culte, pour assister aujourd'hui, muets témoins, à la dépossession du Vicaire de Celui qui les détrôna? Aux angles des allées, des urnes gigantesques, et de marbre aussi, dessinaient leur sveltesse élégante. Des herbes en débordaient, échevelées aux souffles de l'air, verdure plus vivante sur le fond comme mort de la verdure impérissable des buis et des yeuses. Ces jeunes plantes semblaient palpiter et comme souffrir d'être emprisonnées dans cet enclos qui est une prison en effet, — volontaire, mais d'autant plus stricte et plus définitive, — le dernier morceau de sol et de nature laissé à l'auguste vaincu du Vatican. Jamais Montfanon n'avait senti plus qu'en cet instant la poésie de ces jardins, uniques au monde, mais aussi l'enveloppante tristesse qui s'exhale de leurs muets taillis, de leurs étroits parterres, de leurs fontaines mêmes et de leurs terrasses d'où l'on ne voit que la muraille de ronde et aussitôt d'innombrables cheminées d'usine, symbole brutal de la victorieuse activité moderne... L'homme d'énergie et de franchise qui était dans le « vieux ligueur » finit par ne plus pouvoir supporter cette opprimante sensation, et brusquement, après avoir secoué sa tête grise plusieurs fois comme s'il délibérait, il força Dorsenne à se lever en le gourmandant :

— « Voyons, Julien, nous n'allons pas rester ici tout l'après-midi à rêver et à soupirer comme des femmelettes?... Cette enfant est morte. Nous ne lui rendrons pas la vie, vous en vous désespérant, et moi en compatissant à votre chagrin. Nous avons mieux à faire, c'est-à-dire à regarder tous deux bien en face notre responsabilité dans cette sinistre aventure, à nous en repentir et à l'expier... »

— « Notre responsabilité? » interrogea Julien. « Je vois

encore la mienne, à la grande rigueur, quoique je ne pusse vraiment pas deviner les conséquences de ma réponse; mais la vôtre?... »

— « La vôtre et la mienne », répondit Montfanon. « Je ne suis pas un sophiste, moi, et j'ai l'habitude de ne jamais biaiser avec ma conscience. Oui ou non », insista-t-il, avec une reprise de son excitation habituelle, « étais-je parti des catacombes pour arranger ce duel? Oui ou non, ai-je cédé à cette vapeur de colère qui m'est montée à la tête lorsque j'ai su le mariage indigne d'Ardea et que je me suis trouvé en présence de cet équivoque Hafner? Oui ou non, ce duel a-t-il contribué à éclairer Mme Gorka sur son mari, et, par voie de conséquence, Mlle Steno sur sa mère? Vous-même, ne m'avez-vous pas raconté le progrès de son angoisse depuis ce scandale, là, tout à l'heure?... Et si j'ai été terrassé comme je l'ai été par la nouvelle de ce suicide, sachez-le, ç'a été pour cela surtout, parce que la voix intérieure m'a dit : Il y a un peu des larmes de cette morte sur ta main!... »

— « Mais, mon pauvre ami », interrompit Dorsenne, « où allez-vous prendre de pareils raisonnements? A ce compte-là, on ne vivrait plus. Il entre de notre action, par voie de conséquence indirecte, dans une foule d'actions qui ne nous regardent en rien, et en admettant que nous ayons une dette de responsabilité à payer, cette dette commence et elle finit à ce que nous avons voulu directement, précisément, nettement... »

— « Ce serait très commode », répliqua le marquis avec plus de vivacité encore; « mais la preuve que ce n'est pas vrai, c'est que vous-même vous vous sentez bourrelé de remords de n'avoir pas ménagé l'âme si faible de cette enfant sans défense... Je ne me suis pas mâché la vérité, et je ne vous la mâcherai pas non plus... Vous vous souvenez du matin où vous étiez si gai et où vous m'avez fait la théorie de votre cosmopolitisme? Cela vous amusait, en parfait dilettante, comme vous dites, d'assister à un de ces drames de race qui mettent en jeu des personnages venus de tous les points de la terre et

de l'histoire, et vous m'avez tracé alors de celui-ci un programme fort juste, ma foi, et que l'événement s'est chargé de réaliser presque complètement. Mme Steno s'est en effet conduite vis-à-vis de ses deux amants comme une Vénitienne du temps de l'Arétin, Chapron avec tout le dévouement aveugle du descendant d'une race opprimée, sa sœur avec la férocité scélérate d'une révoltée qui secoue enfin le joug, puisque vous croyez qu'elle a écrit les lettres anonymes. Hafner et Ardea ont montré à nu deux âmes détestables, l'une d'infâme usurier à moitié allemand, à moitié hollandais, l'autre de gentilhomme dégradé, en qui revit quelque ancien condottiere. Gorka a été brave et insensé comme toute la Pologne, sa femme implacable et loyale comme toute l'Angleterre. Maitland continue d'être positif, brutal et volontaire au milieu de tout cela, comme toute l'Amérique. Et la pauvre Alba a fini comme son vrai père. Je ne vous parle pas de la fille du baron Hafner. » Et il ôta son chapeau. Puis d'une voix altérée : « C'est une sainte sur laquelle je m'étais trompé. Mais elle a des gouttes du sang juif dans les veines, de ce sang qui a été celui du peuple de Dieu. J'aurais dû m'en souvenir, et de la légende si belle du moyen âge : « Les femmes « juives seront sauvées, parce qu'elles ont pleuré Notre-« Seigneur en secret... » Vous me le dessiniez à l'avance, le scénario du drame auquel nous avons été mêlés... Et moi, vous rappelez-vous ce que je vous disais : « N'y a-t-il pas là « dedans une âme que vous puissiez aider à valoir mieux ? » Vous m'avez ri au nez en ce moment-là. Vous m'auriez traité, si vous aviez été moins poli, de vieille bête, de philistin et de calotin. Cela rime... Vous vouliez n'être qu'un spectateur de la pièce, le monsieur du balcon qui essuie les verres de sa lorgnette pour ne rien perdre de la comédie. Eh bien! vous n'avez pas pu. Ce n'est pas permis à l'homme, ce rôle-là. Il faut qu'il agisse, et il agit toujours, même quand il croit regarder seulement, même quand il se lave les mains comme Ponce-Pilate, ce dilettante aussi et qui disait le mot de vos maîtres et le vôtre : « Qu'est-ce que la vérité?... » La vérité,

c'est qu'il y a toujours et partout un devoir à remplir. Le mien était d'empêcher cette criminelle rencontre. Le vôtre était de ne pas vous occuper de cette jeune fille, — si vous ne l'aimiez pas, et, si vous l'aimiez, de l'épouser pour la tirer de son abominable milieu. Nous avons manqué à cette consigne l'un et l'autre, et à quel prix?... »

— « Vous êtes bien dur », dit le jeune homme. « Mais quand vous auriez raison, Alba en serait-elle moins morte? A quoi cela sert-il que je sache ce que j'aurais dû faire quand il est trop tard?... »

— « A ne jamais recommencer d'abord », fit le marquis, « et puis à vous juger et à juger votre vie... Je vous aime tendrement, Dorsenne, vous le savez, et c'est la dernière fois peut-être que je vous parle à fond, bien à fond, comme Sonis nous disait de charger à Patay. Mais oui, la dernière fois. Je ne durerai sans doute plus bien longtemps, et vous, reviendrez-vous jamais à Rome, maintenant, avec ce fantôme pour vous y attendre?... Quand je vous disais ma haine pour ces Cosmopolites qui vous ravissaient alors, je m'exprimais mal. Un vieux soldat n'est pas un philosophe. Ce que je haïssais, ce que je hais en eux, c'est que ces déracinés sont presque toujours des fins de races, les consommateurs d'une hérédité de forces acquises par d'autres, les dilapidateurs d'un bien dont ils abusent sans l'augmenter. Ceux dont ils descendent ont travaillé du vrai travail, celui qui additionne sur une même place l'effort des fils à l'effort des parents. C'est ce travail-là qui fait les familles, et les familles font les pays, puis les races... Vos Cosmopolites, eux, ne fondent rien, ne sèment rien, ne fécondent rien. Ils jouissent... Quand cette jouissance-là s'attaque à la sensation et au sentiment, ce n'est que moitié mal. Mais quand elle s'attaque à la pensée, comme chez vous, comme chez tous les dilettantes de votre école, c'est le grand péché intellectuel, un de ceux dont il est écrit qu'ils ne seront pas pardonnés... Je vous ai bien étudié, allez, à travers mes boutades, et, je peux vous le dire, moi qui prie, j'ai prié pour vous souvent, depuis que je vous ai vraiment

connu. Vous vous indigniez tout à l'heure, et vous n'aviez pas tort, contre le mot cynique de cette mère inconsciente sur sa fille morte : « Ne lui cassez pas ses beaux cils... » Et vous, que faites-vous donc avec l'âme humaine sinon d'en lever continuellement des moulages à reproduire, un peu par vanité d'auteur, pas trop, car vous tenez beaucoup moins à vos succès, il faut vous rendre cette justice, qu'à votre volupté d'intelligence?... Mais cette volupté, c'est pour vous le seul motif, le but unique de votre existence et de toute existence, le terme et l'aboutissement de l'univers entier. Des milliers de générations ont souffert, ont pleuré, ont lutté, se sont exterminées pour la joie de ce petit frisson que vous donne votre pensée. A ce petit frisson, à ce spasme cérébral que vous procure la compréhension, vous avez sacrifié Alba comme vous sacrifieriez votre meilleur ami, votre mère, votre père, s'ils étaient de ce monde. Le bien et le mal, la douleur et la joie, tout est matière pour vous à ce jeu de votre esprit que je trouve aussi monstrueux que celui de Néron faisant brûler Rome; à cet abus du don sacré, duquel il vous sera demandé un compte terrible, à vous, comme aux illustres corrupteurs, vos aînés. De tous les égoïsmes, celui-là est le pire qui dégrade la plus haute des puissances de l'âme à n'être qu'un outil du plus stérile et du plus inhumain plaisir... »

— « Il y a du vrai dans ce que vous dites », répondit Dorsenne, « mais vous vous trompez si vous croyez que les intellectuels les plus intransigeants de notre âge n'en ont pas souffert aussi, de cet abus de la pensée... Qu'y faire, hélas! C'est la maladie d'un siècle trop cultivé, et elle n'a pas de guérison... »

— « Elle en a une », interrompit Montfanon, « et que vous ne voulez pas voir... Vous ne nierez pas que Balzac fut le plus hardi de vos écrivains modernes, et faut-il que ce soit moi, un ignorant, qui vous cite, à vous, le mandarin du suprême bouton, la phrase qui domine son œuvre : — « *La* « *pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée,* « *domptée, dirigée que par la religion?...* » — « Tenez », continua-t-il en prenant tout d'un coup le bras de son compagnon

et le forçant de regarder dans une allée transversale à travers les taillis, « le voilà, le médecin qui tient en dépôt le remède à cette maladie de l'âme comme à toutes les autres... Ne vous montrez pas. On aura oublié notre présence... Mais regardez, regardez... Dieu ! quelle rencontre !... »

Le personnage qui venait d'apparaître subitement dans le cadre de ce mélancolique jardin désert, et d'une manière comme surnaturelle, tant sa présence faisait un commentaire vivant au discours du passionné gentilhomme, n'était autre que le Saint-Père lui-même, en train de gagner sa voiture pour sa promenade accoutumée. Dorsenne, qui ne connaissait Léon XIII que par ses portraits, aperçut un vieillard courbé, brisé, dont la soutane blanche brillait sous le manteau rouge, et qui s'appuyait d'un bras à un prélat de sa cour, de l'autre à un de ses officiers. Tout en s'effaçant, comme le lui avait recommandé Montfanon, afin de ne pas attirer une réprimande sur les gardiens, il put étudier à loisir le profil si fin du Souverain Pontife qui s'arrêta, devant un carré de roses, à causer familièrement avec un jardinier agenouillé. Il vit le sourire infiniment indulgent de cette bouche spirituelle. Il vit l'éclair de ces yeux qui semblent justifier par leur rayonnement le *lumen in cœlo* appliqué au successeur de Pie IX par une célèbre prophétie. Il vit la main vénérable, cette pâle main diaphane qui se lève pour donner la bénédiction solennelle avec tant de majesté, se dresser vers une splendide rose jaune, et les doigts dégagés de la blanche mitaine pencher la fleur sans la cueillir, comme pour ne pas meurtrir une frêle créature de Dieu. Le vieux pape respira une seconde la jeune rose, et il reprit sa marche vers la voiture dont la silhouette se distinguait vaguement entre les fûts des chênes verts. Les chevaux noirs partirent d'un trot que l'on devina tout de suite extrêmement rapide, et Dorsenne, en se retournant vers Montfanon, aperçut de grosses larmes au bord des paupières de l'ancien zouave qui, oubliant le reste de leur conversation, dit avec un soupir :

— « Et voilà son unique plaisir, à celui qui est pourtant le successeur du premier apôtre, respirer ses fleurs et faire des lieues en voiture aussi vite que ses chevaux peuvent aller !... On a ménagé quatre malheureux kilomètres d'une route carrossable qui revient en lacet sur elle-même, au pied de la terrasse où nous étions il y a une demi-heure... Et il va, il va, se donnant ainsi un peu de l'illusion du vaste espace qui lui est interdit... J'ai vu bien des spectacles tragiques dans ma vie, allez. J'ai fait la guerre et j'ai passé une nuit entière blessé sur un champ de bataille couvert de neige, parmi les morts, frôlé par les roues de l'artillerie des vainqueurs qui défilaient en chantant... Rien ne m'a ému comme cette promenade de ce vieillard qui n'a jamais proféré une plainte et qui n'a plus à lui que cet arpent de terre où se mouvoir librement... Mais il y a un mot magnifique que le saint homme a écrit de sa main un jour au bas de son portrait pour un missionnaire. Il est de Tertullien. Ce mot explique seul sa vie : *Debitricem martyrii fidem,* la foi est obligée au martyre. »

— « *Debitricem martyrii fidem* », répéta Dorsenne; « que c'est beau, en effet ! » Et il ajouta d'une voix profonde : « Vous avez malmené bien rudement les dilettantes et les sceptiques tout à l'heure. Pensez-vous qu'il y en ait un seul qui refusât le martyre s'il devait en même temps avoir la foi?... »

Jamais Montfanon n'avait entendu le jeune homme prononcer une phrase pareille et d'un tel accent. L'image lui revint, par contraste, du Dorsenne fringant et petit-maître, du dandy de lettres si gaiement sophiste et rieur, pour qui l'antique et vénérable Rome n'était qu'une ville de plaisir, une *Cosmopolis* plus paradoxale que Florence, que Nice, que Biarritz, que Saint-Moritz, que telle et telle autre ville d'hiver ou d'été internationale. Il sentit que, pour la première fois, cette âme était touchée dans sa profondeur. La mort tragique de la pauvre Alba deviendrait dans la conscience de l'écrivain le point de remords autour duquel se referait la vie morale de

Dorsenne converti

cet être supérieur et incomplet, exilé jusqu'ici de l'humanité simple par le plus invincible orgueil de l'esprit. Comme Montfanon était, en même temps qu'un chrétien très fervent, un ami très tendre, il comprit que toute nouvelle parole ferait du mal à ce cœur si blessé. Il eut peur de l'avoir sermonné déjà trop durement. Sans rien répliquer, il prit donc sous son bras le bras du jeune homme, et il le serra d'une pression silencieuse, en mettant dans cette virile caresse toute la chaude et discrète pitié d'un frère aîné.

Sienne. — Paris. Mai-octobre 1892.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8

PARIS
TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie
8, rue Garancière





